Ibn Battûta

Voyages

I. De l'Afrique du Nord à La Mecque

Traduction de l'arabe de C. Defremery
et B.R. Sanguinetti (1858)

Introduction et notes de Stéphane Yérasimos

François Maspero, Paris 1982
Collection FM/La Découverte

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,
professeur retraité de l'enseignement de l'Université de Paris XI-Orsay
Courriel: jmsimonet@wanadoo.fr

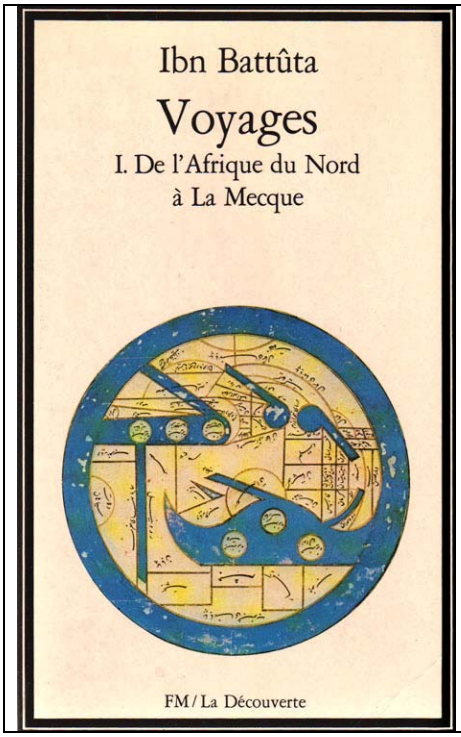
Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: **http://classiques.uqac.ca/**

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marc Simonet, ancien professeur des Universités, bénévole.

Courriel: jmsimonet@wanadoo.fr

À partir du livre de



Ibn Battûta

Voyages

I. De l'Afrique du Nord
à La Mecque

Traduction de l'arabe de C. Defremery et B.R. Sanguinetti (1858)

Introduction et notes
de Stéphane Yerasimos
Cartes de Catherine Barthel

Collection FM/La Découverte
Librairie François Maspero, Paris, 1982,
480 pages.

Polices de caractères utilisées :
Pour le texte: Times New Roman, 14 et 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')
Édition numérique réalisée le 12 février 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Table des matières

Volume I. — De l’Afrique du Nord à La Mecque

Introduction
I.
II.
L’Afrique du Nord ; — L’Égypte ; — La Syrie ; — Le Hedjaz ; — L’Irak et la Perse.

Introduction de l’édition originale

1. L’Afrique du Nord

2. L’Égypte

3. La Syrie et la Palestine

4. Le pèlerinage de La Mecque

5. L’Irak et la Perse

Bibliographie

Introduction

I.

Retour à la Table des Matières

Éditer Ibn Battûta dans la collection « La Découverte », c'est répondre aux interrogations que finissait par provoquer la présentation exclusive de textes de voyageurs occidentaux. Jusqu'à quel point pouvait-on, prétendre, malgré les précautions et les annotations, redresser une vision extérieure et, par là, nécessairement déformée des choses ? Un point de vue « interne » devenait donc indispensable, comme un contrepoids, sinon comme une réhabilitation. Dans cette perspective, le choix d'Ibn Battûta devait vite s'imposer.

En réalité, les choses n'étaient pas si simples et bien des surprises nous attendaient : les problèmes commençaient dès la première lecture du texte. La vision non occidentale ainsi recherchée impliquait d'autres préoccupations, d'autres objectifs qui n'étaient pas, a priori, perceptibles au lecteur moderne. Le récit du voyageur occidental possède un fond immédiatement accessible et le travail du commentateur consiste à fournir quelques repères visant à faciliter une lecture critique des choses vues et des sociétés décrites. Mais, à la limite, le lecteur pourrait se passer de la médiation du présentateur pour lire un récit dont la structure et les préoccupations lui sont familières. Ce n'est pas toujours le cas ici. Ibn Battûta, voyageur maghrébin du début du XIV^e^ siècle, parcourt la totalité des pays islamiques de son époque, du Mali à Sumatra et du Kenya aux steppes russes, et il p005 les décrit à ses compatriotes et coreligionnaires. Le lecteur occidental moderne est donc a priori exclu, s'il n'arrive pas à déceler les motivations de l'auteur, qui sont aussi celles de son époque, afin de pénétrer dans son récit et, par là, dans son monde.

Cela dit, Ibn Battûta est avant tout un voyageur, et cette caractéristique transgresse son époque. Sa capacité de découverte, et de communication, n’a rien à envier aux grands classiques du genre et, en particulier, à son quasi contemporain Marco Polo. Mais il est le voyageur de l’islam, et ce titre n’est pas simplement honorifique, il est sa raison d’être, celle qui a fait la fortune du personnage et de son récit. Parce que ses trente années de pérégrinations à travers un monde islamique morcelé, déchiré, convergent vers un but unique : elles sont la preuve que la communauté islamique existe et qu’à travers sa pratique religieuse et sociale, à travers sa solidarité, et malgré ses divisions apparentes, elle reste une et indivisible. Le « voyageur de l’islam » est donc avant tout le témoin unique de l’unité de l’islam. Cette mission essentielle marque directement son texte, qui doit être alors construit selon des règles qui rendent plausibles et admissibles les preuves qu’il entreprend de fournir. D’où l’énumération, à chaque endroit visité, des hommes pieux qui y résident, des fondations religieuses, ainsi que des saints qui s’y trouvent enterrés, marquant autant de lieux de pèlerinage.

Ces éléments constituent donc des aspects essentiels du texte. Puisque notre propos est de donner une vision « interne » d’un autre monde, il n’est pas question d’envisager des coupures motivées par notre propre jugement en estimant tel ou tel passage « répétitif », « ennuyeux » ou « inintéressant ». Le point de départ que nous nous étions donné aboutit donc à la nécessité d’un texte intégral — ce qui, par ailleurs, rend justice à un grand classique —, appuyé par une présentation qui vise à le rendre accessible au lecteur non spécialiste. p006

Le voyage d’Ibn Battûta est ainsi, avant tout, un « voyage à travers l’islam », avec son unité, implicitement, mais pertinemment soutenue tout au long du texte, et sa diversité qui apparaît également à travers les réalités constatées : l’unité de sa pratique religieuse, qui est aussi une pratique sociale, opposée aux schismes qui le déchirent ; la solidarité de la communauté islamique face au morcellement politique. Il s’agit évidemment de l’islam du début du XIV^{e} siècle, mais les racines de ses structures comme de ses contradictions plongent jusqu’à ses origines, et les références d’Ibn Battûta s’adressent à un public qui connaît son histoire. D’où, avant toute chose, la nécessité d’esquisser ce cadre politico-religieux — les deux éléments sont indissociables — dans lequel le récit se meut.

Là aussi, la difficulté est paralysante. Un tel raccourci ne sera-t-il pas pour le moins déformant, voire à la limite faux ? Mais refuser de s’y engager reviendrait soit à confiner Ibn Battûta à un public de spécialistes, soit à obliger le lecteur profane à un travail de préparation. Or notre objectif est de rendre ce texte lisible dans le cadre de cette édition, tout en permettant, par une note bibliographique, un approfondissement ultérieur. Dès lors, il faut bien se résoudre à aborder cette présentation.

En 632, le prophète Muhammad meurt à Medina, fondateur d’une religion et chef d’une communauté qui sera le noyau d’un empire. En tant que prophète, Muhammad n’est pas considéré comme l’intermédiaire, le médiateur, entre Dieu et les hommes, mais le transmetteur, et par là l’interprète privilégié, du Coran, qui est la révélation de la parole de Dieu, la seule médiation entre celui-ci et les croyants. Mais, en tant que fondateur d’une communauté, Muhammad est à l’origine d’une pratique sociale qui, puisant ses éléments aux p007 coutumes antérieures de la société arabe et aux premières interprétations du livre sacré, vise à se codifier afin de constituer le cadre de cette communauté. Ce code est la sunna, la « manière de se conduire » des musulmans. Or, à la mort de Muhammad, non seulement aucune codification n’existe, mais le Coran lui-même n’est pas encore « recueilli » sous sa forme définitive. Il le sera à l’époque de son troisième successeur, Othman (644-655), quand cette succession est déjà contestée par une partie de la communauté. A cela s’ajoute une série d’autres éléments : le premier est la crise provoquée dans la communauté mecquoise et médinoise par l’apparition de l’islamisme. La fuite de Muhammad à Medina et la guerre qui s’ensuit entraînent une rupture dans la hiérarchie tribale existante. Dans un premier temps, Muhammad s’allie aux habitants de Medina qui lui fourniront le noyau de « compagnons » contre son propre clan mecquois, les Quraishites ; par la suite, ces derniers se soumettent bon gré mal gré au Prophète, tout en visant la conquête du pouvoir après sa mort. Parallèlement, les autres tribus arabes, et particulièrement celles de l’Arabie du Sud, supportent toujours mal un islamisme qui implique la domination des clans mecquois et médinois. Enfin, un siècle après la mort de Muhammad, l’empire de la communauté s’étale de l’Espagne à l’Asie centrale et se trouve par là obligé d’absorber une multitude de peu-

ples, des cultures et des religions qui ne pourront qu'influer sur sa propre évolution. Cette gestation d'une idée religieuse à travers les vicissitudes temporelles, qui est d'ailleurs le sort commun de toute religion, marquera évidemment l'évolution de l'islam.

La succession de Muhammad va déjà se poser comme un problème à la fois politique et dogmatique. Le plus simple serait que la communauté élise un « guide » capable de mettre en œuvre l'élargissement de l'islam par la conquête et la conversion et son enracinement par la poursuite de l'œuvre de fixation de la coutume et de p008 la pratique. Mais cette solution, qui est adoptée pour la nomination des premiers califes, n'empêche pas, bien au contraire, la lutte entre les clans mecquois et la famille du Prophète représentée par son gendre Ali. Ce conflit en introduit et en alimente un autre : le rôle du chef de la communauté. Pour les uns, la révolution est terminée : Muhammad est le sceau des prophètes, avec lui l'aventure religieuse de l'humanité touche à sa fin, la parole de Dieu a enfin été révélée dans toute sa pureté et dans sa totalité. Il s'agit de la suivre à travers le corpus d'interprétations et d'exégèses qui ne manqueront pas de se former à partir de l'expérience vécue de la communauté. Dans ce cas, le chef de la communauté applique et coordonne ce qui existe. Pour les autres, la parole de Dieu ne peut pas être immédiatement accessible aux homme, le Coran possède un sens caché qui ne peut être révélé que par un médiateur, un guide, un *imam*, choisi par Dieu et participant de l'essence divine. Cet imam est donc plus qu'un simple successeur, un « calife » du Prophète, il perpétue et régénère constamment le fonds religieux. Ici la révolution est permanente.

Cette dernière conception est soutenue dans la lutte pour le pouvoir par la famille du Prophète, le parti *(shi'a)* d'Ali, qui entend ainsi perpétuer une fonction religieuse avec un système dynastique. Mais, quand Ali est enfin élu calife en 656, il n'est reconnu que par une partie de la communauté, et la première guerre civile éclate. Cette guerre au sein d'une communauté qui se croit porteuse de la vraie parole de Dieu ne peut être considérée par ses membres que comme un acte sacrilège par excellence, entraînant la première crise de conscience dans l'islam. Ainsi un groupe de croyants rejette avec violence les deux parties pour se mettre en dehors du conflit et se proclame le seul sur le bon chemin. Ce groupe, appelé kharidjite (plur. : *al-khawaridj*, les sortants), constitue le premier schisme en islam. Ces exclus volontai-

res pousseront l’excommunication de leurs adversaires jusqu’à les assimiler à des infidèles p009 polythéistes, c’est-à-dire inférieurs aux chrétiens et aux juifs, considérés comme des « gens du livre », en tant qu’adeptes d’une religion révélée. Leur position sur le califat est à l’opposé de celle des shi’ites. Le calife n’est pour eux que le dénominateur commun de la communauté à un moment donné. Même « un esclave noir » peut devenir calife si la communauté le juge bon. Il doit par contre être déposé et mis à mort s’il dévie de la ligne de celle-ci.

Sous l’influence des problèmes ethniques (non-Arabes contre Arabes) et probablement sociaux, le kharidjisme va évoluer vers le terrorisme. Une scission interne aboutit à des sectes extrémistes comme les azrakites qui prônent le meurtre de tous les musulmans non kharidjites, femmes et enfants compris. Cela a pour résultat une longue lutte sanglante localisée au sud de l’Irak et de la Perse et qui se termine par l’extermination des adeptes de la secte. Par contre, un groupe plus modéré, les ibadites, ont pu se maintenir longtemps clandestinement à Basra et se sont ensuite dispersés, d’une part vers l’Afrique du Nord en profitant de la réaction berbère contre la conquête arabe, d’autre part dans l’Oman où le mécontentement des tribus de l’Arabie du Sud persistait. Les ibadites maghrébins vivent de nos jours dans des communautés à Djerba en Tunisie et au Mzab dans le Sahara algérien. Ils sont aussi fortement représentés en Oman où Ibn Battûta les rencontra en 1331.

A côté de cette auto-exclusion violente, d’autres éléments prennent une position plus nuancée. Ils sont obligés de reconnaître que, du moment que deux parties s’affrontent, l’une des deux doit avoir tort, mais ils se déclarent impuissants à se prononcer. Le doute engendre donc l’abstention et la nécessité de reconnaître un état intermédiaire entre la foi et l’erreur. Ces abstentionnistes sont appelés mu’tazila (ceux qui sont séparés) et, plus qu’une secte, ils constituent une école de pensée rationaliste et intellectualiste soutenant le libre arbitre et p010 pour laquelle les actions humaines découlent de la libre volonté de l’homme.

Cette période des premiers califes, fertile en germes de dissensions futures, se termine avec l’assassinat d’Ali par un kharidjite et avec l’avènement des clans mecquois à travers la famille Umayyade qui conservera le califat pendant près d’un siècle et fixe sa capitale à Da-

mas. Au cours de cette période, qui est aussi celle des conquêtes, les luttes internes persistent et s'approfondissent. Le parti d'Ali, les shi'ites, poursuit ses revendications, et les massacres des alides à Karbala par les troupes du calife Umayyade Yazid en 680 ajoutent au dogme shi'ite un nouvel élément : celui de la passion. Le martyre de l'imam, qui cristallise déjà des attributs divins, la passion, devient un moyen de rédemption comme dans le christianisme, et implique la « parousie », le retour de l'imam à la fin des temps pour l'inauguration d'une ère nouvelle. L'imam devient ainsi *mahdi*, le messie.

Cette projection du salut et du « Royaume » à la fin des temps ne se fait que progressivement, quand les tentatives temporelles sont vouées à l'échec. Entre-temps, les descendants d'Ali mènent plusieurs révoltes contre les Umayyades. Mais le renversement de ces derniers est obtenu par un autre groupe qui constitue par ses origines un compromis entre les clans et la famille de Muhammad : les Abbassides, descendants d'Abbas, oncle du Prophète. Ceux-ci réussissent à cristalliser l'opposition en coopérant avec les shi'ites ainsi qu'avec les peuples non arabes mécontents de la domination arabe, notamment les iraniens, et sont inspirés par la doctrine mu'tazilite qui constitue en quelque sorte la plate-forme du mouvement abbasside.

La grande révolte de 749-750 renverse le régime Umayyade pour le remplacer par celui des Abbassides. Ceux-ci, dès leur arrivée au pouvoir, écarteront les p011 shi'ites qui voient encore une fois s'écrouler leurs rêves de réunification de l'islam sous l'imamat d'un descendant d'Ali. A partir de l'avènement des Abbassides, deux orientations essentielles se mettent en place : la radicalisation et la séparation du shi'isme, d'une part, la fixation progressive de l'islam « orthodoxe », le sunnisme, d'autre part.

La désillusion abbasside mène les shi'ites à un premier éclatement. Une des réactions est dogmatiquement modérée et politiquement pragmatique : celle des zaydites (de Zayd, petit-fils de Husain, fils d'Ali), qui limite le rôle religieux et temporel de l'imam au domaine du présent et du politique. C'est la lutte politique et militaire dans ce monde qui mène l'imam et sa communauté vers son but. Ce pragmatisme se concrétise par la formation d'un imamat zaydite au Yémen qui durera jusqu'à notre siècle. Également les Alides, qui deviennent à

partir du XIII^e^ siècle émirs de La Mecque et de Medina, montrent souvent de la sympathie pour le zaydisme.

A l’opposé des zaydites se trouvent les ismaïlites qui développent la logique de l’imam mahdi. Le concept de l’imam possédant une essence divine et qui réapparaîtra à la fin des temps finit par concentrer l’ensemble des attributs à une seule personne et par rendre superflue la succession des imams jusqu’à l’avènement du Royaume. L’imam temporel doit alors disparaître, se cacher, pour réapparaître quand le temps s’accomplira. Le premier imam « caché » est Ismail, le fils du sixième imam des shi’ites, reconnu comme septième par une partie des fidèles. Il donne son nom aux ismaïlites, qui mettent en place des structures révolutionnaires, insurrectionnelles, pour accomplir l’avènement du Mahdi. Enfin, entre ces deux groupes un courant majoritaire continue à s’attacher à la succession temporelle des imams en espérant toujours arriver à un compromis avec le pouvoir abbasside. p012

Ce dernier, dans l’euphorie de son avènement et de son apogée, atteinte au cours de son premier siècle, se permet d’être éclairé et tolérant. Le mu’tazilisme devient presque sa doctrine officielle pendant cette époque et le calife al-Mamun, fils et deuxième successeur de Harun al-Rashid, envisage même de désigner pour lui succéder Ali al-Ridha, le huitième imam des shi’ites. Mais, au fur et à mesure que le pouvoir se prolonge, les structures se sclérosent et s’opère un retour à une orthodoxie plus rigide face aux dissidents et plus souple vis-à-vis du pouvoir. Les derniers imams sont assignés à résidence à Samarra et il est temps pour le reste des shi’ites de reconnaître dans la personne du douzième imam l’imam disparu et de remettre l’espoir de son retour à la fin des temps.

Malgré ses ouvertures initiales, le califat abbasside induit le retour à l’orthodoxie ou plutôt codifie cette « orthodoxie » après la parenthèse, l’avatar, Umayyade. La base du corpus qui s’édifie progressivement repose bien évidemment sur le Coran, mais repose aussi sur la pratique instaurée par Muhammad, par ses compagnons, par les « suivants », c’est-à-dire la deuxième génération, et même par les « suivants des suivants », la troisième génération. Cette pratique, qui est celle de la communauté médinoise islamique mais aussi préislamique, relève d’une tradition orale qu’il faut recueillir. Ce sont les *hadiths*,

les « actes du Prophète » en quelque sorte, qui sont progressivement réunis dans des recueils accompagnés chacun d’une chaîne de transmission servant à les authentifier, ce qui n’empêchera pas les déformations et les inventions au profit de la cause.

A l’époque où ce travail de compilation commence, au début de l’ère abbasside, la pratique tendait déjà à se différencier selon les régions et on pouvait distinguer les « gens du Hedjaz » (ceux de La Mecque et de Medina) des « gens de l’Irak » (principalement de Basra et de Kufa et par la suite de Bagdad). Les deux premières p013 systématisations partent ainsi sur ces bases préexistantes. Malik bin Anas de Medina, qui vécut et mourut en 795 dans cette ville, nous laisse le premier ouvrage juridique de l’islam, dont le titre, al-Muwatta (le Chemin aplani), montre bien les intentions de l’auteur. Ce recueil codifie et systématise la loi coutumière de Medina et donne naissance à l’école malikite. Celle-ci privilégie la coutume établie de la communauté, et c’est en cela qu’elle est plus pragmatique et plus traditionaliste. Elle trouve des adeptes surtout en Afrique, et Ibn Battûta sera malikite. Cela pourrait expliquer sa vision pragmatique mais aussi empirique et traditionaliste des choses de l’islam.

Les « gens de l’Irak » sont représentés par Abu Hanifa, le « grand imam » de Bagdad qui mourut dans cette ville en 767. La doctrine hanefite — du moins telle qu’elle a été développée par ses disciples, puisque le maître n’a pas laissé d’ouvrage — a subi l’influence de la ville impériale de Bagdad dans laquelle elle s’est épanouie. Plus souple pour se soumettre aux besoins du pouvoir, elle se fait rigoriste quand il faut le défendre. Elle gagne pour cela les faveurs des empires seldjukide et plus tard ottoman, et s’étendra grâce à eux sur la plus grande partie du monde islamique.

Ces deux premiers docteurs de l’islam « orthodoxe » ne songent pas à former une école de leur vivant. C’est un troisième, l’imam Shafii, mort en Égypte en 820, qui pose le premier les bases d’une science juridique de droit islamique. Son école, plus scientifique et éclectique, privilégie les sources écrites aux dépens de la coutume et de l’interprétation. Plus appréciée par les universitaires que par les hommes d’État, elle constitue pourtant la doctrine officielle de l’Égypte de la période d’Ibn Battûta et jusqu’à la conquête ottomane.

Enfin, la dernière en date des quatre écoles prône un retour en arrière. C’est celle fondée par Ahmad bin Hanbal, mort à Bagdad en 855. Son rigorisme et ses p014 exigences pour un retour aux sources font du hanbalisme une doctrine peu suivie. Ibn Battûta rencontra, probablement à Damas, un des principaux docteurs de cette école, Ibn Taymiyya, ancêtre du wahhabisme, la doctrine officielle de l’Arabie Saoudite moderne.

Les doctrines du sunnisme commencent donc à se mettre en place dans l’intervalle des soixante années qui séparent la mort de Malik bin Anas de celle d’Ahmad bin Hanbal. Mais cette dernière date correspond aussi à celle du milieu du règne d’al-Mutawwakkil (847-861), le calife qui révoqua les décrets en faveur des mu’tazilites et commença à persécuter les shi’ites. Le califat abbasside commence à se scléroser au moment où éclôt une crise politique profonde, due à la dislocation progressive de l’unique empire islamique. La réaction à cette situation apparaît au sein des ismaïlites, la fraction extrémiste du shi’isme, qui continuent à suivre la logique de leurs croyances qui les poussent progressivement en dehors de l’islam. L’interprétation ésotérique du Coran, qui est à la base de la justification de l’imamat et du processus de divinisation de l’imam, acquiert une nature cabalistique, reposant sur la signification mystique des lettres et des nombres. On atteint un système gnostique et à travers lui une cosmologie cyclique. Muhammad n’est pas le « sceau des prophètes » mais le sixième successeur d’Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus. Muhammad, le fils d’Ismail, le septième imam, reviendra pour être le septième prophète, abroger l’islam et proclamer une nouvelle loi.

La reprise de la lutte contre le califat provoque encore une scission. Une branche localisée en Arabie, dans la région du Bahrayn (ce nom était donné à l’époque à la côte se trouvant en face de l’île actuelle de Bahrein), tente de réaliser cette communauté idéale dans l’immédiat et dans l’attente du mahdi. Ce mouvement, appelé karmate, du nom de son fondateur, crée une société « communiste » qui attire l’admiration des visiteurs p015 contemporains et dure près de deux siècles. La réalisation dans l’immédiat de l’objectif final et le refoulement dans un futur aussi abstrait que lointain de l’avènement du prophète est probablement à la base de la réputation d’athéisme que les karmates ont acquise. Ils effectuent toutefois en 930 une attaque contre La Mecque, massacrent les pèlerins et emportent la Pierre Noire de la Ka’ba pour

marquer la fin de l’ère musulmane. La pierre est restituée contre rançon en 951 et Ibn Battûta mentionne avec horreur ce sacrilège.

A l’autre bout de l’utopie réalisée des karmates, les nusairis se réfugient au sein de la divinité absolue en poussant jusqu’au bout la logique ismaïlite. La révolution permanente déjà transformée en une cosmologie cyclique aboutit ici à un panthéon figé, couronné par Ali qui atteint enfin la divinité absolue. Les nusairis, qui s’appellent eux-mêmes Alawites, et qui ont plusieurs affinités avec les Alevis d’Anatolie, se situent dans cet espace extérieur des grandes religions où tout se mêle. Leurs fêtes comprennent les grandes fêtes islamiques, les fêtes shi’ites de l’Ashura, la fête solaire persane du Nowruz ainsi que Noël, Épiphanie et... Sainte-Barbe. Localisés autour d’Antioche (Antakya) en Turquie et au nord de la Syrie, ils continuent à vivre à l’endroit même où Ibn Battûta les a rencontrés.

Une branche de la descendance d’Ali constitue la tendance médiane du mouvement ismaïlite et réussit à mettre en place les fondements de son rêve de domination sur le monde musulman en s’emparant de la Tunisie en 909, où elle remplace un État kharidjite. Elle s’implante ensuite en Égypte (969), une des provinces majeures du califat abbasside, pour y fonder un anti-califat appelé fatimide, de Fatima la fille de Muhammad et femme d’Ali, le lien par excellence qui fonde le dogme et les prétentions ismaïlites. p016

Le califat fatimide constitue la plus grande réussite temporelle du shi’isme extrémiste. Face aux Abbassides affaiblis, cernés de provinces en sécession qui ne gardent que des liens formels avec Bagdad, elle-même soumise à la famille shi’ite des Buwayhides, les Fatimides ont de bonnes raisons de croire à la victoire. La Palestine et la Syrie sont conquises et des lieutenants fatimides se préparent activement pour la révolte finale. Mais État est la mort de l’utopie et les imams fatimides vont vite se retrouver empêtrés dans les intrigues du sérail, comme tous leurs illustres prédécesseurs. Ce rêve millénariste embourbé induit de nouvelles réactions : la tentation de se dégager de l’idée de la fin des temps en déclarant qu’elle est arrivée. C’est chose faite avec al-Hakim (996-1021) qui proclame sa divinité. Mais à sa mort, ou plutôt à sa disparition, État doit continuer à exister, tandis que la foi cherche un point de fixation. Cet avatar a pour effet la nais-

sance de la secte des druzes, laquelle, fidèle à la divinité d’al-Hakim, va se réfugier dans les montagnes du Liban où elle se trouve toujours.

Une autre réaction est celle manifestée par les fidèles lointains, notamment ceux de l’Iran qui ont besoin de nouveaux espoirs. Un élément majeur s’introduit entre-temps dans l’islam : l’arrivée des Turcs. Une nouvelle force islamisée — sunnite, et hanéfite de surcroît — l’empire seldjukide, prend sous sa protection le califat abbasside en 1058 et entend combattre tous les hérétiques. Jérusalem et Damas sont conquises et les Fatimides se trouvent enfermés en Égypte. Lorsque les ismaïlites de l’Iran se révoltent en 1090 contre les Seldjoukides et occupent le château d’Alamut dans la chaîne d’Alborz au nord du pays, ainsi qu’une série de places fortes, ils n’attendent qu’un prétexte pour se défaire de la tutelle fatimide. Il leur est donné par une affaire de famille. Nizar, fils du calife fatimide al-Mustansir, mort en 1094, est écarté de la succession par une intrigue de palais. C’est l’occasion pour les ismaïlites de Perse de p017 devenir « nizarites ». Ils prennent aussi sous leur tutelle les ismaïlites de Syrie (les Druzes mis à part) qui se trouvent également en territoire seldjukide et qui sont connus sous le nom célèbre d’« assassins ». Les Fatimides de Égypte survivent encore un siècle pour subir un ultime affront, la première grande agression subie par le monde musulman : les Croisades. Ils s’effacent en 1171 devant Salahaddin Ayyubi, le Saladin des croisés, qui ramène Égypte dans le giron de l’« orthodoxie » islamique. Le reste des sectes fatimides, divisé encore en deux branches, glisse à travers le Yémen vers les nouvelles terres de l’islam et s’implante en Inde où il s’est maintenu jusqu’à nos jours.

Ainsi les ismaïlites d’Alamut et leur lieutenant syrien, le légendaire « Vieux de la montagne », vont être les maîtres d’œuvre de l’explosion finale de l’extrémisme shi’ite. Ibn Battûta visite leurs places fortes syriennes, mais c’est Marco Polo qui mentionne celles de l’Iran. Tout en conservant son caractère révolutionnaire dicté par les menaces d’encerclement, la communauté d’Alamut se trouve face au même dilemme de la réalisation de l’utopie. C’est ainsi que Hasan, quatrième seigneur d’Alamut (1162-1166), proclame solennellement l’avènement de la résurrection et par conséquent l’abolition de la loi islamique et la réalisation du paradis sur terre. C’est apparemment à cet événement que fait écho la description par Marco Polo du paradis « assassin ». De ce fait, l’imam se trouvait divinisé, ce qui ne pouvait

manquer de poser encore des problèmes de succession. Son successeur sera obligé de revenir en arrière et remettre la fin des temps à sa place.

Malgré ces péripéties, la communauté survivra jusqu'à l'arrivée du rouleau compresseur mongol, et Hulagu met fin à l'indépendance politique des ismaïlites en Iran en en massacrant le plus grand nombre. Toutefois, les descendants des imams subsisteront, divisés en deux branches, avec quelques fidèles jusqu'à l'établissement officiel du shi'isme en Iran par les Safavides au p018 XVI^e^ siècle. Ils refont surface au XVIII^e^ siècle, reçoivent, au siècle suivant, le titre d'Agha Khan et s'établissent en Inde pour se perpétuer jusqu'à nos jours.

Les explosions multiples de l'ismaïlisme qui prennent la relève de celles du kharidjisme démontrent l'impossibilité d'une victoire, aussi bien temporelle que dogmatique (les deux termes étant d'ailleurs inséparables, comme on vient de le voir), sur l'islam sunnite, plus formaliste et peut-être plus enclin aux compromis, mais aussi plus pragmatique et jouissant partout de la confiance des groupes dirigeants. Ainsi le déclin du califat abbasside n'empêche pas la progression et la consolidation de l'islam sunnite. Le protectorat seldjukide et le sursaut face à la provocation des Croisades y sont d'ailleurs pour quelque chose. Les *madrasas*, collèges universitaires, se multiplient dans les capitales d'un islam désormais politiquement éclaté mais toujours en quête de son unité, comme le prouvent, entre autres, les pérégrinations de notre voyageur. Mais, après l'échec sanglant et épuisant de tant de tentatives, le sentiment profond de l'« occasion perdue » persiste, ne pouvant se satisfaire ni de l'aspiration à la réalisation du « Royaume » sur cette terre ni d'une approche intellectuelle et rationaliste, le mouvement mu'tazilite s'étant évanoui dès qu'il fut privé du soutien du pouvoir. Il ne reste donc que la fuite individuelle, la quête personnelle de Dieu, l'étroit chemin qui mène le croyant à l'identification avec la divinité, la *tariqa*. Le mysticisme se répand, à partir du XI^e^ siècle, sous le nom générique de « soufisme » (de *souf*, manteau de laine porté par ses adeptes) et se fixe ensuite en confréries ou ordres, tariqa. A travers une évolution similaire à celle du christianisme, l'ascétisme individuel fait successivement place aux ordres et aux *zawiyas*, établissements « conventuels ». Il existe déjà à l'époque d'Ibn Battûta une dizaine de ces ordres et notre voyageur en fait amplement mention en s'affiliant à certains d'entre eux. p019

Il nous reste à rappeler, pour faire la liaison avec cette époque, une autre calamité qui vient secouer le monde musulman : l’arrivée des Mongols, shamanistes à leurs débuts, bouddhistes par la suite, qui conquièrent Bagdad et foulent le dernier calife aux pieds de leurs chevaux. L’islam traverse une crise majeure avec les croisés en Syrie et en Palestine et les Mongols à Damas et aux portes de Jérusalem. Il est sauvé dans un premier temps par les Mameluks Égypte qui arrêtent les Mongols en 1260, et la capacité d’assimilation de la société islamique fait progressivement le reste par la suite. Toutefois, quand Ibn Battûta sillonne ces terres presque un siècle plus tard, les plaies sont encore profondes et loin d’être cicatrisées. État mameluk Égypte apparaît comme le pilier par excellence de l’islam, tandis que l’empire mongol ilkhanide qui vient d’être islamisé est en train de se disloquer. L’insécurité et l’incertitude qui règnent donnent un impact formidable au soufisme qui n’hésite pas à absorber des éléments shamaniques, bouddhistes et même hindouistes pour arriver à égayer les âmes et les corps perdus dans la tourmente.

C’est donc dans ce monde que notre homme, musulman sunnite, malikite et maghrébin, va se jeter. Ce dernier qualificatif, dont Ibn Battûta se sert souvent, a son importance dans la vision de l’auteur. Cet « Occident » musulman est souvent vu comme le « nouveau monde » de l’islam. La terre maghrébine avait successivement abrité toutes les dissidences de l’islam. Le premier État kharidjite s’y est implanté ; lui succéda le premier État ismaïlite. Idris fut le premier Alide à régner sur un royaume qu’il avait fondé au Maroc à partir de 788, celui des Idrisides. Mais la grande masse de la population reste sunnite, devient malikite, et le Maghreb, après la faillite du puritanisme révolutionnaire, se transforme en terre de la pureté « orthodoxe ». Le mouvement almohade prend le pouvoir au Maroc à partir de 1121 p020 au nom de l’orthodoxie et du retour aux sources pures de l’islam. Ibn Djubair, le voyageur andalou, maître en quelque sorte d’Ibn Battûta, qui visite Égypte en 1183, tout en exprimant sa reconnaissance envers Salahaddin Ayyubi, fléau des croisés, répète plusieurs fois son souhait que le mouvement almohade puisse gagner les terres centrales de l’islam afin de les purifier. A la disparition du califat abbasside en 1258, le souverain Hafside de Tunis s’empresse de s’arroger le titre de calife, soutenu par l’émir de La Mecque. Le sultan marinide de Fez,

Abu Inan, contemporain et protecteur d'Ibn Battûta, porte aussi ce titre. Notre auteur part ainsi à la découverte du monde islamique avec le sentiment, qui transparaît par endroits à travers le texte, d'une certaine supériorité.

Au-delà des traits appartenant à son époque, nos connaissances sur le personnage se limitent à la description que lui-même en donne dans son récit. On possède à peine deux éléments supplémentaires : la date de sa mort, qui est le seul fait nouveau contenu dans sa notice biographique figurant dans un dictionnaire du XV^e^ siècle, 1368-1369 (l'année 770 de l'Hégire), et un passage d'Ibn Khaldoun mentionnant l'incrédulité suscitée par les récits du voyageur à la cour de Fès. Ainsi des biographes se sont ingéniés à glaner les éléments autobiographiques du récit afin de reconstituer le caractère du personnage. Nous pensons que c'est un travail superflu. Le lecteur aura le plaisir de découvrir le caractère de l'auteur, pittoresque dans son pragmatisme et suffisamment pharisaïque dans son formalisme.

On pourrait alors se limiter ici à une biographie succincte qui constitue en même temps la trame du récit. Ibn Battûta, d'origine berbère, est né à Tanger en 1304. Il quitte cette ville avec l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque à vingt et un ans en 1325. Il visite Égypte et une partie de la Syrie et fait son premier pèlerinage en 1326. Ensuite, dans une série de voyages p021 rapides il rayonne vers Ispahan et Chiraz, Tabriz et Mossoul, tout en visitant l'Irak entre deux voyages, et revient à La Mecque pour le pèlerinage de 1327. Il y reste, d'après ses dires, pendant les trois années suivantes pour partir juste après le pèlerinage de 1330. Il visite cette fois-là le Yémen, descend la côte orientale de l'Afrique, longe ensuite la côte méridionale de l'Arabie ainsi que le golfe Persique avec probablement une excursion dans la région du Lar en Perse, et il revient encore à La Mecque pour le pèlerinage de 1332. Ensuite c'est le grand départ qui le mène à travers Égypte et la Syrie aux côtes anatoliennes. Il y reste près de quatorze mois en parcourant dans tous les sens l'Asie Mineure. Il s'embarque par la suite, pour les steppes russes, revient vers le Khorasan et descend vers l'Inde, probablement en 1335. Il vit à la cour du sultan de Dihli, pendant sept ans, sans apparemment trop s'éloigner. Parti en juillet 1342, il descend la côte occidentale de l'Inde pour devenir *cadi* (juge) des Maldives. Ensuite c'est Ceylan, la côte orientale de l'Inde, le Bengale et la descente à travers les îles Andaman vers Sumatra. A partir de là,

le récit se brouille. Ibn Battûta parle bien d'un voyage en Chine et d'une remontée jusqu'à Pékin, mais les informations paraissent suspectes. De toute façon, il est de retour au Moyen-Orient au printemps de 1347, traverse le sud de l'Iran, l'Irak et la Syrie pour aboutir au Caire, d'où il refait le pèlerinage de La Mecque en 1348. Il rentre finalement à Fez en novembre 1349. De là, il effectue encore un voyage en Espagne musulmane et un autre au Soudan, ce dernier en 1352-1353. Il dicte enfin son récit en 1355.

La question pourrait maintenant se poser : qu'est-ce qui fait courir Ibn Battûta ? La passion des voyages, bien sûr ; mais notre homme est aussi un voyageur professionnel. Le dicton oriental qui dit que celui qui voyage beaucoup en sait bien plus que celui qui vit longtemps, possède un sens beaucoup plus spécifique qu'on pourrait le penser. L'enseignement de la tradition sur p022 laquelle l'ensemble de la doctrine islamique se fonde ne peut se faire que selon une chaîne rigoureuse de transmission orale qui d'élèves en maîtres remonte jusqu'à l'auteur de l'ouvrage enseigné ou au Prophète lui-même et à ses compagnons quand il s'agit des hadiths. Or les personnages se trouvant à l'extrémité contemporaine de la chaîne sont dispersés dans les différents centres de l'islam, et le croyant désireux de parfaire sa connaissance doit parcourir ce circuit de savants. Mais la connaissance ainsi acquise et dûment attestée par un certificat *(idjaza)* peut par la suite se monnayer, ainsi que les honneurs du pèlerinage ou la sanctification acquise par la visite des personnages saints, vivants ou morts. Cela explique d'une façon générale les trajectoires en spirales inversées d'Ibn Battûta, vers et à partir des lieux saints de l'islam. La première partie de son voyage lui permet de se faire une réputation de sage et de saint qu'il va monnayer par la suite en visitant les terres islamiques périphériques. C'est ainsi qu'il arrive à vivre, et bien vivre parfois, pendant un quart de siècle sans avoir à l'origine de fortune et pratiquement sans aucune activité autre que la vente des cadeaux reçus et des postes plutôt honorifiques de cadi à Dihli ou aux Maldives.

Ces préoccupations apparaissent à travers son texte. La première partie de cette édition concerne l'accumulation et l'investissement religieux. L'auteur se soucie de faire apparaître et de mettre en valeur tous les personnages, lieux ou situations susceptibles de le sanctifier. Il réserve peu de place alors, à l'anecdote profane et au renseignement autobiographique. Dans les deux autres volumes, il recueille les fruits

de ses efforts. Le texte se détend et on a droit aux aventures et même à des récits sur les prouesses sexuelles de notre voyageur.A cette détente du récit contribue également la désacralisation progressive de l’espace décrit ; les lieux saints du Hedjaz, les villes chargées de tradition comme Damas, Bagdad p023 ou Le Caire ne se prêtant pas trop aux confidences personnelles.

La description des lieux saints de l’islam nous ramène à un autre problème : celui des emprunts. Plusieurs auteurs et commentateurs ont dédaigné Ibn Battûta en le présentant comme un pilleur de textes. Effectivement, la plus grande partie de la description de La Mecque ainsi que de longs passages concernant la plupart des cités irakiennes ou syriennes sont copiés sur Ibn Djubair qui lui les a visitées en 1183-1184. (Les emprunts sont soulignés dans cette édition.) La description du phare d’Alexandrie serait également prise à un auteur ancien. Mais, avant de s’empresser de porter un jugement « moderne » sur l’auteur, essayons de le placer dans son contexte en considérant premièrement la valeur que l’écrit possède à l’époque, du moment que l’auteur n’est pas contesté, et par suite la rareté du livre manuscrit. Ibn Djubair était un voyageur connu et, la véracité de ses propos ne faisant pas de doute, le fait de les utiliser non seulement ne portait aucun préjudice au texte d’Ibn Battûta, mais, bien au contraire, lui conférait une valeur supplémentaire en fonction du système bien connu des chaînes de transmission. L’autorité de deux auteurs sur le même texte ne faisait que renforcer le propos d’Ibn Battûta et le rendre plus crédible. Cela est d’autant plus vrai qu’Ibn Battûta n’est pas un scribe compilateur mais quelqu’un qui a eu l’occasion de vérifier sur place les dires d’Ibn Djubair et de corriger scrupuleusement les changements qui ont pu intervenir entre-temps. Lorsqu’il copie le passage concernant le trésor de la mosquée de Damas, il remplace, et ainsi réactualise la valeur en pièces d’or du trésor évoqué par Ibn Djubair. Il ne se gêne pas pour dire en chœur avec lui : « nous arrivâmes » à tel endroit, mais, dès que, par la suite, un détail n’est plus conforme à ses propres observations, il le modifie. Ainsi, on ne peut pas dire que ces emprunts portent préjudice au texte, ou à la crédibilité d’Ibn Battûta. Par ailleurs, il ne se présente pas p024 comme le rédacteur de son livre. Celui-ci est un certain Ibn Djuzay, lequel, compte tenu du fait que le texte est dédié au sultan du Maroc, fait tout son possible pour l’alourdir d’allusions

savantes, de vers érudits, et d’interminables dithyrambes pour son protecteur.

Pour le reste, le texte porte la marque d’un grand voyageur avec les problèmes inévitables d’ordre chronologique, topographique ou historique qu’un tel récit présente. Ils seront traités en partie dans les notes et en partie dans la suite de cette introduction, ainsi que dans celles qui précéderont les autres volumes.

II faut dire enfin un certain nombre de choses concernant l’histoire du texte lui-même. Ibn Battûta étant connu et apprécié dans l’ensemble du monde islamique, le texte a donné lieu à plusieurs copies manuscrites qui ont été réunies, comparées, traduites en français et publiées pour la première fois en 1853-1858 par C. Defremery et B. R. Sanguinetti. Ces auteurs insistent sur les points de correspondance entre les différents manuscrits ainsi que sur les problèmes de traduction, ils se bornent parallèlement à signaler les questions importantes d’interprétation, décelables à l’époque. Ce texte sera le seul à être reproduit en France. Il l’a été dernièrement en 1968 avec quelques éclaircissements de Vincent Monteil. Une édition annotée et retraduite de l’arabe en anglais par Sir Hamilton Gibb a déjà fait paraître trois volumes, respectivement en 1956, 1959 et 1971, mais le quatrième se fait toujours attendre. Il faut reconnaître que la traduction de Gibb est bien meilleure que celle des Defremery-Sanguinetti aussi bien en ce qui concerne la précision ou la transcription des noms propres que le style, Gibb s’étant, entre autres, donné la peine de traduire les vers en rime et en mesure.

Ainsi, on peut dire qu’à ce jour aucune édition annotée d’Ibn Battûta n’existe. Celle-ci n’ambitionne pas de combler définitivement cette lacune mais de répondre p025 aux objectifs qu’elle s’est donnés au départ : arriver dans la mesure du possible à une lecture compréhensible du texte dans ses différents aspects. Nous sommes partis de l’édition de Gibb dont nous avons essayé d’adapter et, éventuellement, de compléter l’annotation. Cela a nécessité qu’un certain nombre de questions soient traitées dans l’introduction et induit ainsi la rédaction d’une introduction pour chaque volume.

Il faut également signaler le problème, toujours sans solution, de la transcription des noms et mots arabes.

Celle utilisée par Defremery et Sanguinetti est aujourd’hui hors d’usage et elle est parfois difficilement compréhensible, mais aucune solution de remplacement ne paraissait non plus évidente. Elle a été donc laissée telle quelle. Cependant, là où les écarts entre l’ancienne transcription et celle utilisée par Gibb sont importants, cette dernière a été indiquée dans les notes et elle a été également utilisée dans l’introduction. Elle a évidemment le défaut de correspondre en général à la phonétique de la langue anglaise, mais l’avantage d’être la plus usitée dans les éditions courantes de nos jours.

Retour à la Table des Matières

II.

Retour à la Table des Matières

L’AFRIQUE DU NORD

Lorsqu ‘Ibn Battûta quitte sa terre natale, le 14 juin 1325, pour son premier pèlerinage, le Maghreb avait déjà accompli sa division tripartite qui deviendra la constante de son histoire politique. Le déclin de l’empire almohade, qui avait réussi à unifier l’ensemble de l’Afrique du Nord jusqu’à Égypte, remet en marche le mouvement centrifuge des tribus. Les Banu Marin et les Banu Abd al wad, tous deux issus du groupe des Zanata, cristallisent les oppositions tout en suivant des chemins différents. Les premiers se concentrent sur les hautes terres marocaines avant de ronger, progressivement, le territoire almohade. Les seconds entrent dans l’histoire comme vassaux des Almohades, cela dans la région d’Oran et autour de la ville de Tlemcen. Ainsi, lorsqu’avec la prise de Marrakech en 1269 les Marinides accèdent au pouvoir au Maroc, les Abd al-Wadites, qui occupent l’ouest de l’Algérie actuelle, deviennent, par fidélité à leurs anciens maîtres, les ennemis héréditaires du royaume marocain. A l’autre bout du Maghreb, à Tunis, d’autres vassaux des Almohades, les Hafsides, avaient aussi accédé à l’indépendance. Ainsi s’engage une politique complexe. Tunis s’allie avec Marrakech contre Tlemcen pour avoir les mains libres dans l’est de l’Algérie, mais reste attentive à ce que cette alliance n’aboutisse pas à la disparition des Abd al-Wadites qui p027 lui servent État tampon et la protègent des visées expansionnistes des Marinides. Si l’on ajoute à cela les problèmes internes aux Hafsides, où souvent deux membres ennemis de la famille gouvernent à partir de Bougie et de Tunis, on peut se faire une idée de la situation générale, qui se précise l’année du départ d’Ibn Battûta de la façon suivante.

Le Hafside Abu Yahia Abu Bakr, sultan de Bougie à partir de 1311, réussit à unifier le royaume en 1319 mais doit lutter contre une série de prétendants dont certains sont poussés par le sultan de Tlemcen, Abu Tashufin I[er] (1318-1337). L'un d'entre eux, appuyé par ce dernier, part en campagne au printemps 1325 contre Abu Yahia Abu Bakr. Pendant que le sultan de Tunis se prépare à la guerre à Constantine, l'armée Abd al-Wadite le surprend et l'assiège dans cette ville. Cela permet au prétendant d'occuper Tunis en juin-juillet de cette même année. Abu Yahia, alors obligé de négocier, envoie des ambassadeurs à Tlemcen. Ce sont ceux qu'Ibn Battûta rencontre dans cette ville et avec lesquels il voyage jusqu'à Tunis. Les Abd al-Wadites lèvent le siège de Constantine soit à la suite de cette ambassade, soit pour d'autres raisons, et permettent ainsi à Abu Yahia d'aller récupérer sa capitale où il entre — d'après Ibn Khaldoun *(L'Histoire des Berbères)* — au mois de Shawal 725, c'est-à-dire en septembre-octobre 1325. Or Ibn Battûta, d'après ses dires, arrive le mois précédent, celui du Ramadhan, en même temps que les ambassadeurs, et parle d'Abu Yahia comme d'un souverain. Il dit même l'avoir rencontré en personne pendant les cérémonies de la fête qui clôture le Ramadhan. Ibn Khaldoun relate, en outre, pour ce même mois du Ramadhan, une tentative qui échoue de chasser l'usurpateur de Tunis. Les deux textes deviennent alors difficilement conciliables. En ce qui nous concerne, le plus important est qu'Ibn Battûta aille de Tlemcen à Tunis en passant par Constantine en pleine guerre civile sans en souffler mot dans son texte. Cela expliquerait ce petit arrangement de p028 dates dû à une volonté de passer sous silence des événements séditieux ou indiquerait tout simplement un oubli.

Après le départ d'Ibn Battûta, Abu Yahia consolide son règne à Tunis tandis que Abu Tashufin a à subir les attaques du Marinide Abu'l Hasan (1331-1348). Tlemcen tombe après un long siège en 1337, son souverain est tué et le royaume provisoirement annexé aux domaines marinides. Ces derniers deviennent alors voisins des Hafsides et attendent l'occasion, qui leur sera donnée par la mort d'Abu Yahia en 1346, pour s'emparer de Tunis en déposant son fils. C'est la nouvelle de la réunification du Maghreb sous les Marinides qui décide Ibn Battûta, alors en Égypte, à revenir vers sa patrie, comme on le verra dans le dernier volume.

L'Égypte

Ibn Battûta, arrivé à Alexandrie en avril 1326, nous fait une description élogieuse de cette ville. Arrivé par voie de terre, il n'a probablement pas subi les rigueurs de la douane qui suscitent une impression toute différente chez Ibn Djubair : « L'un des premiers faits dont nous fûmes témoins, ce jour-là même, fut que les agents de la douane, au nom du prince, montèrent dans le navire pour prendre note de toute la cargaison. On fit comparaître un à un tous les musulmans qui s'y trouvaient ; on inscrivit leur nom, leur signalement et le nom de leur pays ; on interrogea chacun d'eux sur les marchandises et sur les espèces qu'il avait avec lui afin de lui faire payer le *zekâ* (l'aumône légale), sans s'inquiéter de savoir si le délai d'une année pleine s'était ou non écoulé sur elles depuis qu'il les avait en sa possession. Or ces gens, pour la plupart préoccupés seulement d'accomplir les rites de pèlerinage, n'avaient emporté avec eux que de quoi subvenir aux frais de leur voyage. Ils furent mis en demeure de payer la zekâ sur le tout sans que personne s'informât si le délai d'un an p029 était écoulé ou non. [...] Les musulmans reçurent l'ordre de débarquer leurs affaires et les provisions qui leur restaient. Sur le rivage des agents étaient chargés de les mener à la douane et d'y transporter tout ce qu'ils avaient débarqué. Puis on les appela, un par un, et l'on apporta les affaires de chacun à la douane qui regorgeait d'une cohue de gens. Alors on se mit à fouiller dans toutes les affaires, ce qui était sans valeur et ce qui en avait ; on mêlait les unes avec les autres, on mettait les mains sur les ceintures pour s'enquérir de ce qui pouvait s'y trouver, et par surcroît, on obligeait les gens à déclarer sous serment s'ils avaient ou non autre chose que ce qu'on avait découvert sur eux. Au milieu de tout cela, une grande partie des affaires des gens disparaissait sans la mêlée des mains et la poussée de la foule. Enfin on les laissa aller après une terrible séquence d'humiliation et de honte. »

Ibn Djubair l'Andalou, venu des confins de l'islam, malmenés par les infidèles, en Égypte, pilier et glaive de l'islam, se trouve amèrement déçu et tente de se consoler en pensant que, si Salahaddin Ayyub — nous sommes en 1183 — savait tout ce que ses fonctionnaires font endurer aux pauvres pèlerins, cela ne se passerait pas comme ça.

Soixante ans après Ibn Battûta même son de cloche : « Ils nous débarquèrent, nous conduisirent en dedans de la porte d’Alexandrie et nous présentèrent à certains officiers qui nous firent ascrire et compter comme des animaux. Après nous avoir fait fouiller jusqu’à la peau, ils nous mirent sous la garde dudit consul. Nos effets avaient été portés à la douane ; puis on les en retira et l’on explora le tout minutieusement. On nous fit payer deux pour cent sur tout l’argent, l’or et les bagages, et, de plus, un ducat par tête comme tribut ! » Il s’agit encore d’un pèlerin, mais cette fois-ci chrétien, le Florentin Lionardo Frescobaldi, lequel devait penser qu’il subissait ce sort à cause de sa religion. Or l’argent p030 n’a jamais eu de religion et le pèlerin a toujours été une proie de prédilection.

L’Égypte d’Ibn Djubair comme celle d’Ibn Battûta, est la seule grande puissance musulmane de son époque. Les lieux saints du Hedjaz, de la Syrie et de la Palestine sont sous son empire. Les califes abbassides, enfuis de Bagdad, sont installés en grande pompe au Caire où ils jouent un rôle protocolaire, mais efficace, pour la politique religieuse de Égypte sunnite et shafi’ite. Enfin le régime, à travers l’élection de son souverain par la communauté, peut prétendre à un retour, bien que très formel, aux sources. En réalité, le régime des Mameluks Égypte est l’aboutissement d’un processus commencé par les Abbassides, lesquels, se méfiant de leur clientèle arabe, avaient tendance à lui substituer une armée composée d’esclaves provenant des franges septentrionales et orientales de l’empire, et notamment des Turcs. Ceux-ci, affranchis, arrivaient jusqu’aux plus hautes charges de État, réalisant ainsi le rêve de tout souverain absolu : une classe dirigeante coupée de toute attache ethnique ou familiale, de tout lien de métier ou de fortune ; des hommes n’existant que par leur fonction, sortant du néant et y retournant dès que cette fonction leur était enlevée. Cela avait pour effet que le souverain, à la longue, devenait prisonnier de ses esclaves. Si ses origines ou sa fonction ne possédaient pas de charisme particulier rendant indispensable son maintien, rien n’empêchait sa disparition et son remplacement par le plus puissant de ses bureaucrates. Le système a pu atteindre ce degré en Égypte et dans une moindre mesure dans le royaume de Dihli en Inde. Chaque esclave, mameluk, une fois affranchi par son maître, monte les échelles de la hiérarchie selon ses capacités, parmi lesquelles l’intrigue tient, à coup sûr, une place prépondérante. Il acquiert à son tour des esclaves

qu’il affranchit progressivement et sélectivement afin de constituer sa propre clientèle. Ainsi, des clans se forment, ayant à leur tête les émirs du royaume, militaires p031 de haut rang et hauts fonctionnaires possédant des grandes étendues de terres, les *iqtas*, qui sont différents des « fiefs » occidentaux en ce qu’ils sont toujours liés à la fonction, et que leur possession est, en principe, non héréditaire. Les émirs « élisent », ou plutôt luttent pour imposer, l’un d’entre eux comme souverain, lequel a dès lors le titre d’émir *al-umara* (l’émir des émirs). Il est étroitement contrôlé et peut être, en fonction des rapports de forces, déposé à tout moment. Mais, comme le système est fermé en amont et ouvert en aval, la descendance étant reconnue, un processus inverse s’amorce : la tendance à transmettre le pouvoir aux héritiers et la constitution de dynasties.

Ainsi Qalaun, le sixième des souverains mameluks (1279-1290), réussit à fonder sa propre dynastie sans que la lutte des émirs pour le pouvoir perde de son importance ou de son intensité. Ibn Battûta profite des différentes occasions offertes par son récit à travers Égypte, la Syrie et le Hedjaz pour citer certaines de ces luttes, notamment celles concernant le souverain de l’époque, al-Malik al-Nasir Muhammad. Celui-ci, fils de Qalaun, est placé sur le trône à l’âge de huit ans par les émirs Ketbogha et Sandjar après l’assassinat de son frère al-Ashraf Khalil (1291-1293). Il est considéré comme un expédient jusqu’à ce que le vainqueur de la lutte qui oppose les deux émirs soit désigné. Effectivement, l’année suivante, Sandjar est éliminé et Ketbogha devient sultan (1294-1296). Il est assassiné deux ans plus tard et remplacé par Ladjin, un des meurtriers d’Ashraf Khalil. Après l’assassinat de celui-ci en 1299, les émirs sentent encore le besoin d’un compromis et rappellent Malik Nasir qui a alors quatorze ans. A cette date, Ghazan Khan, le souverain mongol de l’Iran qui venait de se faire musulman, cherche à profiter de son nouveau titre pour entreprendre la conquête de la Syrie. Au cours de cette guerre qui dure quatre ans et se termine par l’échec des Mongols, Malik Nasir atteint sa majorité mais se trouve toujours à la merci de l’équilibre des pouvoirs p032 entre les deux plus puissants émirs du royaume, Sallar et Baybars. Il décide alors de jouer le grand jeu : il quitte sa capitale le 8 mars 1309 sous le prétexte de se rendre en pèlerinage à La Mecque et se réfugie au château de Karak, le célèbre « Krak des Moabites » des croisés, situé au sud de l’actuelle Jordanie. Là, il annonce son abdication. Baybars le

remplace sur le trône pour attirer sur lui les intrigues des autres émirs et le mécontentement de la population. Pendant ce temps-là, Nasir réunit ses partisans de Syrie et, après s’être suffisamment renforcé, entre à Damas. Baybars n’a plus d’autre solution que d’abdiquer et d’implorer la grâce du vainqueur. Il est exécuté après l’entrée de Malik Nasir au Caire en mars 1310. Sallar meurt également de faim dans sa prison et Malik Nasir régnera sans partage jusqu’à sa mort, naturelle, en juin 1341. Mais après sa mort les émirs reprennent le pouvoir au nom de sa descendance. Ibn Battûta, de retour en Égypte en 1348, trouve sur le trône le septième fils de Malik Nasir qui venait de succéder à ses six frères.

C’est dans cette Égypte de Malik Nasir que pénètre notre voyageur à sa première visite du printemps-été 1326. Un État sur le retour d’âge, tirant sa force plus de son prestige établi et de sa diplomatie que de ses vertus guerrières ou de l’éclat de son gouvernement. Égypte reste pourtant la colonne vertébrale de l’islam, plaque tournante entre l’Est et l’Ouest mais aussi lieu de passage du flux commercial entre la Méditerranée et l’océan Indien. Le califat abbasside avait déplacé cet axe, hellénistique et byzantin, vers la Syrie, la Mésopotamie et le golfe Persique. L’opposition violente de l’anti-califat fatimide et son alliance « objective » avec Byzance et l’Occident rétablissent l’axe égyptien. A cela viendront s’ajouter les effets des Croisades qui mettent un verrou sur la façade méditerranéenne de l’islam depuis le Taurus, où une principauté arménienne s’était établie dès la fin du XI^e^ siècle, jusqu’à Ghazza. Le commerce mésopotamien dépend désormais de la bonne p033 volonté des puissances croisées, jusqu’à ce que l’invasion mongole vienne désarticuler l’ensemble de l’Est islamique. Parallèlement, l’extension du royaume latin de Jérusalem et le contrôle du golfe d’Akaba à partir du « Krak des Moabites » coupent l’accès par terre à La Mecque à tout l’Occident musulman. Le chemin du pèlerinage se déplace alors sur l’axe de la vallée du Nil jusqu’à Edfou ou Assouan d’où il atteint, à travers le désert, Aidhab, au bord de la mer Rouge, qu’on traverse vers Djedda. Ibn Djubair est bien obligé de suivre cette route en 1183. Un siècle et demi plus tard, Ibn Battûta circule par le même couloir. Ce n’est que l’insécurité de la frontière soudanaise, dont on trouve les prémices chez notre voyageur, qui entraîne l’abandon de cette route de pèlerinage pour celle d’Akaba et le transfert du chemin commercial vers Suez. Il en résulte la disparition

d'Aidhab qui est localement remplacé, pour les marchandises en provenance du Soudan et de l'Éthiopie, par Sawakin, situé plus au sud.

Toutefois, malgré ce regain certain de l'activité de la vallée du Nil et de la mer Rouge, on a l'impression, en comparant les descriptions d'Ibn Hauqal, qui écrit à la fin du Xe siècle, c'est-à-dire au début de l'ère fatimide, à celles d'Ibn Battûta, en ce qui concerne par exemple Tinnis, Damiette ou Bahnasa près de Fayyoum, d'un déclin, surtout de la production locale, malgré le peu d'informations fournies par notre voyageur.

Peu prolixe à ce sujet, Ibn Battûta l'est bien plus dans le domaine du religieux. Arrivé à Alexandrie, il fait connaissance avec les ordres mystiques des soufis. Ce n'est pas un hasard : le soufisme est fortement encouragé à pénétrer en Égypte après sa reconquête sur les Fatimides, et cela dès Salahaddin Ayyubi. Le soufisme est d'ailleurs, depuis sa propagation au XIe siècle, un outil de conversion ou de reconversion très apprécié pour son syncrétisme, facilitant la transition, et son aspect p034 populaire, aussi bien en Inde qu'en Asie Mineure où des nouvelles terres s'ouvrent à l'islam. Ces nouvelles fonctions qui lui sont assignées influent en retour sur son évolution, entraînant sa systématisation sous forme d'ordres et l'édification subséquente de bâtiments conventuels, les zawiyas ou *khangâhs*. En ce qui concerne Égypte, la contre-réforme sunnite se propage précisément à partir d'Alexandrie où Ibn Battûta mentionne pour la première fois les soufis, en commençant par Abu'l Hasan al-Shadili, le fondateur de l'ordre de « Shadiliya ». Cette rencontre avec les disciples de Shadili également n'est pas fortuite. Et même si elle l'était, il n'en demeure pas moins qu'elle sera déterminante pour le reste du parcours religieux d'Ibn Battûta. Al-Shadili réunit dans sa personne l'héritage de deux grands mystiques, fondateurs d'ordre, issus respectivement de l'ouest et de l'est du monde musulman. Le premier est Abu Madyan Shu'aib (1126-1198), le saint de Tlemcen ; le deuxième, Ahmad bin al-Rifai (1106-1182), a vécu dans la région située entre Kufa et Basra, centres, par excellence, d'activité religieuse et littéraire. Le premier, natif des environs de Séville et habitant Fez, a fait le voyage de l'Irak pour connaître le second, et Ibn Battûta, très au courant de leurs relations, rapporte plus loin, à Damas, le récit de leurs contacts télépathiques.

Durant son voyage d’Irak, notre auteur visite également le tombeau d’al-Rifai. Par contre, il ne mentionne celui d’Abu Madyan, près de Tlemcen, qu’à son retour en 1349. Cela est probablement dû au fait qu’un mausolée entouré de tout un ensemble contenant mosquée, madrasa (collège), bains publics et bâtiments annexes n’a été édifié qu’entre-temps par le sultan Abu’l Hasan, après la capture de Tlemcen par les Marinides, en 1337. Cela peut être également dû à ce que le premier contact d’Ibn Battûta avec le soufisme ne se fait qu’en Alexandrie. Quant à Abu’l Hasan al-Shadili (1196-1258), né également au Maroc, il est aussi bien disciple d’un disciple d’Abu Madyan que d’Abu’l Fath al-Wasiti, p035 successeur d’al-Rifai et mort en Alexandrie en 1234. Il s’installe par la suite dans cette ville et meurt en 1258, sur la route du pèlerinage, comme le relate Ibn Battûta. Sa tariqa se développe principalement en Afrique du Nord, ce qui constitue une indication supplémentaire sur l’itinéraire géographique et initiatique de notre auteur.

Dans son rôle de fer de lance d’une « contre-réforme » sunnite, le soufisme d’al-Shadili ne contient apparemment rien de radical ou de provocant comme ce sera le cas pour les ordres des périodes plus tardives. Les cinq principes de son système seraient : la crainte d’Allah, manifestement et secrètement ; l’adhésion à la sunna dans les paroles et dans les actes ; le mépris de l’humanité dans la prospérité comme dans l’adversité ; la résignation à la volonté d’Allah dans les choses grandes et petites ; le recours en Allah dans la joie et dans la peine. Il désapprouvait également la mendicité et ne penchait pas vers une vie conventuelle. Il a laissé peu d’œuvres ; de ses litanies, celle de la mer, reproduite par Ibn Battûta, est la plus célèbre. On y trouve la croyance des soufis aux pouvoirs des attributs de Dieu et à la répétition des noms de Dieu ainsi que l’importance accordée aux lettres du Coran comme clés de son sens caché, pratiques développées par les sectes extrémistes de l’ismaïlisme. Son successeur, Abu’l Abbas al-Mursi (1219-1287), lui aussi originaire de l’Ouest, Andalou né en Murcie, est connu pour n’avoir « jamais mis pierre sur pierre », c’est-à-dire ne pas avoir construit des édifices pour l’ordre. Ses disciples lui ont toutefois construit une mosquée mausolée à côté de laquelle se trouve une autre mosquée, dédiée à son successeur Sidi Yaqut al-Arshi, mort en 1307, et renfermant le tombeau du disciple de ce dernier, Yaqut al-Habashi, l’Abyssin, rencontré par Ibn Battûta.

Le premier voyage d’Ibn Battûta dans le delta du Nil est sujet à caution, puisqu’il a l’habitude de grouper p036 dans son récit des informations dues à plusieurs voyages, et c’est probablement ici encore le cas. Ce voyage semble avoir concerné un itinéraire plus ou moins direct entre Alexandrie et Le Caire avec quelques détours probables dans l’ouest du delta. Dans ces conditions, on ne peut pas dater avec précision son premier contact avec la secte des qalandariya qu’il rencontrera à Damiette, située à l’est du delta.

Les qalandaris ne sont pas à proprement parler des soufis mais des derviches, ou fakirs, la différence entre les deux étant celle de la théorie et de la pratique. Le soufi est un adepte d’une théorie ou d’une doctrine mystique. Le derviche pratique la Voie mystique. L’ensemble des adeptes de cette Voie sont nommés *malamati’s* (blâmables), parce que leur pratique quotidienne et religieuse contraste avec celle du commun. Dans le cas des qalandaris, elle devient carrément antinomique et provocatrice, puisqu’ils s’attachent à détruire les coutumes et les traditions, en prenant le contre-pied des règles sociales communément admises. La secte, influencée par le bouddhisme, naquit en Perse et se déplaça vers l’ouest avec l’arrivée des Mongols. Muhammad bin Yunus, dit Djamal al-din al-Sawadji, originaire de Saveh en Iran, émigra à Damas à la destruction de cette ville par les Mongols en 1220, et de là à Damiette où il mourut en 1232. Un autre fakir persan viendra également en Égypte pour y fonder une zawiya vers 1296, mais l’ordre se répand surtout en Inde et en Asie Mineure, ses influences orientales et son caractère le rendant peu apte à une diffusion dans l’Occident musulman. Ainsi Ibn Battûta ne le cite que comme une curiosité et préfère loger dans une autre zawiya à Damiette.

Par contre, les pérégrinations mystiques d’Ibn Battûta dans le delta du Nil contiennent un mystère : l’absence de toute mention d’Ahmad al-Badawi, de son tombeau à Tanta et de l’ordre qu’il avait créé, la p037 badawiya. Ahmad al-Badawi, un Maghrébin lui aussi, né à Fez en 1199, fut également initié en Irak auprès des disciples d’Ahmad al-Rifai et fut envoyé par eux en Égypte pour remplacer Abu’l Fath al-Wasiti, disciple de Rifai et maître d’al-Shadili, mort en 1234. Il est ainsi proche, par ses origines, des milieux fréquentés par Ibn Battûta. Après sa mort en 1276, son disciple Abd al-Al, encore vivant lors du premier passage de notre auteur, se chargea de lui bâtir une mosquée mausolée et de répandre sa renommée qui en fit le saint le plus popu-

laire Égypte jusqu'à nos jours. Peut-être qu'une lutte d'influence entre les disciples d'al-Shadili et ceux d'al-Badawi, d'autant plus que les deux se réclament des mêmes origines, ou bien le caractère populaire du culte voué au second dès cette époque et réprouvé par les autorités, ont contribué au silence d'Ibn Battûta qui se veut plus intellectuel et qui avait déjà contacté la shadiliya.

Au cours de son rayonnement dans le delta, tel qu'il le décrit, Ibn Battûta va ainsi de zawiya en zawiya et en mentionne six, d'Alexandrie jusqu'au Caire. Même s'il ne s'agit pas encore d'une affiliation, ses affinités avec un ordre lui confèrent l'avantage appréciable, et peut-être recherché, de loger gratuitement dans ces établissements. De là, on pourrait penser que, mis à part la zawiya des qalandaris expressément citée, le reste des établissements mentionnés étaient plus ou moins proches de la shadiliya.

La description qu'Ibn Battûta donne du Caire risque d'être décevante si l'on cherche des informations qui nous permettent de découvrir cette grande ville musulmane, et, à l'époque, une des plus grandes villes du monde. Les éléments fournis par l'auteur sont ceux qui servent à démontrer l'importance de la ville comme grand centre religieux et politique. Ainsi, on a droit à l'énumération des grands émirs de Malik Nasir, des principaux personnages religieux de la ville et des tombeaux des saints hommes se trouvant à la Qarafa, le p038 célèbre cimetière cairote. Parmi les personnages religieux, morts ou vivants, l'auteur privilégie, évidemment, les malikites, mais cite aussi des shafi'ites et le tombeau d'imam Shafi'i lui-même. En parlant des « très nombreuses » zawiyas du Caire, il précise qu'elles sont occupées par des « fakirs dont la plupart sont d'origine persane », ce qui indiquerait la présence d'ordres « malamatis ». Pour le reste, il devient bien évident, à travers la description qu'il en donne, que malgré ses multiples visites dans cette ville il n'a même pas vu les Pyramides, curiosité pourtant essentielle pour tous les visiteurs à travers toutes les époques.

Ibn Battûta reste assez peu au Caire et part vers le 15 mai 1326 pour la haute Égypte. Il nous donne une description beaucoup plus vivante des étapes situées au bord du Nil. Il cite des zawiyas dans la plupart de ces localités, dont quatre à Kous. Par contre, il ne mentionne pas celle dédiée à Dhu'n-Nun, mort en 860, un des pères spirituels du soufisme, qui fut également occupée par Abd al-Razzaq al-

Jazuli, disciple d'Abu Madyan — le saint de Tlemcen —, mort à Alexandrie, et maître d'Abu'l Hadjdjadj Yusuf dont Ibn Battûta voit le tombeau et la zawiya parmi les ruines du temple d'Ammon à Luxor.

A partir d'Edfou, Ibn Battûta atteint les franges de l'empire mameluk et pénètre dans le pays des Bedja. Cette tribu, probablement d'origine proto-égyptienne, vivait, et vit toujours, entre le Nil et la mer Rouge, de part et d'autre de la frontière égypto-soudanaise actuelle. Coincés entre Égypte byzantine et le royaume éthiopien d'Axoum, les Bedja se sont très partiellement christianisés jusqu'à ce que, après l'apparition de l'islam et la conquête de Égypte, des rapports s'établissent avec le monde arabe. Des tribus arabes se sont installées sur leur territoire, à cause des mines d'or qui s'y trouvaient, mais tous les voyageurs et géographes antérieurs à Ibn Battûta parlent d'eux comme de païens ou p039 imparfaitement islamisés. Quant au mépris d'Ibn Djubair à leur sujet, il est catégorique. Même Maqrizi (1366-1442) les décrit comme païens dans leur grande majorité. Ainsi Ibn Battûta préfère passer sous silence leur religion. Les hostilités entre leur souverain et les Mameluks obligent notre auteur à rebrousser chemin afin de rejoindre le Hedjaz par la Syrie.

LA SYRIE

Cette première traversée de la Syrie par Ibn Battûta présente un problème de datation et par conséquent d'itinéraire. Notre voyageur, en revenant au Caire, de retour de haute Égypte, passe une nuit dans cette ville et la quitte à la mi-juillet 1326 pour arriver à Damas le 9 août, selon ses dires. Or, entre ces deux dates, il prétend avoir visité plus de vingt villes et être monté jusqu'à Alep et Antioche. En réalité, le temps dont il disposait ne lui permettait qu'un trajet direct entre Le Caire et Damas, c'est-à-dire celui qui est effectivement décrit jusqu'à Jérusalem et qui le mène par la suite à Nablus, Adjlun, al-Qusayr et Damas. Toutefois, l'ensemble de la description de la Syrie étant présenté dans le cadre d'un seul itinéraire, on le traitera ici globalement, en se bornant à indiquer, à leur place, les itinéraires suivis dans les autres voyages.

La Syrie, à l’époque province des Mameluks, était, jusqu’à la fin du siècle précédent, composée d’une mosaïque de principautés croisées ou ayyubides. La dernière enclave latine avait disparu en 1291 et une relique ayyubide subsistait encore à Hama. Un des derniers princes ayyubides, qui fut en même temps un des plus grands historiens et géographes arabes, Abu’l Feda, avait réussi, par ses liens d’amitié avec Malik Nasir, à conserver le titre de royauté à Hama jusqu’à sa mort, en 1331. Le fait qu’Ibn Battûta n’en parle pas prouve qu’il n’a pu visiter cette ville qu’à son troisième voyage, en 1348. p040

Après la défaite finale des Mongols en 1303 et la désintégration rapide de leur empire, cette Syrie, enfin réunifiée, cesse également d’être une province périphérique, un glacis de protection. Ainsi, elle se trouve en pleine renaissance en tant que centre économique et religieux. Ibn Battûta met surtout en valeur ce deuxième aspect, mais il nous donne aussi quelques éléments disparates sur son activité économique. Les villes côtières, reprises sur les croisés, étaient détruites pour empêcher toute tentative de retour. Ainsi la Syrie de l’époque se présente surtout comme un centre de produits agricoles et artisanaux.

En ce qui concerne l’aspect religieux, Ibn Battûta insiste sur les personnages illustres vivants mais met surtout en valeur les tombeaux des saints. Dans cette terre où trois religions se disputent le sous-sol religieux, cet intérêt possède une double signification. La première est la récupération des hauts lieux de culte séculaires au profit de l’islam, dont le cas le plus illustre est celui du Masdjid al-Aksa, la mosquée la plus éloignée, objet du célèbre voyage nocturne du Prophète et qui se superpose au temple de Solomon. Ailleurs, il y a non plus récupération mais appropriation des personnages au nom de la dernière et de la plus véridique des religions, comme la mosquée qui s’élève sur les tombeaux des patriarches bibliques, d’Abraham, d’Isaac et de Jacob à Hébron. Aussi les traditions musulmanes côtoient parfois celles des chrétiens avec lesquelles s’entretient un dédain sinon mutuel, du moins officiel. On cherche à Bethléem le tronc de palmier qui a servi à l’enfantement de la Vierge comme cela est écrit dans le Coran ; à Jérusalem on se moque du saint sépulcre puisque Jésus n’est pas mort et ressuscité mais directement monté au ciel ; à Damas on montre par contre la tour sur laquelle il va descendre le jour du Jugement dernier. Souvent des sédiments multiples se superposent, comme pour le temple de Jupiter Damascène qui devient la cathédrale byzantine et en-

suite la Grande Mosquée de Damas. Les tours se p041 transforment en campaniles, les campaniles en minarets. Et, lorsque tout cela n'est guère possible, chacun suit son culte et ses traditions en ignorant ceux des autres. Ainsi, dans le même tombeau à Jérusalem, les musulmans visitent Rabi'a al Badawiya et les chrétiens sainte Pélagie. A Antioche, les chrétiens vénèrent Agabus, un des soixante-dix apôtres, et les musulmans Habib, le charpentier, en se contentant de traduire les noms (Habib = Agabus = Aimé).

La deuxième signification est liée à la conquête et la reconquête de la Syrie et de la Palestine. Il est intéressant de constater qu'une grande partie des saints tombeaux mentionnés par Ibn Battûta n'apparaissent que tardivement dans les descriptions et notamment après la reconquête musulmane, bien qu'ils s'agisse des personnages du début de l'islam ; le grand nombre de descriptions qu'on possède sur ces contrées depuis le IX^{e} siècle nous permet de le constater. Comme si le besoin de resacraliser cette terre souillée par la conquête croisée avait fait naître ces tombeaux, preuves de la permanence de l'islam et de ses droits imprescriptibles sur ces terres. A cela, il faut évidemment ajouter l'intérêt croissant, quasi « animiste », de l'islam pour les tombeaux des saints, intérêt condamné par les puristes du hanbalisme et le wahhabisme actuel de l'Arabie Saoudite.

Le parcours d'Ibn Battûta en Syrie comprend deux temps forts, Jérusalem et Damas, visités lors de son premier voyage, celui de 1326, dont l'importance découle aussi bien des témoignages apportés que des éléments religieux que notre voyageur inscrit à son actif. Damas, où il va rester trois semaines, est chargé des réminiscences des compagnons du Prophète dont la plupart ont participé à la conquête de la Syrie. Ibn Battûta cite treize tombes, mais ne fait que reprendre Ibn Djubair qui les mentionne, pour la plupart, pour la première fois, en 1184. Toutefois, les auteurs postérieurs reprendront l'énumération, l'emplacement de certaines tombes p042 est encore vénéré de nos jours. A Damas se trouvent également concentrées des références aux prophètes bibliques, revues et corrigées par le Coran. Mais, avant tout, Ibn Battûta, consacre le temps passé dans cette ville à obtenir des diplômes qui vont servir sa réputation d'homme savant, il réussit ainsi la performance d'en obtenir treize en trois semaines. Il s'agit apparemment de « certificats » *(idjaza)* attestant qu'il a suivi les « conférences » des savants mentionnés. Mais parmi celles-ci figure l'exégèse du

Sakhikh de Bukhari, un des deux recueils fondamentaux de hadiths dont la traduction française fait quatre gros volumes, et la chaîne de transmission, consciencieusement fournie laisse supposer qu'elle autorise notre auteur à le commenter à son tour, même si ce dernier précise qu'il lui a fallut quatorze séances pour obtenir l'*idjaza*. Il a même été constaté que, l'ensemble des savants cités étant morts entre 1326 et 1348, année de sa deuxième visite à Damas, ces certificats datent bien tous de son premier séjour.

Si Damas consacre donc le début officiel de sa carrière de lettré, Jérusalem inaugure celle du mystique. Effectivement, c'est dans cette ville qu'il va revêtir pour la première fois le « froc » *(khirka)* des soufis, initié par un des disciples du cheikh Rifai. On connaît, par ailleurs, l'existence à l'époque d'une zawiya des rifais à Jérusalem, mais on sait également qu'un des petits-fils d'Abu Madyan en avait aussi fondé un, qui subsiste de nos jours. Ainsi, on se trouve probablement sur la même trajectoire qui relie Tlemcen à l'Irak. Là aussi, notre homme fait vite les choses. Parce qu'il n'a pu rester que quelques jours à Jérusalem et parce qu'elle n'a pu être précédée de la préparation nécessaire — si ce n'est des contacts pris en Alexandrie ou en route — cette initiation paraît plus ou moins formelle.

Entre Jérusalem et Damas, le chemin, tel qu'il est décrit, est aussi parsemé de zawiyas, comme celle de Ladhikiya qu'Ibn Battûta présente comme constituant p043 le but de son voyage dans cette ville, et ce bien qu'il ne l'ait visitée, en fait, qu'en 1332, lorsqu'il y était pour son embarquement vers l'Asie Mineure. La plupart de ces zawiyas avoisinent des tombeaux de personnages saints, réels ou imaginaires. L'un de ces personnages est Ibrahim bin Adham, placé par la tradition parmi les premiers saints de l'islam et considéré comme un des ancêtres du soufisme. Les légendes élaborées autour de ce personnage sont d'origine bouddhiste. Considéré comme roi de la ville de Balkh, l'antique Bactres en Afghanistan, il personnifie la légende bien connue du prince qui abandonne son trône et ses biens pour devenir ascète, traits qu'on retrouve également dans la légende byzantine de « Barlaam et Josaphat », elle aussi d'inspiration bouddhiste. En ce qui concerne un autre tombeau, celui du calife Omar II, Ibn Battûta précise qu'il ne possède pas de zawiya, à cause de la population environnante qui est shi'ite. Cela dénote l'orthodoxie du soufisme de

l'époque, par opposition à celui des siècles suivants durant lesquels des courants mystiques ont eu tendance à incliner vers le shi'isme.

Dans la description de la Syrie, on aura ainsi un premier contact avec les shi'ites. Même si ces rencontres ne datent pas de son premier voyage, Ibn Battûta se montre toujours aussi choqué. Il en rencontre dans l'arrière-pays de Tyr, c'est-à-dire dans le sud du Liban actuel, qui demeure une région shi'ite. Il voit aussi des nusairis au sud de Damas et d'Antioche et des restes d'ismaïlites « nizarites » (assassins) dans les montagnes de l'arrière-pays de Ladhikiya. Ces derniers furent organisés, au début du XII^e^ siècle, par les ismaïlites d'Alamut, mais en 1126, à l'époque de l'expansion croisée, l'atabek de Damas leur céda la forteresse de Banyas sur la frontière avec les croisés, et les reconnut officiellement. Cette alliance ne dura pas longtemps. Des émeutes anti-ismaïlites à Damas anéantirent la communauté de cette ville. Les ismaïlites rendirent alors Banyas aux Francs et se retirèrent plus au nord pour occuper en 1132-1133 p044 Kadmus et en 1140-1141 Misyaf, villes citées par Ibn Battûta. Ils continuèrent à être dirigés, pendant cette époque, par des délégués envoyés d'Alamut, les cheikhs al-Djebel, dont le plus célèbre, Rashid al-Din Sinan (1162-1192), est celui qui fut connu comme le « Vieux de la Montagne ». En 1260, ils unirent, encore une fois, leurs efforts à ceux des autres musulmans pour chasser les croisés, mais, une fois le danger éloigné, les sultans mameluks se retournèrent contre eux et en 1273 Baybars avait fini par conquérir toutes leurs forteresses. Au siècle suivant, ils seraient devenus, si on en croit Ibn Battûta, des agents secrets de Malik Nasir et continuaient à vivre à l'est de Hama, en conflit très souvent avec les Nusairis. On en comptait près de six mille en 1933, contre plus de deux cent mille Nusairis. Ces derniers habitent encore, de nos jours, les endroits où Ibn Battûta les a rencontrés et ils ont constitué le noyau de État alaouite, formé par la France, dans le cadre de son mandat syrien, en 1920.

LE HEDJAZ

Parti de Damas le 1^er^ septembre 1326 avec la caravane du pèlerinage, Ibn Battûta atteint l'objectif de son premier voyage : les lieux saints du Hedjaz, La Mecque et Medina. La visite de la seconde ne

fait pas partie du pèlerinage, mais elle a son importance, notamment pour un malikite, puisque cette école puise sa doctrine dans la pratique de la communauté médinoise et que cette ville renferme le tombeau de son fondateur, l’imam Malik. Mais Medina est aussi, et avant tout, la ville du Prophète ; son tombeau, sa mosquée et la plupart des souvenirs de sa vie y sont réunis. Or, au-delà, en pénétrant par l’intermédiaire des rites du pèlerinage dans le *haram*, l’espace sacré de La Mecque, on pénètre, en quelque sorte, dans l’islam d’avant Muhammad, celui qui se réfère à Abraham, l’ami de Dieu, et à Dieu lui-même ; celui qui constitue, en réalité, un ensemble p045 de lieux et des pratiques anté-islamiques, récupéré, détourné et intégré à l’islam par Muhammad, sous l’aspect d’éléments exceptionnels, de lieux et d’actes uniques dans la vie d’un musulman.

Le parcours du pèlerinage est axé sur deux ensembles, déterminant deux pratiques le petit pèlerinage (l’*umra*) et le grand (le *hadjdj*). Le premier a pour centre la Ka’ba, la maison de Dieu, qui est en même temps le centre du monde, le nombril de la terre. Dieu a commencé par créer l’emplacement de la Ka’ba et ensuite, par cercles concentriques, l’emplacement de La Mecque, le territoire sacré qui l’entoure et le reste du monde. Et quand Adam, chassé du paradis mais pardonné par Dieu, vint habiter la terre, Dieu fit descendre pour lui, sur l’emplacement de la Ka’ba, une tente construite d’un rubis, afin qu’il pratique autour d’elle des tournées, imitation de celles que les anges font dans le ciel autour du trône de Dieu. Par la suite, Abraham construisit, le premier, la maison de Dieu, et Celui-ci fit descendre du ciel la pierre angulaire de l’édifice, la célèbre pierre noire, blanche à l’origine mais noircie par l’attouchement des hommes. Quand Abraham a posé cette pierre à sa place, des flammes qui ont jailli marquèrent, en désignant aux hommes les limites du territoire sacré, le haram, dans lequel les pèlerins doivent pénétrer après s’être purifiés et avoir revêtu l’habit rituel l’*ihram*.

Quant à la pierre noire, le saint des saints de tout l’édifice, elle est « la main droite de Dieu sur la terre ». C’est l’ange chargé de veiller sur Adam, dans le Paradis, qui fut transformé en pierre et qui témoignera le jour du Jugement sur toute sa descendance.

En passant de la cosmogonie à la préhistoire islamique, on retrouve la Ka’ba comme une construction contenant les images des divinités

pré-islamiques — y compris celle de Marie avec l'enfant Jésus, que Muhammad conserva quand il ordonna de détruire tout p046 le reste —, et servant de cadre aux sacrifices de moutons ou de chameaux dont les peaux, ancêtres des voiles postérieurs, ornaient ses murs. Son contenu intérieur évacué par l'islam, elle reste le point de mire, la *kibla*, de la prière de tous les musulmans à travers le monde, et son magnétisme sacré s'accroît avec la diminution de la distance pour s'arrêter devant ses murs extérieurs. Son intérieur est un vide physique et sacré, le seul endroit de l'univers où on peut prier dans n'importe quelle direction, et sa visite, qu'elle soit redoutée ou souhaitée, n'est point soumise à des interdits ou des règles particulières et ne fait pas partie des obligations de pèlerinage.

A la construction de la Ka'ba par Abraham, dans ce lieu prédestiné, s'attache le sacrifice de son fils. Ici Ismaël, le fils de Hagar, est substitué à Isaac, fils de Sara, afin que le Coran puisse remplacer la Bible et les arabes remplacer les juifs comme peuple élu. L'abandon de Hagar avec son fils dans ces lieux et sa quête désespérée d'eau donneront naissance à un des rites essentiels du pèlerinage, ainsi qu'à la source de Zemzem qu'un ange fera jaillir à son intention. La suite est plus rationnelle. Ismaël, marié à la fille d'un chef de tribu arabe, transfère la propriété de la source à son épouse, et la filiation confère le droit d'utilisation et de distribution de cette eau sacrée aux pèlerins.

Cette première série d'éléments détermine l'*umra*. Le pèlerin prend l'habit rituel, l'ihram, à une des « portes » du haram, les *miq'ats*. Il s'agit d'un habit blanc, en deux morceaux, qui ne doit porter ni nœuds ni coutures. Le pèlerin doit aussi s'abstenir de relations sexuelles, il ne doit pas se raser, ne doit pas tuer d'êtres vivants et ne doit même pas couper ou arracher les plantes du haram. Prendre l'ihram à une distance plus grande de La Mecque que celle des miq'ats est considéré comme un signe particulier de piété, et Ibn Battûta ne manque pas d'en faire la démonstration. Une fois l'ihram revêtu, le pèlerin annonce son intention p047 d'accomplir le pèlerinage ; l'umra, le hadjdj ou les deux à la fois. Cette déclaration d'intention qui pose le pèlerinage comme un acte délibéré est essentielle, et par conséquent le pèlerinage des mineurs et des esclaves n'est pas valide. Le pèlerin prononce ensuite la formule rituelle, la *talbiya* : « Me voici devant Toi, ô mon Dieu, me voici devant Toi. Tu n'as pas d'associés, me voici devant Toi. C'est à Toi qu'appartiennent les louanges et la grâce, à Toi

le Royaume. Tu n’as pas d’associés, me voici devant Toi ! » Cette invocation est inlassablement répétée, comme si, jointe à un rite anté-islamique donc polythéiste, elle visait à oblitérer ses antécédents. Arrivés à La Mecque, les pèlerins accomplissent les rites de l’umra qui consistent à tourner sept fois autour de la Ka’ba, à accomplir donc le *tawaf*, dont l’origine remonte, comme on l’a vu, à Adam. Le *sa’y*, qui, comme le tawaf, fait partie de l’umra et s’exécute en souvenir de la quête d’eau de Hagar, consiste à faire quatre fois l’aller et trois fois le retour de Safa et Marwa. Une partie du trajet se fait en marche précipitée. Ces rites peuvent être accomplis individuellement et à n’importe quels jours et n’importe quelle heure. Ce n’est pas le cas pour la suite de ces pratiques.

Celles-ci sont liées à des lieux situés en dehors de La Mecque et qui se trouvent même, en partie, en dehors du haram. II s’agit d’un ensemble de trois espaces sacrés : Mina, Muzdalifa et Arafa, séparés entre eux par deux vallées considérées comme « impures » ; le Bathn Muhassir et le Bathn Urana. C’est ici que se fait le hadjdj proprement dit. Le mot signifie probablement à l’origine « se rendre » auprès de la divinité, et l’ensemble est lié à l’habitude des peuples sémitiques, arabes ou juifs, nomades à l’origine, de se rendre, à une époque donnée, à un lieu saint. Pratique rattachée donc, à l’origine, à une saison précise et, par là, à un cycle de production et au cycle solaire. Quant à la contradiction avec le calendrier lunaire arabe, elle se résolvait par un p048 mois intercalaire de trente jours, qu’on insérait tous les trois ans dans un cycle annuel retardant de dix jours par rapport à l’année solaire. Ainsi le pèlerinage antéislamique devait correspondre à l’équinoxe d’automne qui était aussi l’époque de la cueillette des dattes. Il était composé de stations *(wuquf)* devant la divinité, suivies des courses-poursuites du soleil *(ifada)*, accompagnées d’actes de magie sympathique visant à provoquer l’atténuation de la chaleur et à attirer la pluie. Muhammad a probablement conservé l’essentiel du rituel sans lui attacher une symbolique nouvelle précise, mais en tenant à le démarquer nettement du cycle solaire. Il a ainsi supprimé, notamment, le mois intercalaire, ce qui fait que les cérémonies commençant le 8 du mois de *dhul’hidja* retardent tous les ans de dix jours, onze pour les bissextiles, et font le tour de l’année solaire en trente-six ans.

Le hadjdj islamique commence ainsi le 8 de dhul’hidja, dit *yawm al-Tarwiyya* (le jour de l’Abreuvement), parce que les pèlerins abreu-

vent leurs bêtes avant leur départ mais aussi, peut-être, en réminiscence d'un ancien rite de pluie. Ce jour-là, les pèlerins quittent La Mecque le matin et vont passer la nuit à Mina ; toutefois, il s'agit là d'une coutume et non d'une obligation. Le lendemain, le 9, est le jour culminant le *yawm Arafat*, celui de la station *(wuquf)* à Arafat. Elle commence à midi, lorsque le soleil a dépassé son apogée, et par le jumelage de la prière du midi avec celle de l'après-midi ; c'est un exemple de l'aspect exceptionnel du hadjdj comparé au cours normal du rituel islamique, le temps du wuquf supprimant celui de la prière. Celui-ci consiste en un recueillement devant la divinité qui n'est représentée par aucun signe, aucun élément particulier ; il n'y a que l'espace du wuquf qui est géographiquement circonscrit, c'est la plaine d'Arafat tout entière. A l'arrivée de la nuit, une fois le soleil disparu, commence la course vers Muzdalifa. Il s'agissait probablement à l'origine d'une course-poursuite du soleil, et c'est pour cela que le Prophète l'a déplacée après le coucher du soleil en p049 conseillant également de ne pas faire de course, mais cette coutume a persisté. On arrive ainsi à Muzdalifa, qui se trouve à mi-chemin entre Arafat et Mina, où on jumelle encore la prière du soir avec celle de la nuit, et la coutume veut qu'on y passe la nuit en allumant des feux et en faisant le plus de bruit possible. Quand on sait que Muzdalifa était le sanctuaire du dieu pré-islamique du tonnerre Quza, on peut facilement déceler les traces d'une magie sympathique visant, à travers l'imitation des éclairs et du tonnerre, à provoquer la pluie. A l'origine, il devait y avoir une station à Muzdalifa qui se faisait après la prière de l'aurore, et que mentionne Ibn Battûta. Elle fut abandonnée depuis, suivie d'une autre course devant le soleil naissant vers Mina, et que Muhammad avait également avancée pour qu'elle s'exécute avant le lever du soleil. On arrive ainsi au troisième jour, le *yawm al-Nahr*, qui est aussi celui de la « fête des Sacrifices », célébrée en même temps dans l'ensemble du monde islamique. Les pèlerins arrivés à Mina lancent sept pierres, qu'ils ont ramassées à Muzdalifa, vers la *Djamrat al-Akaba*, un pilier de maçonnerie communément appelé le Grand Diable (al-Shaitan al-Kabir). Là aussi, l'origine magique du geste est évidente. Il s'agirait de l'expulsion du démon du soleil, qui avait rendu cet astre malfaisant pendant les chaleurs de l'été. Les pèlerins sacrifient par la suite une brebis, une chèvre ou même un chameau pour les riches, mais aussi ce sacrifice n'est pas obligatoire. Après l'immolation, on se fait rituellement raser ou raccourcir les cheveux,

action de grâce et réminiscence, peut-être, d'un rituel de sacrifice humain. Il y a ensuite une dernière course vers La Mecque, qui prend fin avec le *tawaf al-Ifada*, une dernière circumambulation autour de la Ka'ba.

A partir de ce moment, les interdits cessent et trois jours fastes suivent, les *ayyam al-Tashrik* des 11, 12 et 13 dhul'hidja, qui, selon Muhammad, sont les « jours du manger, du boire et du plaisir des sens ». Ce sont probablement des jours d'orgie rituelle d'avant l'islam. p050 Ainsi qu'en témoigne aussi, partiellement, la « coupole de la boisson » que mentionne Ibn Battûta, où on buvait un liquide fermenté dont le monopole de distribution, à l'époque du Prophète, appartenait à son oncle Abbas. Muhammad a essayé de modérer cette coutume qui n'a entièrement disparu qu'au X^{e} siècle.

La description qu'Ibn Battûta nous donne de son pèlerinage ne présente pas beaucoup de particularités ou d'informations originales, d'autant plus qu'une bonne partie est copiée sur Ibn Djubair. En même temps, son enthousiasme pour les hauts lieux de l'islam lui font perdre tout esprit critique : les Mecquois sont pour lui les meilleurs des hommes et se distinguent pour « leur libéralité envers les malheureux [...] et le bon accueil qu'ils font aux étrangers ». Ce n'est pas tout à fait l'avis d'Ibn Djubair : « Les habitants des régions du Hedjaz [...] n'ont point de foi [...] ils imaginent de traiter les pèlerins comme on ne traiterait point les tributaires dhimmi (les chrétiens et les juifs). Ils les privent de la plus grande partie des denrées qu'ils ont réunies pour leur propre usage ; ils les dépouillent complètement et s'ingénient à leur arracher tout ce qu'ils possèdent. Le pèlerin est toujours en dette avec eux, d'argent ou de provisions, tant que Dieu ne l'a point favorisé du retour dans son pays. » On aurait plutôt tendance à pencher du côté du réalisme d'Ibn Djubair. Le comportement des émirs de La Mecque et de Medina qui s'égorgent mutuellement, et que rapporte Ibn Battûta, renforce d'ailleurs cette impression. Ces princes, descendants d'Ali, étaient dépendants des Mameluks Égypte, même s'ils penchaient souvent vers les shi'ites zaydites du Yémen. La Mecque fut contrôlée par la famille de l'émir Katada depuis 1200 jusqu'en 1924, lorsque l'émir Hussain fut chassé par les Wahhabites.

Ibn Battûta avait quitté Damas le 1er septembre 1326 pour arriver à La Mecque un mois et demi plus tard. Il fit le wuquf d'Arafat le 6 no-

vembre et quitta La p051 Mecque le 17. Il a donc dû rester, cette première fois, près d'un mois dans cette ville. Parti de La Mecque, il se dirigea vers l'Irak où il arriva sans doute à la fin décembre ou au début janvier 1327.

L'Irak et la Perse

En traversant l'Arabie, Ibn Battûta quitte l'empire des Mameluks pour entrer dans celui des Mongols ilkhans. Il passe ainsi d'un islam bien structuré, et même florissant, à un ensemble qui sort à peine d'une crise pour se plonger dans une autre. L'Est islamique, ouvert vers l'intarissable réservoir humain de l'Asie centrale, assume la tâche ingrate de subir l'assaut des peuples qui en sortent, et d'essayer, ensuite, de les intégrer dans ses propres structures. Tout compte fait, les choses s'étaient assez bien passées avec les Turcs. L'empire seldjukide devint un soutien pour le califat et le sunnisme, tandis que le surplus des tribus turques put s'orienter vers l'Asie Mineure, afin d'ouvrir un nouveau champ d'expansion pour l'islam. Mais cela n'a pas été le cas pour les Mongols, qui, conquérants, bouddhistes et ennemis déclarés de l'islam, ont transformé, pendant près d'un demi-siècle, la moitié du monde islamique, y compris sa capitale, Bagdad, en une société assujettie. Pendant ce temps, aussi bien l'islam que la société sédentaire iranienne et irakienne sont astreints à une dure tâche de résistance et d'assimilation qu'ils accomplissent à partir de la fin du XIIIe siècle, au prix de transformations internes. L'islam est influencé, notamment dans son aspect populaire et mystique qu'est le soufisme, par le chamanisme et le bouddhisme mongol. Les ordres soufis s'implantent d'autant plus facilement dans ce monde déchiré et inquiet. De son côté, le shi'isme, qui voit, au départ, dans l'invasion mongole le moyen de se débarrasser de son ennemi héréditaire, le califat, et par la suite l'occasion de convertir les Mongols à son dogme, trouve de nouveaux terrains religieux et p052 politiques pour s'implanter et opérer ses premières jonctions avec le soufisme sur le fond des mêmes inquiétudes. C'est ainsi que la traversée du désert d'Ibn Battûta le mènera d'un islam qui se veut sûr de lui à un autre qui bouge et qui s'interroge.

A l’arrivée d’Ibn Battûta en Irak, au début de 1327, Abu Saïd, le dernier des grands Ilkhans (1316-1335), règne sur un empire aussi grand que celui fondé par Hulagu ; à son retour des Indes, en 1347, il n’y aura rien, ou presque, qui rappelle cet empire. Apparemment frappé de ce bouleversement, notre voyageur cherche, l’espace de quelques pages, à se transformer en chroniqueur pour nous conter cette tragédie noble et cruelle dans la meilleure tradition des fins de règne.

La dynastie ilkhanide suit une courbe de décadence exemplaire. Au fur et à mesure que les souverains, étouffés dans leurs palais, meurent de moins en moins vieux et que leur succèdent des descendants de plus en plus jeunes, le rôle de la bureaucratie, le plus souvent issue de familles locales, et celui de l’aristocratie tribale mongole, augmentent. Ainsi, lorsque Abu Saïd accède au trône, à l’âge de douze ans, en 1316, Rashid al-din, un des plus grands historiens de l’islam, issu d’une famille de médecins juifs de Hamadan, assume déjà le vizirat depuis les règnes de Ghazan (1295-1304) et d’Oldjaitu (1304-1316), respectivement oncle et père d’Abu Saïd, tandis que Tchoban, petit-fils d’un général de Hulagu et deux fois gendre d’Oldjaitu, est en train d’accomplir son ascension vers le pouvoir. Le conflit inévitable se termine, dans un premier temps, par l’exécution de Rashid al-din, trop usé par le pouvoir, en 1318, et Tchoban devient commandant en chef ainsi que vizir. Il transmet, par la suite, ce deuxième titre à son fils Dimashk Khwadja, tandis qu’un autre fils, Timurtash, est gouverneur d’Anatolie. Tchoban concentre progressivement le pouvoir entre les mains de sa famille, sans pour autant tolérer les menées séparatistes. Ainsi, p053 lorsque Timurtash tente une révolte en Anatolie en 1321, son père se charge lui-même de le mettre au pas tout en lui laissant sa charge.

Toutefois, la réaction aux pouvoirs des Tchoban semble grandir dans les milieux du palais et profite de la majorité d’Abu Saïd. Le harem impérial, qui devient arbitre de la situation au fur et à mesure que le souverain s’y enfonce, donne le coup d’envoi en accusant Dimashk Khwadja d’oser prétendre à une concubine de feu Oldjaitu. Cela déclenche le processus de persécution contre toute la famille. Dimashk Khwadja est assassiné le 24 août 1327 ; son père, qui essayait à ce moment de stopper l’invasion du Khorasan par les Mongols d’Asie centrale, revient en hâte vers Tabriz, la capitale. Abandonné en route par ses émirs, il doit se réfugier avec un de ses fils auprès d’un vassal,

le souverain de Herat, qui est obligé de les exécuter et de livrer leurs têtes à Abu Saïd. A ces nouvelles, Timurtash se réfugie auprès de Malik Nasir en Égypte où il est également exécuté en échange d’un transfuge mameluk à la cour mongole. Ces événements se déroulent pendant l’été et l’automne de 1327, à une époque où Ibn Battûta se trouvait dans la région.

Avec la disparition de la famille Tchoban, la bureaucratie revient au pouvoir avec Ghiyath al-din, fils de Rashid al-din ; quant à Abu Saïd, fort de sa victoire, il se marie à Bagdad Khatoun, fille de Tchoban, en l’obligeant à divorcer de son mari, l’émir Hasan, de la tribu des Djelayir. Cela lui fera deux ennemis : l’émir Hasan et Bagdad Khatoun, qui outrée lorsqu’elle sera délaissée au profit de sa nièce, Dilshad, fille de Dimashk Khwadja, empoisonne le souverain en 1335, à trente et un ans. Cette mort précoce a dû poser un problème dynastique, puisque le successeur d’Abu Saïd, Arpa, n’est même pas un descendant de Hulagu, mais de son frère cadet, Arik Bogha. Cela devient prétexte à la révolte des émirs contre le palais, toujours mené par le p054 vizir Giyath al-din. Emi Ali, le gouverneur de Diyarbakir, en extrayant de la réserve dynastique un certain Musa, petit-fils de Baidu, qui fut khan pendant quelques mois en 1295, se révolte, dépose et tue Arpa, qui n’a pu régner qu’un an, ainsi que Giyath al-din. C’est alors au tour d’Emir Hasan, le mari malheureux de Bagdad Khatoun, de se trouver un prétendant en la personne de Muhammad, descendant, à la quatrième génération, d’un fils de Hulagu. Musa s’enfuit, son protecteur Emi Ali est tué, et Muhammad avec l’émir Hasan s’installent à Tabriz en 1336. Ce dernier se venge en épousant Dilshad, la veuve d’Abu Said, puisque Arpa s’était déjà chargé d’assassiner Bagdad.

Évidemment, il n’y avait aucune raison de s’arrêter en si bon chemin. Musa s’enfuit chez les émirs de Khorasan qui le soutiennent sans réserve, et lorsque, au cours d’une première bataille, Musa est pris et exécuté, un certain Togha Timur, cette fois-ci descendant d’un frère de Djinguiz Khan, est aussitôt prêt à le remplacer.

A ce moment, une autre figure clé de l’histoire apparaît, en la personne de l’émir Hasan, fils de Timurtash et donc petit-fils de Tchoban, celui que les historiens appelleront « le Petit » pour pouvoir s’y retrouver. Après avoir réuni autour de lui la clientèle des Tchobanides, Hasan « le Petit » attaque à Tabriz Emir Hasan le Djelayir, qu’il faut

maintenant appeler « le Grand ». Ce dernier s'enfuit et Muhammad, le khan, est pris et exécuté. Hasan le remplace alors par sa propre grand-mère, Sati Beg, femme de Tchoban et fille d'Oldjaitu. Cela se passe en 1338. Hasan le Grand, en manque de poulain, doit se rabattre sur Togha Timur qu'il ramène à Bagdad pour le proclamer khan. Ainsi il y aura deux souverains, un à Tabriz sous Hasan le Petit et un à Bagdad sous Hasan le Grand. Et, comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, Togha Timur et Sari Beg se mettent à s'entendre sur le dos de leurs protecteurs. La chose est, évidemment, vite connue ; Hasan le p055 Petit oblige sa grand-mère à épouser Sulaiman, un arrière-petit-fils d'un autre fils de Hulagu, et à retourner à son harem ; Togha Timur s'enfuit et Hasan le Grand doit trouver un autre ilkhanide, Djahan Timur, petit-fils de Geikhatu qui régna de 1291 à 1295, pour le placer sur le trône à Bagdad.

Entre-temps, les Tchobanides, installés à Tabriz, se partagent ce qui reste de l'empire. Hasan le Petit nomme son oncle Surghan, le dernier fils vivant de Tchoban, gouverneur d'Irak Adjami (la région de Hamadan), son cousin Pir Husein, gouverneur de Fars et son frère, Malik Ashraf, gouverneur de l'Irak. Or ce dernier doit se battre contre Hasan le Grand, lequel, se débarrassant enfin du dernier ilkhanide, fonde sa propre dynastie, celle des Djelayirides, qui va survivre jusqu'à l'arrivée de Timur. Hasan le Petit, incapable de le soumettre, périt quelques années plus tard, dans les intrigues du palais, ainsi que le relatent avec précision les vers composés pour commémorer sa mort :

> *De l'Hégire passés sept cent quarante-quatre ans [1343]*
> *Au mois de Radjab eut lieu « l'affaire Hasan ».*
> *Une femme, une femme terrible commit*
> *Par la force de ses bras l'assassinat de Hasan,*
> *Serrant entre ses doigts les testicules de son époux*
> *Jusqu'à ce que la mort s'ensuivît.*

L'ilkhan Sulaiman profite de la mort de son protecteur pour confisquer ses biens, mais pas pour longtemps. Son frère, Malik Ashraf, arrive pour le remplacer. L'année suivante, en 1344, il dépose Sulaiman pour mettre à sa place un certain Anushirwan, dont on ne connaît ni l'ascendance ni même ce qu'il devint par la suite. A cette époque, tout le monde se bat contre tout le monde et le fil de l'histoire devient impossible à suivre. Les choses en sont là lorsque Ibn Battûta revient au Moyen-Orient au début de l'année 1348. p056

L’année qui sépare le pèlerinage de 1326 de celui de 1327 est pour Ibn Battûta celle de la bougeotte par excellence. On le voit à Ispahan, Shiraz, Bagdad, Tabriz, Mossoul et Mardin avant son retour à La Mecque. Là aussi, ce qui le fait courir c’est l’accumulation d’éléments qui feront de lui un saint homme, à travers les diplômes obtenus, les tombeaux visités et les affiliations aux ordres soufis.

Nadjaf, sa première étape en Irak, la ville où se trouve le tombeau d’Ali, ne le retient pas longtemps à cause de son aversion pour les shi’ites. Par contre, la basse Mésopotamie, de Kufa à Basra, est un des hauts lieux de l’islam. Wacith, ville aujourd’hui disparue, était connue pour le nombre de ses savants et près de celle-ci se trouvait le tombeau de Cheikh Ahmad al-Rifai dans le sillage duquel se meut Ibn Battûta depuis Alexandrie.

Al-Rifai vécut et mourut dans le Bata’ih, la région des marécages qui ont abrité les grandes révoltes des kharidjites et où d’autres religions, comme celle des mandéens, sont venues s’entremêler. L’ordre qu’il a fondé est devenu célèbre surtout par les actes merveilleux de ses disciples qui marchaient sur des charbons ardents, crachaient du feu ou avalaient des serpents. Ces actes, cité par Ibn Battûta, sont généralement considérés comme ayant été introduits après l’invasion mongole. Or l’encyclopédiste Ibn Khallikan en parle plus d’un demi-siècle avant la visite d’Ibn Battûta : « Ses disciples font des expériences extraordinaires en mangeant des serpents vivants et en marchant sur des brasiers. On dit que dans leur propre pays (les marécages) ils chevauchent des lions et accomplissent des exploits similaires. »

Ensuite, Ibn Battûta arrive à Basra, centre du courant mu’tazilite, mais centre aussi des premiers mystiques ainsi que des grammairiens arabes. Cette ville n’est plus p057 que l’ombre d’elle-même après le déplacement du commerce du golfe Persique vers la mer Rouge. La comparaison que l’on peut faire de la description qu’en donne Ibn Hauqal à la fin du X^{e} siècle avec celle d’Ibn Battûta est parlante. Toutefois, notre voyageur aura l’occasion de visiter une série de tombes de compagnons du Prophète ainsi que ceux de Hasan Basri, un des premiers ascètes musulmans, et de Sahi bin Abdullah de Tustar ; ces deux personnages étant le plus souvent considérés comme les ancêtres spirituels du soufisme.

Parallèlement aux affiliations *(silsilas)* qui remontent d'élève en maître jusqu'au fondateur de chaque ordre mystique, une autre série de « généalogies spirituelles » tend à relier les fondateurs au Prophète, en passant par les premiers saints de l'islam. Ces généalogies possèdent un tronc commun dont le troisième chaînon après Muhammad et Ali (mort en 661) est précisément Hasan al-Basri (643-728). Après lui viennent : Habib al-Adjami (mort en 737), riche usurier converti de Basra dont Ibn Battûta visite également la tombe ; Daud al-Tai, qui fut aussi disciple d'Abu Hanifa, le fondateur de l'école hanafite, mort en 781 et enterré à Bagdad ; Ma'ruf al-Karkhi, fils d'une famille mandéenne, mort en 815 à Bagdad ; Sari al-Saqati, boutiquier de Bagdad, mort dans cette ville en 867, et enfin al-Djunaid Bagdadi, mort en 910. Aussi bien les silsilas des rifais que celles des suhrawardis, auxquels Ibn Battûta va s'affilier en Perse, aboutissent à ce dernier personnage. Et à Basra ou à Bagdad notre voyageur visite les tombes de l'ensemble de ces saints précurseurs.

Après avoir pénétré en Iran par Abadan où se trouvait un des plus anciens « couvents » du monde islamique, Ibn Battûta continue à cheminer à travers zawiyas et cheikhs vers Idhadj, l'actuelle Izeh, capitale des Atabeks de Lur. Cette principauté, issue du démembrement de l'empire seldjukide, arrive à survivre jusqu'à l'ère des Ilkhans, puis jusqu'à l'arrivée de Timur, pour p058 s'éteindre au début du XV^e^ siècle. Ibn Battûta arrive dans cette ville au printemps de 1327, mais comme il repassera en été 1347 il réunit l'ensemble de ses informations dans le récit de son premier voyage.

Les Atabeks traversent la période mongole en se soumettant aux Ilkhans. Yusuf Shah I^er^ passe sa jeunesse auprès d'Abaka, fils et successeur de Hulagu (1266-1281). Son deuxième fils et successeur, Nusrat al-din Ahmad (1298-1333), vit également à Tabriz avant son accession au trône et introduit par la suite la coutume mongole dans son pays. Ami des religieux, il est mentionné en tant que tel par Ibn Battûta. Lui succèdent ses deux fils Rukn al-din Yusuf Shah II (1333-1339), qui contrôle l'ensemble du Khuzistan, et Afrasiyab II, qu'Ibn Battûta rencontre à son retour en 1347.

En traversant le pays du Lur, l'auteur arrive à Ispahan pour loger dans la zawiya fondée par Ali bin Sahl, disciple d'al-Djunaid. C'est là qu'il reçoit, après un séjour de quatorze jours, en avril ou mai 1327, le

kulah, bonnet des soufis de l’ordre de Suhrawardi, ce qui ne signifie pas forcément une initiation mais permet à notre homme d’élargir le réseau de ses références. Cet ordre remonte à deux personnages : l’oncle et le neveu, Abu’l Nadjib al-Suhrawardi (1097-1168) et Abu Hafs Omar al-Suhrawardi (1145-1234). Le deuxième, favori du calife abbasside al-Nasir et véritable fondateur de l’ordre, représente le soufisme orthodoxe, plus intellectuel que populaire, plus conformiste que contestataire. Des branches seront établies en Perse où Ibn Battûta reçoit le kulah d’un descendant direct d’un élève d’Abu Hafs Omar, et en Inde, où notre homme les rencontre encore une fois.

Après cette dernière consécration, Ibn Battûta quitte Ispahan pour Shiraz. Les deux villes forment à l’époque le centre d’une principauté qui cherche à se dégager de l’Empire Ilkhanide. Cette principauté aura un long p059 chemin à parcourir en participant directement à l’agonie de l’empire entre les deux visites du voyageur qui selon son habitude mêle les informations.

L’ancêtre de la famille, Muhammad Shah, administrateur, dans la province de Fars, des biens domaniaux mongols appelés *indju*, avait pris ce titre comme nom de famille. Son fils, Mahmud Shah Indju, avait accédé à une indépendance relative vers 1325 et régnait lors du premier passage d’Ibn Battûta sur la province. Appelé à assister à l’avènement d’Arpa Khan en 1335, il partit avec son fils aîné Mas’ud, laissant le deuxième Kayhusrev sur place. Arpa le paya de sa politesse en l’assassinant. Mas’ud n’avait pas eu encore le temps de ramener le corps de son père à Shiraz qu’Arpa Khan, vaincu, était gracieusement livré aux mains des Indju afin qu’ils fassent le nécessaire. Mas’ud, après avoir ainsi vengé son père et inhumé son corps dans sa patrie, continua la besogne en tuant aussi son frère, Kayhusrev, qui ne voulait pas jouer les intérimaires et se proclama souverain de Shiraz. Un troisième frère, Muhammad, s’enfuit alors vers Pir Husein le Tchobanide, nommé gouverneur de Fars par son cousin, Hasan le Petit, tout-puissant à Tabriz. Pir Husein joue le jeu classique ; dans un premier temps, il chasse Mas’ud de Shiraz et le remplace par Muhammad, puis il assassine ce dernier, en 1340, pour se déclarer seul maître du Fars. Mais cette fois-ci ce sont les habitants de Shiraz qui se révoltent pour chasser Pir Husein et rappeler Mas’ud.

A partir de ce moment l'affaire de Shiraz s'intègre de plus en plus dans la lutte pour le partage des restes de l'empire ilkhanide. Pir Husein demande l'aide de Malik Ashraf, son cousin et frère de Hasan le Petit, pour reconquérir Shiraz. Finalement, la bataille éclate entre les armées des deux cousins et Pir Husein, vaincu, éliminé de la course, est assassiné à Tabriz par Hasan le Petit, qui nomme, pour rétablir l'équilibre, un quatrième frère Indju, Abu Ishak, à Ispahan. Ce dernier, p060 évidemment, cherche à prendre Shiraz à son frère, Mas'ud, qui, chassé, est obligé de recourir aux services de Yaghi Basti, frère de Malik Ashraf, tandis que ce dernier appuie Abu Ishak. Les Indju deviennent ainsi des instruments dans la lutte que se livrent les Tchobanides entre eux. Yaghi Basti finit par tuer son protégé, Mas'ud, mais l'assassinat du chef de la famille Tchobanide, Hasan le Petit, en 1343 déplace le centre d'intérêt vers Tabriz en laissant très opportunément Abu Ishak maître du Fars.

Ce ne sera pas pour longtemps, car une autre puissance est en train d'émerger au nord, dans les régions désertiques de Yazd et de Kirman. Là, un certain Muzaffar, issu d'une famille arabe, contrôle la région comme vassal des Ilkhans jusqu'à sa mort en 1314. Son fils, Mubariz al-din Muhammad, s'empare de Yazd en 1318 et de Kirman en 1340. Il sera à l'origine de la dynastie dite muzaffaride. De son côté, Abu Ishak, après avoir consolidé son emprise sur Ispahan et Shiraz, se tourne vers le nord. Il fait une première expédition sans résultat à partir de juin 1347, vers Kirman. C'est cette campagne qu'Ibn Battûta relate sans doute, puisqu'il repasse par Shiraz en été 1347. Abu Ishak va renouveler ses attaques presque tous les ans avec des résultats toujours plus décevants, jusqu'à ce qu'en 1353 Muhammad vienne mettre le siège devant Shiraz. La ville capitule et Abu Ishak s'enfuit à Ispahan. Il est vaincu et mis à mort dans cette ville en 1356. Les Muzaffarides qui vont jusqu'à occuper Tabriz pendant un moment, en 1358, survivront jusqu'à l'arrivée de Timur à la fin du siècle.

C'est dans ces parages qu'Ibn Battûta a des contacts avec un autre silsila de soufis qui s'apparente aux suhrawardis. A l'origine de cette silsila se trouve Abu Abd Allah ibn Khafif le saint de Shiraz, mort centenaire en 982, et rattaché lui aussi par al-Djunaid aux premiers saints de l'islam. Son successeur, Abu Ishak Kazeruni p061 (963-1035), est le fondateur d'un ordre qui porte son nom et qui se spécialisera dans... les assurances maritimes. Des cheikhs de cet ordre, dispersés

dans les ports de l’Inde et de la Chine, se chargent de recueillir, par écrit, les promesses d’offrandes faites par les marchands, en vue d’une heureuse traversée, et lorsque le voyage aboutissait d’autres représentants de l’ordre, dûment informés, touchent les sommes promises. Dans la même descendance, on trouvera aussi un des mystiques les plus délirants du soufisme et qui a atteint le sommet de l’érotisme divin, Ruzbehan Baqli, qui était aussi un élève d’Abu’l Nadjib Suhrawardi. Ibn Battûta visite les tombeaux d’Ibn Khafif et de Ruzbehan à Shiraz et la zawiya d’Abu Ishak à Kazerun. Il profitera également de son passage dans la capitale de Fars pour obtenir deux diplômes sur l’exégèse du Musnad de l’imam Shafi’i, le fondateur de l’école shafi’ite, et d’une autre compilation de hadiths faite par un savant hanafite. Ayant ainsi considérablement renforcé son image spirituelle, il revient par le Khorasan vers Bagdad en passant par Kufa et Hilla.

La description de Bagdad, copiée en partie sur Ibn Djubair, est assez décevante pour le lecteur profane, mais elle permet d’avoir une ultime vision de la capitale arabe médiévale, puisqu’Ibn Battûta est le dernier à évoquer les grandes mosquées et autres monuments de la ville qui disparaîtront par la suite. Pour le reste, notre voyageur complète sa collection de tombes en y ajoutant quelques joyaux comme ceux d’Abu Hanifa et d’Ahmad bin Hanbal, fondateurs éponymes de deux des quatre écoles sunnites. Il oublie ou évite de mentionner le tombeau d’Abd al-Qadir, saint célèbre et fondateur de l’ordre soufi des qadiris, le seul des grands ordres de l’époque à ne pas être mentionné dans l’ouvrage. II ajoute également à son érudition un autre recueil des hadiths avec sa chaîne de transmission appropriée. p062

Le départ du sultan Abu Saïd de Bagdad donne l’occasion à Ibn Battûta de suivre un camp impérial et de faire une promenade du côté de Tabriz. Il passe vingt-quatre heures dans cette ville et nous en donne une assez bonne description sans, cette fois, mentionner aucun saint homme, mort ou vivant. Revenu à Bagdad vers le 20 juillet 1327, il s’aperçoit qu’il lui reste encore le temps de faire un petit tour avant le départ de la caravane de La Mecque. Il remonte alors le Tigre jusqu’à Mossoul et de là pousse jusqu’à Mardin. Il a ainsi l’occasion de visiter encore un petit État musulman qui, alliant la diplomatie à la solidité de la forteresse de Mardin, a pu subsister depuis l’époque seldjukide jusqu’aux lendemains de l’ère timuride. Artuk, un des chefs des tribus turkmènes poussées par les Seldjukides vers

l’Anatolie, légua à ses fils la région de Mardin. Ibn Battûta y trouve Malik Shams al-Din, douzième sultan de sa lignée qui traverse paisiblement l’écroulement de l’empire ilkhanide en régnant de 1312 à 1362.

Revenu à La Mecque, via Bagdad, Ibn Battûta y accomplit le pèlerinage de 1327 ainsi que les trois suivants. Il passe donc, selon ses dires, trois ans à La Mecque, lieu dont les occasions de sanctification et d’érudition ne manquent évidemment pas. Toutefois, cette longue inactivité, pour un personnage si remuant, peut paraître suspecte, d’autant qu’un certain nombre d’éléments requièrent des explications. Globalement, on pourrait dire que la véracité de la participation d’Ibn Battûta aux quatre pèlerinages avec les stations à Arafat les 26 octobre 1327, 14 octobre 1328, 3 octobre 1329 et 22 septembre 1330 doit être admise. L’auteur cite aussi bien des pèlerins célèbres, dont la présence est connue par ailleurs, que des compatriotes de Tanger et des environs qui auraient pu le démentir. Toutefois, les intervalles sont sujets à caution et notamment le dernier. Effectivement, le voyage Égypte, relaté au début du premier volume, pose quelques problèmes de datation. Ibn Battûta dit avoir participé au Caire à une fête donnée à p063 l’occasion de la guérison d’une fracture au bras de Malik Nasir. Or cette fête est précisément datée par les chroniqueurs au 25 mars 1330. L’auteur dit également avoir assisté aux cérémonies d’observation de la nouvelle lune du mois de ramadhan, à Abyar, dans le Delta. Or, au premier voyage de 1326, il se trouvait à cette date en Syrie, quelque part entre Jérusalem et Damas. Son deuxième voyage de 1332, pendant lequel il traverse Égypte pour aller de La Mecque en Asie Mineure, ne correspond également pas à cette époque de l’année, puisqu’il a dû passer le ramadhan de 1332 à La Mecque et celui de 1333 en Asie Mineure. Au troisième voyage de 1348, où il va du Caire à La Mecque en passant par la Syrie, il est déjà à La Mecque au mois de ramadhan. Et enfin en 1349 il a déjà quitté à cette date Alexandrie, en route pour le Maghreb.

Troisième point : il dit avoir assisté au départ, du Caire, de la caravane de radjab. Cela est également impossible pour la période des quatre voyages cités plus hauts. Si on part alors de la seule date fixe qu’on possède, celle de la « fête de la Fracture » le 25 mars 1330, et si on place les autres événements dans cette même année, on aura fin avril-début mai pour le départ de la caravane et 17 juin pour les céré-

monies de la nouvelle lune à Abyar. Ainsi on peut avancer l’hypothèse d’un voyage en Égypte pendant la première moitié de l’année 1330, notre homme ayant tout son temps pour revenir participer au pèlerinage qui a eu lieu cette année fin septembre. Si ce voyage n’a pas eu d’objectifs pieux à signaler et les endroits visités ayant déjà été décrits, il est normal qu’Ibn Battûta n’ait pas considéré digne d’intérêt de le mentionner. Cela lui permettait par ailleurs d’allonger la durée de son séjour à La Mecque, ville assurément plus sanctificatrice. Mais cela n’est, évidemment, qu’une hypothèse, à confronter aux autres problèmes qui vont se présenter au cours du deuxième volume. Notre voyageur quitte de toute façon les terres centrales de l’islam après le pèlerinage de 1330 pour son premier voyage d’aventures vers l’océan Indien. p064

Retour à la Table des Matières

Introduction de l'édition originale

Retour à la Table des Matières

Présent fait aux observateurs, traitant des curiosités offertes par les villes et des merveilles rencontrées dans les voyages

Au nom du Dieu clément et miséricordieux

Voici ce que dit le cheïkh, le jurisconsulte, le savant, le véridique, le noble, le dévot, le très bienfaisant, l'hôte de Dieu, qui s'est acquitté de la visite des lieux saints, l'honneur de la religion, celui qui, dans le cours de ses voyages, a mis sa confiance dans le seigneur des créatures, Abou Abd Allah Mohammad, fils d'Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ibrâhîm alléouâty atthandjy [1], connu sous le nom d'Ibn Batoutah, que Dieu lui fasse miséricorde et soit content de lui par l'effet de sa bonté et de sa générosité ! Ainsi soit-il.

Louange à Dieu, qui a soumis la terre à ses serviteurs, afin qu'ils y marchassent dans des routes spacieuses [2], qui a placé dans cette terre et qui y fait aboutir les trois vicissitudes de leur destinée : la création, le retour dans la terre et l'extraction de ses entrailles [3]. Il l'a étendue par sa puissance, et elle a été un lit pour ses serviteurs. p065 Il l'a fixée au moyen de montagnes inébranlables et de hauteurs considérables et a élevé au-dessus d'elle le sommet du ciel, sans aucune colonne. Il a fait paraître les astres comme un guide au milieu des ténèbres de la

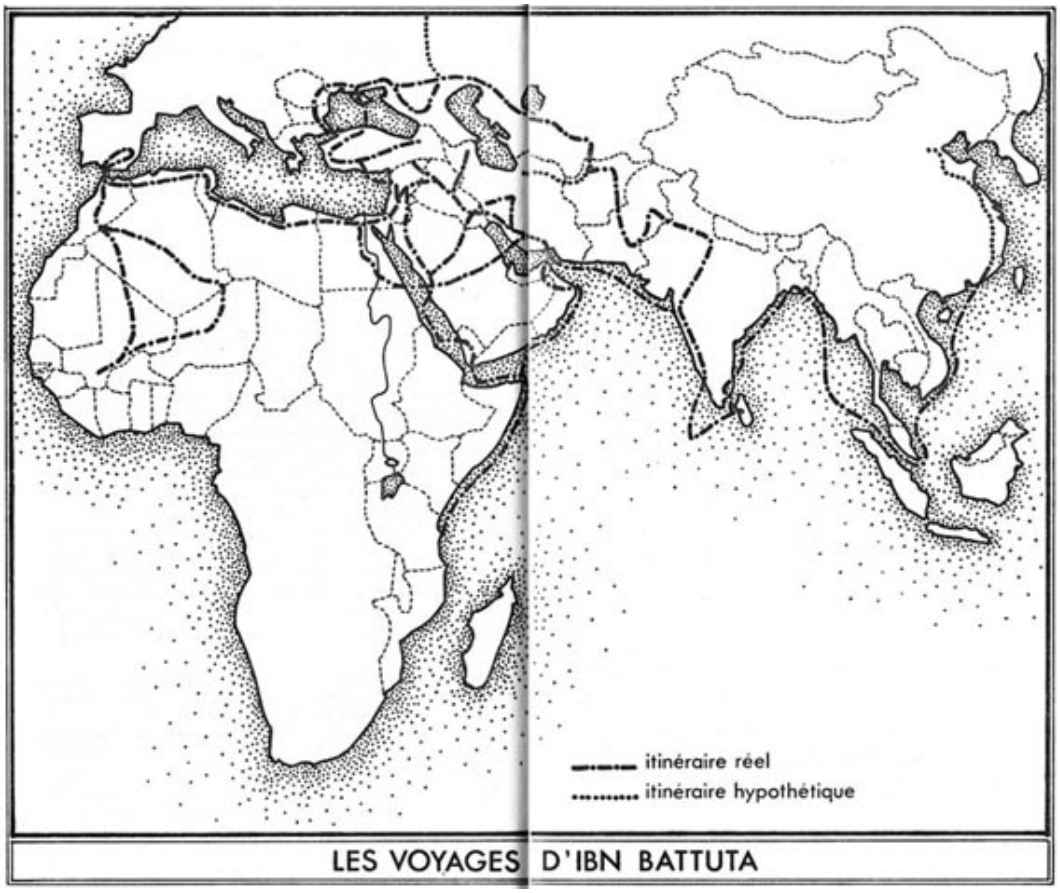
---

1 Surnoms d'Ibn Battûta ; *al-lawati* : membre de la tribu berbère des Lawata mentionnée par Ibn Khaldoun et Léon l'Africain ; *al-tandji* : originaire de la ville de Tanger.

2 « Dieu a établi pour vous la terre comme un tapis afin que vous suiviez des voies spacieuses » (Coran, LXXI, 19-20) (Trad. D. Masson).

3 C'est-à-dire la naissance, la mort et la résurrection. « De la terre, nous vous avons créés ; en elle nous vous ramènerons et d'elle nous vous ferons sortir une fois encore » (Coran, XX, 55).

terre et de la mer, et a fait de la lune une lumière et du soleil un flambeau. Puis du ciel il a fait descendre de l’eau, avec laquelle il a vivifié la terre lorsqu’elle a été desséchée. Il y a fait croître toute espèce de fruits, et a créé ses diverses régions, en leur donnant toutes sortes de plantes. Il a fait couler les deux mers : l’une d’eau douce et rafraîchissante, l’autre salée et amère [4]. Il a complété ses bienfaits envers ses créatures, en leur assujettissant les chameaux, et en leur soumettant des vaisseaux semblables aux montagnes [5], afin qu’ils leur servissent de montures au lieu de la surface du désert et du dos de la mer.



[4] « C’est Dieu qui a fait confluer les deux mers : l’une est douce, agréable au goût ; l’autre est salée, amère. Il a placé entre les deux une barrière, une limite infranchissable » (Coran, XXV, 53).

[5] « Les vaisseaux, élevés sur la mer comme des montagnes, sont à lui » (Coran, LV, 24).

Que Dieu bénisse notre seigneur et notre maître Mohammed, qui a révélé aux hommes une règle de conduite et leur a offert, pour les diriger, une lumière éclatante ! Dieu l'a envoyé par commisération pour les mortels, et l'a choisi pour être le dernier des prophètes. Il a livré à ses glaives acérés les cous des polythéistes, de sorte que les hommes sont entrés par troupes nombreuses dans la religion divine. Il l'a aidé par des miracles manifestes, et a donné la parole aux choses inanimées, pour qu'elles témoignassent de la vérité de ses discours. Grâce à ses prières, il a rendu la vie à des os cariés et a fait couler entre ses doigts une eau abondante [6]. p069

Que Dieu soit satisfait des personnes qui ont été ennoblies par leurs relations avec Mahomet, à titre de compagnons, de parents ou d'épouses ; de ceux qui ont arboré le drapeau de la religion ! Tu ne craindras pas de suivre, en les imitant, une conduite tortueuse. Ce sont eux qui ont fortifié le Prophète dans sa guerre contre les ennemis, qui l'ont aidé à faire triompher la religion brillante, qui ont satisfait à ses nobles exigences : la fuite, le secours et l'hospitalité [7] ; qui se sont précipités pour le défendre dans le feu ardent de l'adversité, et se sont plongés dans la mer agitée du trépas.

Nous prions Dieu d'accorder à notre maître khalife, le prince des croyants, qui met sa confiance dans le souverain des mortels, qui combat dans la voie de Dieu et qui est fortifié par son secours, Abou Inân Fâris [8], fils de nos seigneurs les imâms bien dirigés, les khalifes légitimes ; de lui accorder, disons-nous, une victoire qui remplisse

---

6 « Nous avons fait descendre des nuées une eau abondante » (Coran, LXXVIII, 14). Le texte se réfère à trois des principaux miracles attribués à Muhammad : des arbres l'ont salué comme le Messager de Dieu, il a rendu la vie à un mouton qui venait d'être mangé par ses compagnons, de l'eau a jailli de ses doigts pour apaiser la soif de ses troupes.

7 Après les louanges à Dieu et à son Prophète, l'introducteur passe ici aux compagnons de Muhammad, ceux qui l'ont suivi lors de sa fuite de La Mecque et ceux qui l'ont accueilli à Medina, en se démarquant en même temps comme sunnite par rapport aux shi'ites qui privilégient la famille du Prophète à travers son gendre Ali.

8 Le sultan Marinide du Maroc à l'époque de la rédaction du texte (1348-1358). Plusieurs familles souveraines se sont arrogé le titre du calife (successeur de Muhammad et chef de la communauté musulmane) après la disparition du califat abbasside de Bagdad en 1258. Abu Inan fut le premier de sa lignée à se parer de ce titre.

d'allégresse le monde et ses habitants, un bonheur qui puisse remédier aux calamités du destin ; comme il lui a donné un courage et une générosité qui ne négligent ni un oppresseur ni un indigent. Avec son épée et ses dons, il a élargi tout ce qui était étroit [9] [c'est-à-dire il a surmonté les obstacles et mis fin à la pauvreté]. Or les intelligences ont décidé, et les connaissances qui dépendent du raisonnement et de la tradition ont prononcé que ce règne sublime, belliqueux, pieux, p070 fârisien, est l'ombre de Dieu même, étendue sur les hommes, et *sa corde à laquelle on s'attache fortement* [10] ; qu'il convient d'être compris dans le nombre de ses serviteurs. C'est ce règne qui a guéri la religion dans sa maladie, qui a fait rentrer dans le fourreau l'épée de l'injustice, lorsqu'elle eut été dégainée, qui a corrigé la fortune, lorsqu'elle eut été gâtée, et qui a bien achalandé le marché de la science, auparavant livré à la stagnation. Il a rendu manifestes les règles de la piété, lorsqu'elles eurent été oblitérées ; il a calmé les régions de la terre, lorsqu'elles étaient agitées ; il a fait revivre la tradition des actes de générosité, après sa mort ; il a fait mourir les coutumes tyranniques ; il a apaisé le feu de la discorde, au moment où il était le plus enflammé ; il a détruit les ordres de la tyrannie, au moment même où elle exerçait un pouvoir absolu ; il a élevé les édifices de l'équité sur les colonnes de la crainte de Dieu ; et s'est assuré par les liens les plus forts la possession de la confiance dans l'Éternel. Ce règne possède une gloire dont la couronne est placée sur le front d'Orion, et une illustration qui recouvre des pans de sa robe la Voie lactée ; un bonheur qui a rendu au siècle une nouvelle jeunesse ; une justice qui déploie sa vaste tente sur les hommes religieux ; une libéralité semblable au nuage qui arrose à la fois les feuilles tombées des arbres et les arbres eux-mêmes ; un courage qui, de même que les nuées versent des torrents de pluie, répand des flots de sang. Ses escadrons victorieux secouent la mort. Il a pour lui l'assistance divine, du butin de laquelle font partie les empires ; une force impétueuse dont l'épée prévient les réprimandes ; une patience qui ne se fatigue pas d'espérer ; une prudence qui interdit aux ennemis l'approche des pâturages ; une résolu-

[9] Ce long panégyrique est apparemment lié aux tentatives d'Abu Inan de se soumettre l'ensemble de l'Afrique du Nord après l'échec de son père en 1349-1350. Elles aboutiront également à sa défaite et à sa mort en 1358.

[10] « Celui qui s'attache fortement à Dieu sera dirigé sur la voie droite » (Coran, III, 101). Abu Inan est donc « la corde », c'est-à-dire l'intermédiaire.

tion qui met en fuite leurs troupes, avant même que l'action soit engagée ; une douceur qui se plaît p071 à cueillir le pardon sur l'arbre des péchés ; une bonté qui lui gagne tous les cœurs ; une science dont les lumières éclaircissent les plus ténébreuses difficultés ; une conduite conforme à la sincérité, et des actes conformes à ses intentions.

Lorsque sa noble résidence fut devenue le théâtre des espérances, la prairie où paissent librement les désirs des hommes, la station des vertus, le rendez-vous du repos de l'homme craintif et du désir du mendiant, la fortune se proposa de lui rendre hommage, au moyen de présents merveilleux et de raretés élégantes. Les savants s'y rassemblèrent en nombre si considérable qu'on ne peut le décrire ; les philologues s'y rendirent à l'envi l'un de l'autre, avec un empressement qui produisit des multitudes. Les hommes instruits entreprirent le pèlerinage de son illustre sanctuaire, et les voyageurs formèrent le projet d'explorer ses qualités excellentes. Les hommes craintifs se sont réfugiés sous la protection de sa glorieuse majesté ; les rois ont cherché à obtenir du secours en rendant hommage à ses portes ; car c'est l'axe sur lequel tourne le monde. C'est, en un mot, grâce à son excellence sans pareille que les impromptus de l'ignorant et du savant ont pu se livrer combat ; c'est sur ses illustres traditions que s'appuie la véracité de tous les Moslim [11], et, grâce à la perfection de ses nobles mérites, chaque professeur parle avec clarté.

Au nombre de ceux qui arrivèrent à son illustre porte, et qui, après avoir traversé les étangs des autres contrées, parvinrent à cette mer immense, se trouvait le cheïkh, le jurisconsulte, le voyageur, l'homme digne de foi, sincère, qui a voyagé dans toute la terre et en a traversé les diverses régions en long et en large, Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Ibrâhîm alléouâty atthandjy, plus connu sous le nom d'Ibn Batoutah, et désigné, dans les p072 contrées de l'Orient, par celui de Chems eddîn. C'est le même qui a fait le tour du monde et a parcouru les cités en homme attentif et instruit, qui a examiné avec soin les diverses nations et a exploré les coutumes des Arabes et des Persans ; après quoi il déposa le bâton du voyageur dans cette noble capitale, car il reconnut qu'elle avait un

[11] Muslim, mort en 873, est l'auteur du *Sahih*, un des deux plus célèbres recueils des *hadiths*, traditions qui se reportent à Muhammad et constituent avec le Coran les deux piliers du dogme islamique.

mérite supérieur, sans restriction et sans exception. Il parcourut donc l’Orient pour arriver au lieu où se lève cette pleine lune dans l’Occident, et il la préféra aux autres régions, de même que l’on préfère la poudre d’or à la poussière ; et cela de son propre mouvement, après avoir tâté pendant longtemps des autres pays et des autres hommes, et dans le désir de se joindre à la troupe qui ne cesse d’être occupée de Dieu. Abou Inân le combla de ses grâces magnifiques, de ses faveurs pleines de sollicitude et abondantes, au point de lui faire oublier le passé pour le présent, de le mettre en état de renoncer aux voyages lointains, de lui faire mépriser toutes les autres choses qu’il honorait, et de le confirmer dans l’idée qu’il s’était faite de la bonté du prince. Il oublia son ancienne habitude de parcourir les pays étrangers, et devint maître d’un gras pâturage, après l’avoir cherché durant longtemps. Un auguste commandement lui prescrivit de dicter à un scribe la description des villes qu’il avait vues dans son voyage, le récit des événements curieux qui étaient restés dans sa mémoire, de faire mention des personnages qu’il avait visités, comme les rois des régions étrangères, leurs savants les plus distingués et leurs saints les plus pieux. Ibn Batoutah dicta donc sur ces matières des détails capables de plaire à l’esprit, de réjouir les oreilles et les yeux, savoir toute espèce de choses étranges et merveilleuses, par l’exposition et la révélation desquelles il a été utile, et nous a gratifiés de connaissances tout à fait nouvelles.

L’ordre illustre a été transmis à l’esclave de sa noble majesté, à celui qui est entièrement dévoué à sa cour, qui est ennobli par le service de Sa Hautesse Mohammed, fils de Mohammed, fils de Djozay p073 alkelby [12] (que Dieu l’aide à bien servir le souverain, qu’il le pousse à lui témoigner sa reconnaissance !) ; cet ordre lui a été transmis de réunir les morceaux qu’avait dictés sur ces matières le cheïkh Abou Abd Allah, dans une composition qui en renfermât tous les avantages et qui rendît parfaitement claires les idées qu’il avait en vue. Il lui fut recommandé de donner ses soins à la correction et à l’élégance du style, de s’appliquer à le rendre clair et intelligible, afin qu’on pût jouir de ces raretés, et qu’on tirât un grand profit de cette perle, lorsqu’elle au-

[12] De la tribu arabe des Kalb, installée dans la région de Grenade à l’époque de la conquête d’Espagne. Ibn Djozay était un savant connu et auteur d’ouvrages de loi et de théologie.

rait été extraite de sa coquille. L’esclave susmentionné se conforma promptement à ce qui lui avait été prescrit, et se plongea dans cette vaste entreprise, afin d’en sortir, avec l’assistance de Dieu, après avoir accompli les intentions du prince à cet égard. J’ai exprimé le sens des paroles du cheïkh Abou Abd Allah dans des termes qui rendent complètement les idées qu’il avait en vue, et qui montrent clairement le but qu’il s’était proposé. Souvent même j’ai transcrit ses propres paroles dans l’ordre où il les avait employées, sans y faire le moindre changement, et j’ai rapporté toutes les anecdotes et les histoires qu’il avait racontées. Mais je n’ai pas entrepris d’en examiner l’authenticité, puisqu’il a suivi la plus juste méthode, afin de l’établir par des témoignages dignes de foi, et qu’il s’est déchargé de la responsabilité des autres récits, par les termes mêmes dont il s’est servi. Afin que ce livre fût plus utile, sous le rapport de la correction et de l’exactitude de l’orthographe, j’ai fixé la lecture des noms de lieux et d’hommes qui pouvaient présenter de la difficulté en employant les signes des voyelles et les points diacritiques. J’ai expliqué tous les mots étrangers qu’il m’a été possible d’expliquer, car ils présentent de l’obscurité pour le lecteur, à cause de leur forme barbare : et la méthode ordinaire de raisonnement, appliquée à résoudre ces énigmes, ne servirait qu’à induire en erreur.

J’espère que le travail que j’ai entrepris sera favorablement accueilli de Sa Noble Majesté (que Dieu lui soit en aide !), et que j’obtiendrai pour les défauts de l’exécution l’indulgence à laquelle j’ose prétendre ; car ses coutumes libérales sont magnifiques, et les actes de générosité par lesquels elle pardonne les fautes sont mes garants. (Que Dieu très haut la maintienne dans ses habitudes de victoire et de domination, qu’il lui fasse connaître les bienfaits de la grâce divine et lui accorde un succès éclatant !)

Retour à la Table des Matières

1. L'Afrique du Nord

Retour à la Table des Matières

Le cheïkh Abou Abd Allah dit ce qui suit : « Je sortis de Thandjah, lieu de ma naissance, le jeudi 2 du mois de redjeb, le divin et l'unique, de l'année 725 [13], dans l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque et de visiter le tombeau du Prophète. (Sur lui soient la meilleure prière et le salut !) J'étais seul, sans compagnon avec qui je pusse vivre familièrement, sans caravane dont je pusse faire partie ; mais j'étais poussé par un esprit ferme dans ses résolutions et le désir de visiter ces illustres sanctuaires était caché dans mon sein. Je me déterminai donc à me séparer de mes amis des deux sexes, et j'abandonnai ma demeure comme les oiseaux abandonnent leur nid. Mon père et ma mère étaient encore en vie. Je me résignai douloureusement à me séparer d'eux, et ce fut pour moi comme pour eux, une cause de maladie. J'étais alors âgé de vingt-deux ans. »

Ibn Djozay raconte ce qui suit : « Abou Abd Allah m'a dit à Grenade qu'il était né à Tanger, le lundi 17 de redjeb de l'année 703 [14] » Mais revenons au récit du voyageur.

Je me mis en route sous le règne du prince des croyants, du défenseur de la religion, qui combat dans p079 la voie de Dieu, et dont la libéralité a fourni matière à des récits transmis par une tradition non interrompue ; les monuments de sa munificence jouissent d'une célébrité qu'attestent des témoignages authentiques ; son époque est ornée de la parure de son mérite, et les hommes vivent dans l'abondance à l'ombre de sa miséricorde et de sa justice. Je veux parler du saint

[13] Le 14 juin 1325. Thandjah est évidemment Tanger.
[14] Le 24 février 1304. Pour la rencontre à Grenade, voir t. III, p. 389 et 390.

imâm Abou Sa'îd [15], fils de notre seigneur, le prince des croyants et le défenseur de la foi, qui, par ses résolutions vigoureuses, a ébréché le tranchant du sabre du polythéisme ; dont les glaives acérés ont éteint le feu de l'impiété en répandant des flots de sang ; dont les escadrons ont détruit les adorateurs de la croix, et dont la conduite dans la guerre sainte a été digne d'honneur : le saint imâm Abou Yoûcef, fils d'Abd alhakk [16]. (Que Dieu renouvelle pour eux son approbation, qu'il arrose de la pluie de ses dons leurs mausolées sanctifiés, qu'il leur accorde la plus belle des récompenses en faveur de l'islamisme et des musulmans, et qu'il conserve l'empire à leurs descendants jusqu'au jour du jugement dernier !)

J'arrivai dans la ville de Tilimsân [17], qui avait alors pour sultan Abou Tâchifîn Abd arrahmân, fils de Moûça, fils d'Othmân, fils d'Yaghmorécen, fils de Ziyân [18]. J'y rencontrai les deux ambassadeurs du roi de p080 l'Afrikiyah (c'est-à-dire de Tunis), le feu sultan Abou Yahia [19], savoir le kâdhi des mariages à Tunis, Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abou Becr, fils d'Aly, fils d'Ibrâhîm annefzâouy, et le pieux cheïkh Abou Abd Allah Mohammed, fils de Hoceïn, fils d'Abd Allah alkorachy, azzobeïdy [20]. Azzobeïdy était un homme distingué ; il mourut en l'année 740.

---

15 Abu Sa'id Othman (1310-1331), grand-père d'Abu Inan.

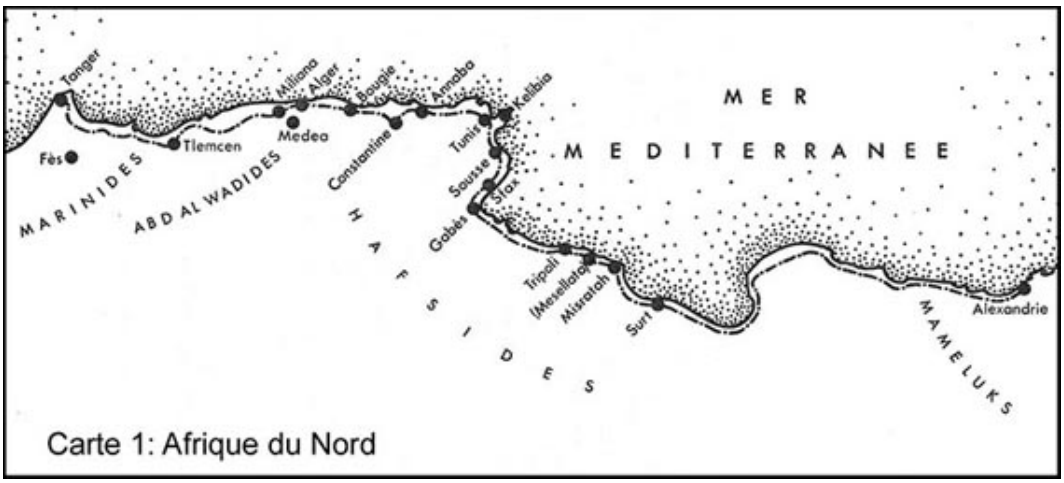
16 Abu Yu'suf Ya'qub (1258-1286) mena à son terme le processus d'accession de la tribu des Beni Marin au pouvoir commencé par son père Abd al-Haqq (mort en 1217) et ses frères. Il mit fin au pouvoir des Almohades avec la prise de Marrakech en 1269, fonda la ville nouvelle de Fès et battit les rois de Castille à Ecija en 1275.

17 Tlemcen, capitale du royaume berbère des Abd al-Wadites. Elle comptait à l'époque, d'après Léon l'Africain, 16 000 feux. Elle sera prise et saccagée en 1337 par Abu'l Hasan (1331-1348), père d'Abu Inan, et reprise par ce dernier en 1352.

18 Les Abd al-Wadites, frères ennemis des Marinides, sont du même groupe tribal, celui des Zanata. Yaghmurasan b. Zayyan (1236-1283) fonda cette dynastie comme vassal des Almohades. Abu Tashufin (1318-1337) sera tué à la prise de Tlemcen.

19 Abu Yahia Abu Bakr (1318-1346), souverain hafside de la Tunisie (l'Ifriqiya arabe). Les Hafsides, branche des Almohades ont régné à Tunis de 1228 à 1569.

20 Abu Yahia eut à lutter pendant les premières années de son règne contre plusieurs prétendants. L'un d'entre eux, soutenu par le sultan de Tlemcen, s'empara de Tunis en juin-juillet 1325, tandis que Abu Yahia se trouvait assiégé à Constantine par les armées Abd al-Wadites. C'est à cette même époque



Carte 1: Afrique du Nord

Au moment même où j'arrivais à Tilimsân, les deux ambassadeurs susmentionnés en sortaient. Un de mes confrères me conseilla de les accompagner. Je consultai à ce sujet la volonté de Dieu [21], et, après avoir passé trois jours à Tilimsân pour me procurer ce qui m'était nécessaire, je sortis de cette ville et marchai en toute hâte sur les traces des deux ambassadeurs. Je les rejoignis dans la ville de Miliânah [22]. C'était alors la saison des premières chaleurs de l'été. Les deux fakîhs [23] tombèrent malades, ce qui nous retint pendant dix jours, au bout desquels nous partîmes. Comme la maladie du kâdhi avait fait des progrès, nous nous arrêtâmes durant trois jours dans un endroit bien arrosé, à quatre milles de Miliânah. Le matin du quatrième jour, le kâdhi rendit le p081 dernier soupir. Son fils Abou'tthayib et son compagnon Abou Abd Allah azzobeïdy retournèrent à Miliânah, et y

qu'Ibn Battûta rencontra à Tlemcen l'ambassade chargée probablement de s'arranger avec Abu Tashufin sur le dos du prétendant. Toutefois, Ibn Khaldoun, qui donne le récit le plus détaillé de ces événements dans son *Histoire des Berbères*, n'en parle pas et les noms des ambassadeurs sont inconnus par ailleurs.

21 Il existe différentes méthodes de divination à ce sujet ; se remettre à l'interprétation d'un rêve après une prière spéciale, ou chercher un augure dans le Coran.

22 Miliana, sur l'oued Chelif à l'est de Médéa, « [...] est une grande ville bâtie par les Romains. [...] Presque tous les habitants sont artisans, soit tisserands, soit tourneurs » (LÉON L'AFRICAIN).

23 Interprète du *fiqh*, le droit islamique ; jurisconsulte.

ensevelirent son corps. Je les quittai en cet endroit et je me mis en route, en compagnie d'une caravane de marchands de Tunis, parmi lesquels se trouvaient Alhadjdj Maçoûd, fils d'Almontacir alhadjdj aladaouly, et Mohammed, fils d'Alhadjar.

Nous arrivâmes à la ville d'Aldjézâïr [24], et séjournâmes quelques jours dans son voisinage, attendant le cheïkh Abou Abd Allah et le fils du kâdhi. Lorsqu'ils nous eurent rejoints, nous nous dirigeâmes tous, par la Mitîdjah, vers la montagne des Chênes [25] ; après quoi, nous arrivâmes à la ville de Bidjâïah [26]. Le cheïkh Abou Abd Allah y logea dans la maison de son kâdhi, Abou Abd Allah azzouâouy. Abou'tthayib, fils du kâdhi, logea dans la maison du fakîh Abou Abd Allah almofassir. Bougie avait alors pour émir Abou Abd Allah Mohammed ben Seyid annâs, le chambellan [27]. Or un des marchands de Tunis en compagnie desquels j'avais voyagé depuis Miliânah, le nommé Mohammed, fils d'Alhadjar, dont il a été fait mention plus haut, était mort, laissant une somme de trois mille dînârs d'or [28], qu'il avait confiée par testament à un individu d'Alger nommé Ibn Hadîdah, afin que celui-ci la remît à Tunis p082 entre les mains de ses héritiers. Ibn Seyid annâs, ayant eu connaissance de ce fait, enleva la somme des mains du dépositaire. C'est le premier acte d'injustice dont j'aie été témoin de la part des agents et des lieutenants des Almohades.

A peine étions-nous arrivés à Bougie que je fus pris de la fièvre. Abou Abd Allah azzobeïdy me conseilla de m'arrêter en cette ville jusqu'à ma guérison ; mais je refusai de suivre cet avis, et je répon-

---

[24] Alger, qui dépendait à l'époque du royaume de Tlemcen.

[25] La Mitidja est la plaine qui forme l'arrière-pays d'Alger et la montagne des Chênes doit correspondre à la partie orientale de la chaîne kabyle.

[26] 14. Bougie constituait à l'époque la marche orientale du royaume hafside et formait le centre d'une principauté séparée, sous un membre rival de la dynastie régnante. Abu Yahia était sultan de Bougie de 1311 à 1318.

[27] 15. Abu Yahia, après son installation à Tunis, nomma gouverneur de Bougie son fils en lui adjoignant, vu son jeune âge, un haut fonctionnaire (émir) comme tuteur. Celui-ci était à l'époque Ibn Sayyid al-Nas, descendant d'une grande famille arabe de Séville et futur chambellan du roi de 1327 à 1332, date de sa mise à mort.

[28] Le poids-or d'un dinar correspondait à un *mithqal*, c'est-à-dire environ 4,5 g d'or.

dis : « Si Dieu a résolu ma mort, que du moins elle arrive pendant que je serai en route pour me rendre dans le Hidjâz.

— Si telle est ta résolution, me dit-il alors, eh bien, vends ta monture et tes bagages les plus pesants ; je te prêterai une monture et une tente, et tu nous accompagneras peu chargé. Nous marcherons en toute hâte, de peur d'éprouver en chemin la perfidie des Arabes. » Je me conformai à ses conseils, et Abou Abd Allah me prêta les objets qu'il m'avait promis. (Puisse Dieu l'en récompenser !) Ce fut le commencement des grâces divines dont je fus l'objet pendant le cours de ce voyage au Hidjâz.

Cependant, nous voyageâmes jusqu'à ce que nous fussions arrivés près de Koçanthînah [29], et nous campâmes en dehors de cette ville. Mais nous fûmes surpris par une pluie abondante, qui nous contraignit à sortir de nos tentes pendant la nuit, pour nous réfugier dans des maisons voisines. Le lendemain matin, le gouverneur de la ville vint au-devant de nous. C'était un chérif [30] très distingué que l'on appelait p083 Abou'lhaçan [31]. Il examina mes vêtements, que la pluie avait salis, et ordonna qu'on les lavât dans sa maison. L'ihrâm [32] était tout usé. Cet officier m'envoya, pour le remplacer, un ihrâm d'étoffe de Baalbec, dans l'un des coins duquel il avait lié deux dînârs d'or. Ce fut la première aumône que je reçus pendant mon voyage.

Nous partîmes de Constantine et marchâmes sans nous arrêter jusqu'à la ville de Bône [33], où nous demeurâmes plusieurs jours. Nous y laissâmes les marchands de notre compagnie, à cause des dangers que

---

[29] Constantine. Ibn Battûta a dû y arriver après la levée du siège, qui a duré quinze jours d'après Ibn Khaldoun.

[30] Un *chérif* est un descendant de la fille du Prophète en ligne directe. Les chérifs forment dans la société musulmane une aristocratie de naissance qui, quel que soit son statut économique, jouit d'un certain prestige social.

[31] Le gouverneur en titre de Constantine était encore un des jeunes fils d'Abu Yahia secondé par des tuteurs. Abu l'Hasan, dont le nom n'apparaît pas par ailleurs, devait être un d'entre eux.

[32] L'*ihram*, à ne pas confondre ici avec le vêtement rituel du pèlerinage, est une sorte de châle porté par les Maghrébins sur la tête et les épaules ou seulement les épaules. Tlemcen était célèbre pour la fabrication des ihrams en laine très fins.

[33] L'actuelle Annaba. Un troisième fils d'Abu Yahia en était gouverneur à l'époque.

présentait le chemin [34] ; quant à nous, nous voyageâmes avec promptitude et nous marchâmes sans nous arrêter. La fièvre m'ayant repris, je m'attachai sur ma selle avec un turban, de peur de tomber, tant ma faiblesse était grande. Il ne me fut cependant pas possible de mettre pied à terre, à cause de la frayeur que je ressentais, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à Tunis. Les habitants de cette ville sortirent à la rencontre du cheïkh Abou Abd Allah azzobeïdy et d'Abou'tthayib, fils du kâdhi Abou Abd Allah annefzâouy. Les deux troupes s'approchèrent l'une de l'autre en se saluant et en s'adressant des questions. Quant à moi, personne ne me salua, car je ne connaissais aucun de ces gens-là. Je fus saisi en moi-même d'une telle tristesse que je ne pus retenir mes sanglots, et que mes larmes coulèrent en abondance. Un des pèlerins remarqua l'état où je me trouvais, et s'avança vers moi en me donnant le salut et p084 en me réconfortant. Il ne cessa de m'égayer par sa conversation, jusqu'à ce que je fusse entré dans la ville ; j'y logeai dans le collège des libraires [35].

Ibn Djozay dit ce qui suit : « Mon cheikh, le kâdhi de la *djemâ'ah* [36], le plus éloquent des prédicateurs, Abou'lbérékât Mohammed, fils de Mohammed, fils d'Ibrâhîm asselmy, connu sous le nom d'Ibn alhadjdj albelfiky [37], m'a raconté qu'il lui arriva une aventure semblable à celle-là. "Je me dirigeais, dit-il, vers la ville de Bellech [38] en Espagne, la nuit de la fête [39], pour y réciter le *hadîth* consacré spécialement à cette fête, d'après Abou Abd Allah, fils d'Alkemmâd. Je

---

34 Les dangers étaient évidemment dus à la guerre civile qui faisait rage, et dont Ibn Battûta, soucieux de donner une image idyllique de la communauté musulmane, ne soufflera pas mot.

35 23. Les collèges ou madrasas étaient consacrés à l'enseignement de la doctrine islamique et servaient par là de pépinières à l'éclosion de loyaux fonctionnaires pour l'État. La madrasa en question n'est pas repérable.

36 « Cadi de la communauté », connu en Europe sous le nom de « grand cadi ». Chef de la hiérarchie juridico-religieuse dont la présence supposait l'existence d'un État indépendant.

37 Abu'l Barakat Balfiqi (1266-1369), cadi de la communauté à Grenade au moment du passage d'Ibn Battûta en 1350 (voir t. III, p. 389) et considéré comme le plus grand savant contemporain par Ibn Khaldoun.

38 L'actuelle Velez-Malaga (voir t. III, p. 387).

39 Il s'agit ici de la fête de la Rupture du jeûne suivant le Ramadhan. Pour les hadiths, voir note 11, p. 73.

me rendis au *moçalla* [40] avec les habitants. Lorsque la prière et le sermon furent terminés, les assistants s'abordèrent les uns les autres en se saluant ; quant à moi, je restais dans un coin et personne ne me donnait le salut. Un vieil habitant de la ville susmentionnée se dirigea de mon côté, et s'approcha de moi en me donnant le salut et en me réconfortant. Je t'ai aperçu, me dit-il, et j'ai vu que tu te tenais à l'écart des autres et que personne ne te saluait. J'ai compris par là que tu es étranger et je veux te tenir compagnie." (Que Dieu l'en récompense !) »

Mais revenons au récit de notre voyageur. p085

Du sultan de Tunis

Lorsque j'entrai dans cette ville, elle avait pour sultan Abou Yahia, fils du sultan Abou Zacariâ Yahia, fils du sultan Abou Ishâk Ibrâhîm, fils du sultan Abou Zacariâ Yahia, fils d'Abd alouâhid, fils d'Abou Hafs [41], il y avait à Tunis un certain nombre de savants du premier mérite, parmi lesquels je citerai le kâdhi de la communauté Abou Abd Allah Mohammed [42], fils du kâdhi de la communauté Abou'labbâs Ahmed, fils de Mohammed, fils de Haçan, fils de Mohammed alansâry alkhazradjy, originaire de Valence, mais d'une famille établie à Tunis. C'est lui qui est connu sous le nom d'Ibn alghammâz [43]. Je mentionnerai encore le prédicateur Abou Ishâk, fils d'Ibrâhîm, fils de Hoceïn, fils d'Aly, fils d'Abd arréfy' arriba'y [44], qui fut aussi investi de la dignité de kâdhi suprême sous cinq règnes ; et le jurisconsulte

---

[40] Le *musalla* est un lieu de prière à ciel ouvert, généralement situé à l'extérieur de la ville, qui sert de lieu de prière pour les deux grandes fêtes de l'année, quand les mosquées ne peuvent pas contenir tous les fidèles.

[41] Le père d'Abu Yahia était sultan de Bougie ; quant à son arrière-grand-père du même nom, qui régna de 1228 à 1249, il fut le fondateur de la dynastie hafside à Tunis.

[42] Muhammad b. al-Gammaz fut nommé grand cadi de Tunis dès l'entrée dans cette ville d'Abu Yahia en juin 1318.

[43] Ibn al-Gammaz (le Fils du Sycophante) était cadi de Bougie en 1261 et fut nommé grand cadi de Tunis en 1279 ; il a occupé cette charge à sept reprises jusqu'à sa mort en 1293.

[44] Mort en 1334, il est signalé comme cadi en 1329. Les cinq règnes nous ramènent jusqu'en 1309.

Abou Aly Omar, fils d'Aly, fils de Kaddâh alhaouâry [45], qui fut aussi kâdhi de Tunis. Ce dernier était au nombre des plus éminents *oulémâs* [46]. Il avait coutume de s'adosser, chaque vendredi, après la prière, contre une des colonnes de la grande mosquée connue sous le nom de Djâmi azzeïtoûnah [47] ; les habitants de la ville lui soumettaient leurs affaires litigieuses et lui p086 demandaient un *fetoua*. Quand il avait fait connaître sa décision sur quarante questions, il s'en retournait.

La fête de la rupture du jeûne eut lieu pendant mon séjour à Tunis [48], Je me rendis au *moçalla* [49], où les habitants étaient réunis en grand nombre pour assister à cette fête. Ils étaient sortis revêtus de leurs plus beaux habits et dans le plus pompeux appareil. Le sultan Abou Yahia arriva à cheval, accompagné de tous ses proches, de ses courtisans et des officiers de son empire, qui marchaient à pied dans un ordre merveilleux. La prière fut récitée, et après que le sermon fut terminé les assistants s'en retournèrent dans leurs demeures.

Au bout de quelque temps, la caravane du Hidjâz fit choix pour la conduire d'un cheïkh nommé Abou Ya'koûb assoûcy, qui habitait Iklibiah [50], ville de l'Afrikiyah. La majeure partie des gens de la caravane étaient des Masmoudites [51]. Ils me choisirent pour leur kâdhi. Nous sortîmes de Tunis à la fin du mois de dhou'lka'deh [52], en suivant

---

45 Ibn Qaddah était connu non seulement pour la célérité avec laquelle il délivrait ses *fetwas* (décisions juridiques), mais aussi pour la rapidité avec laquelle il mutait les fonctionnaires religieux afin de créer des débouchés pour les étudiants des madrasas.

46 Lettré.

47 La mosquée de l'Olivier, bâtie entre 1232 et 1236, est toujours le principal centre religieux de la ville.

48 Le *id al-fitr* tombait cette année 1325 le 10 septembre, ce qui pose un problème de datation. Ibn Khaldoun, né en 1332, place, dans son *Histoire des Berbères*, l'entrée du sultan Abu Yahia à Tunis au mois de chawal (septembre-octobre), le mois suivant la fête en question ; or Ibn Battûta raconte l'avoir vu à cette fête et le mentionne comme souverain de cette ville à son arrivée au cours du mois précédent. L'arrivée à Tunis des ambassadeurs en même temps que lui semble lui donner raison.

49 Le musalla al-Idain (des Deux Fêtes), créé par le sultan Abu Zakariya au sud de la ville, fut occupé au XIX^e^ siècle par la caserne Saussier.

50 L'antique Clypea, l'actuelle Kelibia au sud-est du cap Bon.

51 Groupe berbère habitant la partie occidentale de l'Atlas.

52 Début novembre 1325.

le chemin qui longe le rivage, et nous arrivâmes à la ville de Soûçah [53], C'est une place de peu d'étendue, mais jolie et construite sur le bord de la mer, à quarante milles de Tunis. De p087 Soûçah, nous nous rendîmes à la ville de Séfâkos [54], près de laquelle se trouve le tombeau de l'imâm Abou'lhaçan allakhmy le mâlikite [55] auteur du traité de jurisprudence intitulé *Eclaircissement sur le droit*. Ibn Djozay dit que c'est à propos de la ville de Séfâkos que Aly, fils de Habîb attonoûkhy, a composé ces vers :

> *Que Dieu fertilise la terre de Séfâkos ! ville riche en palais [56] et en oratoires ;*
> *Que Koceïr, qui s'étend jusqu'au golfe, soit protégé [57], ainsi que sa citadelle élevée.*
> *Lorsque vous la visitez, la ville a l'air de vous dire : Soyez le bienvenu !*
> *Et la mer, qui tantôt s'éloigne d'elle et tantôt la baigne [58],*
> *Ressemble à un amant qui désire visiter son amie, mais qui se retire dès qu'il aperçoit les sentinelles.*

Dans un sentiment tout à fait opposé à celui qu'expriment ces vers, le savant et l'élégant Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abou Témîn, qui était au nombre des littérateurs les plus laborieux et les plus féconds, a composé les vers suivants : p088

> *Que la vie des habitants de Séfâkos soit troublée ! que la pluie, même tombant avec abondance, ne fertilise pas son territoire !*
> *Ville dangereuse ! quiconque descend sur sa plage a deux ennemis à y re-*

---

[53] Sousse était dotée d'une muraille depuis le IXe siècle. Au début du XVIe, Léon l'Africain trouve une ville dont le cinquième seulement des maisons est habité et qui ne possède que cinq ou six boutiques.

[54] Sfax, ville encore importante au passage d'Ibn Battûta, ne compte plus que 300 à 400 feux avec un nombre infime de boutiques à l'époque de Léon l'Africain.

[55] Juriste de l'école malikite, une des quatre écoles de l'islam majoritaire (sunnite), spécialement répandue en Afrique du Nord. Mort en 1085, son tombeau, situé juste en dehors du mur nord-ouest de la vieille ville, constitue toujours un objet de vénération.

[56] Gibb, dans l'édition anglaise, traduit « ville riche en citernes », ce qui s'explique par l'absence d'eau courante dans la ville.

[57] Gibb traduit également : « Que sa protection soit sur la baie [et s'étende] sur le canal », al-Qasir (Koceïr) étant le nom de la large baie de Sfax, tandis que le fossé constituant le port de la ville était appelé le canal (*al-khalidj*).

[58] La baie étant peu profonde, il se produit un phénomène de marée, très rare en Méditerranée.

douter : les chrétiens et les Arabes.
Combien de gens ont erré sur le rivage, dépouillés de leurs marchandises ; combien d'autres, sur l'Océan, ont eu à pleurer leur captivité et une mort imminente.

La mer elle-même a reconnu la turpitude des habitants de Séfâkos, et toutes les fois qu'elle a été sur le point de s'en approcher elle s'est enfuie.

De Séfâkos, nous arrivâmes à la ville de Kâbis [59] et nous nous logeâmes dans son enceinte. Nous y passâmes dix jours, à cause des pluies incessantes. Ibn Djozay fait observer que c'est à propos de Kâbis qu'un poète a dit :

Hélas ! que sont devenues ces nuits délicieuses passées dans la plaine, près de Kâbis ?
Lorsque je me les rappelle, mon cœur brûle, comme un charbon ardent dans les mains d'un kâbis [60].

Nous sortîmes enfin de la ville de Kâbis, nous dirigeant vers Athrâbolos [61]. Cent cavaliers, ou même davantage, nous escortèrent pendant plusieurs marches. La caravane était, en outre, accompagnée d'un détachement d'archers. Les Arabes craignirent ceux-ci et évitèrent leur rencontre. Dieu nous protégea contre leurs attaques. La fête des sacrifices (10 de dhou'lhidjdjeh [62]) nous trouva dans une de nos étapes. Quatre jours après, nous arrivions à Tripoli, où nous fîmes quelque séjour. Je m'étais marié à Sékâfos avec la fille d'un des syndics de corporation de Tunis ; ce fut à Tripoli que je p089 consommai mon mariage. Je quittai cette ville à la fin du mois de moharrem 726 [63], en compagnie de ma femme et d'une troupe de Masmoudites. C'était moi qui portais l'étendard et qui servais de chef à la troupe. Quant à la caravane, elle resta à Tripoli, de peur du froid et de la pluie.

---

59 Gabès, ville importante à l'époque hafside. Léon l'Africain y trouve « des pauvres cultivateurs ou des pauvres pêcheurs très pressurés par les Arabes et par le roi de Tunis ».

60 Celui qui cherche du feu.

61 Tripoli, la capitale actuelle de la Libye.

62 17 novembre 1325.

63 Début janvier 1326.

Nous dépassâmes Meslâtah [64], Mosrâtah [65] et Koçoûr Sort [66]. En ce dernier endroit, des tribus arabes (ou bien une troupe d'Arabes, composée de gens appelés Djammâz) [67] voulurent nous attaquer ; mais la providence les écarta et mit obstacle au mal qu'elles prétendaient nous faire. Enfin, nous nous enfonçâmes dans une forêt [68], et, après l'avoir traversée, nous arrivâmes au château de Barsîs l'anachorète [69], puis à Kobbet Sellâm, où nous rejoignit la caravane, qui était restée à Tripoli. Il survint entre moi et mon beau-père un dissentiment qui m'obligea à me séparer de sa fille ; alors j'épousai la fille d'un tâlib [70], de Fès. Je consommai mon mariage à Kasr Azza'âfiah, et je le célébrai par un repas auquel je retins pendant un jour la caravane tout entière.

Retour à la Table des Matières

---

64 « Mesellata [...] province [...] à environ trente-cinq milles de Tripoli dans laquelle il y a beaucoup de villages et de châteaux bien peuplés par des gens riches » (LÉON L'AFRICAIN). La ville correspondrait au Porto Ligata des portolans médiévaux.

65 « Mesrata ...j, à une centaine de milles de Tripoli. Les habitants [...] prennent les marchandises qui arrivent dans le pays par les galères vénitiennes et les transportent en Numidie, où ils les échangent contre des esclaves [...] qui proviennent d'Éthiopie et du Soudan. Ils portent tout cela en Turquie » (LÉON L'AFRICAIN). L'actuelle Misratah.

66 Qusur Surt, déjà en déclin à l'époque d'Idrisi (XI^e siècle), est complètement ruinée au passage de Léon l'Africain.

67 Apparemment de *djemmaza*, sorte de dromadaires légers.

68 Le mot *ghaba* correspond à un endroit désertique parsemé d'arbres.

69 Les trois toponymes qui suivent jusqu'à Alexandrie ne sont pas repérables.

70 Le mot signifie « étudiant » et correspond au Maroc au quatrième échelon de la hiérarchie des juristes.

2. L'Égypte

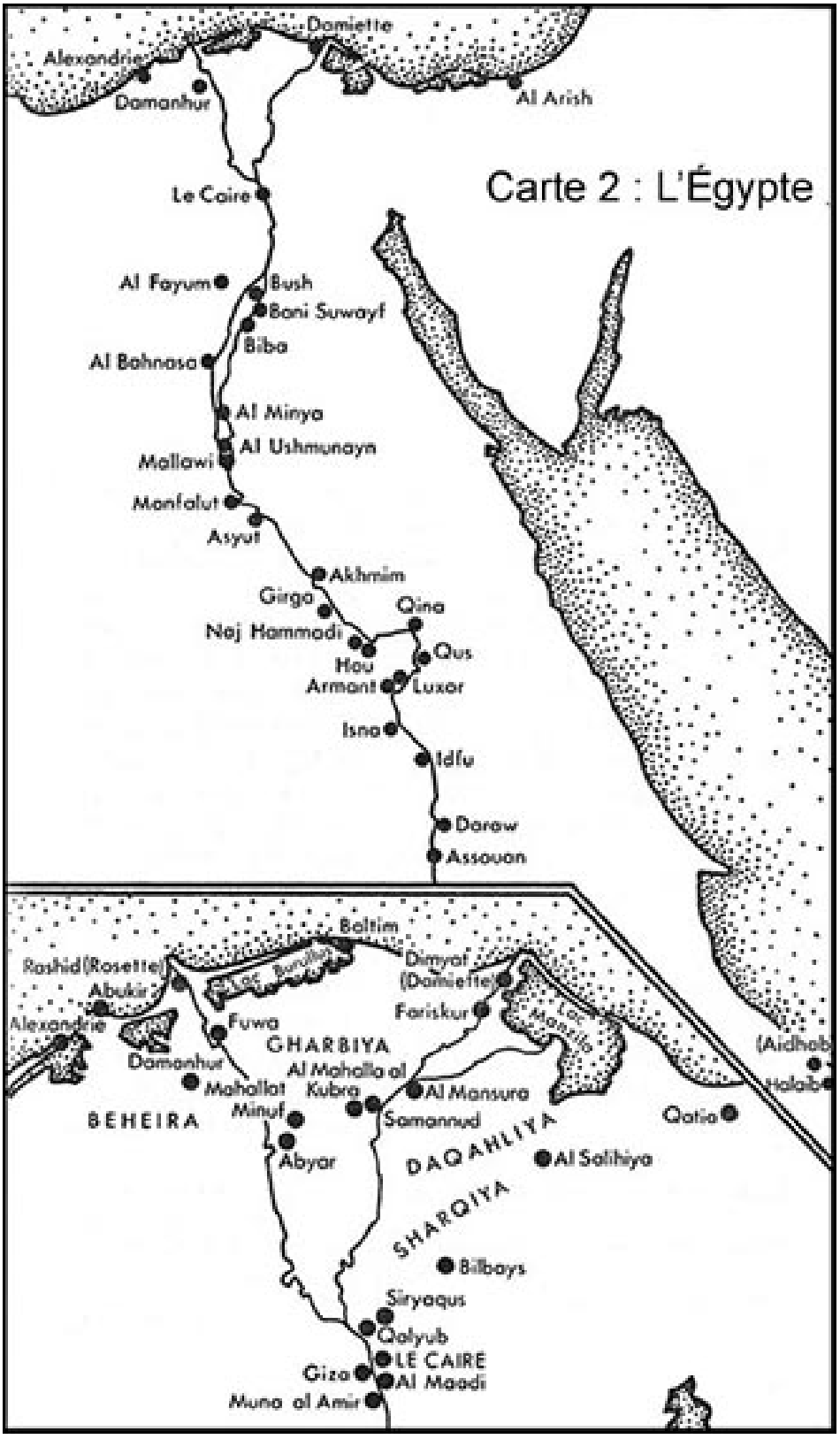
Retour à la Table des Matières

Nous arrivâmes enfin, le premier jour de djomâda premier [71], à la ville d'Alexandrie. (Que Dieu veille sur elle !) C'est une place frontière bien gardée et un canton très fréquenté ; un lieu dont la condition est merveilleuse et la construction fort solide. Tu y trouveras tout ce que tu désires, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la force, et les monuments consacrés aux usages mondains et aux exercices du culte. Ses demeures sont considérées et ses qualités sont agréables. Ses édifices réunissent la grandeur à la solidité. Alexandrie est un joyau dont l'éclat est manifeste, et une vierge qui brille avec ses ornements ; elle illumine l'Occident par sa splendeur ; elle réunit les beautés les plus diverses, à cause de sa situation entre l'Orient et le Couchant. Chaque merveille s'y montre à tous les yeux, et toutes les raretés y parviennent [72]. On a déjà décrit Alexandrie de la manière la plus prolixe ; on a composé des ouvrages sur ses merveilles et l'on a excité l'admiration. Mais, pour celui qui considère l'ensemble de ces objets, il suffit de ce qu'a consigné Abou Obaïd (Albecry) [73] dans son ouvrage intitulé *Alméçâlic*. p093

[71] Le 5 avril 1326. Il y a normalement quarante jours de marche de Tripoli à Alexandrie.

[72] Plus prosaïquement, Lionardo Frescobaldi qui y débarque en 1384, compte soixante mille habitants.

[73] 3. Un des premiers grands géographes arabes d'origine andalouse (1028-1094) ; *al-masalik* : les chemins.


Carte 2 : L'Égypte
Damiette
Alexandrie
Damanhur
Al Arish
Le Caire
Al Fayum
Bush
Bani Suwayf
Biba
Al Bahnasa
Al Minya
Al Ushmunayn
Mallawi
Manfalut
Asyut
Akhmim
Girga
Qina
Naj Hammadi
Qus
Hau
Armant
Luxor
Isna
Idfu
Darow
Assouan
Baltim
Rashid (Rosette)
Dimyat (Damiette)
Abukir
Fariskur
Alexandrie
Fuwa
GHARBIYA
Damanhur
Al Mahalla al Kubra
Al Mansura
Mahallat Minuf
Samannud
BEHEIRA
Qatia
Abyar
DAQAHLIYA
Al Salihiya
SHARQIYA
Bilbays
Siryaqus
Qalyub
LE CAIRE
Giza
Al Maadi
Muna al Amir

DES PORTES D'ALEXANDRIE, ET DE SON PORT

Alexandrie possède quatre portes : la porte du Jujubier sauvage, à laquelle aboutit le chemin du Maghreb ; la porte de Réchîd, la porte de la Mer et la porte Verte [74]. Cette dernière ne s'ouvre que le vendredi ; c'est par là que les habitants sortent pour aller visiter les tombeaux. Alexandrie a un port magnifique ; je n'en ai pas vu de pareil dans le reste de l'univers, si l'on excepte les ports de Coûlem et de Kâliloûth, dans l'Inde ; le port des infidèles à Soûdâk, dans le pays des Turcs, et le port de Zeïtoûn dans la Chine [75] lesquels seront décrits ci-après.

DESCRIPTION DU PHARE [76]

Dans ce voyage je visitai le phare, et je trouvai une de ses faces en ruine. C'est un édifice carré qui s'élance dans les airs [77]. Sa porte est élevée au-dessus du niveau du sol, et vis-à-vis est un édifice de pareille hauteur, qui sert à supporter des planches, sur lesquelles on passe pour arriver à la porte du phare. Lorsqu'on enlève ces planches, il n'y a plus moyen de parvenir à la porte du phare. En dedans de l'entrée est un emplacement où se tient le gardien de l'édifice. A l'intérieur du phare se trouvent beaucoup d'appartements. La largeur du passage qui conduit dans l'intérieur est de neuf empans [78] et l'épaisseur du mur d'enceinte de dix empans. Le phare a p094 cent quarante empans sur chacune de ses quatre faces. Il est situé sur une haute colline, à une parasange [79] de la ville, et dans une langue de terre que la mer entoure de trois côtés, de sorte qu'elle vient baigner le mur de

---

74 Rechid, la ville de Rosette. Les quatre portes ont été démolies au XIX^e^ siècle.

75 Quilon et Calicut en Inde (t. III, p. 213 et 206), Soudak comptoir génois en Crimée (t. II, p. 237) et le port chinois appelé Çaiton par Marco Polo, l'actuel Quanzhou (t. III, p. 323).

76 Cette description serait empruntée à al-Abdari, voyageur marocain du XIII^e^ siècle (après 1289).

77 Le phare, construit sur un plan carré, avait un étage octogonal qui se terminait par une tour cylindrique. Du temps d'Ibn Battûta, il ne restait plus que la partie inférieure.

78 Un empan = 22,5 cm.

79 Une parasange (*fersakh*) = 5 250 m.

la ville. On ne peut donc gagner le phare du côté de la terre qu'en partant de la ville. C'est dans cette langue de terre contiguë au phare que se trouve le cimetière d'Alexandrie. Je me dirigeai une seconde fois vers le phare, lors de mon retour au Maghreb, en l'année 750 [80], et je trouvai que sa ruine était complète, de sorte qu'on n'y pouvait plus entrer, ni monter jusqu'à la porte. Almélic annâcir [81] avait entrepris de construire vis-à-vis un phare tout semblable, mais la mort l'empêcha de l'achever.

Description de la colonne des Piliers

Parmi les merveilles d'Alexandrie, se trouve l'étonnante colonne de marbre que l'on voit à l'extérieur de la ville, et qui porte le nom de colonne des Piliers [82]. Elle est située au milieu d'une forêt de palmiers, et on la distingue de tous ces arbres à son élévation prodigieuse. Elle est d'une seule pièce, artistement taillée, et on l'a dressée sur des assises en pierres carrées qui ressemblent à d'énormes estrades. On ne sait pas comment elle a été érigée en cet endroit, et on ne connaît pas d'une manière positive par qui elle a été élevée.

Ce qui suit appartient à Ibn Djozay : « Un de mes professeurs, qui avait beaucoup voyagé, m'a raconté qu'un archer d'Alexandrie monta un jour en haut de cette colonne, avec son arc et son carquois, et qu'il s'y tint tranquillement. Le bruit de cette ascension s'étant répandu, un grand concours de peuple se réunit pour le p095 voir, et l'étonnement qu'il causa dura longtemps. Le public ignorait de quelle manière il s'était hissé au haut de la colonne. Quant à moi, je pense qu'il était poussé par la crainte ou mû par la nécessité. Quoi qu'il en soit, son action le fit parvenir à son but, grâce à l'étrangeté de ce qu'il accomplit. Voici de quel moyen il s'avisa pour monter sur la colonne : il lança une flèche à la pointe de laquelle il avait lié une longue ficelle, dont le bout était rattaché à une corde très solide. La flèche passa au-dessus de l'extrémité supérieure de la colonne, et, la traversant obliquement, elle retomba du côté opposé à l'archer. Lorsque la ficelle eut

[80] En 1349.
[81] Pour le sultan mameluk de l'époque, voir plus loin, n. 136.
[82] La célèbre colonne dite de Pompée.

traversé obliquement le chapiteau de la colonne, l'archer la tira à lui jusqu'à ce que la corde passât par le milieu du chapiteau, en place de la ficelle. Alors il fixa la corde dans la terre par une de ses extrémités, et, s'attachant à elle, il grimpa par l'autre bout en haut de la colonne et s'y établit, puis il retira la corde et elle fut emportée par quelqu'un dont il s'était fait accompagner. Le public n'eut pas connaissance du moyen par lequel il avait réussi dans son ascension, et fut fort étonné de cette action. » Mais revenons au récit de notre voyageur.

L'émir d'Alexandrie, au moment où j'arrivai dans cette ville, était un nommé Salâh eddîn [83]. A la même époque se trouvait à Alexandrie le sultan déchu de l'Afrikiyah, c'est-à-dire Zacariâ Abou Yahia, fils d'Ahmed, fils d'Abou Hafs, connu sous le nom d'Allihiâny [84]. Almélic annâcir avait ordonné de le loger dans le palais royal d'Alexandrie, et lui avait assigné une pension de cent dirhems par jour. Zacariâ avait près de lui ses enfants Abd Alouâhid, Misry et Iskendery ; son chambellan Abou Zacariâ, fils de Ya'koub, et son vizir Abou Abd Allah, fils d'Yâcîn. Allihiâny mourut à p096 Alexandrie ainsi que son fils Aliskendéry, et Misry demeure encore dans cette même ville. Ce qui suit est une remarque d'Ibn Djozay : « Une chose étrange, c'est ce qui arriva à propos des noms des deux fils d'Aluhiâny Aliskendéry et Misry [85] ; savoir, la réalité des présages que l'on peut tirer de certains noms. Le premier est mort à Alexandrie, et Misry a vécu pendant longtemps dans cette ville, qui fait partie de Misr. » Quant à Abd Alouâhid, il passa successivement en Espagne, dans le Maghreb et l'Afrikiyah, et mourut dans ce dernier pays, dans l'île de Djerbah.

DE QUELQUES SAVANTS D'ALEXANDRIE

Parmi eux, on peut citer le kâdhi de cette ville, Imâd eddîn Alkendy, un des maîtres dans l'art de l'éloquence. Il couvrait sa tête d'un turban qui dépassait par son volume tous les turbans jusqu'alors en usage. Je n'ai pas vu, soit dans l'Orient, soit dans l'Occident, un tur-

[83] Salah al-din Dawadar (le Secrétaire), gouverneur d'Alexandrie (1324-1329).

[84] Ibn al-Lihyani régna à Tunis de 1311 à 1318 et fut chassé à cette date par Abu Yahia, alors sultan de Bougie. 11 est mort à Alexandrie en 1327.

[85] L'Alexandrin et I'Égyptien.

ban plus volumineux. J'aperçus un jour le kâdhi Imâd eddîn assis devant un *mihrâb* [86] dont son turban remplissait presque tout l'espace. Parmi les savants d'Alexandrie, on remarquait encore Fakhr eddîn, fils d'Arrîghy [87], qui était aussi au nombre des kâdhis de cette ville. C'était un homme distingué et très savant.

ANECDOTE

On raconte que l'aïeul du kâdhi Fakhr eddîn Arrîghy appartenait à la tribu de Rîghah, et qu'il s'adonna à l'étude. Dans la suite, il partit pour le Hidjâz, et arriva p097 un soir près d'Alexandrie. Comme il était dépourvu de ressources, il prit avec lui-même la résolution de ne pas entrer dans cette ville avant d'avoir entendu quelque parole de bon augure. Il s'assit donc tout près de la porte. Cependant, tous les habitants étaient rentrés successivement ; le temps de la fermeture des portes était arrivé, et il ne restait plus que lui dans cet endroit. Le concierge fut mécontent de sa lenteur et lui dit, par manière de plaisanterie : « Entre donc, ô kâdhi ! » Kâdhi, s'il plaît à Dieu, se dit l'étranger. Après quoi il entra dans une *medréceh*, s'appliqua à la lecture du Coran, et marcha sur les traces des hommes distingués. Sa réputation devint considérable et sa renommée se répandit. Il se fit connaître par sa piété et sa continence, et le bruit de ses vertus parvint jusqu'aux oreilles du roi d'Égypte. Sur ces entrefaites, le kâdhi d'Alexandrie vint à mourir. Il y avait alors en cette ville un grand nombre de fakîhs et de savants, qui tous ambitionnaient la place vacante. Arrîghy, seul entre tous, n'y songeait pas. Le sultan lui envoya l'investiture, c'est-à-dire le diplôme de kâdhi. Le courrier de la poste le lui ayant apporté, Arrîghy ordonna à son domestique de proclamer dans les rues de la ville que quiconque avait un procès eût à se présenter pour le lui soumettre. Quant à lui, il s'occupa sans retard de juger les contestations des habitants. Les gens de loi, etc., se réunirent chez un d'entre eux qu'ils avaient regardé comme ne pouvant manquer d'obtenir la dignité de kâdhi. Ils parlèrent d'adresser à ce sujet une

---

[86] Niche qui donne la direction de la prière et de La Mecque.

[87] Ahmad bin Muhammad, appelé Ibn al-Righi, mort en 1365. Righa, d'après Idrisi, était une bourgade à deux journées de marche à l'est de Miliana (voir chap. I, n. 10).

réclamation au sultan, et de lui dire que la population n'était pas satisfaite de son choix. Un astrologue, homme de beaucoup d'esprit, assistait à cette réunion ; il leur tint ce discours : « Gardez-vous de faire cela ; j'ai examiné avec soin l'astre sous lequel il a été nommé : il m'a été démontré par mes calculs que cet homme exercerait pendant quarante ans les fonctions de kâdhi. » En conséquence, les fakîhs renoncèrent à leur dessein de réclamer contre sa nomination. Ce qui arriva fut conforme à ce qu'avait découvert l'astrologue, et Arrîghy fut célèbre pendant tout le cours p098 de sa magistrature par son équité et la pureté de ses mœurs.

Parmi les savants d'Alexandrie, on remarquait encore Ouédjîh eddîn Assinhâdjy, un des kâdhis de cette ville, non moins connu par sa science que par sa vertu ; et Chems eddîn, fils de Bint attinnîcy, homme vertueux et bien connu. Parmi les religieux de cette ville, je citerai le cheïkh Abou Abd Allah alfâcy, un des principaux saints. On raconte que, lorsque dans ses prières il prononçait les formules de salutation, il entendait une voix lui rendre le salut. Parmi les religieux d'Alexandrie, on distingue encore le savant, pieux, humble et chaste imâm Khalîfah [88], le contemplatif.

MIRACLE [89] DE CET IMÂM

Un de ses compagnons, de la véracité duquel on est sûr, m'a fait le récit suivant : « Le cheïkh Khalifâh vit en songe le Prophète de Dieu, qui lui disait : "Rends-nous visite, ô Khalifâh". Le cheïkh partit aussitôt pour Médine et se rendit à l'illustre mosquée ; il y entra par la porte de la Paix, salua la mosquée et bénit le nom du Prophète ; après quoi il s'assit contre une des colonnes du temple, appuyant la tête sur ses genoux, posture qui est appelée par les soufis *attefîk* [90]. Lorsqu'il releva la tête, il trouva quatre pains ronds, des vases remplis de lait et une assiette de dattes. Lui et ses compagnons en mangèrent, après

---

88 Khalifa bin Atiya, mort en 1344, maître malikite connu.

89 Le terme français « miracle » correspond à deux notions différentes en arabe : *mu'djiza*, qui a fonction de preuve et est accordé par Dieu uniquement aux prophètes, et *karama*, qui est une simple distinction dont bénéficient les personnages saints. Ici il s'agit évidemment de cette deuxième définition.

90 Le terme correct serait *al-tazyiq*.

quoi il s'en retourna à Alexandrie, sans faire, cette année-là, le pèlerinage. »

Je citerai encore, parmi les religieux d'Alexandrie, le savant imâm, le pieux, chaste et humble Borhân eddîn p099 Ala'radj [le boiteux], qui était au nombre des hommes les plus dévots et des serviteurs de Dieu les plus illustres. Je le vis durant mon séjour à Alexandrie, et même j'ai reçu l'hospitalité chez lui pendant trois jours.

RÉCIT D'UN MIRACLE DE CET IMÂM

J'entrai un jour dans l'appartement où il se trouvait : « Je vois, me dit-il, que tu aimes à voyager et à parcourir les contrées étrangères. » Je lui répondis : « Certes, j'aime cela. » (Cependant, à ce moment-là, je n'avais pas encore songé à m'enfoncer dans les pays éloignés de l'Inde et de la Chine.) « Il faut absolument, reprit-il, s'il plaît à Dieu, que tu visites mon frère [91] Férîd eddîn, dans l'Inde ; mon frère Rocn eddîn, fils de Zacariâ, dans le Sind, et mon frère Borhân eddîn, en Chine. Lorsque tu les verras, donne-leur le salut de ma part. » Je fus étonné de ce discours, et le désir de me rendre dans ces pays fut jeté dans mon esprit. Je ne cessai de voyager, jusqu'à ce que je rencontrasse les trois personnages que Borhân eddîn m'avait nommés, et que je leur donnasse le salut de sa part. Lorsque je lui fis mes adieux, il me remit, comme frais de route, une somme d'argent que je gardai soigneusement ; je n'eus pas besoin dans la suite de la dépenser ; mais elle me fut enlevée sur mer, avec d'autres objets, par les idolâtres de l'Inde.

Enfin, je citerai le cheïkh Yâkoût l'Abyssin [92] un des hommes les plus distingués et qui avait été disciple d'Abou'l-abbâs almursy, disciple, lui-même, de l'ami de Dieu, Abou'lhaçan achchâdhily [93], ce

---

[91] Au sens spirituel du terme.

[92] Mystique célèbre, réputé pour ses miracles, mort en 1332 et dont la tombe est toujours vénérée à Alexandrie.

[93] Al-Shadili, fondateur d'un des plus importants ordres mystiques musulmans, appelé Shadiliya, est une des grandes figures du mysticisme islamique. D'origine marocaine, il vécut à Alexandrie et mourut en 1258.

célèbre personnage p100 qui a été l'auteur de miracles illustres et qui est parvenu dans la vie contemplative à des degrés élevés.

MIRACLE D'ABOU'LHAÇAN ACHCHÂDHILY

Le cheik Yâkoût m'a fait le récit suivant, qu'il tenait de son cheïkh Abou'l'abbâs almursy [94] : « Abou'lhaçan faisait chaque année le pèlerinage ; il prenait son chemin par la haute Égypte, passait à La Mecque le mois de redjeb et les suivants, jusqu'à l'accomplissement des cérémonies du pèlerinage ; puis il visitait le tombeau de Mahomet et revenait dans son pays, en faisant le grand tour (par la route de terre, en traversant le Hidjâz, le désert, etc.). Une certaine année (ce fut la dernière fois qu'il se mit en route), il dit à son serviteur : "Prends une pioche, un panier, des aromates et tout ce qui sert à ensevelir les morts. — Pourquoi cela, ô mon maître ? lui demanda son domestique. — Tu le verras à Homaïthirâ", lui répondit Châdhily. (Homaïthirâ est un endroit situé dans le Saïd [95], au désert d'Aïdhâb. On y voit une source d'eau saumâtre, et il s'y trouve un grand nombre de hyènes.) Lorsqu'ils furent arrivés à Homaïthirâ, le cheïkh Abou'lhaçan fit ses ablutions et récita une prière de deux ri'cahs [96]. A peine avait-il terminé sa dernière prosternation que Dieu le rappela à lui, il fut enseveli en cet endroit. » J'ai visité son tombeau [97] qui est recouvert d'une pierre sépulcrale, sur laquelle on lit p101 son nom et sa généalogie, en remontant jusqu'à Haçan, fils d'Aly.

---

94 Originaire de Murcie, successeur de al-Shadili, mort en 1287.

95 Le Saïd, c'est la haute Égypte pour Aïdhab, voir plus loin, n. 208.

96 *Raqa'a*, c'est l'unité de la prière musulmane qui consiste en deux inclinations, une génuflexion et deux prosternations, le tout accompagné par les récitations appropriées.

97 « Dans les montagnes à l'est de Daraou, dans Égypte supérieure, à trois journées de ce village vers la mer Rouge se trouve une plaine avec des puits d'eau douce, qui est appelée Cheikh Chadely, à cause de la tombe d'un saint homme. [...] La tombe est tenue en grande vénération par les Égyptiens » (BURCKHARDT, *Travels in Nubia*, 1817).

DES LITANIES DE LA MER, QUE L'ON ATTRIBUE À CHÂDHILY

Comme nous l'avons vu plus haut, Châdhily voyageait chaque année dans le Saïd et sur la mer de Djouddah [98], Lorsqu'il se trouvait à bord d'un vaisseau, il récitait tous les jours la prière connue sous le nom de Litanies de la mer [99]. Ses disciples suivent encore le même usage, une fois par jour. Les litanies de la mer sont ainsi conçues :

« Ô Dieu, ô être sublime, ô être magnifique, doux et savant, c'est toi qui es mon Seigneur ! Il me suffit de te connaître. Quel excellent maître est le mien, quel excellent lot est le mien ! Tu secours qui tu veux, tu es l'être illustre et clément. Nous implorons ta protection dans nos voyages, dans nos demeures, dans nos paroles, dans nos désirs et nos dangers ; contre les doutes, les opinions fausses et les erreurs qui empêcheraient nos cœurs de connaître tes mystères. Les musulmans ont été éprouvés par l'affliction et violemment ébranlés. Lorsque les hypocrites et ceux dont le cœur est malade diront : "Dieu et son envoyé ne nous ont fait que de fausses promesses", affermis-nous, secours-nous et calme devant nous les flots de cette mer, comme tu l'as fait pour Moïse ; comme tu as assujetti les flammes à Abraham, comme tu as soumis les montagnes et le fer à David, les vents, les démons et les génies à Salomon. Calme devant nous chaque mer qui t'appartient sur la terre et dans le ciel, dans le monde sensible et dans le monde invisible, et la mer de cette vie et celle de l'autre vie. Assujettis-nous toutes choses, ô toi qui possèdes p102 toutes choses. C.H.Y.'A.S. [100]. « Secours-nous, ô toi qui es le meilleur des défenseurs, et donne-nous-la victoire, ô toi le meilleur des conquérants ; pardonne-nous, ô toi le meilleur de ceux qui pardonnent ; fais-nous miséricorde, ô le meilleur des êtres miséricordieux ; accorde-nous notre pain quotidien, ô le meilleur de ceux qui distribuent le pain quotidien ! Dirige-nous et délivre-nous des hommes injustes. Accorde-nous des vents favorables, ainsi que le peut ta science ; tire-les pour nous

---

98 La mer Rouge.

99 Le *Hizb al-bahr* ou Litanie de la mer est une des prières les plus connues. Elle est récitée en cas de danger en mer.

100 *Kaf, Ha, Ya, Am, Chad*. Ces cinq lettres arabes se trouvent au début de la sourate XIX du Coran. Vingt-six sourates commencent ainsi par des lettres dont la signification est inconnue. Reprises ici dans cette litanie, elles acquièrent une signification quasi magique.

des trésors de ta clémence, et soutiens-nous généreusement par leur moyen, en nous conservant sains et saufs dans notre foi, dans ce monde et dans l'autre ; car tu peux toutes choses. Ô mon Dieu ! Fais réussir nos affaires, en nous accordant le repos et la santé pour nos cours comme pour nos personnes, en ce qui touche nos intérêts religieux et nos intérêts mondains. Sois notre compagnon de voyage, et remplace-nous au sein de notre famille. Détruis les visages de nos ennemis et fais empirer leur condition ; qu'ils ne puissent nous échapper ni marcher contre nous. *Si nous voulions, certes, nous leur ôterions la vue ; ils se précipiteraient alors vers le Sirâth* [101]. *Mais comment le verraient-ils ? Si nous voulions, nous les ferions changer de forme ; ils ne pourraient ni passer outre ni revenir sur leurs pas* [102] Y.S. Leurs faces seront laides ; 'A.M. et *leurs visages seront baissés devant le vivant et l'immuable. Celui qui sera chargé d'injustices sera frustré* [103]. *TH.S.H.M.'A. S.K. Il* p103 *a fait couler séparément les deux mers qui se touchent. Entre elles s'élève une barrière, et elles ne la dépassent pas* [104]. H.M.H.M.H.M., etc. La chose a été décrétée et le secours est arrivé. Ils ne nous vaincront pas. Elle a été décrétée la révélation du livre, par le Dieu puissant, savant, qui pardonne les péchés, qui accueille le repentir, qui châtie fortement, qui dure éternellement. Il n'y a pas d'autre dieu que lui. C'est à lui que l'on a recours [105]. Au nom de Dieu, que notre porte soit bénie, ainsi que nos murailles, Y.S., notre toit C.H.Y.'A.S., nos moyens d'existence, H.M.'A.S.K. et notre protection. Certes, *Dieu te suffira contre eux, il*

[101] Le pont de Sirat, « plus fin qu'un cheveu, plus tranchant qu'une épée », est dressé au-dessus de l'Enfer.

[102] Le passage en italiques reprend textuellement les ayats 66 et 67 de la sourate XXXVI, dite *Ya-Sin*, d'après les deux lettres qui se trouve à sa tête et qui sont ici reproduites juste après.

[103] Coran, XX, 111. Les lettres *Aïn, Mim* qui précèdent la citation ne se retrouvent pas toutes seules à la tête d'une sourate. Parmi celles qui suivent, les lettres *Ta, Sin* débutent la sourate XXVII, dite des Fourmis et les cinq autres : *Ha, Mim, Aïn, Sin, Kaf*, sont en tête de la sourate de la Délibération (XLII).

[104] Coran, LV, 19-20, Les lettres *Ha, Mim*, qui se répètent sept fois, correspondent aux sept sourates, XL à XLVI, qui commencent par ces deux lettres.

[105] « La révélation du Livre vient de Dieu, le Tout-Puissant, celui qui sait ; celui qui pardonne le péché ; celui qui accueille le repentir ; celui qui est redoutable dans son châtiment ; celui qui est plein de longanimité. Il n'y a de Dieu que lui. Vers lui sera le retour » (Coran, XL, 2-3).

entend et sait tout [106]. Le voile du firmament est étendu sur nous, et l'œil de Dieu nous regarde. Grâce à la puissance de Dieu, on ne peut rien contre nous. Dieu est derrière eux, qui les entoure. *Ce Coran illustre est écrit sur une table gardée avec soin* [107]. Dieu est le meilleur des gardiens, le plus miséricordieux des miséricordieux. *Mon patron est le Dieu qui a révélé le livre ; il choisit pour amis les gens de bien* [108]. Dieu me suffit. Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. Je mets ma confiance en lui. Il est le maître du trône suprême. Au nom de Dieu, avec le nom duquel rien sur la terre ni dans les cieux ne saurait souffrir de dommage. C'est lui qui entend et qui sait tout. *L'homme a des anges qui se succèdent sans cesse, placés devant lui, derrière lui, et qui le protègent par l'ordre de* p104 *Dieu* [109]. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, l'être grand et sublime par excellence. »

Anecdote

Parmi les événements qui arrivèrent dans la ville d'Alexandrie en l'année 727 [110] et dont nous reçûmes la nouvelle à La Mecque se trouve le suivant :

Une dispute s'éleva entre les musulmans et les marchands chrétiens. Le gouverneur d'Alexandrie était alors un homme appelé Caraky [111] ; il s'occupa de protéger les Européens, et ordonna aux musulmans de se rendre dans l'espace compris entre les deux avant-murs de la porte de la ville, après quoi il fit fermer sur eux les portes pour les châtier. La population désapprouva cette conduite et la jugea exorbitante, et, ayant rompu la porte, elle se précipita tumultueusement vers l'hôtel du gouverneur. Celui-ci se fortifia contre leurs attaques et les

[106] Coran, II, 137 pour les lettres, voir notes 32, 30 et 33 respectivement.
[107] Coran, LXXXV, 20, 21.
[108] Coran, VII, 196.
[109] Coran, XIII, 11.
[110] L'incident de 1326-1327 ainsi que les personnages sont mentionnés dans les chroniques arabes de l'époque. La sollicitude des autorités égyptiennes pour les marchands européens est probablement liée aux efforts de la papauté pour interdire le commerce avec l'Égypte.
[111] Le gouverneur à cette date était toujours le Salah al-Din nommé plus haut (voir n. 13).

combattit du haut du toit. Cependant, il expédia des pigeons à Mélic nâcir pour l'instruire de cette nouvelle. Le roi fit partir un émir nommé Aldjemâly [112], et le fit bientôt suivre par un autre émir appelé Thaughân [113], qui était un homme orgueilleux, impitoyable et d'une piété suspecte ; en effet, on prétendait qu'il adorait le soleil. Les deux émirs entrèrent à Alexandrie, se saisirent de ses principaux habitants et des chefs des p105 marchands, tels que les enfants d'Alcoûbec et autres, auxquels ils extorquèrent des sommes considérables. On plaça un carcan de fer au cou du kâdhi Imâd eddîn. Quelque temps après, les deux émirs firent périr trente-six des habitants de la ville. Chacun de ces malheureux fut fendu en deux, et leurs corps furent mis en croix sur deux rangs ; cela se passait un vendredi. La population étant sortie, selon sa coutume, après la prière, afin de visiter les tombeaux, vit ce funeste spectacle. Son chagrin fut grand et sa tristesse en redoubla.

Au nombre des crucifiés se trouvait un marchand très considéré, que l'on appelait Ibn Réouâhah. Il avait une salle remplie d'armes, et toutes les fois qu'un danger se présentait ou qu'il survenait quelque lutte, il en tirait de quoi fournir à l'armement de cent ou deux cents hommes. Il y avait des salles de cette espèce chez un grand nombre d'habitants de la ville. La langue d'Ibn Réouâhah le perdit. En effet, il dit aux deux émirs : « Je réponds de cette ville ; toutes les fois qu'il y surviendra quelque trouble, que l'on s'adresse à moi ; j'épargnerai au sultan la solde qu'il lui faudrait donner à la garnison. » Les deux émirs désapprouvèrent ses paroles et lui répondirent : « Tu ne veux autre chose que te révolter contre le sultan. » Ils le firent mettre à mort. Ce malheureux n'avait cependant d'autre but que de montrer sa bonne volonté et son dévouement au sultan. Ce fut précisément ce qui le perdit.

Pendant mon séjour à Alexandrie, j'avais entendu parler du cheïk Abou Abd Allah Almorchidy [114], homme pieux, adonné aux pratiques de dévotion, menant une vie retirée et disposant de richesses surnaturelles. Il était au nombre des principaux saints et des contemplatifs. Il

[112] Mughultay al-Djamali, vizir de 1324 à 1329, mort en 1332.

[113] Tughan al-Shamsi, intendant en chef des finances, mort en 1340. Sa réputation est confirmée par d'autres sources.

[114] Muhammad bin Abdallah al-Murshidi, mort en 1337. Les recueils de biographies lui accordent une bonne place.

vivait retiré à Moniah Béni Morchid, dans un ermitage où il demeurait absolument seul, sans serviteur et sans compagnon. Les émirs et les vizirs venaient le trouver, p106 et des troupes de visiteurs, appartenant aux diverses classes de la société, arrivaient chez lui quotidiennement. Il leur servait à manger. Chacun d'eux désirait manger de la viande, ou des fruits, ou des pâtisseries. Il servait à chacun ce qu'il voulait, et souvent même des fruits ou des légumes hors de saison. Les fakîhs venaient le trouver pour lui demander des emplois. Il investissait les uns et destituait les autres. Toutes ces nouvelles concernant Almorchidy étaient répandues au loin, et étaient devenues notoires ; et Almélic annâcir lui avait plusieurs fois rendu visite dans sa zâouïah.

Je sortis de la ville d'Alexandrie dans le dessein d'aller trouver ce cheïkh (que Dieu nous en fasse profiter !), et j'arrivai à la bourgade de Téréoudjeh [115], qui est éloignée d'une demi-journée d'Alexandrie. C'est une grande bourgade où résident un kâdhi, un *ouâli* et un *nâzhir* [116]. Ses habitants sont remplis de nobles qualités et de politesse. J'ai eu des relations avec son kâdhi, Safy eddîn ; son khatîb, Fakhr eddîn, et avec un habitant distingué, que l'on appelait Mobârec et que l'on surnommait Zeïn eddîn. Je logeai à Téréoudjeh chez un homme pieux, vertueux et jouissant d'une grande considération, que l'on nommait Abd alouahhâb. Le nâzhir Zeïn eddîn Ibn alouâïzh me donna un festin d'hospitalité. Il m'interrogea touchant ma ville natale et le chiffre de ses impositions. Je l'informai qu'elles s'élevaient (chaque année) à douze mille dinars d'or environ. Il fut surpris de cela et me dit : « Tu vois cette bourgade, eh bien, ses impositions se montent à soixante et douze mille dinars d'or. » La cause pour laquelle les revenus de l'Égypte sont si considérables, c'est que toutes les propriétés territoriales y appartiennent au fisc [117]. p107

[115] « En remontant, on trouve une ville presque détruite, mais qui fut noble et riche du temps des chrétiens. Elle était alors appelée, ainsi qu'aujourd'hui, du nom de Teorgia » (FRESCOBALDI, 1384). L'actuelle Kom Torouga.

[116] Gouverneur et inspecteur respectivement.

[117] Les revenus de Tarawdja et de son district étaient directement affectés au trésor privé du sultan et non distribués sous forme de « fief » militaire (*iqta*) aux dignitaires du royaume. Un état des provinces de Égypte dressé en 1375 vérifie exactement le chiffre donné par Ibn Battûta.

Je partis de cette bourgade et arrivai à la ville de Demenhoûr [118]. C'est une place importante dont les tributs sont considérables et les beautés très renommées. C'est la métropole de tout le Bohaïrah [119] et le centre de l'administration de cette province. Elle avait alors pour kâdhi Fakhr eddîn Ibn Meskîn, un des jurisconsultes de la secte de Châfeï [120], qui fut investi de la dignité de kâdhi d'Alexandrie, lorsque Imâd eddîn Alkendy en fut dépouillé, à cause de l'événement que nous avons raconté ci-dessus. Un homme digne de foi m'a rapporté qu'Ibn Meskîn donne vingt-cinq mille dirhems, équivalant à mille dînârs d'or [121], afin d'être nommé kâdhi d'Alexandrie.

Nous partîmes de Demenhoûr pour Fawwa [122], qui est une ville d'un aspect merveilleux et non moins belle à l'intérieur. On y voit de nombreux vergers ; elle possède des avantages distingués et remarquables. C'est là que se trouve le tombeau du cheïkh, du saint Abou'nnédjâh, dont le nom est célèbre, et qui fut, pendant sa vie, le devin de tout le pays. p108

La zâouïah [123] du cheïkh Abou Abd Allah Almorchidy, que j'avais l'intention de visiter, est située dans le voisinage de la ville, dont un canal la sépare. Lorsque je fus arrivé à Fawwa, je la traversai et je parvins à la zâouïah du cheïkh, avant la prière de l'àsr [124]. Je le saluai

---

[118] Damanhur, à une journée d'Alexandrie, « est une ville entourée d'une muraille, dans une immense plaine qui s'étend jusqu'à Alexandrie » (IBN DJUBAIR, 1183).

[119] Le lac. La province qui forme le nord-ouest du Delta et tire son nom du lac Maréotis.

[120] Il ne s'agit pas d'une secte mais d'une de quatre écoles juridiques du sunnisme fondée par l'imam Shafi'i au début du IX^e^ siècle. Ibn Miskin fut transféré à Alexandrie en octobre 1330, trois ans après les événements cités plus haut.

[121] Ou plutôt 1 250, le change ordinaire étant de 20 dirhams le dinar.

[122] Ibn Battûta commence ici un itinéraire en zigzag à travers le Delta. En réalité, il mentionne en même temps des villes visitées au cours de ses voyages ultérieurs. Fuwah se trouve sur la branche de Rosette du Nil, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Rosette ; elle était à l'époque sa rivale.

[123] Étymologiquement, « angle », et de là : cellule d'angle, la cellule la plus isolée d'un bâtiment rectangulaire. Le mot finit par désigner un lieu de retraite ou couvent.

[124] La prière de l'après-midi.

et je trouvai près de lui l'émir Seïf eddîn Yelmélec [125], un des khâssékis [126]. Au lieu d'Yelmélec, le peuple appelle cet émir Almélic ; en quoi il se trompe. L'émir s'était logé avec sa troupe en dehors de la zâouïah. Lorsque j'entrai chez le cheïkh, il se leva, m'embrassa, fit apporter des aliments et mangea avec moi. Il portait une djobbah [127] de laine noire. Lorsque l'heure de la prière de l'asr fut arrivée, il me chargea d'y présider en qualité d'imâm. Il en usa de même pour toutes les autres prières dont l'heure se présenta pendant que je me trouvais près de lui, et cela durant tout le temps de mon séjour dans son habitation. Lorsque je voulus me coucher, il me dit : « Monte sur le toit de la zâouïah et dors en cet endroit. » On était alors au temps des premières chaleurs. Je dis à l'émir : « Au nom de Dieu ! » Il me répondit par ce verset du Coran : « Chacun de nous a un séjour déterminé [128]. » Je montai donc sur le toit et j'y trouvai une natte, un tapis de cuir, des vases pour les ablutions, une cruche d'eau et une écuelle à boire. Je dormis en cet endroit. p109

MIRACLE DE CE CHEÏKH

Cette nuit-là, pendant que je reposais sur le toit de la zâouïah, je me vis en songe porté sur l'aile d'un grand oiseau, qui volait dans la direction de la Kiblah [129] puis dans celle du Yémen ; puis il me transportait dans l'orient, après quoi il passait du côté du midi ; puis il volait au loin vers l'orient, s'abattait sur une contrée ténébreuse et noirâtre, et m'y abandonnait. Je fus étonné de cette vision et je me dis : « Si le cheïkh m'interprète mon songe, il est vraiment tel qu'on le dit. » Lorsque je me présentai, le lendemain matin, pour assister à la prière de l'aurore, le cheïkh me chargea de la diriger en qualité d'imâm. L'émir Yelmélec vint ensuite le trouver, lui fit ses adieux et partit. Les autres visiteurs qui étaient là lui firent aussi leurs adieux, et s'en re-

---

[125] Saif al-din Almelik, et non Yelmelek, un des principaux dignitaires mameluks, vice-roi Égypte en 1343-1345.

[126] Officiers attachés à la personne du sultan.

[127] Robe courte.

[128] « Il n'y a personne parmi nous qui n'ait une place désignée » (Coran, XXXVII, 164).

[129] La direction de La Mecque.

tournèrent tous, après qu'il leur eut donné comme provision de route de petits biscuits. Cependant je récitai la prière surérogatoire du matin [130]. Le cheïkh m'appela et m'expliqua mon songe ; en effet, lorsque je le lui eus raconté, il me dit : « Tu feras le pèlerinage de La Mecque, tu visiteras le tombeau du Prophète, tu parcourras le Yémen, l'Irak, le pays des Turcs et l'Inde ; tu resteras longtemps dans cette dernière contrée, et tu y verras mon frère Dilchâd alhindy, qui te tirera d'une affliction dans laquelle tu seras tombé. » Cela dit, il me pourvut de petits biscuits et d'argent pour le voyage ; je lui fis mes adieux et je partis. Depuis que je l'ai quitté, je n'ai éprouvé dans le cours de mes voyages que de bons traitements ; et ses bénédictions me sont venues en aide. Parmi tous ceux que j'ai rencontrés, je n'ai pas trouvé son pareil, si l'on en excepte l'ami de Dieu Sidi Mohammed almoulah, qui habite l'Inde. p110

Cependant, nous nous rendîmes à la ville de Nahrârïah [131], qui occupe un emplacement considérable, mais dont la construction est récente. Ses marchés présentent un beau coup d'œil. Son émir, qui s'appelle Sa'dy, jouit d'une grande considération ; il a un fils qui est au service du roi de l'Inde et dont nous parlerons ci-après. Le kâdhi de Nahrârïah est Sadr eddîn Soleïmân almâliky [132], l'un des principaux personnages de la secte de Mâlik. Il alla dans l'Irâk, en qualité d'ambassadeur d'Almélic annâcir [133], et fut *ensuite* investi de la dignité de kâdhi de la province de Gharbiyah. Il a une belle figure et un extérieur avantageux. Le khathîb de Nahrârïah est Cherf eddîn Assékhâouy, qui est au nombre des hommes vertueux.

De Nahrârïah, je me rendis à Abiâr [134], qui est d'une construction ancienne, et dont les environs exhalent une odeur aromatique ; elle possède un grand nombre de mosquées, et sa beauté est parfaite. Elle est située dans le voisinage de Nahrârïah, dont le Nil la sépare. On fabrique à Abiâr de belles étoffes, qui atteignent un prix élevé en Sy-

---

130 Prière effectuée, en plus des cinq obligatoires, vers dix heures du matin.

131 Ville importante, riche en marchés et hôtelleries selon Ibn Duqmaq.

132 Personnage mort en 1334, célèbre pour la longueur de sa barbe.

133 Cette ambassade fut envoyée en 1304 en retour d'une autre, dépêchée par les Mongols pour annoncer l'avènement d'Oldjaitu.

134 L'actuelle Abyar. Contrairement à Ibn Battûta, Ibn Duqmaq mentionne ses bazars et vante la finesse de ses textiles.

rie, dans l'Irâk, au Caire et ailleurs. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, malgré la proximité de Nahrârïah et d'Abiâr, les étoffes qui sont fabriquées dans la dernière de ces villes ne jouissent d'aucune estime et n'obtiennent aucune approbation à Nahrârïah. (C'est précisément à cause de la facilité que l'on a de s'en procurer.) Je vis à Abiâr le kâdhi de cette ville, Izz eddîn Almélîhy achchâfi'y. C'est un homme d'un caractère généreux, d'un mérite éminent. Je me trouvais chez lui le jour de la cavalcade. Les habitants d'Abiâr appellent ainsi le jour où l'on observe la nouvelle lune de p111 ramadhân. C'est la coutume chez eux que les fakîhs et les chefs de la ville se réunissent après l'asr, le 29 de cha'bân [135], dans la maison du kâdhi. Le *nakîb* [136] des gens de loi, revêtu d'un costume magnifique, se tient debout à la porte. Lorsqu'arrive un des fakîhs ou un des chefs, ce nakîb le reçoit et marche devant lui, en disant : « Au nom de Dieu, notre seigneur N. de la religion. » Dès qu'ils entendent ces paroles, le kâdhi et ceux qui se trouvent avec lui se lèvent devant le nouveau venu, et le nakîb le fait asseoir dans un endroit convenable. Lorsqu'ils sont tous réunis en ce lieu, le kâdhi et tous ceux qui se trouvent chez lui montent à cheval ; ils sont suivis de toute la population de la ville, hommes, femmes et enfants. Ils arrivent ainsi dans un endroit élevé, situé hors de la ville et qu'ils appellent l'Observatoire de la nouvelle lune. Cet endroit est couvert de nattes et de tapis. Le kâdhi et son cortège descendent de cheval et y observent la nouvelle lune. Cela fait, ils retournent à la ville, après la prière du coucher du soleil, précédés de bougies, de réchauds portatifs et de fanaux [137]. Les boutiquiers allument des bougies dans leurs boutiques, et la population accompagne le kâdhi jusqu'à sa maison ; après quoi elle s'en retourne. Telle est leur manière d'agir chaque année.

[135] Ici on a une preuve qu'Ibn Battûta n'a pas visité Abyar au cours de ce voyage. Le 29 Sha'ban de l'année 1326 tombe le 31 juillet et à cette date Ibn Battûta était en route pour Damas.

[136] Le mot *naqib* était utilisé pour les chefs des corporations. Les « porteurs de turbans » ou lettrés étaient également organisés en corporation.

[137] La cérémonie de l'observation de la nouvelle lune du mois de ramadhan et du début du jeûne se pratiquait avec plus ou moins de pompe dans l'ensemble de l'islam.

D'Abiâr je me dirigeai vers Almahallah alkébîrah [138], ville célèbre et possédant de nombreux monuments. Ses habitants sont nombreux et sa population réunit toutes les bonnes qualités. Elle possède un kâdhi et un ouâly p112 suprêmes. Le kâdhi des kâdhis, lors de mon arrivée à Almahallah alkébîrah, était malade et alité dans un verger à lui appartenant, et situé à deux parasanges de la ville. Il s'appelait Izz eddîn Ibn alachmarîn [139]. J'allai le visiter, en compagnie de son substitut, le fakîh Abou'lkâcim, fils de Bénoûn almâliky attoûnécy et de Cherf eddîn Addamîry, kâdhi de Mahallah Ménoûf [140]. Nous passâmes un jour chez lui, et la conversation étant venue à rouler sur les hommes pieux, j'appris de lui qu'à un jour de distance de Mahallah kébîrah se trouvait le canton de Borlos [141] et de Nestéraw [142] où habitaient de saints personnages et où l'on voyait le tombeau du cheïkh Merzoûk, le contemplatif. En conséquence, je me dirigeai vers ce district, et je descendis dans la zâouïah du cheïkh susnommé. Ce canton abonde en palmiers, en fruits, en oiseaux de mer et en poisson appelé *alboûry* [143]. Sa capitale se nomme Matlhîn [144] ; elle est située sur le rivage d'un lac qui est formé par les eaux du Nil et celles de la mer, et que l'on appelle le lac de Tinnîs [145]. Nestéraw est située dans le voisinage de ce lac. Je m'y logeai dans la zâouïah du pieux cheïkh Chems eddîn Alfalouy. Tinnîs [146] a été, p113 jadis, une ville grande et célèbre ; mais elle

---

138 Al-Mahalla al-Kubra, capitale actuelle de la province de Gharbiya, au centre du Delta. A l'époque un des centres principaux du commerce de textiles.

139 D'après un autre manuscrit, Ibn Khatib al-Ushmunain. Mort en 1327.

140 Mahallat Minuf, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest d'al-Mahalla al-Kubra.

141 Le lac de Burullus, situé au centre du Delta en bordure de la Méditerranée et communicant avec elle. Ibn Hauqal (998) mentionne l'importance des pêcheries situées sur le lac. Le canton proprement dit était formé par la péninsule située entre le lac et la mer à l'est de l'ouverture.

142 La langue de terre située à l'ouest de la même ouverture. Ibn Hauqal mentionne sous ce nom une ville « habitée par des gens opulents », la pêche étant affermée à l'État à un taux fort considérable.

143 Muge : variété de mulet. Ces œufs salés donnent la boutargue.

144 Baltim, toujours le chef-lieu du « canton » de Burullus.

145 Erreur pour le lac de Burullus, le lac de Tinnis ou de Manzilah se trouvant à l'est du Delta.

146 Tinnis, le principal centre du textile égyptien, a sévèrement souffert pendant les croisades et fut finalement détruite par le sultan ayyubide al-Kamil en 1227 comme une précaution devant la croisade de Frédéric II. Toutefois, Ibn Hauqal

est à présent en ruine. Ibn Djozay fait la remarque suivante : « C'est de Tinnîs que tire son surnom le célèbre poète Abou'lfeth, fils de Ouakî', qui a dit, en parlant du canal de cette ville :

> *Lève-toi et verse-moi à boire, tandis que le canal est agité et que les vents recourbent les aigrettes des roseaux.*
> *Les vents qui les penchent à leur gré, ressemblent à un amant qui s'est procuré, en guise de robes de soie, les rameaux des arbres.*
> *L'air est recouvert d'un manteau aussi noir que le musc, mais que les éclairs ont brodé d'or.*

On écrit Nestéraw et Borlos. Quelques personnes prononcent Borollos. Abou Becr, fils de Nokthah, écrit Bérellos. Cette localité est située sur le bord de la mer. Au nombre des choses extraordinaires qui s'y passèrent, est le fait suivant, raconté par Abou Abd Allah Arrâzy, d'après l'autorité de son père : « Le kâdhi de Borlos, qui était un homme très pieux, se rendit une certaine nuit sur les bords du Nil. Tandis qu'il accomplissait ses ablutions et qu'il priait, conformément à la volonté de Dieu, tout à coup il entend une voix qui prononçait ces vers :

> *Si ce n'était pour l'amour des hommes qui observent une série continue de jeûnes, et de ceux qui accomplissent avec assiduité la lecture du Coran ;*
> *Certes, la terre que vous habitez serait bouleversée un beau matin, parce que vous êtes une nation perverse, qui ne vous souciez pas de moi.*

Je terminai ma prière à la hâte, raconte le kâdhi, et je tournai les yeux de tous côtés, mais je ne vis personne p114 et n'entendis aucun son. Je compris que *cette voix* était celle d'un ange envoyé par Dieu lui-même. »

Je me dirigeai, reprend notre voyageur, à travers un terrain sablonneux, vers la ville de Damiette [147], place spacieuse, abondante en fruits de diverses espèces, merveilleusement distribuée, et participant à toutes sortes d'avantages. Le peuple écrit son nom avec un point sur le *dal* [148] ; c'est ainsi que l'écrit l'imâm Abou Mohammed Abd Allah, fils d'Aly arrochâthy. La gloire de la religion, l'imâm très savant

parle déjà en 988 de son déclin dû aux corvées qui lui sont infligées par les Fatimides.

147 La vieille cité de Damiette fut détruite après sa prise par Saint Louis en 1249-1250 et les Mameluks ont construit la ville actuelle plus à l'intérieur.

148 Ce qui fait Dhimiat, plus conforme à la prononciation antérieure byzantine.

Abou Mohammed Abd Almoumim, fils de Khalaf addimiâthy [149], chef des traditionnaires, écrivait le nom de cette ville sans ponctuer le *dal*, et, non content de cela, il contredisait formellement Arrochâthy et d'autres écrivains. Or il devait connaître mieux que personne l'orthographe du nom de sa ville natale. La ville de Damiette est située sur la rive du Nil. Les habitants des maisons voisines de ce fleuve y puisent de l'eau avec des seaux. Beaucoup d'habitations ont des escaliers, au moyen desquels on descend jusqu'au Nil. Le bananier croît en abondance à Damiette, et son fruit se transporte au Caire dans des bateaux. Les brebis des habitants paissent librement et sans gardiens, la nuit comme le jour ; c'est pour cette raison que l'on a dit de Damiette : « Ses murs consistent en sucreries, et ses chiens, ce sont ses brebis. » Lorsque quelqu'un est entré dans Damiette, il ne peut plus en sortir, sinon muni du sceau du gouverneur. Les individus qui jouissent de quelque considération reçoivent ce cachet imprimé sur un morceau de papier, afin qu'ils puissent le faire voir aux gardiens de la porte. Quant aux autres, on imprime le sceau sur leur bras, qu'ils montrent [aux surveillants]. p115

Les oiseaux de mer sont très nombreux à Damiette, et leur chair est extrêmement grasse. On y trouve aussi du lait de buffle qui n'a pas son pareil pour la douceur de son goût et sa bonté. Enfin, on y prend le poisson appelé *boûry* (le muge), qui est exporté de cet endroit en Syrie, en Asie Mineure et au Caire. Près de Damiette se trouve une île située entre la mer et le Nil, et que l'on appelle Alberzakh [150]. Elle renferme une mosquée et une zâouïah, dont je vis le cheïkh, appelé Ibn Kofl, près de qui je passai la nuit du jeudi au vendredi. Il avait avec lui une troupe de fakirs, hommes vertueux, pieux et excellents. Ils consacrèrent la nuit à la prière, à la lecture du Coran et à la commémoration des louanges de Dieu.

La ville actuelle de Damiette est d'une construction récente ; l'ancienne ville est celle qui a été détruite par les Francs, du temps d'Almélic assâlih. On y voit la zâouïah du cheïkh Djemâl eddîn As-

[149] 1217-1306, célèbre pour avoir entendu et transmis des traditions de plus de mille deux cent cinquante savants.

[150] L'Isthme. Une chaîne aboutissant à une tour située sur cette île protégeait ce bras du Nil contre l'intrusion des vaisseaux ennemis.

sâouy [151], l'instituteur de la confrérie dite des karenders [152]. On appelle ainsi des gens qui se rasent la barbe et les sourcils. A l'époque où je visitai Damiette, la zâouïah était occupée par le cheïkh Feth attecroûry.

ANECDOTE

On raconte de la manière suivante le motif qui engagea le cheïkh Djémâl eddîn Assâouy à raser sa barbe et ses sourcils. Ce cheïkh était doué d'un extérieur avantageux et d'une belle figure. Une femme de la ville de Sâouah conçut de l'amour pour lui ; elle lui adressait des messages, se présentait devant lui sur les chemins et p116 l'invitait à aller chez elle ; mais il la refusait et méprisait ses avances. Lorsqu'elle fut poussée à bout par sa conduite, elle lui dépêcha en secret une vieille femme, qui se présenta devant lui, vis-à-vis d'une maison située sur le chemin qu'il suivait pour se rendre à la mosquée. Cette vieille tenait dans ses mains une lettre cachetée. Au moment où Djémâl eddîn passait à côté d'elle, elle lui dit : « Ô mon maître, sais-tu bien lire ? » Il répliqua : « Oui, certes. — Voici, prit-elle, une lettre que mon fils m'a envoyée ; je désire que tu me la lises. — C'est bien », répliqua-t-il. Lorsqu'il eut ouvert la lettre, la vieille lui dit : « Ô mon maître, mon fils est marié ; sa femme se tient dans le portique de la maison ; si tu avais la bonté de lire la lettre dans l'espace compris entre les deux portes du logis, afin qu'elle puisse l'entendre... » Il consentit à sa demande ; mais, lorsqu'il fut entré dans le vestibule, la vieille referma la porte extérieure, et l'amante de Djémâl eddîn sortit, accompagnée de ses suivantes [153]. Elles s'attachèrent à lui et l'entraînèrent dans l'intérieur de la maison. Alors la maîtresse du logis lui déclara ses intentions à son égard. Quand il vit qu'il n'avait aucun moyen de lui échapper, il lui dit : « Certes, je ferai ce que tu voudras, mais auparavant montre-moi les latrines. » Elle les lui

---

[151] Djamal al-din al-Sawi, de la ville de Saveh en Iran. Il a fait ses études à Damas de 1210 à 1225 et s'installa ensuite à Damiette.

[152] *Qalandariya* en arabe, *kalender* en turc. Ordre de derviches errants des plus extrémistes ou antinomiques par rapport à la doctrine officielle.

[153] Le passage fait penser à l'histoire de Joseph dans le Coran (XII, 23) : « Celle qui l'avait reçu dans sa maison s'éprit de lui. Elle ferma les portes et elle dit : "Me voici à toi." ».

indiqua. Il y porta de l'eau, et avec un rasoir bien affilé qu'il avait sur lui, il se coupa la barbe et les sourcils : après quoi il se représenta devant cette femme. Elle le trouva très laid, désapprouva fortement son action et ordonna de le chasser. Ce fut ainsi que Dieu le protégea contre cette tentation. Dans la suite, il conserva la même figure, et tous ceux qui suivent sa règle se rasent la tête, la barbe et les sourcils.

p117

MIRACLE DE CE CHEÏKH

On raconte que, lorsqu'il fut arrivé à Damiette, il choisit pour demeure le cimetière de cette ville. Elle avait alors pour kâdhi un nommé Ibn Al'amîd. Ce magistrat, ayant un jour accompagné le cortège funèbre d'un des principaux habitants, vit dans le cimetière le cheïkh Djémâl eddîn et lui dit : « C'est donc toi qui es le cheïkh novateur ? » A quoi le cheïkh répliqua : « Et toi, tu es le kâdhi ignorant ; tu passes sur ta mule entre des tombeaux, et cependant tu sais que le respect que l'on doit aux hommes après leur mort est égal à celui qu'on leur doit de leur vivant. » Le kâdhi reprit : « Ton usage de te raser la barbe est quelque chose de plus grave que cela. — Est-ce à moi que tu en veux ? », répliqua le cheïkh ; puis il poussa un cri. Au bout d'un instant il releva la tête, et l'on vit qu'il était porteur d'une grande barbe noire. Le kâdhi fut étonné de cela, ainsi que son cortège, et descendit de sa mule devant le cheïkh. Celui-ci poussa un second cri, et on lui vit une belle barbe blanche ; enfin, il cria une troisième fois et releva la tête, et l'on s'aperçut qu'il était sans barbe, comme auparavant. Le kâdhi lui baisa la main, se déclara son disciple, ne le quitta pas tant qu'il vécut, et lui fit construire une belle zâouïah. Lorsque le cheïkh mourut, il fut enseveli dans cet édifice. Quand le kâdhi se vit sur le point de mourir, il ordonna qu'on l'ensevelît sous la porte de la zâouïah, afin que quiconque entrerait pour visiter le mausolée du cheïkh foulât aux pieds son tombeau. A l'extérieur de Damiette se trouve un lieu de pèlerinage connu sous le nom de Chétha [154] et dont le caractère de sainteté est manifeste. Les habitants de l'Égypte le visitent, et il y a dans l'année plusieurs jours affectés à cet usage. Près de

[154] D'après une tradition locale rapportée par Ibn Duqmaq, Shata serait une parcelle du Paradis sur terre.

Damiette, et au milieu des vergers qui l'entourent, on voit un lieu appelé p118 Almoniah [155] qu'habite un cheïkh vertueux nommé Ibn Anno'mân. Je me rendis à sa zâouïah et je passai la nuit près de lui.

Il y avait pour gouverneur à Damiette, durant mon séjour dans cette ville, un nommé Almohciny [156]. C'était un homme bienfaisant et vertueux ; il avait construit sur le bord du Nil un collège où je logeai à cette même époque. Je liai avec lui une amitié solide.

Je partis de Damiette pour la ville de Fârescoûr [157], située sur le rivage du Nil, et je me logeai en dehors de cette ville. J'y fus rejoint par un cavalier envoyé par l'émir Almohciny. « L'émir, me dit-il, s'est informé de toi, et il a appris ton départ : il t'envoie cette somme. » Il me remit en même temps une somme d'argent. (Que Dieu l'en récompense !) Je me rendis ensuite à la ville d'Achmoûn Arrommân [158], ainsi nommée à cause de la grande quantité de grenades qu'elle produit. On en exporte au Caire. Achmoûn est une ville ancienne et grande, située sur un des canaux dérivés du Nil. Elle a un pont construit en planches, près duquel les vaisseaux jettent l'ancre. Lorsqu'arrive l'heure de l'asr, on enlève ces planches et les navires passent, tant pour remonter que pour descendre la rivière. Achmoûn Arrommân a un kâdhi des kâdhis et un ouâli des ouâlis [159]. p119

Je me rendis de cet endroit à la ville de Sémennoûd [160] qui est située sur le bord du Nil. Elle possède un grand nombre de vaisseaux et a de beaux marchés. Elle est à trois parasanges de Mahallah kébîrah. A Sémennoûd, je m'embarquai sur le Nil, remontant ce fleuve vers Le Caire, entre des villes et des bourgades bien situées et contiguës les

---

155 Le Jardin ; trois localités de ce nom sont mentionnées dans les environs de Damiette.

156 Balban al-Muhsini, dignitaire mameluk mort en 1336, mais qui ne fut nommé gouverneur de Damiette qu'en juin 1329.

157 Fariskur, sur la branche est du Nil, au sud de Damiette.

158 Ushmum al-Rumman, située sur le canal de Bahr as-Saghir reliant la branche est du Nil au lac de Manzilah ; à l'époque capitale de la province d'al-Daqahliyah dont le chef-lieu actuel est Mansurah (*rumman* : grenades).

159 Le *wali'l-wulat* en question ne peut-être que le gouverneur général de la basse Égypte, mais son siège se trouvait à l'époque à Damanhur (voir n. 48). De même, Le Caire seul possédait un cadi des cadis pour chaque rite sunnite.

160 Samannud, au sud de Mansurah.

unes aux autres. Celui qui navigue sur le Nil n'a pas besoin d'emporter des provisions de route, car, toutes les fois qu'il veut descendre sur le bord du fleuve, il peut le faire, soit pour vaquer à ses ablutions et à la prière, soit pour acheter des vivres et autres objets. Des marchés se suivent sans interruption depuis la ville d'Alexandrie jusqu'au Caire, et depuis Le Caire jusqu'à la ville d'Oçouân [161], dans le Saïd.

J'arrivai enfin à la ville du Caire, métropole du pays et *ancienne* résidence de pharaon *aux pieux* [162] ; maîtresse de régions étendues et de pays riches, atteignant les dernières limites du possible par la multitude de sa population et s'enorgueillissant de sa beauté et de son éclat. C'est le rendez-vous des voyageurs, la station des faibles et des puissants. Tu y trouves tout ce que tu désires, savants et ignorants, hommes diligents ou adonnés aux bagatelles, doux ou emportés, de basse extraction ou d'illustre naissance, nobles ou plébéiens, ignorés ou célèbres. Le nombre de ses habitants est si considérable que leurs flots la font ressembler à une mer agitée, et peu s'en faut qu'elle ne soit trop étroite pour eux, malgré l'étendue de sa surface et de sa capacité [163]. Quoique fondée depuis longtemps, elle jouit d'une adolescence toujours nouvelle ; l'astre de son horoscope ne cesse pas d'habiter une *mansion* heureuse. Ses conquérants ont p120 vaincu les nations, ses rois ont soumis les chefs des Arabes et des barbares. Elle possède le Nil, dont la gloire est grande, et qui dispense son territoire d'implorer la pluie ; et ce territoire qui s'étend l'espace d'un mois de marche pour un marcheur très actif, est généreux et réconforte l'homme éloigné de son pays natal.

C'est, remarque Ibn Djozay, c'est en parlant du Caire qu'un poète a dit :

> *J'en jure par ta vie ! Misr n'est pas misr* [164]*, mais c'est le paradis ici-bas pour quiconque réfléchit.*

---

161 Assouan en haute Égypte.

162 « ... Pharaon avec ses épieux » (Coran, XXXVIII) : populairement interprétés comme des instruments de torture.

163 « Plus de cent mille personnes couchent la nuit hors du Caire faute de maisons pour leur demeure » (FRESCOBALDI, 1384).

164 Misr : Le Caire, et *misr* : une grande ville.

Ses enfants en sont les anges et ses filles aux grands yeux, les houris. Son île de Raudhah est le jardin, et le Nil le fleuve Cauther [165].

C'est aussi en parlant du Caire que Nâcir eddîn, fils de Nâhidh, a dit :

Le rivage de Misr est un paradis dont aucune ville n'offre le pareil ;
Surtout depuis qu'il a été orné de son Nil aux eaux abondantes.
Les vents qui soufflent sur ses ondes y figurent des cottes de mailles,
Que la lime de leur David n'a pas touchées [166]
Sa température fluide fait trembler l'homme légèrement vêtu.
Ses vaisseaux, semblables aux sphères célestes, ne font que monter et descendre. p121

On dit qu'il y a au Caire douze mille porteurs d'eau qui se servent de chameaux, et trente mille *mocâris* [167] ; que l'on y voit sur le Nil trente-six mille embarcations appartenant au sultan et à ses sujets, lesquelles ne font qu'aller et venir, remontant le fleuve vers le Sa'îd ou le descendant vers Alexandrie et Damiette, avec toutes sortes de marchandises et de denrées d'un débit avantageux. Sur le rivage du Nil, vis-à-vis de Misr, est l'endroit appelé Arraudhah. C'est un lieu de plaisir et de promenade, et l'on y voit de nombreux et beaux jardins ; car les habitants de Misr sont amateurs de la joie, du plaisir et des divertissements. J'assistai un jour, dans cette ville, à une fête qui avait pour motif la guérison d'Almélic annâcir, d'une fracture qu'il s'était faite à la main [168]. Tous les trafiquants décorèrent leurs marchés, suspendirent devant leurs boutiques des bijoux, des étoffes rayées et des pièces de soie. Ils continuèrent cette fête pendant plusieurs jours.

---

[165] Ces vers sont truffés d'allusions paradisiaques contenues dans le Coran : « Des éphèbes immortels circuleront autour d'eux [les élus] portant des cratères, des aiguières et des coupes remplies d'un breuvage limpide » (LVI, 17-18). « Voici que nous leur donnerons pour épouses des houris aux grands yeux » (XLIV, 54). Cauther est le fleuve du Paradis, ce dernier étant comparé à l'île de Rhodah, lieu d'agrément du Caire.

[166] « Nous lui avons appris [à David] pour vous la fabrication des cottes de mailles » (Coran, XXI, 80).

[167] Loueurs de bêtes de charge.

[168] Cette fête, datée dans les chroniques du 25 mars 1330 pose un problème de chronologie (voir l'introduction).

DE LA MOSQUÉE D'AMR, FILS D'AL'AS, DES COLLÈGES, DE L'HÔPITAL ET DES MONASTÈRES

La mosquée d'Amr, fils d'Al'as [169], est une mosquée noble très considérée et très célèbre. On y fait la prière du vendredi. La rue la traverse dans la direction de l'est à l'ouest. Elle a au levant le monastère où professait l'imâm Abou Abd Allah Achchâfi'y [170]. Quant aux collèges du Caire, personne n'en connaît le nombre, tant il est considérable [171]. Pour l'hôpital qui s'élève entre les p122 deux châteaux, près du mausolée d'Almélic Almansoûr Kalâoûn [172], il est impossible d'en décrire les beautés. On y a déposé une quantité considérable d'objets utiles et de médicaments. On raconte que ses revenus s'élèvent à mille dînârs par jour. Les zâouïahs sont très nombreuses au Caire ; on les y appelle *khaouânik*, mot dont le singulier est *khafikah* [173]. Les émirs du Caire cherchent à se surpasser les uns les autres en construisant ces édifices. Chaque zâouïah est consacrée à une troupe de fakirs, dont la plupart sont d'origine persane. Ce sont des gens instruits et versés dans la doctrine du soufisme [174].

Chaque zâouïah a un cheïkh [supérieur] et un gardien. L'ordre qui y règne est quelque chose de merveilleux. Parmi les coutumes qu'ils suivent, relativement aux repas, se trouve celle-ci : le serviteur de la zâouïah vient trouver les fakirs, au matin, et chacun lui indique les mets qu'il désire. Lorsqu'ils se réunissent pour manger, on place de-

---

169 Cette mosquée, la première en Égypte, fut bâtie en 641 par le conquérant arabe Amr ibn al-As. Rebâtie plusieurs fois elle était en ruine à l'époque d'Ibn Battûta. La construction actuelle date de 1798.

170 L'imam Shafi'i, fondateur éponyme d'un des quatre rites ou écoles du sunnisme, né en 768 Ghazza, est mort en 820 au Caire. Quant au bâtiment mentionné ici, ce ne serait qu'une cellule avoisinant la mosquée d'Amr ; le monastère sera décrit plus loin.

171 Il devait y avoir entre trente et quarante à l'époque.

172 Les fragments conservés de l'hôpital et le mausolée restauré du sultan Qala'un (1279-1290) figurent parmi les plus importants monuments de l'art arabe en Égypte. Le nom de la rue d'Entre-les-Deux-Châteaux (Baina'l Qasrain) sur laquelle ils sont situés viendrait des deux palais fatimides bâtis aux Xe et XIe siècles.

173 Les *khanqas, zawiyas* ou *ribats* étaient des établissements monastiques servant comme lieux de retraite pour les derviches ou hôtelleries pour les pèlerins.

174 Le terme de soufisme englobe l'ensemble des courants mystiques de l'islam (voir l'introduction).

vant chacun son pain et son bouillon dans un vase séparé, et que personne ne partage avec lui. Ils prennent leurs repas deux fois par jour. Ils ont un vêtement pour l'hiver et un pour l'été, et un traitement qui varie depuis trente dirhems par tête et par mois, jusqu'à vingt dirhems. On leur sert des friandises au sucre, la nuit du jeudi au vendredi ; on leur donne du savon pour laver leurs vêtements, de l'huile pour garnir leur lampe et de quoi payer le prix d'entrée au bain [175]. Telle est la manière dont vivent les célibataires. p123 Les gens mariés ont des zâouïahs particulières. Parmi les obligations qui leur sont imposées se trouvent la présence aux cinq prières canoniques, l'obligation de passer la nuit dans la zâouïah et celle de se réunir tous dans une chapelle, à l'intérieur de ladite zâouïah. Une autre de leurs coutumes, c'est que chacun d'eux s'assied sur un tapis à prier, qui lui appartient en propre. Lorsqu'ils font la prière du matin, ils lisent la soûrate de la Victoire, celle de la Royauté et la sourate *Aïn-Mim*. Après quoi on apporte des exemplaires du Coran, fractionnés en sections [176]. Chaque fakir en prend une, et, de cette manière, ils font une lecture complète du Coran ; puis ils récitent les louanges de Dieu [177]. Ensuite les lecteurs du Coran font une lecture à la manière des Orientaux [178]. On en agit de même après la prière de l'après-midi. Parmi les coutumes qu'ils observent à l'égard des postulants sont les suivantes : le postulant se présente à la porte de la zâouïah ; il se tient debout en cet endroit, les reins serrés par une ceinture, et portant sur son épaule un tapis à prier. Dans sa main droite, il tient un bâton, et dans la gauche une aiguière [179]. Le portier informe de sa venue le serviteur de la zâouïah. Celui-ci sort à sa rencontre, lui demande de quel pays il vient, dans quelles zâouïahs il a logé en route, et quel a été son supérieur spirituel.

---

[175] Les revenus de ces établissements proviennent des biens affectés à cette fin par le fondateur qui est le plus souvent, dans ce cas, un dignitaire mameluk.

[176] Le Coran est divisé en trente sections égales appelées *djuz*. Reliées en fascicules séparés, en certaines occasions elles sont lues simultanément par trente personnes, ce qui permet une lecture complète dans un laps de temps relativement court.

[177] Ici, il est apparemment question du *dhikr*, la cérémonie de louanges, particulière à chaque secte du soufisme, dont la plus connue en Occident est celle des mevlevis ou derviches tourneurs.

[178] Les Orientaux, pour Ibn Battûta, sont ceux qui habitent à l'est de Suez ; quant à leur manière de lecture, elle correspond à un chant musical et antiphonal pratiqué par des chœurs des muezzins.

[179] Symboles du derviche ou fakir errant.

Lorsqu'il a constaté la véracité de ses réponses, il le fait entrer dans la zâouïah, étend son tapis dans un lieu convenable et lui montre l'endroit où se font les purifications. L'étranger renouvelle ses ablutions, après quoi il revient à l'endroit p124 où se trouve son tapis, dénoue sa ceinture, fait une prière de deux *rec'ahs*, salue de la main le cheïkh et les assistants, et s'assied près d'eux. Une autre de leurs coutumes c'est que, lorsqu'arrive le vendredi, le serviteur prend tous leurs tapis à prier, les transporte à la mosquée et les y étend. Les fakirs sortent tous ensemble avec leur supérieur, et se rendent à la mosquée. Chacun prie sur son tapis, et, lorsqu'ils ont terminé leur prière, ils lisent le Coran selon leur coutume ; puis ils s'en retournent tous ensemble à la zâouïah, encore accompagnés de leur cheïkh.

DESCRIPTION DE KARÂFAH, À MISR, ET DE SES LIEUX DE PÈLERINAGE

A Misr (Fosthath ou le vieux Caire) se voit le cimetière de Karâfah [180], célèbre par son caractère de sainteté. Ses mérites sont l'objet d'une tradition qui a été mise par écrit par Alkorthoby [181] et plusieurs autres auteurs ; car il fait partie de la montagne de Mokattham, au sujet de laquelle Dieu a promis qu'elle serait un des jardins du Paradis [182]. Les habitants du Caire construisent à Karâfah d'élégantes chapelles, qu'ils entourent de murailles, et qui ressemblent à des maisons. Ils élèvent tout près de là des logements, et entretiennent des lecteurs pour lire le Coran, nuit et jour, avec de belles voix. Parmi eux, il y en a qui font construire une zâouïah et un collège à côté du mausolée. Ils y vont passer la nuit du jeudi au vendredi, avec leurs femmes et leurs enfants, et font une procession autour des tombeaux célèbres. Ils vont également y passer la p125 nuit du 14 au 15 de cha'bân [183]. Les commerçants sortent ce jour-là, portant toute espèce de mets.

---

[180] Le cimetière de Qarafa s'étend au sud de l'actuelle ville du Caire. Il a l'apparence d'une ville à cause des chapelles funéraires bâties au-dessus des tombes.

[181] Ahmad bin Omar al-Ansari de Cordoue, savant malikite mort à Alexandrie en 1258.

[182] Les collines de Mukattam, au sud-est du Caire et au nord de Qarafa. La tradition ici mentionnée se retrouve dans d'autres textes.

[183] Cette nuit avait acquis dans la tradition populaire des aspects d'une veille de Nouvel An. Des services étaient tenus dans les mosquées et des cérémonies

Parmi les sanctuaires célèbres est le saint et noble mausolée où repose la tête de Hoceïn, fils d'Aly [184]. Près de ce mausolée s'élève un grand monastère, d'une construction admirable [185]. Ses portes sont décorées d'anneaux d'argent et de plaques du même métal. C'est un édifice jouissant d'une grande considération. On remarque encore à Karâfah le mausolée de la dame Néfiçah, fille de Zeïd, fils d'Aly, fils de Hoceïn, fils d'Aly [186]. C'était une femme exaucée dans ses prières et pleine de zèle dans sa dévotion. Ce mausolée est d'une belle construction et d'une grande magnificence. Il y a tout près de lui un monastère où l'on se rend en foule. On voit aussi dans cet endroit le mausolée de l'imâm Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Idrîs, achchâfiy [187], près duquel s'élève un grand monastère. Ce mausolée jouit d'un revenu considérable ; il possède un dôme célèbre, d'une structure admirable, d'une construction merveilleuse, d'une élégance extrême, d'une hauteur p126 excessive. Quant à sa longueur, elle dépasse trente coudées. Enfin, on voit à Karâfah une quantité innombrable de tombeaux d'oulémâ et de saints personnages. On y trouve aussi [les sépultures] d'un grand nombre de compagnons de Mahomet et de personnages distingués, tant parmi les anciens que parmi les modernes ; tels qu'Abd errahmân, fils de Kâcim, Achhab, fils d'Abd al'azîz [188], As-

observées, souvent pour commémorer les morts. Suivant une tradition populaire, « cette nuit, l'arbre du Paradis, qui porte inscrits sur ses feuilles les noms de tous les vivants, est secoué et les feuilles de ceux qui vont mourir dans l'année tombent ».

184 Husain, fils du quatrième calife Ali et de Fatima, la fille du Prophète, a été tué avec la plus grande partie de sa famille à Kerbela, en Irak, en 681. C'est cette tragédie qui est commémorée par les shi'ites le 10 du mois de muharram, anniversaire de l'événement. Pendant le siège d'Ascalon par les croisés en 1153, les sultans fatimides Égypte, descendants de Husain, avaient amené la tête de Husain au Caire, et lui ont bâti un magnifique mausolée.

185 Il s'agit d'une madrasa bâtie par Saladin et également décrite par Ibn Djubair en 1183.

186 Sitt Nafisa, morte en 823, est restée la grande patronne féminine du Caire. Son mausolée, construit par les Fatimides et situé à la limite de la cité moderne, au début de la Qarafa, reste, bien que plusieurs fois reconstruit, un lieu de pèlerinage.

187 Le monument funéraire de l'imam Shafi'i (voir n. 100), le plus grand Égypte, date, dans sa forme actuelle, de 1210 et constitue toujours un lieu de pèlerinage.

188 Abdar-Rahman ibn al-Otaki, mort en 806, disciple fameux de l'imam Malik, fondateur de l'école malikite.

bagh, fils d'Alfaradj [189] ; les deux fils d'Abd alhakem ; Abou'lkâcim, fils de Cha'bân ; Abou Mohammed Abd alouehhâb [190]. Mais leurs sépultures ne jouissent d'aucune célébrité dans ce cimetière [191] et ne sont connues que des personnes qui leur portent un intérêt particulier.

Quant à Châfi'y, il a été servi par la fortune, dans sa personne, dans ses disciples et ses compagnons, tant de son vivant qu'après sa mort. Il a confirmé par son exemple la vérité de ce vers de sa composition :

> *L'assiduité rapproche toutes les choses éloignées, et le bonheur ouvre toutes les portes fermées.*

Du Nil d'Égypte

Le Nil Égypte [192] l'emporte sur tous les fleuves de la terre par la douceur de ses eaux, la vaste étendue p127 de son cours et sa grande utilité [pour les populations riveraines]. Les villes et les villages se succèdent avec ordre le long de ses rivages. Ils n'ont vraiment pas leurs pareils dans toute la terre habitée. On ne connaît pas un fleuve dont les rives soient aussi bien cultivées que celles du Nil. Aucun autre fleuve ne porte le nom de mer. Dieu très haut a dit : « Lorsque tu craindras pour lui, jette-le dans la mer [193]. » Dans ces mots, il a appelé le Nil *Yemm*, ce qui veut dire la même chose que *bahr* (mer). On lit dans la tradition véridique que le Prophète de Dieu arriva, lors de son voyage nocturne [194], au Lotus placé à l'extrême limite du Paradis [195],

---

Rival du précédent, Abdal Aziz le remplaça comme chef des malikites Égypte il est mort en 820.

Les deux tombeaux, qui se trouvaient l'un en face de l'autre, ont aujourd'hui disparu.

189 Mort vers 840 ; l'ensemble de ces tombes est également cité par Ibn Djubair.

190 Cadi du Caire, mort en 1031. Sa tombe, située près du monument d'imam Shafi'i, a également disparu.

191 Il s'agit dans l'ensemble des tombes de personnages de rite malikite comme l'auteur, qui sont négligés par les Cairotes en majorité shafi'ites.

192 Appelé ainsi pour le distinguer du Nil du Soudan qui est en réalité... le Niger.

193 Coran, XXVIII, 6 (Dieu s'adressant à la mère de Moïse).

194 Le fameux voyage nocturne qui a conduit Muhammad de La Mecque à Jérusalem et de là aux cieux.

195 Il s'agirait plutôt d'un jujubier, « le jujubier de la limite » (Coran, LIII, 14). C'est le même arbre que celui cité en note 113.

et qu'il vit sortir de ses racines quatre fleuves, dont deux jaillissaient à l'extérieur et deux restaient à l'intérieur. Il interrogea là-dessus Gabriel, qui lui répondit : « Quant aux deux fleuves intérieurs, ils coulent dans le Paradis, mais pour les deux fleuves extérieurs ce sont le Nil et l'Euphrate. » On lit aussi dans la tradition que le Nil, l'Euphrate, le Seïhân et le Djeïhân [196], sont tous au nombre des fleuves du Paradis. Le cours du Nil se dirige du midi au nord, contrairement à celui de tous les autres fleuves. Une des particularités merveilleuses qu'il présente, c'est que le commencement de sa crue a lieu pendant les grandes chaleurs, lorsque les rivières décroissent et se déssèchent ; et le commencement de la diminution de ses eaux coïncide avec la crue et les débordements des autres fleuves. Le fleuve du Sind lui ressemble en cela, ainsi que nous le dirons ci-après. Le premier commencement de la crue du Nil a lieu au mois de hazîrân, qui est le même que celui de juin. Lorsqu'elle atteint seize p128 coudées, l'impôt territorial prélevé par le sultan est acquitté intégralement. Si le Nil dépasse ce chiffre d'une seule coudée, l'année est fertile et le bien-être complet. Mais, s'il parvient à dix-huit coudées, il cause du dommage aux métairies et amène des maladies épidémiques. Si, au contraire, il reste, ne fût-ce que d'une coudée, au-dessous de seize coudées, l'impôt territorial décroît. S'il s'en faut de deux coudées qu'il atteigne ce dernier chiffre, les populations implorent de la pluie, et le dommage est considérable. Le Nil est un des cinq plus grands fleuves du monde, qui sont : le Nil, l'Euphrate, le Tigre, le Seïhoûn et le Djeïhoûn. Cinq autres fleuves leur ressemblent sous ce rapport, savoir le fleuve du Sind, que l'on appelle Bendj âb [197] ; le fleuve de l'Inde, que l'on appelle Canc, où les Indiens vont en pèlerinage, et dans lequel ils jettent les cendres de leurs morts, car ils prétendent qu'il sort du Paradis ; le fleuve Djoûn, qui se trouve aussi dans l'Inde ; le fleuve Etel, qui arrose les steppes du Kifdjak et sur les bords duquel est la ville de Séra [198] ; et le fleuve Sarou, dans le Khitha, sur la rive duquel s'élève la ville de Khân Bâ-

[196] Seïhan et Djeïhan, les deux fleuves de la Cilicie, sont ici apparemment confondus avec Seihun et Djeïhun, l'Iaxartês et l'Oxus de l'Asie centrale qui sont, selon la tradition datant du IIIe siècle de l'hégire, deux des quatre fleuves du Paradis.

[197] Les cinq fleuves, c'est-à-dire l'Indus et ses affluents. Le Sind est le nord-ouest de l'Inde.

[198] Le Gange, la Jamuna et la Volga (Itil). Pour la plaine de Kiptchak et Saraï, la capitale de la Horde d'or, voir t. II.

lik, d'où il descend jusqu'à la ville de Khinsa, puis jusqu'à la ville de Zeïtoun, en Chine [199]. Toutes ces localités seront mentionnées en leur lieu, s'il plaît à Dieu. A quelque distance du Caire, le Nil se partage en trois branches [200], dont aucune ne peut être traversée qu'en bateau, hiver comme été. Les habitants de chaque ville ont des canaux dérivés du Nil. Lorsque ce fleuve est p129 dans sa crue, il remplit ces canaux, et ils se répandent alors sur les champs ensemencés.

Description des Pyramides et des Berbâs

Ces édifices sont au nombre des merveilles célèbres dans le cours des âges. Les hommes tiennent à leur sujet de nombreux discours, et s'engagent dans des recherches relatives à leur destination et à l'ancienneté de leur construction. Ils prétendent que toutes les sciences qui ont été connues avant le Déluge avaient pour auteur Hermès l'Ancien, qui habitait dans le Saïd supérieur et qui était appelé Khonoûkh [201]. D'après eux, il fut le premier qui discourut des mouvements célestes et des substances supérieures ; le premier qui bâtit des temples et y glorifia la divinité. Il prédit aux hommes le Déluge ; et, craignant la perte de la science et la destruction des arts, il construisit les Pyramides et les Berbâs [202] sur lesquels il représenta tous les arts et leurs ustensiles, et retraça les sciences, afin qu'elles subsistassent éternellement. On dit que le siège des connaissances et de l'autorité royale en Égypte était la ville de Ménoûf, située à un *bérîd* de Fosthâth [203]. Lorsqu'Alexandrie eut été construite, les gens s'y transportèrent, et elle fut le siège de l'autorité et des connaissances jusqu'à

---

199 Lire le fleuve Jaune, en Chine septentrionale, sur lequel ne se trouve ni Pékin (Khan Baliq), ni Hangzhou, ni Quanzhou. Le tout sera repris dans le t. III.

200 Le nombre traditionnel est de sept. Le géographe contemporain Abu'l Fida, qui en compte aussi trois, divise en deux la branche est à partir de Mansurah en comptant ainsi la branche de Rosette, celle de Damiette et le canal as-Saghir.

201 Le dieu égyptien Thoth, déjà identifié avec Hermès Trismegistos à l'époque grecque, se trouve encore réuni à l'époque islamique à l'Enoch de la Genèse (Khonouh) et au prophète Idris mentionné dans le Coran.

202 Nom donné par les Arabes aux temples pharaoniques. Le mot est d'origine copte et signifie aussi labyrinthe.

203 Menouf est Memphis et Fustat la première ville arabe fondée à la place du Caire. Un *berid* fait quatre parasanges, soit vingt et un kilomètres.

l'avènement de l'islamisme. Alors Amr, fils d'Al'as, jeta les fondements de la ville de Fosthâth, qui est encore la capitale de Égypte.

Les pyramides sont construites en pierres dures, bien p130 taillées ; elles ont une élévation très considérable et sont d'une forme circulaire [204], très étendues à la base, étroites au sommet, en guise de cônes ; elles n'ont pas de portes et l'on ignore de quelle manière elles ont été bâties. Parmi les récits que l'on fait à leur sujet, on raconte qu'un roi Égypte antérieurement au Déluge, eut un songe qui le frappa de terreur et l'obligea de construire ces pyramides sur la rive occidentale du Nil, afin qu'elles servissent de lieu de dépôt aux sciences, ainsi que de sépultures pour les rois. On ajoute qu'il demanda aux astrologues si quelque endroit de ces pyramides serait [jamais] ouvert ; que les astrologues l'informèrent qu'elles seraient ouvertes du côté nord, lui désignèrent la place où serait pratiquée l'ouverture, et lui firent connaître le montant de la dépense que coûterait cette opération. Le roi ordonna de déposer en cet endroit une somme équivalente à celle qui, d'après ce que lui avaient annoncé les astrologues, serait dépensée pour pratiquer une brèche. Il employa toute son activité à cette construction, et la termina dans l'espace de soixante ans. Il y fit graver l'inscription suivante : « Nous avons construit cette Pyramide dans l'espace de soixante ans. Que celui qui le voudra la détruise en six cents ans ; et certes, il est plus facile de détruire que d'édifier. » Lorsque l'autorité souveraine fut dévolue au khalife Ma'moûn [205], il voulut ruiner cette Pyramide. Un des docteurs de Misr lui conseilla de n'en rien faire ; mais Ma'moûn persévéra dans son dessin et ordonna d'ouvrir la Pyramide du côté du nord. On allumait un grand feu contre cet endroit, puis on y jetait du vinaigre et on y lançait des pierres avec une baliste, jusqu'à ce qu'on y eût ouvert la brèche qui existe encore aujourd'hui. On trouva vis-à-vis de cette ouverture une p131 somme d'argent que le khalife ordonna de peser. On calcula ce qui avait été dépensé pour pratiquer la brèche ; et Ma'moûn, ayant trouvé que les deux sommes étaient égales, fut très étonné de cela. On avait découvert que l'épaisseur du mur était de vingt coudées.

[204] La description faite par Ibn Battûta montre bien qu'il ne les a jamais vues.

[205] Al-Ma'mun, calife abbaside (813-833), second fils de Harun al-Rashid, fut le seul Abbaside à visiter Égypte, au cours de son règne.

DU SULTAN DU CAIRE

Le sultan du Caire, à l'époque où j'entrai dans cette ville, était Almélic annâcir Abou'lfeth Mohammed, fils d'Almélic almansoûr Seïf eddîn Kalâoûn assâlihy [206]. Kalâoûn était connu sous le nom d'Alalfy [207], parce qu'Almélic assâlih l'avait acheté pour la somme de mille dînârs d'or. Il était originaire du Kifdjak. Almélic annâcir (que Dieu lui fasse miséricorde !) était doué d'un caractère généreux et de mérites considérables. Il suffit à sa gloire d'avoir fait preuve d'une tendance prononcée à honorer les deux villes saintes et nobles, et d'avoir accompli annuellement des œuvres de bienfaisance qui venaient en aide aux pèlerins, en leur fournissant les chameaux nécessaires au transport des provisions et de l'eau, pour ceux qui seraient sans ressource, pour les pauvres, ou bien pour servir de montures à ceux qui resteraient en arrière ou seraient dans l'impuissance de marcher ; cela tant sur la route de Égypte à La Mecque que sur celle de Damas à la même ville. Il construisit aussi une grande zâouïah à Siriâkos [208], en dehors du Caire. Mais la zâouïah qu'a bâtie à l'extérieur de sa noble résidence, la ville brillante [209], notre seigneur le p132 prince des croyants, le défenseur de la religion, le refuge des pauvres et des malheureux, le lieutenant de Dieu sur la terre, celui qui accomplit les œuvres obligatoires et surérogatoires de la guerre sainte, Abou Inân (que Dieu l'assiste, le fasse triompher, lui facilite une victoire éclatante et le fasse prospérer !) ; cette zâouïah, dis-je, n'a pas sa pareille dans tout l'univers, pour l'agrément de la situation, la beauté de la construction et ses ornements en plâtre, tels que les Orientaux n'en pourraient faire de semblables. Nous mentionnerons ci-après les édifices qu'il a élevés dans ses États (que Dieu les protège et les garde en prolongeant son règne !), tant collèges qu'hôpitaux et zâouïahs.

---

[206] Également connu sous le nom de Muhammad bin Qalaun, il fut sultan à trois reprises 1293-1294, 1299-1309 et 1310-1340. Son père fut sultan de 1279 à 1290 ; esclave à l'origine, comme tous les mameluks, il appartenait à al-Salih, l'avant-dernier sultan ayyubide (1240-1249).

[207] *Alf* : mille.

[208] Siryaqus, à dix-huit kilomètres au nord du Caire, était à l'époque la résidence de campagne favorite de la cour.

[209] Fès, où la madrasa Bu'Inaniya est toujours intacte.

DE QUELQUES ÉMIRS DU CAIRE

On remarquait parmi eux : l'échanson d'Almélic annâcir, l'émir Boctomoûr [210] (c'est lui qu'Almélic annâcir a fait périr par le poison, ainsi qu'il sera raconté) ; le nâïb d'Almélic annâcir, Arghoûn addévâdâr [211], qui vient immédiatement après Boctomoûr, sous le rapport du rang ; Thochtho [212], surnommé le pois chiche vert. Il est au nombre des meilleurs émirs, et répand de nombreuses aumônes sur les orphelins, leur fournissant le vêtement et l'entretien, et payant quelqu'un pour leur apprendre à lire le Coran. p133 Il fait aussi beaucoup de bien aux *harfouches* [213]. On désigne ainsi une troupe nombreuse de gens à la face dure et aux habitudes dépravées. Almélic annâcir mit cet émir en prison. Plusieurs milliers de harfouches se réunirent, se placèrent sous la citadelle et crièrent ensemble : « Ô boiteux de malheur (c'est ainsi qu'ils appelaient Almélic annâcir), mets-le en liberté. » Almélic annâcir le fit sortir de prison. Dans la suite, il l'emprisonna une seconde fois ; alors les orphelins imitèrent la conduite des harfouches, et le roi relâcha l'émir.

On distingue encore parmi les émirs le vizir d'Almélic annâcir, qui s'appelle Aldjémâly [214] ; Bedr eddîn, fils d'Albâbah [215] ; Djémâl ed-

---

[210] Baktamur, un des émirs les plus proches du souverain et possesseur d'une fortune fabuleuse. Il sera mis à mort en 1333. (Voir t. II, p. 129).

[211] Arghun, connu sous le nom d'Al-Dawadar (le Porte-Ecritoire), fut nommé à cette charge en 1322. Il devint naïb, ou vice-roi Égypte, en décembre 1326, donc après le passage d'Ibn Battûta, et fut ensuite transféré à Alep comme gouverneur où il mourut en 1330. Le titre de porte-écritoire correspond aux fonctions du chef de la chancellerie.

[212] Tashtamur al-Badri, acheté comme esclave par Malik Nasir, fut nommé échanson puis gouverneur de Safad et Alep. Nommé vice-roi à l'avènement en 1342 du fils de Malik Nasir, al-Nasir Ahmad, il fut renversé et exécuté peu après.

[213] Les gueux du Moyen Age arabe, mentionnés dans les chroniques égyptiennes et dans les Mille et Une Nuits. Un « sultan des harfushs » est même mentionné en 1390.

[214] Voir n. 42.

[215] Badr al-din ibn al-Baba, un officier mongol qui avait déserté pour Égypte, mort en 1346.

dîn, vice-roi de Karak [216] ; Tokouz Domoûr [217] ; Behâdoûr Alhidjâzy [218] ; Kaoussoûn [219] ; Bechtec [220].

Tous ces émirs luttent d'émulation dans l'accomplissement des bonnes œuvres, la construction des mosquées et des zâouïahs. Parmi eux on remarque encore : l'inspecteur de l'armée d'Almélic annâcir, et son secrétaire, p134 le kâdhi Fakhr eddîn alkobthy [221]. C'était, dans l'origine, un chrétien copte, mais il embrassa l'islamisme et s'y distingua. Il possède de grandes qualités et les plus parfaites vertus, et occupe un rang des plus élevés auprès d'Almélic annâcir. Il répand de nombreuses aumônes et des bienfaits magnifiques. C'est sa coutume de se tenir chaque soir dans un salon, sous le vestibule de sa maison qui borde le Nil, et auquel est contiguë une mosquée. Lorsqu'arrive l'heure de la prière du soir, il va la faire dans la mosquée et retourne ensuite dans son salon. Alors on sert des aliments et nul n'est empêché d'entrer. Celui qui éprouve quelque besoin l'expose au kâdhi, qui termine son affaire. Si quelqu'un implore une aumône, Alkobthy ordonne à un de ses esclaves appelé Loulou, et surnommé Bedr eddîn, d'accompagner cet individu hors de la maison, dans un endroit où se tient son trésorier, avec des bourses pleines de pièces d'argent. Ce dernier lui donne la somme qui lui a été assignée. C'est en ce moment que les fakîhs viennent trouver Alkobthy, et qu'on lit en sa présence

---

216 Djamal al-din Aqush, gouverneur de Karak (1291-1309) et vice-roi de Syrie (1311-1312), est ensuite tombé en disgrâce, avant de réémerger comme intendant des hôpitaux et gouverneur de Tripoli en 1333. Retombé en disgrâce, il fut emprisonné à Alexandrie où il mourut en 1335.

217 Échanson de Malik Nasir, vice-roi Égypte en 1340-1341 et vice-roi de Syrie en 1342-1345, mort à cette date.

218 Apparemment Bahadur al-Timurtashi, un des intimes de Malik Nasir, mort en 1343.

219 Arrivé en Égypte comme marchand, il est devenu échanson et gendre de Malik Nasir. Commandant en chef et vice-roi pendant la période trouble qui a suivi la mort de ce souverain, il fut exécuté peu après, en 1342.

220 Nommé vice-roi de Syrie par Malik Nasir quand ce dernier était sur son lit de mort, il fut arrêté juste après la mort du sultan et exécuté en octobre 1341.

221 Il occupa le poste d'inspecteur des finances de l'armée de 1310 jusqu'à sa mort, en 1332. Il est crédité de la construction d'au moins trois mosquées au Caire.

l'ouvrage de Bokhâry [222]. Lorsqu'il a fait la dernière prière du soir, les assistants le laissent et s'en retournent.

DES KÂDHIS AU CAIRE, À L'ÉPOQUE OÙ J'ENTRAI DANS CETTE VILLE

Parmi eux on distinguait : le kâdhi des kâdhis des châfeïtes ; c'est celui de tous qui est le plus élevé en dignité et qui jouit de la plus grande considération. Il a le droit de donner l'investiture aux kâdhis de Égypte et de les destituer. Il s'appelait alors le kâdhi, l'imâm, le p135 Bedr eddîn ibn Djémâ'ah [223]. A présent, c'est son fils Izz eddîn qui est revêtu de cette charge, le kâdhi des kâdhis des mâlikites, le pieux imâm Taky eddin Alikhnây [224] ; le kâdhi des kâdhis des hanéfites, le savant imâm Chems eddîn Alharîry [225]. Il était fort brusque, mais personne ne peut lui reprocher aucune faute envers Dieu. Les émirs le redoutaient, et l'on m'a conté qu'Almélic annâcir dit un jour à ses commensaux : « Je ne crains personne, excepté Chems eddîn Alharîry » ; le kâdhi des kâdhis des hanbalites. A présent, je ne me rappelle rien à son sujet, si ce n'est qu'on l'appelait Izz eddîn [226].

ANECDOTE

Le feu Almélic annâcir donnait des audiences tous les lundis et les jeudis, dans le but d'examiner les plaintes et de recevoir les placets des plaignants. Les quatre kâdhis prenaient place à sa gauche, et on lisait les requêtes devant lui. Il chargeait quelqu'un d'interroger le re-

---

[222] Al-Bukhari, mort en 870, est l'auteur d'un des deux plus célèbres recueils (avec Muslim, voir n. 11, p. 73) de 7 200 traditions (hadiths) attribuées au Prophète.

[223] Badr al-din Muhammad, natif de Hamah (1241-1333), était un des juristes les plus connus de l'islam tardif ; nommé trois fois cadi Égypte, il a tenu la dernière fois ce poste de 1310 à 1327. Son fils Izz al-din Égypte al-Azziz (1294-1366) a également tenu deux fois le même poste.

[224] Taqi al-din Muhammad al-Akhnaï (1262-1349), appartenant à une famille qui a fourni plusieurs cadis.

[225] Shams al-din Muhammad al-Ansari ibn al-Hariri (1255-1328).

[226] Izz al-din al-Maqdisi était cadi hanbalite (la quatrième école sunnite) du Caire de 1300 à sa mort en 1312. Lui succéda son fils, Taqi al-din Ahmad, qui tenait ce poste au passage d'Ibn Battûta et qui l'a gardé jusqu'en 1337.

quérant sur le contenu de sa demande. Notre maître, le prince des croyants, Nâcir eddîn (le défenseur de la religion, que Dieu l'assiste !), a adopté dans la même matière une conduite pour laquelle il n'a pas eu de modèle, et qui ne peut être surpassée en équité ni en humilité. Cette conduite consiste à interroger lui-même p136 chaque plaignant et à lui faire droit en sa présence [227]. (Que Dieu lui permette de rendre toujours la justice par lui-même et qu'il prolonge ses jours !)

C'était la coutume des kâdhis susnommés que le kâdhi des châfeïtes eût la préséance sur les autres dans ces assemblées ; puis venait le kâdhi des hanéfites, ensuite celui des mâlikites, et enfin celui des hanbalites. Après la mort de Chems eddîn Alharîry, et lorsque Borhân eddîn, fils d'Abd Alhakk [228], le hanéfite, eut été nommé à sa place, les émirs conseillèrent à Almélic annâcir de faire asseoir au-dessus de celui-ci le kâdhi mâlikite, et rappelèrent que tel était l'usage anciennement, puisque le kâdhi des mâlikites, Zeïn eddîn, fils de Makhloûf [229], suivait immédiatement le kâdhi des châfeïtes, Taky eddîn ibn Dakîk Al'îd. Almélic annâcir ordonna qu'il en fût ainsi. Lorsque le kâdhi des hanéfites apprit cette décision, il en fut si mécontent qu'il s'abstint d'assister aux audiences. Almélic annâcir désapprouva son absence, et, ayant découvert quel en était le motif, il ordonna de le faire venir. Lorsque le kâdhi se fut présenté devant lui, le chambellan le prit par la main et le fit asseoir dans l'endroit qu'avait fixé l'ordre du sultan, c'est-à-dire immédiatement après le kâdhi des mâlikites. Sa situation demeura conforme à ce précédent.

DE QUELQUES SAVANTS ET DE QUELQUES PERSONNAGES DISTINGUÉS DU CAIRE

On remarque parmi eux : Chems eddîn Alisbahâny [230], le guide du monde dans les sciences métaphysiques ; p137 Cherf eddîn Az-

[227] Les tribunaux royaux avaient compétence sur la loi coutumière, décrétée et appliquée par l'autorité civile royale, mais considérée en principe comme complémentaire et subordonnée à la loi religieuse.

[228] Cadi de 1328 à 1338, mort en 1344.

[229] Prédécesseur d'al-Akhnaï (voir n. 154), mort en 1338.

[230] Natif d'Ispahan (1285-1349), mais qui pendant cette période (1325-1332) était professeur à Damas.

zouâouy [231], le mâlikite ; Borhân eddîn, petit-fils de Châdhily [232] par sa mère, et suppléant du kâdhi des kâdhis dans la mosquée de Sâlih ; Rocn eddîn, fils d'Alkaouba' attoûnécy [233], un des imâms de la métaphysique ; Chems eddîn, fils d'Adlân [234], le principal personnage de la secte de Châfiy ; Béhâ eddîn, fils d'Akîl [235], qui est un grand jurisconsulte ; Athîr eddîn abou Haïyân Mohammed, fils d'Yoûcef, fils de Haïyân algharnâthy [236], qui est le plus savant d'entre eux dans la grammaire ; le pieux cheïkh Bedr eddîn Abd Allah Alménoûfy ; Borhân eddîn Asséfâkocy ; Kaouâm eddîn Alkermâny, qui habitait en haut du toit de la mosquée Alazhar ; il avait pour disciples assidus un certain nombre de jurisconsultes et de lecteurs du Coran. Il professait les diverses branches des sciences, et rendait des décisions juridiques touchant les questions de dogme. Il avait pour vêtement un grossier manteau de laine et un turban de laine noir. C'était sa coutume de se rendre, après la prière de l'asr, dans les lieux de divertissements et de plaisirs, sans être suivi de ses disciples ; le noble seyid Chems eddîn, petit-fils par sa mère du sâhib (vizir) Tâdj eddîn, fils de Hinnâ [237] ; le supérieur général des fakirs de Égypte, Medjd eddîn Alaksarây [238], originaire d'Aksara en Asie Mineure ; il habite à Siriâkos ; le cheïkh Djémâl eddîn p138 Alhaouîzây [239] (Haouîzâ est un endroit situé à trois journées de marche de Basrah) ; le chef des chérifs en Égypte, le seyid noble et honoré Bedr eddîn Alhoceïny [240], qui est au nombre des

[231] Sharaf al-din al-Zawawi (1266-1342), le principal juriste malikite de son époque.

[232] Le personnage est inconnu par ailleurs ; pour al-Shadili, voir note 23 ci-dessus.

[233] Rukn al-din bin al-Qawba (1265-1338), médecin et poète. Le mot imam est ici utilisé dans le sens de « guide ».

[234] (1262-1348), cadi de l'armée sous Malik Nasir.

[235] (1295-1367), connu surtout comme grammairien.

[236] (1250-1344), autre grammairien originaire de Grenade. Les trois personnages suivants sont inconnus par ailleurs.

[237] Tadj al-din (1243-1307) était un des vizirs les plus célèbres de Malik Nasir ; son père et son grand-père avaient également occupé cette charge.

[238] Mort en 1339, il était cheikh de la zawiya bâtie par Malik Nasir.

[239] Cheikh de la zawiya de Sa'id al-Su'ad, mais nommé à ce poste en septembre 1327.

[240] Badr al-din (1297-1342) fut Naqib al-Ashraf pour naqib (voir n. 66 ci-dessus) es pour chérif (chap. 1, n. 18). Le titre de sayyid qui lui est décerné indique

hommes les plus vertueux : l'intendant du fisc, le professeur de la chapelle funéraire de l'imâm Achchâfiy, Medjd eddîn, fils de Haré-my [241], le *mohtecib* du Caire, Nedjm eddîn Assaharty [242], un des principaux jurisconsultes, qui possède au Caire un grand pouvoir et un rang élevé.

RÉCIT DE LA FÊTE DU *MAHMIL* AU CAIRE

C'est le jour où l'on promène le *mahmil* [243], ce qui attire un grand concours d'assistants. Voici la manière dont ils le célèbrent : les quatre kâdhis suprêmes, l'intendant du fisc et le lieutenant de police, officiers que nous avons déjà tous mentionnés, montent à cheval, accompagnés des plus savants jurisconsultes, des syndics des chefs de corporation et des grands de l'empire. Ils se rendent tous ensemble à la porte du château, où réside Almélic annâcir. On fait sortir à leur rencontre le mahmil, porté sur un chameau, et précédé de l'émir désigné pour faire cette année-là le voyage du Hidjâz [244]. Cet émir est accompagné de ses troupes et p139 des porteurs d'eau, montés sur leurs chameaux. Les diverses classes de la population, tant hommes que femmes, se réunissent pour cet objet ; puis elles font le tour des deux villes du Caire et de Fosthâth, avec le mahmil, et tous ceux que nous avons cités. Les chameliers les précèdent, poussant de la voix leurs chameaux. Cette fête a lieu dans le mois de redjeb [245]. A cette époque, les projets prennent leur élan, les désirs sont excités et les impulsions

parfois un descendant d'Ali par les femmes, par opposition aux chérifs, descendants en ligne directe.

241 Juriste et intendant, mort en 1334.

242 Nadjm al-din al-Saharti, de l'actuelle Siirt en Turquie, fut nommé lieutenant de la police (*muhtesib*) du Caire en 1320 et mourut en poste en 1336.

243 Le *mahmil* (localement prononcé *mahmal*) est une litière avec un sommet pyramidal, couverte de tissus brodés et décorée, qui accompagne chaque année la caravane des pèlerins à La Mecque.

244 L'office de l'émir al-Hadjdj était un des plus honorables et pour cette raison était tenu par des personnages de haut rang. L'émir al-Hadjdj était également responsable de la sécurité de la caravane.

245 Il est par conséquent peu probable qu'Ibn Battûta ait pu jamais assister à cette procession, puisque pendant le mois de radjab 726 (juin 1326) il se trouvait en haute Égypte et à son voyage de retour en 1348 il précise qu'à son arrivée au Caire la caravane de radjab était déjà partie. (Voir aussi l'introduction.)

se mettent en mouvement. Dieu jette la résolution de faire le pèlerinage dans le cœur de qui il veut, parmi ses serviteurs ; et ils commencent à s'y préparer.

Je partis enfin du Caire, par le chemin du Sa'îd, pour me rendre dans le noble Hidjâz [246]. Je passai la nuit qui suivit mon départ à Deïr Atthîn [247] dans le monastère qu'a fondé le vizir Tâdj eddîn ibn Hinnâ. C'est un couvent considérable, qu'il a bâti pour y déposer de nobles ornements et d'illustres reliques, à savoir : un fragment de l'écuelle du Prophète, l'aiguille avec laquelle il s'appliquait le *cohl*, l'alêne qui lui servait à coudre ses sandales et le Coran du prince des croyants, Aly, fils d'Abou Thâlib, écrit par lui-même. On dit que le vizir acheta les illustres reliques du Prophète que nous avons indiquées pour la somme de cent mille dirhems. Il a bâti le couvent et a légué les fonds nécessaires pour y servir à manger à tout-venant, et payer un traitement aux gardiens de ces nobles objets. (Que Dieu daigne lui faire obtenir le but pieux qu'il s'est proposé !) p140

Je quittai le couvent et je passai par Moniat Alkâïd [248], petite ville située sur le bord du Nil. De cet endroit je me rendis à la ville de Boûch [249], qui est celle de Égypte qui produit le plus de lin. On en exporte dans tout le reste de Égypte et dans l'Afrîkiyah. Je partis de Boûch et arrivai à la ville de Délâs [250], qui abonde en lin, comme celle que nous venons de mentionner, et d'où l'on en exporte aussi dans les diverses parties de Égypte et dans 1'Afrîkiyah. Je me rendis de Délâs à la ville de Bibâ [251] puis à celle de Behnéçah [252], qui est une grande

---

[246] Sur l'ensemble de ce premier voyage en Égypte d'Ibn Battûta, on connaît deux dates, celle de l'arrivée à Alexandrie le 5 avril 1326 et celle du retour au Caire vers le 15 juillet de la même année. Le voyage en haute Égypte nécessitant au moins deux mois, l'auteur a dû quitter Le Caire vers le 15 mai.

[247] Village et monastère qui existent toujours sur la rive droite du Nil à cinq kilomètres au sud du Vieux Caire. Pour Tadj al-din, voir plus haut, n. 167.

[248] Dans le district de Ghizeh, sur la rive gauche du Nil, également cité comme deuxième étape de la poste mameluke à partir du Caire. Probablement l'actuel Muna al-Amir.

[249] Bush se trouve en réalité au-delà de Dalas, cité plus loin, près de la ville actuelle de Bani Suwayf.

[250] Également mentionné par Idrisi (vers 1150) comme un centre de production de fer.

[251] A une vingtaine de kilomètres au sud de Bani Suwayf.

cité et qui possède beaucoup de jardins. On y fabrique d'excellentes étoffes de laine. Parmi les personnes que j'y vis, je citerai le kâdhi de la ville, le savant Cherf eddîn, homme distingué et doué d'une âme généreuse. J'y rencontrai aussi le pieux cheïkh Abou Becr Al'adjémy, chez lequel je logeai, et qui me donna le festin d'hospitalité.

Je partis de Behnéçah pour la ville de Moniat ibn Khacîb [253]. C'est une ville d'une étendue considérable, bâtie sur la rive du Nil ; elle l'emporte véritablement sur les autres villes du Sa'îd et possède des collèges, des mausolées, des zâouïahs et des mosquées. C'était jadis un village appartenant à Khacîb, gouverneur de Égypte [254]. p141

HISTOIRE DE KHACÎB

On raconte qu'un des khalifes abbâcides conçut de la colère contre les habitants de Égypte. Dans le but de les avilir et d'en faire un exemple, il jura de leur donner pour gouverneur le plus vil de ses esclaves et celui dont la condition était la plus infime. Or Khacîb était le plus méprisable d'entre ceux-ci, puisqu'il était chargé de chauffer les bains [255]. Le khalife le revêtit d'un habit d'honneur et le nomma vice-roi de Égypte. Il s'imaginait que Khacîb se conduirait mal envers les Égyptiens, et qu'il leur ferait éprouver des vexations, ainsi que c'est la coutume chez ceux qui ont été élevés à la puissance sans avoir connu précédemment les grandeurs. Mais, lorsque Khacîb se vit affermi dans le gouvernement de Égypte, il tint envers les habitants de ce pays la conduite la plus louable, et devint célèbre par sa générosité et sa libéralité. Les parents du khalife et d'autres personnes allaient le trouver ;

---

252 Al-Bahnasa, sur le canal appelé Bahr Yusuf, parallèle au Nil et menant au Fayoum. D'après Ibn Hauqal (988), on y confectionnait « des teintures, des soieries brochées d'or, des voiles de navire, des tentes [...], avec des teintes inaltérables et des nuances permettant toutes sortes d'images, de l'insecte à l'éléphant ».

253 L'actuelle al-Minya, mentionnée comme une ville importante par Ibn Djubair et Léon l'Africain.

254 Le personnage historique auquel s'est accrochée la légende ici racontée appartenait à l'aristocratie persane et fut intendant des finances pour Égypte en 803 sous Harun al-Rashid.

255 Métier d'autant plus dégradant en Égypte où, en raison de la rareté du bois, on se servait de bouses de vache.

il leur faisait des présents magnifiques, et ils retournaient à Bagdad pleins de reconnaissance pour ses bienfaits. Sur ces entrefaites, le khalife demanda des nouvelles d’un certain abbâcide ; mais celui-ci resta quelque temps absent de sa cour. Lorsqu’il se présenta de nouveau devant le khalife, le monarque l’interrogea touchant son absence. Cet homme l’informa qu’il était allé trouver Khacîb, et lui apprit le don qu’il en avait reçu. (C’était un présent considérable.)

Le khalife se mit en colère ; il ordonna de crever les yeux à Khacîb, de le chasser de Égypte, de le ramener à Bagdad et de le jeter au milieu des places de cette ville. Quand l’ordre de se saisir de Khacîb arriva en Égypte, on lui interdit d’entrer dans sa maison. Il avait au doigt une pierre précieuse d’une valeur considérable ; il parvint à la cacher et la cousit durant la nuit dans son vêtement. Cependant on le priva de la vue, et on le jeta sur p142 le pavé de Bagdad. Un poète vint à passer près de lui et lui dit : « Ô Khacîb, je m’étais dirigé vers toi de Bagdad en Égypte, afin de te louer dans une kacîdeh [256], mais j’ai trouvé que tu étais parti de ce pays-là. Or je désire que tu entendes ma pièce de vers. — Comment l’écouterais-je, répondit Khacîb, dans l’état où tu me vois ? — Mon seul but, reprit le poète, c’est que tu l’entendes. Quant au cadeau [que je pourrais espérer], tu en as fait aux autres d’assez magnifiques. (Que Dieu t’en récompense !) — Fais donc », répondit Khacîb. Le poète lui récita :

> *Tu es Alkhacîb [l’abondant] et cette ville est Fosthâth ; or répandez-vous [car, toi, par ta générosité, elle, par son immense étendue], vous êtes tous les deux une mer.*

Lorsqu’il fut arrivé à la fin du poème, Khacîb lui dit : « Découds cet ourlet. » Le poète l’ayant fait, Khacîb reprit : « Prends cette pierre précieuse. » Le poète refusa, mais Khacîb l’adjura de la prendre ; et il obéit. Puis il la porta au marché des joailliers. Lorsqu’il la présenta à ceux-ci, ils lui dirent : « Certes, ce joyau ne convient qu’au Khalife », et ils firent connaître la chose au prince. Celui-ci ordonna qu’on amenât le poète, et lui demanda des explications concernant le joyau. Le poète lui raconta l’histoire de ce bijou. Le khalife, ayant alors regretté sa conduite envers Khacîb, commanda de l’amener en sa présence, lui fit un cadeau magnifique et lui permit de demander ce qu’il voudrait.

[256] Ode.

Khacîb désira que le calife lui donnât ce village, et le calife y consentit. Khacîb demeura en cet endroit jusqu'à sa mort, et le légua à sa postérité, qui la posséda jusqu'à son entière extinction.

Le kâdhi de Moniat ibn Khacîb, à l'époque où j'y entrai, était Fakhr eddîn Annoueïry, le mâlikite. Son p143 gouverneur était Chems eddîn, émir bon et généreux. J'entrai un jour au bain, dans cette ville, et je vis que les hommes ne s'y couvraient pas [d'un pagne]. Cela me fut très pénible. J'allai trouver le gouverneur et je l'en instruisis. Il m'ordonna de ne pas m'éloigner, et prescrivit d'amener les locataires des bains. On leur fit signer des engagements portant que toutes les fois qu'un homme entrerait au bain sans caleçon ils seraient punis d'une amende. L'émir déploya envers eux la plus grande sévérité.

Je quittai le gouverneur de Moniat ibn Khacîb, et je me rendis de cette ville à Manlaouy [257], petite ville bâtie à deux milles de distance du Nil ; elle a pour kâdhi le jurisconsulte Cherf eddîn Addémîry ; le châfeïte, et ses principaux habitants sont des gens appelés les Bénou Fodhall. Un d'eux a fait bâtir une djâmi, pour la construction de laquelle il a dépensé la majeure partie de ses richesses. Il y a dans Manlaouy onze pressoirs à sucre. C'est la coutume des habitants de n'empêcher aucun pauvre d'entrer dans ces pressoirs. Le pauvre apporte un morceau de pain tout chaud, et le jette dans le chaudron où l'on fait cuire le sucre ; puis il le retire tout imprégné de cette substance et l'emporte.

De Manlaouy, je me rendis à Manféloûth [258], ville dont l'aspect est beau et la construction élégante. Elle s'élève sur le bord du Nil, et est célèbre par les bénédictions dont elle a été l'objet.

Anecdote

Les habitants de cette ville m'ont raconté qu'Almélic annâcir avait ordonné de faire, pour la mosquée sacrée p144 de La Mecque (que Dieu

[257] L'actuelle Mallawi.

[258] L'actuelle Manfalut. « Il n'est point au Sa'id de cité qui l'égale. Le blé en est apporté à Misr (Le Caire), pour sa bonne qualité et la densité de son grain » (Ibn Djubair, 1183).

augmente sa noblesse et sa considération !), une grande chaire, d'un travail excellent et d'une construction admirable. Quand elle fut terminée, il commanda de lui faire remonter le Nil, pour la faire passer ensuite dans la mer de Djouddah, puis à La Mecque. (Que Dieu l'ennoblisse !) Lorsque le navire qui la portait fut arrivé à Manféloûth et vis-à-vis de sa mosquée principale, il s'arrêta et refusa de passer outre, quoique le vent fût favorable. L'équipage fut extrêmement étonné de cela, et s'arrêta plusieurs jours, pendant lesquels le vaisseau ne marcha pas davantage. Alors on écrivit à Almélic annâcir, pour l'informer de cette aventure. Almélic annâcir ordonna de placer cette chaire dans la mosquée de Djâmi de Manféloûth, ce qui fut exécuté. Je l'ai vue dans cette ville. On fabrique à Manféloûth un mets qui ressemble au miel ; on l'extrait du blé et on l'appelle *anneïda* [259]. On en vend dans les marchés du Caire.

Je me rendis de Manféloûth à la ville d'Acïoûth [260], place considérable, dont les marchés sont magnifiques. Elle a pour kâdhi Cherf eddin Arrahîm, sur nommé *Il n'y a plus de revenu*. C'est un surnom sous lequel il est bien connu, et dont voici l'origine. En Égypte et en Syrie, c'est entre les mains des kâdhis que se trouvent les fondations pieuses [261] et les aumônes destinées aux voyageurs. Lorsqu'un pauvre arrive dans une ville, il en va trouver le kâdhi, et celui-ci lui donne la somme qui lui a été assignée. Or, quand un pauvre se présentait devant le kâdhi susmentionné, ce magistrat lui disait : « Il n'y a plus de revenu », c'est-à-dire il ne reste p145 absolument rien sur l'argent provenant des fondations pieuses. C'est pourquoi il a reçu ce sobriquet, qui est resté attaché à son nom. Parmi les cheïkhs distingués d'Acïoûth, on remarque le pieux Chihâb eddîn Ibn assabbâgh, qui me traita dans sa zâouïah.

---

[259] Blé trempé pendant quelques jours puis séché, pilé et cuit dans l'eau.

[260] Asyut, résidence du gouverneur général de la haute Égypte d'après Ibn Duqmaq. Ibn Djubair parle de ses murailles et Yaqut (après 1200) y compte soixante-quinze églises chrétiennes.

[261] Des biens en pleine propriété sont affectés à perpétuité à un établissement à caractère charitable, fondé ou non par le donateur. L'ensemble de l'institution s'appelle *waqf*.

Je partis de cette ville pour Ikhmîm [262], qui est une ville grande, solidement bâtie et magnifique. On y voit le *berbâ* connu sous le même nom que la ville ; il est construit en pierres et renferme des sculptures et des inscriptions, ouvrages des anciens, et qui ne sont pas comprises actuellement ; ainsi que des figures représentant les cieux et les astres. On prétend que cet édifice a été bâti, tandis que l'Aigle volant [263] était dans le signe du Scorpion. On y voit aussi des représentations d'animaux, etc. Les habitants de la ville font, à propos de ces figures, des contes sur lesquels je ne m'arrêterai pas. Il y avait à Ikhmîm un homme appelé Alkhathîb, qui ordonna de démolir un de ces berbâs, et qui fit construire avec ses pierres un collège. C'est un homme opulent et célèbre par sa générosité. Ses envieux prétendent qu'il a acquis les richesses qu'il possède en demeurant dans ce berbâ. Je logeai à Ikhmîm dans la zâouïah du cheïkh Abou'l'abbâs ibn Abd azzhâhir. Elle renferme le mausolée de son aïeul Abd azzhâhir [264]. Abou'l'abbâs a pour frères Nâcir eddîn, Medjd eddîn et Ouâhid eddîn. Ils ont coutume de se réunir tous, après la prière du vendredi, en compagnie du khathîb Noûr eddîn, mentionné plus haut, de ses enfants, du kâdhi de la ville, le fakîh Mokhlis, et des autres principaux habitants. Ils font une lecture complète du Coran et célèbrent les louanges de Dieu, jusqu'à la prière de l'asr. Après qu'ils l'ont faite, ils lisent la soûrate de la Caverne, puis ils s'en retournent. p146

Je me rendis d'Ikhmîm à Hou [265], grande ville située sur le rivage du Nil. J'y logeai dans la medréceh de Taky eddîn, fils d'Asserrâdj. Je vis que les étudiants y lisent chaque jour, après la prière du matin, une section du Coran ; puis on lit les prières du cheïkh Abou'lhaçan achchâdhily et ses litanies de la mer. On trouve à Hou le noble seyid Abou Mohammed Abd Allah Alhaçany, qui est au nombre des hommes les plus pieux.

---

[262] L'actuelle Akhmim. Son temple, démoli au XIV^e^ siècle, est cité par tous les voyageurs antérieurs.

[263] Trois étoiles de la constellation de l'Aigle.

[264] Saint personnage, descendant de Dja'far, frère d'Ali.

[265] Sur le coude du Nil entre Jirja et Qina.

MIRACLE DE CE SEYID

J'entrai chez ce chérif, regardant comme une bénédiction de le voir et de le saluer. Il m'interrogea touchant mes projets ; et je lui appris que je voulais faire le pèlerinage de la mosquée sainte, par le chemin de Djouddah. Il me dit : « Cela ne t'arrivera pas quant à présent. Retourne donc sur tes pas, car tu feras ton premier pèlerinage par le chemin de la Syrie. » Je quittai ce chérif ; mais je ne conformai pas ma conduite à ses paroles, et je poursuivis mon chemin jusqu'à ce que j'arrivasse à Aïdhâb. Alors il me fut impossible d'aller plus loin, et je revins sur mes pas vers Le Caire, puis vers la Syrie. La route que je suivis dans le premier de mes pèlerinages fut le chemin de la Syrie, ainsi que me l'avait annoncé le chérif.

Cependant, je partis de Hou pour la ville de Kinâ [266], qui est petite, mais qui possède de beaux marchés. On y voit le tombeau du chérif pieux, saint, auteur de prodiges admirables et de miracles célèbres, Abd arrahîm Alkinâouy. J'ai vu dans le collège Seïfiyeh, à Kinâ, son petit-fils Chihâb eddîn Ahmed. Je partis de Kinâ pour p147 Koûs [267], ville grande et possédant les avantages les plus complets. Ses jardins sont touffus, ses marchés magnifiques ; elle a des mosquées nombreuses et des collèges illustres ; enfin, elle est la résidence des vice-rois du Sa'îd. A l'extérieur de cette ville se trouvent la zâouïah du cheïkh Chihâb eddîn, fils d'Abd alghaffâr, et celle d'Al-afrem. C'est ici qu'a lieu, au mois de ramadhân de chaque année, la réunion des fakirs voués au célibat. Parmi les savants de Koûs, on remarque : son kâdhi Djémâl eddîn Ibn assédîd [268] et son khathîb Feth eddîn, fils de Dakîk al'îd [269], un des hommes diserts et éloquents qui ont obtenu la supériorité dans l'art de la prédication. Je n'ai vu personne qui l'égale, excepté le prédicateur de la mosquée sacrée [à La Mecque], Béhâ eddîn At-

[266] L'actuelle Qina. « Une ville du Sa'id toute blanche [...]. Elle se distingue particulièrement par la retenue de ses femmes, qui vivent constamment dans les maisons ; on ne voit jamais une femme dans la rue » (IBN DJUBAIR, 1183).

[267] D'après Ibn Duqmaq, Qus était le siège du commandement militaire de la haute Égypte. A l'époque d'Ibn Djubair, elle constituait le point de départ des caravanes pour Aïdhab.

[268] (1279-1342), cadi et prédicateur de Qus.

[269] Un Djalal al-din, et non Fath al-din, ibn Daqiq al-Id, mort en 1326-1327, professeur à Qus, est mentionné dans les biographies.

thabary, et le khathîb de la ville de Khârezm Hôçâm eddîn Alméchâthy (tous deux seront mentionnés plus tard) ; le jurisconsulte Béhâ eddîn, fils d'Abd al'azîz, professeur dans le collège mâlékite ; le fakîh Borhân eddîn Ibrâhîm alandalocy, qui possède une noble zâouïah.

Je me rendis de Koûs à la ville d'Alaksor [270] qui est petite, mais jolie. On y voit le tombeau du pieux anachorète Abou'lheddjâdj alaksory [271], près duquel s'élève une zâouïah. D'Alaksor, je partis pour Armant [272], ville petite, mais possédant des jardins et bâtie sur le rivage du Nil. J'y fus traité par le kâdhi, dont j'ai oublié le nom. p148

D'Armant, je me rendis à Esnâ [273], ville grande, pourvue de larges rues et abondante en productions utiles. Elle compte beaucoup de zâouïahs, de collèges et de mosquées cathédrales, et possède de beaux marchés et des jardins remplis d'arbres. Elle a pour kâdhi le kâdhi en chef Chihâb eddîn, fils de Meskîn. Il me donna l'hospitalité, me témoigna de la considération et écrivit à ses substituts de me bien traiter. Parmi les hommes distingués d'Esnâ, on remarque le pieux cheïkh Noûr eddîn Aly et le pieux cheïkh Abd alouâhid Almicnâcy, qui actuellement possède une zâouïah à Koûs.

D'Esnâ, je me rendis à la ville d'Adfou [274], qui en est éloignée d'un jour et d'une nuit, pendant lesquels on voyage dans un désert ; puis nous traversâmes le Nil, pour nous rendre d'Adfou à la ville d'Athouâny [275]. En cet endroit, nous louâmes des chameaux et nous voyageâmes avec une troupe d'Arabes, connus sous le nom de Daghîm [276], dans un désert complètement inhabité, mais dont les chemins

---

[270] Al uqsur : les palais d'où Luxor.

[271] Mort en 1244. Son tombeau se trouve encore dans une mosquée à l'intérieur des ruines du temple d'Amenophis III.

[272] Armant, à la même latitude que Luxor, mais à l'intérieur des terres, sur la rive opposée du Nil, constitue un détour pour Ibn Battûta.

[273] L'actuelle Isna. Ibn Duqmaq compte 13 000 maisons. « Les habitants sont riches en grains, en bestiaux, en argent monnayé parce qu'ils font du commerce avec la Nubie par le désert et par le Nil » (LÉON L'AFRICAIN).

[274] L'actuelle Idfou.

[275] Ici, on pourrait penser à la ville d'Assouan, également point de départ des caravanes pour Aïdhab, mais qui se trouve à une centaine de kilomètres au sud d'Idfou. Or, au deuxième volume, Ibn Battûta précise qu'il s'agit du village d'al-Atwani, en face d'Idfou.

[276] Tribu arabe dont les origines sont inconnues,

sont d'ailleurs très sûrs. Une des stations que nous y fîmes fut pour nous arrêter à Homaïthirâ, où se trouve la sépulture de l'ami de Dieu, Abou'lhaçan achchâdhily [277]. (Nous avons raconté le miracle qu'il fit, en prédisant qu'il mourrait en cet endroit.) Ce canton abonde en hyènes ; aussi, pendant la nuit que nous y passâmes, fûmes-nous continuellement occupés à repousser ces animaux. Un d'eux se dirigea vers mes bagages, déchira un sac qui s'y trouvait, en retira une valise remplie de dattes et l'emporta. Le p149 lendemain matin, nous la retrouvâmes en morceaux et vîmes que la majeure partie de son contenu avait été mangée.

Lorsque nous eûmes marché pendant quinze jours, nous arrivâmes à Aïdhâb [278], qui est une ville considérable, abondante en poisson et en lait. On y apporte du Sa'îd des grains et des dattes. Elle a pour habitants les Bodjâs [279]. Les individus de ce peuple sont de couleur noire ; ils s'enveloppent le corps dans des couvertures jaunes, et lient sur leur tête des fichus dont chacun est large d'un doigt. Ils n'admettent pas les filles à hériter [280]. Leur nourriture consiste en lait de chamelle ; ils montent des *méhâri*, qu'ils appellent *assohb* [281]. Le tiers de la ville appartient à Almélic annâcir, et les deux autres tiers au

---

277 Voir chap. 1, n. 27.

278 Aïdhab, lieu d'embarquement des pèlerins maghrébins et égyptiens pour La Mecque après l'occupation de la Palestine par les croisés, fut également le terminal du commerce maritime avec le Yémen et les Indes. Progressivement abandonnée à partir du XIV^e^ siècle, elle fut détruite en 1426 et remplacée par Sawakin. Elle était située à une vingtaine de kilomètres au nord de Halaib près de la frontière soudanaise.

279 Tribu nomade d'origine proto-égyptienne habitant le désert de Nubie et les bords de la mer Rouge. Leur islamisation à l'époque devait être toute relative, mais en progression par rapport à l'époque d'Ibn Djubair : « Cette race de Noirs est plus égarée du bon chemin que les animaux domestiques et leur est inférieure pour l'intelligence. [...] Hommes et femmes circulent tout nus, n'ayant qu'un chiffon pour cacher leurs parties sexuelles ; et, pour la plupart, ils ne les cachent point du tout. En un mot c'est un peuple sans moralité et il n'y a point de péché à appeler sur eux la malédiction divine. »

280 « Quant à vos enfants, Dieu vous ordonne d'attribuer au garçon une part égale à celle de deux filles » (Coran, IV, 11). Donc contradiction par rapport aux règles islamiques.

281 Les meharis, dromadaires de Mehra, en Arabie du Sud, sont célèbres pour leur rapidité. La variante rouge et blanc (*ashab*) ici mentionnée est celle appelée *bishari*.

roi des Bodjâs, qui porte le nom d'Alhadraby [282]. Il y a dans Aïdhâb une mosquée dont p150 la construction est attribuée à Alkasthallâny [283], C'est un édifice célèbre par son caractère de sainteté ; je l'ai visité et en ai ressenti la bienfaisante influence. A Aïdhâb habitent le pieux cheïkh Moûça et le vénérable cheïkh Mohammed almarrâcochy, qui se prétend le fils d'Almortadha [284], roi de Maroc, et se dit âgé de quatre-vingt-quinze ans.

Lorsque nous fûmes arrivés à Aïdhâb, nous vîmes que Alhadraby, sultan des Bodjâs, faisait la guerre aux Turcs [285], qu'il avait déjà coulé bas les navires, et que les Turcs s'étaient enfuis devant lui. Notre voyage par mer étant rendu impossible, nous vendîmes les provisions que nous avions préparées, et nous retournâmes vers la haute Égypte, en compagnie des Arabes qui nous avaient loué des chameaux. Nous atteignîmes la ville de Koûs, que nous avons mentionnée plus haut. De là nous descendîmes le Nil (or c'était l'époque de sa crue). Après un trajet de huit jours, nous abordâmes au Caire. Je restai une seule nuit dans cette ville, et je me dirigeai vers la Syrie. Cela se passait au milieu du mois de cha'bân de l'année [286].

J'arrivai à la ville de Belbeys [287], qui est grande et possède beaucoup de jardins ; mais je n'y ai rencontré personne dont je désire faire mention. Ensuite j'atteignis Assâlihiyah [288], et de là nous entrâmes dans les sables, et nous fîmes halte successivement dans leurs stations, telles que : Assaouâdah, Alouarrâdah, p151 Almothallab, Al'arîch et Alkharroûbah [289]. Dans chacune d'elles il existe une hôtellerie, qu'on

---

[282] C'est-à-dire appartenant à la tribu de Hadrabi, se disant d'origine arabe et vivant dans les environs d'Aïdhab.

[283] Qutb al-din Muhammad al-Qastallani (1217-1287), cheïkh soufi connu.

[284] Al-Murtadha (1248-1266), l'avant-dernier souverain almohade.

[285] Ibn Battûta utilise ce terme pour désigner les troupes mameluks, esclaves d'origine turque.

[286] La mi-juillet 1326.

[287] Bilbays, deuxième étape de la poste mameluke après Qaylub, était à l'époque la capitale de la province de Sharqiya et siège du commandement militaire.

[288] Troisième étape de la poste, elle fut fondée par le sultan ayyubide al-Malik al-Salih (1240-1249), comme forteresse de frontière.

[289] L'ordre correct est Qatya (6e étape de la poste), al Mutailib (8e), al-Sawada (9e), al-Warrada (10e), al-Arish (12e), al-Kharruba (13e), Ghazza, la dernière, étant la 17e étape de la poste.

appelle dans le pays du nom de khân, et où logent les voyageurs, avec leurs montures. A l'extérieur de chaque khân se trouve un grand vase d'eau à l'usage gratuit des voyageurs, et une boutique où ceux-ci achètent ce dont ils ont besoin pour eux et leurs montures. Au nombre de ces stations est Kathiâ [290], qu'on écrit aussi Kathiah, par le changement de l'élif (*a*) en ha (*h*), marque du féminin ; et elle est bien connue. C'est là qu'on perçoit les droits sur les négociants [291], qu'on visite leurs marchandises, et qu'on examine très attentivement ce qu'ils ont avec eux. C'est là que sont les bureaux des douanes, les receveurs, les écrivains et les notaires. Son revenu est de mille dînârs d'or par jour. Personne ne dépasse cette station pour aller en Syrie, si ce n'est avec un passeport délivré au Caire, et nul ne pénètre en Égypte par ce point sans un passeport de Syrie ; et cela par sollicitude pour les habitants et par crainte des espions de l'Irâk. Cette route est confiée aux Arabes, qui ont été spécialement préposés à sa garde. Lorsque la nuit arrive, ils passent leur main sur le sable, de manière qu'il n'y reste aucune trace ; et le lendemain matin l'émir vient et examine le sable. S'il y trouve une trace, il exige des Arabes qu'ils lui représentent celui qui l'a faite. Ils se mettent tout de suite à sa recherche, et il ne leur échappe pas. Alors ils l'amènent devant l'émir, qui le châtie à son gré [292].

Au temps de mon arrivée à Kathiâ, il s'y trouvait Izz eddîn Ostâdh eddâr [293] Akmâry, un des meilleurs émirs. Il me donna l'hospitalité, me traita avec honneur et permit le passage à ceux qui étaient avec moi. Près de lui se trouvait Abd eldjélîl elmoghréby elouakkâf, qui reconnaissait les Barbaresques et leur pays, et il demandait à ceux d'entre eux qui arrivaient à Kathiâ de quel endroit ils étaient, afin de ne pas confondre avec d'autres voyageurs ; car, pour les Barbaresques, on ne met aucun obstacle à ce qu'ils passent par Kathiâ.

---

[290] L'actuelle Bir Qatia, à 45 kilomètres à l'est du canal de Suez à la hauteur de Qantarah. Yaqout (env. 1200) la décrit comme une localité au milieu des sables avec des maisons en rameaux desséchés de palmier.

[291] La taxe ordinaire d'après le droit islamique est de 5 % sur l'or et l'argent introduit en Égypte, mais des droits additionnels étaient également perçus. Qatia produisait la plus grande somme parmi les douanes de Égypte. Pour la valeur du dinar, voir chap, 1er, n. 16.

[292] Qalqashandi (mort en 1418) mentionne les mêmes faits.

[293] *Ustad el-dar* : maître du palais, titre de la hiérarchie mameluke.

Retour à la Table des Matières

3. La Syrie et la Palestine

Retour à la Table des Matières

Ensuite nous partîmes et nous arrivâmes à la ville de Ghazzah [294], qui est la première ville de Syrie du côté de l'Égypte. Elle est vaste, bien peuplée, ornée de belles places et de nombreuses mosquées, et elle n'est pas entourée de murs. Elle possédait jadis une belle mosquée principale. Quant à la mosquée dans laquelle se tient maintenant la réunion du vendredi, elle a été bâtie par l'émir illustre E1-djâouély [295] C'est un édifice d'une construction très élégante, fort solide, et sa chaire est en marbre blanc. Le kâdhi de Ghazzah est Bedr eddîn Es-salkhaty elhaourâny, et son professeur est Alem eddîn, fils de Sâlim. Les fils de Sâlim sont les principaux habitants de la ville ; un d'eux est Chems eddîn, kâdhi de Jérusalem.

Je partis de Ghazzah pour la ville du Khalîl [296]. C'est une place de peu d'étendue, mais qui tient un rang éminent. Elle est brillante de lumières, belle à l'extérieur, admirable à l'intérieur. Elle est située au fond d'une p155 vallée, et sa mosquée est d'un joli travail, d'une construction solide, d'une grande beauté et fort élevée [297]. Elle est bâtie en

---

[294] Ghazza, auparavant un simple bourg faisant partie du territoire de Ramlah fut élevée au rang de chef-lieu de gouvernement par Malik Nasir.

[295] Alam al-din al-Jawali (1255-1345), gouverneur de Ghazza de 1313 à 1320 et de 1342 à 1345. Il a construit plusieurs édifices publics à Ghazza dont la mosquée en question, bâtie en 1318 sur les fondations d'une église des croisés.

[296] Khalil, l'ami de Dieu, est le surnom d'Abraham dans la tradition musulmane et sa ville est Hébron.

[297] La mosquée était à l'origine une église bâtie par les croisés sur des fondations probablement antiques préromaines.

« [...] une belle église où sont deux cavernes pour les sépulcres des trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, et de leurs femmes. Les musulmans ont cette église en grande vénération, et ne permettent à aucun chrétien d'y entrer mais les juifs y sont admis en payant » (Rudolphe DE SUCHEN, 1336-1350).

pierres de taille, et dans un de ses angles, il y en a une dont un côté a trente-sept empans. On dit que Salomon a ordonné aux génies de construire cet édifice [298]. A l'intérieur de la mosquée est la grotte vénérable et sainte où se trouvent les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, auxquels font face trois autres tombeaux, qui sont ceux de leurs épouses. A droite de la chaire, et tout à côté de la paroi méridionale, se trouve un endroit d'où l'on descend, par des degrés de marbre construits solidement, dans un passage étroit qui aboutit à un large espace pavé de marbre où se voit la représentation des trois sépulcres. On dit qu'ils sont juste en face. C'était là que se trouvait le chemin pour parvenir à la grotte bénie ; mais il est maintenant fermé. Pour ma part, je suis descendu plusieurs fois dans l'endroit dont il vient d'être parlé.

Parmi tout ce qu'ont mentionné les savants comme preuve de l'existence réelle des trois nobles tombeaux dans ce lieu-là, je citerai ce que j'ai extrait du livre d'Aly, fils de Dja'far arrâzy, qu'il a intitulé : *le Flambeau des cœurs, au sujet de l'authenticité des tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* [299]. Il s'appuie, dans cet ouvrage, sur le témoignage d'Abou Horaïrah, qui s'exprime ainsi [300] : « L'envoyé de Dieu dit : "Lorsque p156 l'ange Gabriel me fit faire le voyage nocturne à Jérusalem, nous passâmes au-dessus du tombeau d'Abraham, et il me dit : *Descends, et fais une prière de deux rec'ahs, car ici se trouve le sépulcre de ton père Abraham*. Puis nous traversâmes Baït Lahm, et il dit aussi : *Descends, fais une prière de deux rec'ah, car ici a été engendré ton frère Jésus*. Il m'a amené ensuite sur le rocher". » La suite du hadîth se trouve rapportée par Errâzy.

[298] Les djinns, créés du feu, étaient soumis à Salomon. « Ils fabriquaient pour lui ce qu'il voulait : des sanctuaires, des statues, des chaudrons grands comme des bassins et de solides marmites » (Coran, XXXIV, 13).

[299] Le livre et son auteur n'ont pas été identifiés.

[300] Les premières traditions du « voyage nocturne » ne mentionnent pas la visite d'Hébron et de Bethléem (Baït Lahm). Abu Huraira, un des compagnons des dernières années de Muhammad, se trouve à la source de plusieurs traditions contestables qui lui sont attribuées. Pour les raq'as, voir chap. 2, n. 26.

Carte 3 : La Syrie et la Palestine

Lorsque je vis dans cette ville le professeur, le pieux, le vénérable, l'imâm, le prédicateur, Borhân eddîn eldja'bary [301], un des hommes saints, élus de Dieu, et un des imâms célèbres, je l'interrogeai au sujet de l'authenticité de la sépulture d'Abraham dans ce lieu. Il me dit : « Tous les hommes de science que j'ai rencontrés admettent comme positif que ces tombeaux sont ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et ceux de leurs épouses. Les hérétiques seuls combattent cette croyance, qui a été transmise aux nouvelles générations par leurs ancêtres et sur laquelle il n'y a aucun doute à entretenir. »

On raconte qu'un certain imâm entra dans cette grotte, et se tint debout près du tombeau de Sârah. Survint un vieillard à qui il demanda : « Lequel d'entre ces sépulcres est celui d'Abraham ? » Et le vieillard lui indiqua son tombeau bien connu. Puis un jeune homme entra, auquel il fit la même question, et celui-ci lui montra également le même tombeau. Enfin, un enfant arriva, à qui l'imâm adressa la demande ci-dessus ; et l'enfant lui désigna aussitôt la même sépulture. Alors le fakîh s'écria : « J'atteste que ce sépulcre est le sépulcre d'Abraham ; il n'y a aucun doute sur cela. » Il entra ensuite dans la mosquée, où il fit sa prière, et il partit le lendemain.

Dans l'intérieur de ce temple [à Hébron] se trouve p157 aussi le tombeau de Joseph [302] et, à l'orient du mausolée sacré d'Abraham, on voit le tombeau de Lot [303], placé sur une colline élevée, d'où l'on domine la contrée appelée le Ghaour [304], de la Syrie. Au-dessus de ce sépulcre se trouve un bel édifice, et le tombeau est renfermé dans une de ses cellules. Il est d'une construction élégante, blanc de couleur, et il n'est recouvert d'aucun voile.

Tout près de là on voit aussi le lac de Lot [305], qui contient de l'eau salée. On dit que c'est le lieu où se trouvaient les habitations du peuple de Lot.

---

[301] 1245-1332.

[302] Le tombeau de Joseph se trouve aujourd'hui dans une chapelle extérieure séparée.

[303] Le tombeau de Lot se trouve dans le village de Beni Nayim, à cinq kilomètres à l'est d'Hébron.

[304] La dépression de la Palestine.

[305] Bahr-i Lût, la mer Morte.

A côté du sépulcre de Lot est la mosquée qui porte le nom de Mesdjid elyakîn [306] et qui est située sur une haute colline ; elle possède une clarté et une splendeur dont aucune autre ne jouit à un tel degré. Il n'y a dans son voisinage qu'une seule habitation, occupée par son gardien.

Dans la mosquée, et près de sa porte, on voit un endroit bas, taillé dans une pierre dure, où l'on a formé une sorte de *mihrâb* qui ne peut contenir qu'un seul individu faisant sa prière ; et l'on dit qu'Abraham a adoré Dieu dans ce lieu, et l'a remercié lors de la destruction du peuple de Lot. La place où il se prosternait s'agita et s'enfonça un peu dans le sol.

Dans le voisinage de cette mosquée est une caverne où se trouve le mausolée de Fâtimah [307], fille de Hoçaïn, fils d'Aly. Tant à la partie supérieure qu'à la partie inférieure du mausolée, on voit deux tables de marbre, sur l'une desquelles est l'inscription suivante, sculptée avec des caractères admirables : « Au nom de Dieu clément p158 et miséricordieux ! A lui sont le pouvoir et la durée ; à lui appartient ce qu'il a créé et produit. A l'égard de ses créatures, il a prescrit le néant, et dans l'envoyé de Dieu réside la perfection. C'est ici le tombeau de Oumm Salamah, Fâthimah, fille de Hoçaïn. » Et sur l'autre table est sculpté ceci : « Fait par Mohammed, fils d'Abou Sahl, sculpteur au Caire. » Et au-dessous on lit les vers suivants :

> *Tu as fait résider, contre mon gré, entre la terre et la pierre, celle dont la demeure était mes entrailles (l'objet chéri de mon cœur).*
> *Ô tombeau de Fâthimah, fille du fils de Fâthimah, fille des imâms et fille des étoiles brillantes !*
> *Ô tombeau, combien tu renfermes de religion et de piété, de chasteté, de réserve et d'excès de pudeur !*

Ensuite je partis d'Hébron, me dirigeant vers Elkods [308] et je visitai sur ma route le sépulcre de Jonas, près duquel on voit un vaste édifice

---

[306] La mosquée de la Certitude, bâtie en 963, sur les lieux où Lot se serait agenouillé pour prier après la destruction de Sodome.

[307] Morte vers 728. Mudjir al-din mentionne le même tombeau en 1496.

[308] Jérusalem.

et une mosquée [309]. Je visitai aussi Baït Lahm, lieu de naissance de Jésus, où l'on voit la trace du tronc de palmier [310]. Près de là est un édifice considérable [311]. Les chrétiens ont cet endroit en très grande vénération, et ils donnent l'hospitalité à ceux qui y descendent. p159

Puis nous arrivâmes à Baït elmokaddes [312], que Dieu la glorifie ! C'est elle qui, sous le rapport de l'illustration, vient immédiatement après les deux nobles temples, et c'est là qu'eut lieu l'ascension de l'envoyé de Dieu [313] vers le ciel. La ville est grande, illustre, et construite en pierres de taille. Le roi pieux, noble, Salâh eddîn, fils d'Ayoub (que Dieu le récompense, pour le bien qu'il a fait à l'islamisme !), lorsqu'il fit la conquête de cette ville, détruisit une partie de son mur d'enceinte. Ensuite Almélic azzhâhir compléta sa démolition [314], de crainte que les Francs ne s'emparassent de la ville et ne s'y fortifiassent. Cette ville n'avait pas, auparavant, de canal ; et

[309] Ce tombeau se trouve au village de Halhul, au nord d'Hébron. Un tombeau de Jonas, beaucoup plus connu, se trouve près de Mossoul (voir p. 462). La mosquée fut bâtie en 1226.

[310] « Les douleurs la surprirent auprès du tronc du palmier [...]. L'enfant qui se trouvait à ses pieds l'appela : "Ne t'attriste pas. Ton Seigneur a fait jaillir un ruisseau à tes pieds. Secoue vers toi le tronc du palmier ; il fera tomber sur toi des dattes fraîches et mûres. Mange, bois et cesse de pleurer ! » (Coran, XIX, 3-26). « On dit que dans une église du village il y a une branche du dattier dont Marie a mangé » (IBN HAUQAL, 988). Cet objet de pèlerinage a depuis disparu.

[311] C'est l'église de la Nativité, restaurée en 1169 par Manuel Comnène, l'empereur byzantin.

[312] La maison du Sanctuaire, Jérusalem. Les deux nobles temples sont La Mecque et Médine.

[313] Référence au « voyage nocturne » (*isra*) qui amena Muhammad jusqu'à « la Mosquée la plus éloignée » (*al-Masdjid al-Aqsa*), identifiée avec Jérusalem, suivi d'une « ascension » (*mi'radj*) au ciel.

[314] Salâhaddin Ayyubi, le Saladin des Européens, reprit Jérusalem aux croisés en 1187. Malik Zahir, plus connu sous le nom de Baybars, était sultan mameluk d'Égypte de 1260 à 1277. Quant aux murailles, il semble qu'elles n'aient été détruites ni par l'un ni par l'autre mais par al-Malik al-Mu'azzam Isa, neveu de Saladin et prince de Damas en 1219 pendant la cinquième croisade. Les murailles actuelles ont été bâties par Suleyman le Magnifique, souverain ottoman (1520-1566).

c'est l'émir Seïf eddîn Tenkîz [315], gouverneur de Damas, qui de notre temps y a conduit l'eau.

Description de la sainte mosquée de Jérusalem

C'est une des mosquées admirables, merveilleuses, d'une extrême beauté ; et l'on dit qu'il n'existe pas, sur toute la surface de la terre, un temple plus grand que cette mosquée. Sa longueur, du levant au couchant, est de sept cent cinquante-deux coudées, en calculant p160 d'après la coudée *el-mâlikiyah* [316] ; et sa largeur, du midi au nord, est de quatre cent trente-cinq coudées. Elle possède beaucoup de portes sur trois de ses côtés ; mais, pour ce qui est de sa paroi méridionale, je ne lui connais qu'une seule porte, et c'est celle par laquelle entre l'imâm. Toute la mosquée n'est qu'un vaste espace, sans toit, à l'exception de la partie appelée la mosquée El-aksa, qui est couverte [317], et qui est d'une construction extrêmement solide, d'un travail fort ingénieux, recouverte d'or et de couleurs brillantes. Il y a aussi dans la mosquée d'autres endroits recouverts d'une toiture.

Description du Dôme du Rocher

C'est un édifice des plus merveilleux, des plus solides, et des plus extraordinaires pour sa forme. Il a en abondance son lot de beautés, et a reçu sa bonne part de toute chose merveilleuse. Il est situé sur un lieu élevé au milieu de la mosquée, et l'on y monte par des degrés de marbre. Il a quatre portes ; son circuit est pavé de marbre d'un travail élégant, et il en est de même de son intérieur. Tant au-dedans qu'au-dehors, il y a diverses sortes de peintures, et un ouvrage si brillant

---

[315] Une des personnalités les plus marquantes du royaume, gouverneur de Damas depuis 1312 et vice-roi de Syrie depuis 1315. Déposé à la mort de Malik Nasir en 1340 et mort en prison la même année.

[316] Il s'agit en réalité d'un quadrilatère irrégulier. Les mesures données ici correspondent aux côtés ouest et sud. La coudée royale, de trente-deux doigts, soit 52,5 cm.

[317] Il s'agit d'une grande esplanade appelée Haram al-Sharif contenant deux mosquées : al-Masdjid al-Aqsa (« La Mosquée la plus éloignée ») et Qubbat al-Sakhra (le Dôme du Rocher). La première est composée d'une nef byzantine du VII^e^ siècle et d'un portail gothique bâti en 1227.

qu'on est impuissant à les décrire. La plupart de toutes ces choses sont recouvertes d'or, et la chapelle resplendit de lumière et brille comme l'éclair. La vue de celui qui la regarde est éblouie de ses beautés, la langue de qui la voit est incapable de la décrire. Au milieu de la chapelle, on voit la noble pierre qui est mentionnée dans les p161 traditions ; et l'on sait que le Prophète est monté de là vers le ciel. C'est une pierre fort dure, et son élévation est d'environ une brasse [318].

Au-dessous de cette pierre, il y a une grotte de l'étendue d'un petit appartement. Elle est élevée aussi d'à peu près une brasse ; on y descend par des degrés, et l'on y voit la figure d'un mihrâb. Près de la pierre existent deux balustrades artistement faites, qui la renferment. Celle qui est plus rapprochée de la pierre est de fer, fort bien travaillé [319] ; l'autre est de bois.

Dans la chapelle se trouve un grand bouclier de fer, qu'on y voit suspendu. On prétend que c'est l'écu de Hamzah, fils Égypte elmotthalib [320].

DE QUELQUES SANCTUAIRES BÉNIS DANS LA NOBLE JÉRUSALEM

Parmi eux, au bord de la vallée connue sous le nom de vallée de la Géhenne, à l'orient de la ville et sur une colline élevée, on voit un édifice que l'on dit être le lieu d'où Jésus est monté au ciel [321].

Un autre, c'est le tombeau de Râbi'ah albadaouiyah, qui tire son nom du désert, et qu'il ne faut pas confondre avec Râbi'ah al'adaouiyah, laquelle est célèbre [322]. p162

---

[318] Le « rocher » de deux mètres de haut était probablement le support du grand autel des holocaustes des anciens Hébreux.

[319] La grille de fer avait été construite par les croisés au XII^e^ siècle.

[320] Oncle de Muhammad, tué à la bataille d'Uhud contre les forces mecquoises en 625.

[321] La mosquée de l'Ascension, sur le mont des Oliviers, du côté le plus éloigné de la vallée de Josaphat, ici confondue avec celle de Hinnon (Géhenne).

[322] « La Bédouine », mystique morte en 860. Son tombeau, situé sur le mont des Oliviers et toujours conservé, correspond à la crypte de Sainte-Pélagie des textes des pèlerins occidentaux. La deuxième Rabi'a, une sainte beaucoup plus connue, celle qui « brûlait intérieurement des feux de l'amour et, s'étant don-

Au milieu de la même vallée, il y a une église que les chrétiens vénèrent ; ils disent qu'elle contient le sépulcre de Marie [323]. On y voit aussi une autre église également vénérée, et où les chrétiens vont en pèlerinage [324]. C'est celle au sujet de laquelle ils font un mensonge, puisqu'ils prétendent qu'elle renferme le tombeau de Jésus [325]. Tout personne qui s'y rend en pèlerinage doit payer au profit des musulmans un tribut déterminé, et supporter diverses sortes d'humiliations que les chrétiens endurent à contrecœur. On y voit le lieu du berceau de Jésus [326], et l'on y vient implorer son intercession.

DE QUELQUES HOMMES ÉMINENTS DE JÉRUSALEM

On remarque :

Son kâdhi, le savant Chems eddîn, Mohammed, fils de Sâlim, alghazzy : il est originaire de Ghazzah, et un de ses grands personnages ;

Son prédicateur, le pieux, l'excellent Imâd eddîn Annâboloucy ;

Le savant versé dans les traditions, le moufti Chihâb eddîn Atthabary ;

Le professeur de la secte de Mâlic, lequel est aussi supérieur des nobles monastères, Abou Égypte Allah Mohammed, fils de Mothbit, Grenadin de naissance, mais habitant à Jérusalem ;

Le cheïkh qui a renoncé à tous les biens du monde, Abou Aly Haçan, connu sous l'épithète d'*aveugle*, un des notables parmi les hommes pieux ; p163

Le cheïkh, le juste, l'adorateur de Dieu, Kémâl eddîn Almérâghy ;

---

née au Seigneur, s'était entièrement détachée des créatures » (FARID UD-DIN ATTAR, *le Mémorial des saints*), vécut et mourut à Basra en 801.

323 L'église de la Vierge. « Dans la vallée du Cédron, la tombe de Maryam mère d'Isa » (AL-HARAWI).

324 Le Saint-Sépulcre (al-Qumama), laissé par le calife Omar aux chrétiens.

325 « Dieu dit : "Ô Jésus. Je vais, en vérité, te rappeler à moi ; t'élever vers moi" » (Coran, III, 55). D'où l'ascension directe, sans mort ni mise au tombeau, selon la croyance musulmane.

326 Confusion soit avec l'église de la Nativité à Bethléem, soit avec l'église de Sainte-Anne, lieu de naissance traditionnel de Marie.

Le cheïkh juste, livré au culte de Dieu, Abou Abd errahîm Abd errahmân, fils de Mousthafa, originaire d'Erzeroum. C'est un des disciples de Tâdj eddîn Errifâ'y [327]. Je me suis lié avec lui, et il m'a revêtu du froc [328] que portent les soufis.

Ensuite je quittai la noble Jérusalem [329] dans le dessein de visiter la forteresse d'Askalân [330], qui est ruinée. Ce ne sont plus que vestiges effacés et traces oblitérées. Bien peu de villes ont réuni autant de beautés qu'en a possédé autrefois Ascalon. Ici était combinée la beauté du lieu avec la force de l'emplacement, et elle joignait les avantages du continent à ceux de la mer.

A Ascalon se trouve le mausolée célèbre où était la tête de Hoçaïn, fils d'Aly, avant qu'elle fût transportée au Caire [331]. C'est une noble mosquée, très élevée, où l'on voit une citerne destinée à conserver l'eau. Sa construction est due à une Obeïdite, comme c'est écrit sur son entrée [332]. p164

Au midi de ce lieu de pèlerinage, on voit une grande mosquée qu'on nomme la mosquée d'Omar ; mais il n'en reste rien, excepté les murs. Il y a aussi des colonnes de marbre sans pareilles pour la beauté. Les unes sont debout, d'autres couchées à terre. Parmi ces colonnes, on en distingue une de couleur rouge, admirable ; et l'on prétend que

---

[327] Fondateur d'une des plus importantes sectes soufis, celle des rifais, mort en 1182. L'existence d'une zawiya des rifais à Jérusalem est aussi connue par ailleurs.

[328] Le *khirqa* revêtu par les adeptes des ordres mystiques comme signe de renonciation aux biens de ce monde. Cette investiture nécessite un long noviciat qu'Ibn Battûta n'avait pas le temps d'accomplir. Il s'agit plutôt d'un « froc de bénédiction », une investiture honoraire accordée par le cheikh à ceux qui en sont jugés dignes.

[329] Ibn Battûta, parti du Caire vers le 17 juillet et arrivé à Damas le 7 août, n'a pu effectuer qu'un trajet direct entre Jérusalem et Damas. Le très grand nombre des lieux visités ci-dessous ont dû l'être pendant ses passages en 1332 et 1348.

[330] Ascalon, démantelée par Saladin au cours de sa lutte contre Richard Cœur de Lion en 1191, fut définitivement détruite par Baybars en 1270. Son site se trouve au nord de Ghazza.

[331] « Le mashad d'al-Husayn où se trouvait sa tête que les musulmans transportèrent au Caire au moment de la prise d'Ascalon par les Francs en 1154 » (AL-HARAWI). Pour le monument correspondant au Caire, voir chap. 2, n. 114.

[332] Le calife fatimide al-Mustansir (1035-1094), descendant d'Ubaidallah, fondateur de la dynastie en Tunisie, en 908, construisit la mosquée en 1091.

les chrétiens la transportèrent dans leur pays, mais qu'ils la perdirent ensuite, et qu'elle fut retrouvée dans son ancien emplacement, à Ascalon [333].

Au sud de cette mosquée, on voit un puits connu sous le nom de puits d'Abraham [334]. On y descend par de larges degrés qui aboutissent dans des chambres. Sur chacune de ses quatre faces, il y a une source qui sort de conduits souterrains construits en pierre, et dont l'eau est bonne, mais peu copieuse. On raconte beaucoup de choses sur les propriétés excellentes de ces fontaines.

A l'extérieur d'Ascalon est la vallée des Fourmis ; et l'on dit que c'est celle mentionnée dans le livre rare [335]. Dans le cimetière d'Ascalon, il y a tant de tombeaux de martyrs et de saints personnages qu'on ne saurait les compter [336]. Le gardien de ce lieu saint nous les a montrés. Il a des appointements qui lui sont payés par le roi Égypte, en outre de ce qu'il reçoit des visiteurs à titre d'aumônes.

Je me dirigeai vers la ville de Ramlah [337], qui est aussi appelée Palestine. C'est une grande ville, abondante en p165 biens et ornée de beaux marchés. On y remarque la mosquée principale appelée *la Blanche* [338], et l'on dit que dans sa kiblah se trouvent enterrés trois cents prophètes [339]. Parmi ses jurisconsultes notables, je citerai Madjd eddîn Ennâboloucy.

---

[333] La légende est connue, mais elle se trouve pour la première fois localisée à Ascalon.

[334] « A Ascalon le puits d'Ibrahim, l'ami de Dieu que celui-ci creusa dit-on de ses mains » (AL-HARAWI).

[335] « Les armées de Salomon, composées de Djinns, d'hommes et d'oiseaux, furent rassemblées et placées en rangs. [...] elles arrivèrent à la vallée des Fourmis » (Coran, XX VII, 17-18). « Entre Bait Djibrin et Ascalon se trouve la vallée des Fourmis où, selon la tradition, Salomon conversa avec ces insectes » (ALI DE HÉRAT, 1225).

[336] « Il y a dans le cimetière d'Ascalon un grand nombre de saints et de compagnons dont on ne peut identifier les tombes » (AL-HARAWI).

[337] Ville fondée en 716 par le calife omayyade Suleyman (715-717).

[338] Signalée déjà par Muqaddasi au X^e siècle comme « plus belle et gracieuse que celle de Damas », elle est aujourd'hui en ruine, sauf le minaret, reconstruit par Malik Nasir en 1318.

[339] « On prétend que dans ses souterrains y a quarante des premiers compagnons du Prophète qui sont enterrés » (AL-HARAWI).

Ensuite je me rendis à Nâbolous [340]. C'est une ville considérable, ayant beaucoup d'arbres et des fleuves qui coulent abondamment. C'est, d'ailleurs, une des villes de la Syrie les plus riches en oliviers. On en exporte de l'huile au Caire et à Damas. On y fabrique la pâte de *kharroûb*, qu'on exporte à Damas et dans d'autres pays.

La manière de la faire consiste à cuire les caroubes (fruits du caroubier), et puis à les presser et à recueillir le suc qui en sort. C'est avec ce jus qu'on fait la pâte. On exporte le suc lui-même au Caire et à Damas.

A Naplouse, il y a aussi une espèce de melon qui porte le nom de la ville, et qui est bon et délicieux.

Enfin, sa mosquée principale est extrêmement solide et belle. Au milieu, on voit un bassin d'eau douce et d'un goût agréable.

Je voyageai ensuite vers la ville d'Adjloûn [341] ; c'est une belle ville, qui possède beaucoup de marchés et un château superbe, et qui est traversée par un fleuve dont l'eau est douce et agréable. Puis je quittai cette ville pour me rendre à Lâdhikiyah [342] et je traversai d'abord le Ghaour, qui est une vallée entre des collines. On y p166 voit le tombeau d'Abou Obaïdah, fils d'Eldjerrâh, l'*amîn* de cette population [343] ; nous le visitâmes. Près de lui se trouve une zâouïah qui fournit de la nourriture aux voyageurs. Nous y passâmes une nuit, et ensuite nous nous rendîmes à Koceïr [344], où l'on voit le tombeau de Ma'âdah, fils de Djebel [345] ; je me sanctifiai par sa visite, je voyageai

[340] Naplouse, la « ville des Samaritains » selon Ibn Hauqal.

[341] Au nord-ouest de Jerash en Jordanie. Sa citadelle, appelée Qal'at al-Rabad, fut construite en 1184 par un gouverneur de Saladin.

[342] Pour Lattakiyah, voir plus loin, n. 157. Le Ghaur (voir n. 11) est ici la vallée du Jourdain au sud du lac de Tibériade.

[343] Abu Ubaida ibn al-Djarrah, compagnon de Muhammad et commandant en chef des armées arabes en Syrie, est mort en 639. Son tombeau serait, d'après Yaqut, à Amta, à douze farsakhs de Tibériade. Patron des Syriens d'après le hadith de Muhammad « Mes compagnons sont les patrons [ou gardiens] de mon peuple. »

[344] Probablement le Qusair Mu'in al-Din de Yaqut, situé dans le Ghaur.

[345] Compagnon médinois de Muhammad, envoyé comme missionnaire au Yémen et mort de la peste en Syrie en 640.

ensuite sur le bord de la mer, et j'arrivai à la ville d'Accah [346], qui est en ruine. Acre était jadis la capitale du pays des Francs en Syrie, le lieu de relâche pour leurs navires, et on la comparait à Constantinople la grande. A l'orient de la ville est une source connue sous le nom de fontaine des Bœufs. On dit que Dieu en a fait sortir la vache pour Adam [347]. On y descend au moyen d'un escalier ; et près d'elle était une mosquée dont il reste seulement le mihrâb. Dans Acre est le tombeau de Sâlih [348].

Je partis de cette ville pour celle de Soûr [349], qui n'est plus qu'un monceau de ruines ; mais au-dehors on voit un village encore habité, dont la population est, en grande partie, composée de ces sectaires appelés p167 *arfâdh* [350]. Une fois j'y descendis dans un lieu fourni d'eau, pour faire mes ablutions ; et un de ses habitants y vint aussi pour se purifier. Il commença par laver ses pieds, puis sa figure, sans se rincer la bouche ni aspirer de l'eau par ses narines. Ensuite il passa sa main sur une partie de la tête. Je lui fis des reproches sur sa manière d'agir ; mais il me dit : « Il est certain que l'on commence l'édifice par les fondations. »

La ville de Soûr a donné naissance à un proverbe relatif à sa force et à sa position inaccessible [351], car la mer l'entoure de trois côtés, et elle possède deux portes, dont l'une ouvre sur la terre ferme et l'autre sur la mer. Celle qui conduit vers la terre possède quatre retranchements, consistant chacun en palissades qui entourent la porte. Quant à

---

346 Acre, dernier bastion des croisés en Palestine, détruite en 1291 à sa reprise par le sultan al-Ashraf Khalil.

347 « La source du Bœuf, d'où l'on raconte que le bœuf sortit pour permettre à Adam de labourer » (AL-HARAWI). Légende juive reprise par l'islam. Le site est aujourd'hui connu sous le nom d'Ain as-Sitt (La Fontaine de la Dame).

348 Un des prophètes cités par le Coran et qui ne figurent dans aucun texte antérieur. Chargé de convertir la tribu des Thamud, établie au nord du Hedjaz. « La tombe de Salih se trouverait, dit-on, dans le mur sud de la grande mosquée d'Acre » (AL-HARAWI). Mosquée et tombeau ont aujourd'hui disparu.

349 Tyr, détruite en même temps qu'Acre en 1291.

350 Rafidhites ceux qui « refusent » les trois premiers califes ; nom donné par les sunnites aux shi'ites. Le djebel Amila, dans l'arrière-pays de Tyr, au sud du Liban actuel, était toujours un centre du shi'isme. L'ordre sunnite de l'ablution commence par la tête et continue par les mains et les pieds.

351 Le passage suivant souligné a été repris à Ibn Djubair qui visita la ville en 1184.

celle qui mène à la mer, elle est placée entre deux grandes tours. Sa construction est telle qu’il n’y a dans aucun pays du monde une œuvre plus merveilleuse et extraordinaire que celle-ci. En effet, la mer l’entoure de trois côtés ; et du quatrième il y a un mur sous lequel les navires passent et près duquel ils jettent l’ancre. Il y avait anciennement, entre les deux tours, une chaîne de fer tendue, de manière que rien ne pouvait entrer ni sortir, si ce n’est après qu’on l’avait baissée. Près d’elle étaient placés des gardes et des hommes de confiance ; et personne n’entrait ni ne sortait sans qu’ils le sussent.

Acre avait un port pareil à celui que nous venons de décrire ; mais il n’admettait que les navires de petite dimension. p168

Je quittai Soûr pour aller à Saïdâ [352], qui est sur le bord de la mer. Elle est belle et fournit des fruits abondants . On en exporte en Égypte des figues, des raisins secs et de l’huile d’olive. Je me logeai chez son kâdhi, Camâl eddîn Elchmoûny elmisry. C’est un homme d’un caractère excellent, et doué d’un noble esprit.

Je me rendis ensuite à la ville de Thabariyah [353]. C’était jadis une ville grande et considérable ; mais il n’en reste à présent que de simples vestiges, qui annoncent pourtant sa grandeur et son importance d’autrefois. Il s’y trouve des bains merveilleux qui ont deux quartiers séparés, l’un pour les hommes et l’autre pour les femmes. L’eau de ces bains est très chaude. Tibériade possède le lac bien connu dont la longueur est d’environ six parasanges, et la largeur de plus de trois parasanges. Elle possède aussi une mosquée connue sous le nom de mosquée des Prophètes, et qui renferme les tombeaux de Cho’aïb, de

[352] Sidon, aux mains des croisés de 1110 à 1187, était à l’époque le principal port de Damas. Yaqut (1225) mentionne la quantité de légumes et de fleurs fournie par les environs de la ville.

[353] Tibériade. Les vestiges de l’ancienne ville se trouvaient au sud de la ville arabe. Muqaddasi (985) parle de huit bains chauds. Abu’l Feda dit également qu’en 1321 la ville était en ruine, n’ayant jamais été rebâtie après sa prise par Saladin en 1187.

sa fille, épouse de Moïse, le *calîm* [354], celui de Salomon, de Judas et de Ruben [355].

De là nous visitâmes le puits dans lequel Joseph fut p169 jeté [356]. Il se trouve dans la cour d'une petite mosquée, et a tout près de lui une zâouïah. Le puits est vaste, profond, et nous bûmes de son eau, qui est de l'eau de pluie. Cependant son gardien nous a dit que l'eau sourd aussi du puits même.

Nous nous rendîmes ensuite à la ville de Baïroût [357]. Elle est petite, mais elle a de beaux marchés et une mosquée djâmi admirable. On exporte de cette ville en Égypte des fruits et du fer.

De là nous visitâmes le tombeau d'Abou Ya'koûb Yoûcef [358], qu'on prétend avoir été un des rois du Maghreb. Ce tombeau est situé dans un lieu appelé Carac Noûh, dans le Bakâ' d'El'aziz [359]. Il y a auprès une zâouïah qui donne à manger à tous les visiteurs. On dit que le sultan Salâh eddîn a institué en sa faveur des legs pieux ; d'autres di-

---

354 Shu'aib, prophète mentionné par le Coran, a été identifié plus tard comme étant Jethro, le beau-père de Moïse. La tradition antérieure (al-Harawi) place son tombeau dans le village de Hittin à l'ouest de Tibériade. Ce dernier lieu de pèlerinage existe toujours. *Calim* (l'interlocuteur de Dieu) : titre de Moïse.

355 Muqaddasi parle de la mosquée seule. Ali de Herat (1225) mentionne le premier la tradition de l'existence d'un tombeau de Salomon à l'est du lac (Tibériade est à l'ouest) pour la rejeter et placer le tombeau à Bethléem. Ibn Djubair (1184) y ajoute le premier ceux de Judas et de Ruben, ce dernier, selon al-Harawi, étant enseveli près de Nazareth ou même au Caire.

356 « Il y avait le puits de Joseph à douze milles de Tibériade, en direction de Damas » (IBN HAUQAL, 988). « En réalité, la citerne de Joseph se trouve sur la route de Jérusalem auprès d'une localité du nom de Sindjil » (AL-HARAWI).

357 La mosquée est l'ancienne église de Saint-Jean des croisés. « On y trouve des dattiers, de la canne à sucre, des céréales en abondance. C'est un centre de commerce maritime pour l'importation et l'exportation » (IBN HAUQAL, 988). « Dans ce district est une montagne qui renferme des mines de fer » (QALQASHANDI, env. 1400).

358 Abu Ya'qub Yusuf I[er], souverain almohade du Maroc (1163-1184), mort près d'Evora au Portugal. La légende citée plus bas a été attribuée à plusieurs personnages saints de l'Islam.

359 Karak Nuh, à l'époque capitale administrative de la Biqa, la plaine située entre les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban, appelée al-Aziz, du nom du fils de Saladin.

sent que c'est le sultan Noûr eddîn [360]. Celui-ci était, en effet, du nombre des hommes vertueux et saints, et l'on assure qu'il tressait des nattes et qu'il se nourrissait du produit de leur vente. p170

ANECDOTE RELATIVE AU SUSDIT ABOU YA'KOÛB YOÛCEF

On raconte qu'il entra une fois dans la ville de Damas, qu'il y tomba malade d'une manière grave, et qu'il resta couché par terre dans les places publiques. Lorsqu'il fut guéri, il se rendit à l'extérieur de la ville, afin de solliciter l'emploi de gardien d'un jardin. Il fut engagé comme surveillant d'un verger appartenant au roi Noûr eddîn, et il demeura six mois dans ses fonctions. Quand la saison des fruits fut arrivée, le sultan alla dans le jardin, et l'intendant dit à Abou Ya'koûb d'apporter des grenades, afin que le sultan en mangeât. Il en apporta ; mais l'intendant du jardin, les ayant trouvées acides, ordonna à Abou Ya'koûb d'en cueillir d'autres, ce qu'il fit ; mais elles furent encore trouvées aigres. Alors l'intendant lui dit : « Tu es préposé à la garde de ce verger depuis six mois, et tu ne sais pas encore distinguer ce qui est doux de ce qui est acide ! » Abou Ya'koûb lui répondit : « Tu m'as loué pour garder le jardin, et non point pour manger de ses fruits. » L'administrateur se rendit alors auprès du roi, et l'informa de tout ce qui venait de se passer. Le roi envoya chercher de suite Abou Ya'koûb ; or il avait déjà vu en songe qu'il devait être mis en rapport avec ce dernier, et qu'il résulterait de l'avantage pour lui de la connaissance d'Abou Ya'koûb. Le roi le reconnut à ses traits, et lui dit : « Tu es Abou Ya'koûb. » Celui-ci lui répondit affirmativement. Alors le sultan se leva, alla vers lui, l'embrassa, et le fit asseoir à son côté. Après cela, il le conduisit dans sa demeure, et le traita dans un repas d'hospitalité, composé de choses légitimement gagnées par le travail de ses mains [361]. Abou Ya'koûb resta près de lui quelque temps ; puis il sortit de Damas, s'enfuyant tout seul au moment d'un grand froid. Il se rendit dans un village près de Damas, où il vit un p171

[360] Nur al-din Zangi, atabek (voir chap. 5, n. 72) d'Alep depuis 1146 et de Damas depuis 1154, défenseur de la Syrie musulmane contre les croisés, mort en 1174.

[361] Les religieux les plus stricts refusaient tout cadeau royal dans la mesure où celui-ci provenait des revenus issus des droits coutumiers et non du droit islamique.

individu appartenant à la classe peu aisée, qui lui offrit de le recevoir dans sa demeure. Abou Ya'koûb y consentit ; et son hôte lui prépara un bouillon, tua une poule, et la lui servit avec du pain d'orge. Abou Ya'koûb en mangea, et fit des vœux pour son hôte. Ce dernier avait un certain nombre d'enfants, parmi lesquels une jeune fille, qui était près de se marier ; et c'est un des usages de ces contrées-là que le père fournisse le trousseau à sa fille. La partie la plus importante de ce mobilier consiste en ustensiles de cuivre. Ces gens se glorifient de posséder de tels ustensiles, et ils en font l'objet de stipulations particulières. Or Abou Ya'koûb dit à son hôte : « N'as-tu pas chez toi quelques objets en cuivre ? » Le villageois répondit : « Oui, j'en ai acheté pour le trousseau de cette jeune fille. » Abou Ya'koûb reprit : « Apporte-les moi » ; et l'hôte les lui présenta. Abou Ya'koûb dit alors : « Emprunte de tes voisins tous les objets de ce genre qu'il t'est possible d'obtenir. » L'hôte le fit, et il apporta le tout à Abou Ya'koûb. Celui-ci alluma du feu sur ces objets ; il tira une bourse qu'il portait sur lui, dans laquelle se trouvait une poudre dont il jeta une partie sur le cuivre, qui fut entièrement changé en or. Il mit cela dans une chambre fermée ; puis il écrivit à Noûr eddîn, roi de Damas, pour l'instruire de ce qui venait d'arriver, et pour l'exhorter à construire un hôpital pour les étrangers malades, et à y constituer des legs. Il lui disait aussi de bâtir des zâouïahs sur les routes, de satisfaire les propriétaires des objets de cuivre, et de donner au maître de la maison une somme suffisante pour son entretien. Il terminait sa lettre en disant : « Si Ibrâhîm, fils d'Adham [362], a renoncé au royaume du Khorâçân, moi j'ai renoncé au royaume du Maghreb et à ce métier. Salut. » Après cela, Abou Ya'koûb partit sans retard.

Le maître de la maison se rendit, avec l'écrit, auprès du roi Noûr eddîn. Le roi vint dans ce village, et enleva p172 l'or, après avoir satisfait les propriétaires du cuivre et le maître de la maison. Il chercha Abou Ya'koûb ; mais il ne put ni trouver ses traces ni en obtenir aucune nouvelle.

[362] Sur Ibrahim bin Adham, auquel d'ailleurs la même légende est attribuée, voir plus loin, n. 151.

Noûr eddîn retourna à Damas, construisit l'hôpital connu sous son nom [363], dont il n'existe pas le pareil dans tout le monde habité.

J'arrivai ensuite à la ville d'Athrâbolos [364]. C'est une des capitales de la Syrie, et une de ses grandes villes ; elle est traversée par des canaux et entourée de jardins et d'arbres ; la mer l'environne de ses avantages copieux, et la terre, de ses biens durables ; elle possède des places admirables et des prairies fertiles. La mer est à deux milles de distance de Tripoli, et cette ville est de construction récente. Quant à l'ancienne Tripoli, elle était située au bord de la mer, et les Francs l'ont possédée un certain espace de temps. Mais, lorsqu'Almélic azzhâhir l'eut reprise, elle fut détruite, et la ville nouvelle fut commencée. Il y a à Tripoli environ quarante commandants des Turcs. Son gouverneur est Thaïlân [365], le chambellan, qu'on nomme le roi des émirs. Sa demeure dans cette ville est la maison connue sous le nom de *dâr essa'âdah*.

Parmi les habitudes de cet émir, nous mentionnerons la suivante : il monte à cheval tous les lundis et les p173 jeudis, et les autres émirs l'accompagnent avec leurs troupes. Il sort ainsi de la ville, et lorsqu'il y retourne, et qu'il se trouve à peu de distance de sa demeure, les émirs mettent pied à terre, et, quittant leurs montures, ils marchent devant lui jusqu'à l'instant où il rentre dans son hôtel ; et alors ils se retirent [366]. On joue de la musique militaire près de la demeure de chaque émir, tous les jours, après la prière du soir, et l'on allume les lanternes.

---

[363] Le célèbre hôpital, bâti par Nur al-din en 1154, existe toujours, à l'ouest de la mosquée omayyade. Par contre, on ne trouve pas d'autre trace de cette légende. La version courante au sujet du financement de la construction fait état d'une rançon payée par un prince croisé.

[364] Tripoli, restée pendant cent quatre-vingts ans aux mains des croisés, fut reprise en 1289 par le sultan d'Égypte al-Malik al-Ashraf Khalil (1290-1293), frère de Malik Nasir. La légende dont jouit Baybars (al-Malik al-Zahir) fait que l'ensemble des victoires sur les croisés à la fin du XIIIe siècle lui sont attribuées. Capitale d'une des six provinces de Syrie, elle fut rebâtie après sa conquête à cinq kilomètres à l'intérieur des terres près du château croisé de Saint-Gilles.

[365] En réalité, Tainal al-Ashrafi, gouverneur depuis 1326, transféré à Gazzah en 1332. *Dar essa'âdah* : l'hôtel du bonheur.

[366] Ce sont les préliminaires de la cérémonie tenue par les gouverneurs dans leur cour de justice.

Je citerai les noms suivants parmi les personnages considérables qui se trouvaient dans cette ville :

L'écrivain des choses secrètes, Béhâ eddîn, fils de Ghânim [367], un des hommes excellents et estimés, célèbre par sa libéralité et sa générosité ;

Son frère Hoçâm eddîn, cheïkh de la noble Jérusalem, et que nous avons déjà mentionné [368] ;

Le frère des deux précédents, Alâ eddîn [369], secrétaire intime à Damas ;

L'intendant de la trésorerie, Kaouâm eddîn, fils de Makîn, un des hommes éminents ;

Le kâdhi des kâdhis de Tripoli, Chems eddîn [370] fils du nakîb, un des principaux savants de la Syrie.

A Tripoli, il y a des bains très beaux, parmi lesquels celui du kâdhi Alkirimy et celui de Sendémoûr [371].

Ce dernier a été gouverneur de la ville, et l'on raconte de lui beaucoup d'histoires touchant sa sévérité envers les criminels. Nous rapporterons, comme exemple, p174 l'anecdote suivante : une femme se plaignait un jour à lui de ce qu'un de ses mamloûcs les plus chers avait commis une injustice à son égard, en lui buvant du lait qu'elle voulait vendre. Elle n'avait, d'ailleurs, pas de preuve de ce qu'elle avançait. L'émir manda le mamloûc, qui fut fendu par le milieu du corps, et le lait sortit de ses entrailles. Une histoire pareille est arrivée

[367] Mort en 1334. Secrétaire confidentiel (*kâtib al-sir*) ou secrétaire principal et chef de la chancellerie.

[368] Ce Husam al-din, mort en 1329, n'est pas frère du précédent et n'a pas été mentionné non plus dans le passage relatif à Jérusalem.

[369] Ala al-din Ah, frère du premier (1253-1336), connu pour sa courtoisie et sa charité.

[370] 1263-1345, cadi d'Alep à partir de 1330. Pour naqib, voir chap. 2, n. 66.

[371] Esentemur al-Gurdji (le Géorgien), gouverneur de Tripoli en 1301, de Hama en mai 1310, d'Alep en novembre de la même année, arrêté et exécuté quelques mois plus tard.

sous Atrîs [372], un des émirs du roi Nâcir, lorsqu'il était gouverneur d'Aïdhâb ; et une autre aussi sous le roi Kébec, souverain du Turkistân.

Je quittai Tripoli et me rendis à la forteresse des Curdes [373]. C'est une petite ville, qui a en abondance des arbres et des canaux. Elle est située sur le sommet d'une colline, et elle possède une zâouïah qu'on nomme l'ermitage de l'Ibrâhîmite, du nom de quelque grand émir. Je me logeai chez le kâdhi de la place dont je ne me rappelle pas exactement le nom à présent.

Ensuite je me transportai à la ville de Hims [374], qui est jolie. Ses environs sont agréables, ses arbres touffus, ses fleuves remplis d'eau, et ses marchés fournis de larges voies de communication. Sa mosquée principale se distingue par une beauté parfaite, et elle a au milieu un réservoir d'eau. Les habitants d'Emèse sont de race arabe, et doués de bonté et de générosité. Au-dehors de cette ville est le tombeau de Khâlid, fils d'Alouélîd [375], le p175 glaive de Dieu et de son envoyé ; et à côté il y a une zâouïah et une mosquée. Sur le tombeau se voit une couverture noire. Le kâdhi d'Emèse est Djémâl eddîn Achchérîchy [376], un des hommes les plus beaux de figure et les meilleurs pour la conduite.

---

372 Aqush al-Atris commanda une expédition sur Aidhab en 1319. Pour Kébec et la même histoire, voir t. II, p. 282. L'anecdote, ou la pratique, a bien circulé puisqu'on la retrouve pendant la campagne turco-égyptienne au Kordofan en 1821, ainsi que chez Buondelmonti concernant le sultan ottoman Murad II (1421-1441).

373 80. Hisn al-Akrad, ainsi nommé à cause d'une garnison kurde installée en 1030, fut pris en 1140 par les croisés qui y bâtirent le célèbre Crac des Chevaliers, siège des Hospitaliers de Saint-Jean. Reconquis par Baybars en 1271.

374 Homs : l'ancienne Émèse.

375 Le plus célèbre des généraux de la première conquête arabe, il chassa les Byzantins de Syrie et y mourut en 641 ou 642. Toutefois, c'est Ibn Djubair qui mentionne le premier son tombeau à Homs. Le tombeau constitue toujours un objet de pèlerinage.

376 En réalité, Abu Bakr Muhammad al-Sharishi (1295-1368), descendant de Djamal al-din, originaire de Jerez en Espagne et établi en Syrie.

Je sortis d'Emèse pour me rendre à la ville de Hamâh [377], une des métropoles les plus nobles de la Syrie, et une de ses villes les plus admirables. Elle possède une beauté resplendissante et une grâce parfaite ; elle est entourée de jardins et de vergers, près desquels on voit des roues hydrauliques [378], qu'on prendrait pour des globes célestes qui tournent. Elle est traversée par le fleuve considérable nommé Al'âcy [379]. Elle a aussi un faubourg nommé Almansoûriyah, qui est plus grand que la ville même, et où l'on voit des marchés très fréquentés et des bains magnifiques.

Dans Hamâh, il y a beaucoup de fruits, parmi lesquels celui appelé abricot à amande [380] ; car, lorsqu'on casse son noyau, on trouve à l'intérieur une amande douce.

Ibn Djozay ajoute ici : « Voici les vers composés sur Hamâh, son fleuve, ses roues hydrauliques et ses jardins, par l'homme éclairé, le voyageur Noûr eddîn Abou'lhaçan Aly, fils de Moûça, fils de Sa'îd al'ansy p176 al'ammâry algharnâthy [381], qui rapporte sa généalogie à Ammâr, fils de Yâcer :

> *Que Dieu protège les points de vue qui bordent la ville de Hamâh, et sur lesquels j'ai attaché l'ouie, la pensée et le regard !*
> *Des colombes qui chantent, des branches qui s'inclinent, des édifices qui brillent et qu'on est impuissant à décrire.*
> *On me blâme de ce que je transgresse la réserve et les défenses [de la loi) dans cette ville, et de ce que je suis livré à la coupe, au jeu et au plaisir.*
> *Puisque dans Hamâh le fleuve est 'acy, comment n'imiterais-je pas sa rébellion, et comment ne boirais-je pas [le vin] pur et sans mélange ?*
> *Et pourquoi ne chanterais-je point près de ces roues hydrauliques, de même qu'elles chantent ; et pourquoi ne l'emporterais-je pas sur elles à la*

---

377 Elle constituait un sultanat indépendant sous la suzeraineté d'Égypte gouverné par une branche de la famille ayyubide dont le représentant à l'époque était Abu'l Feda (1310-1331), le célèbre historien et géographe. Ibn Djubair donne une description détaillée de la ville.

378 Les norias de Hama sont toujours célèbres.

379 L'antique Oronte, appelé Axios à l'époque d'Alexandre en souvenir du fleuve macédonien du même nom. Ce nom fut transformé plus tard par une fausse étymologie en al-Asi (le Rebelle).

380 « Ce lieu a beaucoup de fruits et spécialement l'abricot appelé *kâfuri* (camphré), qui ne se trouve nulle part ailleurs » (DIMASHQI, env. 1300).

381 1214-1286. Géographe, historien et critique littéraire, originaire de Grenade. Il a voyagé dans l'Est entre 1240 et 1254.

danse, et ne leur ressemblerais-je pas dans l'action de puiser ?
Elles gémissent et versent leurs larmes ; et l'on dirait qu'elles se passionnent en voyant ces pleurs et implorent leur affection.

Un autre poète a dit ce qui suit au sujet des mêmes roues hydrauliques, et en faisant usage de la figure appelée *taourïah* [382].

Une roue hydraulique [une amante] s'est attendrie à cause de la grandeur de ma faute, et de la demeure éloignée elle a aperçu ma visite.
Elle a pleuré par compassion pour moi, et ensuite elle a rendu manifeste son chagrin. Qu'il te suffise donc de savoir que le bois lui-même pleure sur le rebelle. p177

Un poète moderne a dit ce qui suit sur le même sujet, en employant aussi la même figure du sens détourné :

Ô mes seigneurs, qui avez habité Hamâh, j'en jure par vous, je n'ai pas abandonné la piété ni la sincérité !
Toutes les fois qu'après votre départ on mentionne notre entrevue, un œil obéissant fait couler les larmes, tout comme le rebelle.

Revenons au récit du voyage. Je me suis mis ensuite en route pour la ville de Ma'arrah, du nom de laquelle ont tiré leur surnom le poète Abou'l'alâ elma'arry [383] et plusieurs autres poètes.

Ibn Djozay dit : « Cette ville a été appelée Ma'arrah de No'mân, parce qu'un fils de No'mân, fils de Béchîr alansâry [384], compagnon de Mahomet, étant mort pendant que son père était gouverneur à Emèse, celui-ci le fit enterrer à Ma'arrah, et elle fut connue sous le nom de Ma'arrah de No'mân. Auparavant, elle était nommée Dhât elkouçoûr [385]. On dit aussi que Anno'mân est une montagne près de la ville, et dont celle-ci aurait pris le nom. »

Reprenons la relation du voyage. Alma'arrah est une ville petite, jolie, et la plupart de ses arbres sont des figuiers et des pistachiers ; on

---

382 *Taourïah* : allusion détournée.

383 Un des plus célèbres poètes arabes (973-1057).

384 Né à Medina vers 623, gouverneur de Homs au nom d'un chef rebelle en 683, il fut tué au cours d'une révolte des habitants en 684.

385 Qui possède des palais. « Elle est également connue sous le nom de Dhat Qasrain (Qui possède deux châteaux). Elle a des grands vergers de figuiers, pistachiers, abricotiers, oliviers, grenadiers, pommiers et autres fruits » (DIMASHQI, env. 1300).

transporte de leurs fruits au Caire et à Damas. Au-dehors de la ville, et à la distance d'une parasange, est le tombeau du prince des croyants, Omar, fils d'Abd al'azîz [386], près duquel il n'y p178 a point de zâouïah ni de gardien. La raison de cela, c'est qu'il est situé dans le pays d'une espèce particulière de chiites [387], gens méprisables, qui haïssent les dix premiers apôtres de Mahomet. (Que Dieu soit satisfait d'eux et maudisse quiconque les a en aversion !) Ils ont aussi en horreur tout individu dont le nom est Omar, et spécialement Omar, fils d'Abd al'azîz, à cause de ce qu'il a fait pour honorer Aly [388].

Nous partîmes de cette ville pour nous rendre dans celle de Sermîn [389]. Elle est belle, abondante en vergers, et la plus grande partie de ses arbres consiste en oliviers. On y fait le savon en briques, qu'on exporte au Caire et à Damas, et aussi le savon parfumé, pour laver les mains, qu'on colore en rouge et en jaune. On y fabrique des vêtements de coton qui sont jolis et qui prennent le nom de cette ville. Ses habitants sont satiriques et ils détestent les *dix* premiers apôtres de Mahomet [390] ; et, chose surprenante ! ils ne mentionnent jamais le mot *dix*. Quand leurs courtiers crient dans les places les marchandises à l'encan et qu'ils en viennent au nombre *dix*, ils prononcent *neuf plus un*. Un certain Turc [mamloûc], se trouvant un jour dans Sermîn, entendit un courtier annoncer *neuf et un*. Alors il le frappa sur la tête avec sa masse d'armes, en disant : « Prononce *dix*. » Alors il dit : « *Dix* avec la massue » (c'est-à-dire par force).

Sermîn possède une mosquée djâmi, où il y a neuf coupoles ; et ces gens n'en ont point fait dix, par persistance dans leur superstition méprisable. p179

De Sermîn, nous nous rendîmes à la ville de Haleb [Alep], la ville grande et la métropole magnifique. Voici ce que dit Abou'lhoçaïn, fils

---

386 Omar II, le calife omayyade (717-720). Enseveli à Dair al-Naqira à l'est de Ma'arra, son tombeau, actuellement oublié, était bien connu des auteurs anciens à partir de l'époque ayyubide.

387 Les shi'ites de cette région appartiennent à la secte extrémiste des Nusaïri.

388 Omar II avait interdit la malédiction d'Ali à partir de la chaire des mosquées, laquelle faisait partie du rituel omayyade.

389 A deux journées à l'ouest d'Alep. « C'est une ville possédant plusieurs oliviers et autres arbres » (ABU'L FEDA, 1321).

390 « Toute sa population est aujourd'hui composée d'Ismaïlites » (YAQUT, 1225).

de Djobeïr, en la décrivant : « Le mérite de cette ville est immense, et sa renommée aura cours en tout temps. Sa possession a souvent été recherchée par les rois, et son rang a fait impression sur les hommes. Combien de combats n'a-t-elle pas suscités, et combien de sabres brillants n'ont-ils pas été dégainés pour elle ! La solidité de sa forteresse est célèbre, et son élévation est évidente ; on ne se hasardait pas à l'attaquer, à cause de sa force, ou, si on l'osait, on ne l'emportait pas. Ses côtés sont en pierre de taille, et elle est construite dans des proportions pleines de symétrie. Elle a cherché à surpasser en durée les jours et les années, et elle a conduit à leur dernière demeure les notables et les plébéiens ! Où sont ses princes hamdânites et leurs poètes [391] ? Tous ont disparu, et les édifices seuls sont restés. Ô ville surprenante ! Elle dure, tandis que ses possesseurs ont passé ; ceux-ci ont péri, et sa dernière heure n'est pas arrivée. On la recherche après eux, et on l'obtient sans beaucoup de difficultés ; on désire l'avoir, et l'on y réussit au moyen du plus léger sacrifice. Telle est cette ville d'Alep. Combien de ses rois n'a-t-elle pas introduits dans un temps passé, et combien de vicissitudes de la fortune n'a-t-elle pas bravées par sa position ! Son nom a été fait du genre féminin ; elle a été ornée des atours des jeunes femmes chastes, et elle s'est soumise à la victoire, de même que d'autres l'ont fait. Elle a brillé comme une nouvelle mariée, après le sabre de sa dynastie, Ibn Hamdân. Hélas ! sa jeunesse s'en ira, on cessera de la rechercher, et encore quelque temps, sa destruction arrivera avec promptitude. » p180

La forteresse d'Alep s'appelle Achchahbâ [392] ; dans son intérieur il y a deux puits d'où jaillit l'eau, et on n'y craint pas la soif. Deux murs entourent le château ; il y a tout auprès un grand fossé d'où l'eau sourd ; et sa muraille compte des tours rapprochées les unes des autres. Ce fort renferme des chambres hautes, merveilleuses, et percées de fenêtres. Chaque tour est occupée, et dans ce château fortifié les aliments ne subissent aucune altération par l'effet du temps.

---

[391] Saif al-Dawla (le Sabre de l'État), de la famille arabe des Hamdan, occupa Alep en 944 et fut célèbre par ses campagnes contre les Byzantins et l'éclat littéraire de sa cour. Après sa mort en 967, ses descendants se sont maintenus à Alep jusqu'à la fin du siècle.

[392] La Grise. La raison de cette dénomination est inconnue. Aucun puits n'est aujourd'hui connu et il est possible qu'il s'agisse de conduits souterrains.

On y voit un sanctuaire que visitent quelques personnes, et l'on dit qu'Abraham y priait Dieu [393], Cette forteresse ressemble à celle appelée Rahbet [394]. Mâlic Ibn Thaouk, qui se trouve près de l'Euphrate, entre la Syrie et l'Irak. Lorsque Kâzân [395], le tyran des Tartares, marcha contre la ville d'Alep, il assiégea ce fort pendant plusieurs jours ; puis il s'en éloigna, ayant été frustré dans son désir de s'en emparer.

Ibn Djozay, dit : « Le poète de Seïf eddaoulah, nommé Alkhâlidy [396], a dit au sujet de cette forteresse : »

C'est un lieu vaste et âpre qui surgit contre celui qui veut s'en emparer, avec son beffroi élevé et son flanc indomptable.
L'atmosphère étend sur ce lieu un pan de nuage et décore ce château d'un collier, que forment ses étoiles brillantes.
Lorsqu'un éclair brille dans la nuit, ce fort apparaît, à travers ses interstices, comme resplendit la constellation de la Vierge, entre les espaces des nuages. p181
Combien d'armées ce château n'a-t-il pas fait périr dans l'angoisse, et combien de conquérants n'a-t-il pas mis en fuite !

Le même poète dit encore ce qui suit sur ce château, et ce sont des vers admirables :

C'est une citadelle dont la base embrasse les sources d'eau, et le sommet dépasse la ceinture d'Orion.
Elle ne connaît point la pluie, puisque les nuées sont pour elle un sol, dont ses bestiaux foulent les côtés.
Lorsque le nuage a donné de l'eau en abondance, l'habitant de la forteresse épuise l'eau de ses citernes avant que ses sommets soient humectés.
Son belvédère serait compté au nombre des étoiles des cieux, si seulement il parcourait leurs orbites.
Les ruses de cette forteresse ont repoussé les subterfuges des ennemis, et les maux qu'elle a occasionnés l'ont emporté sur leurs maux.

---

393 Le maqam Ibrahim, fondé par Nur al-din Zangi.

394 Située sur l'Euphrate en Syrie et construite par Malik bin Tawq vers 815 sous le calife abbasside al-Ma'mun.

395 Ghazan Khan, souverain mongol Ilkhanide (1295-1304). Mena deux expéditions contre Alep en 1299 et 1300, sans succès.

396 Il s'agit en réalité de deux frères poètes, Abu Bakr Muhammad et Abu Othman Saïd, morts respectivement en 990 et 1009, qui ont souvent signé leurs poèmes ensemble.

Voici ce que dit au sujet de ce château Djémâl eddîn Aly, fils d'Aboul'lmansoûr :

> *Peu s'en faut que, par l'immensité de sa hauteur, et le point culminant auquel son sommet atteint, ce château ne fasse arrêter le globe céleste, qui tourne autour de la terre.*
> *Ses habitants se sont rendus à la Voie lactée comme à un abreuvoir, et leurs chevaux ont brouté les étoiles comme on paît les plantes fleuries.*
> *Les vicissitudes des temps se détournent de lui par crainte et par frayeur, et le changement n'existe pas pour ce château.*

Reprenons le récit du voyage. On donne à la ville d'Alep le nom de Halab Ibrâhîm [397], car ce patriarche y p182 a habité, et il possédait de nombreux troupeaux de brebis, dont il donnait à boire le lait aux pauvres, aux mendiants et aux étrangers. Ces gens se réunissaient et demandaient le lait d'Abraham, de manière que la ville finit par être ainsi appelée. C'est une ville excellente, qui n'a pas sa pareille pour la beauté de l'emplacement, la grâce de sa disposition, la largeur de ses marchés et leur symétrie. Ils sont recouverts d'une toiture en bois, et les habitants y trouvent toujours de l'ombre. La *kaïçâriyah* [398] d'Alep est unique pour la beauté et la grandeur. Elle entoure la mosquée, et chacune de ses galeries est placée en face d'une des portes du temple. La mosquée djâmi d'Alep est une des plus jolies qu'on puisse voir [399]. Dans sa cour, il y a un bassin d'eau, et tout autour d'elle règne une chaussée pavée très vaste. La chaire est d'un travail admirable, et incrustée d'ivoire et d'ébène. Près de cette mosquée principale se trouve un collège qui lui ressemble par la beauté de sa situation et sa construction solide. Il est attribué aux émirs de la famille de Hamdân [400]. Outre celui-ci, il y a dans la ville trois autres collèges et un hôpital.

---

397 Lait d'Abraham. Cette légende se retrouve aussi chez les chroniqueurs des croisades. En réalité, le nom Halap se retrouve dans les textes hittites du XX^e^ siècle avant notre ère.

398 Il s'agit d'un khan où des marchandises sont également vendues. Le nom fait penser à une origine romaine ou byzantine, mais des antécédents n'ont pas été retrouvés.

399 La mosquée, brûlée par les Arméniens en 1260, fut rebâtie par Malik Nasir en 1326.

400 Probablement la madrasa de Hallawiya, qui est l'ancienne cathédrale chrétienne transformée en mosquée en 1124 et ensuite en madrasa par Nur al-din Zangi en 1150. Dans ce cas, il ne s'agirait donc pas d'une fondation hamdanide.

Quant à l'extérieur d'Alep, c'est une large et vaste plaine, où se voient de grands champs ensemencés, des vignes plantées avec ordre, et des vergers sur le bord de son fleuve. Celui-ci est le même qui passe à Hamâh et qui est nommé Al'âcy [401]. On dit qu'il a reçu cette dénomination parce que celui qui l'examine s'imagine à tort que son courant est de bas en haut. L'esprit éprouve, dans le voisinage de la ville d'Alep, un contentement, p183 une gaieté, une joie comme on n'en ressent pas ailleurs. C'est une des villes qui sont dignes d'être le siège du khalifat.

Ibn Djozay dit : « Les poètes se sont fort étendus dans la description des beautés de la ville d'Alep, et dans la mention qu'ils ont faite de son intérieur et de ses environs. » Parmi eux Abou Ibâdah elbohtory [402] s'exprime ainsi au sujet de cette ville :

> *Ô éclair qui a brillé un peu au-dessus de ce que je chéris, Alep, du haut du château de Bithiâs [403] !*
> *Il emprunte sa couleur du lieu où croît la rose jaune, et de toutes ces vastes plaines, et ces lieux abondants en myrte.*
> *C'est une terre qui, venant à mon secours, lorsque je suis bien triste par le souvenir de votre absence, ne manque pas de me rendre plus gai.*

Le poète illustre Abou Becr essanoûbéry [404], dit à ce sujet :

> *Que le lait de la nuée abreuve le séjour fortuné d'Alep ! Combien cette ville n'ajoute-t-elle pas de plaisir au plaisir même !*
> *Que de jours heureux y ont été passés dans la joie, tandis que la vie n'y était pourtant pas réputée agréable !*
> *Lorsque les plantes déploient dans Alep leurs étendards, leurs robes de soie et les bouts de leurs turbans.*
> *On admire au matin leurs côtés purs comme l'argent, et leur milieu brillant comme l'or.* p184

Abou'l'alâ elma'arry [405] dit sur le même sujet :

> *Alep est pour celui qui y arrive un jardin d'Eden, et pour ceux qui s'en éloignent un feu ardent.*

---

401 La rivière d'Alep est le Quwaiq qui descend du nord et non pas l'Asi.

402 Abu Ubada al-Buhturi (820-897), un des plus célèbres poètes syriens.

403 Village à cinq kilomètres à l'est d'Alep où se trouvait le palais d'un prince arabe. Aussi bien le palais que le village étaient déjà en ruine vers 1225.

404 Abu Bakr al-Sanawbari, mort en 945, originaire d'Antioche, poète paysagiste.

405 Voir n. 90 ci-dessus.

Le grand y est magnifique, et à ses yeux la valeur de ce qui est petit est augmentée par l'effet du charme de ce lieu.
Or Kouwéik est une mer dans l'esprit de ses gens, et un de ses cailloux tient le rang du mont Thabîr [406].

Voici ce que dit sur cette ville Abou'lfitiân, fils de Djaboûs [407] :

Ô mes deux amis ! quand ma maladie vous fatiguera, faites-moi respirer le doux souffle du vent d'Alep,
Du pays dans lequel le vent d'est a sa demeure ; car le vent vierge m'est nécessaire.

Voici sur Alep des vers d'Abou'lfath Cachâdjem [408] :

Aucun pays du monde ne procure autant d'avantages à ses habitants que le fait Alep.
Dans cette ville se trouve rassemblé tout ce que tu peux désirer. Visite-la donc, c'est un bonheur de s'y trouver.

Écoutons maintenant Abou'lhaçan Aly, fils de Moûça, fils de Saïd algharnâthy al'ansy [409] :

Ô conducteur des chameaux, que tu laisses longtemps reposer les montures ! Poussons-les plutôt ensemble dans le chemin d'Alep. p185
Car cette ville est le lieu de mon désir, le séjour que je souhaite, et le point de mire de mes vœux.
Elle possède Djewchen [410] *et Bithiâs ; et dans elle résident des hommes vraiment généreux.*
Quelle pâture on y trouve pour satisfaire l'œil et l'esprit ! Les souhaits y sont abreuvés à pleine coupe.
Les oiseaux qui chantent annoncent leur gaieté ; les branches des arbres se penchent pour s'embrasser.
En haut de la citadelle appelée Achchahbâ se voient dans tout son circuit les étoiles du ciel qui l'environnent en guise de ceinture.

Reprenons le récit du voyage. A Alep se trouve le roi des émirs, nommé Arghoûn eddéwâdâr ; il est l'émir principal du roi Nâcir [411].

---

406 Montagne près de La Mecque.

407 1003-1081. Originaire de Damas.

408 Abu'l-Fath bin al-Sindi, mort en 970. Kashadjim était son nom de plume, composé sous forme d'acrostiche à partir de ses mérites.

409 Voir n. 88 ci-dessus.

410 Nom de la chaîne formant le bord sud-ouest de la cuvette d'Alep.

411 Arghun (voir chap. 2, n. 141) fut nommé à ce poste en décembre 1326, quant Ibn Battûta était en Arabie.

C'est un jurisconsulte renommé pour sa justice, mais il est avare. Les kâdhis, à Alep, sont au nombre de quatre, un pour chacune des quatre sectes orthodoxes. L'un d'eux était le kâdhi Camâl eddîn, fils d'Ezzemlécâny, de la secte de Châfi'y [412]. C'était un personnage d'un esprit élevé ; il était très puissant, doué d'un noble cœur, d'un beau caractère, et versé dans diverses sciences. Le roi Nâcir l'avait envoyé chercher pour l'élever au poste de chef des kâdhis dans la capitale de son royaume ; mais cela n'a pas pu s'accomplir à son égard, puisqu'il mourut à Belbeys, pendant qu'il se dirigeait vers Le Caire. Lorsqu'il fut investi de la dignité de kâdhi à Alep, il fut complimenté par les poètes de Damas et autres lieux ; et parmi ceux qui lui adressèrent des vers se trouva le poète de la Syrie, Chihâb eddîn Abou Becr Mohammed, fils du cheïkh traditionnaire Chams eddîn Abou Abd Allah Mohammed, fils de Nobâtah elkorachy elomaouy p186 elfâriky [413]. Il le loua par un long et remarquable poème, dont voici le commencement :

Djillik, la vaste [414], a été triste de ton absence, tandis que Achchahbâ s'est réjouie de ton arrivée.
Un chagrin a surmonté Damas lors de ton départ ; la splendeur et l'élévation ont plané sur les collines d'Alep.
La maison dont tu as occupé le vestibule a resplendi, de sorte qu'on a vu sa lumière briller comme l'éclair.
Ô vous tous qui avez joui des libéralités et des actes de noblesse de celui en comparaison duquel sont réputés avares les hommes généreux,
Celui-ci est Camâl eddîn : mettez-vous donc sous sa protection, et vous en serez satisfaits ; car ici se trouvent la vertu et les bienfaits.
Il est kâdhi des kâdhis, l'illustre personnage de son temps. Les orphelins et les pauvres qui reçoivent ses faveurs peuvent se passer de toute autre assistance.
C'est un kâdhi dont l'origine et la postérité sont pures et sans tâche. Il s'est acquis de la gloire ; les pères et les fils s'ennoblissent par son moyen.
Grâce à lui, Dieu a été bienfaisant envers les habitants d'Alep ; et le Ciel peut favoriser qui il lui plaît.
Son intelligence et sa faconde ont dissipé le doute et l'obscurité, comme si

412 1269-1327. Nommé chef cadi d'Alep en 1324.

413 De la tribu des Quraishites, de la famille des Omayyades, né à Mayyafarikin (l'actuel Silvan au sud-est de la Turquie). De son vrai nom Djamal al-din, et non Shihab al-din, il était considéré comme le prince des poètes de son âge (1287-1386).

414 Nom poétique de Damas (voir plus loin, n. 182).

ce brillant esprit était un soleil.
Ô juge des juges ! ton mérite est trop supérieur pour que tu te réjouisses d'occuper un rang élevé.
Certes, les dignités sont au-dessous de ton esprit, dont le mérite est plus haut placé que l'étoile d'Orion.
Tu possèdes pour les sciences des capacités célèbres, et semblables à l'aurore, dont la lumière a dissipé les ténèbres ; p187
Et tu as des vertus dont ton ennemi lui-même atteste l'excellence. Pourtant les ennemis ne sont point habitués à confesser le mérite [des adversaires].

Ce poème contient au delà de cinquante vers, et le kâdhi en récompensa l'auteur par le don d'un habillement et d'une somme d'argent. De tous les vers de cet écrivain, les poètes préfèrent le commencement de la kacîdah que nous avons citée, et dont le premier mot est *acifat* [415].

Ibn Djozay dit à ce propos : « Il n'est pas exact de soutenir que ce poète se distingue surtout par les vers qui sont en tête du poème ci-dessus ; car il brille plus dans les petites pièces de vers qu'il a composées que dans les poèmes plus longs. C'est à lui qu'est échue, de nos jours, la primauté dans la poésie, pour tous les pays de l'Orient. Il fait partie de la postérité du prédicateur Abou Yahia Abd errahîm, fils de Nobâtah, qui est l'auteur de sermons bien connus. Parmi ses petites pièces de vers, celle qui suit est admirable, et on y voit la figure appelée allusion détournée :

Je l'ai aimée ; elle était mince, svelte, ornée de noblesse. Elle ravissait l'esprit et le cœur de l'amant.
Elle était avare des perles de sa bouche pour qui voulait l'embrasser ; puis elle se soumit un beau matin avec ce dont elle avait été avare.

Revenons à notre récit. Parmi les kâdhis d'Alep est le grand juge de la secte hanéfite, l'imâm, le professeur, Nâcir eddîn, fils d'El'adîm [416], beau de figure et de conduite, issu d'une famille noble de la ville d'Alep.

Lorsque tu vas à lui pour recevoir ses bienfaits, tu le vois tout joyeux, comme si tu lui donnais ce que tu lui demandes. p188

[415] « A été triste. »
[416] 1290-1351 il succéda dans ce poste à son père en 1321 et son fils lui succéda.

Quant au chef des kâdhis du rite de Mâlic, je ne le nommerai pas. C'était un des hommes jouissant de la confiance du prince au Caire ; et il a pris cette charge importante sans la mériter. Je ne me souviens pas du nom du chef des kâdhis du rite hanbalite ; il était originaire de Sâlihiyah, près de Damas. Le chef des chérifs, à Alep, est Bedr eddîn, fils d'Ezzahrâ [417]. Au nombre des jurisconsultes de cette ville se trouve Cherf eddîn, fils d'El'adjémy [418]. Ses parents sont au nombre des principaux personnages de la ville d'Alep.

Ensuite je partis pour la ville de Tîzîn [419], qui est située sur le chemin de Kinnesrîn. Tîzîn est une ville moderne, qui a été fondée par les Turcomans ; ses places sont belles, et ses mosquées extrêmement jolies. Le kâdhi de cette ville est Bedr eddîn El'askalâny. Quant à la ville de Kinnesrîn [420], elle était ancienne et grande ; mais elle a été détruite, et il n'en reste maintenant que des vestiges.

Je me dirigeai vers la ville d'Anthâkïah [421]. C'est une grande et noble ville. Elle possédait jadis une muraille solide, qui n'avait pas sa pareille dans toute la Syrie ; mais lorsque le roi Zhâhir en fit la conquête, il détruisit son mur d'enceinte. Antioche possède une forte population ; ses édifices sont bien bâtis ; elle est garnie de beaucoup d'arbres, et a de l'eau en abondance. Au-dehors de la ville passe 1'Oronte. Dans la ville se p189 trouve le tombeau de Habîb *ennadjdjâr* [422], près duquel il y a une zâouïah qui fournit la nourriture à tous venants. Son cheïkh est le pieux, le vénérable Mohammed, fils d'Aly, dont l'âge dépasse cent années, et il jouit encore de toutes ses forces.

---

417 Mort en 1331.

418 La famille Ibn al-Adjami produisit une longue lignée de savants et de juristes, mais le personnage lui-même est inconnu.

419 A une journée de marche à l'ouest d'Alep, c'était un des villages fortifiés faisant face à la principauté croisée d'Antioche.

420 Capitale administrative du nord de la Syrie à l'époque de la conquête arabe, elle était déjà en déclin au milieu du X^e^ siècle (ISTAKHRI, 951). Située au sud-est d'Alep, elle n'est pas, par conséquent, sur la même route que Tizin.

421 Siège de la principauté d'Antioche depuis 1098 jusqu'à sa reconquête par Baybars en 1268. L'actuelle Antakya en Turquie.

422 Le personnage de Habib le charpentier, toujours vénéré, a succédé à celui d'Agabus, martyr chrétien cité dans les Actes des Apôtres.

Je le visitai un jour dans son jardin ; il avait rassemblé du bois, et il le souleva sur ses épaules pour l’apporter dans sa demeure à la ville ; et je vis aussi son fils, qui avait dépassé l’âge de quatre-vingts ans ; mais il avait le dos voûté, et il ne pouvait pas se lever. Celui qui les regarde pense que, des deux, le père est le fils, et que le fils, c’est le père.

Je partis ensuite pour la forteresse de Boghrâs [423] ; c’est un château fort inexpugnable et que l’on ne songe pas à attaquer. Près de lui sont des jardins et des champs ensemencés, et c’est par là qu’on entre dans le pays de Sîs [424], qui est la contrée des infidèles arméniens. Ceux-ci sont soumis au roi Nâcir et lui payent tribut. Leurs dirhems sont d’argent pur, et ils sont distingués par le nom de albaghliyah [425], On confectionne chez eux les étoffes appelées eddébîziyah [426], L’émir de la forteresse de Boghrâs est Sârim eddîn, fils d’Echcheïbâny. Il a un fils, homme de mérite, dont le nom est Alâ eddîn, et un neveu appelé Hoçâm eddîn. Celui-ci est un homme généreux, plein de vertus, et il habite l’endroit nommé Erroços [427], pour garder la route de l’Arménie.

p190

Anecdote

Les Arméniens portèrent plainte une fois devant le roi Nâcir contre l’émir Hoçâm eddîn, et ils lui attribuèrent faussement des actions répréhensibles. Alors le roi transmit au chef des émirs, à Alep, l’ordre d’étrangler l’accusé. Lorsque cet ordre fut expédié, la chose vint à la connaissance d’un ami de l’émir, lequel était lui-même un commandant des plus haut placés. Il entra chez le roi Nâcir, et lui dit : « Ô mon maître, il est certain que l’émir Hoçâm eddîn est un des meilleurs

[423] La forteresse de Pagrae, bâtie par l’empereur byzantin Nicéphore Phocas en 968, pour protéger le col de Beylan au nord d’Antioche. Appelé Gaston ou Gastin par les croisés, elle fut prise par Saladin en 1188.

[424] Sis, l’actuelle Kozan, était la capitale du royaume de la Petite Arménie fondé en 1080, allié de la principauté d’Antioche et tributaire des Mameluks après la chute de celle-ci. Il disparaîtra en 1373.

[425] Le mot est d’origine persane, il s’agit d’un dirham « lourd ».

[426] Gibb traduit *al-dabiliya* et le fait venir de Dabil, ancienne capitale arménienne.

[427] Al-Rusus, l’actuelle Arsuz sur le rivage, au sud d’Iskenderun.

commandants, et fidèle aux musulmans ; il garde le chemin, et c'est un brave soldat. Les Arméniens veulent faire des dégâts dans le pays des musulmans, mais l'émir les repousse et les défait : c'est pourquoi nos ennemis ont en vue, par sa mort, l'affaiblissement du pouvoir des musulmans. » Il insista tant qu'il finit par obtenir un second ordre, portant de mettre l'accusé en liberté, de le gratifier de vêtements d'honneur, et de le renvoyer à son poste. Le roi Nâcir appela un courrier connu sous le nom d'Elakoûch, qu'on n'avait l'habitude d'expédier que dans les circonstances très importantes. Il lui commanda de se dépêcher et de hâter sa marche. Or il fit le voyage du Caire à Alep en cinq jours, quoiqu'il y ait un mois de distance entre ces deux villes. A son arrivée à Alep, il trouva que l'émir de cette ville avait fait déjà venir Hoçâm eddîn, et qu'il l'avait envoyé dans le lieu où l'on étrangle les condamnés. Dieu très haut le délivra, et il retourna à son poste.

Je vis cet émir, et avec lui le kâdhi de Boghrâs, Cherf eddîn elhamaouy, dans un endroit nommé El'amk [428], situé à égale distance d'Antioche, de Tîzîn et de Boghrâs. Les Turcomans campent dans cette plaine avec leurs bestiaux, à cause de sa fertilité et de son étendue. p191

Je me rendis ensuite au fort appelé Koceïr [429], diminutif de *kasr*. C'est une belle forteresse, dont le commandant est Alâ eddîn elcurdy, et le kâdhi Chihâb eddîn elarmanty, originaire d'Égypte.

Je partis pour le château dit Achchoghrobocâs [430] ; il est inaccessible, et placé sur un sommet très élevé. Son commandant est Seïf eddîn Althounthâch, homme de mérite ; et son juge, Djémâl eddîn, fils de Chadjarah, un des disciples d'Ibn Ettaïmiyah.

---

[428] La plaine d'Amik et le lac du même nom, situés au nord-est d'Antioche, entre cette ville et l'actuelle frontière syrienne.

[429] La « petite forteresse », dans le djebel Ansariyeh (la montagne des Nusairi), au sud d'Antioche. Nommée Cursat par les croisés, elle fut capturée par Baybars en 1275.

[430] Al-Shughr ul-Bukas, deux châteaux sur la rive gauche de Asi, à l'entrée du défilé de Darkush à l'actuelle frontière turco-syrienne. Construits par les croisés au XII^e siècle, ils furent pris par Saladin en 1188.

Je voyageai ensuite vers la ville de Sahyoûn [431], qui est belle, pourvue de rivières considérables et d'arbres touffus. Elle possède un excellent château, et son commandant est connu sous le nom d'Elibrâhîmy ; son juge est Mohiy eddîn Elhimsy. A l'extérieur de la ville est une zâouïah située au milieu d'un jardin, et qui donne à manger à tout venant. Elle est près du tombeau du pieux, du saint personnage Içâ elbedaouy, et j'ai visité ce sépulcre.

Je quittai cette ville, et je passai par le château de Kadmoûs, puis par celui de Maïnakah, celui d'Ollaïkah, dont le nom se prononce comme le nom d'unité d'*ollaïk*, et celui de Misyâf, et enfin par le château de Cahf [432]. Ces forts appartiennent à une population qu'on appelle Elismâïliyah ; on les nomme aussi p192 Elfidâouiyah [433] ; et ils n'admettent chez eux aucune personne étrangère à leur secte. Ils sont, pour ainsi dire, les flèches du roi Nâcir, avec lesquelles il atteint les ennemis qui cherchent à lui échapper en se rendant dans l'Irâk, ou ailleurs. Ils ont une solde ; et quand le sultan veut envoyer l'un d'eux pour assassiner un de ses ennemis, il lui donne le prix de son sang ; et s'il se sauve après avoir accompli ce qu'on exigeait de lui, cette somme lui appartient ; s'il est tué, elle devient la propriété de ses fils. Ces Ismaéliens ont des couteaux empoisonnés, avec lesquels ils frappent ceux qu'on leur ordonne de tuer. Mais quelquefois leurs stratagèmes ne réussissent pas, et ils sont tués à leur tour. C'est ainsi que la chose est arrivée avec l'émir Karâsonkoûr [434] ; car, lorsqu'il se fut enfui dans l'Irâk, le roi Nâcir expédia vers lui un certain nombre de ces

---

[431] La Saône des croisés, prise par Saladin en 1188.

[432] Forteresses situées sur le djebel Ansariyeh, entre Hamah et Ladhikiyah, et bâties au XII^e^ siècle par Rashid al-Din Sinan, le « Vieux de la Montagne » des croisés. La plus importante est l'actuelle Masyaf entre Hamah et Tartus. *Ollaïk* : ronces.

[433] Secte dissidente des Fatimides, eux-mêmes shi'ites extrémistes, fondée par Hassan Sabbah au nord de la Perse. Ses membres sont connus sous le nom de *fedayin* (ceux qui font le sacrifice de leur vie) ou *hachhachin* (de hachich, dont ils étaient sensés se droguer avant de commettre des assassinats politiques, les assassins des croisés). Les ismaïlites de Syrie étaient toujours soumis à ceux de la Perse, et après l'extermination de ces derniers par le souverain mongol Hulagu en 1256 les militants de Syrie ont dû se transformer en hommes de main des sultans mameluks. (Voir introduction.)

[434] Vice-roi de Syrie de 1310 jusqu'à sa fuite en 1312.

Ismaéliens, qui furent massacrés, et ne purent jamais venir à bout de l'émir, lequel prenait des précautions.

ANECDOTE

Karâsonkoûr était un des plus grands émirs, et un de ceux qui avaient été présents au meurtre du roi Elachraf, frère du roi Nâcir, et y avaient pris part. Quand le gouvernement du roi Nâcir fut bien établi, qu'il se vit affermi dans sa royauté [435], et que les appuis de son p193 pouvoir furent solides, il se mit à poursuivre les meurtriers de son frère et à les tuer l'un après l'autre. C'était, en apparence, uniquement pour venger son frère, mais aussi par crainte qu'on osât à son égard ce qu'on avait osé à l'égard d'Elachraf.

Or Karâsonkoûr était le chef des émirs à Alep ; et le roi Nâcir écrivit à tous les commandants qu'ils eussent à se mettre en marche avec leurs troupes, leur indiquant le moment où devait avoir lieu leur réunion près d'Alep, et leur entrée dans cette ville, afin de s'emparer de leur chef. Quand ils furent réunis au-dehors de la ville, Karâsonkoûr craignit pour sa personne ; et comme il avait huit cents mamloûcs, il se mit à cheval à leur tête, et sortit de bon matin, se dirigeant vers les troupes des émirs. Il se fraya un chemin à travers celles-ci, et prit de l'avance sur elles. (Or ces troupes étaient au nombre de vingt mille hommes.) Il se rendit au campement de l'émir des Arabes, Mohannâ, fils d'Içâ [436], lequel était à deux jours de distance d'Alep. Mohannâ était à la chasse ; et Karâsonkoûr, arrivé à sa tente, descendit de cheval, et, après avoir jeté son turban autour de son cou, il s'écria : « J'implore ta protection, ô chef des Arabes ! » Il y avait au logis Oumm elfadhl, cousine germaine et femme de Mohannâ ; elle lui dit : « Nous te prenons sous notre patronage, ainsi que tous ceux qui sont avec toi. » Il reprit : « Je demande mes enfants et mon bien. » Elle répondit : « Tu auras tout ce que tu désires ; entre ici sous notre protection. » Il le fit. Quand Mohannâ revint, il le traita avec beaucoup

[435] Ashraf Khalil fut tué en 1293 et Malik Nasir lui succéda, mais il n'a pu affirmer sa royauté qu'à partir de son troisième règne commencé en 1310. La nomination de Qarasonqur date de cette époque.

[436] Chef de la tribu d'al-Fadl, laquelle avait soutenu les Mameluks contre les Mongols et fut récompensée par des riches fiefs en Syrie.

d'égards, et mit ses propres biens à sa disposition. Mais Karâsonkoûr dit : « Je désire seulement ma famille et mes richesses, que j'ai laissées à Alep. » Alors, Mohannâ ayant convoqué ses frères et ses cousins, ils délibérèrent ensemble sur cette affaire. Quelques-uns d'entre eux consentirent à ce qu'il proposait en faveur p194 de Karâsonkoûr. D'autres lui dirent : « Comment nous mettrions-nous en état d'hostilité avec le roi Nâcir, tandis que nous sommes dans son pays, en Syrie ? » Mohannâ leur dit : « Quant à moi, je ferai pour cet homme tout ce qu'il voudra, et je m'en irai ensuite avec lui chez le sultan de l'Irâk. » Sur ces entrefaites, ils reçurent la nouvelle que les enfants de Karâsonkoûr avaient été expédiés au Caire en poste. Alors Mohannâ dit à Karâsonkoûr : « Quant à tes fils, il n'y a plus rien à faire pour eux ; mais, pour ce qui regarde tes biens, nous mettrons tout en œuvre afin de les recouvrer. » Il monta à cheval, en compagnie de ceux de sa famille qui lui obéirent, et il convoqua environ vingt-cinq mille Arabes. Ils se dirigèrent alors vers Alep, brûlèrent la porte de sa forteresse, dont ils s'emparèrent, et reprirent les richesses de Karâsonkoûr qui s'y trouvaient, ainsi que les individus de sa famille qui y étaient restés. Ils firent cela, et rien de plus ; puis ils marchèrent vers le royaume de l'Irâk, où ils furent accompagnés par le commandant d'Emèse, nommé Elafram [437]. Ils arrivèrent près du roi Mohammed Khodâbendeh [438], sultan de l'Irâk, qui se trouvait, dans ce moment-là, à sa résidence d'été, située dans le lieu connu sous le nom de Karâbâgh [439], entre Essulthâniyeh et Tibrîz. Il les traita avec beaucoup d'honneurs ; il donna à Mohannâ l'Irâk arabique, et à Karâsonkoûr la ville de Mérâghah, dans l'Irâk persique [440], et qu'on appelle le petit Damas. Elafram eut pour lui Hamadân.

Ils restèrent près de ce roi un certain espace de temps, p195 dans le cours duquel Elafram mourut. Mohannâ retourna chez le roi Nâcir, après avoir reçu de lui des promesses et des serments [qui dissipèrent ses craintes]. Quant à Karâsonkoûr, il resta dans la même condi-

[437] Aqush al-Afram, ancien gouverneur de Damas, il était gouverneur de Tripoli et non de Homs quand il joignit Qarasonqur dans sa fuite.

[438] Oldjaitu de son nom mongol, souverain Ilkhanide (1304-1316).

[439] Le Karabagh ne se trouve pas entre Soltaniyeh et Tabriz, mais au nord de cette dernière ville dans l'actuel Azerbaïdjan soviétique.

[440] L'Irak Adjarni correspond à l'ancienne Médie, son centre étant constitué par la région d'Hamadan.

tion [441], et c'est alors que le roi Nâcir envoya contre lui les Ismaéliens à plusieurs reprises. Parmi eux, il y en avait qui s'introduisaient subitement dans sa propre maison, et qui furent de suite tués en sa présence ; d'autres, qui eurent l'audace de l'attaquer pendant qu'il était à cheval, furent frappés par lui. C'est ainsi qu'un bon nombre de Fidâouys périrent à cause de lui. Karâsonkoûr ne quittait jamais sa cotte de mailles, et il ne dormait que dans une maison construite avec du bois et du fer.

Mais, lorsque le sultan Mohammed fut mort, et que régna en sa place son fils Abou Sa'îd, il arriva ce que nous mentionnerons plus tard, par rapport à Eldjoûbân, le principal de ses émirs, et à la fuite du fils de cet émir, Eddomourthâch, chez le roi Nâcir. Ce fut alors qu'un échange de lettres eut lieu entre ce dernier et Abou Sa'îd. Ils convinrent entre eux qu'Abou Sa'îd enverrait au roi Nâcir la tête de Karâsonkoûr, et que ce roi expédierait à Abou Sa'îd celle d'Eddomourthâch. Le roi Nâcir envoya effectivement à Abou Sa'îd la tête d'Eddomourthâch. Quand elle lui fut parvenue, Abou Sa'îd commanda d'amener Karâsonkoûr en sa présence. Cet émir, ayant eu connaissance de ce dont il s'agissait, prit une bague creuse dans laquelle était renfermé un poison violent. Il en retira le chaton, avala le toxique, et mourut sur-le-champ. Abou Sa'îd informa le roi Nâcir de cet événement ; mais il ne lui envoya point la tête de Karâsonkoûr [442].

Je me rendis ensuite des châteaux des Ismaéliens à la p196 ville de Djabalah [443]. Elle possède des rivières abondantes et des arbres, et la mer est à un mille de distance environ. On y voit le tombeau de l'ami de Dieu, le saint, le célèbre Ibrâhîm, fils d'Adhem [444]. C'est le personnage qui renonça à la royauté, et qui se consacra tout entier au culte de Dieu très haut, ainsi que cela est bien connu. Mais Ibrâhîm n'était pas d'une maison princière, comme on le pense généralement.

---

[441] Al-Afram mourut en 1316, Mohanna se réconcilia avec Malik Nasir l'année suivante et mourut vers 1335.

[442] Ces événements datent de 1328. (Voir également p. 186.)

[443] L'actuelle Djablah, petit port à mi-chemin entre Ladhikiyah et Banyas, repris par Saladin en 1188.

[444] Mort vers 780, un des plus célèbres saints de l'Islam. Sa légende, qui emprunte des éléments à celle de Bouddha, le présente comme roi de la région de Balkh, en Afghanistan. Son tombeau semble être ignoré par ses biographes antérieurs. Abu'l Feda (1321) cite le premier Djabala.

Ce qui est vrai, c’est qu’il hérita du royaume de son aïeul maternel. Quant à son père Adhem, c’était un de ces fakirs pieux, vivant dans la retraite, dévots, chastes, et livrés exclusivement au culte de la Divinité.

ANECDOTE SUR ADHEM

On rapporte qu’il passa une fois près des jardins de la ville de Bokhârâ, et qu’il fit ses ablutions dans un des canaux qui les traversent. Tout à coup il prend une pomme qui était entraînée par l’eau du canal ; il se dit : « Cela n’a pas d’importance » ; et il la mangea. Mais ensuite un scrupule lui vient à l’esprit, et il se décide à demander l’absolution au propriétaire du jardin. Il frappe à la porte, et une jeune esclave étant sortie à sa rencontre ; il lui dit : « Appelle-moi le maître de ce lieu. » Elle lui répondit : « Cette demeure est la propriété d’une femme. » Et Adhem reprit : « Obtiens-moi la permission d’aller la trouver. » L’esclave obéit, et Adhem put raconter à la dame ce qui concernait la pomme. Elle lui dit : « Ce jardin ne m’appartient que pour une moitié, l’autre portion est au sultan. » Celui-ci était alors à Balkh, qui est à dix jours de distance de p197 Bokhârâ. Du reste, la maîtresse du jardin l’absout pour sa moitié. Après cela, Adhem s’en alla à Balkh, où il rencontra le sultan, accompagné de son cortège habituel. Il l’informa de son affaire et implora son absolution. Le sultan lui ordonna de se rendre à son palais le lendemain.

Or ce prince avait une fille d’une beauté rare ; des fils de rois l’avaient demandée en mariage, mais elle avait refusé. Elle était adonnée au culte divin, aimait les gens pieux, et aurait voulu se marier avec un homme vertueux, ayant renoncé au monde. Lorsque le sultan fut retourné à son palais, il raconta à sa fille l’histoire d’Adhem, et il ajouta : « Je n’ai jamais vu un être plus pieux que celui-ci ; il vient de Bokhârâ à Balkh, à cause de la moitié d’une pomme. » La princesse fut prise d’envie de l’épouser.

Le lendemain, quand Adhem se rendit au palais, le sultan lui dit : « Je ne t’absoudrai qu’à la condition que tu te marieras avec ma fille. » Il n’y consentit qu’après avoir combattu et résisté beaucoup ; enfin le mariage se fit. Lorsqu’Adhem entra chez la mariée, il la vit toute parée, et trouva l’appartement orné de tapis et autres objets. Or il

se retira dans un coin de la chambre, et s’occupa de faire sa prière, qu’il continua jusqu’au matin. Il agit de la sorte durant sept nuits. Le sultan ne lui ayant pas encore donné l’absolution, Adhem la lui envoya demander ; mais il lui fit dire qu’il ne l’absoudrait qu’après la consommation de son mariage avec son épouse. Cette nuit-là, Adhem eut des rapports avec sa femme ; et, aussitôt après, il accomplit ses ablutions et se mit à faire sa prière. Il jeta un cri, s’inclina sur son tapis à prier, et il fut trouvé mort. Que Dieu ait pitié de lui ! Sa femme devint enceinte, et mit au monde Ibrâhîm ; et comme l’aïeul maternel de celui-ci n’avait pas de garçons, il lui transmit le royaume. Il arriva alors qu’Ibrâhîm renonça au gouvernement, comme cela est bien connu.

Près du tombeau d’Ibrâhîm, fils d’Adhem, il existe une belle zâouïah, dans laquelle on voit un bassin d’eau, p198 et qui fournit à manger à tous les visiteurs. Son desservant est Ibrâhîm eldjomahy [ou el’adjémy], un des hommes pieux les plus notables. On se rend à cette zâouïah de tous les côtés de la Syrie, la nuit du 14 au 15 du mois de cha’bân [445], et l’on y reste l’espace de trois jours. Il existe pour cela, en dehors de la ville, un grand marché où l’on trouve tout ce dont on a besoin. Les fakîrs, qui font profession du célibat, viennent de tous les endroits pour assister à cette solennité ; et toute personne qui visite le sépulcre d’Ibrâhîm donne au desservant une bougie ; celui-ci en ramasse, de cette manière, beaucoup de quintaux.

La plupart des habitants de ces parages appartiennent à la population appelée Ennoçaïriyah [446], qui croit qu’Aly, fils d’Abou Thâlib, est un dieu. Ils ne prient point, ne se purifient [447], ni ne jeûnent aucunement. Le roi Zhâhir les avait forcés de bâtir des mosquées dans leurs bourgs. Ils en fondèrent, en effet, une pour chaque village, mais loin des habitations ; ils n’y entrent pas et n’en prennent pas soin. Souvent même leurs troupeaux et leurs bêtes de somme y cherchent un refuge. Bien des fois aussi, il arrive qu’un étranger qui se rend chez eux entre dans la mosquée et convoque à la prière. Ils lui répondent alors : « Ne

[445] Voir chap. 2, n. 113.
[446] Nusairi ou Alaouites, secte shi’ite dissidente.
[447] Ne sont pas circoncis.

braie pas, ô âne, on te donnera ta pâture ! » Ces gens sont en fort grand nombre.

ANECDOTE

On m'a raconté qu'un inconnu arriva dans le pays de cette peuplade, et qu'il s'attribua la qualité de mahdy [448]. Les habitants se rassemblèrent à l'envi autour de lui, et il leur promit la possession de p199 différentes contrées. Il partagea entre eux la Syrie, en indiquant à chacun l'endroit précis vers lequel il lui commandait de se rendre. Il leur donnait des feuilles d'olivier, en leur disant « Ayez confiance en elles, car elles sont comme des mandements en votre faveur. » Quand l'un d'eux arrivait dans le pays désigné, le commandant du lieu le faisait venir ; et alors il disait à celui-ci : « Certes, que l'imam Elmahdy m'a donné cette contrée. — Où donc est l'ordre ? » demandait l'émir. Notre malheureux tirait de suite les feuilles d'olivier, et, après cela, il était battu et emprisonné.

Plus tard, le même inconnu ordonna à ces gens de s'apprêter à combattre les musulmans, et de commencer par la ville de Djabalah. Il leur prescrivit de prendre des baguettes de myrte, au lieu de sabres, et il leur promit qu'elles deviendraient des glaives entre leurs mains, au moment du combat. Ils tombèrent sur la ville de Djabalah, pendant que les habitants étaient occupés à faire, au temple, la prière du vendredi. Ils entrèrent dans les maisons et ils violèrent les femmes. Les fidèles sortirent de leur mosquée, prirent les armes et tuèrent à volonté les agresseurs. La nouvelle de ce fait étant parvenue à Lâdhikiyah, son commandant, Béhâdir Abd Allah [449], s'avança avec ses troupes. Les pigeons messagers furent aussi lâchés vers Tripoli avec cette annonce, et le chef des émirs survint, accompagné de son armée. On poursuivit alors de tous côtés ces Noçaïriyah, et on en tua environ vingt mille. Ceux qui survécurent se fortifièrent dans les montagnes, et firent savoir au prince des émirs qu'ils s'engageaient à lui payer un dinar par tête, s'il voulait bien les épargner. Mais la nouvelle de ces événements

[448] Prophète. Le soulèvement en question date de 1317.

[449] Gouverneur de Homs en 1319, de Karak en 1325. Tombé en disgrâce en 1331, il fut nommé plus tard gouverneur de Tripoli où il resta jusqu'à sa mort en 1339.

avait déjà été expédiée au roi Nâcir, au moyen des pigeons messagers, et sa réponse arriva, portant de passer ces ennemis au fil de l’épée. Le prince des émirs réclama près de lui et lui représenta que ces peuples p200 labouraient la terre pour les musulmans, et que, s’ils étaient tués, les fidèles en seraient nécessairement affaiblis. Le roi ordonna alors de les épargner.

Je me rendis ensuite à la ville de Ellâdhikiyah [450]. C’est une ville ancienne, située sur le bord de la mer, et on soutient que c’est la ville de ce roi qui prenait par force tous les navires [451]. Le seul motif qui m’y conduisit, ce fut le désir de visiter le dévot, le saint personnage Abd elmohsin eliscandéry. Mais, lorsque j’arrivai à Ellâdhikiyah, j’appris qu’il s’était rendu dans le noble Hidjâz. Je vis, parmi ses compagnons, les deux cheïkhs pieux Sa’îd elbidjây et Yahia essalâouy. Ils étaient attachés à la mosquée de ’Alâ eddîn, fils d’Elbéhâ, un des hommes vertueux de la Syrie, et de ses grands personnages, auteur d’aumônes et d’actions généreuses. Il avait fondé pour eux dans cette ville une zâouïah, près de la mosquée, dans laquelle il faisait servir de la nourriture à tous ceux qui s’y rendaient. Le kâdhi de la ville est le jurisconsulte, l’homme éminent, Djélâl eddîn Abd elhakk elmisry elmâliky, homme vertueux et généreux. Il s’était lié avec Thaïlân [452], chef des émirs, qui l’investit de la dignité de kâdhi dans cette ville.

ANECDOTE

Il y avait à Latakié un homme nommé Ibn Elmouaïyed, qui était tellement médisant que personne ne se trouvait à l’abri des atteintes de sa langue. Il était soupçonné de ne pas être d’une foi bien orthodoxe ; on le savait méprisant tout, et tenant des propos honteux et entachés d’hérésie. Or il sollicita quelque chose de Thaïlân, roi des émirs, qui ne la lui accorda pas. Il s’en alla p201 alors au Caire, et il inventa contre l’émir des calomnies indignes ; puis il retourna à Latakié. Thaïlân

[450] Ville importante depuis l’Antiquité, elle fut détruite par Saladin lors de sa reconquête en 1188.
[451] Référence à l’histoire de Moïse dans le Coran (XVIII, 78).
[452] Tainal (voir ci-dessus n. 72).

écrivit au kâdhi Djélâl eddîn d'imaginer un moyen pour faire périr Ibn Elrnouaïyed d'une manière légale. Le kâdhi appela ce dernier chez lui, l'examina, et mit au jour le secret de son hérésie. Il prononça, en effet, de telles impiétés que la moindre méritait la mort.

Le juge avait placé derrière un rideau des témoins qui écrivirent un procès-verbal des propos du coupable. Celui-ci fut retenu chez le kâdhi, et ensuite on l'emprisonna. Le roi des émirs fut informé de ce qui s'était passé ; après quoi on tira Ibn Elmouaiyed de sa prison, et on l'étrangla à la porte.

Le roi des émirs, Thaïlân, ne tarda pas à être destitué du poste de gouverneur de Tripoli, dont fut investi Elhâddj Korthayah [453], un des principaux émirs, et un de ceux qui avaient déjà gouverné cette ville. Il existait, entre lui et Thaïlân, une inimitié, par suite de laquelle il se mit à rechercher les fautes de ce dernier. Les frères d'Ibn Elmouaïyed se présentèrent alors devant Korthayah, se plaignant du juge Djélâl eddîn. L'émir se le fit amener, ainsi que les gens qui avaient rendu témoignage contre Ibn Elmouaïyed. Quand il les eut entre ses mains, il ordonna qu'ils fussent étranglés. On les conduisit donc hors de la ville, à l'endroit où l'on étrangle les condamnés ; on fit asseoir chacun d'eux sous sa potence, et on leur ôta leurs turbans.

Il est d'usage chez les commandants de ce pays-là, quand l'un d'eux a ordonné la mort de quelqu'un, que le magistrat préposé à l'exécution des jugements parte à cheval du prétoire de l'émir, et se rende près de l'individu condamné à mourir. Après quoi il revient chez l'émir, et lui demande de nouveau l'ordre de procéder à l'exécution. Il agit ainsi à trois reprises, et ce n'est qu'après la troisième fois, qu'il accomplit l'ordre. p202 Quand le magistrat eut fait cela, dans le cas qui nous occupe, les émirs se levèrent à la troisième fois, découvrirent leurs têtes et dirent : « O commandant ! ce serait une honte pour l'islamisme que de tuer le kâdhi et les témoins ! » L'émir accueillit leur intercession, et fit mettre les condamnés en liberté.

[453] Shihab al-Din Qaratay, gouverneur de Homs et ensuite de Tripoli de 1316 à 1326 et de 1332 jusqu'à sa mort quelques mois après, Il fut donc prédécesseur et successeur de Tainal dans le poste de Tripoli.

A l’extérieur de Latakié se voit le couvent nommé Deïr Elfârous [454]. C’est le plus grand de Syrie et Égypte ; des moines l’habitent, et il est visité par des chrétiens de tous les pays. Les mahométans qui s’y rendent reçoivent des chrétiens l’hospitalité. Leur nourriture consiste en pain, fromage, olives, vinaigre et câpres.

Le port d’Ellâdhikiyah [455] est fermé par une chaîne tendue entre deux tours. Rien n’y entre et n’en sort que si l’on abaisse la chaîne. C’est un des plus beaux ports de mer de la Syrie.

Je voyageai ensuite vers le château d’Elmerkab [456]. C’est un des plus grands forts, et il égale celui de Carac. Il est bâti sur une montagne élevée, et, en dehors, il y a un faubourg où les voyageurs descendent, sans entrer dans la citadelle. C’est le roi Elmansoûr Kalâoûn qui a conquis cette place sur les Latins, et près d’elle est né son fils, le roi Ennâcir. Le juge de cette forteresse est Borhân eddîn Elmisry, un des meilleurs kâdhis et des plus généreux. p203

Je me rendis au mont Elakra’ [457], qui est le plus haut de la Syrie, et le premier que l’on découvre de la mer. Ses habitants sont des Turcomans ; et l’on y voit des sources et des fleuves. De là, je me transportai vers le mont Loubnân, qui est un des plus fertiles du monde. Il fournit différentes sortes de fruits ; il a des sources d’eau, d’épais ombrages, et il ne manque jamais de gens voués entièrement au culte de Dieu très haut, d’individus ayant renoncé aux biens du monde, ni de saints personnages. Il est renommé pour cela ; et je vis, pour ma part, dans cet endroit, un certain nombre de personnes pieuses, qui s’y étaient retirées pour adorer Dieu, mais dont les noms ne sont pas célèbres.

---

[454] « Dair al-Farous est un des plus beaux couvents. Un jour par an les chrétiens viennent le visiter » (DIMASHQI, env. 1300). Il était probablement situé sur la colline appelée Tell Farous, au nord-est de la ville.

[455] Le port est fermé par deux promontoires rocheux laissant un passage étroit d’une cinquantaine de mètres. « A son entrée se trouve une grande chaîne qui protège les navires qui se trouvent dedans des ennemis du dehors » (DIMASHQI, env. 1300).

[456] Construit en 1062, pris et nommé Marghat par les croisés, fut recapturé par le sultan mameluk Qalaun en 1285. Au sud de Banyas.

[457] Djebel al-Aqra (le mont Chauve), au nord de Ladhikiyah et non par conséquent sur le chemin du mont Liban (Lubnan).

ANECDOTE

Un des hommes pieux que j'y rencontrai m'a raconté le fait suivant : « Nous étions, dit-il, sur cette montagne, avec un certain nombre de fakirs, durant un froid très violent ; nous allumâmes un grand feu, et nous fîmes cercle autour de lui. Un des individus présents se mit à dire : "Il serait bon d'avoir quelque chose à rôtir sur ce brasier." Alors, un de ces pauvres, que les grands méprisent, et desquels on ne tient nul compte, dit : "Sachez que je me trouvais, au moment de la prière de l'asr, dans l'oratoire d'Ibrâhîm, fils d'Adhem ; or je vis, à peu de distance, un onagre qui était entouré de tous côtés par la neige, et je pense qu'il ne peut pas bouger de là. Si vous allez vers lui, vous pourrez le prendre et rôtir sa chair dans ce feu-ci." » Le pieux narrateur continue ainsi son récit : « Nous allâmes, au nombre de cinq, à la recherche de cet âne sauvage et nous le trouvâmes dans l'état qui nous avait été décrit ; nous le prîmes et l'apportâmes à nos camarades ; nous l'égorgeâmes et rôtîmes sa chair dans notre feu. Nous avons p204 beaucoup cherché le fakir qui nous l'avait découvert, mais sans parvenir à en trouver la moindre trace. Nous fûmes fort émerveillés de cette aventure. »

De la montagne du Liban, nous arrivâmes à la ville de Ba'albec [458]. C'est une ville belle, ancienne, et des meilleures de la Syrie ; elle est entourée par d'admirables vergers et des jardins célèbres ; son sol est traversé par des rivières rapides, et elle ressemble à Damas pour ses biens sans nombre. Elle fournit des cerises, plus qu'aucune autre contrée ; et l'on fait dans cette ville le *dibis* [459], qu'on nomme de Ba'albec. C'est une sorte de *rob* qu'on fabrique avec les raisins, et les habitants ont une poudre qu'ils ajoutent au jus et qui le fait durcir. Alors, on brise le vase où il était, et on le retire d'une seule pièce. C'est avec lui qu'on fait une pâtisserie à laquelle on ajoute des pistaches et des amandes. Elle est appelée *elmolabban*, et aussi *djeld elfa-*

[458] Ba'albek, l'antique Héliopolis. « La cité est un abrégé de Damas ; elle en a toutes les beautés » (QALQASHANDI, env. 1400).

[459] Rob ou suc épaissi de raisin ayant la consistance du miel.

ras [460]. Ba'albec fournit beaucoup de lait, que l'on exporte à Damas, qui est à la distance d'une journée, pour un marcheur actif. Mais, quant à ceux qui voyagent en caravane, ils ont pour habitude de passer la nuit dans une petite ville appelée Ezzabdâny [461], qui produit une grande quantité de fruits ; et ce n'est que le lendemain qu'ils arrivent à Damas. On confectionne à Ba'albec les étoffes qui prennent le nom de la ville ; ce sont des *ihrâms* [462] et autres vêtements. On y fabrique aussi des vases et des cuillères en bois, qui n'ont pas leurs pareils dans les autres pays. Les grands plats y sont nommés *duçoût*, au lieu de p205 *sihâf* [463]. Souvent on creuse ici un de ces plats, puis on en fait un autre qui tient dans le creux du premier, et un autre, dans la cavité du deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à dix. C'est au point que celui qui les voit pense qu'il n'y en a qu'un. Ils font de même pour les cuillères ; ils en fabriquent dix, dont chacune tient dans la concavité de l'autre ; puis ils les mettent dans une gaine en peau. Il arrive, par exemple, qu'un homme les place dans sa ceinture, et, lorsqu'il se trouve au moment du repas, avec ses camarades, il tire cet étui, et ceux qui le voient s'imaginent que c'est une seule cuillère, tandis qu'il en fait sortir successivement neuf de la concavité de la première. Mon entrée à Ba'albec eut lieu au soir, et je la quittai dès le matin du jour suivant, à cause de l'excès de mon désir d'arriver à Damas.

J'entrai dans cette ville le jeudi, neuvième jour du mois de ramadhân, le sublime, de l'année 726 [464]. Je me logeai dans le collège mâlikite, connu sous le nom d'Ecchérâbichiyeh [465]. La ville de Damas surpasse toutes les autres en beauté et en perfection ; et toute description, si longue qu'elle soit, est toujours trop courte pour ses belles qualités.

---

460 En forme de briques ou de saucisses. « On y fait le mulabban sous diverses formes, tel qu'on n'en trouverait pas de pareil sur toute la terre » (QALQASHANDI, env. 1400).

461 « C'est une ville sans murailles sur les flancs de la vallée du Barada, et des jardins ininterrompus s'étendent de là jusqu'à Damas » (ABU'L FEDA, 1321).

462 Voir chap. 1, n. 20.

463 Le premier est un mot persan, pluriel de *dest* le deuxième est arabe.

464 Le 9 août 1326, qui était en réalité un samedi.

465 Collège des fabricants des *sharbushs*, hauts chapeaux coniques portés par les soldats turcs.

Rien n'est supérieur à ce qu'a dit, en la décrivant, Abou'lhoçaïn, fils de Djobeïr [466], et voici ses paroles :

> *« Quant à Damas, c'est le paradis de l'Orient, et le point d'où s'élève sa lumière brillante ; le dernier pays de l'islamisme que nous avons visité, et la nouvelle mariée d'entre les villes, que nous avons admirée dans sa splendeur, et sans voile. Elle était ornée par les fleurs des végétaux odorants, et apparaissait tout éclatante* p206 *dans les vêtements de brocart de ses jardins. Elle occupait un rang éminent pour la beauté et était parée, dans son siège nuptial, des ornements les plus jolis. Cette ville a été ennoblie parce que le Messie et sa mère ont habité une de ses collines, demeure sûre et lieu abondant en sources* [467]*, c'est un ombrage durable et une eau limpide, comme celle de la fontaine Salsébîl dans le Paradis. Ses ruisseaux coulent dans tous les chemins, avec les ondulations du serpent, et elle a des parterres dont le souffle léger fait renaître les âmes. Cette ville se pare, pour ceux qui la regardent, d'un brillant ornement, et leur crie : "Venez au lieu dans lequel la beauté passe la nuit, et fait sa sieste !" Le sol de cette ville est presque tourmenté par la quantité de l'eau, au point qu'il désire la soif ; et peu s'en faut que les pierres dures et sourdes ne te disent elles-mêmes dans ce pays : "Frappe la terre de ton pied ; c'est ici une eau fraîche pour les ablutions, en même temps qu'une boisson pure* [468]*." Les jardins entourent Damas, à l'instar de ce cercle lumineux, le halo, quand il environne la lune, ou des calices de la fleur qui embrassent les fruits. A l'est de cette ville aussi loin que la vue peut s'étendre, se voit sa* ghouthah [469] *verdoyante. Quel que soit le point que tu regardes sur ses quatre côtés, tu le vois chargé de fruits mûrs, à une aussi grande distance que tes yeux peuvent distinguer. Combien ont dit vrai ceux qui ont ainsi parlé à l'égard de cette ville : "Si le paradis est sur la terre, certes c'est Damas ; et s'il est dans le ciel, cette ville lutte de gloire avec lui, et égale ses beautés". »*

Ibn Djozay dit : « Un poète de Damas a composé des vers dans ce sens, et il s'exprime ainsi : p207

> *Si le Paradis de l'éternité est placé sur la terre, c'est Damas, et pas d'autre ville que celle-ci.*
> *S'il est dans le ciel, il lui a départi son atmosphère et son attrait.*

---

[466] Une grande partie de la description de Damas est reprise à Ibn Djubair. Ces passages sont soulignés.

[467] « Nous avons fait du fils de Marie et de sa mère un Signe. Nous leur avons donné asile sur une colline tranquille et arrosée » (Coran, XXIII, 50).

[468] Coran, XXXVIII, 41.

[469] Nom de la campagne aux environs de Damas.

La ville est excellente, et le maître clément [470]*. Jouis donc de ce trésor, au soir et au matin.*

La ville de Damas a été mentionnée par notre cheïkh traditionnaire, le voyageur Chams eddîn Abou Abd Allah Mohammed, fils de Djâbir, fils de Hassân elkeïcy elouâdïâchy [471], habitant à Tunis. Il a cité le texte d'Ibn Djobeïr, puis il a ajouté ce qui suit :

« L'auteur a bien parlé dans la description qu'il a faite de cette ville, et il s'est exprimé, à ce sujet, d'une manière sublime. Ceux qui ne l'ont pas vue désirent la connaître, par suite de ce qu'il en a dit. Quoiqu'il n'ait pas séjourné beaucoup à Damas, il en parle éloquemment, et avec la véracité d'un savant très profond. Mais il n'a pas décrit les teintes dorées de son crépuscule du soir, au moment où a lieu le coucher du soleil ; ni les temps de ses foules agitées, ni les époques de ses joies célèbres. Du reste, il a particularisé suffisamment les faits, celui qui a dit de Damas : "Je l'ai trouvé tel que les langues le décrivent, et l'on y voit tout ce que l'esprit peut désirer et tout ce qui peut plaire aux yeux". »

Ibn Djozay reprend : « Ce que les poètes ont dit touchant la description des beautés de Damas est si nombreux qu'on ne saurait s'en rendre compte. Mon père récitait fréquemment les vers suivants sur cette ville, lesquels sont de Cherf eddîn, fils de Mohcin [472] : p208

Et Damas ! j'éprouve pour lui un penchant qui me tourmente, bien qu'un dénonciateur m'importune, ou qu'un critique me presse.
C'est une contrée dont les cailloux sont des perles, la terre de l'ambre gris, et les souffles du nord comme un vin frais.
L'eau y coule bruyamment des lieux élevés et figure des chaînes : et tout le monde peut en disposer. Le vent des vergers y est sain, quoique faible.

« Ces vers appartiennent, ajoute Ibn Djozay, à un monde de poésie sublime. »

Le poète Arkalah eddimachky elkelby [473] a dit, au sujet de cette ville :

---

[470] « Voici un excellent pays et un Dieu qui pardonne » (Coran, XXXIV, 14).

[471] De Wadi Ash (Cadix), contemporain d'Ibn Battûta qui voyagea dans l'Est vers 1320 et encore en 1333. Il mourut de la peste à Tunis en 1348.

[472] Mort en 1232-1233.

[473] Arqala le Damascène, de la tribu des Kalb, contemporain et ami de Saladin, mort vers 1180.

Damas est le grain de beauté de la joue du monde [474]*, de même que Djillik* [475] *offre l'image de sa pupille langoureuse.*
Son myrte te présente un paradis sans fin, et son anémone une géhenne qui ne brûle pas.

Le même auteur a dit encore sur cette ville :

Quant à Damas, c'est un paradis anticipé pour ceux qui visitent cette ville.
On y voit et les garçons [476] *et les houris.*
Le son que la lune y fait entendre sur ses cordes imite le chant de la tourterelle et du merle.
Et les cottes de mailles que les doigts des vents p209 *entrelacent sur l'eau !*
Combien elles sont belles !... Malheureusement, ce n'est qu'une illusion.

Ce poète a composé beaucoup d'autres vers sur Damas. Voici maintenant, sur cette ville, ce qu'a écrit Abou'louahch Séba', fils de Khalk elaçady [477] :

Dieu veuille abreuver Damas par une nuée bienfaisante, qui verse sur cette ville une pluie abondante et continue !
Dans le monde tout entier et dans ses horizons, rien n'égale la beauté de cette ville.
La Zaourâ [478] *de l'Irâk préférerait faire partie de Damas, au lieu d'appartenir à la Chaldée.*
Son sol est aussi beau que le ciel, et ses fleurs sont comme les points lumineux qui brillent à son orient.
Le zéphyr de ses parterres, toutes les fois qu'il s'agite au soir, délivre du poids de ses peines l'homme soucieux.
Le printemps réside joyeusement dans les habitations de ce pays ; et l'univers est entraîné vers ses marchés.
Ni les yeux ni l'odorat ne se fatiguent jamais de la vue de Damas et de l'aspiration de ses parfums.

Parmi les poésies analogues aux morceaux précédents, voici des vers que l'excellent kâdhi Abd errahîm elbeïçâny [479] a composés sur

---

474 Jeu de mots entre Sham, le mot arabe pour Damas, et *shama*, grain de beauté.

475 Djilliq fut célébrée dans la poésie arabe comme résidence des princes Ghassanides, souverains arabes d'avant l'islam. Bien qu'elle soit identifiée avec la localité d'al-Kiswa à une quinzaine de kilomètres au sud de Damas, elle est utilisée par les poètes comme équivalent de la Ghuta, la campagne de Damas.

476 Voir chap. 2, n. 95.

477 Poète damascène né en 1110.

478 Nom donné au Tigre et également à la partie ouest de Bagdad.

479 1135-1199. Secrétaire de Saladin et homme de lettres réputé.

cette ville, et qui font partie d'un long poème. On prétend aussi que ce poème est l'ouvrage d'Ibn Elmonîr [480].

Ô éclair ! veux-tu être porteur d'un salut qui soit doux et agréable comme ton eau limpide ?
Visite Damas de bon matin avec les longs roseaux de p210 *la pluie ; et les fleurs de ses vergers, qui semblent incrustées d'or et de pierreries, ou couronnées.*
Etends sur le quartier de Djeïroûn [481] *ta robe de nuages, et surtout au-dessus d'une demeure qui est toute couverte de noblesse ;*
Où la fertilité du printemps a répandu tous ses dons ; et les ondées printanières ont orné le pâturage.

Voici ce que dit, sur cette ville, Abou'lhaçan Aly, fils de Moûça, fils de Sa'îd el'ansy, elgharnâthy, appelé Noûr eddîn [482] :

Damas, notre demeure, où le bonheur se montre parfait, tandis que, partout ailleurs, il est incomplet.
Les arbres dansent, et les oiseaux chantent ; les plantes y sont élevées, et les eaux coulent en pente.
Grâce aux plaisirs qu'on y éprouve, les visages des habitants resplendissent ; ils sont seulement cachés par les ombrages des grands arbres.
Chaque fleuve qu'on y voit a un Moïse qui le fait couler [483]*, et chaque verger qu'il possède sur ses bords est orné d'une belle verdure.*

Il dit encore, sur le même sujet :

Fixe ta demeure à Djillik, entre la coupe et la corde des instruments, dans un jardin qui remplit de satisfaction l'ouie et la vue.
Fais jouir tes yeux de la contemplation de ses beautés ; et exerce la pensée entre les parterres et le fleuve.
Regarde à Damas les teintes dorées qu'y revêt le soir, et écoute les mélodies des oiseaux sur les arbres.
Et dis à celui qui blâme un homme de ses plaisirs : p211 *« Laisse-moi, car, à mes yeux, tu ne fais pas partie des êtres humains. »*

Il dit également à propos de Damas :

---

480 Ibn Munir (1080-1153), un des poètes syriens importants du XII^e^ siècle.

481 Le quartier situé à l'est de la Grande Mosquée.

482 Voir n. 88.

483 « Nous avons révélé à Moïse, lorsque son peuple lui demanda à boire : "Frappe le rocher avec ton bâton" ; douze sources en jaillirent » (Coran, VII, 160).

Cette ville est un paradis dans lequel l'étranger oublie son pays natal.
Mon Dieu ! Qu'ils sont agréables les jours du samedi à Damas, et que leur coup d'œil est magnifique !
Vois de tes propres yeux ; aperçois-tu autre chose qu'un objet aimé, ou un individu qui aime,
Dans la demeure où l'on entend les colombes roucouler sur le rameau qui danse ?
Et l'on voit au matin les fleurs de ce séjour heureux s'enorgueillir de joie et de bonheur.

Les gens de Damas ne font aucun ouvrage le samedi mais ils se rendent dans les lieux de plaisance, sur les bords des fleuves et sous l'ombre des grands arbres, entre les jardins fleuris et les eaux courantes, et ils y restent tout le jour, jusqu'à l'arrivée de la nuit.

« Nous nous sommes entretenus longtemps, continue Ibn Djozay, des belles qualités de Damas. Or, revenons maintenant au récit du cheïkh Abou Abd Allah. »

DESCRIPTION DE LA MOSQUÉE DJÂMI DE DAMAS, NOMMÉE LA MOSQUÉE DES BÉNOU OMAYYAH

C'est la plus sublime mosquée du monde par sa pompe, la plus artistement construite, la plus admirable par sa beauté, sa grâce et sa perfection. On n'en connaît pas une semblable, et l'on n'en trouve pas une seconde qui puisse soutenir la comparaison avec elle. Celui qui a présidé à sa construction et à son arrangement fut le commandeur des croyants, *Eloualîd, fils d'Abd elmalic, fils de Merouân* [484]. *Il fit partir une ambassade vers* p212 *l'empereur des Grecs, à Constantinople, pour intimer à ce prince l'ordre de lui envoyer des artisans, et ce dernier lui en expédia douze mille*. Le lieu où se trouve la mosquée était d'abord une église, et lorsque les musulmans s'emparèrent de Damas, *il arriva que Khâlid, fils d'Eloualîd, entra de vive force par un de ses côtés, et parvint jusqu'au milieu de l'église. En même temps, Abou Obeïdah, fils d'Eldjarrâh, entra sans coup férir par le côté opposé, qui était la partie occidentale, et arriva aussi jusqu'à la partie moyenne de l'église. Alors les mahométans firent une mosquée de la moitié de l'église qu'ils avaient envahie par les armes, et l'autre moi-*

[484] Walid I^er^, calife omayyade (705-715).

tié, où ils étaient entrés du consentement des habitants, resta, comme auparavant, un temple des chrétiens [485]*. Plus tard, Eloualîd, ayant résolu d'agrandir la mosquée aux dépens de l'église, demanda aux chrétiens de lui vendre celle-ci, contre un équivalent à leur choix ; mais ils refusèrent, et alors Eloualîd la leur prit par force. Les chrétiens étaient persuadés que celui qui l'abattrait deviendrait fou. On le dit à Eloualîd qui répliqua : « Je serai donc le premier qui perdra la raison pour l'amour de Dieu. » Aussitôt il prit une pioche, et commença à détruire l'église de ses propres mains. Quand les musulmans virent cela, ils accoururent à l'envi les uns des autres, pour accomplir sa destruction, et Dieu démentit ainsi l'opinion des chrétiens*.

La mosquée fut ornée de ces cubes dorés qu'on nomme fécîfeçâ [486], mélangés de différentes sortes de couleurs, d'une beauté admirable. La dimension de la mosquée en longueur, de l'orient à l'occident, est de deux cents pas, ou de trois cents coudées, et sa largeur, du midi au nord, de cent trente-cinq pas ou de deux cents coudées (plus exactement, deux cent deux coudées et demie). Le nombre d'ouvertures garnies de verres p213 colorés qu'on y voit est de soixante et quatorze, et celui de ses nefs, de trois, qui s'étendent de l'est à l'ouest ; la dimension de chaque nef est de dix-huit pas. Elles sont soutenues par cinquante-quatre colonnes et par huit pilastres de plâtre, qui les séparent, plus six autres de marbre, incrustés de différentes sortes de marbres colorés, et où l'on voit des figures d'autels et autres représentations. Ils soutiennent la coupole de plomb qui est devant le mihrâb, et qu'on appelle la coupole de l'aigle [487], comme si l'on avait assimilé la mosquée à un aigle qui vole, et dont la coupole serait la tête. Du reste, cette coupole est une des constructions les plus merveilleuses du monde. De quelque côté que tu te diriges vers la ville, tu l'aperçois s'élevant dans l'espace, et dominant tous les autres édifices.

---

485 La légende racontée par plusieurs chroniqueurs se rapporte à l'occupation de la ville en 635. Pour Khalid, voir ci-dessus n. 82 et pour Abu Ubaida ci-dessus n. 50.

486 Mosaïques ; du grec *pséfos*. Certains subsistent encore.

487 Ibn Battûta abrège ici la description d'Ibn Djubair : « Les gens croient y voir un vautour en son vol, la coupole étant sa tête, la nef axiale sa poitrine, la moitié du mur de la nef transversale de droite et la moitié de celui de gauche formant ses deux ailes. » L'origine de cette identification viendrait du mot grec *aétos*, signifiant aussi bien aigle que pignon.

La cour est entourée par trois nefs, sur ses côtés est, ouest et nord ; l’étendue de chacune est de dix pas. Il y a trente-trois colonnes et quatorze pilastres. La mesure de la cour est de cent coudées, et elle offre une des plus jolies vues et des plus parfaites. Les habitants de la ville s’y réunissent tous les soirs quelques-uns lisent, d’autres racontent les traditions, et d’autres enfin se promènent. Ils ne se séparent qu’après la dernière prière du soir. Quand quelque grand personnage parmi eux, soit jurisconsulte ou autre, rencontre un de ses amis, ils s’empressent d’aller l’un vers l’autre, et d’incliner la tête.

Dans cette cour il existe trois coupoles : l’une à son couchant, qui est la plus grande, nommée la coupole de Aïchah [la mère des croyants]. Elle est supportée par huit colonnes en marbre, ornées de petits carreaux et de peintures diverses, et elle est recouverte en plomb. On p214 dit que les trésors de la mosquée y sont déposés, et l’on m’a raconté que le produit des champs ensemencés de la mosquée et de ses revenus est d’environ vingt-cinq mille dînârs d’or par an [488].

La seconde coupole, à l’orient de la cour, est de la même architecture que la précédente, elle est seulement plus petite. Elle s’élève sur huit colonnes de marbre, et on l’appelle la coupole de Zeïn el’âbidîn [489].

La troisième est située au milieu de la cour ; elle est petite, de forme octogone, d’un fort beau marbre très bien joint, et supportée par quatre colonnes de marbre blanc d’une couleur claire.

Au-dessous d’elle se voit un grillage de fer, au milieu duquel existe un tuyau de cuivre qui lance de l’eau ; celle-ci s’élève, puis elle décrit une courbe, et ressemble à une baguette d’argent. On appelle cet endroit la Cage de l’eau, et les gens prennent plaisir à placer leurs lèvres sous ce jet d’eau, pour boire.

Du côté oriental de la cour se trouve une porte qui conduit à une mosquée admirable par son emplacement, et qu’on appelle le mech-

[488] Ibn Battûta actualise les 8 000 dinars or cités par Ibn Djubair. La pratique de déposer le trésor dans la mosquée était commune en Syrie.

[489] Fils de Husain, fils d’Ali et quatrième imam des shi’ites.

hed d'Aly, fils d'Abou Thâlib [490]. Et en face, au couchant, là où se réunissent les deux nefs, savoir, celle placée à l'occident et celle située au nord, on voit un endroit dans lequel on prétend que Archah racontait les actes et les discours du Prophète.

Au midi de la mosquée est la grande tribune [491] où se p215 tient, pour présider à la prière, l'imâm des sectateurs de Châfeï. On y voit à l'angle oriental, et en face du mihrâb, une grande armoire dans laquelle est serré le Livre sublime, qui a été envoyé à Damas par le prince des croyants Othmân, fils d'Affân [492]. On ouvre cette armoire tous les vendredis, après la prière, et tout le monde se presse pour venir baiser ce livre sacré. C'est dans cet endroit qu'on défère le serment à ses débiteurs et à ceux, en général, auxquels on réclame quelque chose. A la gauche de la tribune est le mihrâb des compagnons du Prophète, et les chroniqueurs disent que c'est le premier qui ait été construit sous l'islamisme. C'est l'imâm des partisans du rite de Mâlic qui officie en cette place. A droite de ladite tribune est la niche des hanéfites, où leur imâm préside à la prière. Tout à côté se trouve celle des sectateurs de Hanbal, où officie leur imâm.

Dans cette mosquée il y a trois minarets : l'un à l'est, qui a été construit par les chrétiens [493] ; sa porte est dans l'intérieur de la mosquée. Dans sa partie inférieure, il y a un vase pour les purifications, et des chambres pour les ablutions, où se lavent et se purifient les habitués et les attachés à la mosquée. Le second est situé au couchant, et il

---

490 Il existe bien encore, parmi les locaux situés dans l'angle oriental de la Grande Mosquée, un mashad Ali, mais de Ali Zayn al-Abidin et non de Ali b. Abu Talib. Le mot *mashad* n'a pas ici le sens de mosquée tombeau mais de celui d'une place sanctifiée par la présence d'un personnage vénéré, étant bien entendu que ni Ali ni Aïcha ont visité Damas.

491 La *maqsura*, qui est un compartiment clos par des grilles pour l'usage et la protection du souverain ou du gouverneur pendant les prières. L'imam qui y prie est celui de l'école juridique à laquelle le souverain appartient, en l'occurrence l'école shafi'ite.

492 Othman, le troisième calife après Muhammad, fit faire la première compilation des textes coraniques et envoya un exemplaire à chaque capitale de province.

493 A l'origine, une tour du temple de Jupiter Damascène, détruit par un tremblement de terre en 1202, reconstruit et brûlé en 1339 avant une nouvelle reconstruction. Connu sous le nom de minaret de Jésus.

est aussi de construction chrétienne [494]. Le troisième, qui est au nord, a été bâti par les musulmans [495]. Le nombre des moueddhins de cette mosquée est de soixante et dix. A l'orient de la mosquée, il y a un grand espace grillé où se voit une citerne p216 d'eau ; il appartient à la peuplade des Zayâli'ah [496], qui sont des nègres.

Au milieu de la mosquée est le tombeau de Zacharie [497], au-dessus duquel se voit un cercueil placé obliquement entre deux colonnes, et recouvert d'une étoffe de soie noire et brodée. On y voit écrit, en lettres de couleur blanche, ce qui suit : « O Zacharie ! nous t'annonçons la naissance d'un garçon, dont le nom sera Yahia [498]. »

La renommée de cette mosquée et de ses mérites est très répandue ; et j'ai lu à ce sujet dans l'ouvrage qui a pour titre *Les Qualités excellentes de Damas* [499] l'assertion suivante, fondée sur l'autorité de Sofiân etthaoury [500], savoir : « La prière dans la mosquée de Damas équivaut à trente mille prières. » Et dans les traditions du Prophète j'ai trouvé ces paroles de Mahomet : « On adorera Dieu, dans la mosquée de Damas, durant quarante années après la destruction du monde. »

On dit que la paroi méridionale de cette mosquée a été construite par le prophète de Dieu, Hoûd [501], et que son tombeau s'y trouve. Mais j'ai vu dans le voisinage de la ville de Zhafâr du Yaman, dans un endroit qu'on nomme Elahkâf, un édifice où se voit un sépulcre sur lequel est l'inscription suivante : « C'est ici le tombeau de Hoûd, fils d'Abir, sur qui soit la bénédiction de Dieu et le salut. » p217

---

494 Également tour de l'ancien temple, appelé Ghardiyé.

495 Appelé la fiancée et réputé être le premier minaret de construction musulmane.

496 De Zeïla en Éthiopie (voir t. II, p. 83).

497 Ce monument qui se trouve dans la galerie méridionale, est habituellement attribué à saint Jean Baptiste. D'après Ibn Djubair, c'est le tombeau de sa tête.

498 Coran, XIX, 7 (Yahia : saint Jean Baptiste).

499 Il s'agit probablement de l'*Histoire de Damas* d'Ibn Asakir, mort en 1176.

500 Sufyan al-Thawri, mort en 778.

501 Hud est avec Salih et Shu'aib un des principaux prophètes mentionnés pour la première fois par le Coran. Hud était chargé de convertir la tribu arabe de Ad. « On dit aussi que la tombe de Hud se trouve dans le mur sud ; en réalité, la tombe de Hud est en Hadramaut, à l'est d'Aden » (AL HARAWI). Voir aussi t. II, p. 99.

Parmi les mérites de cette mosquée, il faut compter que jamais la lecture du Coran et la prière ne cessent de s'y faire, si ce n'est pendant peu d'instants, ainsi que nous le montrerons. *Le public s'y réunit tous les jours, immédiatement après la prière du matin, et il lit la septième partie du Coran. Il se rassemble aussi après la prière de trois heures, pour la lecture appelée* alcaouthariyah *; car on y lit dans le Coran depuis la soûrah du Caouthar* [502]*, jusqu'à la fin du Livre sacré. Il y a des honoraires fixes, lesquels sont payés à ceux qui assistent à cette lecture, et dont le nombre est d'environ six cents*. L'écrivain qui prend note des absents circule autour d'eux, et à celui qui manque on retient, lors du paiement, une somme proportionnée à son absence.

Dans cette mosquée, il y a un nombre considérable de *modjâouiroûn* [503] ; ils ne sortent jamais, et sont toujours occupés à la prière, à la lecture du Coran et à la célébration des louanges de Dieu. Ils ne discontinuent pas ces pieux exercices, et ils font leurs ablutions au moyen des vases qui se trouvent dans la tour orientale, que nous avons mentionnée. Les habitants de la ville leur fournissent gratuitement, et de leur plein gré, tout ce dont ils ont besoin pour leur nourriture et leurs vêtements.

Cette mosquée a quatre portes :

Une porte méridionale, nommée Bâb ezziyâdah [504] ; au-dessus d'elle, il y a un fragment de la lance sur laquelle se trouvait l'étendard de Khâlid, fils d'Eloualîd. *Cette porte a un large vestibule, très vaste*, où sont les boutiques des fripiers et autres marchands. *C'est par là que l'on se rend à la caserne de la cavalerie* [505]*, et à la* p218 *gauche de celui qui sort par ce point se trouve la galerie des fondeurs en cuivre ou chaudronniers*. C'est un grand marché, qui s'étend le long de la paroi méridionale de la mosquée, et un des plus beaux de Damas. *Sur son emplacement a existé l'hôtel de Mo'âouiyah* [506], fils d'Abou So-

[502] C'est-à-dire les sept dernières sourates qui ont trois à six ayats chacune.

[503] Un étudiant de théologie « stagiaire » en quelque sorte.

[504] La porte de l'augmentation.

[505] Au début, une annexe du palais omayyade dont une grande partie fut occupée plus tard par le collège Aminiya, fondé en 1120.

[506] Le Palais Vert (*al khadra*) de Mu'awiya, le premier calife omayyade (660-680), probablement une ancienne construction byzantine.

fiân, ainsi que les maisons de ses gens ; *on les appelait Elkhadhrâ*. Les fils d’Abbâs les ont détruites, et l’endroit qu’elles occupaient est devenu un marché.

Une porte orientale ; c’est la plus grande de celles de la mosquée, et on l’appelle la porte de Djeïroûn. Elle a un vestibule magnifique, par où l’on passe dans une grande nef, fort étendue, au-devant de laquelle sont cinq portes, qui ont chacune six colonnes très hautes [507]. A sa gauche est un grand mausolée, où était [autrefois] la tête de Hoçaïn, et en face, une petite mosquée, qui prend son nom d’Omar fils d’Abd el’azîz ; elle est fournie d’eau courante. On a disposé devant la nef des marches par où l’on descend dans le vestibule, qui ressemble à un grand fossé, et qui se joint à une porte très haute, au-dessous de laquelle sont des colonnes élevées, pareilles à des troncs de palmiers.

Des deux côtés de ce vestibule existent des colonnes sur lesquelles reposent des allées circulaires, où sont les boutiques des marchands de toile et autres trafiquants, et sur celles-ci s’étendent des voies allongées, où sont les magasins des joailliers, des libraires et des fabricants de vases en verre admirables. Dans l’espace étendu qui est contigu à la première porte se voient les estrades des principaux notaires ; parmi elles, deux sont destinées à ceux appartenant au rite de Châfeï, et les autres à ceux des autres sectes orthodoxes. On trouve dans chaque p219 loge cinq ou six tabellions [508], et, de plus, la personne chargée par le juge de consacrer les mariages. Tous les autres notaires sont dispersés dans la ville.

Dans le voisinage de ces boutiques se trouve le marché des papetiers, qui vendent le papier, les roseaux pour écrire, et l’encre. *Au milieu du vestibule mentionné est un bassin en marbre, grand, de forme circulaire, et surmonté d’un dôme sans toit, que supportent des colonnes de marbre. Au centre du bassin se voit un tuyau de cuivre qui pousse l’eau avec force, et elle s’élève dans l’air plus haut que la taille d’un homme. On l’appelle Alféouârah, et son aspect est admirable. A droite de celui qui sort par la porte Djeïroûn est une salle haute, en forme de grande arcade, dans laquelle il y a des arcades plus petites et ouvertes. Elles ont des portes en nombre égal à celui*

[507] Restes du temple romain de Jupiter détruits en 1858.
[508] *Shahid* ou *adl* (au Maghreb), l’équivalent du notaire occidental.

des heures de la journée, et peintes à l'intérieur en vert, et à l'extérieur en jaune. Quand une heure du jour s'est écoulée, l'intérieur, qui est vert, se tourne en dehors, et l'extérieur, qui est jaune, se tourne en dedans. On dit qu'il y a quelqu'un, dans l'intérieur de la salle, qui est chargé d'exécuter ce changement avec les mains, à mesure que les heures passent [509]. p220

Une porte occidentale, qui s'appelle la porte de la Poste ; à droite de celui qui en sort est le collège des sectateurs de Châfeï [510]. Elle a un vestibule où se trouvent les boutiques des fabricants de bougies, et une galerie pour la vente des fruits. Dans sa partie la plus haute, il y a une porte à laquelle on monte par des degrés ; elle a des colonnes qui s'élèvent dans l'air, et sous l'escalier sont deux fontaines circulaires, à droite et à gauche.

Une porte septentrionale, nommée Bâb ennathafânîn [511], qui a un vestibule spacieux. A droite de celui qui en sort est le couvent qu'on appelle Echchami' âniyah [512], qui a au milieu une citerne d'eau ; il possède des bains, dans lesquels l'eau coule, et l'on dit que c'était d'abord l'hôtel d'Omar, fils d'Abd el'azîz.

Près de chacune de ces quatre portes de la mosquée, il existe une maison pour faire les ablutions, où il y a environ cent chambres, dans lesquelles l'eau coule en abondance.

---

[509] La célèbre horloge construite sous Nur al-din Zangi (1154-1174) possédait à l'origine un mécanisme beaucoup plus compliqué, comme en témoigne Ibn Djubair : « Quand une heure de la journée est passée, deux poids de cuivre tombent du bec de deux faucons en cuivre sculpté qui se dressent au-dessus de deux cuves de cuivre, qui sont chacune au-dessous de chacun d'eux : l'un est sous la première de ces portes et l'autre sous la dernière. Les deux cuves sont percées d'un trou et quand les deux boules y tombent elles retournent derrière la cloison de la chambre. [...] Quand les deux boules tombent dans les plateaux, elles font du bruit ; la porte qui correspond à l'heure qui vient de s'accomplir est aussitôt fermée par une plaque de cuivre, et cela se combine ainsi à chaque fin d'heure de la journée, jusqu'à ce que toutes les portes soient closes et toutes les heures écoulées. Elles reviennent alors à leur première position. »

[510] Le collège d'al-Somaïsatiya : « Le personnage qui l'acheta, qui la fit reconstruire, qui y constitua des vastes waqfs [...], était un non-Arabe appelé al-Somaïsati [de Samsat au sud-est de la Turquie] » (IBN DJUBAIR, 1184).

[511] La porte des fabricants de natif, une boisson faite de jus de raisin et d'autres ingrédients.

[512] Ou al-Shumaniya ; non localisé.

DES IMÂMS DE CETTE MOSQUÉE

Ils sont au nombre de treize ; le premier est celui des châfeïtes, qui était, au temps de mon entrée à Damas, le chef des juges, Djelâl eddîn, Mohammed, fils d'Abd errahmâm Elkazouîny [513], un des principaux jurisconsultes ; il était aussi le prédicateur de la mosquée, et il habitait dans la maison appelée l'Hôtel du khathîb. Il p221 sortait par la porte de fer, qui est en face de la tribune c'est la porte par laquelle sortait Mo'âouiyah. Plus tard, Djelâl eddîn devint grand juge en Égypte, après que le roi Nâcir eut payé pour lui à peu près cent mille dirhems de dettes qu'il avait à Damas.

Quand l'imâm des châfeïtes a fini sa prière, celui du sanctuaire d'Aly commence la sienne, et après celui du mausolée de Hoçaïn, ensuite l'imâm de la Callâçah [514], puis celui du mausolée d'Abou Becr ; vient ensuite l'imâm du mechhed Omar, puis celui du mechhed Othmân, et puis l'imâm des mâlikites. Lors de mon arrivée à Damas, c'était le jurisconsulte Abou Omar, fils d'Abou'loualîd, fils du hâddj Ettodjîby, originaire de Cordoue, né à Grenade, et habitant à Damas [515] ; il remplissait la fonction d'imâm en alternant avec son frère. Venait ensuite l'imâm des hanéfites, qui était alors le jurisconsulte Imâd eddîn Elhanéfy, nommé Ibn Erroûmy [516] ; c'est un des principaux soûfis. Il est le cheïkh du couvent qui porte le nom d'Elkhâtoûniyah ; il est aussi le supérieur d'un autre couvent situé à Echcherf ela'lâ [517]. Enfin, c'était le tour de l'imâm des hanbélites, qui était alors le cheïkh Abd Allah Elcafîf [518], un des docteurs de la lecture du Coran à Damas.

---

[513] Né en 1267-1268, cadi de Damas en 1324, transféré au Caire comme cadi en chef en mai 1327 ; nommé une deuxième fois à Damas en 1338 et mort en cette même année.

[514] Le Four à chaux. Petit collège construit par Nur al-din Zangi au nord de la mosquée en 1160. Brûlé en même temps que le minaret de « la Fiancée » en 1174, il fut reconstruit par Saladin qui y fut enseveli en 1193.

[515] 1272-1346 ; fils de son prédécesseur.

[516] Également fils de son prédécesseur.

[517] Sharaf al-Ala est le nom du quartier qui longe la rive nord du Barada à l'ouest de la ville.

[518] 1283-1336.

Après tous ceux que nous avons nommés venaient cinq imâms pour présider aux prières satisfactoires [519].

La prière ne cesse point dans cette mosquée, depuis le commencement du jour jusqu'au tiers de la nuit ; il en est de même de la lecture du Coran, et c'est une des gloires de cette mosquée bénie. p222

DES PROFESSEURS ET DES MAÎTRES DE LADITE MOSQUÉE

Dans cette cathédrale, de nombreux auditoires assistent à des leçons traitant des différentes branches de la science. Les traditionnaires lisent les ouvrages des hadîth, sur des estrades élevées, et les lecteurs du Coran déclament avec de belles voix, le matin et le soir. Il y a un certain nombre d'instituteurs pour expliquer le Livre de Dieu ; chacun d'eux s'appuie contre une des colonnes de la mosquée, instruit les enfants, et les fait lire. Ils n'écrivent point le Coran sur des tablettes, par vénération pour le Livre du Dieu très haut ; mais ils le lisent seulement pour qu'il serve d'instruction. Le maître d'écriture est un autre que celui du Coran, et il instruit les enfants au moyen d'ouvrages de poésies et autres. Les enfants passent de l'enseignement oral aux leçons d'écriture, et de cette manière ils apprennent à écrire fort bien ; car le maître d'écriture n'enseigne pas autre chose.

Parmi les professeurs de ladite mosquée, nous citerons :

Le savant, le pieux Borhân eddîn, fils d'Elfarcah [520], de la secte de Châfeï.

Le savant, le pieux Noûr eddîn Abou'lyosr, fils du sâïgh [521], un des personnages célèbres par le mérite et la piété. Lorsque Djelâl eddîn Elkazouîny fut nommé kâdhi au Caire, on envoya à Abou'lyosr le vêtement d'honneur et le diplôme de juge à Damas ; mais il refusa.

---

[519] Prières servant à compenser des omissions antérieures.

[520] Burhan al-din Abu Ishaq Ibrahim (1262-1328), professeur (cheikh) du collège Badara'iya.

[521] Il doit s'agir de Badr al-din Muhammad (1277-1338), cheikh du collège Dimaghiya. (Saïgh : orfèvre.)

L'imâm, le savant Chihâb eddîn, fils de Djehbel [522], un des principaux savants. Il s'enfuit de Damas lorsqu'Abou'lyosr eut refusé la dignité de kâdhi de cette ville, de peur d'en être à son tour investi. Le roi Nâcir p223 fut informé de cela, et il chargea des fonctions de juge à Damas le premier cheïkh de Égypte, le pôle des contemplatifs, la langue des orateurs. Alâ eddîn Elkoûnéouy [523], un des plus grands docteurs.

L'imâm, l'excellent Bedr eddîn Aly essakhâouy [524], du rite de Mâlic. (Que Dieu ait pitié d'eux tous !)

DES KÂDHIS À DAMAS

Nous avons déjà mentionné le grand juge de la secte de Châfeï dans cette ville, Djelâl eddîn Mohammed, fils d'Abd errahmân Elkazouîny. Quant au juge des mâlikites, c'est Cherf eddîn [525], fils du prédicateur du Fayoûm, beau de figure et d'extérieur, un des chefs principaux, et premier cheïkh des soûfis. Son substitut dans les fonctions de juge est Chems eddîn, fils d'Elkafsy [526], et son tribunal est dans le collège Essamsâmiyah. Le chef des kâdhis des hanéfites est Imâd eddîn Elhaourâny, homme très violent. C'est chez lui que se rendent les femmes et leurs maris pour faire juger leurs contestations ; et lorsque les derniers entendent seulement le nom du kâdhi hanéfite, ils font justice à leurs femmes, avant d'arriver au tribunal. Le juge des hambélites était le vertueux imâm Izz eddîn, fils de Moslim [527], un des meilleurs juges. Il allait et venait, monté sur un âne qui lui appartenait, et il mourut à Médine, dans un voyage qu'il fit dans le noble Hidjâz. p224

[522] 1271-1333 ; cheikh du collège Badara'iya après la mort d'Ibn al-Farkah.
[523] De Konya (1269-1329), nommé cadi de Damas en 1327.
[524] Nur al-din et non Badr al-din, nommé grand cadi du Caire en 1355 et mort peu après.
[525] Cadi de Damas de 1319 à 1337.
[526] De Gafsa en Tunisie, mort en 1343.
[527] Shams al-din Muhammad bin Musallam (1263-1326). C'est son successeur (1267-1331) qui avait le titre d'Izz al-din.

ANECDOTE

Il y avait à Damas, parmi les grands docteurs de la secte de Hambal, un certain Taky eddîn, fils de Taïmiyah [528], qui jouissait d'une grande considération. Il discourait sur les sciences en général ; mais il y avait dans son cerveau quelque chose de dérangé. Les habitants de Damas l'honoraient excessivement, et il les prêchait du haut de la chaire. Une fois, il y dit de certaines choses que les docteurs désapprouvèrent ; ils le déférèrent au roi Nâcir, qui ordonna de l'amener au Caire. Les juges et les jurisconsultes s'assemblèrent dans la salle d'audience du roi Nâcir, et Cherf eddîn Ezzouâouy [529], de la secte de Mâlic, dit : « Certes, que cet homme a dit cela et cela », et il énuméra les choses qu'on réprouvait chez le fils de Taïmiyah. Il produisit des attestations à ce sujet, et les plaça devant le chef des kâdhis. Celui-ci demanda alors à Ibn Taïmiyah : « Que réponds-tu ? » Et l'accusé dit : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah. » Le juge répéta la question, et l'accusé fit la même réponse. Le roi ordonna qu'il fût emprisonné, et il resta en effet détenu plusieurs années. Dans sa prison, il composa un livre sur l'explication du Coran, qu'il a intitulé *La Mer environnante*, et qui est en quarante volumes environ.

Plus tard, sa mère se présenta au roi Nâcir et se plaignit à lui, et le roi ordonna de le mettre en liberté. Mais dans la suite il tint une conduite pareille à celle que nous venons de rapporter ; et je me trouvais alors à Damas. p225 J'étais donc présent un vendredi pendant qu'il exhortait et prêchait le peuple du haut de la chaire de la mosquée cathédrale. Il dit entre autres choses : « Certes, que Dieu descend vers le ciel du monde, comme je descends maintenant », et il descendit une des marches de l'escalier de la chaire. Un docteur mâlikite, qui était connu sous le nom du fils de Zahrâ, le contredit, et blâma son discours ; mais la populace se leva contre ce docteur, et le frappa très fort

[528] Taqi al-din Ahmad ibn Taimiya, né en 1263, un des plus célèbres théologiens de l'islam médiéval et ancêtre spirituel du mouvement wahhabite de l'Arabie. Emprisonné au Caire de 1307 à 1311, il revint à Damas où il fut à nouveau emprisonné pour quelques mois en 1320. Son dernier emprisonnement date de juillet 1326, à cause d'un fetwa dénonçant le pèlerinage des tombeaux saints. Il mourut en prison en 1328. Ibn Battûta, étant arrivé à Damas en août, n'aurait pas pu le voir.

[529] Djamal al-din, et non Sharaf al-din, cadi de Damas de 1288 à 1317.

avec les mains et les sandales, de manière que son turban tomba et laissa voir sur sa tête une calotte de soie. La multitude réprouva l'usage de cet objet, et conduisit le fils de Zahrâ à la demeure d'Izz eddîn, fils de Moslim, juge de la secte de Hambal, qui ordonna de l'emprisonner et lui infligea ensuite la bastonnade. Les docteurs mâlikites et châfeïtes désapprouvèrent cette punition, et en référèrent au roi des émirs, Seïf eddîn Tenkîz [530], qui était un des meilleurs chefs et des plus vertueux. Tenkîz écrivit à ce sujet au roi Nâcir, et rédigea en même temps une attestation légale contre le fils de Taïmiyah, à propos des choses blâmables qu'il avait avancées, entre autres : « Que celui qui prononce les trois formules du divorce d'un seul coup n'est pas plus lié que s'il n'avait divorcé qu'une fois [531] », et secondement : « Que le voyageur qui a pour but le pèlerinage au tombeau de Mahomet à Médine (puisse Dieu augmenter toujours ses avantages !) ne doit pas abréger sa prière », et autres allégations semblables. L'émir expédia l'acte légalisé au roi Nâcir, qui ordonna d'emprisonner le coupable dans la forteresse ; et il y fut détenu, jusqu'à ce qu'il mourût dans sa prison. p226

DES COLLÈGES À DAMAS

Ceux qui suivent le rite de Châfeï ont à Damas plusieurs collèges ; le plus grand est celui appelé El'âdiliyah [532], où rend ses jugements le chef des kâdhis. En face, il y a le collège Ezzhâhiriyah [533], où se trouve le mausolée du roi Zhâhir ; c'est là que siègent les substituts du kâdhi. L'un d'eux est Fakhr eddîn Elkibthy (le Copte). Son père était un des secrétaires égyptiens, mais il embrassa l'islamisme. Un autre est Djémâl eddîn, fils de Djomlah [534]. Il a été plus tard chef des kâdhis

[530] Le vice-roi de Syrie (voir n. 22).

[531] C'était en réalité la doctrine primitive, mais elle fut modifiée par le deuxième calife Omar qui décréta que la triple répétition de la formule équivaudrait à une répudiation définitive empêchant l'annulation du divorce.

[532] Commencé par Nur al-din Zangi, complété par le sultan ayyubide al-Adil (1196-1218), au nord de la Grande Mosquée, il existe toujours.

[533] Construit par Malik al-Zahir Baybars (1260-1277), à l'ouest du précédent et également existant de nos jours.

[534] Cadi des shafi'ites en 1332 jusqu'à sa destitution en 1334.

des châfeïtes, puis il perdit cette place pour une affaire qui nécessita sa destitution (ainsi que je vais le raconter).

ANECDOTE

Le vertueux cheïkh Zhahîr eddîn El'adjémy se trouvait à Damas. Il avait pour disciple Seïf eddîn Tenkîz, roi des émirs, qui l'honorait beaucoup. Le cheïkh se présenta un jour chez le roi des émirs, dans l'endroit nommé Dâr el'adl [535], où se trouvaient aussi les quatre kâdhis. Le chef des juges, Djemâl eddîn, fils de Djomlah, raconta une histoire, et Zhahîr eddîn lui dit : « Tu as menti. » Le juge fut indigné de cela, et conçut beaucoup de colère contre lui. Il dit à l'émir : « Comment lui sera-t-il permis de me traiter de menteur en ta présence ? » L'émir lui dit : « Juge-le », et il le lui livra, pensant qu'il s'en tiendrait là, et ne lui ferait aucun mal. Mais le kâdhi le fit amener au collège El'âdiliyah, et lui infligea deux cents coups de fouet ; puis il le fit p227 promener sur un âne dans la ville de Damas, tandis qu'un crieur proclamait le motif de la punition, et chaque fois qu'il avait fini son annonce, il le frappait d'un coup sur le dos ; car c'est là l'usage chez eux.

Le roi des émirs fut informé de cela, et il désapprouva fortement une telle conduite. Il fit venir les juges et les jurisconsultes, et tous convinrent de la faute du kâdhi, qui avait jugé contrairement à son rite. En effet, la loi pénale n'admet pas, pour le châfeïte, cette sorte de punition [536] et le grand juge des mâlikites, Cherf eddîn, dit que l'arrêt en question violait la loi, et était rejeté par les principes de la secte de Châfeï. En conséquence, Tenkîz écrivit cela au roi Nâcir, qui destitua Djemâl eddîn, fils de Djomlah, de sa fonction de chef des kâdhis des châfeïtes.

Les hanéfites ont beaucoup de collèges à Damas : le plus grand est celui du sultan Noûr eddîn [537], où siège le chef des kâdhis des hanéfi-

---

[535] La Maison de la justice.

[536] Selon le rite shafi'ite, une punition discrétionnaire ne doit pas dépasser la punition minimale prévue par la loi qui est de quarante coups de fouet.

[537] Bâti par Nur al-din sur le site du palais omayyade du calife Hisham (724-743). Il est toujours debout près du marché des tailleurs.

tes. Les mâlikites ont trois collèges ; l'un est Essamsâmiyah [538], c'est là que demeure le grand juge des mâlikites, et qu'il rend ses jugements ; l'autre est le collège Ennoûriyah [539], construit par le sultan Noûr eddîn Mahmoûd, fils de Zenguy ; et le troisième, la medréceh Echchérâbichiyeh [540], construite par Chihâb eddîn Echchérâbichy, le marchand. Les hanbélites ont à Damas un grand nombre de collèges ; le principal est la medréceh Ennadjmiyeh [541]. p228

DES PORTES DE DAMAS

Cette ville a huit portes : l'une d'elles est la porte d'Elfarâdîs [542], une autre la porte d'Eldjâbiyah [543], une troisième celle appelée Bâb essaghîr [544]. Entre ces deux dernières, il y a un cimetière [545] où sont enterrés un très grand nombre de compagnons de Mahomet, de martyrs, et d'autres personnages plus récents.

Mohammed, fils de Djozay, dit : « Un poète moderne de Damas s'est exprimé avec élégance, ainsi qu'il suit, au sujet du nombre de ses portes :

> *Damas, par ses qualités, est un jardin de l'éternité agréable.*
> *Ne vois-tu pas que ses portes sont au nombre de huit [546] ?*

---

[538] Établi en 1318. Il se trouvait près de la porte de Djabiya (voir plus loin).

[539] « La tombe de Nur al-din Mahmud bin Zangi, qui fait partie des saints dans la madrasa qui porte son nom » (AL HARAWI). La tombe et le collège existent toujours ; ce dernier, également attribué à Saladin, porte aussi le nom de Salahiya.

[540] Construit par Ahmed bin Nur al-Dawla, mort en 1333. Voir également n. 172.

[541] Nadjmiya était un couvent et non un collège, fondé par Nadjn al-din Ayyub, père de Saladin.

[542] La porte du Paradis ou des Jardins, au milieu de la muraille nord, conduisait à la ville byzantine de Paradisos.

[543] La porte située à l'ouest de la rue principale et conduisant à al-Djabiya (les Bassins), ancienne résidence des princes Ghassanides.

[544] La Petite Porte, sur la partie est du mur sud.

[545] C'était à l'extérieur de ces portes que s'étendait, et que subsiste encore aujourd'hui, le plus important des anciens cimetières de la ville.

[546] Les huit étages du Paradis (cf. Dante), ayant chacun sa porte. Ibn Asakir, l'historien de Damas, parle de sept portes consacrées aux sept planètes.

DE QUELQUES MAUSOLÉES ET LIEUX DE PÈLERINAGE À DAMAS

Parmi ces mausolées, dans le cimetière situé entre les deux portes, celle dite Eldjâbiyah, et la petite, sont les tombeaux suivants : celui de Oumm Habîbah, fille d'Abou Sofiân, mère des croyants [547] ; celui de son frère, le prince des croyants, Mo'âouiyah [548] ; le p229 sépulcre de Bilâl, *moueddhin* de l'apôtre de Dieu [549], celui de Ouweïs elkarany [550] et le tombeau de Ca'b elahbâr [551].

J'ai trouvé dans l'ouvrage intitulé *Le Livre du précepteur touchant l'explication du Sahîb de Moslim*, par Alkorthoby [552] qu'un certain nombre de compagnons du Prophète allaient une fois de Médine à Damas, en compagnie d'Ouweïs elkarany, qui mourut en route, dans un désert, où il n'y avait ni habitations ni eau. Ils furent dans l'embarras à cause de cet événement. Ils descendent de leurs montures, et voici qu'ils trouvent des aromates, un linceul et de l'eau, ce qui les étonna beaucoup. Ils lavèrent le cadavre, l'enveloppèrent du drap mortuaire, et après avoir prié sur lui ils l'enterrèrent. Après cela, ils se remirent en voyage ; mais l'un d'eux dit aussitôt : « Comment ? Laisserons-nous ce tombeau sans un signe pour le reconnaître ? » Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ils ne trouvèrent aucune trace du sépulcre.

---

547 Les « mères des croyants » sont les femmes de Muhammad. Umm Habiba est morte à Medina en 664 et se trouve très probablement enterrée là-bas.

548 Pour Mu'awiya, voir n. 213. A1-Sayyadi (XVIe siècle) mentionne à Bab al-Saghir la tombe de Mu'awiya qui fut enterré dans la tunique du Prophète avec les oreilles et la bouche sanctifiées par des rognures de ses ongles. Lieu de pèlerinage au XVIe siècle, elle est aujourd'hui ignorée.

549 Bilal bin Rabah, un affranchi éthiopien, était le premier muezzin de Muhammad ; il participa à l'expédition de Syrie où il serait mort à Damas en 641. Un tombeau existe toujours à cette place.

550 Compagnon du Prophète réputé pour sa sainteté. « A al-Djabliya se trouve le tombeau de Uwais al-Qarani ; mais nous en avons aussi visité un à al-Rakka, et il a un monument à Alexandrie et un autre à Diyarbekir ; l'opinion la plus répandue, c'est qu'il est à Rakka car on rapporte qu'il fut tué à Siffin, dans l'armée de Ali » (YAQUT, 1225).

551 Juif yéménite, converti à l'islam et cité comme une autorité pour l'interprétation de la Bible. Son tombeau a disparu ; il ne reste qu'une inscription.

552 Ahmad bin Omar, savant malikite mort à Alexandrie en 1258. Pour le *Sahih* de Muslim, voir introduction, n. 11.

Voici ce que fait observer Ibn Djozay : « On assure qu'Ouweïs a été tué à Siffin, en combattant pour Aly [553], et cette version est, grâce à Dieu, plus authentique. » p230

Près de la porte Eldjâbiyah se trouve une porte orientale [554], à côté de laquelle il y a un cimetière où se voit le tombeau d'Obeyy, fils de Ca'b [555], compagnon de l'envoyé de Dieu. On y trouve aussi le sépulcre du serviteur de Dieu, le pieux Raslân [556], surnommé le *faucon cendré*.

ANECDOTE AU SUJET DE CE SURNOM

On raconte que le vertueux cheïkh Ahmed errifâ'y [557] demeurait à Oumm Obeïdah, dans le voisinage de Ouâcith, et qu'entre lui et le saint Abou Medîn Cho'aïb, fils d'Elhoçaïn [558], il y avait une grande amitié et une correspondance continuelle. On assure que chacun d'eux saluait son ami matin et soir, et que l'autre lui rendait les salutations. Le cheïkh Ahmed avait des palmiers près de sa zâouïah, et une certaine année, en les coupant, selon son habitude, il laissa un régime de dattes en disant : « Ceci sera pour mon frère Cho'aïb. » Celui-ci faisait cette année-là le pèlerinage de La Mecque, et les deux amis se retrouvèrent dans la noble station à Arafah. Le domestique du cheïkh Ahmed, appelé Raslân, était avec son maître, pendant que les deux amis

---

553 La bataille indécise qui fut livrée en 656 par Ali contre le futur calife Mu'awiya.

554 « [...] Bab Sharqi, qui est à l'est, avec un grand minaret blanc dont on dit que Jésus y descendra, car la tradition rapporte qu'il descendra sur le minaret blanc à l'est de Damas » (IBN DJUBAIR, 1184). Appelée par les chrétiens porte de Saint-Paul, elle existe toujours.

555 Secrétaire de Muhammad et un des premiers compilateurs du Coran, mort à Medina vers 650. Le tombeau présumé est encore identifiable.

556 Arslan bin Ya'qub al Ju'bari, mort en 1150, considéré comme le saint patron de Damas. L'origine de l'anecdote est inconnue.

557 Pour Tadj al-din Ahmed al-Rifai, voir n. 34 ci-dessus et aussi plus loin chap. 5, n. 25.

558 Abu Madyan Shu'aib bin al-Husain, né près de Séville vers 1126. Après un voyage dans l'Est, il revint au Maghreb comme un des leaders du mysticisme soufi. Mort près de Tlemcen en 1197, son tombeau est devenu un des principaux sanctuaires du Maghreb. Pour les liens entre les deux saints, voir aussi l'introduction.

avaient lié conversation, et que le cheïkh racontait l'histoire de p231 la grappe de dattes. Alors Raslân lui dit : « Si tu l'ordonnes, Ô mon maître, je l'apporterai tout de suite à ton camarade. » Avec la permission du cheïkh, il partit immédiatement, et apporta bientôt après le régime de dattes, qu'il déposa devant les deux amis.

Les gens de la zâouïah ont raconté que, le soir de la journée d'Arafah, ils virent un faucon gris qui s'était abattu sur le palmier, avait coupé la grappe, et l'avait transportée dans les airs.

A l'occident de Damas est un cimetière connu sous la dénomination de Tombeaux des martyrs. On y voit, entre autres, le tombeau d'Abou'ddardâ [559], et de son épouse Oumm Eddardâ ; celui de Fadhâlah, fils d'Obeïd [560] ; celui de Ouâthilah, fils d'Elaska' [561] ; celui de Sahi, fils de Hanzhaliyah [562] ; et tous ceux-ci sont au nombre des personnages qui ont prêté serment sous l'arbre, à Mahomet [563].

Dans un bourg nommé Elmanîhah [564], à l'orient de Damas et à la distance de quatre milles, il y a le sépulcre de Sad, fils d'Obâdah [565], à côté duquel existe une petite mosquée, d'une belle construction. A la tête du sépulcre est une pierre, avec cette inscription : « C'est ici le tombeau de Sa'd, fils d'Obâdah, chef de la tribu de Khazradj, compagnon de l'envoyé de Dieu », etc. p232

559 Abu'l Darda Uwaimir bin Zaid, compagnon du Prophète et cadi de Damas, mort dans cette ville en 651. Son tombeau, signalé encore au XVIe siècle, a aujourd'hui disparu ; les pierres tombales se trouvent au musée de Damas.

560 Cadi de Damas sous Mu'awiya, mort en 671. Le tombeau a disparu.

561 Wathila, un chef de tribu converti pendant la dernière année de la vie de Muhammad, mort à Jérusalem vers 702. Tombe disparue.

562 Compagnon de Medina de Muhammad, mort à Damas en 667. Tombe également disparue.

563 « Dieu était satisfait des croyants quand ils te prêtaient serment sous l'Arbre » (Coran, XLVIII, 18).

564 Village de la Ghuta à l'est de Damas.

565 Élu chef de la tribu de Khazradj à Medina après la mort de Muhammad. Son élection étant invalidée par celle d'Abu Bakr en tant que calife, il émigra en Syrie et mourut dans le Hawran en 636 ; son tombeau existait encore à la fin du siècle dernier.

Dans un village, au midi de la ville, à la distance d'une parasange, est situé le mausolée d'Oumm Colthoûm [566], fille d'Aly, fils d'Abou Thâlib, et de Fâthimah. On dit que son nom était Zaïnab, et que le Prophète la surnomma Oumm Colthoûm, à cause de sa ressemblance avec sa tante maternelle Oumm Colthoûm, fille de l'envoyé de Dieu. Tout près de son tombeau, il y a une noble mosquée autour de laquelle sont des habitations, et qui est dotée de legs pieux. Les gens de Damas l'appellent le Mausolée de la Dame Oumm Colthoûm. Dans le même village se trouve un autre tombeau qu'on dit être celui de Socaïnah, fille de Hoçamn, fils d'Aly [567] ; et dans la mosquée principale d'Enneïreb [568], un des bourgs dépendants de Damas, on voit dans une cellule à l'est, un tombeau qu'on dit être celui d'Oumm Miriam [569]. Enfin, dans un village qu'on nomme Dârayâ [570], à l'ouest de la ville, et à la distance de quatre milles, se voit le tombeau d'Abou Moslim elkhaoulâny [571], et celui d'Abou Soleïmân eddârâny [572].

Au nombre des lieux de réunion à Damas, qui sont célèbres par leur sainteté, se trouve la mosquée d'Elakdâm [573]. Elle est située au midi de Damas, à la p233 distance de deux milles, à côté de la principale route qui conduit au noble Hidjâz, à Jérusalem et en Égypte.

---

566 « Son monument vénéré est dans un village au sud de la ville appelé Rawiya à la distance d'un farsakh » (IBN DJUBAIR, 1184). Le village est actuellement désigné sous le nom de Qabr al-Sitt (le Tombeau de la Dame).

567 Échappée au massacre de Kerbela et morte à Medina en 735. Al-Harawi situe le tombeau au cimetière près de la Petite Porte ; il est toujours vénéré.

568 Al-Naïrab se trouvait dans les faubourgs ouest de Damas et n'existe plus comme place séparée.

569 La mère de Marie. « La tombe d'une Umm Maryam qui ne serait pas la mère de Maryam fille de Imran (la Vierge), mais qui a son histoire, et Dieu seul sait la vérité » (AL-HARAWI). Lieu de pèlerinage disparu.

570 Gros bourg de la Ghuta.

571 Compagnon connu pour son ascétisme, mort à Daraya en 682. Le lieu de pèlerinage est conservé.

572 Célèbre mystique qui vécut et mourut à Daraya en 850. Lieu de pèlerinage maintenu.

573 « Au mashad des Empreintes (mashad al-Aqdam), au sud de Damas, des empreintes de pas (*aqdam*) dans le rocher qui seraient dit-on celles des prophètes. On dit aussi que la tombe qui s'y trouve est celle de Musa bin Imran [Moïse], mais ce n'est pas exact : en réalité, on ne connaît pas l'emplacement de la tombe de Musa » (AL-HARAWI). La mosquée subsiste aujourd'hui dans le faubourg sud de Damas.

C'est une grande mosquée, riche en bénédictions, et possédant beaucoup de legs pieux. Les habitants de Damas la tiennent en grande considération. Quant à la dénomination qu'elle porte, elle la doit à des pieds dont l'empreinte est tracée dans une pierre qui s'y trouve ; et l'on dit que ce sont les marques des pieds de Moïse. Dans cette mosquée, il y a une petite chambre, où se voit une pierre sur laquelle est écrit ce qui suit : « Un homme pieux a vu en songe Mahomet, qui lui a dit que dans ce lieu se trouve le tombeau de son frère Moïse. » Dans les environs de cette mosquée, et sur le chemin, il y a un endroit qu'on nomme Elcathîb elahmar [574] ; et dans le voisinage de Jérusalem et de Arîhâ est un lieu qu'on nomme de la même manière, et que les Israélites honorent beaucoup.

ANECDOTE

J'ai vu dans les jours de la grande peste à Damas, à la fin du mois de rabî' second de l'année quarante-neuf [575], un témoignage du respect des habitants de Damas pour cette mosquée, qui est digne d'admiration, et dont voici le détail : le roi des émirs, lieutenant du sultan, Arghoûn châh [576], ordonna à un crieur de p234 proclamer dans Damas que tout le monde eût à jeûner pendant trois jours, et que personne ne fit cuire alors dans les marchés rien de ce qui sert à la nourriture de l'homme tout le long du jour. (Or, à Damas, la plupart des habitants ne mangent que ce qu'on prépare dans les marchés.) Les Damasquins jeûnèrent trois jours consécutifs, dont le dernier était un jeudi. Ensuite les émirs, les chérîfs, les kâdhis, les fakîhs et les autres ordres se réunirent tous pêle-mêle dans cette mosquée principale, au point qu'elle fut comble. Ils y passèrent la nuit du jeudi au vendredi, en priant, louant Dieu, et faisant des vœux. Ils firent après cela la prière de l'aurore, et tous sortirent à pied, tenant dans leurs mains des Corans ; et les émirs étaient nu-pieds.

---

[574] D'après un hadith reporté par Bukhari, Muhammad aurait dit que le tombeau de Moïse se trouvait sous la colline de sable rouge (*al-kathib al-ahmar*). Ce lieu est habituellement identifié à une localité située au sud-ouest de Jéricho (Ariha) où Baybars avait bâti une mosquée en 1270.

[575] Juillet 1348, où pendant la peste noire Ibn Battûta se trouvait à Damas (voir t. III, p. 354 et suiv.).

[576] Mort en 1349.

Tous les habitants de la ville, hommes, femmes, petits et grands prirent part à cette procession. Les Juifs sortirent avec leur Pentateuque et les chrétiens avec leur Évangile, et ils étaient suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Tous pleuraient, suppliaient, et cherchaient un recours près de Dieu, au moyen de ses livres et de ses prophètes. Ils se rendirent à la mosquée Elakdâm, et ils y restèrent, occupés à supplier et à invoquer Dieu, jusque vers le *zaouâl* [577]. Ensuite ils retournèrent à la ville, ils firent la prière du vendredi, et Dieu les soulagea.

Le nombre des morts n'a pas atteint à Damas deux mille dans un jour, tandis qu'au Caire et à Misr il a été de vingt-quatre mille dans un seul jour.

Auprès de la porte orientale de Damas, il y a une tour de couleur blanche, et l'on dit que c'est près de là que descendra Jésus, suivant ce qui nous a été transmis dans le *Sahîb de Moslim* [578]. p235

DESCRIPTION DES FAUBOURGS DE DAMAS

Cette ville est entourée de faubourgs de tous les côtés, à l'exception du côté oriental ; ils couvrent un vaste emplacement, et leur intérieur est plus beau que celui de Damas, à cause du peu de largeur dans les rues de cette ville. Du côté du nord est le faubourg d'Essâlihiyah [579] ; c'est une grande ville qui possède un marché sans pareil pour la beauté. Elle a une mosquée cathédrale et un hôpital ; elle a aussi un collège, nommé le collège d'Ibn Omar [580], lequel est consacré à ceux qui veulent apprendre le noble Coran, sous la direction des docteurs et des hommes âgés. Les disciples et les professeurs reçoivent ce qui leur est nécessaire, soit en nourriture, soit en habillements. Dans l'intérieur de la ville, il y a encore un collège qui a la

[577] Temps de midi à trois heures.

[578] Pour la tour, voir n. 261, et pour Muslim introduction, n. 11.

[579] « En face de la ville, sur les pentes du mont Qasyun, se trouve la cité des Salihyin qui s'étend sur le penchant de la montagne en face de la ville en longueur, de façon à dominer Damas et sa Ghuta, ses maisons, ses écoles, ses couvents, ses souks, constructions importantes » (QALQASHANDI, env. 1400).

[580] Collège et couvent fondés par Abu Omar, Hanbalite émigré de Jérusalem, qui a également fondé le faubourg.

même destination, et qui est appelé le collège d'Ibn Monaddjâ [581]. Les gens d'Essâlihiyah suivent tous le rite de l'imâm Ahmed, fils de Hanbal.

DESCRIPTION DE KÂCIOÛN ET DE SES LIEUX DE PÈLERINAGE

Kâcioûn est une montagne au nord de Damas, et au pied de laquelle se voit Sâlihiyah. C'est une montagne célèbre par son caractère de sainteté, car c'est l'endroit d'où les prophètes se sont élevés au ciel. Parmi ses nobles lieux de pèlerinage est la caverne où naquit Abraham, l'ami de Dieu [582]. *C'est une grotte longue et* p236 *étroite, près de laquelle existe une grande mosquée, avec un minaret élevé. De cette caverne Abraham a vu l'étoile, la lune et le soleil, ainsi que nous l'apprend le Livre sublime* [583].

A l'extérieur de la grotte se voit le lieu de repos d'Abraham, où il avait coutume de se rendre. J'ai pourtant vu dans le pays de l'Irâk un village nommé Bors, entre Elhillah et Baghdâd, et où on dit qu'Abraham est né. Il est situé dans le voisinage de la ville de Dhou'lkefl (possesseur de jeûne ; ou l'homme aux mortifications, sur qui soit le salut !), et son tombeau s'y trouve [584].

Un autre sanctuaire du mont Kâcioûn, situé à l'occident, est la grotte du Sang [585] ; au-dessus d'elle, dans la montagne, se voit le sang d'Abel, fils d'Adam. Dieu en a fait rester dans la pierre une trace vermeille juste à l'endroit où son frère l'a tué et d'où il l'a traîné jusqu'à la caverne. On dit qu'Abraham, Moise, Jésus, Job et Lot ont prié

---

581 Nommé d'après son premier cheikh, Zaïn al-Din ibn al-Munadja, mort en 1296.

582 « Le lieu de naissance d'Abraham est au pied du mont Qasyun en un village appelé Barca, qui est des plus jolis » (IBN DJUBAIR, 1184). Lieu de pèlerinage visité encore à l'époque actuelle.

583 Coran, VI, 76-78.

584 Le tombeau, situé près de Hilla (le nom de Bors n'est pas attesté par les autres sources, à moins qu'il ne soit lié au site antique de Borsippa, situé un peu plus au nord), est celui d'Ezéchiel, identifié avec le prophète Dhu'l Kifl cité dans le Coran. Le lieu de naissance traditionnel d'Abraham est Kutha Rabba en Irak.

585 « La grotte du Sang où l'on dit que Habil [Abel] fut tué par Qabil [Cain] » (AL-HARAWI). Pèlerinage conservé.

dans cette grotte. Près d'elle il y a une mosquée solidement construite, à laquelle on monte par un escalier, et qui possède des cellules et autres endroits commodes à habiter. On l'ouvre tous les lundis et les jeudis, et des bougies et des lampes sont allumées dans la caverne.

Un autre lieu qu'on visite est une vaste grotte au sommet de la montagne, que l'on nomme la « caverne d'Adam [586], et à côté de laquelle il y a un édifice. Plus bas que cette grotte, il en existe une autre, qu'on appelle p237 la grotte de la Faim [587]. On dit que soixante et dix prophètes s'y sont réfugiés, et qu'ils n'avaient pour toute provision qu'un pain rond et mince. Ils le faisaient circuler parmi eux, et chacun l'offrait à son compagnon, de sorte qu'ils moururent tous. Près de cette caverne il y a une mosquée bien bâtie, et où des lampes brûlent nuit et jour. Toutes ces mosquées possèdent en propre beaucoup de fondations pieuses. On dit encore que, entre la porte des jardins et la mosquée principale du Kâcioûn [588], se trouve le lieu d'inhumation de sept cents prophètes, et, d'après une autre version, de soixante et dix mille prophètes.

Au-dehors de la ville se voit le vieux cimetière ; c'est le lieu de sépulture des prophètes et des saints. A côté de ce cimetière, tout près des jardins, est un terrain déprimé, dont l'eau s'est emparée, et l'on dit que c'est la sépulture de soixante et dix prophètes. Mais l'eau séjourne dans cet endroit d'une manière permanente, et l'on ne peut plus y enterrer personne.

DESCRIPTION DE LA COLLINE ET DES VILLAGES QUI L'AVOISINENT

En haut du mont Kâcioûn est la colline bénie [589], mentionnée dans le Livre de Dieu, et qui possède la stabilité, la source d'eau pure, et

---

[586] « La grotte d'Adam où il vécut et que l'on connaît maintenant comme la Caverne (al-Kahf) » (AL-HARAWI). Plus connue actuellement sous le nom de caverne de Sept Dormants et signalée par un groupe de constructions anciennes.

[587] « La grotte de la Faim, où moururent, dit-on, quarante prophètes et qui a son histoire » (AL-HARAWI). Lieu de pèlerinage conservé sous le nom de Qubbat al-Arbain.

[588] Mauvaise copie du texte d'Ibn Djubair qui dit « montagne de Qasyun ».

[589] Le texte original d'Ibn Djubair dit plus justement : « A l'extrémité de cette montagne et au commencement de la plaine [...] s'élève la colline bénie. »

l'habitation du Messie Jésus et de sa mère [590]. C'est un des plus jolis points de vue du monde et un de ses plus beaux lieux de plaisance. p238 On y trouve des palais élevés, de nobles édifices et des jardins admirables. L'habitation bénie est une petite grotte au milieu de la colline, à l'instar d'un petit logement, et en face est une cellule qu'on dit avoir été l'oratoire de Khidhr [591]. La foule s'empresse à l'envi de venir prier dans cette caverne. L'habitation est pourvue d'une petite porte de fer, et la mosquée l'entoure. Celle-ci renferme des allées circulaires, et un beau réservoir où l'eau descend ; après quoi, elle se déverse dans un conduit qui se trouve dans le mur, et qui communique à un bassin de marbre dans lequel l'eau tombe. Ce dernier n'a pas de pareil pour sa beauté et la singularité de sa structure. Près de cette fontaine, il y a des cabinets pour faire les ablutions, et où l'eau coule.

Cette colline bénie est comme la tête des jardins de Damas, car elle possède les sources qui les arrosent [592]. Celles-ci se partagent en sept canaux, dont chacun se dirige d'un côté différent. Cet endroit s'appelle le lieu des divisions. Le plus grand de ces canaux est celui qui est nommé Tourah. Il coule au-dessous de la colline, et on lui a creusé dans la pierre dure un lit qui ressemble à une grande caverne [593]. Souvent quelque nageur audacieux plonge dans le canal, du haut de la colline, et il est entraîné dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ait parcouru le p239 canal souterrain, et qu'il en sorte au bas de la colline : et c'est là une entreprise fort périlleuse.

---

[590] Référence au Coran (XXIII, 52) déjà citée (voir n. 174), réfutée par al-Harawi qui remarque que Jésus n'a jamais visité Damas.

[591] Personnage mythique de la légende musulmane qui, soit, est identifié au prophète Élie, d'où son immortalité, soit forme avec lui un couple en s'identifiant à saint Georges.

[592] Ici Ibn Battûta s'écarte d'Ibn Djubair et se trompe. Ce dernier dit : « Sur cette colline bénie commencent les premiers jardins de la ville, là où la rivière se divise en sept branches, dont chacune prend sa route propre » (voir n. suiv.).

[593] « Damas et ses jardins sont arrosés par un cours d'eau appelé Barada [...] l'eau jaillit d'une fente, du bord extrême du pied de la montagne, et sa sortie est voûtée d'une arcade de construction romaine ; elle est accrue par des sources le long de son parcours. Puis la rivière se divise en sept branches, quatre à l'ouest qui sont le Daraya, le Mizza, le Qanawat, le Banas et deux à l'est le Yazid et le Thawra [Tourah], entre lesquels coule le Barada. [...] Le Thawra est le Nil de Damas sur ses bords s'élèvent les principales constructions et la plupart des pavillons de plaisance des habitants » (QALQASHANDI, env. 1400).

Cette colline domine les jardins qui entourent la ville, et sa beauté et l'étendue du champ de délices qu'elle offre aux regards sont incomparables. Les sept canaux dont nous avons parlé suivent tous des directions différentes. Les yeux demeurent éblouis de la beauté de leur ensemble, de leur séparation, de leur courant et de leur effusion. En somme, la grâce de la colline et sa beauté parfaite sont au-dessus de tout ce qu'on peut exprimer par une description.

Elle possède beaucoup de legs pieux en champs cultivés, en vergers et en maisons, au moyen desquels on sert les traitements de l'imâm, du moueddhin et l'on défraye les voyageurs.

Au bas de la colline est le village de Neïreb [594]. Il contient beaucoup de jardins, des ombrages touffus, des arbres rapprochés, et l'on ne peut, par conséquent, voir ses édifices, si ce n'est ceux dont la hauteur est considérable. Il possède un joli bain et une mosquée principale admirable, dont la cour est pavée de petits cubes de marbre. On y voit une fontaine très belle et un lieu destiné aux purifications, où il y a bon nombre de chambres dans lesquelles l'eau coule.

Au midi de ce village est le bourg de Mizzeh [595], qui est connu sous le nom de Mizzeh de Kelb, qu'il doit à la tribu de Kelb, fils de Ouabrah, fils de Tha'lab, fils de Holouân, fils d'Omrân, fils d'Elhâf, fils de Kodhâ'ah. Il était affecté comme fief à ladite tribu, et c'est de lui que prend son nom l'imâm Hâfizh eddouniâ, Djemâl eddîn Yoûcef, fils d'Ezzéky elkelby elmizzy [596], ainsi que beaucoup d'autres savants. C'est un des plus grands p240 *villages de Damas ; il a une mosquée cathédrale vaste et admirable, et une fontaine d'eau de source*. Du reste, la plupart des villages de Damas possèdent des bains, des mosquées principales, des marchés, et les habitants sont dans leurs localités sur le même pied que ceux de la ville.

---

[594] Naïrab, « à un demi-fersakh de Damas dans les jardins, l'endroit le plus agréable que j'aie jamais vu » (YAQUT, 1225). On n'en connaît plus l'emplacement au XVI^e^ siècle.

[595] Le moderne Mezzé, à cinq kilomètres à l'ouest de Damas. Les Kalb sont une des principales tribus arabes de la Syrie centrale.

[596] Traditionnaire connu (1256-1341).

A l'orient de Damas il y a un bourg qu'on nomme Beït Ilâhiyah [597]. Il renfermait d'abord une église, et l'on dit qu'Âzer [598] y taillait les idoles que son fils brisait. Maintenant elle est changée en mosquée cathédrale, très jolie, ornée de mosaïques de marbre, colorées, et rangées selon la disposition la plus admirable et l'accord le plus parfait.

DES FONDATIONS PIEUSES À DAMAS, DE QUELQUES MÉRITES DE SES HABITANTS, ET DE LEURS USAGES

Il est impossible d'énumérer les genres de legs pieux à Damas, et leurs différentes dépenses, tant ils sont nombreux. Nous citerons :

Des legs pour ceux qui ne pourraient point faire le pèlerinage de La Mecque. Ils consistent à fournir à celui qui l'entreprend, au lieu de quelqu'un d'entre eux, tout ce qui lui est nécessaire.

Des fondations pour fournir aux filles leur trousseau de mariage, lorsque leurs familles sont dans l'impuissance d'y pourvoir.

D'autres pour entreprendre la délivrance des captifs.

Des legs en faveur des voyageurs. On leur fournit la nourriture, l'habillement et de quoi se suffire jusqu'à l'arrivée dans leur pays.

Ceux pour l'entretien des chemins et le pavage des rues. Ces dernières, à Damas, sont pourvues, de chaque p241 côté, d'un trottoir où marchent les piétons , ceux qui sont à cheval suivent la route du milieu.

Il y a encore d'autres fondations pieuses, pour diverses œuvres de bienfaisance. (En voici un exemple.)

ANECDOTE

Je passais un jour par une des rues de Damas, et je vis un petit esclave qui avait laissé échapper de ses mains un grand plat de porce-

[597] Bait-Lahya, au nord-est de la ville. Aujourd'hui disparu.

[598] Le père d'Abraham d'après la tradition islamique. Al-Harawi rapporte la même légende.

laine de Chine, qu’on appelle dans cette ville *sahn*. Il se brisa, et du monde se rassembla autour du petit mamloûc. Un individu lui dit : « Ramasse les fragments du plat et porte-les à l’intendant des œuvres pies pour les ustensiles. » L’esclave les prit et la même personne l’accompagna chez ledit intendant et les lui montra. Celui-ci lui remit aussitôt de quoi acheter un plat semblable à celui qui avait été brisé.

Cette institution est une des meilleures qu’on puisse fonder ; car le maître du jeune esclave l’aurait certainement frappé pour avoir cassé l’ustensile, ou bien il l’aurait beaucoup grondé. De plus, il en aurait eu le cœur brisé et aurait été troublé par cet accident. Le legs a donc été un vrai soulagement pour les cœurs. Que Dieu récompense celui dont l’application aux bonnes œuvres s’est élevée jusqu’à une pareille action !

Les habitants de Damas luttent d’émulation pour la construction des mosquées, des zâouïahs, des collèges et des mausolées. Ils ont une bonne opinion des Barbaresques, et ils leur confient leurs biens, leurs femmes et leurs enfants. Tous ceux d’entre eux qui se retirent dans quelque partie que ce soit de la ville sont pourvus par les Damasquins d’un moyen de subsistance, soit la fonction d’imâm d’une mosquée, ou de lecteur dans un collège, ou la garde d’une mosquée, où on lui fournit sa nourriture de chaque jour ; ou bien encore la lecture du Coran, ou le service de quelque sanctuaire béni. S’il est p242 du nombre des soûfis, qui habitent des couvents, on le nourrit et on l’habille. Tous les étrangers se sont bien trouvés à Damas. Ils sont traités avec égard, et on a soin d’éviter tout ce qui pourrait blesser leurs sentiments de dignité personnelle.

Ceux qui appartiennent à la classe des artisans et à la domesticité ont d’autres ressources. Telles sont, par exemple : la garde d’un jardin, ou la direction d’un moulin, ou le soin des enfants pour les accompagner le matin à l’école et les reconduire le soir à la maison ; et, enfin, ceux qui désirent s’instruire ou se consacrer exclusivement au culte de Dieu trouvent un secours efficace pour leurs desseins.

Parmi les belles qualités de Damas, il faut noter qu’aucun d’eux ne rompt le jeûne tout seul, dans les nuits du mois de ramadhân. Celui qui fait partie des émirs, des kâdhis et des grands personnages invite ses amis, ainsi que les fakirs, à rompre le jeûne chez lui. Celui qui ap-

partient à l’ordre des négociants, ou qui est du nombre des principaux marchands, agit de même ; et les individus des classes peu aisées, ainsi que les Bédouins, se réunissent chaque nuit dudit mois, dans le logement de l’un d’eux, ou dans une mosquée. Chacun apporte ce qu’il a, et ils mangent en compagnie.

A mon arrivée à Damas, des rapports d’amitié s’établirent entre moi et Noûr eddîn Essakhâouy, professeur des mâlikites. Il désira que je rompisse le jeûne chez lui, dans les nuits du ramadhân, et je me rendis en effet chez lui durant quatre nuits ; puis je fus atteint de la fièvre et je cessai d’y aller ; mais il m’envoya chercher, et quoique je me fusse excusé à cause de ma maladie, il n’admit point cette excuse et je dus retourner près de lui. J’y passai la nuit entière, et lorsque je voulus m’en retourner le lendemain, il s’y opposa en me disant : « Regarde ma maison comme la tienne, ou comme celle de ton père, ou de ton frère », et il ordonna de faire venir un médecin, et de préparer pour moi dans son logis tout ce qu’il prescrirait en fait de remèdes ou p243 d’aliments. Je restai ainsi chez lui jusqu’au jour de la fête ; alors je me rendis à l’oratoire [599] et Dieu me guérit.

J’avais épuisé tout ce que je possédais pour mon entretien ; et quand il sut cela, il loua pour moi des chameaux, il me donna des provisions de route et autres, et il me fournit en outre des dirhems, en ajoutant : « Ceci est pour les besoins urgents qui pourront te survenir. » (Que Dieu le récompense !)

Il y avait à Damas un homme de mérite, du nombre des secrétaires du roi Nâcir, appelé Imâd eddîn Elkaïssarâny [600]. Il avait l’habitude, quand il apprenait qu’un Barbaresque était arrivé à Damas, de l’envoyer chercher, de lui donner le repas d’hospitalité, de lui faire du bien ; et, s’il reconnaissait en lui de la religion et du mérite, il l’invitait à rester en sa compagnie ; et il y en avait un certain nombre qui étaient assidûment chez lui.

---

[599] Le musalla (voir chap. 1, n. 28) de Damas fut construit par al-Malik al-Adil, le frère de Saladin, et se trouve au sud du cimetière de la porte de Djabiya.

[600] Ismail bin Muhammad (1272-1336), de la famille des Qaisarani, notables damascènes.

Telle était aussi la manière d'agir du secrétaire intime, le vertueux Alâ eddîn, fils de Ghânim [601]. Il y avait aussi d'autres personnages qui se conduisaient de la sorte.

Il y avait également à Damas un homme excellent, un des principaux de la ville, le sâhib Izz eddîn Elkélânicy [602]. Il était doué de qualités remarquables, de générosité, de noblesse et de libéralité, et il possédait une grande fortune. On raconte que, le roi Nâcir s'étant rendu à Damas, ce personnage lui donna l'hospitalité, ainsi qu'à toute sa cour, à ses mamloûcs, à ses favoris, p244 et cela durant trois jours, et qu'en cette circonstance le roi l'honora du nom de Sâhib [603].

Parmi les récits que l'on fait touchant les belles prérogatives des habitants de Damas se trouve celui qui suit : un de leurs anciens rois recommanda en mourant qu'on l'enterrât au midi de la noble mosquée cathédrale, et qu'on cachât son tombeau ; et il assigna des legs considérables aux lecteurs qui réciteraient une septième partie du Coran, tous les jours, immédiatement après la prière de l'aurore, à l'orient de la tribune des compagnons du Prophète, où se trouvait son sépulcre. La lecture du Coran n'a jamais cessé depuis d'avoir lieu sur son tombeau, et cet excellent usage est devenu éternel après son décès.

Une autre habitude des Damasquins et de toutes les populations de ces contrées, c'est qu'ils sortent après la prière de trois heures, au jour des cérémonies du mont Arafât [604], et ils se tiennent debout dans les cours des mosquées, telles que Beït almokaddas et celle des fils d'Omayyah, et autres. *Avec eux sont leurs imâms, ayant la tête découverte, faisant des vœux, s'humiliant, suppliant et demandant à Dieu sa bénédiction. Ils choisissent l'heure dans laquelle se tiennent debout à Arafât les visiteurs de Dieu très haut et les pèlerins de son temple. Ils ne cessent point de s'humilier, de faire des vœux, de supplier et de rechercher la faveur de Dieu très haut, par le canal de ses pèlerins, jusqu'à ce que le soleil disparaisse ; et alors ils partent en courant, à l'instar desdits pèlerins, et ils pleurent d'avoir été privés de la vue de la noble station à Arafât. Ils adressent des prières au Dieu puissant,*

---

601 1253-1336 ; célèbre pour sa courtoisie et sa charité.
602 1251-1338 ; d'une autre famille de notables de la ville, les Qalanisi.
603 Ami, compagnon.
604 Le 9 du mois de dhu'l hidja.

pour qu'il leur permette d'y arriver plus tard, et pour qu'il ne les prive point de la faveur d'agréer ce qu'ils ont fait en ce jour-là. p245

Les habitants de Damas observent un ordre admirable en accompagnant les convois funèbres. Ils marchent devant le cercueil, et les lecteurs lisent le Coran avec de belles voix et des modulations qui excitent à pleurer, et inspirent une telle commisération, que les âmes sont près de s'envoler. Ils prient pour les morts dans la mosquée principale, en face du sanctuaire. Si le défunt est un des imâms de la mosquée djâmi, ou un de ses moueddhins, ou de ses desservants, ils l'introduisent en continuant la lecture jusqu'au lieu de la prière ; autrement, ils cessent la lecture près de la porte de la mosquée, et ils entrent en silence avec le cercueil ; puis un certain nombre de personnes se réunissent autour de lui dans la nef occidentale de la cour, près de la porte de la Poste. Tous les assistants s'asseyent, ayant devant eux les coffrets du Coran, et ils lisent dans les cahiers [605]. A mesure que quelque grand personnage de la ville et de ses notables vient se joindre aux obsèques, ils élèvent la voix pour l'annoncer, et ils disent : « Au nom de Dieu, Foulân eddîn (N. de la religion) », comme Camâl (eddîn), et Djémâl (eddîn) et Chams (eddîn), et Badr (eddîn), etc. Lorsqu'ils ont fini la lecture, les moueddhins se lèvent et disent : « Réfléchissez et méditez bien votre prière sur un tel individu, le pieux, le savant... », et ils le décrivent par ses belles qualités. Après cela, ils prient sur le trépassé, et ils l'emportent dans le lieu destiné à sa sépulture.

Les Indiens suivent aussi, dans les funérailles, un ordre très beau, et qui est même supérieur à celui que nous venons de mentionner. Ils se réunissent dans le mausolée du défunt, au matin du troisième jour après son enterrement. On couvre alors ledit mausolée d'étoffes très fines, on orne le sépulcre de draperies magnifiques et on place tout autour des plantes odoriférantes, telles que des roses, des jonquilles et des jasmins. Ces p246 fleurs sont perpétuelles chez eux. On apporte aussi des limoniers et des citronniers, sur lesquels on place des fruits, s'ils n'en portent pas. On élève enfin une tente pour que les assistants soient à l'ombre tout autour.

[605] Les coffrets contiennent les fascicules (*djuz*) du Coran (voir chap. 2, n. 106).

Puis viennent les kâdhis, les émirs et autres grands personnages, et ils s'asseyent ayant en face les lecteurs. On apporte les nobles coffrets du Coran, et chacun prend une portion de ce livre. Lorsque la lecture, qui a été faite avec de belles voix, est terminée, le kâdhi invoque le nom de Dieu, se tient debout et prononce un sermon préparé pour cette occasion. Il y fait mention du mort, et déplore son trépas dans une pièce de vers. Il parle aussi de ses parents, et leur adresse des compliments de condoléance au sujet de leur perte. Il nomme le sultan en faisant des vœux pour lui, et au moment où il prononce son nom tous les assistants se lèvent, et inclinent leur tête dans la direction du lieu où se trouve le prince. Après cela, le juge s'assied et l'on apporte de l'eau de rose, dont on asperge les assistants, en commençant par lui, puis par celui qui est placé à côté du kâdhi, et ainsi successivement, jusqu'à ce qu'on en ait versé sur tous.

Ensuite on présente les vases du sucre, c'est-à-dire du sirop délayé dans de l'eau, que les assistants boivent, en commençant toujours par le kâdhi et ceux qui l'approchent. On offre après cela le bétel, dont ils font un grand cas, et avec lequel ils traitent ceux qui leur rendent visite. C'est au point que, quand le sultan en fait cadeau à une personne, cela est plus prisé qu'un don consistant en or et en robes d'honneur. Lorsqu'un individu vient à mourir, sa famille ne mange point de bétel jusqu'au jour des cérémonies que nous décrivons. A ce moment, le kâdhi, ou celui qui le remplace, en prend quelques feuilles et les donne au proche parent du défunt, qui les mange ; alors les assistants se retirent. Nous décrirons plus tard le bétel, s'il plaît à Dieu. p247

DES LIVRES QUE J'AI ENTENDU EXPLIQUER À DAMAS, ET DES PERSONNAGES DE CETTE VILLE QUI M'ONT DONNÉ LA LICENCE D'ENSEIGNER

J'ai entendu, dans la mosquée principale des Benou Omayyah (que Dieu la conserve longtemps avec ses prières !), tout le *Sahîh* de l'imâm Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Ismaël aldjo'fy albokhâry (que Dieu soit content de lui !), expliqué par le cheïkh vénérable, vers lequel on voyage des divers points de l'horizon, et qui sert de lien entre deux générations. Chihâb eddîn Ahmed, fils d'Abou Thâlib, fils d'Abou'nna'm, fils de Haçan, fils d'Aly, fils de Balân eddîn Mocri

assâlihy, connu sous le nom d'Ibn Achchehnah alhidjâzy [606]. Cela en quatorze séances, dont la première eut lieu le mardi quinze du mois de ramadhân, le magnifique, de l'année 726, et la dernière le lundi vingt-huit du même mois [607].

La lecture était faite par l'imâm, sachant tout le Coran par cœur, l'historien de la Syrie, Alam eddîn Abou Mohammed alkâcim, fils de Mohammed, fils de Yoûcef albirzâly [608], originaire de Séville et habitant à Damas ; et étaient présents un nombre considérable d'auditeurs, dont les noms ont été consignés dans un catalogue par Mohammed, fils de Thoghrîl, fils d'Abd Allah, fils d'Alghazzâl assaïrafy. Parmi ceux-ci, le cheïkh Abou'l'abbâs alhidjâzy a entendu l'explication du livre entier [609]. Or Ibn Achchehnah avait entendu sur ce sujet les explications du cheïkh l'imâm Sirâdj eddîn Abou Abd Allah alhoçaïn, fils d'Abou Becr almobârek, fils de Mohammed, fils de Yahyâ, fils d'Aly, fils d'Almacîh, fils d'Omrân arrabî'y albaghdâdy azzébîdy p248 alhanbaly [610], dans les derniers jours de chawwâl, et les premiers de dhou'lka'dah de l'année 630, dans la mosquée djâmi Almozhaffary, au pied du mont Kâcioûn, à l'extérieur de Damas.

Le dernier avait reçu la licence d'enseigner la totalité de l'ouvrage des deux cheïkhs Abou'lhaçan Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Omar, fils d'Alhoçaïn, fils d'Alkhalf alkathî'y, l'historien ; et Aly, fils d'Abou Becr, fils d'Abd Allah, fils de Roûbah alkélânicy al'atthâr, tous les deux de Bagdad. Il avait de plus la licence d'enseigner, depuis le chapitre de la jalousie des femmes et de leur amour, jusqu'à la fin du livre, d'Abou'lmonaddjâ Abd Allah, fils d'Omar, fils d'Aly, fils de Zayd, fils d'Allatty alkhozâ'y, de Baghdâd. Tous les quatre avaient entendu les explications du cheïkh Sadîd eddîn Abou'lwakt Abd Alawwal, fils d'Içâ, fils de Cho'ayb, fils d'Ibrâhîm assedjzy alharaouy assoûfy, dans l'année 553 à Baghdâd.

---

606 1227-1330.

607 Du 15 au 28 août 1326, mais les jours ne correspondent pas.

608 1267-1338 un des plus célèbres savants et traditionnaires de son temps.

609 Ici suit la chaîne des autorités par lesquelles on remonte jusqu'à l'auteur du livre, c'est-à-dire Bukhari lui-même. Sans cette chaîne, le diplôme obtenu ne serait pas valable.

610 Ce personnage étant né en 1227, il avait six ans quand il a entendu la leçon en août 1233.

Le dernier dit : « Nous a instruit l'imâm, l'ornement de l'islamisme, Aboul'haçan Abd arrahmâm, fils de Mohammed, fils de Mozhaffar, fils de Mohammed, fils de Dawoûd, fils d'Ahmed, fils de Ma'âd, fils de Sahl, fils d'Alhacam addâwoûdy, tandis que je lisais et qu'il expliquait, et cela à Boûchendj, l'année 465. »

Abou'lhaçan dit ce qui suit « Nous a instruit Abou Mohammed Abd Allah, fils d'Ahmed, fils de Hawiyyah, fils de Yoûcef, fils d'Aïman assarakhsy, moi lisant, et écoutant ses explications, dans le mois de safar de l'année 381. »

Abou Mohammed s'exprime ainsi : « Nous a instruit Abd Allah Mohammed, fils de Yoûcef, fils Mathar, fils de Sâlih, fils de Bichr, fils d'Ibrâhîm elférebry ; il expliquait, et moi je l'écoutais, à Férebr, l'année 316. »

Abd Allah dit : « Nous a instruit l'imâm Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Ismâël albokhâry (que Dieu p249 soit satisfait de lui !), l'année 248, à Férebr, et une seconde fois après cela, dans l'année 53. »

Parmi les habitants de Damas qui m'ont donné la licence avec une permission générale, je mentionnerai les suivants :

Le cheïkh Abou'l'abbâs elhidjzy, que j'ai nommé au commencement de ce chapitre. Il a été le premier en cela, et a prononcé la permission en ma faveur.

Le cheïkh, l'imâm, Chihâb eddîn Ahmed, fils d'Abd Allah, fils d'Ahmed, fils de Mohammed de Jérusalem. Il est né dans le mois de rabi' premier de l'année 653 [611].

Le cheïkh, l'imâm, le pieux, Abd errahmân, fils de Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Abd errahmân ennedjdy [612].

Le chef des imâms, Djemâl eddîn Abou'lméhâcin Yoûcef, fils d'Ezzéky Abd errahmân, fils de Yoûcef elmozany elkelby, le premier des hâfizhs.

[611] Traditionnaire et cheikh du collège de Diya'iya, mort en 1330.
[612] Traditionnaire mort à Jérusalem en 1337-1338.

Le cheïkh, l'imâm, Alâ eddîn Aly, fils de Yoûcef, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah echchâfi'y [613].

Le cheïkh, l'imâm, le chérîf, Mohy eddîn Yahiâ, fils de Mohammed, fils d'Aly ela'léouy [614].

Le cheïkh, l'imâm, le traditionnaire, Medjd eddîn Elkâcim, fils d'Abd Allah, fils d'Abou Abd Allah, fils d'Elmo'allâ de Damas. Sa naissance eut lieu dans l'année 654.

Le cheïkh, l'imâm, le savant, Chihâb eddîn Ahmed, fils d'Ibrâhîm, fils de Fallâh, fils de Mohammed eliscandéry [615].

Le cheïkh, l'imâm, ami de Dieu très haut, Chams eddîn, fils d'Abd Allah, fils de Témâm [616].

Les deux cheïkhs frères, Chams eddîn Mohammed et p250 Camâl eddîn Abd Allah, tous les deux fils d'Ibrâhîm, fils d'Abd Allah, fils d'Abou Omar de Jérusalem [617].

Le cheïkh serviteur de Dieu, Chams eddîn Mohammed, fils d'Abou'zzahrâ, fils de Sâlim elhaccâry [618].

La savante cheïkhah, la pieuse, Oumm Mohammed Aïchah, fille de Mohammed, fils de Moslim, fils de Salâmah elharrâny [619].

La vertueuse cheïkhah, Rohiet eddouniâ Zeïnab, fille de Camâl eddîn Ahmed, fils d'Abd errahîm, fils d'Abd elouâhid, fils d'Ahmed, de Jérusalem [620].

---

613 1251-1335 ; imam de la mosquée de la Tête et notaire « sous l'Horloge ».

614 Muhy al-din est mort en 1321.

615 1264-1329.

616 1237-1338.

617 1264-1345 et 1265-1331 deux des six frères connus comme savants à l'époque.

618 1256-1336 ; de Hakkâri, à l'extrémité sud-est de la Turquie actuelle.

619 1249-1336 une des seize Aïcha connues comme savantes dans ce siècle. Elle gagnait sa vie comme couturière.

620 Une des vingt-trois Zaïnab citées dans les dictionnaires (1248-1339), elle avait longuement voyagé dans le Proche-Orient et elle était connue comme une bonne traditionnaire.

Tous ces personnages m’ont délivré une permission universelle d’enseigner, l’an 26, à Damas [621].

Retour à la Table des Matières

[621] Ainsi Ibn Battûta a reçu treize diplômes en trois semaines et on doit bien convenir que ce fut pendant ce voyage, puisque au retour en 1348 tous les cheikhs sur lesquels on possède des renseignements étaient déjà morts.

4. Le pèlerinage de La Mecque

Retour à la Table des Matières

Quand apparut la lune de chawwâl de l'année susmentionnée [622], la caravane du Hidjâz sortit de la ville de Damas, et campa dans le village appelé Couçouah [623]. Je me mis en marche avec elle ; son commandant était Seïf eddîn Eldjoûbân [624], un des principaux émirs, et son kâdhi, Cherf eddîn Eladhra'y el haourâny [625]. Cette année-là, le professeur des mâlikites, Sadr eddîn Elghomâry [626], fit le pèlerinage de La Mecque. Je voyageai avec une troupe d'Arabes appelés El'adjârimah [627]. dont le chef était Mohammed, fils de Râfi', personnage important d'entre les émirs. Nous partîmes de Couçouah pour un gros village nommé Essanamaïn [628], et ensuite pour la ville de Zor'ah [629], qui est petite, et fait partie du pays de Haourân. Nous fîmes halte tout près p253 d'elle et nous nous dirigeâmes après cela vers la petite ville de Bosrâ [630]. La caravane s'y arrête ordinairement quatre

---

622 Le 1er septembre 1326.

623 L'actuel al-Kiswa (voir aussi chap. 3, n. 182), à une quinzaine de kilomètres au sud de Damas, première étape de la caravane des pèlerins.

624 Djuban al-Mansuri, mort à Damas en 1327-1328.

625 Ahmad bin Muhammad du Hawran, mort en 1341.

626 Probablement Yusuf bin Ahmad, connu sous le nom d'Ibn Ghannum (1287-1333).

627 *El'adjârimah* : les hommes forts. Adjran était une branche de la tribu de Khath'am de l'Arabie du Sud.

628 Trente kilomètres environ au sud d'al-Kiswa sur la route actuelle reliant Damas à Amman.

629 L'actuelle Izra, à l'est de la route, à la limite sud-ouest de la région volcanique appelée al-Leja.

630 L'actuelle Busra ash-Sham, soixante kilomètres au sud-est d'Izra. Ancienne ville romaine et terminus des caravanes d'Arabie, elle est associée à la visite

jours entiers, afin de donner le temps de la rejoindre à ceux qui sont restés en arrière à Damas, pour finir leurs affaires. C'est à Bosrâ que vint l'envoyé de Dieu, avant le temps de sa mission divine, pour les intérêts du commerce de Khadîdjah ; et l'on voit dans cette ville la place où se coucha sa chamelle, et sur laquelle on a bâti une grande mosquée. Les habitants du Haourân se rendent dans cette ville, et les pèlerins y font leurs provisions pour le voyage. Après cela, ils partent pour Birket Zîza [631], et ils y restent un jour. Ensuite ils se dirigent vers Elladdjoûn [632], où se trouve de l'eau courante, et après vers le château de Carac [633].

Ce dernier est un fort des plus admirables, des plus inaccessibles et des plus célèbres. On l'appelle le château du Corbeau, et il est entouré de tous côtés par la rivière. Il a une seule porte dont l'ouverture a été taillée dans la roche vive, et il en est ainsi de l'entrée de son vestibule. C'est dans ce château que les rois cherchent un refuge dans les calamités, et qu'ils se fortifient. Le roi Nâcir s'y retira [634] ; car il fut investi de la royauté tandis qu'il était encore fort jeune, et son mamloûc et lieutenant, p254 Salâr [635], s'empara du gouvernement à sa place. Le roi témoigna alors le désir de faire le pèlerinage de La Mecque, et les émirs consentirent à cela. Il partit, et lorsqu'il fut parvenu au défilé d'Aïlah [636] il se réfugia dans le château de Carac et y resta plusieurs années. Ensuite les émirs de Damas allèrent le trouver, et les ma-

de Muhammad et à sa rencontre avec le moine Bahira qui prédit sa future mission prophétique.

631 Mahattat al-Jizah, station du chemin de fer de Hedjaz à trente kilomètres au sud d'Amman. « A cet endroit se tient un marché et on y trouve une grande citerne d'eau » (YAQUT, 1225).

632 Trente kilomètres au nord-ouest de Karak.

633 Château croisé connu sous le nom de « Krak des Moabites », bâti en 1145. Conquis par les Ayyubides en 1188, il forma une principauté et ensuite une province mameluke séparée.

634 Il s'agit de la seconde abdication de Malik Nasir, en janvier 1309 ; le roi avait vingt-quatre ans. Il est revenu au pouvoir en janvier 1310. Voir aussi l'introduction.

635 Sallar, vice-roi d'Égypte tout au long du deuxième règne de Malik Nasir (depuis février 1299), fut contraint à assumer la même fonction sous son successeur. Nommé gouverneur de Karak au retour de Malik Nasir, il mourut en prison à la fin de cette même année.

636 Aqabat Aila ; qui a donné son nom aux villes d'Eilat en Israël et d'Akaba en Jordanie. Le défilé se trouve au nord de la ville sur la route de Ma'an.

mloûcs, de leur côté, se réunirent à lui. Dans cet intervalle, la royauté avait été déférée à Beïbars echchachnéguîr [637], qui était le surintendant des vivres, et qui se donna le nom d'El-malic elmozhaffar. C'est lui qui a fondé le couvent appelé Elbeïbarsiyah [638], dans le voisinage de celui du Sa'îd essoua'dâ, qui a été bâti par Salâh eddîn, fils d'Ayoûb.

Le roi Nâcir se dirigea contre Beïbars à la tête de ses troupes, et ce dernier s'enfuit dans le désert. Il fut poursuivi par l'armée, on le prit, et on l'amena au roi, qui ordonna de le tuer, ce qui fut exécuté. On saisit aussi Salâr, qui fut enfermé dans une citerne, où il mourut de faim. On dit que, dans les angoisses de la faim, il mangea une charogne. (Que Dieu nous préserve d'une telle extrémité !)

La caravane resta quatre jours au-dehors de Carac dans un lieu nommé Etthaniyah [639], et l'on se prépara à entrer dans le désert. Puis nous voyageâmes vers Mo'ân [640] qui est la fin de la Syrie, et nous descendîmes p255 du col d'Essouân [641] vers le désert. On dit à son sujet : « Celui qui y entre est mort, et celui qui en sort est né. » Après une route de deux journées, nous campâmes à Dhat Haddj [642], lieu où l'on trouve de l'eau, mais où il n'y a point d'habitations. Ensuite nous nous dirigeâmes vers Ouâdy Baldah [643], qui est sans eau.

Nous arrivâmes à Taboûc [644], qui est l'endroit attaqué par l'envoyé de Dieu. On y voit une source qui fournissait d'abord fort peu d'eau ; mais, quand Mahomet y descendit et y fit ses ablutions, elle donna en grande abondance de l'eau pure et limpide, et elle n'a cessé de le faire jusqu'à ce jour, par suite de la bénédiction du Prophète de Dieu. Les

---

637 Du persan *Chasta-nigir* (goûteur des plats servis au souverain), sultan mameluk dans l'intermède entre le deuxième et le troisième règne de Malik Nasir, connu sous le nom de Baybars II. Exécuté en avril 1310.

638 Couvent bâti sur le site du palais des vizirs Fatimides, au sud du Bab al-Nasr (la porte de la Victoire).

639 A trois kilomètres au sud-est de Karak, actuelle Ath-Thaniyah.

640 Ma'an, le sud de la Jordanie actuelle, à l'époque pratiquement désert.

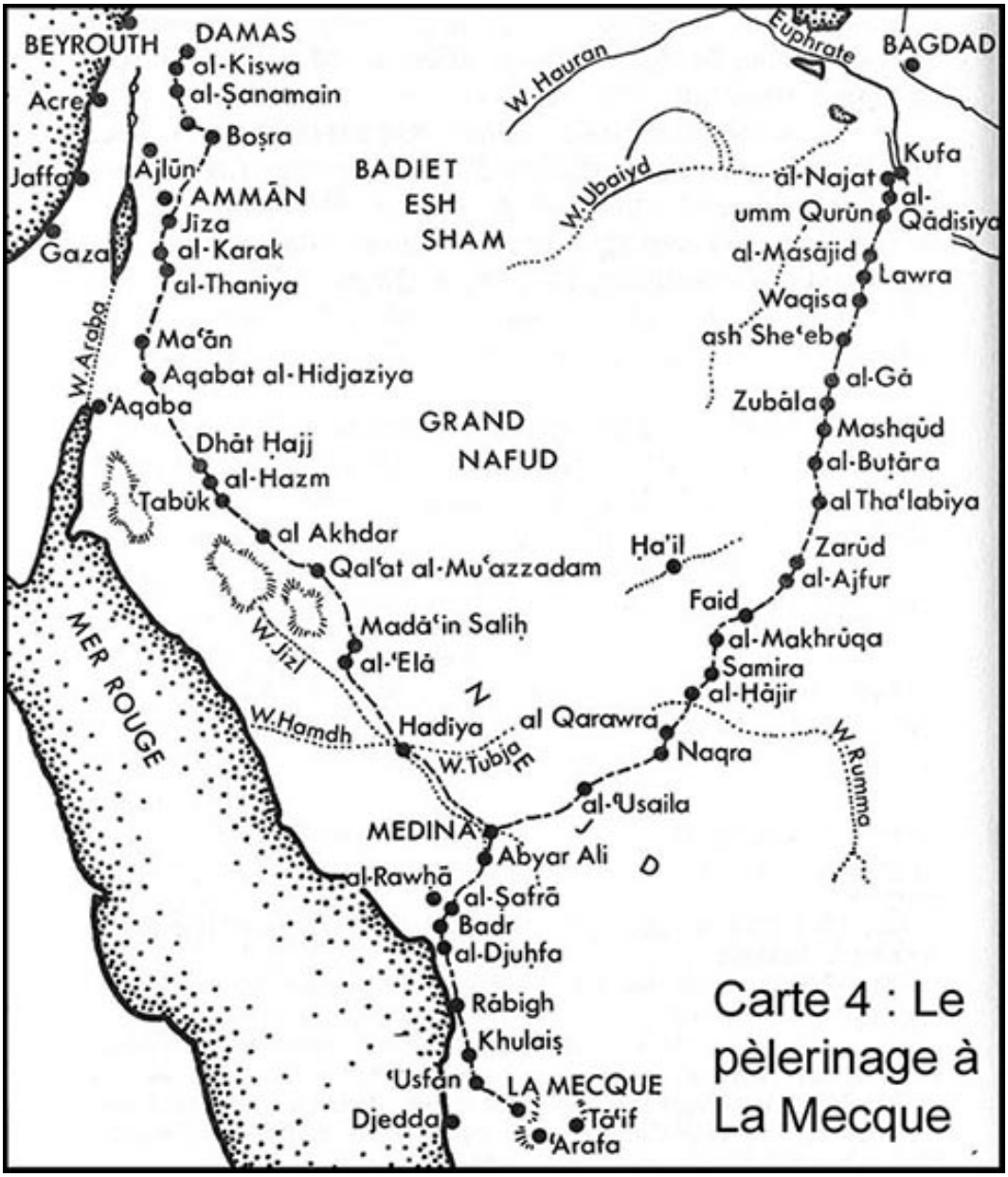
641 Mahattat Aqabat al-Hidjaziyah, station du chemin de fer à soixante kilomètres au sud de Ma'an.

642 Hajj en Arabie Saoudite, sur le chemin de fer du Hedjaz.

643 La vallée de Baldah, à proximité de la station d'al-Hazm.

644 « C'est une forteresse avec une source d'eau douce, une palmeraie et un mur qu'on rattache au Prophète » (IBN HAUQAL, 988). Objet d'une expédition menée par Muhammad en 631.

pèlerins de la Syrie ont la coutume, lorsqu'ils arrivent dans la station de Taboûc, de prendre leurs armes, de dégainer leurs sabres, de faire des charges contre le campement, de frapper les palmiers avec leurs glaives et de dire : « C'est comme cela que l'envoyé de Dieu est entré ici. »



La grande caravane campe près de ladite source, et tout le monde s’abreuve de son eau. Ils y restent quatre jours, pour se reposer, faire boire les chameaux et préparer l’eau pour le voyage du désert dangereux, qui est situé entre El’ola et Taboûc.

Les porteurs d’eau ont l’habitude de descendre sur les bords de cette source. Ils ont des réservoirs faits de peaux de buffles, en guise de vastes citernes, au moyen desquels ils donnent à boire aux chameaux, et ils remplissent les grandes outres et les outres ordinaires. Chaque émir ou grand personnage a un réservoir pour abreuver ses chameaux, ceux de ses compagnons, et pour remplir leurs outres.Les autres personnes de la p256 caravane s’arrangent avec les porteurs d’eau pour abreuver chacun son chameau et remplir son outre, moyennant un nombre déterminé de dirhems.

Ensuite on part de Taboûc, et l’on marche rapidement, de nuit comme de jour, par la crainte qu’inspire cette campagne déserte, au milieu de laquelle est le Ouâdi Elokhaïdhir [645], à l’instar de celui de l’enfer. (Que Dieu nous en préserve !) Les pèlerins y ont une certaine année éprouvé de grands malheurs, à cause du vent chaud et empoisonné [646] qui y souffle. Les eaux s’épuisèrent et le prix d’un vase plein d’eau monta à mille dînârs ; mais acheteur et vendeur mouraient également, ainsi que cela fut écrit sur une pierre de la vallée.

Après cela on campe à l’étang de Mo’azzham [647], qui est vaste et doit son nom au roi Elmo’azzham, un des petits-fils d’Ayyoûb. L’eau de pluie s’y assemble dans quelques années, et dans d’autres il est à sec. Le cinquième jour, depuis le départ de Taboûc, la caravane arrive au puits de Hidjr [648], je veux dire les demeures des Thamoudites [649]. Il

---

645 Al-Akhdar, sur le chemin de fer dans une profonde vallée de lave.

646 Le simoun.

647 Qal’at al Mu’azzam sur le chemin de fer, d’après le neveu de Saladin Mu’azzam Isa sultan de Damas (1218-1227).

648 Ancienne étape du chemin caravanier, mentionnée par Pline sous le nom de Hegra. Elle est aujourd’hui appelée Mada’in Salih et se trouve sur le chemin de fer.

649 La tribu des Thamud, qui se trouve mentionnée dans les sources grecques et assyriennes, est utilisée dans le Coran (XI, 61-68) comme exemple à l’impiété. Salih, le prophète chargé de les convertir, fit sortir de la roche une chamelle miraculeuse que les Thamudites tuèrent. « Le matin suivant, ils gisaient dans leurs demeures comme s’ils n’y avaient jamais habité. »

contient beaucoup d’eau ; mais aucune personne n’y descend, quelle que soit la violence de sa soif, et cela par imitation de la conduite de l’envoyé de Dieu, lorsqu’il y passa dans son expédition contre Taboûc. Or il hâta la marche de sa chamelle, et il ordonna que nul ne bût de l’eau de ce puits. Ceux qui p257 s’en étaient servis pour pétrir de la farine la donnèrent à manger aux chameaux.

Dans ce lieu se trouvent les habitations de Thamoûd, taillées dans des montagnes de pierres rouges. Elles ont des seuils sculptés que celui qui les voit croit être de construction récente. Les ossements cariés de ce peuple sont dans l’intérieur de ces maisons ; et notez que cela offre un grand exemple [650]. Ici se voit l’endroit où s’est accroupie la chamelle de Sâlih, entre deux montagnes, dans l’intervalle desquelles existent des traces d’une mosquée, où l’on va prier. La distance d’Elhidjr à l’El’ola est d’une demi-journée et même moins. El’ola [651] est une grande et belle bourgade, qui possède des jardins de palmiers et des eaux de source. Les pèlerins y restent quatre jours, pour y faire les provisions de route, pour laver leurs vêtements et pour y déposer les vivres qu’ils ont en trop, et ne prendre avec eux que le strict nécessaire. Les habitants de ce bourg sont des gens probes. C’est jusqu’ici que viennent les marchands chrétiens de la Syrie, et ils ne dépassent pas cette limite. Ils y trafiquent en vivres et autres choses avec les pèlerins.

La caravane quitte ensuite El’ola, et, le lendemain de son départ, elle fait halte dans la vallée connue sous le nom d’El’atthâs [652]. La chaleur y est étouffante, et le sémoûm destructeur y souffle. Une certaine année, il souffla contre la caravane, de laquelle il n’échappa que fort peu de monde. Cette année-là est nommée l’année de l’émir Eldjâliky [653] ; puis on campe à Hadiyah [654], qui est un lieu de dépôt d’eaux souterraines, situées dans une vallée. On creuse dans cet en-

[650] Il s’agit en réalité des tombeaux, et cette assimilation des tombeaux à des demeures donna peut-être naissance à la légende.

[651] Al-Ula, quarante kilomètres au sud de Mada’in Salih, toujours sur le chemin de fer.

[652] Ce lieu n’a pas pu être identifié.

[653] Il était à la tête de la caravane syrienne en 1309, mais il n’existe pas d’autre version de cette catastrophe.

[654] Sur le chemin de fer.

droit et il en sort de p258 l'eau qui est saumâtre. Le troisième jour on s'arrête au-dehors de la ville sainte, magnifique et noble.

THAÏBAH [655], LA VILLE DE L'ENVOYÉ DE DIEU QUE LA BÉNÉDICTION DE L'ÉTERNEL ET LA PAIX SOIENT SUR LUI, ET QU'IL SOIT ENNOBLI ET HONORÉ !

Vers le soir nous entrâmes dans l'enceinte sacrée et sublime, et nous arrivâmes à la magnifique mosquée, où nous nous arrêtâmes en saluant, à la porte du salut [656], et nous priâmes près du noble mausolée [657] entre le tombeau et la chaire sublime. Nous caressâmes le morceau qui reste du tronc du palmier [658], lequel manifesta son penchant pour l'envoyé de Dieu. Il est attaché à une colonne, qui s'élève entre le sépulcre et la chaire, à droite de celui qui a en face la kiblah. Nous nous acquittâmes des salutations qui sont dues au prince des premiers et des derniers, l'intercesseur des rebelles et des pécheurs, l'envoyé, le prophète, Elhâchemy alabthahy, Mohammed. Nous parfîmes aussi le salut sur ses deux camarades de lit, ses deux compagnons, Abou Becr, le véridique, et Abou Hafs Omar, le judicieux [659]. Nous p259 reprîmes ensuite notre voyage, tout joyeux de cette immense faveur, et satisfaits d'avoir obtenu cette grâce considérable, remerciant Dieu d'être parvenus aux nobles lieux de pèlerinage de son Prophète et à ses sanctuaires magnifiques et sublimes. Nous adressâmes des vœux à l'Éternel, afin qu'il permît que cette visite ne fût pas notre dernière, et qu'il nous

---

655 Le nom de Taiba, de la racine arabe signifiant « doux, plaisant », était donné à Medina dans les textes du Moyen Age. Les parties soulignées dans la description proviennent du texte d'Ibn Djubair.

656 Les pèlerins visitant la mosquée entrent toujours par la porte de la Paix (Bab al-Salam), une entrée située près de l'angle sud du mur ouest, face au tombeau du Prophète.

657 36. Gibb traduit « dans le noble jardin. » Le « petit jardin » (*al-rawda al-saghira*) tient son nom d'un hadith du Prophète « entre mon tombeau et ma chaire il y a un jardin parmi les jardins du Paradis ». « C'est un espace d'environ trente mètres de longueur, décoré des tapis à fleurs de couleurs criardes, et de tuiles vertes afin qu'il ressemble à un jardin » (BURTON).

658 Ce morceau a aujourd'hui disparu (voir plus loin).

659 Abu Bakr, beau-père et successeur de Muhammad en tant que premier calife (632-634), connu sous l'épithète al-Siddiq (le Véridique) et Omar, également beau-père de Muhammad et successeur d'Abu Bakr (634-644), appelé al-Faruq (le Judicieux), sont enterrés à côté du Prophète.

plaçât au nombre de ceux dont le pèlerinage est agréé, et dont le voyage est écrit dans la voie de Dieu.

DESCRIPTION DE LA MOSQUÉE DE L'ENVOYÉ DE DIEU ET DE SON NOBLE MAUSOLÉE

La mosquée vénérée est de forme allongée ; des nefs circulaires l'entourent sur ses quatre côtés, et au milieu se voit une cour pavée de cailloux et sablée. Tout autour de la noble mosquée est un grand chemin recouvert de pierres de taille. Le saint tombeau [660] (que les bénédictions de Dieu et le salut soient sur son habitant !) se trouve au côté sud-est de la sublime mosquée. Sa forme est admirable et on ne saurait le décrire exactement [661]. Il est entouré de marbre merveilleusement taillé et d'une qualité supérieure [662]. Sa surface se trouve exhaussée par des frictions de musc, et d'autres parfums, continuées p260 depuis bien longtemps ; et dans sa face méridionale se voit un clou d'argent qui est vis-à-vis la noble figure [de Mahomet]. C'est là que le public s'arrête pour le salut, se tournant du côté de la noble figure, et ayant derrière lui la kiblah. Après avoir salué, il se dirige à droite vers la face d'Abou Becr, le véridique, dont la tête se trouve près des pieds du Prophète. Ensuite il se rend près d'Omar, fils d'Alkhatthâb, dont la tête touche les épaules d'Abou Becr.

Au nord du saint mausolée (que Dieu augmente son excellence !) est un petit bassin de marbre, au sud duquel se voit la représentation d'une niche. On dit qu'elle était la demeure de Fâthimah, fille de

---

[660] Gibb traduit « le jardin sanctifié ». Le site du tombeau, situé à l'angle sud-est de la mosquée, était appelé Rawda (Jardin) par rapport au petit jardin situé à côté (voir n. 36). Aujourd'hui il est appelé Hudjra (la Cellule).

[661] Résumé du texte d'Ibn Djubair qui dit : « Il a cinq angles et cinq faces ; sa forme est extraordinaire, et on aurait peine à en réaliser le dessin et la figure. Les quatre faces [accessibles] sont écartées de la qibla d'une façon parfaite, qui ne permettrait à personne de les prendre pour qibla de sa prière, car il s'écarterait de la qibla. »

[662] Ibn Djubair continue : « Ce revêtement s'arrête à environ un tiers du mur ou un peu moins ; au-dessus, en un autre tiers du mur vénéré, s'étale, sur une largeur d'un demi-empan, un enduit de musc et de parfum noirci, crevassé, épaissi au long des temps et des jours. »

l'envoyé de Dieu ; et l'on dit aussi que c'est son sépulcre [663]. Dieu sait le mieux la vérité. Au milieu de la noble mosquée se voit une plaque couvrant le sol et fermant l'ouverture d'un souterrain pourvu de marches, et qui conduit à la maison d'Abou Becr, au-dehors de la mosquée. Près de ce souterrain était le chemin que suivait sa fille Aïchah, mère des croyants, pour se rendre à la demeure de son père. Il n'y a pas de doute que c'est l'ouverture dont il est fait mention dans le hadîth. Le Prophète commanda de la conserver, et de boucher tout le reste. En face de la demeure d'Abou Becr est celle d'Omar, ainsi que celle de son fils Abd Allah [664]. Au levant de la noble mosquée est la maison de l'imâm de Médine, Abou Abd Allah Mâlic, fils d'Anas [665], et dans le voisinage de la porte du Salut se trouve une fontaine à laquelle on descend par des degrés ; son eau est de source et on la nomme El'aïn azzarkâ (la Source Bleue). p261

DU COMMENCEMENT DE LA CONSTRUCTION DE LA NOBLE MOSQUÉE

L'envoyé de Dieu arriva près de la noble Médine, lieu de la fuite, le lundi treize du mois de rabî' premier [666] ; il descendit chez les fils d'Amr, fils d'Aouf [667], et resta avec eux vingt-deux jours ; d'autres disent quatorze et quelques-uns quatre jours seulement. Ensuite il se rendit dans la ville même, et demeura chez les fils d'Annaddjâr, dans l'habitation d'Abou Ayyoûb alansâry [668], près duquel il resta sept

663 La première tradition islamique place le tombeau de Fatima au cimetière d'al-Baqi (voir plus loin).

664 Personnage marquant parmi les compagnons, réputé pour sa piété scrupuleuse, mort en 693.

665 Fondateur de l'école malikite du sunnisme, né vers 715, mort en 795 à Medina.

666 La Hidjra (Hégire) commence avec le départ de Muhammad de La Mecque le 15 juillet 622. Son arrivée à Medina est traditionnellement datée du 8 rabi 1er ou 20 septembre.

667 La tribu des Aws avec celle des Khazradj constituaient les deux plus importants groupes de Medina qui se sont ralliés à Muhammad et furent ensuite connus sous le nom de al-Ansar.

668 Les Nadjar étaient un clan des Khazradj. Abu Ayyub, un des compagnons les plus célèbres, est mort pendant le siège de Constantinople en 672. Son tombeau, redécouvert après la prise de la ville en 1453, constitua un des hauts lieux de pèlerinage de la capitale ottomane. Sa maison existe toujours à Medina près de l'angle sud-est de la mosquée.

mois, jusqu’à ce qu’il eût bâti ses habitations et sa mosquée. L’emplacement de celle-ci était un enclos de Sahl et de Sohaïl, tous deux fils de Râfi’, fils d’Abou Omar, fils d’Anid, fils de Tha’labah, fils de Ghanam, fils de Malic, fils d’Annaddjâr, et qui étaient restés orphelins sous la tutelle d’Aç’ad, fils de Zorârah ; on dit aussi sous celle d’Abou Ayyoûb. Or l’envoyé de Dieu leur acheta cet enclos, et l’on prétend, d’autre part, qu’Abou Ayyoûb les satisfît à ce sujet ; on avance aussi qu’eux-mêmes le donnèrent au Prophète. Celui-ci bâtit la mosquée, et y travailla avec ses compagnons ; il y fit un mur, mais pas de toit ni de colonnes. Il lui donna une forme carrée, sa longueur étant de cent coudées, et sa largeur d’autant. On dit cependant que cette dernière était moindre que cela. La hauteur du mur était de la taille d’un homme. Lorsque la chaleur fut devenue intense, les compagnons de Mahomet parlèrent de recouvrir d’un toit la p262 mosquée. Alors il y érigea des colonnes, faites de troncs de palmiers, et y construisit un toit avec leurs branches sans les feuilles ; mais quand le ciel donna de la pluie l’eau dégoutta dans la mosquée et les compagnons du Prophète lui proposèrent de faire ce toit en terre détrempée avec de l’eau. Il dit à ce propos : « Nullement : il me suffit d’une cabane comme celle de Moïse, ou bien d’une couverture comme celle de Moïse, ce qui est encore plus facile. » On demanda : « Qu’est-ce que la couverture de Moïse ? » Et Mahomet répondit : « Lorsqu’il se tenait debout, le toit touchait sa tête. » Il donna trois portes à la mosquée, mais il boucha celle du sud, lorsque la kiblah fut changée [669]. La mosquée demeura dans cet état durant la vie du Prophète et celle d’Abou Becr. Quand vint le règne d’Omar, fils d’Alkhatthâb, il agrandit la mosquée de l’envoyé de Dieu en disant : « Si je n’eusse entendu le Prophète dire qu’il nous fallait augmenter la mosquée, je ne l’aurais pas fait. » Il enleva les colonnes de bois et mit à leur place des piliers de brique ; il fit des fondements en pierre hauts de six pieds et il perça six portes, deux de chaque côté, à l’exception de la face méridionale ; et il dit au sujet de l’une de ces portes : « Il faut laisser celle-ci pour les femmes » ; et il ne fut jamais aperçu dans cet endroit, jusqu’au moment de sa mort. Il dit encore : « Si nous augmentions cette mosquée jusqu’à ce qu’elle atteignît le désert, elle ne cesserait par pour cela d’être la

[669] La *qibla* (direction de la prière) était au début orientée vers Jérusalem elle fut changée vers La Mecque dans la deuxième année de l’Hégire.

mosquée de l'envoyé de Dieu. » Omar désira y comprendre un lieu appartenant à Abbâs, oncle de Mahomet ; mais il s'y opposa. Dans ce lieu était une gouttière qui se déversait dans la mosquée, et Omar l'ôta, en disant qu'elle nuisait au public. Abbâs le querella à ce sujet. Ils choisirent pour arbitre Obay, fils de Ca'b, et se rendirent dans son logis ; mais il ne les reçut qu'après un certain temps. Lorsqu'ils eurent été introduits, il p263 dit : « Ma jeune esclave était occupée à me laver la tête. » Omar se disposait à parler, mais Obay lui dit : « Laisse parler Abou'lfadhl, à cause de son degré de parenté avec le Prophète. » Abbâs dit alors : « Il s'agit d'un terrain qui m'a été assigné par l'envoyé de Dieu. J'y ai bâti avec le Prophète, et lorsque je plaçai la gouttière, mes pieds posaient sur les épaules de Mahomet. Or Omar l'a enlevée, et il veut faire entrer mon terrain dans la mosquée. » Obay reprit : « J'ai connaissance de cela, et j'ai de plus entendu dire à l'envoyé de Dieu ce qui suit : "David voulut bâtir la maison sainte [à Jérusalem] or il y avait sur cet emplacement une maison appartenant à deux orphelins. Il les invita à la lui vendre ; mais ils refusèrent ; puis il insista doucement près d'eux, et ils la lui vendirent ; mais ensuite ils agirent avec fraude ; le premier contrat fut annulé et la maison achetée de nouveau. Ensuite ils cassèrent de nouveau la vente, et David trouva trop élevé le prix qu'ils demandaient. Alors Dieu lui inspira cette pensée : si tu leur donnes d'une chose qui t'appartient, tu sais ce que tu as à faire ; mais, si tu les dois payer de nos biens, donne-leur jusqu'à ce qu'ils soient satisfaits ; car celle de toutes les demeures qui doit le moins tolérer l'injustice, est une maison qui m'appartient ; mais je te défends de la bâtir." David reprit alors : "Ô Seigneur ! donne cette permission à Salomon. » Omar dit : « Qui me garantit que l'envoyé de Dieu a dit cela ? » Or Obay alla trouver un bon nombre d'Ansâr, qui confirmèrent son assertion. Omar lui dit alors : « Certes, si je n'eusse trouvé personne autre que toi, j'aurais accepté ton récit ; mais j'ai préféré le voir confirmer. » Puis il reprit en s'adressant à Abbâs : « Au nom du ciel, tu ne rétabliras la gouttière que lorsque tes pieds poseront sur mes épaules. » Abbâs, l'ayant fait, dit ensuite : « Puisque la possession du local m'est confirmée, je consens à en faire une aumône à l'intention de Dieu. » Omar abattit cette maison, et en ajouta le terrain à la mosquée.

Plus tard Othmân l'augmenta encore ; il y bâtit avec ardeur, s'en occupant par lui-même et y passant toute sa p264 journée ; il la blanchit,

l'embellit de pierres sculptées, et il l'agrandit sur toutes ses faces, sauf du côté du soleil levant. Il y dressa des piliers de pierre, renforcés par des colonnes de fer et de plomb. Il la recouvrit de bois de teck et y construisit un mihrâb ; mais on dit que ce dernier est dû à Merouân [670]. On prétend aussi que le premier qui a construit le mihrâb, c'est Omar, fils d'Abd al'azîz, sous le khalifat d'Aloualîd.

Ensuite la mosquée fut agrandie par Aloualîd fils d'Abd almélic. Ce fut Omar, fils d'Abd al'azîz, qui dirigea le travail. Il l'augmenta, l'embellit et en accrut beaucoup la solidité. Il la construisit de marbre et de bois de teck doré. Aloualîd avait envoyé à l'empereur grec un message ainsi conçu : « Je veux construire la mosquée de notre Prophète ; or aide-moi en cela. » Alors il lui expédia des artisans, et quatre-vingt mille mithkâls [671] d'or. Aloualîd ordonna de comprendre dans la mosquée les chambres des femmes du Prophète. Par conséquent, Omar acheta des maisons, de manière à l'étendre sur trois côtés ; mais, arrivé à la kiblah, Obeïd Allah, fils d'Abd Allah, fils d'Omar, se refusa à lui vendre la maison de Hafsah [672]. Ils eurent de longs entretiens à ce sujet, jusqu'à ce qu'à la fin Omar l'achetât, à la condition que ce qui en resterait appartiendrait aux vendeurs, et qu'ils en tireraient un chemin pour aller à la mosquée ; et c'est là l'ouverture qui s'y voit actuellement. Omar donna à la mosquée quatre minarets placés aux quatre coins. L'un d'eux dominait l'hôtel de Merouân, où Soleïmân, fils d'Abd almélic [673], se logea lorsqu'il fit le pèlerinage. Le moueddhin étant donc placé au-dessus de lui, lors de l'appel à la prière, il ordonna d'abattre la tour. Omar pratiqua un mihrâb p265 dans la mosquée, et l'on dit que ce fut lui qui inventa cette sorte de niche.

La mosquée a été ensuite agrandie par Almahdy, fils d'Abou Dja'far almansoûr [674]. Son père avait eu la ferme intention d'en agir

---

[670] Marwan I^er^ (684-685), Abd al-Malik (685-705), al-Walid I^er^ (705-715), Omar II (717-720), califes omayyades. Omar était gouverneur de Medina de 705 à 712.

[671] Voir chap. 1, n. 16

[672] Hafsa était femme de Muhammad et fille d'Omar.

[673] Frère et successeur d'al-Walid (715-717).

[674] Calife abbasside (775-785).

ainsi ; mais il ne put l’accomplir. En effet, Haçân, fils de Zeïd [675], lui écrivit pour l’exciter à agrandir la mosquée du côté du levant, en lui disant que si cela avait lieu le saint mausolée se trouverait au milieu de la noble mosquée. Abou Dja’far le soupçonna de désirer seulement la destruction de l’hôtel d’Othmân, et lui écrivit : « Je sais ce que tu veux ; laisse intacte la maison du cheïkh Othmân. » Abou Dja’far ordonna de recouvrir la cour, pendant l’été, avec les rideaux étendus sur des cordes attachées à des poteaux, placés dans la cour ; et cela afin d’abriter contre la chaleur ceux qui priaient. La longueur de la mosquée, après les constructions d’Aloualîd, était de deux cents coudées. Almahdy la porta à trois cents coudées. Il mit aussi la tribune de niveau avec le sol ; car elle était auparavant plus élevée de deux coudées. Il écrivit son nom sur plusieurs endroits de la mosquée.

Après cela, le roi victorieux, Kalâoûn, ordonna de bâtir un édifice pour les ablutions, près de la porte du Salut. Ce fut le pieux émir Alâ eddîn, connu sous le nom d’Alakmar, qui présida à sa construction. Il le pourvut d’une cour spacieuse, et l’entoura de cellules, dans lesquelles l’eau coulait. Le roi voulait bâtir une maison pareille à La Mecque, mais cela ne lui réussit point. Ce fut son fils Almélic annâcir qui la construisit, entre Assafâ et Almarouah ; et nous ferons mention de cela, s’il plaît à Dieu.

Le kiblah de la mosquée de l’envoyé de Dieu est une kiblah décisive, car Mahomet lui-même l’a établie. On dit aussi que ce fut Gabriel, et l’on prétend que ce p266 dernier en indiquait au Prophète la direction, et que celui-ci la construisait. Suivant une autre version. Gabriel fit signe aux montagnes, qui s’abaissèrent jusqu’à ce qu’apparût la ca’bah ; et le Prophète bâtissait, en la voyant distinctement. Tout bien considéré, c’est donc une kiblah décisive. Dans les premiers temps qui suivirent l’arrivée du Prophète à Médine, la kiblah était dans la direction de Jérusalem. Elle a été placée dans la direction de la ca’bah après seize mois, et l’on dit aussi après dix-sept mois.

[675] Petit-fils de Hassan bin Ali et gouverneur de Medina de 767 à 772. L’histoire montre l’hostilité des Alides contre le calife Othman, élu contre Ali en 644.

DESCRIPTION DE LA NOBLE CHAIRE

On lit dans le hadîth que l'envoyé de Dieu prêchait d'abord près d'un tronc de palmier dans la mosquée, et lorsqu'on lui eut construit la chaire, et qu'il s'y transporta, le tronc de palmier gémit, comme la femelle du chameau gémit après son poulain. On rapporte que Mahomet descendit vers lui et l'embrassa, et qu'alors il se tut. Le Prophète dit : « Si je ne l'avais pas embrassé, il se serait plaint jusqu'au jour de la résurrection. » Les récits diffèrent touchant l'auteur de la noble chaire. On dit, d'une part, qu'elle a été faite par Tamîm addâry [676], et, d'un autre côté, on l'attribue à un esclave d'Abbâs, ou à l'esclave d'une femme d'un des Ansâr. Cela se trouve dans le hâdîth véridique. Elle a été faite de tamarin de forêt, et, suivant d'autres, de tamarisc [677]. Elle possédait trois gradins, et le Prophète s'asseyait sur le plus élevé, et posait ses nobles pieds sur celui du milieu. Lorsque Abou Becr, le très sincère, fut investi du pouvoir, il s'assit sur le degré du milieu, et posa ses pieds sur le premier. Quand Omar lui succéda, il s'assit p267 sur le premier et posa ses pieds sur le sol. Othmân en agit de même dans le commencement de son khalifat ; mais, plus tard, il monta sur la troisième marche. Quand l'autorité appartint à Mo'aouiyah, il voulut transporter la chaire à Damas ; mais les musulmans jetèrent les hauts cris ; un vent violent souffla, le soleil s'éclipsa, les étoiles parurent en plein jour, la terre se trouva dans l'obscurité, en sorte que les hommes se heurtaient l'un contre l'autre, et le chemin n'était pas visible. A cause de cela, Mo'aouiyah renonça à son projet, ajouta à la partie inférieure de la chaire six marches ; et leur nombre fut ainsi porté à neuf [678].

---

[676] De la tribu d'al-Dar sur la frontière syrienne qui se joignit à Muhammad en 631.

[677] « Minbar en bois de tamaris ou plutôt dit-on de genévrier, se trouvant à l'intérieur du minbar actuel qui le recouvre et qui aurait été fait par Mu'awiya. [...] Le minbar de l'envoyé de Dieu avait trois marches et celui qui le recouvre cinq marches, sans compter celles qui y ont été ajoutées » (AL-HARAWI).

[678] Ce minbar a brûlé en 1256, entre la visite d'Ibn Djubair et celle d'Ibn Battûta.

Du prédicateur et de l'imâm dans la mosquée de l'envoyé de Dieu

L'imâm de la noble mosquée, au moment de mon entrée à Médine, était Bahâ eddîn, fils de Salâmah [679], un des principaux personnages du Caire. Son substitut était Izz eddîn, de Ouâcith [680], pieux, dévot, objet des désirs ardents des docteurs. (Que Dieu nous favorise par lui !) Le prédécesseur de l'imâm ci-dessus était Sirâdj eddîn Omar almisry [681], qui remplissait aussi les fonctions de juge dans la noble Médine.

Anecdote

On raconte que ce Sirâdj eddîn occupa l'emploi de kâdhi et de prédicateur à Médine, pendant quarante p268 années environ. Après cela il désira retourner au Caire mais, à trois reprises différentes, il vit en songe l'envoyé de Dieu, et chaque fois le Prophète lui défendait de quitter Médine, et lui annonçait, en même temps, la fin prochaine de sa carrière. Il ne renonça point à son projet ; il partit et mourut dans un endroit appelé Souaïs [682], à trois journées de distance du Caire, et [par conséquent] avant d'y arriver. (Que Dieu nous garde d'une mauvaise mort !) Son substitut était le docteur Abou Abd Allah Mohammed, fils de Farhoûn [683], dont les fil maintenant présents dans la noble Médine, sont Abou Mohammed Abd Allah, professeur des mâlikites et substitut du juge, et Abou Abd Allah Mohammed. Ils sont originaires de la ville de Tunis, où ils jouissent d'une grande considération et d'une noble parenté. Dans la suite, le prédicateur et le juge de Médine fut

[679] Musa bin Abd-al-Rahman bin Salama (1267-1343), connu pour sa calligraphie, nommé prêcheur à Medina l'année de visite d'Ibn Battûta.

[680] Al-Hassan bin Ali, né à Baghdad en 1256, mort en 1341.

[681] Omar bin Ahmad, né vers 1238, nommé prêcheur à Medina en 1283 et ensuite également cadi de cette ville, mort en 1325.

[682] Suez.

[683] Savant malikite d'origine andalouse ; ses fils sont morts respectivement en 1367 et 1345.

Djémâl eddîn d'Ocioûth [684], l'Égyptien. Antérieurement il était kâdhi dans le château d'Alcarac.

Des desservants de la noble mosquée et de ses moueddhins

Les serviteurs de cette noble mosquée et ses gardiens sont des eunuques abyssins, ou autres ; ils ont une belle figure, un extérieur recherché et des vêtements élégants. Leur chef est nommé le cheïkh des serviteurs, et il a l'apparence extérieure des grands émirs. Ils ont une solde provenant de l'Égypte et de la Syrie, qu'on leur paye tous les ans (à Médine). Le chef des moueddhins, dans le noble temple, est l'imâm traditionnaire, le vertueux Djémal eddîn Almathary [685], de Mathariyah, p269 village près du Caire. Son fils est l'excellent Afîf eddîn Abd Allah. Le cheïkh Elmodjâouir, le pieux Abou Abd Allah Mohammed, fils de Mohammed de Grenade [686], connu sous le nom d'Attarrâs, est le principal des habitants du temple, et c'est lui qui s'est mutilé de ses propres mains, par crainte de la tentation.

Anecdote

On dit qu'Abou Abd Allah algharnâthy était serviteur du cheïkh nommé Abd alhamîd al'adjamy. Celui-ci avait une fort bonne opinion de lui ; il lui confiait sa famille et ses biens, et le laissait dans sa maison lorsqu'il allait en voyage. Une fois il partit et le laissa, comme d'habitude, dans son logis. La femme du cheïkh Abd alahmîd se prit d'amour pour Abou Abd Allah, et l'invita à satisfaire ses désirs. Il répondit : « Je crains Dieu, et je ne tromperai pas celui qui m'a confié sa famille et ses richesses. » Elle ne cessa de le presser et d'insister près de lui, si bien qu'il craignit pour lui la séduction et qu'il se mutila. Cela fait, il perdit connaissance et il fut trouvé dans cet état. On le soigna jusqu'à ce qu'il guérît. Il fut ensuite un des desservants de la

---

684 Ibrahim bin Muhammad ; son père fut également cadi de Karak, pendant trente ans.

685 Muhammad bin Ahmad (1272-1340).

686 65. Mort vers 1350 ; l'histoire suivante est confirmée dans ses grands traits par l'historien andalou Ibn al-Khatib. (*Al-taras* fabricant de boucliers.)

noble mosquée et un de ses moueddhins, et le supérieur de ces deux classes. Il est encore en vie.

DE QUELQUES PERSONNES HABITANT AUPRÈS DU TEMPLE DE MÉDINE

Nommons d'abord le cheïkh pieux et vertueux Abou'l'abbâs Ahmed, fils de Mohammed, fils de Marzoûk [687], personnage d'une grande dévotion, jeûnant p270 souvent et priant assidûment dans la mosquée de l'envoyé de Dieu, doué d'une constance et d'une résignation remarquables. Souvent il se retirait à La Mecque, l'illustre. Je l'ai vu dans cette ville en l'année vingt-huit [688], et personne plus que lui ne faisait les tournées autour de la ca'bah. J'admirais son assiduité dans cet exercice, malgré la violence de la chaleur dans le lieu des processions. Cet endroit est pavé avec des pierres noires, et elles devenaient par la chaleur du soleil comme des plaque chauffées. Je vis les porteurs d'eau qui en répandaient sur elles, et à peine l'eau quittait la place où elle était versée que celle-ci s'enflammait immédiatement. La plupart de ceux qui font les tournées en ce temps-là chaussent des bas, tandis qu'Abou'l'abbâs, fils de Marzoûk, faisait ses tournées nu-pieds. Je le vis un jour ainsi et je désirai faire les tournées avec lui. J'arrivai à l'endroit des processions, et je voulus embrasser la pierre noire ; mais la chaleur des pierres dont il a été question ci-dessus me saisit, et je me décidai à m'en retourner, toutefois après avoir baisé ladite pierre. Je n'y pus arriver qu'avec un effort extrême. Ensuite je m'en allai et je ne fis pas les tournées ; je plaçai mon manteau sur le sol, et je marchai sur lui jusqu'à mon arrivée au péristyle.

Il y avait à cette époque à La Mecque le vizir de Grenade, le principal personnage de cette ville, Abou'lkâcim Mohammed, fils de Mohammed, fils du docteur Abou'lhaçan Sahl, fils de Mâlic alazdy [689]. Il faisait, tous les jours, sept fois soixante et dix tournées, mais il ne faisait pas de tournées au moment du midi, à cause de la grande chaleur. Le fils de Marzoûk faisait ses tournées en plein midi, l'emportant ainsi sur ce personnage.

---

[687] Saint personnage, originaire de Tlemcen, mort vers 1339.
[688] 1328.
[689] 1264-1329 connu également comme astronome et poète.

Un autre individu habitant près du temple de Médine (que Dieu l'honore !) était le pieux cheïkh, serviteur de Dieu, Sa'îd, de Maroc, alcafif ; et un autre, le cheïkh Abou Mahdy Iça, fils de Hazroûn, de Méquinès. p271

ANECDOTE

Le cheïkh Abou Mahdy s'établit à La Mecque auprès du temple, l'année vingt-huit. Il se dirigea vers la montagne de Hirâ avec un certain nombre de modjâouirs [690]. Lorsqu'ils eurent gravi la montagne, et qu'après être arrivés au lieu d'adoration du Prophète ils descendirent, Abou Mahdy resta en arrière de la compagnie. Il vit un chemin dans la montagne, et, pensant que c'était un chemin de traverse, il le prit. Sur ces entrefaites, sa société arriva au bas de la montagne, et l'attendit, mais sans le voir venir. Ils regardèrent autour d'eux et, ne voyant aucune trace de leur camarade, ils crurent qu'il les avait précédés, et marchèrent vers La Mecque. De son côté, Iça suivit son chemin, par lequel il parvint à une autre montagne, et il s'égara de sa route. La soif et la chaleur le tourmentèrent, ses sandales tombèrent en lambeaux et il fut obligé de couper des morceaux de ses vêtements, et de s'en envelopper les pieds. A la fin, il ne put plus marcher et il s'assit à l'ombre sous un acacia. Dieu lui envoya un Arabe nomade monté sur un chameau. Il s'arrêta près de lui, et Iça l'informa de son état. Alors le Bédouin le fit monter sur son chameau, et le conduisit à La Mecque. Il avait autour de lui une bourse dans laquelle était de l'or, qu'il donna à son guide. Iça resta environ un mois sans pouvoir tenir debout. La peau de ses pieds était tombée, et il s'en forma une autre. Pareille aventure est arrivée à un de mes camarades, que je mentionnerai plus loin, s'il plaît à Dieu.

Un autre d'entre les modjâouirs de la noble Médine est Abou Mohammed essarouy, un des bons lecteurs. Il se rendit auprès du temple de La Mecque dans l'année susnommée, et il y lisait le *Livre de la guérison*, du kâdhi Iyâdh [691], après la prière de midi. Il s'acquitta des

[690] Personnes demeurant assidûment auprès du sanctuaire.

[691] Al-Shifa, une biographie réputée de Muhammad, écrite par Iyad bin Musa de Ceuta (1083-1149), cadi de cette ville et ensuite de Grenade.

p272 fonctions d'imâm, dans cette ville, pendant les prières de nuit du mois de ramadhân. Un autre modjâouir, c'est le jurisconsulte Abou'l'abbâs alfacy professeur des mâlikites à Médine. Il a épousé la fille du pieux cheïkh Chihâb eddîn Azzérendy.

ANECDOTE

On rapporte qu'Abou'l'abbâs alfacy s'entretenait une fois avec quelqu'un, et qu'il poursuivit son discours jusqu'à ce qu'il proférât une grave erreur, dans laquelle il tomba à cause de son ignorance dans la science des généalogies et faute de retenir sa langue. Son péché fut grand ; que Dieu lui pardonne ! Il dit, en effet, que Hoçaïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thâlib, n'a pas laissé de postérité. L'émir de Médine, Thofaïl, fils de Mansoûr, fils de Djammâz alhaçany [692], fut informé de ce propos qu'il blâma avec raison, et il voulut tuer le coupable. Cependant, on lui parla en sa faveur, et il le chassa seulement de Médine ; mais on dit qu'il dépêcha, par la suite, quelqu'un qui l'assassina, et jusqu'à présent on n'en a pas de nouvelles. Que Dieu nous garde des fautes et des erreurs de la langue !

DE L'ÉMIR DE LA NOBLE MÉDINE

L'émir de Médine était Cobeïch, fils de Mansoûr, fils de Djammâz [693]. Il avait tué son oncle Mokbil, et l'on dit p273 qu'il se lava dans son sang. Ensuite Cobeïch partit avec ses gens pour le désert, dans l'année vingt-sept, à l'époque des grandes chaleurs. Un jour ils furent atteints par la chaleur de midi, et ils se dispersèrent sous l'ombre des arbres ; et voici que les fils de Mokbil, en compagnie d'une troupe de leurs esclaves, [paraissent et] s'écrient : « La vengeance de Mokbil ! »

---

692 Lui-même descendant de Husain. (Pour cette raison, il faut lire al-Husaini et non al-Hasani.) Tufail, nommé émir de Medina en 1328, fut déposé en 1335 ; il s'empara de la ville en 1341 et fut redéposé en 1349, après quoi il attaqua la ville et pilla les pèlerins. Capturé, il mourut en captivité au Caire.

693 Kubaish tua son oncle Muqbil pendant l'émirat de son père Mansur, en 1310. A l'assassinat de ce dernier, en 1325, Kubaish lui succéda et fut assassiné à son tour en juin 1328 (et non en 1327 comme dit le texte), pour être remplacé par son frère Tufail. Les émirs de Medina exerçaient leur pouvoir sous la suzeraineté des sultans d'Égypte.

Ils tuèrent de sang-froid Cobeïch, fils de Mansoûr, et ils léchèrent son sang. Après lui fut nommé commandant à Médine son frère Thofaïl, fils de Mansoûr, celui qui a expulsé Abou'l' abbâs alfacy, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

DE QUELQUES NOBLES SANCTUAIRES SITUÉS HORS DE MÉDINE

Mentionnons d'abord celui appelé Bakî algharkad [694]. Il est à l'orient de la noble Médine, et l'on s'y rend par une porte nommée Bâb albakî', la première chose que rencontre celui qui s'y dirige, en sortant de ladite porte et à sa gauche, est le tombeau de Safiyyah, fille d'Abd almotthalib, tante paternelle de l'envoyé de Dieu, et mère de Zobeïr, fils d'Alawwâm [695]. En face est le tombeau de l'imâm de Médine Abou Abd Allah Mâlic, fils d'Anas [696], que surmonte une petite coupole d'une construction fort simple. Vis-à-vis se voit le sépulcre du rejeton pur, saint, prophétique et noble, Ibrâhîm [697], fils de l'envoyé de Dieu, au-dessus duquel s'élève une coupole blanche. A droite de celle-ci est le sépulcre d'Abd arrahmân, fils d'Omar, fils d'Alkhatthâb, qui est connu sous le nom d'Abou Chahmah. En face de lui est placé le tombeau d'Akîl, fils d'Abou Thâlib, et celui d'Abd Allah, fils de Dhou'ldjénâhaïn Dja'far, fils d'Abou p274 Thâlib [698]. En face de ceux-ci se voit un mausolée, où l'on dit que se trouvent les tombeaux des mères des croyants [699]. Il est suivi d'un autre, dans lequel est le tombeau d'Al'abbâs, fils d'Abd almotthalib [700], oncle de l'envoyé de Dieu ; et celui de Haçân, fils d'Aly, fils d'Abou Thâlib. C'est une coupole qui s'élève dans les airs admirablement construite, et située à la droite de celui qui sort par la porte du cimetière. La tête

694 Le Champ des Ronces (le cimetière de Medina).

695 Un des principaux compagnons mecquois du Prophète, riche marchand tué dans la bataille contre Ali en 656.

696 Voir n. 44.

697 Ibrahim né vers 628 de Mariya la Copte ; il mourut un an après.

698 Respectivement frère et neveu d'Ali. Quand le deuxième de ces personnages fut tué à la bataille de Mu'ta contre les Byzantins, Muhammad déclara qu'il était en train de voler vers le Paradis avec deux ailes ; d'où son surnom de Dhu'ldjenahain.

699 Les femmes du Prophète

700 Ancêtre des califes abbassides.

de Haçan se trouve aux pieds d'Al'abbâs ; leurs deux tombeaux sont élevés au-dessus du sol ; ils sont vastes et recouverts de tablettes merveilleusement jointes, incrustées de plaques de laiton, fort bien travaillées. Dans ce cimetière, il y a aussi les tombeaux de ceux qui ont accompagné Mahomet dans sa fuite de La Mecque à Médine, des auxiliaires et autres associés du Prophète ; mais la plupart de ces tombeaux sont inconnus. Au fond du cimetière est le tombeau du commandant des croyants Abou Omar Othmân, fils d'Affân [701], que surmonte une grande coupole [702]. Dans son voisinage est le tombeau de Fâthimah, fille d'Açad, fils de Hâchim, mère d'Aly, fils d'Abou Thâlib. (Puisse Dieu être satisfait d'elle et de son fils !)

Un autre noble lieu de réunion est Kobâ ; il est situé au midi de la ville, à la distance d'environ deux milles. Le chemin qui y conduit traverse des lieux clos, plantés de palmiers. On y voit la mosquée qui a été fondée sur la crainte de Dieu et le désir de lui plaire [703]. C'est un temple carré, dans lequel il y a un minaret blanc et haut, p275 qui s'aperçoit de loin. Dans son milieu est l'endroit où la chamelle qui portait le Prophète s'est agenouillée ; et le peuple regarde comme une source de bénédiction la prière faite en ce lieu. Du côté sud de sa cour est une niche sur un banc, et c'est le premier endroit dans lequel le Prophète s'est prosterné en priant. Au midi se voit une maison qui a appartenu à Abou Ayyoûb alansâry, et à laquelle sont contiguës des habitations qu'on attribue à Abou Becr, Omar, Fâthimah, et Afchah. En face de la mosquée est le puits d'Arîs, celui-là même dont l'eau est devenue douce depuis que le Prophète y a craché. Auparavant elle était saumâtre. Dans ce puits est tombé le noble anneau [de la main] d'Othmân [704].

Un autre sanctuaire, c'est la coupole de la pierre à l'huile d'olive, au-dehors de Médine [705]. On dit que l'huile a dégoutté d'une pierre qui se trouve dans cet endroit, en faveur du Prophète. Au nord se voit

---

[701] Troisième calife, il fut élu à la place d'Omar en 644 et assassiné en 656.

[702] Ibn Djubair dit en 1183 : « Il est couvert d'une médiocre petite coupole. »

[703] Coran, IX, 108-109.

[704] L'anneau d'argent de Muhammad était utilisé par les premiers califes comme sceau, et sa perte par Othman en 650 fut considérée comme un mauvais présage.

[705] A l'extrémité ouest de la ville, d'après Ibn Djubair.

le puits de Bodhâ'ah, et vis-à-vis de lui la montagne de Satan, d'où il cria le jour du combat d'Ohod : « Votre Prophète a été tué ! » Sur le bord du fossé qu'a creusé l'envoyé de Dieu [706], lors du rassemblement des confédérés, est un château ruiné qu'on nomme le château des Célibataires. On dit qu'Omar l'a fait bâtir pour les célibataires de Médine. En face de lui, à l'occident, est le puits de Roûmah [707], dont le commandant des croyants Othmân a acheté une moitié pour vingt mille [dirhems].

Un autre noble lieu de réunion est Ohod [708] ; c'est la p276 montagne bénie, au sujet de laquelle l'envoyé de Dieu a dit : « Certes qu'Ohod est une montagne qui nous aime, et que nous aimons. » Elle est située au nord de Médine, à la distance d'environ une parasange. En face d'elle sont les martyrs vénérés. Là est placé le tombeau de Hamzah, oncle de l'envoyé de Dieu, et autour de lui sont les martyrs qui ont succombé à Ohod, et dont les sépulcres sont au midi de la montagne. *Sur le chemin de celle-ci est une mosquée qu'on attribue à Aly*, fils d'Abou Thâlib, *et une autre qu'on attribue à Selmân alfâricy* [709]. *On y voit aussi la mosquée de la conquête où est descendu pour Mahomet le chapitre de la conquête* [710].

Notre séjour à Médine dans ce premier voyage, fut de quatre jours, et nous passâmes toutes les nuits dans le noble temple. Les habitants formaient des cercles dans sa cour ; ils allumaient beaucoup de bougies, et ils avaient devant eux les coffrets du Coran divin qu'ils lisaient. Quelques-uns prononçaient les louanges de Dieu, et d'autres examinaient le saint tombeau. (Que Dieu augmente son excellence !)

---

706 Dans la bataille « de la tranchée » (*khandaq*) en avril 627 une tranchée creusée au nord de la ville arrêta la cavalerie mecquoise.

707 Le puits appartenait à un juif qui vendait de l'eau aux musulmans ; sur l'instigation de Muhammad, Othman acheta le puits à la somme indiquée.

708 Dans cette bataille qui se déroula en mars 625, la cavalerie mecquoise mit en déroute les archers médinois. Pendant un moment le bruit de la mort de Muhammad circula, mais, bien que blessé, il put tenir sa position jusqu'au départ des Mecquois.

709 Al-Farisi (le Persan), qui aurait conseillé à Muhammad de creuser la tranchée pendant le siège de Medina. Considéré comme une sorte de saint patron par les Shi'ites persans. Son tombeau se trouve dans le village qui porte son nom, près de Ctésiphon, au sud-est de Baghdad.

710 La sourate XLVIII ; mais l'occasion de sa révélation est controversée.

Les conducteurs des montures [711] chantaient gaiement de tous côtés l'éloge de l'envoyé de Dieu : telle est la coutume des gens dans ces nuits bénies, et ils font généreusement beaucoup d'aumônes en faveur des modjâouirs et des pauvres. J'avais eu pour camarade dans ce voyage, depuis Damas jusqu'à Médine, un individu de cette dernière ville : c'était un homme de mérite, et connu sous le nom de Mansoûr, fils de Chacl. Il m'y p277 donna l'hospitalité, et nous nous revîmes plus tard à Alep et à Bokhâra. J'avais aussi en ma compagnie le kâdhi d'Azzaïdiyyah [712], Cherf eddîn Kâcim, fils de Sinân, ainsi qu'un des pieux fakirs de Grenade, dont le nom était Aly, fils de Hodjr alomaouy.

ANECDOTE

Lorsque nous fûmes arrivés à Médine (que Dieu la glorifie, et que la plus excellente des bénédictions soit sur son habitant [Mahomet] !), Aly, fils de Hodjr, susnommé, m'a raconté qu'il avait vu cette nuit-là en songe quelqu'un qui lui dit : « Écoute-moi et souviens-toi de moi. »

> *Soyez les bienvenus, ô vous qui visitez son tombeau, et puissiez-vous, au jour de la résurrection, être en sûreté, grâce à lui [Mahomet], contre le châtiment !*
> *Vous êtes arrivés près du sépulcre du bien-aimé, à Médine ; heureux celui qui peut s'y trouver le matin ou le soir !*

Cet homme continua de demeurer à Médine, auprès du temple, après [le départ de] ses camarades ; puis il vint à la ville de Dihly, capitale du pays de l'Inde, dans l'année quarante-trois [713]. Il se mit sous ma protection, et je racontai devant le roi de l'Inde l'anecdote de sa vision. Celui-ci ordonna de l'amener en sa présence, ce qui eut lieu. Il raconta cela lui-même au roi, qui en fut émerveillé et charmé, et qui

---

[711] Gibb propose, à la place de la traduction étymologique du mot *al-hudah* (conducteurs des montures), le sens courant du mot « chanteurs ».

[712] C'est-à-dire de la secte des zaydites d'après Zayd bin Ali, petit-fils de Husain, fils d'Ali, tué dans une révolte à Kufa en 740. La secte fut fondée dans les montagnes du Yémen et plusieurs des émirs de La Mecque ou de Medina y adhérèrent.

[713] 1342-1343 mais à cette date Ibn Battûta avait déjà quitté Dihli.

lui dit quelques mots agréables en langue persane. Il prescrivit de lui donner p278 l'hospitalité, et il lui fit présent de trois cents tencah d'or. Le poids du tencah, en dînârs du Maghreb, est de deux dînârs et demi. Le roi lui donna encore un cheval dont la selle et la bride étaient richement ornées, et une robe d'honneur. Il lui assigna de plus un traitement journalier.

Il y avait dans cette ville un excellent docteur de Grenade, mais né à Bougie, qui était connu à Dihly sous le nom de Djémâl eddîn Almaghréby. Le susdit Aly, fils de Hodjr, se lia avec lui ; il lui promit de lui faire épouser sa fille, et le logea dans une cellule en dehors de sa maison. Cependant, Aly acheta deux esclaves, mâle et femelle. Il avait l'habitude de laisser ses dînârs dans la couverture de ses vêtements car il ne se fiait à personne pour ce qui regardait son argent. Les deux esclaves s'entendirent pour prendre cet or ; ils l'enlevèrent et s'enfuirent. Lorsque Aly retourna chez lui, il ne retrouva plus ni les esclaves ni l'argent. Alors il s'abstint de manger et de boire, et il fut pris d'une maladie très grave, par suite de la peine que lui causa ce qui lui était arrivé. J'exposai son aventure au roi, qui ordonna de lui donner l'équivalent de ce qu'il avait perdu, et qui lui dépêcha quelqu'un pour l'informer de cette détermination ; mais le messager le trouva mort. (Que Dieu très haut ait pitié de lui !)

Nous partîmes de Médine pour aller à La Mecque, et nous fîmes halte près de la mosquée de Dhou'lholaïfa, où l'envoyé de Dieu se constitua en état pénitentiel [714]. p279 Elle est à cinq milles de distance de la ville, et c'est là le terme du territoire sacré de Médine. Près de cet endroit est la rivière Al'akîk, et ce fut là que je me dépouillai de mes vêtements à coutures, je me lavai, et je revêtis le costume de mon

[714] C'est-à-dire en se revêtant de l'ihram, l'habit du pèlerinage consistant en deux larges bandes blanches sans couture, l'une portée autour de la taille et l'autre sur les épaules. Les rites de l'ihram sont accomplis traditionnellement en divers points situés hors du haram (le territoire sacré de La Mecque), sur les principales routes des caravanes menant à La Mecque. Ils portent le nom de *miqat* (plur. : *mawaqit*). Sur la route de Syrie, le miqat était al-Juhfa, une grande agglomération entre La Mecque et Medina. Elle fut détruite et remplacée par Rabigh. Aujourd'hui le miqat est à Mahya'a, petit village à dix kilomètres à l'est de Rabigh sur la route de La Mecque à Medina. Toutefois, les Médinois, en suivant l'exemple de Muhammad, prenaient à l'époque l'ihram à Dhu'l Hulaifa. Il était également signe d'une plus grande piété de revêtir l'ihram plus tôt.

état pénitentiel. Je fis une prière de deux rec'ahs, et je m'obligeai à faire le pèlerinage simple de La Mecque [715]. Je ne cessai de me conformer aux obligations prescrites [716], par monts et par vaux, en montant comme en descendant, jusqu'à ce que j'arrivasse à Chi'b Aly [717], où je campai cette nuit-là. Ensuite nous partîmes et descendîmes à Raouhâ [718] où est un puits nommé le puits Dhât al'alam [719]. On dit qu'Aly y a combattu les démons. Nous quittâmes ce lieu et campâmes à Safrâ [720] : c'est une vallée florissante, dans laquelle il y a de l'eau, des palmiers, des édifices et un château qui est p280 habité par des chérifs de la postérité de Haçan, et autres ; il y a aussi un grand fort, qui est suivi de beaucoup d'autres, et de villages qui se touchent. Nous partîmes de cette vallée et campâmes à Bedr [721], où Dieu a donné la victoire à son envoyé, a accompli sa noble promesse, et ruiné les chefs des polythéistes. C'est une bourgade où se voient des vergers plantés de palmiers, et qui sont contigus les uns aux autres. Il y a aussi un château fort dans lequel on arrive par le fond d'une vallée située entre des montagnes. A Bedr, il existe une source jaillissante dont l'eau forme un canal. L'emplacement du puits où furent jetés les idolâtres, ennemis de Dieu, est maintenant un jardin, et la sépulture des

---

[715] Gibb traduit : « Je suis entré dans l'état pénitentiel avec l'obligation d'accomplir les rites du grand pèlerinage sans les conjuguer [avec ceux du petit]. » La déclaration d'intention *niya* est une partie essentielle et intégrante de chaque cérémonie religieuse. Le pèlerin déclare formellement son intention d'accomplir le grand pèlerinage (*hadj*) ou le petit (*umra*), ou les deux ensemble.

[716] Gibb traduit également : « Je ne cessai pas de crier "labbaika Allahumma". » La répétition de cette formule est aussi un des rites essentiels du pèlerinage. Son origine est pré-islamique, la tradition l'attribue à Abraham, et sa signification est controversée, mais pour les musulmans elle signifie « me voici devant toi, ô mon Dieu. » (Voir aussi l'introduction.)

[717] La Gorge d'Ali ou Shi'b al-Hadj.

[718] Le nom a disparu ; d'après le géographe arabe al-Hamdani, al-Rawha se trouvait à quarante-sept milles arabes (1 mille = 1 941 m) de Medina.

[719] « Il n'y avait pas de village ; c'était un arbre, d'où les gens de Medina prenaient l'ihram. Le vulgaire raconte qu'Ali y combattit les djinns et jeta sur eux dans le puits des choses pour les faire mourir ; mais il faut repousser toute relation d'Ali avec ce lieu et on ne doit pas y jeter de pierres comme le fait la foule » (DIMYATI). C'est l'actuel Abyar Ali.

[720] « A al-Safra se trouve une solide forteresse, qu'en joignent de nombreuses autres, notamment deux forts appelés les Jumeaux. » (IBN DJUBAIR).

[721] L'actuelle Badr Hunayn. La bataille de Badr, en mars 624, opposa les Mecquois aux Medinois de Muhammad et fut la première victoire islamique.

martyrs est derrière lui. La montagne de la miséricorde, où descendirent les anges [722] est à gauche de celui qui entre dans le dernier endroit, pour se diriger vers Safrâ. En face est la montagne des Tambours ; elle ressemble à une vaste colline de sable, et les habitants de ces contrées assurent qu'ils entendent toutes les nuits du jeudi au vendredi, dans cet endroit, comme un bruit de tambours. Le lieu de la cabane de l'envoyé de Dieu, dans laquelle il était pendant la journée de Bedr, priant son Seigneur, est au pied de la montagne des Tambours. La place du combat se trouve vis-à-vis de lui. Près des palmiers du puits, il existe une mosquée, que l'on nomme le lieu où s'est accroupie la chamelle du Prophète. Entre Bedr et Safrâ, il y a environ un poste [723], dans une vallée entre des montagnes, où les sources d'eau coulent abondamment, et les vergers de palmiers sont fort rapprochés.

Nous partîmes de Bedr pour la plaine connue sous le p281 nom de plaine de Bezouâ [724]. C'est un désert dans lequel le guide lui-même s'égare, et l'ami ne pense plus à son ami. Il s'étend l'espace de trois jours de marche, et à son terme est la vallée de Râbigh. La pluie y forme des étangs dans lesquels l'eau séjourne longtemps. C'est à partir de cet endroit que commencent les cérémonies du pèlerinage pour ceux qui viennent de l'Égypte et de la Mauritanie, et il est près de Djohfah [725]. Nous voyageâmes trois jours de Râbigh à Kholaïs [726], et nous passâmes par le défilé du Séouîk [727]. Il est à la distance d'une demi-journée de Kholaïs, et renferme beaucoup de sable ; les pèlerins y boivent constamment le séouîk, qu'ils emportent avec eux exprès du

---

[722] Référence au Coran (III, 124). « Lorsque tu disais aux croyants : "Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous aide avec trois mille de ses anges descendus vers vous ?". »

[723] Un barid est égal à quatre fersakhs.

[724] Le « fond d'al-Bazwa » est le rift entre la côte et la chaîne de Djebel Subh, parallèle à la côte.

[725] « Djuhfa est un gîte d'étape peu peuplé situé à environ deux milles de la mer. [...] C'est le seul gîte d'étape entre La Mecque et Medina qui jouisse de prospérité et ait une population stable pendant toute l'année » (IBN HAUQAL, 988). Voir aussi note 93.

[726] « Cette localité est située dans une plaine avec des nombreuses palmeraies ; une solide forteresse se dresse au sommet d'une montagne qui la domine et dans la plaine, il y a une autre forteresse qui est atteinte par la ruine » (IBN DJUBAIR).

[727] *Sewik* : farine d'orge séchée au feu ; c'est aussi le nom d'une sorte de bouillie qu'on fait avec cette farine.

Caire ou de Damas. On le prend mélangé avec du sucre ; et les émirs en remplissent les réservoirs, pour que le public s'y abreuve. On raconte que, l'envoyé de Dieu passant par ce défilé, ses compagnons n'avaient avec eux aucune nourriture ; alors il y prit du sable, qu'il leur donna ; ils le burent et y trouvèrent le goût du séouîk.

Nous campâmes ensuite à l'étang de Kholaïs. Il est dans un vaste terrain, qui abonde en enclos plantés de palmiers ; il a aussi un château fort, placé sur la cime d'une montagne. Dans la plaine, il y a un château ruiné. Près de Kholaïs est une source jaillissante, proche de laquelle on a pratiqué des sillons dans le sol, et qui coule ainsi vers les champs. Le seigneur de Kholaïs est un chérîf de la postérité de Haçan. Les Arabes de cette p282 contrée y tiennent un grand marché où ils apportent des brebis, des fruits et des ragoûts.

Nous nous rendîmes ensuite à Osfân [728], qui est situé dans une large plaine, entre des montagnes. Il possède des puits d'eau de source, l'un desquels est attribué à Othmân, fils d'Affân. Le sentier en pente, attribué aussi à Othmân, est à une demi-journée de Kholaïs : c'est un espace étroit entre deux montagnes. Dans un endroit de ce défilé, il y a un pavé ressemblant à des marches, et des traces d'une construction ancienne. Il y existe aussi un puits qu'on nomme le puits d'Aly, et l'on dit que c'est lui qui l'a creusé. A Osfân, il y a un château antique et une tour solide, mais dont la force est diminuée par son état de ruine. Il y a encore beaucoup d'arbres de mokl [729].

Nous quittâmes Osfân et campâmes à Bathn Marr [730], qu'on nomme aussi Marr des Zhohrân. C'est une vallée fertile, abondante en palmiers, et qui possède une source jaillissante, qui coule et arrose cette contrée. C'est de cette vallée qu'on transporte les fruits et les herbes potagères à La Mecque (que Dieu l'ennoblisse !). Puis, au soir,

---

[728] « Cette localité est située dans une plaine, entre deux montagnes avec des puits abondants. [...] Elle a une antique forteresse pourvue de tours puissantes, mais inhabitée ; la vétusté y a mis sa marque et elle a été ruinée par l'absence d'entretien et une persistante dégradation » (IBN DJUBAIR).

[729] Palmiers nains et sauvages *daoum*, dont le fruit est appelé *moki*.

[730] « Fond de Marra (Batn Marra), vallon fertile, abondant en palmeraies, où une source jaillissante fournit une eau courante qui abreuve le sol de cette contrée. Ce val comprend une vaste région, avec de nombreux bourgs et des sources. On en apporte des fruits à La Mecque » (IBN DJUBAIR).

nous partîmes de cette vallée bénie, tandis que nos cœurs étaient joyeux d'avoir atteint le but de leurs désirs, et satisfaits de leur état et de leur succès. Or nous arrivâmes vers le matin à la ville sûre, La Mecque p283 (puisse Dieu très haut l'illustrer !), et nous y descendîmes près du sanctuaire de Dieu (qu'il soit exalté !), demeure de son ami Ibrâhîm, et lieu de la mission de son élu Mohammed ; que la bénédiction de Dieu et la paix soient sur lui ! Nous entrâmes dans la maison sainte et noble (où quiconque y est entré se trouve en sûreté) [731], par la porte des Bénou Cheïbah [732], et nous vîmes la sublime ca'bah ; que Dieu augmente sa vénération ! Elle est comme une jeune mariée qui brille sur le trône de l'illustration, et se balance dans les manteaux rayés de la beauté. Les foules du miséricordieux l'entourent, et elle conduit au jardin du paradis. Nous fîmes autour d'elle les tournées (prescrites) de l'arrivée [733], et nous baisâmes la noble pierre. Nous récitâmes une prière de deux rec'ahs dans la place d'Abraham [734], et nous nous suspendîmes aux voiles de la ca'bah, à côté du Moltazem, lieu situé entre la porte et la pierre noire, et près duquel les prières sont exaucées. Ensuite nous bûmes de l'eau du puits de Zamzam ; et quand on la boit, on lui trouve [les qualités qu'on connaît] d'après les paroles du Prophète.

Nous courûmes entre Assafâ et Almarouah, et nous descendîmes dans une habitation située en ce lieu, près p284 de la porte d'Ibrâhîm. Louange à Dieu qui nous a ennoblis par notre présence dans cette ILLUSTRE MAISON, et qui nous a mis au nombre de ceux que

---

731 « Le premier temple qui ait été fondé pour les hommes est, en vérité, celui de Bakka (La Mecque) : il est béni et il sert de direction aux mondes. On trouve des signes évidents dans ce lieu où se tenait Abraham. Quiconque y pénètre est en sécurité » (Coran, III, 96-97).

732 Entrée traditionnelle des pèlerins visitant la Ka'ba, appelée plus communément porte de la Paix (Bab al-Salam), le nom de porte des Banu Shaiba étant donné à une arcade près du puits de Zamzam à l'emplacement de l'ancienne clôture de la Ka'ba.

733 Les tournées rituelles *al tawaf*, au nombre de sept, « Quand Adam, chassé du Paradis mais pardonné par Allah, vint habiter la terre, Allah fit descendre pour lui sur l'emplacement de la Ka'ba une tente construite d'un rubis afin qu'il pratiquât autour d'elle les tournées rituelles en imitation de celles que les anges font dans le ciel autour [...] du trône d'Allah » (GAUDEFROI-DEMOMBYNES, *Le Pèlerinage...*).

734 Ibn Battûta résume ici son sujet ; il détaillera par la suite. Voir les notes plus loin.

l'invocation d'Abraham (sur lequel soient la bénédiction et le salut !) [735] a conduits au but ; qui a réjoui nos yeux par la vue de la noble ca'bah et de la mosquée sublime, de la pierre illustre, de Zamzam et du hathîm [736].

Parmi les œuvres merveilleuses de Dieu, il est à remarquer qu'il a imprimé dans les cœurs des hommes le désir de se rendre auprès de ces illustres lieux, et la passion de se trouver dans leurs nobles places de réunion. Il a rendu leur amour tout-puissant dans les âmes ; car personne ne s'y arrête, qu'ils ne s'emparent aussitôt de tout son cœur ; et nul ne les quitte qu'il ne soit triste de s'en séparer, troublé de s'en éloigner, plein d'affection pour eux, et ayant la ferme intention de renouveler sa venue dans ces saints lieux. En effet, leur sol béni est le but des yeux, et leur amour remplit les cœurs, par suite de l'éminente sagesse de Dieu, et en confirmation de la prière de son ami. Le désir rend présents ces lieux, tandis qu'ils sont éloignés, et il les représente à l'esprit, quoique absents. Celui qui s'y rend ne tient nul compte des peines qu'il éprouve et des contrariétés qu'il endure. Combien d'infirmes n'ont-ils pas vu distinctement la mort avant d'atteindre ces nobles sanctuaires, ou éprouvé le néant durant le voyage ! Et, lorsque Dieu y a rassemblé ses hôtes, ils s'y trouvent contents et heureux, comme s'ils n'avaient goûté, pour y arriver, aucune amertume, ni enduré de malheurs ni p285 de tourments. C'est, certes, là un ordre divin, une œuvre céleste ! C'est un argument qui n'est mélangé d'aucun doute, ni couvert d'aucune obscurité, ni envahi par aucune fausseté. Il est en grand honneur dans l'esprit des hommes intelligents, et il dissipe les soucis des gens préoccupés [737]. Celui auquel Dieu a fait la grâce de pouvoir descendre dans ces contrées et d'être présent dans ces demeures, il l'a favorisé du plus grand bienfait, et l'a mis en pos-

[735] 114. « Nous avons fait de la Maison un lieu où l'on revient souvent et un asile pour les hommes. Prenez donc la station d'Abraham comme lieu de prière. Nous avons confié une mission à Abraham et Ismaël. Purifiez ma Maison pour ceux qui accomplissent les circuits pour ceux qui s'y retirent pieusement, pour ceux qui s'inclinent et se prosternent » (Coran, II, 125).

[736] Le Hidjr (enclos) ou Hatim est un espace situé au nord de la Ka'ba et enclos d'un mur bas, semi-circulaire, qui correspond à la limite de la Ka'ba préislamique.

[737] Gibb traduit : « [...] et bouleverse le rationalisme des intellectuels » en l'expliquant par l'aversion du Maghrébin malikite face aux subtilités théologiques de l'Est.

session de la meilleure part des deux habitations ; savoir celle de ce monde et l'autre. Or il est de son devoir d'être très reconnaissant des dons qu'il a reçus, et de persévérer dans la louange de Dieu, à cause de ce qu'il lui a départi. Que Dieu très haut, par suite de sa bonté et de sa générosité, nous mette au nombre de ceux dont la visite est agréée, et dont le commerce fait à cette occasion a prospéré ; dont les gestes sont écrits dans la voie de Dieu, et dont les péchés sont effacés par l'acceptation [du repentir].

De la sublime ville de La Mecque [738]

C'est une grande ville dont les édifices sont rapprochés. Elle a la forme d'un parallélogramme, et est située dans le fond d'une vallée que des montagnes entourent ; de sorte que celui qui se dirige vers elle ne la voit que lorsqu'il y est arrivé. Les monts qui l'avoisinent ne sont point extrêmement élevés. Les deux Akhchab [739] sont de p286 ce nombre : l'un est la montagne d'Abou Kobaïs, au midi de la ville, et l'autre celle de Ko'aïki'ân de son côté. Au nord se trouve la montagne Rouge, et à côté d'Abou Kobaïs sont les grands cols et les petits cols [740], qui sont deux gorges. Il y a de plus Alkhandamah, montagne que nous mentionnerons aussi plus bas. Tous les lieux où l'on immole les offrandes et où l'on pratique d'autres cérémonies du pèlerinage, tels que Mina, Arafah et Almozdalifah, sont au levant de La Mecque. Cette ville a trois portes, qui sont : la porte d'Alma'la, dans le haut de la ville ; la porte d'Achchobeïcah dans le bas ; on l'appelle aussi Bâb azzâhir et Bâb al'omrah. Elle est située au couchant, et c'est là qu'aboutit le chemin de la noble Médine, du Caire, de Damas et de Djoddah. C'est par cette porte qu'on se rend au Tan'îm, et nous men-

[738] Une bonne partie de cette description est également prise chez Ibn Djubair. Les passages directement copiés sont soulignés.

[739] Rudes, rocheux. Le hadith relatif à ce lieu raconte qu'après le rejet par les Mecquois de la mission de Muhammad Gabriel lui proposa de « précipiter les deux collines rocheuses sur eux », et le Prophète répondit : « Laisse-moi donner un dernier avertissement à mon peuple. » Ce qui amène à corriger la position géographique donnée par Ibn Battûta : en réalité, elles sont situées respectivement à l'est et à l'ouest de la ville.

[740] Les deux ravins de Jiyad ou Adjyad sont situés entre Abu Qubais et la colline avoisinante vers le sud appelée Djebel Kuda.

tionnerons cela plus loin ; la porte d'Almasfal, qui est au sud : c'est par elle qu'est entré Khâlid, fils d'Alwalîd, le jour de la conquête.

La Mecque, ainsi que Dieu l'a dit dans son livre rare, en rapportant les paroles de son prophète Alkhalîl, est située dans une vallée stérile ; mais l'invocation bénie d'Abraham l'a emporté en sa faveur, et toute chose nouvelle et bonne y est expédiée, et les fruits de chaque espèce y sont introduits [741]. J'y ai mangé, en fait de fruits, des raisins, des figues, des pêches et des dattes, dont on ne trouve pas les pareils dans le monde entier. Il en est de même des melons qui y son apportés : aucune autre espèce ne peut leur être comparée pour le parfum et la douceur. Les viandes sont grasses à La Mecque, et leurs saveurs délicieuses. En somme, tous les objets de commerce qu'on trouve éparpillés dans les p287 différentes contrées sont rassemblés dans cette ville. On y importe de Thâïf, de Wâdi Nakhlah et de Bathn Marr [742] les fruits et les herbes potagères, par suite de la bonté de Dieu envers les habitants de son territoire sacré et sûr, et envers ceux qui sont assidus dans sa maison antique.

DE LA MOSQUÉE VÉNÉRABLE (QUE DIEU L'ENNOBLISSE ET L'EXALTE !)

Elle est située dans le milieu de la ville, et très vaste, ayant en longueur, du levant au couchant, *plus de quatre cents coudées*, suivant ce que rapporte Alazraky [743] ; *sa largeur est à peu près d'autant. La ca'bah magnifique se trouve au milieu du temple*. Il est d'une forme si admirable, et sa vue est si jolie, que la langue s'efforcerait vainement

---

741 « Abraham dit : "[...] Notre Seigneur, j'ai établi une partie de mes descendants dans une vallée stérile, auprès de ta Maison sacrée : — ô notre Seigneur... — afin qu'ils s'acquittent de la prière. Fais en sorte que les cœurs de certains hommes s'inclinent vers eux ; accorde-leur des fruits, en nourriture. Peut-être, alors, seront-ils reconnaissants" » (Coran, XIV, 37).

742 Ta'if dans les hauts plateaux au sud-est de La Mecque, réputée pour ses vergers.
Deux vallées au nord-est de La Mecque aboutissant au Wadi Fatima.
Pour Bathn Marr, voir plus haut, n. 109.

743 Auteur de l'*Histoire de La Mecque*, mort en 860. Les dimensions de la mosquée sont celles de son dernier agrandissement par le calife abbasside al-Mahdi en 777-783.

de décrire ses merveilles, et aucune description ne pourrait donner l'idée de sa parfaite beauté. La hauteur de ses murailles est d'environ vingt coudées ; son toit est supporté par de longues colonnes, rangées sur trois files, solidement et admirablement travaillées. La disposition de ses trois nefs est aussi fort belle, et il semble qu'elles n'en fassent qu'une seule. *Le nombre de ses colonnes de marbre blanc est de quatre cent quatre-vingt-onze* [744], *sans compter les piliers de plâtre qui se trouvent dans l'Hôtel de l'assemblée* [745], p288 *lequel est ajouté à la mosquée. Il est dans l'intérieur de la nef située au nord* [746], *et il a vis-à-vis la place [d'Abraham] et l'angle babylonien. On entre par cette nef dans sa cour, qui est contiguë. Cette même nef a, le long de sa paroi, des bancs surmontés d'arcades, où s'asseyent les maîtres de lecture coranique, les copistes et les tailleurs. Dans la paroi de la nef qui lui fait face sont aussi des bancs pareils. Les autres nefs en ont également au bas de leurs murs, mais sans arcades. Près de la porte d'Abraham* [747] *se trouve une entrée de la nef occidentale qui a des colonnes de plâtre*.

De nobles actes ont été exécutés par le khalife Almahdy Mohammed, fils du khalife Abou Dja'far almansoûr (que Dieu soit satisfait d'eux !) ; savoir : l'élargissement du temple de La Mecque et le raffermissement de sa construction. Il est, en effet, écrit, à la partie supérieure du mur de la nef occidentale : « Le serviteur de Dieu, Mohammed almahdy, commandant des croyants (puisse Dieu le favoriser !), a ordonné d'agrandir la sainte mosquée, en faveur des pèlerins de la maison de Dieu. Cette construction a eu lieu dans l'année cent soixante-sept de l'hégire [748] ».

[744] Le texte d'Ibn Djubair porte « 470 » ; Gibb traduit « 490 ».

[745] L'ancienne assemblée des Mecquois, tombée en ruine, fut reconstruite en 894 par le calife abbasside al-Mu'tadid comme une annexe à la galerie nord-ouest.

[746] Il faut lire avec Ibn Djubair : « la nef qui va de l'ouest au nord ».

[747] Située au centre de la façade sud-ouest.

[748] 783-784.

DESCRIPTION DE LA CA'BAH VÉNÉRÉE ET NOBLE (QUE DIEU AUGMENTE SA CONSIDÉRATION ET SA NOBLESSE !)

La ca'bah est située au milieu de la mosquée. C'est un édifice carré, dont l'élévation, sur trois de ses côtés, est de vingt-huit coudées, et sur le quatrième, de vingt-neuf. Ce dernier est celui qui se trouve entre la pierre noire et l'angle du Yaman. La longueur de sa face, depuis l'angle de l'Irâk jusqu'à la pierre noire, est de cinquante-quatre empans. Il en est de même pour celle p289 de la façade qui lui fait vis-à-vis, et qui s'étend depuis l'angle du Yaman jusqu'à l'angle de la Syrie. La longueur du côté qui va de l'angle de l'Irâk à celui de la Syrie, à l'intérieur du hidjr [749], est de quarante-huit empans. Il en est ainsi de celui qui lui fait face [750], de l'angle de la Syrie à celui de l'Irâk. Mais le dehors du hidjr est de cent vingt empans, et les tournées se font à l'extérieur de ce pan de mur septentrional. La ca'bah est construite avec des pierres très dures et brunes, jointes ensemble de la manière la plus admirable, la plus élégante et la plus solide ; de sorte que le temps ne les change pas, et les siècles n'y laissent aucune trace.

La porte de la ca'bah vénérée se trouve dans le côté situé entre la pierre noire et l'angle babylonien. La distance qui la sépare de la pierre noire est de dix empans, et ce lieu est nomme Almoltazam. C'est là que les prières sont exaucées. L'élévation de la porte au-dessus du sol est de onze empans et demi, sa largeur de huit empans, et sa hauteur, de treize. L'épaisseur du mur sur lequel elle est placée est de cinq empans. Elle est recouverte de lames d'argent d'un travail admirable ; ses deux montants et son linteau sont également revêtus de lames d'argent [751]. Elle a aussi deux crampons du même métal, fort grands, et sur lesquels est appliqué un verrou.

On ouvre la noble porte tous les vendredis, après la prière ; on l'ouvre aussi le jour anniversaire de la naissance du Prophète [752]. La

---

[749] Voir n. 115 ci-dessus.

[750] Il faudrait lire : « de celui qui lui est parallèle ».

[751] Ibn Djubair ajoute ici : « A sa partie supérieure, un bandeau d'or pur s'étend dans toute sa largeur, sur un espace de deux empans. » Il a dû disparaître entre-temps.

[752] A l'époque d'Ibn Djubair, la porte s'ouvrait tous les mardis et les vendredis, ainsi que tous les jours du mois de Radjab. D'une manière générale, les ouver-

règle qu'on suit pour l'ouverture de la porte, c'est de prendre une estrade semblable à une chaire, ayant des marches et des pieds de bois, p290 où sont adaptées quatre poulies sur lesquelles roule l'estrade. On la place contre le mur de la ca'bah vénérée, de façon que *son degré supérieur se trouve de niveau avec le noble seuil. Le chef des Benou Chaïbah* [753] *y monte, tenant dans sa main la clé illustre ; il est accompagné par les huissiers, qui saisissent le rideau couvrant la porte de la ca'bah, appelé albarka'* [754]*, pendant que leur supérieur ouvre la porte. Après cela, il baise l'illustre seuil, et entre tout seul dans le sanctuaire, en fermant la porte. Il reste ainsi le temps de faire une prière de deux rec'ahs* ; après quoi entrent les autres chaïbites, en fermant aussi la porte. Ils font à leur tour les prières et les prosternations. *On ouvre alors la porte, et le peuple s'empresse d'entrer* [755]*. Mais, pendant les cérémonies ci-dessus, il se tient en face de la noble porte, avec des regards soumis, des cœurs humbles et les mains tendues vers le Dieu suprême. Lorsque la porte s'ouvre, il proclame la grandeur de l'Éternel* [756] *et il s'écrie : « O Dieu, ouvre pour nous les portes de ta miséricorde et de ton pardon, toi, le plus miséricordieux de ceux qui sont miséricordieux ! »*

L'intérieur de l'illustre ca'bah [757] est pavé de marbre nuancé de blanc, de bleu et de rouge ; il en est ainsi du marbre qui recouvre ses murailles. Il a trois colonnes excessivement élevées, faites avec du bois de teck, et qui sont séparées l'une de l'autre de la distance de quatre pas ; elles occupent le milieu de l'espace qui constitue p291

tures vont progressivement s'espacer et l'entrée, non obligatoire pour le pèlerinage, deviendra un privilège.

753 Le gardiennage de la Ka'ba était confié par Muhammad à la famille Quraishite des Banu Shaiba.

754 Le voile.

755 Le rite essentiel qu'accomplit le fidèle admis à pénétrer à l'intérieur de la Ka'ba est une prière de deux raq'as à l'imitation de celle que le Prophète y fit l'année de la conquête.

756 Le takbir, composé des mots *Allahu akbar* (Dieu est grand).

757 « La Ka'ba, enclos sans porte aux temps anciens, renfermait un puits qui reçut des offrandes ; au-dessus de lui s'élevait la statue de Hobal. [...] Quand les historiens font entrer Muhammad dans la Ka'ba, au jour de la conquête, il ne trouve dans la petite salle sombre que Hobal, les cornes du bélier d'Abraham, des gazelles d'or et quelques peintures qu'il efface de ses mains » (*Le Pèlerinage*...).

l'intérieur de l'illustre ca'bah. Celle du milieu fait face à la partie mitoyenne du côté qui est entre les deux angles, de l'Irâk [758] et de la Syrie.

Les rideaux de la noble ca'bah sont de soie noire [759], et l'on y a tracé des caractères blancs. Ils brillent d'une lumière et d'une splendeur, et recouvrent la ca'bah depuis le haut jusqu'au sol.

Un des prodiges admirables opérés dans la noble ca'bah, c'est que, sa porte s'ouvrant, le sanctuaire est rempli d'une multitude qui ne peut être comptée que par Dieu, qui l'a créée et l'a nourrie. *Toutes ces populations y entrent ensemble, et la ca'bah n'est pas trop étroite pour elles. Un autre de ses miracles, c'est qu'on ne cesse jamais, ni la nuit ni le jour, de faire des tournées autour d'elle*. Personne ne se rappelle l'avoir jamais vue sans quelqu'un y faisant lesdites processions. Une autre de ses merveilles, c'est que les colombes de La Mecque, bien qu'elles soient en grande quantité, ni les autres oiseaux, ne s'abattent point sur elle et ne planent au-dessus d'elle dans leur vol. *On voit les pigeons voler au-dessus de tout le sanctuaire ; et lorsqu'ils se trouvent vis-à-vis de l'illustre ca'bah ils s'en détournent vers un de ses côtés et ne s'élèvent pas sur elle. On dit qu'aucun oiseau ne s'y pose, à moins qu'il ne soit malade : alors, ou il meurt à l'instant, ou bien sa maladie guérit. Louange à Dieu, qui* l'a distinguée par la noblesse et l'illustration e*t lui a départi le respect et la vénération !* p292

De la gouttière bénie

La gouttière se trouve à la partie supérieure du côté qui surmonte le hidjr [760] ; elle est en or, large d'un empan, et elle s'avance à l'extérieur de la quantité de deux coudées. Le lieu situé au-dessous de la gouttière est l'endroit où l'on pense que la prière est exaucée. Au-

[758] Il faut lire « du Yémen ».

[759] L'origine de cette tradition remonte probablement à l'accrochage des peaux de bêtes sacrifiées à l'enclos de la Ka'ba préislamique. A l'époque d'Ibn Djubair, les rideaux étaient verts avec des inscriptions en rouge ou autres couleurs vives.

[760] « C'est vers le hidjr qu'on fait couler les eaux de la terrasse du temple, peut-être parce qu'il était déjà le déversoir du sang et des eaux des sacrifices » (*Le Pèlerinage*...).

dessous de la gouttière, dans le hidjr, est le tombeau d'Ismaël [761]. On voit au-dessus de lui une plaque de marbre vert, allongée, en forme d'un mihrâb, et contiguë à une autre, également verte, mais ronde. L'une et l'autre sont larges d'un empan et demi ; elles sont d'une forme admirable et d'un aspect élégant. A côté de ce tombeau, vers l'angle de l'Irâk, est celui de la mère d'Ismaël, Hôdjar. Il est distingué par une plaque de marbre vert, de forme circulaire, dont le diamètre est d'un empan et demi. La distance qui sépare les deux sépulcres est de sept empans.

DESCRIPTION DE LA PIERRE NOIRE

Elle est élevée de six empans au-dessus du sol, de façon que l'homme de haute taille se courbe pour la baiser, et celui qui est petit allonge le cou pour l'atteindre. Elle est encastrée dans l'angle oriental [762] ; *sa largeur est de deux tiers d'empan, et sa longueur, d'un empan. Elle est fixée solidement, mais on ne sait pas à quelle profondeur elle entre dans l'angle susdit. Elle contient quatre fragments réunis ensemble, et l'on dit que le Karmathe (Dieu le maudisse !) est celui qui l'a* p293 *cassée* [763]. On prétend aussi que c'est un autre qui l'a brisée, en la frappant avec une masse d'armes [764], Les assistants se précipitèrent pour le tuer, et, à cette occasion, il périt un bon nombre de Barbaresques. *Les côtés de la pierre sont attachés par une lame d'argent dont la blancheur brille sur le noir de l'illustre pierre. Les yeux voient en elle une beauté admirable (à l'instar d'une jeune mariée) ; à l'embrasser, on éprouve un plaisir dont se réjouit la bouche, et celui qui la baise désirerait ne plus cesser de la baiser ; car c'est là*

[761] Le fils d'Abraham et d'Agar (Hadjar), marié à la fille du chef des Djurhum, la tribu possédant La Mecque avant les Quraish.

[762] « Chez tous les anciens peuples de l'Orient proche [...] les angles des bâtiments avaient un caractère sacré et les pierres en étaient placées avec des rites et des sacrifices spéciaux » (*Le Pèlerinage*...).

[763] En 929, les Karmates, un groupe ismaïlite révolutionnaire, ont attaqué La Mecque et enlevé la pierre noire ; elle a été restituée en 950.

[764] En 1022, par un groupe de shi'ites fatimides.

une qualité inhérente à elle, et une grâce divine en sa faveur [765]. *Qu'il suffise de citer les paroles du Prophète à son sujet : « Certes, qu'elle est la main droite de Dieu sur sa terre ! » Que Dieu nous favorise de pouvoir l'embrasser et la toucher, et permette d'y parvenir à tous ceux qui le désirent ardemment !*

Dans le fragment intact de la pierre noire, du côté qui touche à la droite de celui qui l'embrasse, est une petite tache blanche et brillante semblable à un grain de beauté sur cette face resplendissante. On voit les gens, lorsqu'ils font les tournées, tomber les uns sur les autres, par suite de leur empressement à la baiser. Il est rare qu'on puisse y arriver, si ce n'est après un long empêchement. La même chose arrive pour l'entrée de la maison illustre. C'est près de la pierre noire que commencent les processions, et ce lieu est le premier angle que rencontre celui qui fait les tournées. Lorsqu'il l'a embrassée, il s'en éloigne un peu en reculant, met la noble ca'bah à sa gauche et chemine dans ses tournées après cela, il rencontre l'angle de l'Irâk, situé au nord puis l'angle de la Syrie, à l'occident ; ensuite celui du p294 Yaman, au midi, et après il revient à la pierre noire, à l'orient.

De la noble station

Il existe, entre la porte de la ca'bah et l'angle de l'Irâk, un lieu [766] dont la longueur est de douze empans, la largeur de six environ, et la hauteur d'environ deux empans. C'était le lieu de la station du temps d'Abraham [767] ; ensuite le Prophète l'a transférée dans le lieu qui est maintenant un oratoire. Quant à l'endroit décrit ci-dessus, il est devenu une sorte de réservoir, et les eaux de la maison illustre coulent vers

[765] « Pour la foule, la pierre noire est "la main droite d'Allah sur la terre". Le baiser et l'attouchement de la main, pratiqués par le fidèle, établissent un contact direct avec la main d'Allah » (*Le Pèlerinage*...).

[766] Ibn Djubair dit : « une grande vasque ». La vasque où Abraham gâchait le mortier pour construire les murs de la Ka'ba.

[767] « Le *maqam* est une ancienne pierre sacrée qui était adorée dans le temple de La Mecque et dont le culte a été islamisé et transformé en une prière rituelle de deux raq'a accomplie à la fin des tournées. [...] Elle a été apportée à Abraham par Ismaël, alors qu'il construisait la Ka'ba, afin qu'il montât sur elle et qu'il pût poser la seconde rangée des pierres ». (*Le Pèlerinage*...).

lui lorsqu'on la lave [768]. C'est une place bénie, où les gens se pressent en foule pour y prier. Le lieu de la noble station est à l'opposite de l'espace qui existe entre l'angle de l'Irâk et la porte illustre ; mais il incline davantage vers cette dernière. Il est surmonté d'une coupole, au-dessous de laquelle se voit un grillage en fer, qui n'est pas tellement éloigné de la noble station, que celui qui passe ses doigts à travers le grillage ne puisse atteindre le coffret. Le grillage est fermé ; mais au-delà se trouve un lieu étroit, consacré à servir d'oratoire pour faire une prière de deux rec'ahs, après les tournées.

On lit dans le *Sahîh* que l'envoyé de Dieu, lorsqu'il entra dans la mosquée, se rendit à la ca'bah et y fit sept tournées après quoi il alla à la station et y lut [769]. On p295 commença alors à faire un oratoire de la station d'Abraham. Le Prophète fit, derrière elle, une prière de deux rec'ahs ; et c'est derrière le makâm, et dans le mur qui s'y trouve, qu'est situé l'oratoire de l'imâm des châfiites.

DESCRIPTION DU HIDJR ET DU LIEU DES TOURNÉES

La circonférence de la paroi du hidjr est de vingt-neuf pas, qui font quatre-vingt-quatorze empans, en comptant de l'intérieur du rond. Il est en marbre très beau, blanc et lilas, parfaitement joint ; *sa hauteur est de cinq empans et demi et sa largeur de quatre et demi. L'intérieur du hidjr est un vaste pavé*, fait avec du marbre blanc et lilas, disposé avec art, d'un ouvrage inimitable, et d'une solidité merveilleuse. *Entre la paroi de la noble ca'bah qui se trouve sous la gouttière et la portion du mur du hidjr qui lui fait face, il y a, en ligne directe, quarante empans. Le hidjr a deux entrées : l'une entre lui et l'angle babylonien, dont la largeur est de six coudées. C'est cet espace que les koraïchites avaient laissé en dehors lorsqu'ils édifièrent la ca'bah* [770], ainsi qu'on l'apprend par les Traditions véridiques. *L'autre entrée est près de*

[768] Trois fois par an, avec de l'eau de Zamzam.

[769] Cf. le verset correspondant du Coran (II, 125)) : « Prenez donc la station d'Abraham comme lieu de prière. »

[770] La Ka'ba avait été reconstruite et probablement pour la première fois couverte pendant la jeunesse de Muhammad. A cette époque, la partie semi-circulaire du hidjr avait été laissée en dehors, transformant la Ka'ba en un édifice cubique.

l’angle syrien, et sa largeur est également de six coudées. Il y a entre les deux ouvertures quarante-huit empans. Le lieu des processions est pavé de pierres noires, solidement unies [771] ; elles commencent à la distance de neuf pas, depuis la maison carrée ; mais, du côté qui est en face de la noble station, elles arrivent jusqu’à elle, et l’entourent de toutes parts. Le reste du sanctuaire, ainsi que les nefs, sont couverts de sable blanc. Le lieu des tournées pour les femmes est situé à l’extrémité des pierres du pavé. p296

Du puits béni de Zamzam

La voûte du puits de Zamzam [772] est en face de la pierre noire, et entre elles deux il y a l’espace de vingt-quatre pas. La noble station est à droite de la coupole, et de l’angle de celle-ci au makâm il y a dix pas de distance. L’intérieur de la coupole est pavé de marbre blanc, et l’orifice du puits béni est au milieu de la voûte, en appuyant un peu vers la paroi qui est à l’opposite de la ca’bah vénérée. Il est fait de marbre très bien joint, et lié avec du plomb fondu ; sa circonférence est de quarante empans, son élévation de quatre empans et demi. La profondeur du puits est de onze brasses. Le peuple assure que son eau augmente toutes les nuits du jeudi au vendredi. La porte de la coupole est du côté de l’orient, et l’on voit l’intérieur de celle-ci entouré d’un bassin, dont le diamètre est d’un empan [773], la profondeur d’autant, et l’élévation au-dessus du sol d’environ cinq empans. On le remplit d’eau pour les ablutions ; autour de lui, il y a une banquette circulaire, sur laquelle les gens s’asseyent pour les purifications.

---

[771] Il s’agit d’une sorte de piste elliptique appelée *mataf*, sur laquelle les fidèles font les tournées.

[772] Agar, abandonnée avec Ismaël par Abraham et assoiffée, trouve une source que l’ange Gabriel fait jaillir du sol. La source de Zamzam devient un centre d’attraction pour les tribus environnantes ; les Djurhum en reconnaissent la propriété à Agar et à Ismaël, qui prend femme parmi eux. Plus tard, entièrement tarie, elle est retrouvée par Abd al-Muttalib, l’ancêtre de Muhammad.

[773] Le texte d’Ibn Djubair dit : « A l’intérieur de la coupole circule une rigole large d’un empan et profonde d’environ deux empans. »

A la suite de la coupole de Zamzam se voit celle de la Boisson, qu'on attribue à Abbâs [774]. Sa porte est du p297 côté du nord, et l'on place maintenant dans cette coupole de l'eau de Zamzam, dans des jarres qu'on appelle *dawârik* [775]. Chacun de ces vases a une seule anse, et on les laisse dans cet endroit, pour y rafraîchir l'eau que le public boit.

C'est dans cette coupole que l'on renferme les nobles exemplaires du Coran et les autres livres de l'illustre sanctuaire. Il y a aussi un cabinet qui contient une caisse plate et de grande dimension, dans laquelle est déposé un Coran illustre, de l'écriture de Zaïd, fils de Thâbit [776], copié dix-huit ans après la mort du Prophète [777]. Les habitants de La Mecque, lorsqu'ils souffrent de la disette, ou qu'ils sont affligés par quelque autre calamité, sortent cet exemplaire précieux ; et après avoir ouvert la porte de la ca'bah vénérée, ils la déposent sur son noble seuil. Ils placent aussi près de lui le makâm d'Abraham. Le peuple s'assemble, ayant la tête découverte, priant, s'humiliant, et recherchant la faveur divine, au moyen du noble exemplaire et de la station illustre ; et il ne se sépare pas, que Dieu ne lui ait accordé sa miséricorde et ne l'ait couvert de sa grâce. Après la coupole d'Abbâs, et en se détournant un peu, il en existe une autre, connue sous le nom de la coupole de la Juive [778]. p298

[774] A l'époque du Prophète, il y avait à côté de la coupole de Zamzam un autre édifice où l'on buvait un liquide appelé *charab* ou *nabidh*, obtenu en pressant des raisins frais ou en macérant des raisins secs dans l'eau. Al-Abbas, l'oncle du Prophète, était chargé de la fabrication et de la distribution du nabidh ; d'où le double nom de cette coupole. Le rite, attesté encore en 985, disparut avec l'interdiction des boissons alcoolisées et ce lieu a perdu sa fonction originelle.

[775] Pluriel de *dawrak* (cruche).

[776] Secrétaire principal de Muhammad et rédacteur en chef de la commission nommée par le calife Othman pour la compilation du texte officiel du Coran.

[777] Ibn Djubair rajoute : « Il y manque de nombreux feuillets. Il est entre deux planchettes de bois revêtues de peau avec des agrafes de cuivre les feuillets sont grands et larges ; nous le vîmes sous nos yeux. »

[778] D'après Ibn Djubair, elle servait pour le stockage des lampes et des fournitures du sanctuaire.

DES PORTES DU TEMPLE DE LA MECQUE ET DES NOBLES SANCTUAIRES QUI L'ENTOURENT

Les portes de la sainte mosquée (que Dieu l'ennoblisse !) sont au nombre de dix-neuf, et la plupart ouvrent sur plusieurs autres portes. Nous nommerons :

La porte de Safâ, qui ouvre sur cinq portes. Anciennement, elle était appelée la porte des Benou Makhzoûm [779] ; c'est la plus grande de la mosquée, et l'on sort par elle dans le Maç'a. Celui qui arrive à La Mecque préfère entrer dans la sainte mosquée par la porte des Benou Chaïbah, et sortir, après en avoir fait le tour, par celle de Safâ. Il prend ainsi son chemin entre les deux colonnes que le prince des croyants, Almahdy, a fait ériger pour indiquer le chemin qu'a suivi l'envoyé de Dieu vers Safâ.

La porte des Petits Cols [780], qui ouvre sur deux autres.

La porte des Tailleurs, qui ouvre aussi sur deux portes [781].

La porte d'Abbâs, qui ouvre sur trois [782].

La porte du Prophète [783] : elle ouvre sur deux portes.

La porte des Benou Chaïbah [784] : elle est située dans l'angle du mur oriental, du côté du nord, en face de la p299 porte de l'illustre ca'bah, et sur la gauche ; *elle ouvre sur trois portes ;* c'est celle des Benou Abd Chams, et c'est par elle qu'entraient les khalifes.

---

779 Sur le côté est de la colonnade sud-est. Son ancien nom rappelle l'époque où chaque clan mecquois avait sa propre entrée dans le temple. C'est la sortie ordinaire des pèlerins, lesquels, après le *tawaf* (les tournées), vont vers le Mas'a, la grande rue de La Mecque, pour accomplir le *sa'y* (voir n. 185).

780 A l'est de la porte de Safa, nommée d'après le ravin d'Adjyad (voir ci-dessus n. 119). « La porte des Fripiers, qu'on appelle aussi petite porte d'al-Djiyad » (IBN DJUBAIR).

781 Probablement celle qui est appelée aujourd'hui Bab-Bazan.

782 Construite par le calife al-Mahdi, elle devait son nom au voisinage de la maison d'al-Abbas, oncle du Prophète. Lieu de passage des cortèges funèbres qui entrent dans la mosquée.

783 Également appelée Bab al-Haririya (la porte des Marchands de Soie) le passage familier de Muhammad sortant de la maison de Khadidja.

784 Voir n. 111 ci-dessus. Abd Shams est le nom du clan des califes omayyades

Une petite porte qui n'a pas de nom particulier, et qui est vis-à-vis celle des Benou Chaïbah. On dit pourtant qu'elle est appelée la porte du Couvent [785], car on entre par elle dans le couvent du Lotus.

Les portes de l'Assemblée : c'est le nom qu'on donne à trois d'entre elles. Deux sont sur la même ligne, et la troisième dans l'angle occidental de l'hôtel de l'Assemblée. Celui-ci est devenu une mosquée, comprise dans l'intérieur du sanctuaire, et qui lui est annexée ; il est en face de la gouttière.

Une petite porte qui conduit à la maison d'Al'ad-jalah [786], et qui a été nouvellement percée.

La porte du Lotus [787] : elle est unique.

La porte de l'Omrah [788] : elle est également unique ; C'est une des plus jolies du temple.

La porte d'Ibrâhîm [789], *qui est encore unique*. On n'est pas d'accord sur l'origine de son nom. Quelques-uns l'attribuent à Abraham, l'ami de Dieu ; mais la vérité est qu'elle doit son nom à Ibrâhîm alkhoûzy (du Khoûzistân, ancienne Susiane), un des Barbares [des Persans].

La porte du Hazouarah, qui ouvre sur deux portes [790]. p300

La porte des Grands Cols [791] : elle ouvre aussi sur deux portes.

Une autre qu'on appelle, comme la précédente, des Cols [792] et qui ouvre elle-même sur deux portes.

---

[785] « Elle s'appelle porte du Couvent parce qu'elle donne accès au couvent de soufis » (IBN DJUBAIR). Probablement l'actuelle Bab al-Madrasa.

[786] La maison en question, dont l'origine du nom est inconnue, fut construite au premier siècle de l'Hégire au nord du sanctuaire. La porte est peut-être l'actuelle Bab al-Zimamiya.

[787] A la place de Sidra (Lotus), il faudrait lire Sadda (Clôture) Appelée également Bab al-Atiq (l'Ancienne Porte).

[788] A l'angle ouest. Lieu de passage pour les pèlerins allant accomplir le petit pèlerinage (umra).

[789] Au centre de la colonnade ouest.

[790] Également appelée Bab al-Wada (la porte des Adieux).

[791] La porte de l'angle sud, l'actuelle Bab al-Adjla ou Bab Adjlan, qui s'ouvrait en face de la madrasa du chérif Adjlan.

Une troisième, qu'on nomme pareillement la porte des Cols [793] : elle ouvre sur deux portes, et est contiguë à celle de Safâ. Quelques personnes donnent à deux des quatre portes qu'on appelle des Cols le nom de portes des Marchands de farine.

Le temple de La Mecque a cinq minarets [794] : un à l'angle d'Abou Kobays, près de la porte de Safâ ; l'autre à l'angle de la porte des Benou Chaïbah ; le troisième près de la porte de la Maison du conseil ; le quatrième à l'angle de la porte du Lotus, et le cinquième à l'angle d'Adjiâd.

Tout près de la porte de l'Omrah est un collège fondé par le sultan vénérable Yoûcef, fils de Raçoûl, roi du Yaman [795], connu sous le nom du roi victorieux. C'est de lui que prennent leurs noms les dirhems almozhaffariyah [qui ont cours] dans le Yaman. Il avait l'habitude de fournir les couvertures de la ca'bah [796], jusqu'à ce qu'il fût dépouillé de ce droit par Almélic almansoûr Kalâoûn.

En sortant de la porte d'Ibrâhîm, on trouve une grande zâouïah dans laquelle habite l'imam des mâlikites, le pieux Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abd arrahman, appelé Khalîl. Au-dessus de ladite porte, il p301 existe un grand dôme excessivement élevé, dans l'intérieur duquel on a fait des ouvrages en plâtre tellement merveilleux qu'on est impuissant à les décrire. C'est en face de cette porte, à la droite de celui qui entre, que s'asseyait le cheïkh, serviteur de Dieu, Djélâl eddîn Mohammed, fils d'Ahmed, d'Akhéchir [797]. En dehors de la porte d'Ibrâhîm est un puits qui a le même nom que la porte, et près d'elle existe aussi la maison du pieux cheïkh Daniel le persan. C'est par son intermédiaire qu'arrivaient à La Mecque les aumônes de

[792] Appelée aussi Bab al-Mudjahidiya.

[793] Également appelée Bab al-Rahma (porte de la Miséricorde). Une dix-neuvième porte, avec trois ouvertures à l'angle est, appelée porte d'Ali, a été oubliée dans le texte.

[794] Ibn Djubair en compte sept.

[795] Yusuf bin Omar (1249-1265), dit le Victorieux (al-Muzaffar), fils et successeur du fondateur de la dynastie des Rasulides au Yémen.

[796] Le privilège de la fourniture des couvertures était un signe de suzeraineté et pour cela très disputé.

[797] 1267-1331 ; auteur d'un récit de voyages.

l'Irâk, sous le règne du sultan Abou Sa'îd [798]. Tout près de là se trouve aussi l'hospice d'Almowaffak, et qui est un des meilleurs. Je l'ai habité pendant mon séjour à La Mecque vénérée, et l'on y trouvait, à cette époque-là, le pieux cheïkh Abou Abd Allah az-zouâouy [799], le Barbaresque, ainsi que le pieux cheïkh Atthayyâr Sa'âdah aldjawwâny. Celui-ci rentra un jour dans sa cellule après la prière de trois heures, et il fut trouvé dans l'attitude d'un homme qui fait ses dévotions, la face tournée vers la ca'bah, mais mort, sans qu'il eût souffert antérieurement d'aucune maladie. Le cheïkh, le pieux Chams eddîn Mohammed, de Syrie, demeura dans ledit hospice l'espace de quarante années environ. Le pieux cheïkh Cho'aïb, le Barbaresque [800], y a également habité ; il figurait parmi les dévots les plus distingués. J'entrai un jour chez lui, et mes yeux ne purent apercevoir dans sa cellule rien autre chose qu'une natte. Je lui dis quelques mots là-dessus ; mais il me répondit que je devais garder le secret sur ce que j'avais vu.

Il y a autour du noble sanctuaire beaucoup de maisons qui ont des belvédères et des terrasses, par lesquels on se porte sur le toit plat du temple. Les habitants de ces maisons ont les yeux toujours dirigés sur la noble p302 mosquée. Il y a aussi des maisons possédant des portes qui donnent entrée dans le saint temple. Parmi elles, celle de Zobaïdah [801], épouse d'Arrachîd, commandant des croyants ; la maison d'Al'adjalah, celle d'Achchérâby, etc.

Parmi les nobles lieux de réunion dans le voisinage de la sainte mosquée, nous citerons le dôme de la Révélation divine, qui se trouve dans la maison de Khadîdjah, mère des croyants [802], tout près de la porte du Prophète. Dans le temple même, il y a une petite chapelle où est née Fâthimah. Peu loin de là se trouve la maison d'Abou Becr, le très véridique. A l'opposite se voit un mur saint, dans lequel existe une pierre bénie dont le bout dépasse la muraille, et que le peuple embrasse. On dit que cette pierre saluait le Prophète ; et l'on assure que

---

798 Souverain Ilkhanide mongol (1316-1335). Voir plus loin.

799 Abdullah bin Musa, mort en 1334.

800 Shu'aib bin Musa, appelé Abu Madyan, célèbre soufi (voir chap. 3, n. 265).

801 La maison de Zubayda, femme de Harun al-Rachid (786-809), à côté de la porte des Tailleurs, s'effondra en 884 et fut ensuite remplacée par un couvent.

802 La première femme de Muhammad, morte vers 619, avant l'Hégire.

Mahomet alla un jour à la maison d'Abou Becr, le très véridique, qui n'y était pas ; l'envoyé de Dieu l'appelait, et c'est alors que cette pierre se mit à parler et à lui dire : « Ô, envoyé de Dieu, il n'est pas ici. »

DESCRIPTION DE SAFÂ ET DE MARWAH

De la porte de Safâ, qui est une de celles du temple de La Mecque, jusqu'à la montagne de Safâ, il y a soixante et seize pas ; et l'étendue de Safâ est de dix-sept pas. Elle a quatorze marches [803], dont la plus élevée ressemble à un banc. Entre Safâ et Marwah, il y a la distance de quatre cent quatre-vingt-treize pas ; à savoir, depuis Assafâ jusqu'au mîl alakhdhar [804], quatre-vingt-treize p303 pas ; de celui-ci aux deux mîls verts, soixante et quinze pas, et les derniers à Marwah, trois cent vingt-cinq pas (ce qui fait en tout quatre cent quatre-vingt-treize). Marwah possède cinq marches, et une seule arcade très vaste. La longueur d'Almarwah est de dix-sept pas aussi. Quant au mîl vert, c'est une colonne de couleur verte [805] fixée à l'angle du minaret qui se trouve au coin oriental de la mosquée, à gauche de celui qui prend sa course vers Marwah. Les deux mîls verts sont deux colonnes vertes, placées en face de la porte d'Aly, qui est une des portes du sanctuaire : l'une se trouve dans la paroi du temple, à gauche de celui qui sort par la porte d'Aly, l'autre lui fait vis-à-vis. C'est entre le mîl vert et les deux mîls verts qu'a lieu le ramal, en allant et en revenant [806]. Entre Safâ et Marwah, il y a un cours d'eau, autour duquel on tient un grand marché pour la vente des céréales, de la viande, du beurre fondu, des dattes et autres fruits. Ceux qui s'acquittent de la cérémonie de la course entre Assafâ et Almarwah ont de la peine à s'en tirer, à cause de la foule des gens près des boutiques des marchands. Il n'y a point à La Mecque de marché régulier autre que celui-ci. Il faut ex-

---

803 « [...] et est surmontée de trois hautes arcades » (IBN DJUBAIR).

804 L'obélisque vert.

805 « [...] qui doit sa couleur verte à de la peinture » (IBN DJUBAIR).

806 Le *sa'y* (course) s'accomplit en parcourant sept fois la distance entre Safa et Marwa, juste après le circuit de la Ka'ba, en souvenir de la randonnée désespérée de Agar à la recherche d'eau. Une partie de ce parcours se fait en marche précipitée (*ramal*).

cepter pourtant ceux des trafiquants en toiles et des droguistes, près de la porte des Benou Chaïbah. Entre Safâ et Marwah, il y a la maison d'Abbâs, qui est maintenant une sorte de couvent qu'habitent les personnes assidues dans le temple. C'est le roi Nâcir qui l'a restaurée, et il a aussi bâti la maison des purifications, entre Safâ et Marwah, l'année vingt-huit [807]. Il l'a garnie de deux portes, une sur le marché susmentionné, et l'autre sur celui des droguistes. Près d'elle est construite une habitation pour ses p304 desservants. C'est l'émir Alâ eddîn, fils de Hilâl [808], qui a présidé à ces constructions. A la droite de Marwah se voit la maison de l'émir de La Mecque, Saïf eddîn Athîfah, fils d'Abou Némy, que nous mentionnerons plus tard.

DESCRIPTION DU CIMETIÈRE BÉNI

Le cimetière de La Mecque est au-dehors de la porte Alma'la, et son emplacement est aussi connu sous le nom de Hadjoûn [809]. C'est d'elle qu'a voulu parler Alhârith, fils de Modhâdh aldjorhomy, dans les vers qui suivent :

> *C'est comme s'il n'y avait pas eu d'habitants entre Hadjoûn et Safâ, et que personne ne se fût entretenu à La Mecque dans des conversations de nuit.*
> *Si, vraiment ! nous étions ses habitants ; mais les vicissitudes des temps et les chances défavorables nous ont perdus.*

Dans ce cimetière sont enterrés un nombre considérable de compagnons du Prophète, de leurs contemporains ou de leurs successeurs immédiats, de savants, de dévots et de saints personnages ; mais leurs mausolées sont détruits, et les habitants de La Mecque ont oublié leur emplacement, de sorte que l'on n'en connaît qu'un petit nombre. Parmi ceux-ci, nous citerons le tombeau de la mère des croyants, et l'aide du prince des envoyés célestes, Khadîdjah, fille de Khowaïlid, la mère de tous les fils de Mahomet, à l'exception d'Ibrâhîm, et l'aïeule des deux nobles petits-fils. A côté se trouve le tombeau p305 du Khalife

---

807 Entre la première et la deuxième visite d'Ibn Battûta, en 1327-1328.

808 Ali bin Hilâl al-Dawla, préposé aux bâtiments publics d'Égypte chargé notamment de la construction d'un aqueduc à La Mecque en 1328, mort en 1338.

809 Al-Hadjun est le nom donné à une petite vallée au nord de la ville. Le cimetière est disposé de part et d'autre de la vallée.

commandant des croyants, Abou Dja'far almansoûr, Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Aly, fils d'Abd Allah, fils d'Abbâs [810]. Dans le cimetière, on voit l'endroit où fut mis en croix Abd Allah, fils de Zobayi [811]. Il y avait là un édifice qu'ont détruit les gens de Thârf, dans un mouvement de colère, causé par les malédictions qui atteignaient leur [concitoyen] Haddjâdj, l'exterminateur [812]. A la droite de celui qui a sa face tournée vers le cimetière est une mosquée ruinée, et l'on dit que c'est celle dans laquelle les génies ont prêté hommage à l'envoyé de Dieu [813]. Enfin, près de ce cimetière existe le chemin pour monter à Arafât, et celui pour aller à Thâïf et vers l'Irâk.

DESCRIPTION DE QUELQUES SANCTUAIRES AU-DEHORS DE LA MECQUE

Alhadjoûn, que nous avons déjà mentionné. On dit aussi qu'on entend par ce mot la montagne qui domine le cimetière.

Almohassab [814], qu'on appelle encore Alabthah. Il se trouve à côté de la nécropole susdite, et l'on y voit la côte des Benou Kinânah, près de laquelle est descendu p306 l'envoyé de Dieu [815], sur qui soient la bénédiction et le salut !

Dhou Thouwa [816], vallée qui descend jusque sur les sépulcres des émigrés, situés à Hashâs, au-dessous de la pente de Cadâ. C'est par elle que l'on se rend aux bornes mises comme séparation entre le [territoire] licite et le [territoire] sacré [817]. Lorsqu'Abd Allah, fils d'Omar,

---

[810] Deuxième calife abbasside (754-775), mort pendant son pèlerinage.

[811] Abd Allah bin Djubair avait fondé un anti-califat à La Mecque contre les Omayyades de Damas. Il fut battu par le général de ces derniers, al-Hadjadj, en 692.

[812] Originaire de la tribu des Thaqif' qui habitent Ta'if, il fut célèbre, surtout parmi les shi'ites, pour sa cruauté. Vice-roi de l'Irak, il est mort en 714.

[813] « Dis : "Il m'a été révélé qu'un groupe des djinns écoutaient" ils dirent ensuite : "Oui, nous avons entendu un Coran merveilleux. Il guide vers la voie droite : nous y avons cru et nous n'associerons jamais personne à notre Seigneur" » (Coran, LXXXII, 1-2).

[814] Le prolongement vers le nord de la vallée principale de La Mecque.

[815] A l'occupation de La Mecque en 630.

[816] Apparemment le chemin conduisant vers l'ouest, à partir de la porte de l'Umra, à travers le faubourg appelé aujourd'hui Djarwal.

[817] Le miqat (voir n. 93 ci-dessus) de Tan'im voir plus loin.

venait à La Mecque (que Dieu l'ennoblisse !), il passait la nuit à Dhou Thouwa ; il y faisait ensuite ses ablutions, et se rendait à La Mecque le lendemain. On assure que le Prophète a agi de la sorte.

La pente de Coda [818], dans le haut de La Mecque : c'est par là que Mahomet entra dans cette ville lors du pèlerinage d'adieu.

La pente de Cadâ, qu'on nomme aussi la pente Blanche. Elle se trouve au bas de la ville, et c'est par elle que sortit l'envoyé de Dieu, l'année du dernier pèlerinage. Elle est située entre deux montagnes, et dans le défilé qu'elle forme est un monceau de pierres placé sur le chemin. Tous ceux qui passent auprès lancent une pierre contre lui, et l'on dit que c'est là le sépulcre d'Abou Lahab et de sa femme Hammâlat alhathab [819]. Entre cette pente et La Mecque, il y a une plaine tout unie, où descend la caravane en revenant de Mina. Dans le voisinage de cet endroit, à environ un mille de La Mecque, est une mosquée vis-à-vis de laquelle se voit une pierre, placée sur le chemin, à l'instar d'un banc, et surmontée d'une autre pierre, sur laquelle il y avait une sculpture p307 dont les traces sont effacées. On dit que le Prophète s'est assis dans ce lieu, pour se reposer, lors de son retour de la visite des lieux saints ; et les gens regardent comme une bénédiction de pouvoir baiser cette pierre, et de s'appuyer contre elle.

Le Tan'îm, qui est à la distance d'une parasange de La Mecque [820]. C'est de là que les habitants de la ville commencent la visite des saints lieux ; car c'est le point du territoire libre le plus rapproché du territoire sacré. La mère des croyants, Aïchah, a entrepris sa visite en partant de cet endroit, lorsque Mahomet l'envoya à La Mecque, avec son frère Abd arrahmân, pour le pèlerinage des adieux, et il ordonna au dernier de lui faire commencer la visite des lieux saints à partir du Tan'îm. On y a bâti, sur le chemin, trois mosquées qui portent toutes le nom d'Aïchah. La route du Tan'îm est large, et le peuple

---

[818] Confusion entre le Djebel Kada, situé au nord, et le Djebel Kuda (Coda), au sud-est.

[819] « Que les deux mains d'Abou Lahab (litt. « père de la Flamme ») périssent et que lui-même périsse. Ses richesses et tout ce qu'il a acquis ne lui serviront à rien. Il sera exposé à un feu ardent ainsi que sa femme porteuse de bois (*hammalat al-hathab*) dont le cou est attaché par une corde de fibres » (Coran, CXI). Abu Lahab est le surnom d'un oncle, opposant farouche de Muhammad.

[820] Le miqat de l'umra, le « petit pèlerinage ».

a soin de la balayer tous les jours, dans le désir de mériter une récompense dans la vie future. Car, parmi ceux qui visitent les lieux saints, il y en a qui y marchent nu-pieds. Sur ce chemin sont les puits d'eau douce appelés du nom d'Achchobaïcah.

Le Zâhir, qui est à environ deux milles de La Mecque, sur le chemin du Tan'îm. C'est un lieu situé des deux côtés du chemin, et où se voient des traces de maisons, de vergers et de marchés. *Sur un côté de la route, il y a une estrade allongée, sur laquelle sont disposées les cruches pour boire et les vases pour la purification, que le serviteur de ce lieu remplit aux puits du Zâhir*. Ceux-ci sont d'une grand profondeur. Quant audit desservant, il est du nombre des fakirs assidus près du temple ; et les gens de bien l'aident dans sa tâche, à cause du secours qu'y trouvent les visiteurs des saints lieux, tant pour faire les ablutions que pour se désaltérer. *A côté du Zâhir est Dhou Thouwa*.

p308

DES MONTAGNES QUI ENVIRONNENT LA MECQUE

La montagne d'Abou Kobaïs, au sud-est de La Mecque (que Dieu la garde !), et l'un des deux Akhchab [821] : de toutes les montagnes, c'est elle qui est la plus proche de la ville sublime, et *elle fait face à l'angle de la pierre noire. A sa partie la plus élevée, il existe une mosquée* [822] et des traces d'un couvent et d'habitations. Le roi Zhâhir (que Dieu ait pitié de lui !) avait l'intention de réparer ces restes. Abou Kobaïs domine le noble sanctuaire et toute la ville. *De ce point, on découvre la beauté de La Mecque, la magnificence du temple, son étendue, et la ca'bah vénérée. On dit qu'Abou Kobaïs est la première montagne que Dieu ait créée. C'est là qu'il a déposé la pierre [noire], au temps du Déluge ; et c'est à cause de cela que les koraïchites l'appelaient le fidèle, vu qu'il livra à l'ami de Dieu, Abraham* (sur qui soit le salut !), la pierre qu'on lui avait confiée. *On assure qu'il contient le sépulcre d'Adam* (sur qui soit le salut !) [823]. Dans cette

[821] Voir n. 118.

[822] « Au sommet, il y a un couvent béni avec une mosquée, qui est couverte par une haute terrasse » (IBN DJUBAIR). Appelée aujourd'hui mosquée de Bilâl, du nom du muezzin du Prophète. Le roi Zhahir est Baybars.

[823] « Abu Qubays [...] renferme, dit-on, la tombe d'Adam » (AL-HARAWI).

montagne est aussi le lieu où se trouvait le Prophète, lorsque la lune se fendit devant lui [824].

Ko’aïki’ân, qui est l’autre Akhchab.

La montagne Rouge, située au nord de La Mecque [825]. (Que Dieu l’ennoblisse !)

Alkhandamah [826], montagne située près des deux gorges, appelées Adjiâd alabar et Adjiâd alasghar. p309

La montagne des oiseaux : il y en a quatre ainsi nommées, et qui sont situées des deux côtés du chemin du Tan’îm. On dit que ce sont les montagnes sur lesquelles Abraham plaça les membres des oiseaux, qu’il appela ensuite, ainsi que Dieu l’a raconté dans son noble livre [827]. Sur elles se voient des poteaux en pierre.

Le mont Hirâ, qui est au nord [828] de La Mecque, et à la distance d’environ une parasange de cette ville. Il surmonte Mina [829], s’élève dans l’espace, et son sommet atteint une grande hauteur. L’envoyé de Dieu y faisait souvent ses dévotions, avant sa mission prophétique, et c’est ici que la vérité lui fut apportée de la part de son Seigneur, et que commença la révélation divine. C’est la montagne qui s’agita sous le Prophète, et à laquelle il dit alors : « Reste en repos, car il n’y a sur toi qu’un prophète, un homme véridique et un martyr [830] ». On n’est pas d’accord sur ceux qui l’accompagnaient dans ce moment, et l’on rapporte que les dix apôtres étaient avec lui.

---

824 Miracle du Prophète pour convaincre les Quraishites. Tradition probablement dérivée d’une interprétation du Coran (LIV, l-2). « L’Heure approche et la lune se fend. S’ils voient un signe, ils s’écartent en disant : “C’est une magie continuelle”. »

825 Al-Djabal al-Ahmar, l’éperon du Djabal Qu’aiqi’an.

826 Situé derrière Abu Qubais, vers l’est il culmine à sept cents mètres.

827 « Abraham dit : “Mon Seigneur. Montre-moi comment tu rends la vie aux morts” [...] Dieu dit : “Prends quatre oiseaux ; coupe-les en morceaux ; place ensuite les parts sur des monts séparés, puis, appelle-les ; ils accourront vers toi en toute hâte. Sache que Dieu est puissant et sage”. » (Coran II, 260).

828 Ibn Djubair dit « à l’est » ce qui est plus correct.

829 Pour Mina, voir plus loin, pp. 344 et suiv..

830 Abu Bakr et Omar. Les dix apôtres sont les dix compagnons auxquels Muhammad promit le Paradis.

On dit encore que le mont Thabîr trembla aussi sous Mahomet.

Le mont Thaour, distant d’une parasange de La Mecque, sur la route du Yaman : « c’est là que se trouve la caverne où se réfugia l’envoyé de Dieu, lorsqu’il s’enfuit de La Mecque en compagnie du très véridique, ainsi que cela est raconté dans le Coran [831]. Alazraky rapporte p310 dans son ouvrage que la susdite montagne appela Mahomet et lui dit : « Viens à moi, Mohammed, à moi, à moi, car j’ai déjà donné refuge avant toi à soixante et dix prophètes. » Quand l’envoyé de Dieu fut entré dans la grotte, et y fut en sûreté avec son compagnon Abou Becr, l’araignée tissa immédiatement sa toile sur la porte, et la colombe y établit son nid et y pondit ; le tout par la permission du Dieu très haut. Les idolâtres, accompagnés par un de ceux qui suivent les pistes, arrivèrent à la caverne, et ils dirent alors : « Les traces finissent ici. » Mais ils virent que l’araignée avait tissé sa toile sur l’ouverture de la grotte, et que la colombe y avait pondu ses œufs ; ils ajoutèrent donc : « Personne n’est entré ici. » Et aussitôt les polythéistes partirent. Sur ces entrefaites, Abou Becr dit à Mahomet : « O envoyé de Dieu ! et s’ils entraient ici par cette ouverture ? »... Mahomet répondit : « Nous sortirions par là », et il indiquait avec sa main bénie l’autre côté, dans lequel il n’y avait eu jusqu’alors aucune porte ; mais il s’en ouvrit une en ce moment-là, par la puissance du roi généreux [Dieu]. Les gens viennent visiter cette grotte bénie, et ils veulent y entrer par la porte qui donna passage au Prophète, regardant cela comme une bénédiction. Quelques-uns réussissent, d’autres échouent, et restent pris dans l’ouverture, jusqu’à ce qu’ils soient retirés par un douloureux effort. Quelques personnes prient devant la caverne, sans y entrer. Les gens de ces contrées disent que celui qui est né en légitime mariage y entre aisément ; mais que celui dont la naissance est le fruit de la débauche ne réussit point à y pénétrer. C’est pour cela que beaucoup de gens craignent de s’y aventurer ; car c’est là un lieu qui fait rougir, et qui couvre de confusion.

Ibn Djozay dit : « Un de nos cheïkhs pèlerins et bien avisés nous a raconté que la cause de la difficulté qu’on éprouve à entrer dans cette

[831] « Si vous ne secourez pas le Prophète, Dieu l’a déjà secouru lorsque les incrédules l’ont expulsé, lui, le deuxième des deux, le jour où tous deux se retrouvèrent dans la caverne et qu’il dit à son compagnon : “Ne t’afflige pas Dieu est avec nous”. » (Coran, IX, 40). Le compagnon est Abu Bakr, le Véridique.

grotte, c'est qu'à l'intérieur, tout près de l'ouverture, se trouve une grande pierre, placée transversalement. Celui qui entre par cette fente, la face tournée vers le sol, en se penchant en avant, p311 heurte sa tête contre la pierre, et il ne peut ni entrer ni se redresser, puisque sa poitrine et sa face touchent la terre. L'individu est ainsi pris, et il n'est délivré qu'après des efforts, et lorsqu'on le retire de l'ouverture. Mais celui qui entre couché sur son dos réussit ; car lorsque sa tête arrive contre la pierre placée en travers, il lève la tête et se tient assis, le dos appuyé contre ladite pierre, le milieu du corps dans l'ouverture, et ses deux pieds en dehors de la caverne. Après cela il peut se lever debout dans l'intérieur. » Mais revenons au récit de notre voyageur.

ANECDOTE

Voici ce qui est arrivé dans cette montagne [Thaour], à deux de mes compagnons, dont l'un était le jurisconsulte illustre Abou Mohammed Abd Allah, fils de Ferhân alafrîkiy attoûzéry, et l'autre Abou'l'abbâs Ahmed alandalocy, de Cadix. Ils voulurent visiter la caverne, lors de leur séjour à La Mecque, dans l'année 728, et ils partirent seuls, sans se faire accompagner par un guide, connaissant le chemin. Ils s'égarèrent, manquèrent la route de la caverne et suivirent un tout autre chemin. C'était au moment de la grande chaleur, et dans la partie la plus ardente de l'été. Quand l'eau qu'ils avaient avec eux fut épuisée sans qu'ils eussent atteint la caverne, ils entreprirent de retourner à La Mecque. Ils aperçurent un chemin qu'ils suivirent ; mais il aboutissait à une autre montagne. La chaleur les incommodait beaucoup et la soif les tourmentait, de sorte qu'ils se virent menacés de périr. Le fakîh Abou Mohammed, fils de Ferhân, ne put plus marcher et se laissa tomber par terre. Alandalocy se sauva, car il était excessivement vigoureux, et il ne cessa de parcourir ces montagnes, jusqu'à ce que le chemin le conduisît à Adjiâd, d'où il fit son entrée à La Mecque. Il vint me trouver, et m'informa de cet événement, ainsi que du sort d'Abd Allah attoûzéry, et de son abandon dans la p312 montagne. Cela se passait vers la fin du jour. Le susdit Abd Allah avait un cousin germain nommé Haçan, qui habitait Wâdi Nakhlah, mais il se trouvait alors à La Mecque. Je l'informai de ce qui était arrivé à son cousin. J'allai aussi trouver le pieux cheïkh, l'imâm Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Abd arrahmân, surnommé Khalîl. C'était l'imâm

de mâlikites. (Que Dieu nous en fasse profiter !) Je l'informai de la nouvelle, et il envoya aussitôt un certain nombre de Mecquois, versés dans la connaissance de ces montagnes et de ces gorges, pour chercher le fils de Ferhân.

Quant à celui-ci, lorsque son camarade l'eut quitté, il se réfugia près d'une grosse pierre, à l'ombre de laquelle il s'assit. Il demeura dans cet état de fatigue et d'épuisement pendant que des corbeaux volaient sur sa tête, s'attendant à le voir mort. Lorsque le jour fut fini, que l'obscurité arriva, il se sentit un peu de force, et la fraîcheur de la nuit le soulagea. Le matin il put se tenir debout, et descendit de la montagne dans le fond d'une vallée, que des hauteurs protégeaient contre les rayons du soleil. Il continua de marcher et aperçut une bête de somme, dont il suivit les traces, et qui le conduisit à une tente d'Arabes. Lorsqu'il la vit, il tomba par terre sans pouvoir se relever. La maîtresse de la tente l'aperçut (or son mari était allé puiser de l'eau). Elle lui donna toute l'eau qu'elle avait, sans qu'il fût désaltéré. Lorsque le mari arriva, il lui fit boire une outre d'eau et il ne parvint pas à apaiser sa soif. Il le fit monter sur un âne pour le conduire à la Mecque, où il arriva le second jour, au moment de la prière de l'après-midi, mais tellement changé qu'on l'aurait dit sortant d'un tombeau.

DES DEUX ÉMIRS DE LA MECQUE

La dignité d'émir de La Mecque, au temps de mon entrée dans cette ville, était possédée par les deux illustres chérîfs et frères Açad eddîn Romaïthah et Seïf eddîn Athîfah, tous les deux fils de l'émir Abou Némy, p313 fils d'Abou Sa'd, fils d'Aly, fils de Kotâdah, les haçanites [832]. Romaïthah était l'aîné, mais il faisait précéder le nom d'Athîfah dans les prières qu'on faisait pour lui à La Mecque, à cause de sa justice. Les enfants de Romaïthah étaient Ahmed, Adjiân (celui-ci est maintenant émir de La Mecque) [833], Takiyah, Sanad et Oumm Kâcim. Ceux d'Athîfah étaient Mohammed, Mobârek et Maç'oûd. L'hôtel d'Athîfah est à droite de Marouah, et celui de son frère Ro-

[832] La famille de Katada garda le titre d'émir de La Mecque depuis 1200 jusqu'en 1924. Abu Numay fut émir de 1254 à 1301 et ses fils jusqu'en 1346.

[833] 1346-1375 ; en conflit jusqu'en 1360 avec son frère Thuqba.

maïthah, dans le couvent d'Achchérâby, près de la porte des Benou Chaybah. On bat les tambours tous les jours à la porte des deux émirs, lors de la prière du coucher du soleil.

DES HABITANTS DE LA MECQUE ET DE LEURS MÉRITES

Les gens de La Mecque se distinguent par de belles actions, des générosités parfaites, par leur excellent naturel, leur libéralité envers les malheureux, et ceux qui manquent d'appui, enfin par le bon accueil qu'ils font aux étrangers. Une de leurs coutumes généreuses, c'est que, toutes les fois qu'un d'eux donne un festin, il commence par offrir à manger aux fakirs dépourvus de ressources, et assidus près du temple. Il les invite avec douceur et bonté, après quoi il leur sert des aliments. La plupart des pauvres, abandonnés, se tiennent près des fours où les habitants font cuire leurs pains ; et quand l'un d'eux a fait cuire son pain et l'emporte chez lui, ces pauvres le suivent. Il donne à chacun d'eux ce qu'il lui a destiné, et il ne les renvoie pas frustrés, quand même il n'aurait qu'un seul pain. Dans ce cas, il leur en distribue un tiers ou une moitié, de bon cœur, et sans la moindre contrariété.

Une des belles actions des Mecquois, c'est que les p314 petits orphelins ont l'habitude de se tenir assis dans le marché, ayant chacun près de soi deux corbeilles, l'une grande et l'autre petite. Ils appellent cela *mictal* [834]. Quand un habitant de La Mecque vient au marché, et qu'il achète des légumes, de la viande et des herbes potagères, il donne tout cela à un de ces garçons, qui place les légumes secs dans l'un des paniers, et la viande ainsi que les herbes potagères dans l'autre. Il apporte le tout à la maison de ladite personne, afin qu'on lui prépare ainsi sa nourriture. Le maître de ces objets s'en va, de son côté, accomplir ses dévotions et s'occuper de ses affaires ; et il n'y a point d'exemple qu'un de ces orphelins ait trompé la confiance qu'on a mise en lui à ce sujet. Au contraire, ils livrent en toute intégrité ce dont ils ont été chargés, et ils reçoivent une récompense fixe en petites pièces de monnaie.

[834] Panier

Les Mecquois sont élégants et propres dans leurs vêtements, dont la plupart sont de couleur blanche, et leurs habits sont toujours nets et brillants. Ils font un grand usage de parfums, de collyres, et se servent souvent de cure-dents faits en bois d'arâc vert. Les femmes de La Mecque sont éclatantes de beauté, d'une grâce merveilleuse, et douées de piété et de modestie. Elles aussi emploient beaucoup les odeurs et les onguents, au point que quelques-unes passeront la nuit dans les angoisses de la faim, pour acheter des parfums avec le prix de leurs aliments. Elles font le tour de la mosquée, toutes les nuits du jeudi au vendredi, et elles s'y rendent magnifiquement parées. L'odeur de leurs aromates remplit le sanctuaire, et lorsque l'une de ces dames s'éloigne les émanations de son parfum restent après son départ.

Les habitants de La Mecque suivent, dans les fêtes du pèlerinage, et autres, des coutumes excellentes que nous mentionnerons, s'il plaît à Dieu, après avoir parlé de ses personnages illustres et de ses modjâouirs. p315

DU KÂDI DE LA MECQUE, DE SON PRÉDICATEUR, DE L'IMÂM DES SOLENNITÉS DU PÈLERINAGE, DES SAVANTS DE CETTE VILLE ET DE SES PERSONNAGES PIEUX

Le kâdhi de La Mecque est le savant et pieux serviteur de Dieu Nedjm eddîn Mohammed, fils du savant imâm Mohiy eddîn Atthabary [835]. C'est un homme vertueux, qui fait beaucoup d'aumônes, et secourt efficacement les modjâouirs. Son caractère est bon, il fait fréquemment les tournées sacrées, et il contemple souvent la noble ca'bah. Il distribue beaucoup d'aliments dans les grandes solennités, et particulièrement le jour anniversaire de la naissance du Prophète. Il nourrit en cette circonstance les chérîfs de La Mecque, ses grands, ses fakirs, les desservants du noble sanctuaire et toutes les personnes assidues près du temple. Le sultan du Caire Almélic annâcir (que Dieu ait pitié de lui !) l'honorait considérablement, et faisait passer par ses mains toutes ses aumônes, ainsi que celles de ses émirs. Son fils Chi-

[835] Muhammad bin Muhammad bin Muhibb al-Din Ahmad al-Tabari (1260-1330) succéda à son père comme cadi en 1295 ; lui succéda son fils Shihab al-Din, mort en 1359.

hâb eddîn est un homme de mérite ; il est maintenant kâdhi de La Mecque ; que Dieu l'ennoblisse !

Le prédicateur de La Mecque est l'imâm de la station d'Abraham, sur qui soit le salut ! C'est l'homme disert et éloquent, le phénix de son siècle, Behâ eddîn Atthabary [836], l'un de ces prédicateurs tels qu'il n'en existe pas de pareil dans tout le monde habité, pour l'éloquence et la lucidité de l'exposition. On m'a assuré qu'il compose un sermon nouveau pour chaque vendredi, et ne le répète jamais.

L'imâm des fêtes du pèlerinage, qui est aussi celui des mâlikites dans le noble sanctuaire, est le cheïkh, le docteur, savant, pieux et humble, le célèbre Abou Abd Allah Mohammed, fils du docteur et imâm, pieux et p316 modeste, Abou Zeyd Abd arrahmân. Il est connu sous le nom de Khalîl. (Que Dieu nous en fasse profiter, et qu'il prolonge ses jours !) Sa famille est originaire du Bilâd aldjérîd [837], dans l'Afrîkiyah, où elle est connue sous le nom des Benou Hayyoûn, et comptée parmi les principales familles ; mais son lieu de naissance, ainsi que celui de son père, c'est La Mecque. Il est un des grands personnages de cette ville, et je dirai plus, son phénix et son étoile polaire, du consentement de tout le monde. Il est continuellement plongé dans le service de Dieu, plein de pudeur, doué d'un cœur généreux, d'un beau caractère, d'une grande commisération, et il ne renvoie jamais un mendiant sans lui faire un don.

Anecdote bénie

Au temps de mon séjour à La Mecque, et pendant que j'habitais le collège Almozhaffariyah, je vis en songe l'envoyé de Dieu assis dans la classe dudit collège. Il était placé près de la fenêtre grillée, d'où l'on aperçoit la noble ca'bah, et le peuple prêtait serment entre ses mains. Je voyais entrer le cheïkh Abou Abd Allah, appelé Khalîl, qui s'asseyait devant le Prophète, dans une sorte d'accroupissement. Il mit sa main dans celle de l'envoyé de Dieu, en lui disant : « Je te prête serment sur telle et telle chose », et il en nomma plusieurs, entre au-

[836] Muhammad bin Abdallah bin Muhibb al-Din Ahmad (1279-1331), cousin du cadi.

[837] (= Le Pays des Dattes.) La région du Chott au sud de la Tunisie.

tres ceci : « [...] et que je ne renverrai aucun pauvre de ma maison, sans lui faire un don ». Tels furent ses derniers mots. Quant à moi, j'étais surpris de son discours, et me disais à part moi : « Comment peut-il tenir un tel propos, et comment pourra-t-il accomplir sa promesse, avec la quantité de pauvres de La Mecque, du Yaman, de Zeyla', de l'Irâk, de la Perse, de l'Égypte et de la Syrie ? » Je le voyais en ce moment-là revêtu d'une tunique blanche et courte, un de ces habillements de coton appelés *kafthân*, qu'il avait l'habitude p317 d'endosser quelquefois. Quand j'eus fait ma prière de l'aurore, je me rendis de bon matin chez lui, et je l'informai de mon rêve. Il s'en réjouit beaucoup, il en pleura et me dit : « Cette tunique a été donnée à mon aïeul par un saint personnage, et je regarde comme une bénédiction de la porter. » Après cela, je ne le vis jamais renvoyer un pauvre sans le satisfaire. Il ordonnait aussi à ses serviteurs d'apprêter du pain, de cuire des mets, et de me les apporter tous les jours, après la prière de l'asr. [Il est à noter que] les habitants de La Mecque ne mangent qu'une seule fois par jour, après ladite prière. Ils se bornent à cela jusqu'au lendemain à la même heure. Celui qui désire prendre un peu de nourriture dans le restant de la journée se contente de quelques dattes. C'est pour cela que leurs corps sont sains, et qu'ils sont sujets à peu de maladies et d'infirmités.

Le cheïkh Khalîl avait épousé la fille du kâdhi Nedjm eddîn Atthabary. Or il résolut de la répudier, et se sépara d'elle ; elle fut épousée ensuite par le jurisconsulte Chihâb eddîn annowaïry [838], un des principaux modjâouirs, et originaire de la haute Égypte. Elle demeura avec lui plusieurs années, et il fit avec elle un voyage à la noble Médine, où elle fut aussi accompagnée par son propre frère Chihâb eddîn. Son mari, ayant violé un serment qu'il avait prêté sous peine de la répudier en cas de parjure, la quitta malgré son attachement pour elle. Le fakîh Khalîl la reprit quelques années après.

Parmi les personnages les plus remarquables de La Mecque, nous nommerons :

L'imâm des châfeïtes, Chihâb eddîn, fils de Borhân eddîn ;

[838] Mort en 1336-1337.

L'imâm des hanéfites, Chihâb eddîn Ahmed, fils d'Aly [839], un des plus grands imâms de La Mecque et de ses hommes illustres. Il nourrit les modjâouirs et les voyageurs, et c'est le docteur le plus généreux de cette p318 ville. En effet, il contracte tous les ans pour quarante ou cinquante mille dirhems de dettes, que le Seigneur paiera pour lui. Les émirs turcs l'honorent beaucoup, et ont une bonne opinion de lui, vu qu'il est leur imâm.

L'imâm des hanbalites, l'homme versé dans les traditions, le vertueux Mohammed, fils d'Othmân [840], originaire de Bagdad, mais né à La Mecque. Il est le substitut du kâdhi Nedjm eddîn ; il est aussi mohtecib [841] depuis l'assassinat de Taky eddîn Almisry. Les gens le craignent à cause de sa violence.

ANECDOTE

Taky eddîn, l'Égyptien, était inspecteur des marchés à La Mecque ; il avait l'habitude de se mêler de ce qui le regardait, et aussi de ce qui ne le regardait pas. Or il arriva qu'une certaine année on amena devant l'émir des pèlerins [842] un jeune garçon de La Mecque, du nombre des malfaiteurs, qui avait volé un pèlerin. L'émir ordonna de lui couper la main. Taky eddîn lui dit alors : « Si tu ne fais pas exécuter l'ordre en ta présence, certes les Mecquois en empêcheront tes serviteurs, leur enlèveront le coupable et le feront sauver. » En conséquence, le commandant fit trancher sous ses yeux la main du jeune voleur ; et celui-ci conçut, à cause de cela, de la haine contre Taky eddîn. Il ne cessa d'épier les occasions de lui nuire ; mais il ne le put pas, car Taky eddîn avait reçu un haceb des deux émirs de La Mecque, Romaïthah et Athîfah. Voici en quoi consiste chez eux le haceb : on fait cadeau à quelqu'un d'un turban ou d'une calotte, en présence du public. Cela est une marque de protection pour celui à qui on l'a donné, et il ne cesse d'en jouir jusqu'à ce qu'il veuille se p319 remettre

[839] 1274-1361.
[840] 1261-1331.
[841] Inspecteur des marchés et de la moralité publique en général.
[842] L'émir al-Hadj, chef de la caravane des pèlerins, représentant le sultan d'Égypte.

en voyage, et partir de La Mecque. Taky eddîn resta encore un certain nombre d'années à La Mecque ; ensuite il résolut de partir, prit congé des deux émirs, et fit la tournée des adieux. Il sortit par la porte de Safa, et son ennemi, l'individu à la main coupée, vint à sa rencontre, se plaignant à lui de son misérable état, et lui demandant de quoi subvenir à ses besoins. Taky eddîn le refusa avec dureté et le repoussa ; alors l'homme mutilé dégaina un poignard, qu'on connaît dans ce pays-là sous le nom de *djanbiyah*, et il lui en donna un coup qui lui occasionna la mort.

[Un autre notable de La Mecque, est :] Le pieux docteur Zeïn eddîn Atthabary [843], frère utérin du susdit Nedjm eddîn. C'est un homme vertueux, et bienfaisant pour les modjâouirs.

Le docteur béni, Mohammed, fils de Fehd alkorachy, un des hommes distingués de La Mecque. Il a été substitut du kâdhi Nedjm eddîn, après le décès du fakîh Mohammed, fils d'Othmân alhanbaly.

Le juste [844] et pieux Mohammed, fils de Borhân eddîn. C'est un homme dévot et timoré, tourmenté par des scrupules. Je le vis un jour faisant les ablutions dans le réservoir du collège mozhaffarien. Il se lavait et se relavait, et lorsqu'il eut passé les mains sur sa tête, il la frotta encore plusieurs fois ; non content de cela, il plongea la tête dans le bassin. Lorsqu'il voulait prier, ordinairement c'était avec l'imâm châfeïte, et si ce dernier avait fini, il disait : « C'était mon intention, c'était mon intention. » Il priait alors avec d'autres imâms. Il faisait souvent le tour de la ca'bah, il visitait fréquemment le sanctuaire, et répétait les louanges de Dieu. p320

De quelques modjâouirs [845] à La Mecque

Le savant et pieux imâm, le soûfy contemplatif, l'adorateur de Dieu, Affîf eddîn Abd Allah, fils d'As'ad alyamany achchâfi'y, connu sous le nom d'Alyâfi'y. Il faisait beaucoup de promenades autour de

[843] Mort en 1341.
[844] Gibb lit *adl* (tabellion ou notaire ; voir chap. 3, n. 215) à la place de *adil* (juste).
[845] Voir n. 69 ci-dessus.

la ca’bah dans la nuit, le matin et le soir. Quand il avait accompli ses tournées dans la nuit, il montait sur la terrasse du collège mozhaffarien, où il s’asseyait en contemplant la noble ca’bah, jusqu’à ce que le sommeil s’emparât de lui. Alors il mettait une pierre sous sa tête, et il dormait un peu. Après cela, il renouvelait les ablutions et il se remettait à ses tournées, jusqu’au moment de faire les prières de l’aurore. Il était d’abord marié avec la fille du pieux docteur Chihâb eddîn, fils d’Alborhân ; mais sa femme était fort jeune, et elle ne cessait de se plaindre à son père de sa position. Celui-ci lui ordonnant de patienter, elle resta ainsi un certain nombre d’années avec son mari, et le quitta ensuite.

L’homme pieux et saint, Nedjm eddîn Alosfoûny. Il était auparavant kâdhi dans la haute Égypte ; mais il se dévoua entièrement au culte de Dieu, et alla demeurer près du noble sanctuaire. Il visitait tous les jours les saints lieux, à partir du Tan’îm, et pendant le mois de ramadhân, deux fois par jour. Car il avait confiance dans cette parole que la tradition attribue au Prophète : « La visite des saints lieux, dans le ramadhân, équivaut à un pèlerinage fait avec moi. »

Le vertueux et pieux cheïkh, Chems eddîn Mohammed, d’Alep. Il faisait de nombreuses processions, lisait beaucoup le Coran, et était un des plus anciens modjâouirs à La Mecque, où il mourut.

Le pieux Abou Becr de Chirâz, connu par le surnom de Silencieux. Il multipliait ses tournées, et il resta à La Mecque plusieurs années sans jamais parler.

Le pieux Khidhr al’adjémy. Il jeûnait beaucoup, p321 faisait assidûment la lecture du Coran et les processions autour de la ca’bah.

Le cheïkh probe, Borhân eddîn Al’adjémy, le prédicateur [846]. On avait placé pour lui une chaire en face de la ca’bah vénérée, et il y prêchait et exhortait le peuple avec une langue éloquente et un cœur humble, qui lui gagnaient toutes les âmes.

L’homme intègre, sachant bien chanter le Coran, Borhân eddîn Ibrâhîm almisry, illustre professeur de lecture coranique, demeurant

[846] *Wa’iz* : celui qui délivre des sermons informels, par rapport au *khatib*, qui délivre le *khutba*, le sermon officiel du vendredi.

au couvent du Lotus. Les Égyptiens et les Syriens lui apportaient leurs aumônes, et il instruisait les orphelins dans la lecture du livre de Dieu, les nourrissait et les habillait.

Le vertueux serviteur de Dieu, Izz eddîn, de Wâcith. Il possédait de grandes richesses, et on lui apportait chaque année de son pays de fortes sommes, avec lesquelles il achetait des grains et des dattes, qu’il distribuait aux infirmes et aux pauvres. Il avait l’habitude de présider en personne au transport de ces objets dans leurs logis, et il ne cessa de le faire qu’à sa mort.

Le docteur probe et dévot, Abou’lhaçan Aly, fils de Rizk Allah alandjary, un des habitants du territoire de Tanger. C’était un des hommes pieux les plus notables ; il demeura à La Mecque plusieurs années et y mourut. Il existait une amitié ancienne entre lui et mon père, et quand il venait dans notre ville de Tanger il logeait chez nous. Il avait à La Mecque un logement dans le collège mozhaffarien, où il enseignait la science pendant le jour ; mais la nuit il se retirait dans sa demeure du couvent Rabî’. C’est un des plus beaux de cette ville ; dans son enceinte, il existe un puits d’eau douce, qui n’a pas son pareil dans toute La Mecque. Ce couvent est habité par des hommes pieux ; les gens du Hidjâz l’ont en grande vénération, et ils s’engagent par des vœux à lui apporter des offrandes. Les habitants de Thâff le fournissent de fruits, et c’est un usage parmi eux que chaque p322 personne possédant un verger de palmiers, de raisins, de pêches et de figues (qu’ils appellent *khamth*), en prélève la dîme pour ce couvent, et la lui apporte sur son chameau. La distance entre La Mecque et Thâïf est de deux journées. Quant à celui qui n’observe pas cette habitude, ses fruits diminuent dans l’année suivante, et sont atteints par la destruction.

ANECDOTE SUR LE MÉRITE DUDIT COUVENT

Les esclaves de l’émir Abou Némy, seigneur de La Mecque, allèrent un jour dans ce couvent ; ils y entrèrent avec ses chevaux, et les abreuvèrent avec l’eau du susdit puits. Quand ils eurent reconduit les chevaux à l’écurie, ceux-ci furent pris de douleurs, au point qu’ils se roulaient par terre, et frappaient le sol avec leurs têtes et leurs pieds. Lorsque l’émir sut cela, il se rendit lui-même à la porte du couvent, il

s’excusa près des pauvres moines qui l’habitaient, et en fit sortir un avec lui. Ce moine frotta de la main le ventre des chevaux d’Abou Némy ; ils versèrent alors toute l’eau du puits qu’ils avaient dans leurs entrailles et ils guérirent. Par la suite, les serviteurs d’Abou Némy ne se présentèrent plus au couvent que dans de bonnes intentions.

Au nombre des modjâouirs à La Mecque sont :

L’homme probe et béni, Abou’l’abbâs alghomâry, un des camarades d’Abou’lhaçan, fils de Rizk Allah. Il a habité le *ribâth* Rabî’, et il est décédé à La Mecque.

Le pieux Abou Ya’koûb Yoûcef, de la plaine de Ceuta. Il était serviteur des deux cheïkhs ci-dessus, et il est devenu supérieur du couvent à leur place, après leur mort.

L’homme pur, dévot et contemplatif, Abou’lhaçan Aly, fils de Farghoûs, de Tlemcen.

Le cheïkh Sa’îd, l’Indien, supérieur du couvent Calâlah. p323

ANECDOTE

Le cheïkh Sa’îd était allé trouver le roi de l’Inde, Mohammed châh, qui lui avait donné beaucoup de richesses, avec lesquelles il vint à La Mecque. L’émir Athîfah le fit mettre en prison, exigeant de lui la remise de ses trésors ; et comme il s’y refusa, il subit le genre de torture consistant dans la compression des pieds. Il donna alors vingt-cinq mille dirhems d’argent, puis il retourna dans l’Inde, où je le vis. Il se logea dans l’hôtel de l’émir Saïf eddîn Ghada, fils de Hibat Allah, fils d’Iça, fils de Mohanna, prince des Arabes de Syrie. Ce Ghada était établi dans l’Inde, et marié à la sœur du roi de cette contrée, ainsi qu’on verra plus tard, lorsque nous raconterons son histoire. Le roi de l’Inde ayant donné au cheïkh Sa’îd une somme d’argent, il partit en compagnie d’un pèlerin nommé Ouachl, un des familiers de l’émir Ghada. Ce dernier l’expédiait pour qu’il lui amenât plusieurs de ses gens, et avait remis en même temps audit Ouachl des trésors et des présents. Parmi ceux-ci se trouvait la robe d’honneur dont l’avait revêtu le roi de l’Inde, la première nuit de ses noces avec sa sœur. Cette robe était de soie, couleur bleu de ciel, brodée d’or et entremêlée de

pierres précieuses en si grand nombre que sa couleur azurée n'était pas visible. L'émir expédia également avec Ouachl cinquante mille dirhems, qui devaient servir à l'achat de chevaux de race pour son usage.

Or le cheïkh Sa'îd se mit en route avec Ouachl, et ils achetèrent des marchandises avec l'argent qu'ils avaient disponible ; mais quand ils furent arrivés à l'île Sokothrah, d'où emprunte son nom l'*aloès sokothrin* [847], ils furent attaqués par des voleurs indiens, montés sur un grand nombre d'embarcations. Un combat acharné eut lieu, dans lequel beaucoup de monde périt des deux côtés. Comme Ouachl était bon archer, il tua une p324 quantité d'ennemis ; ceux-ci pourtant finirent par être vainqueurs, et ils blessèrent Ouachl d'un coup de lance, dont il mourut quelque temps après. Ils prirent tout ce qu'il y avait dans le bâtiment, puis ils l'abandonnèrent aux voyageurs avec ses agrès et les provisions de route ; de sorte qu'ils se rendirent à Aden, où Ouachl expira.

L'usage de ces pirates est de ne tuer et de ne noyer personne, si ce n'est pendant le combat. Ils prennent les biens des passagers, et les laissent aller ensuite où ils veulent, avec leur navire. Ils ne s'emparent pas non plus des esclaves, vu qu'ils appartiennent à leur nation.

Or le hâddj Sa'îd avait entendu dire au roi de l'Inde qu'il avait l'intention de reconnaître dans ses états le pouvoir abbâcide, ainsi que le firent les rois indiens ses prédécesseurs ; tels que le sultan Chems eddîn Lalmich, son fils Nâcir eddîn, le sultan Djelâl eddîn Fîroûz châh et le sultan Ghiiâth eddîn Belben [848]. En effet, les robes d'honneur leur avaient été expédiées de Baghdad. Quand Ouachl fut trépassé, le cheïkh Sa'îd se rendit au Caire près du Khalife Abou'l'abbâs [849], fils

[847] Socotra était célèbre au Moyen Age pour son aloès rouge, connu sous le nom de « sang du dragon ».

[848] Le premier est Iltutmish, deuxième sultan mameluk de Delhi (1210-1236) ; son fils, Nasir al-Din Mahmud, régna de 1246 à 1266 sous la tutelle du mameluk Balban qui lui succéda avec le titre de Ghiyath al-Din (1266-1287). Les descendants de ce dernier furent déposés par le général Khaldji Djelal al-din, qui prit le nom de Firuz Shah et régna de 1290 à 1296. Ibn Battûta y reviendra dans le deuxième tome. Les relations de ces souverains avec les descendants des califes abbassides installés par les mameluks au Caire étaient purement formelles et honorifiques.

[849] Reconnu au Caire sous le nom de al-Hakim bi-amri'llah II (1341-1352).

du khalife Abou'rrébî' Soleymân al'abbâcy, et il l'informa de la volonté du roi de l'Inde. Le khalife lui remit un écrit de sa propre main, où il concédait la vice-royauté de l'Inde au roi de cette contrée. Le cheïkh Sa'îd prit ce diplôme avec lui, et se dirigea vers le Yaman, où il acheta trois khil'ah noires. Après cela il s'embarqua pour l'Inde, et quand il fut arrivé à Cambaie [850] (qui est à la distance p325 de quarante jours de Dihly, capitale du roi de l'Inde), l'officier chargé de transmettre les nouvelles écrivit au roi pour l'informer de l'arrivée du cheïkh Sa'îd. Il ajouta qu'il était porteur de l'ordre du khalife et de sa lettre. Le roi commanda qu'on le conduisît à la métropole, avec de grands honneurs. Quand il approcha d'elle, le roi fit sortir à sa rencontre les émirs, les kâdhis, et les fakîhs. Il sortit lui-même pour le recevoir, et lorsqu'il le vit, il l'embrassa. Le cheïkh Sa'îd lui remit l'ordonnance du khalife, qu'il baisa et plaça sur sa tête. Il lui livra aussi la caisse où se trouvaient les trois robes d'honneur, et le roi la porta sur ses épaules, en faisant quelques pas. Il endossa un de ces vêtements, et il fit revêtir le second à l'émir Ghiiâth eddîn Mohammed, fils d'Abd alkâdir, fils de Yoûcef, fils d'Abd al'azîz, fils du khalife Almostansir, l'abbâcide. Il séjournait près du roi de l'Inde, et nous raconterons plus tard son histoire. Le roi habilla avec la troisième robe l'émir Kaboûla, surnommé le Grand Prince. C'est lui qui se tient debout derrière la tête du roi, et en écarte les mouches. D'après les ordres du sultan, on revêtit de robes d'honneur le cheïkh Sa'îd et les gens de sa suite ; puis on le fit monter sur un éléphant, et il fit ainsi son entrée dans la ville. Le sultan était en avant de lui sur son cheval, et il avait à droite et à gauche les deux princes auxquels il avait fait revêtir les deux robes abbâcides. La capitale avait été décorée de différentes sortes d'ornements ; on y avait dressé onze pavillons de bois, ayant chacun quatre étages. Tous ceux-ci étaient remplis de troupes de chanteurs, hommes et femmes, ainsi que de danseuses, tous esclaves du sultan. Lesdites coupoles étaient garnies d'étoffes de soie brodées d'or dans le haut et dans le bas, à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur. Dans leur milieu se voyaient trois réservoirs faits avec des peaux de buffles et pleins d'eau, dans laquelle on avait délayé du sirop. Tout le monde pouvait en boire, et personne n'en était empêché. On donnait à chacun, après qu'il en avait goûté, quinze feuilles de bétel, du *foûfel* et

[850] Le Cambaet de Marco Polo ; c'était alors un des plus grands ports de l'Inde.

de la p326 *noûrah* [851], qu’il mâchait. Ces ingrédients rendent l’haleine très agréable, augmentent l’incarnat du visage et la rougeur des gencives, chassent la bile, et activent la digestion des aliments.

Lorsque le cheïkh Sa’îd fut monté sur l’éléphant, on étendit par terre devant lui des étoffes de soie sur lesquelles l’éléphant marcha, depuis la porte de la ville jusqu’au palais du sultan. Il fut logé dans un hôtel près de l’habitation du roi, et celui-ci lui envoya des richesses considérables. Toutes les étoffes suspendues dans les pavillons, et les autres qui y étaient étendues, ainsi que celles placées devant l’éléphant, étaient perdues pour le sultan. Ceux qui s’en emparaient étaient les musiciens, les artisans qui avaient construit les coupoles, les domestiques chargés du service des réservoirs, etc. C’est comme cela qu’ils agissent dans ce pays, lorsque le sultan arrive de voyage.

Le roi ordonna, au sujet du diplôme du khalife, qu’on eût à le lire tous les vendredis sur la chaire, entre les deux sermons. Le cheïkh Sa’îd resta un mois à Dihly ; ensuite le roi l’expédia au khalife avec des présents. Il arriva à Cambaie, et y séjourna, en attendant des circonstances propices pour son voyage par mer.

Or le roi de l’Inde avait déjà envoyé de sa part un ambassadeur au khalife. C’était le cheïkh Radjeb alborka’ïy, un des supérieurs des soûfis, originaire de la ville de Kirim [852], dans la plaine du Kipdjak. Il le fit accompagner de présents pour le khalife, entre autres d’un rubis valant cinquante mille dinârs ; et il écrivit au khalife pour lui demander un diplôme qui l’investît du titre de son remplaçant dans l’Inde et le Sind ; ou pour l’engager à envoyer, comme son lieutenant dans ces contrées, un autre personnage, à sa volonté. C’est dans p327 ces termes qu’il s’était exprimé dans sa missive, par suite de sa vénération pour le khalifat, et de sa bonne volonté.

Le cheïkh Radjeb avait en Égypte un frère appelé l’émir Saïf eddîn Alcâchif. Lorsque Radjeb se rendit près du khalife, celui-ci refusa de lire l’écrit, et de recevoir le cadeau, si ce n’est en présence d’Almélic

---

[851] Respectivement noix d’arec et chaux.

[852] Qirim ou Soighat, aujourd’hui Stary Krim, à l’intérieur de la Crimée, était à l’époque la résidence du gouverneur mongol. Dasht-i Qipchaq est le nom donné par les géographes musulmans au sud de la Russie (voir t. II, p. 204).

assâlih, Ismâïl [853], fils d’Almélic annâcir. Saïf eddîn conseilla alors à son frère Radjeb de vendre la pierre précieuse. Il le fit, et acheta avec le prix (qui fut de trois cent mille dirhems) quatre pierreries. Il se présenta devant le roi, lui donna l’écrit, ainsi qu’une des pierreries, et il donna les autres à ses émirs. Il fut convenu qu’on écrirait au roi de l’Inde, suivant son désir, et on expédia des témoins près du khalife, qui attesta avec serment avoir choisi ledit roi pour son lieutenant dans l’Inde et les pays adjacents. Le roi Sâlih fit partir de son côté un ambassadeur, qui était le principal cheïkh du Caire, Rocn eddîn Al’adjémy [854]. Il était accompagné par le cheïkh Radjeb et une troupe de soûfis. Ils s’embarquèrent sur le golfe Persique, pour se rendre d’Obollah à Hormouz. Le sultan de cette contrée était alors Kothb eddîn Temtéhen (ou Temehten ; mais la vraie leçon est Tehemten, qui signifie puissant, fort), fils de Thoûrân châh [855]. Il les reçut avec honneur et mit à leur disposition un navire pour l’Inde. Ils arrivèrent à Cambaie pendant que le cheïkh Sa’îd s’y trouvait ; et l’émir de cette ville était alors Makboûl attaltaky, un des familiers du roi de l’Inde. Le cheïkh Radjeb alla le trouver et lui dit : « Il n’y a pas de doute que le cheïkh Sa’îd n’ait agi envers vous avec imposture, et les robes d’honneur qu’il a apportées ici, il les a achetées à Aden. Il faut donc le saisir et l’envoyer à Khondi’âlem [856]. » L’émir lui p328 répondit : « Le cheïkh Sa’îd est fort en honneur près du sultan et l’on ne saurait agir de la sorte à son égard, à moins d’un ordre exprès du monarque. Cependant, je le ferai partir avec vous, afin que le sultan voie ce qu’il a à faire. » L’émir écrivit tout cela au sultan, et le préposé aux nouvelles en fit de même. Le roi en fut troublé, et il fit appréhender le cheïkh Radjeb, pour avoir osé parler ainsi devant des témoins, après les honneurs qui avaient été rendus par le sultan au cheïkh Sa’îd. On ne permit pas à Radjeb d’approcher du sultan, qui honora de plus en plus le cheïkh Sa’îd. Quand le principal cheïkh [du Caire] entra chez l’empereur, celui-ci se leva, l’embrassa et le traita avec considération ; et toutes les fois qu’il se présentait à lui, il se levait. Le susdit cheïkh

[853] Al-Malik al-Salih Ismail (1342-1345).
[854] Probablement Yusuf bin Abdallah al-Kurdi, connu sous le nom d’al-Adjami, mort en 1366.
[855] Qutb al-din Tehemten (voir t. II, p 118).
[856] Maître du monde, c’est-à-dire le sultan.

Sa'îd resta dans l'Inde, entouré d'honneur et de respect, et je l'y ai laissé l'année quarante-huit [857].

On voyait à La Mecque, du temps de mon séjour dans cette ville, Haçan le Barbaresque, le fou. Son histoire est merveilleuse, et sa condition étonnante ; il était avant cela sain d'esprit, et avait toujours été domestique de l'ami de Dieu, Nadjm eddîn d'Ispahan.

ANECDOTE SUR HAÇAN LE FOU

Haçan faisait pendant la nuit beaucoup de promenades autour de la ca'bah, et il y rencontrait un fakir qui faisait aussi beaucoup de processions dans la nuit, et qu'il ne voyait jamais dans la journée. Une nuit ce fakir adressa la parole à Haçan, lui demandant comment il se portait, et il ajouta : « O Haçan, sache que ta mère pleure ton absente, et désire fort de te voir. (Elle était du nombre des pieuses servantes de Dieu.) N'aimerais-tu pas la voir ? » Haçan lui répondit : « Oui certes, mais cela ne m'est pas possible. » Le fakir reprit : « Nous nous réunirons ici la nuit prochaine, s'il plaît à Dieu. » En effet, la nuit du lendemain (c'était celle du p329 jeudi au vendredi) Haçan le trouva où il lui avait donné rendez-vous. Ils firent pendant longtemps des processions autour du sanctuaire, après quoi le fakir sortit, suivi de Haçan, vers la porte d'Alma'la. Il ordonna à ce dernier de fermer les yeux et de saisir son vêtement, ce qu'il fit. Après un certain temps, il lui dit : « Connais-tu ta ville ? » Haçan répondit affirmativement. Le fakir reprit : « La voici. » Haçan ouvrit les yeux, et il se trouva près de la maison de sa mère. Il y entra, et ne dit rien à sa mère de ce qui s'était passé. Il resta près d'elle une quinzaine, et je pense que c'était dans la ville d'Açafy [858]. Il se dirigea ensuite vers le cimetière, où il rencontra son compagnon, le fakir, qui lui demanda de ses nouvelles. Haçan répondit : « O mon maître, j'ai envie de voir le cheïkh Nadjm eddîn. J'étais sorti de chez lui suivant mon habitude, et voici que je me suis absenté tout ce temps. Or je désire que tu me reconduises vers lui. » Le fakir le lui promit, et lui donna rendez-vous dans le cimetière pour la nuit suivante. Quand il l'eut trouvé dans cet endroit, il lui ordonna

[857] En 1347-1348.
[858] Safi, au Maroc.

de faire ainsi qu'il avait pratiqué à La Mecque, savoir : de fermer les yeux, et de prendre le pan de sa robe. Haçan ayant obéi, voici qu'il se trouve à La Mecque avec le fakir. Celui-ci lui recommanda de ne rien dire à Nadjm eddîn de ce qui avait eu lieu, et de n'en parler à personne. Quand il entra chez son maître, celui-ci lui dit : « Où as-tu été, ô Haçan, pendant ton absence ? » Il refusa de le lui apprendre ; mais le maître insista, et Haçan lui raconta l'histoire. Nadjem eddîn, désirant connaître le fakir, alla de nuit avec Haçan au lieu où il allait d'habitude, et quand le fakir passa devant eux Haçan dit : « O mon maître, le voilà ! » Cet homme l'entendit, et frappa avec sa main sur la bouche de Haçan, en disant : « Tais-toi, que Dieu te fasse taire ! » Or sa langue devint muette, et son intelligence s'envola. Il resta maniaque à La Mecque, faisant les tournées la nuit et le jour, sans se laver et sans prier. Le peuple le p330 regardait comme un objet de bénédiction, et l'habillait. Lorsqu'il avait faim, il s'en allait au marché, qui est entre Safa et Marwah, et entrant dans l'une de ses boutiques, il mangeait ce qu'il voulait. Personne ne le chassait, ni ne l'empêchait : au contraire, tout le monde se réjouissait de le voir prendre quelque aliment chez soi ; car la bénédiction et l'accroissement se manifestaient alors dans la vente et le gain. Quand Haçan se rendait au marché, tous les trafiquants tendaient leur cou vers lui, chacun d'eux désirant vivement qu'il mangeât quelque chose chez lui ; et cela par suite de l'expérience qu'ils avaient faite de l'avantage qui en résultait pour eux. Pareille chose arrivait à l'égard des porteurs d'eau, quand il voulait boire. Il ne cessa d'agir de la sorte jusqu'à l'année vingt-huit, où l'émir Saïf eddîn Yelmelec fit le pèlerinage de La Mecque. Il l'emmena avec lui en Égypte et son histoire finit ainsi. Puisse Dieu nous être utile par son moyen !

DES HABITUDES DES MECQUOIS DANS LEURS PRIÈRES, ET DES LIEUX OÙ OFFICIENT LEURS PRÉLATS

Il est d'usage que le premier imâm qui prie soit celui des châfeïtes, qui obtient la prééminence de la part des dépositaires de l'autorité. Sa prière a lieu derrière la noble station, celle d'Abraham, l'ami de Dieu (sur qui soit le salut !). Il existe là une place ou paroi qui lui est destinée, et qui est admirable. La généralité des habitants de La Mecque suit son rite. Ce hathîm consiste en deux solives, jointes par des tra-

verses en guise d'échelle, et ayant en face deux autres solives qui ressemblent en tout aux premières. Tout cela est fixé sur des pilastres en plâtre, et en haut de la cloison on a placé transversalement une poutre, dans laquelle sont des crochets de fer, où l'on suspend des lampes en verre. Après que l'imâm des châfeïtes a fait sa prière, vient celui des mâlikites, qui prie dans un oratoire, en face de l'angle du Yaman. Le prélat des hanbalites prie en même temps p331 que lui, vis-à-vis du lieu qui se trouve entre la pierre noire et l'angle du Yaman. Vient enfin l'imam des hanéfites, qui prie vis-à-vis la gouttière vénérée, au-dessous d'un hathîm consacré à son usage. On place devant les prélats, et dans leurs oratoires, des bougies, et l'ordre qu'ils observent est tel que nous venons de le dire pour quatre des prières de la journée. Mais, pour celle du coucher du soleil, il la célèbrent tous en même temps, chaque imâm avec son troupeau. Il en résulte de l'erreur et de la confusion, car souvent il arrive qu'un mâlikite s'incline avec un châfeïte, ou qu'un hanéfite se prosterne avec un hanbalite. C'est pour cela qu'on les aperçoit tous attentifs à la voix du moueddhin, qui avertit sa troupe, afin de ne pas tomber dans la confusion.

DE LA COUTUME QU'ILS OBSERVENT DANS LE SERMON ET LA PRIÈRE DU VENDREDI

Le vendredi on a coutume de placer la chaire bénie contre le côté de la noble ca'bah qui est entre la pierre noire et l'angle de l'Irâk, de sorte que le prédicateur a la face tournée vers la noble station [859]. Lorsqu'il sort [860], il s'avance habillé entièrement de noir, coiffé d'un turban et d'un thaïléçân [861] de cette couleur, le tout fourni par le roi Annâcir. Il est rempli de gravité et de dignité, et il marche en se balançant entre deux drapeaux noirs, portés par deux moueddhins. Il est

[859] « A côté du maqam vénérable est la chaire du khatib, qui est, elle aussi, montée sur quatre roues ; le vendredi, quand approche le moment de la prière, on la pousse contre le côté de la Ka'ba » (IBN DJUBAIR). Cette chaire a été remplacée à l'époque ottomane par une construction fixe située près de l'arcade des Banu Shaiba.

[860] Le khatib officiel (voir n. 225 ci-dessus). La robe noire et le turban étaient les vêtements officiels du califat abbasside.

[861] Voile fait de mousseline, que l'on pose sur le turban ou seulement sur les épaules, et qui retombe sur le dos.

précédé par un des administrateurs du temple, tenant à la main la p332 farka'ah [862]. On nomme ainsi un bâton au bout duquel se trouve une lanière mince et tordue, qu'il agite dans l'air, et elle rend un son aigu qu'entendent ceux qui se trouvent dans le temple, comme ceux qui sont au-dehors ; c'est là le signal de la sortie du prédicateur. De cette manière il arrive près de la chaire, baise la pierre noire, et prie à côté d'elle. Après cela, il se dirige vers la chaire, ayant devant lui le moueddhin du Zamzam, qui est le chef des crieurs. Il est aussi habillé de noir, et porte sur son épaule une épée, qu'il tient avec sa main. On fixe les deux étendards des deux côtés de la chaire, et lorsque le prédicateur monte la première marche, le moueddhin lui passe au cou l'épée, avec la pointe de laquelle il frappe un coup sur ladite marche. Il attire par là l'attention des assistants. Il fait de même à la seconde et à la troisième marche, et quand il est parvenu au degré le plus élevé, il frappe un quatrième coup ; puis il se tient debout et fait une prière à voix basse, le corps tourné vers la ca'bah. Ensuite il se tourne vers le public en saluant à droite et à gauche, et l'assistance lui rend le salut. Il s'assied après cela, et tous les crieurs en même temps font l'appel à la prière, du haut du dôme de Zamzam. Lorsque l'appel est fini, le prédicateur fait un discours [863] dans lequel il multiplie les prières pour Mahomet, et au milieu duquel il prononce les paroles suivantes : « Ô mon Dieu, que la bénédiction soit sur Mahomet et sur sa famille, tant qu'on fera des processions autour de cette maison ! » (Et il montre du doigt la noble ca'bah.) « Ô mon Dieu, bénis soient Mahomet et sa famille, tant qu'on fera les stations à Arafah ! » Il fait ensuite des vœux pour les quatre premiers khalifes, les autres compagnons du Prophète, ses deux oncles, ses p333 deux petit-fils, Haçan et Hoçaïn, pour leur mère, ainsi que pour Khadîdjah, leur aïeule. Après cela il prie pour le roi Nâcir, pour le sultan, le champion de l'islamisme, Noûr eddîn Aly, fils du roi protégé de Dieu ; Dâoûd, fils du roi victorieux ; Yoûcef, fils d'Aly, fils de Raçoûl [864] ; et pour les deux seigneurs chérifs, de la descendance de Haçan, émirs de La Mecque, savoir : Saïf eddîn Athîfah

[862] L'utilisation de cet instrument semble être particulière à La Mecque.

[863] Ici Ibn Djubair intercale : « il répète le nom de Dieu ; il exhorte, il prêche l'humilité, avec éloquence. Puis il s'assied pour la pause rituelle du khatib. Et, frappant avec le sabre un cinquième coup, il se lève pour le deuxième khutba, dans lequel il multiplie... ».

[864] Le sultan régnant du Yémen (1321-1363).

(qui est le plus jeune des deux ; mais dont on place le nom en premier à cause de sa grande équité), et Açad eddîn Romaïthah : ce sont les fils d'Abou Némy, fils d'Abou Sa'd, fils d'Aly, fils de Kotâdah. Auparavant le khathîb priait aussi pour le sultan de l'Irak ; mais depuis il a cessé de le faire. Quand le prédicateur a fini son sermon, il prie et il s'en retourne. On porte les deux drapeaux à sa droite et à sa gauche, et la farka'ah devant lui, pour avertir que la prière est terminée. Enfin, on remet la chaire à sa place, vis-à-vis de l'illustre station.

DE LEUR HABITUDE EN CE QUI TOUCHE L'APPARITION DES NOUVELLES LUNES

Le premier jour du mois, l'émir de La Mecque sort entouré de ses officiers. Il est vêtu d'habits blancs, coiffé d'un turban, et il porte à son cou un sabre. Il montre du calme, de la gravité, et se rend à la noble station, où il fait une prière de deux rec'ahs. Il baise ensuite la pierre noire, et commence les sept tournées. Pendant cela, le chef des crieurs se place sur le haut du dôme de Zamzam ; et dès que l'émir a accompli un tour, et qu'il se rend à la pierre noire pour la baiser, le chef des moueddhins s'empresse de prier pour lui et de le féliciter à haute voix, sur le commencement du mois. Après cela il récite une pièce de vers à sa louange et à celle de ses illustres ancêtres. Il agit ainsi après chacune des sept tournées. Quand celles-ci sont finies, l'émir fait p334 deux génuflexions près du moltazem, et deux autres derrière le makâm, et il se retire ensuite. Il se conduit exactement de la sorte toutes les fois qu'il se rend en voyage ou qu'il en revient.

DE LEURS HABITUDES PENDANT LE MOIS DE RADJEB [865]

Quand apparaît la lune de radjeb, l'émir de La Mecque fait battre les tambours et sonner les clairons, pour annoncer le commencement du mois ; puis il sort à cheval le premier jour, accompagné des habitants de la ville, qui sont soit à cheval, soit à pied, dans un ordre magnifique. Tous ont leurs armes, et ils joutent devant lui ; les cavaliers

[865] Le septième mois du calendrier musulman, un des mois sacrés préislamiques, consacré à l'umra, le petit pèlerinage.

décrivent des cercles ou courent, et les piétons s’attaquent les uns les autres, jettent en l’air leurs javelines, et les rattrapent rapidement. Les deux émirs Romaïthah et Athîfah ont leurs fils avec eux, ainsi que leurs officiers, tels que : Mohammed fils d’Ibrâhîm ; Aly et Ahmed, tous deux fils de Sahib ; Aly, fils de Yoûcef ; Cheddâd, fils d’Omar ; Amir achcharik ; Mansoûr, fils d’Omar ; Moûça almozrik, et autres grands personnages de la postérité de Haçan, ou officiers supérieurs. Devant eux sont les drapeaux, les tambours et les timbales, et ils marchent avec mesure et gravité, jusqu’à ce qu’ils soient arrivés au lieu fixé. Ils s’en retournent au temple après cela, toujours dans l’ordre accoutumé. L’émir se met à faire les processions autour de la ca’bah, tandis que le moueddhin du Zamzam se tient sur le dôme de ce nom, priant pour lui après chaque tournée de la manière décrite plus haut. Puis l’émir fait une prière de deux rec’ah près du moltazem ; il prie aussi près du makâm, et se sanctifie par lui. Il sort ensuite dans le maç’a, et s’avance rapidement à cheval, entouré de ses généraux et précédé par les hallebardiers [866]. Il se dirige enfin vers son hôtel. Ce p335 jour est un jour de fête chez les Mecquois ; ils s’habillent de leurs plus beaux vêtements et ils luttent d’émulation à cet égard.

DESCRIPTION DE LA VISITE SACRÉE DANS LE MOIS DE RADJEB

Les habitants de La Mecque font la visite sainte de radjeb avec une telle pompe qu’on n’en connaît pas de pareille. La visite dure nuit et jour, et le mois tout entier est consacré à des œuvres pieuses ; spécialement le premier jour, le quinzième et le vingt-septième. *Ils ont l’habitude de se préparer pour ces solennités quelques jours d’avance*. Je fus présent à leur visite du vingt-sept du mois. *Les chaussées de la ville étaient encombrées de litières recouvertes d’étoffes de soie et de toile fine ; car chacun agit dans la mesure de ses moyens. Les chameaux étaient parés, et portaient au cou des colliers de soie. Les tentures des litières étaient fort amples et touchaient presque le sol : de sorte que ces véhicules ressemblaient à des tentes dressées. Tout le monde se rendait au lieu de réunion du Tan’îm, et les vallées de La Mecque étaient remplies de ces litières. Des feux étaient allumés des deux côtés du chemin, et des bougies et des fanaux*

[866] La garde noire des émirs de La Mecque.

précédaient les litières. L'écho des montagnes répétait les cris de dévotion de ceux qui louaient Dieu, de sorte que les cours s'attendrissaient et les larmes coulaient. Quand on eut terminé la visite et accompli les processions autour de la ca'bah, on sortit pour la course entre Assafa et Almarwah, lorsque déjà une partie de la nuit était écoulée [867]. Le *maç'a* resplendissait de l'éclat des lampes et était encombré de monde ; les femmes parcouraient l'espace entre Assafa et Almarwah, p336 portées dans leurs sièges suspendus ; et le noble temple était également illuminé. *On appelle cette visite l'*omrah de la colline ; *car elle commence à partir d'une petite hauteur, qui est en face de la mosquée d'Aïchah, à la distance d'une portée de flèche, et près de la mosquée dont on attribue la construction à Aly*.

L'origine de cette visite vient de ce que Abd Allah, fils de Zobeïr, après avoir fini de bâtir la sainte ca'bah [868], sortit à pied et déchaussé, pour visiter les lieux saints. Il était accompagné par la population de La Mecque, et c'était le vingt-sept du mois de radjeb. Il parvint à la hauteur ci-dessus, et il commença de ce point les cérémonies de la visite sacrée. Il se dirigea par la pente de Hadjoûn vers le Ma'la, par où entrèrent les musulmans le jour de la conquête de La Mecque. Cette visite est devenue pour les Mecquois une coutume qui est encore en vigueur.

La journée d'Abd Allah est fort célèbre, car il distribua ce jour-là beaucoup de victimes à immoler ; les chérifs de La Mecque et les personnages opulents firent de même. Ils passèrent ensuite plusieurs jours à manger et à distribuer des aliments, afin de rendre grâce au Dieu très haut de l'assistance qu'il leur avait accordée pour la réédification de son noble temple, dans l'état où il se trouvait du temps d'Abraham. Mais, lorsque Ibn Zobeïr eut été tué, Haddjâdj détruisit la ca'bah, et il la rétablit telle qu'elle était sous les Koreichites [869]. Ceux-ci l'avaient

---

867 « L'umra comprend deux séries de cérémonies, le tawaf, ou tournées autour de la Ka'ba, et le sa'y, course entre al-Safa et al-Marwa ; elle est précédée des mêmes rites de sacralisation que le hadj, c'est-à-dire de l'ihram, et le fidèle est désacralisé par un rite de sacrifice de la chevelure » (*Le Pèlerinage*...).

868 La Ka'ba, endommagée pendant le siège de La Mecque par les forces syriennes en 683, fut reconstruite, mais Abdallah bin Djubair, en se conformant à un hadith célèbre de Aïcha, restitua à la Maison Sainte la forme qu'elle avait du temps d'Abraham en réincorporant le hidjr.

869 Reconstruite en 693 sur le plan de sa reconstruction de 590.

faite très petite, et l’envoyé de Dieu n’y changea rien, par égard pour le peu de temps qui s’était écoulé depuis leur conversion à l’islamisme. Plus tard, le khalife Abou Dja’far almansoûr voulut rétablir la ca’bah dans l’état où l’avait laissée Ibn Zobeïr. Ce fut p337 Mâlic (que Dieu ait pitié de lui !) qui l’en empêcha, en lui disant : « Ô commandeur des croyants ! ne fais pas de la maison sainte un jouet pour les rois ; car, toutes les fois que l’un d’eux désirera la changer, il le fera aussi. » Alors le khalife la laissa comme elle était, afin de ne pas fournir un pareil prétexte.

Les habitants des contrées limitrophes de La Mecque, comme les Badjîlah, les Zahrân, et les Ghâmid [870], s’empressent d’assister au petit pèlerinage de radjab ; *et ils apportent à La Mecque des céréales, du beurre fondu, du miel, de l’huile d’olive, des raisins secs et des amandes. Alors les prix des denrées baissent à La Mecque, la vie des habitants devient aisée et le bien-être général. Sans les gens de ces cantons, les Mecquois se trouveraient dans des conditions d’existence fort pénibles : et l’on assure que, lorsque les premiers restent dans leur pays, et n’apportent pas ces provisions, leur propre sol devient stérile, et la mortalité sévit parmi leurs bestiaux. Au contraire, quand ils conduisent des denrées à La Mecque, leur terrain est fertile, la bénédiction divine se manifeste dans leur pays, et leurs troupeaux prospèrent. Au moment de partir avec ces provisions, si la paresse les retient, leurs femmes s’assemblent et les forcent à se mettre en route. Tout cela est un effet des bontés du Dieu suprême, et de sa sollicitude pour sa ville sûre. Le haut pays,* qu’habitent les Badjîlah, les Zahrân, les Ghâmid et d’autres tribus [871], *est très fertile, abondant en raisin et riche en grains. Ses habitants s’expriment avec facilité ; ils sont loyaux et bons croyants. Quand ils font les tournées de la ca’bah, ils se jettent sur elle avec empressement, pour se mettre sous la protection de son voisinage et s’attacher à ses rideaux ; et ils adressent à Dieu de telles invocations que les cours en sont émus et que les yeux les moins* p338 *sensibles pleurent. On voit la foule qui les entoure les mains étendues, pleine de foi dans leurs prières. Personne ne peut ac-*

[870] Tribus de l’Arabie du Sud occupant le terrain au sud et au sud-est de La Mecque.

[871] C’est le pays qui va de l’est de La Mecque jusqu’au Nadjran aux frontières du Yémen.

complir les tournées avec eux, ni toucher la pierre noire, à cause de leur grand empressement dans tout cela. Ils sont courageux, forts, et habillés de peaux de bêtes. Lorsqu'ils approchent de La Mecque, les Arabes qui se trouvent sur leur passage craignent leur arrivée, et évitent de les attaquer ; mais tous les pèlerins qui ont fait route avec ces gens se sont félicités de leur société. On dit que le Prophète a fait mention d'eux, et leur a décerné un bel éloge en ces termes : « Enseignez-leur la prière, et ils vous enseigneront l'invocation à Dieu. » Il suffit à leur gloire d'avoir été compris dans cette expression générale de Mahomet : « La foi et la sagesse sont originaires du Yaman. »

On raconte qu'Abd Allah, fils d'Omar [872], attendait le moment où ils faisaient leurs tournées, et qu'il se joignait à eux pour se sanctifier par leurs prières. Toute leur histoire est merveilleuse, et l'on rapporte dans une tradition ces paroles de Mahomet : « Empressez-vous de les accompagner dans les tournées ; car la miséricorde divine tombe sur eux à l'instar d'une pluie bienfaisante. »

DE LA COUTUME QU'ILS OBSERVENT DANS LA NUIT DU QUATORZE AU QUINZE DU MOIS DE CHA'BÂN

Cette nuit est une des nuits vénérées chez les Mecquois, qui s'empressent de l'employer en œuvres pies : comme les processions autour de la ca'bah, la prière, soit en commun, soit isolément, et la visite des saints lieux. Des réunions se forment dans la sainte mosquée, et chacune est présidée par un imâm. Ils allument des lanternes, des lampes et des fanaux ; et la clarté de la lune s'ajoutant à tout ceci, la terre et le ciel resplendissent de lumière. Ils font des prières de cent p339 génuflexions, et après chacune de celles-ci ils récitent la première soûrate du Coran, ainsi que celle de la Sincérité [873], en les répétant dix fois. Quelques personnes prient en particulier dans le hidjr, d'autres font les processions autour du temple illustre, et d'autres, enfin, sont occupées à visiter les saints lieux.

[872] Voir n. 43 ci-dessus.
[873] La sourate de al-Fatiha, appelée « la mère du Livre », et la sourate CXII.

DE LEUR COUTUME DANS LE MOIS DE RAMADHÂN TRÈS VÉNÉRÉ

Aussitôt que la lune de ramadhân se montre, on bat les tambours et les timbales chez l'émir de La Mecque, et la sainte mosquée présente un aspect pompeux, *à cause du renouvellement des nattes, et de l'augmentation des bougies et des lanternes. Aussi resplendit-elle de lumière et brille-t-elle de beauté et d'éclat. Les imâms se divisent en différentes troupes, à savoir : les châfeïtes, les hanéfites, les hanbalites et les zeïdites. Quant aux mâlikites, ils se réunissent près de quatre lecteurs, ils font tour à tour la lecture, et allument les cierges. Il ne reste pas dans toute la mosquée ni un coin ni un endroit quelconque où l'on ne trouve un lecteur priant avec une assemblée. Le temple résonne des voix des lecteurs, les âmes s'attendrissent, les cœurs s'émeuvent et les yeux répandent des larmes. Quelques personnes se contentent de faire les tournées, ou de prier seules dans le hidjr. Les imâms châfeïtes sont les plus zélés de tous. Ils ont pour coutume d'accomplir d'abord la prière usitée dans les nuits du ramadhân* [874], *laquelle consiste en vingt rec'ahs. Après cela, l'imâm fait des tournées avec son troupeau, et lorsqu'il a terminé sept fois le tour de la ca'bah on frappe la farka'ah. (Nous avons déjà dit que celle-ci est portée, le vendredi, devant le prédicateur.) C'est là un signal du retour à la prière. Il fait alors une* p340 *prière de deux génuflexions ; puis il accomplit sept autres tournées, et il continue ainsi, jusqu'à ce qu'il ait complété le nombre de vingt nouvelles rec'ahs. Ensuite ils font les prières appelées* chaf' et ouitr [875], et se retirent. *Les autres imâms n'ajoutent absolument rien aux cérémonies usuelles.*

Lorsque le montent arrive de prendre le repas qui précède l'aurore [876], le moueddhin du Zamzam observe cet instant du haut du minaret situé à l'angle oriental du temple [877]. Il se lève alors, invitant, avertissant et engageant les fidèles à faire ce repas. Tous les crieurs sont postés sur les autres minarets, et lorsque l'un d'eux parle, son voisin lui répond. On place au sommet de chaque tour une solive à

---

[874] Les prières de *tarawih*.

[875] Deux raq'as supplémentaires, suivis par un troisième prescrit ou recommandé selon les écoles après le tarawih.

[876] *Sahur*, le repas d'avant le début du jeûne.

[877] Ibn Djubair ajoute : « parce qu'il est le plus proche de la demeure de l'émir ».

l’extrémité de laquelle est adapté transversalement un bâton, où l’on suspend deux lanternes de verre allumées et d’une grande dimension. Quand la première lueur de l’aurore apparaît, et qu’on a averti à plusieurs reprises de cesser le repas, les deux fanaux sont descendus, et les crieurs commencent à faire l’appel à la prière, en se répondant l’un à l’autre. Les maisons de La Mecque (que Dieu l’ennoblisse !) ont toutes des terrasses, de façon que celui dont l’habitation est trop éloignée pour qu’il puisse entendre l’appel à la prière aperçoit néanmoins les deux lanternes susdites. Il continue son repas de la fin de la nuit jusqu’au moment où il ne voit plus les deux lanternes, et alors il cesse immédiatement de manger.

Dans toutes les nuits impaires des dix derniers jours du mois de ramadhân [878], on complète la lecture du Coran, et le kâdhi, les docteurs et les grands y assistent. Celui qui la termine est un fils de quelque notable habitant de La Mecque. Lorsqu’il a fini, on dresse pour lui p341 une chaire ornée de soie, on allume des bougies et il prêche. Après cela son père invite les assistants à se rendre chez lui et leur sert des mets abondants et des sucreries. C’est ainsi qu’ils agissent dans ces nuits impaires, dont la plus magnifique est chez eux celle du vingt-sept. La pompe usitée dans celle-ci dépasse celle des autres nuits. En effet, on y achève le Coran vénéré, derrière la noble station, et l’on dresse en face du hathîm des châfeïtes de grandes poutres qui se joignent à lui, et en travers desquelles on adapte de longues planches. On forme ainsi trois étages sur lesquels sont des bougies et des lanternes de verre, et peu s’en faut que la splendeur de ces lumières n’offusque la vue. L’imâm s’avance, et fait la prière de la nuit close. Il commence ensuite à lire la soûrate du Destin [879], car c’est le point où les imâms étaient parvenus dans leur lecture, la nuit précédente. Dans ce moment, tous les imâms cessent la prière térâouîh, par respect pour l’achèvement du Coran dans le makâm ; ils y assistent et se sanctifient de la sorte. L’imâm finit en inclinant la tête quatre fois ; puis il se lève et prêche, tourné vers le makâm, après quoi les imâms retournent à leurs prières, et la réunion se sépare. Enfin, la lecture totale du Coran se termine la nuit du vingt-neuf, dans la station mâlikite. C’est un

[878] Ces nuits culminent dans la *lailat al-qadr* (la nuit de la destinée).
[879] Sourate XCVII.

spectacle modeste, pur de toute ostentation et respectable. On achève le Coran et on fait un sermon.

DE LA COUTUME QU'OBSERVENT LES MECQUOIS DANS LE MOIS DE CHAWWÂL

Dans ce mois, qui ouvre les quatre mois célèbres consacrés au pèlerinage, les habitants de La Mecque allument des lanternes, ainsi que des lampes et des bougies, la première nuit, à peu près comme ils font la vingt-septième nuit du ramadhân. On place des lumières dans toutes les parties des minarets ; on illumine tout le toit p342 de la mosquée sainte, ainsi que celui de la mosquée qui se trouve au sommet d'Abou Kobeïs. Les moueddhins passent toute cette nuit à prononcer le tahlîl, le tacbîr et le tasbîh [880]. La population se partage en ceux qui font les processions autour de la ca'bah, ou qui prient, ou qui mentionnent le nom de Dieu, ou qui invoquent le secours divin. Après avoir fait la prière de l'aurore, ils commencent les préparatifs de la fête ; ils revêtent leurs plus beaux habits, et accourent dans le noble temple pour y prendre place. Ils y font la prière de la fête [881], car il n'existe point de lieu plus méritoire que celui-ci. Les premiers qui se rendent au matin dans la mosquée, ce sont les Benou Cheybah. Ils ouvrent la porte de la sainte ca'bah, et leur chef s'assied sur le seuil, tandis que les autres se tiennent devant lui. Ils attendent l'arrivée de l'émir de La Mecque, et vont à sa rencontre. Celui-ci fait sept fois le tour de la ca'bah, tandis que le crieur du Zamzam est placé sur la terrasse de la coupole du même nom, et que, suivant son habitude, il prononce à haute voix l'éloge de l'émir, et prie pour lui et pour son frère, de la manière déjà mentionnée. Après cela, le prédicateur arrive, ayant de chaque côté une bannière noire, et devant lui la farca'ah ; il est habillé de noir. Il prie d'abord derrière l'illustre station ; puis il monte sur la chaire, et fait un sermon éloquent : après quoi, les assistants vont l'un vers l'autre, se saluant, se donnant la main et se demandant mutuellement le pardon de leurs fautes. Ils se dirigent ensuite vers la noble ca'bah, où ils entrent par bandes ; puis ils se rendent au cimetière de la porte

[880] La répétition respective des formules : « Il n'y a d'autre dieu que Dieu », « Dieu est le plus grand » et « Que Dieu soit magnifié ».

[881] Au lieu de la faire dans un musalla comme dans les autres villes.

d'Alma'la, afin de se sanctifier par la visite des compagnons de Mahomet et des illustres anciens qui y sont enterrés ; enfin, ils se séparent. p343

INTERDICTION DE LA CA'BAH

Le vingt-septième jour du mois de dhou'lka'dah, on relève les rideaux de l'illustre ca'bah à la hauteur d'environ une brasse et demie, et cela sur ses quatre faces, afin de garantir ces voiles contre les mains qui voudraient les mettre au pillage. On appelle cela l'interdiction de la ca'bah ; et c'est un jour qui réunit un grand concours d'assistants dans le noble temple. A partir de ce moment, on n'ouvre plus la sainte ca'bah qu'après l'accomplissement de la station d'Arafah (douze jours plus tard).

DES CÉRÉMONIES ET DES ACTES DU PÈLERINAGE

Le premier jour du mois de dhou'lhiddjah, on bat les tambours et les timbales au moment des prières, de même qu'au matin et au soir, comme un signal de la solennité bénie, de l'entrée des pèlerins à La Mecque. On continue ainsi tous les jours, jusqu'à celui de l'ascension à Arafat [882]. Le septième du même mois, le prédicateur fait un sermon éloquent, aussitôt après la prière de midi, par lequel il enseigne au peuple les cérémonies du pèlerinage et tout ce qui regarde la journée de la station. Le huitième jour [883], la population sort de bonne heure et monte à Mina [884]. Les émirs de l'Égypte, p344 de la Syrie et de l'Irak,

[882] Ibn Battûta utilise les deux formes du mot, Arafah et Arafât, mais la première semble indiquer la « montagne de la Miséricorde » elle-même et la deuxième la plaine se trouvant au sud-ouest de celle-ci.

[883] « Dès le matin du 8, les pèlerins quittent La Mecque pour gagner Mina, où, à l'imitation du Prophète, ils devraient faire toutes les prières du 8, passer la nuit et faire la subh du 9. Mais cette sunna n'est observée que par un petit nombre de pèlerins » (*Le Pèlerinage*...).

[884] « Mina s'étend dans une vallée étroite qui, du côté de Muzdalifa, se termine au Wadi Muhassir ; c'est un village consistant en deux longues rangées de maisons, bordant la grande voie qui traverse le val d'ouest en est. Ces constructions qui appartiennent aux chérifs et aux riches habitants de La Mecque sont louées, pour les jours du hadj, à des pèlerins aisés qui évitent ainsi de camper avec la foule pendant les jours rituels du séjour à Mina » (*Le Pèlerinage*...).

de même que les savants, passent cette nuit-là à Mina. Un combat d'amour-propre et une lutte de gloire s'engagent entre les Égyptiens, les Syriens et les Irâkiens, en ce qui concerne l'illumination des bougies ; mais la prééminence est toujours du côté des Syriens. Le neuvième jour, ils se dirigent, après la prière de l'aurore, de Mina vers Arafah, et dans leur chemin ils passent par la vallée Mohassir, qu'ils traversent rapidement, suivant l'usage [885]. Cette vallée constitue la limite entre Mozdalifah et Mina. Mozdalifah [886] est une vaste plaine entre deux montagnes ; et elle est entourée de citernes et de réservoirs, qui sont du nombre de ceux qu'a fait construire Zobeïdah, fille de Dja'far, fils d'Abou Dja'far almansoûr, et épouse du commandant des fidèles Hâroûn arrachîd. Il y a cinq milles de distance entre Mina et Arafah, et autant entre Mina et La Mecque. Arafah est aussi connue sous deux autres noms, savoir : Djam' et Almach'ar alharâm [887]. Arafât est une plaine très vaste, environnée de beaucoup de montagnes, et au bout de cette plaine se trouve la montagne de la Miséricorde. C'est là, et dans les endroits qui l'avoisinent, qu'a lieu la station [888]. Les p345 deux Alam [889] sont à un mille environ devant le mont de la Miséricorde, et ils constituent la limite entre le territoire libre et le territoire sacré. Près de ceux-ci, et dans le voisinage d'Arafah, est la vallée

[885] Sunna ; la pratique traditionnelle établie d'après les gestes et les actions du Prophète.

[886] « Mozdalifa est un ancien sanctuaire anté-islamique limité à son extrémité vers Mina, par une région étrangère, le Batn Muhassir » (*Le Pèlerinage*...).

[887] Ici il y a une erreur due à une mauvaise interprétation d'Ibn Djubair. Le Mash'ar al-Haram (le lieu saint des cérémonies) est le sanctuaire anté-islamique de Mozdalifa dédié au dieu du tonnerre Quza. Une mosquée a été construite près de l'ancienne tour où était allumé le feu sacré, et la pratique des illuminations pendant le pèlerinage fut transférée en ce lieu. Le nom de Djam (Assemblée) a été ensuite étendu à l'ensemble de l'espace situé entre Mina et Arafat.

[888] « Les pèlerins se réunissent à Arafat au matin du 9 pour se préparer à célébrer dans l'après-midi la cérémonie culminante et essentielle du hadj, le wuquf (station). C'est le rite ancien de tous les cultes sémitiques : le fidèle reste debout devant la divinité, puis s'éloigne d'une marche rapide et se rend à un autre sanctuaire » (*Le Pèlerinage*...).

[889] « El Alamaïn, deux piliers construits de main d'homme, hauts de cinq mètres et larges de trois, qui indiquent la limite ouest du territoire de Arafat. Au-delà des "deux marques" finit le territoire sacré, le haram, et commence la plaine de Arafa » (*Le Pèlerinage*...).

d'Arnah, que le Prophète a ordonné de laisser de côté [890]. Il faut l'éviter, et il faut aussi se garder d'un retour précipité [891] à La Mecque avant le plein coucher du soleil. Or les chameliers pressent souvent beaucoup d'individus, en leur faisant craindre la foule au moment du retour, et les font avancer, jusqu'à ce qu'ils les amènent dans ladite vallée d'Arnah ; par suite de quoi leur pèlerinage est manqué. La montagne de la Miséricorde, citée plus haut, s'élève au milieu de la plaine de Djam [892], elle est isolée des autres montagnes et formée par des pierres séparées l'une de l'autre. Sur sa cime existe un dôme attribué à Oumm Salamah [893], au milieu duquel se trouve une mosquée où les gens accourent à l'envi pour prier. Une vaste terrasse l'entoure, qui domine la plaine d'Arafât. Au sud de la mosquée est un mur, où sont pratiqués des oratoires pour les fidèles. Au bas de la montagne, à la gauche de celui qui est tourné vers la ca'bah, se voit une maison de construction antique, qui est attribuée à Adam, et à sa gauche sont les rochers près desquels se tenait le Prophète ; tout autour sont des citernes et des bassins pour recevoir l'eau. Dans ces environs est aussi le lieu où se tient l'imâm, où il prêche et célèbre le jour de fête, entre la prière de midi et celle de trois heures. A la gauche des deux Alam, toujours pour celui qui regarde la ca'bah, est la vallée de l'Arâc, où se voit cet p346 arbuste, l'arâc vert, qui s'étend au loin dans le sol. Quand arrive le moment du retour à La Mecque, l'imâm mâlikite fait signe avec sa main, descend de son poste, et la foule se précipite tout d'un coup pour revenir à La Mecque ; de manière que la terre en tremble et les montagnes en sont ébranlées. Oh ! quelle noble station, quel illustre lieu d'assemblée ! Les âmes en espèrent d'heureuses suites, et les désirs se dirigent vers les dons de la miséricorde divine. Puisse Dieu nous mettre au nombre de ceux qu'il a distingués en ce jour par son approbation !

---

890 « Arafat tout entier et mawqif [lieu où on fait le wuquf], mais écartez-vous du fonds de Urana [Arnah], car celui qui y ferait le wuquf, son hadj ne serait pas valable » (hadith).

891 Le « retour précipité » est l'*ifada* décrit plus loin.

892 Arafa.

893 Une des épouses de Muhammad

Ma première station a eu lieu le jeudi, dans l'année vingt-six [894], L'émir de la caravane de l'Égypte était alors Arghoûn, le porte-encrier [895], lieutenant du roi Annâcir. La fille de ce roi avait fait le pèlerinage cette année-là, et elle était femme d'Abou Becr, fils dudit Arghoûn. La femme du roi Annâcir avait aussi fait le pèlerinage cette même année ; son nom était Alkhondah et elle était fille du grand sultan Mohammed Ouzbec [896], roi de Sérâ et de Khârezm. L'émir de la caravane syrienne était Seïf eddîn aldjoûbân [897]. Lors de la marche pour la rentrée à La Mecque, après le coucher du soleil, nous arrivâmes Mozdalifah, après le coucher de la dernière prière du soir ; et nous y fîmes les deux prières du coucher du soleil et du soir, toutes les deux à la fois, suivant le précepte de l'envoyé de Dieu [898]. Lorsque nous eûmes fait la prière de l'aurore à Mozdalifah, nous nous rendîmes au matin à Mina, après la p347 station [899] et l'invocation à Dieu dans Almach'ar alharâm. Mozdalifah tout entière est un lieu de station, excepté pourtant la vallée de Mohassir, où l'on pratique la marche précipitée, jusqu'à ce qu'on en soit sorti [900]. La plupart des gens se munissent à Mozdalifah de petits cailloux destinés à être jetés dans les *djamarâts* [901], et cela est préférable. D'autres, au contraire, les ra-

[894] Le 6 novembre 1326.

[895] Voir chap. 2, n. 141.

[896] Sultan mongol de la Horde d'Or régnant au sud de la Russie (1312-1341). Sa fille, mariée à Malik Nasir en 1320, divorça huit ans plus tard. La présence de ces personnages au pèlerinage de cette année est confirmée par d'autres sources.

[897] Voir n. 3 ci-dessus.

[898] « Le premier devoir du pèlerin qui arrive à Muzdalifa est d'y faire les deux prières du *maghreb* et de *icha* (correspondant au coucher du soleil et au tiers de la nuit), en les retardant jusqu'au temps rituel de la seconde » (*Le Pèlerinage*...).

[899] « Le wuquf de Mozdalifa est mentionné partout [...] mais il semble avoir presque disparu de la pratique actuelle » (*Le Pèlerinage*...).

[900] « Les hadiths ont décidé que le mawqif s'étend à tout le territoire de Muzdalifa entre les deux bornes qui le limitent du côté de Arafa et le batn Muhassir, le fond qui le sépare de Mina, comme le batn'Urana sépare Arafa de Mozdalifa » (*Le Pèlerinage*...).

[901] Rituel associé à la lapidation du diable par Abraham, mais certainement d'origine pré-islamique.

massent autour de la mosquée Alkhaïf [902], et la chose est ainsi laissée à la discrétion de chacun. *Arrivés à Mina, les pèlerins s'empressent de lancer les cailloux dans la djamrah du défilé* [903]. *Après cela, ils égorgent et sacrifient des chameaux et des brebis, ils se rasent la tête et ils peuvent user de toute chose, à l'exception des femmes et des parfums, dont ils doivent s'abstenir jusqu'à ce qu'ils aient accompli la procession du retour simultané* [904] *d'Arafah. Le jet des cailloux contre cette djamrah s'effectue le jour du sacrifice* [905], *au lever du soleil. La majeure partie des gens part ensuite pour ladite procession, après avoir sacrifié les victimes et s'être rasé la tête. Il y en a qui restent jusqu'au second jour, dans lequel, vers le déclin du soleil, ils jettent sept cailloux contre la première djamrah et autant contre* p348 *celle du milieu. Ils stationnent, pour invoquer Dieu, près de ces deux djamrahs se conformant ainsi à la conduite de Mahomet. Le troisième jour* [906], *ils descendent en hâte à La Mecque, après avoir lancé en tout quarante-neuf cailloux. Beaucoup d'entre eux restent le troisième jour, après celui des sacrifices, jusqu'à ce qu'ils aient lancé soixante et dix cailloux.*

DU VOILE DE LA CA'BAH

Le jour du sacrifice, la caravane de l'Égypte envoie dans l'illustre temple le voile de la noble ca'bah, qu'on place sur la terrasse de la maison sainte. Le troisième jour, après celui du sacrifice, les Benou Cheybah le descendent sur la noble ca'bah. C'est une étoffe de soie

---

[902] Ancien bâtiment transformé en mosquée et considéré par certains comme le tombeau d'Adam.

[903] « Le grand diable (*al-shaïtan al-kebir*), comme l'appelle le langage populaire, est un pilier de maçonnerie grossière d'environ 2,50 m de haut sur 80 cm de large, entouré d'une sorte de bassin, clos par une murette d'environ 1 mètre de haut ; le fidèle jette sept des petites pierres qu'il a ramassées à Muzdalifa » (*Le Pèlerinage*...).

[904] *Tawaf al-ifada*, retour à La Mecque et circuits autour de la Ka'ba qui terminent le pèlerinage le 10 du mois.

[905] Le 10 du dhu'l-hidja, qui est le premier jour du Grand Baïram (Id al-Adha).

[906] C'est-à-dire le 13 du mois. C'était l'ancien usage, mais la permission de réduire cette durée à deux jours se retrouve dans le Coran : « Celui qui se hâte en deux jours ne commet pas de péché et celui qui s'attarde ne commet pas de péché » (II, 203).

très noire, doublée en toile de lin. A sa partie supérieure il y a une broderie, où sont tracées avec des caractères blancs les paroles suivantes : *Dieu a fait de la ca'bah une maison sainte, comme station, etc.*, jusqu'à la fin du verset [907]. Sur ses autres côtés il y a aussi des broderies, où se trouvent tracés, en lettres de couleur blanche, des versets du Coran. Elle resplendit d'une vive lumière, qui brille sur le fond noir de l'étoffe. Lorsqu'elle a été attachée à la ca'bah, on en relève les pans pour les garantir des mains des fidèles.

C'est le roi Annâcir qui fournit le voile de la ca'bah vénérée et qui envoie tous les ans les honoraires du juge, du prédicateur, des imâms, des crieurs de la mosquée, des administrateurs, ainsi que le salaire des valets. Il pourvoit aussi annuellement aux besoins du temple illustre en ce qui regarde les bougies et l'huile. p349

Pendant les solennités que nous décrivons, on ouvre la noble ca'bah tous les jours, pour les habitants de l'Irâk, du Khorâçân, etc., qui sont arrivés avec la caravane babylonienne. Ceux-ci restent à La Mecque quatre jours après le départ des deux caravanes de l'Égypte et de la Syrie. Ils font alors de nombreuses aumônes aux personnes assidues dans le temple, etc. ; je les ai vus circuler autour du temple, pendant la nuit, et donner de l'argent et des étoffes à tous les modjâouirs et les Mecquois qu'ils y rencontraient. Ils agissaient de même envers ceux qui contemplaient l'illustre ca'bah. Souvent ils trouvaient un individu endormi ; alors ils plaçaient dans sa bouche de l'or et de l'argent jusqu'à ce qu'il se réveillât. Lorsque j'arrivai de l'Irâk avec eux, dans l'année vingt-huit [908], ils firent beaucoup d'actes de cette espèce. Ils répandirent tant d'aumônes que le prix de l'or baissa considérablement à La Mecque, et le change du mithkâl parvint à dix-huit dirhems d'argent [909], tout cela à cause de la grande quantité d'or qu'ils distribuèrent en aumônes. Dans cette année-ci, on mentionna sur la chaire et sur la coupole du Zamzam le nom d'Abou Sa'îd, roi de l'Irâk.

---

[907] Coran, V, 98.

[908] Il faudrait lire vingt-sept (727 c'est-à-dire 1327) ; voir plus loin p. 470.

[909] Le change normal était de 20 dirhams le mithqal.

DÉPART DE LA MECQUE ; QUE DIEU L'ENNOBLISSE !

Je quittai La Mecque à la fin du jour, le vingt de dhou'lhiddjah [910], en compagnie du commandant de la caravane de l'Irâk, Albahluwân [911] Mohammed alhaouïh, de Mossul. Il était chargé de conduire la caravane après la mort du cheïkh Chihâb eddîn Kalender, qui était un homme généreux, plein de mérite et fort p350 estimé par son sultan. Il se rasait la barbe et les sourcils, à la manière des kalenders. En quittant La Mecque, le susdit émir Albahluwân loua, pour me transporter jusqu'à Baghdad, une moitié de ces doubles litières en forme de paniers ; il en paya le prix de son argent et me reçut sous sa protection. La tournée d'adieu accomplie, nous partîmes pour Bathn Marr avec une foule d'habitants de l'Irâk, du Khorâçân, du Fars et autres Persans, qu'on pouvait dire innombrables. La terre en était agitée comme la mer l'est dans ses flots, et ils marchaient à l'instar d'un épais nuage. Celui qui quittait un moment la caravane pour quelque besoin, et qui n'avait pas un signe de ralliement qui l'aidât à reconnaître sa place, ne pouvait la retrouver, à cause de la multitude des gens de la troupe.

Il y avait pour les pauvres voyageurs d'abondants dépôts d'eau, où ils s'abreuvaient, des chameaux pour porter les vivres destinés à en faire des aumônes, ainsi que les médicaments, les sirops et le sucre pour ceux qui tomberaient malades. Quand la caravane campait, on préparait la nourriture dans de grandes chaudières de cuivre, nommées *Doçoût* [912], et l'on donnait à manger aux voyageurs pauvres, ainsi qu'à ceux qui n'avaient pas de provisions. Il y avait en outre dans la caravane bon nombre de chameaux pour servir au transport de tout individu qui se trouvait dans l'impuissance de marcher ; le tout provenant des aumônes et des générosités du sultan Abou Sa'îd.

Ibn Djozay ajoute ici : « Que Dieu honore ce noble surnom ! Quel rang admirable n'occupe-t-il pas dans la libéralité ! Considérez seulement notre maître, l'océan des générosités, celui qui a arboré l'étendard de la bienfaisance et qui est un modèle de gloire et de vertu. Je veux parler du commandeur des musulmans, Abou Sa'îd, fils de

---

[910] Le 17 novembre 1326.

[911] Le terme persan *pahlawan* signifiant héros, athlète était également appliqué aux adeptes du soufisme.

[912] Voir chap. 3, n. 170 ; mais ici il s'agit des chaudières et non de plats.

notre maître, l'exterminateur des infidèles, p351 le vengeur de l'islamisme, le commandant des musulmans, Abou Yoûcef ; que Dieu veuille sanctifier leurs âmes illustres et conserver le royaume à leur sainte postérité, jusqu'au jour du jugement ! »

Revenons au récit. Cette caravane offre des marchés abondants, des avantages considérables, et tous les genres d'aliments et de fruits. On y voyage aussi la nuit, et l'on allume des fanaux devant les files des chameaux et les litières. On aperçoit alors la contrée brillante de lumière et la nuit changée en un jour resplendissant.

Nous partîmes ensuite de Bathn Marr pour Osfân, puis pour Kholays. Après quatre autres étapes, nous campâmes à la vallée de Samc. Nous fîmes cinq autres marches, après quoi nous nous arrêtâmes à Bedr. On parcourait deux étapes par jour : l'une après l'aurore et l'autre le soir.

Nous quittâmes Bedr, et campâmes à Safrâ, où nous restâmes une journée pour nous reposer. De là à l'illustre Médine, il y a trois jours de marche. Nous partîmes et arrivâmes à Thaïbah, la ville de l'envoyé de Dieu ; que sa bénédiction et son salut soient sur lui ! Nous pûmes ainsi visiter une seconde fois le [tombeau du] Prophète. Notre séjour à Médine fut de six jours, et nous y fîmes provision d'eau pour une marche de trois journées.

Nous partîmes et campâmes la troisième nuit à la vallée d'Al'aroûs [913] ; nous y prîmes de l'eau, tirée de dépôts souterrains peu profonds : on n'a qu'à creuser la terre au-dessus d'eux, et on tire de l'eau de source très bonne à boire.

Nous partîmes de Wadi'l'aroûs et entrâmes dans le pays de Nedjd. C'est un vaste plateau qui s'étend aussi p352 loin que la vue. *Nous respirâmes son zéphir suave et odoriférant* [914], *et après quatre marches nous descendîmes près d'un dépôt d'eau appelé Al'oçaïlah* [915], *puis*

[913] La route du pèlerinage de Kufa au Hidjaz était connue sous le nom de Darb Zubaida, d'après le nom de la femme du calife Harun al-Rashid qui avait construit des réservoirs sur la route en y affectant des waqfs. Ibn Battûta reprend ici encore le texte d'Ibn Djubair. Le Wadi'l-Arus n'a pas pu être localisé.

[914] L'air vivifiant du désert est dû à la plus grande quantité d'ozone qu'il contient.

[915] Al-Usaila, à cent vingt-cinq kilomètres de Medina.

près d'un autre dit Nokrah [916]*. Ici il y a des restes de citernes qui ressemblent à de grands bassins. Nous arrivâmes plus tard à un dépôt d'eau nommé Alkâroûrah* [917]*. Ce sont des réservoirs pleins d'eau pluviale,* de ceux dont la construction est due à Zobaïdah, fille de Dja'far ; que Dieu ait pitié d'elle et la favorise ! *Cet endroit forme le milieu du territoire de Nedjd. C'est une région vaste ; l'air y est bon, le climat sain, le sol excellent, et elle est tempérée dans toutes les saisons. De Kâroûrah nous arrivâmes à Hâdjir* [918] *; il y a ici des réservoirs d'eau qui quelquefois sont à sec ; alors on creuse dans les puits et l'on a de l'eau. Après cela nous campâmes à Samîrah* [919] *; c'est un terrain creux, dans une plaine, où se trouve une sorte de château habité. Son eau est abondante et contenue dans des puits ; mais elle est saumâtre. Les Arabes des environs y apportent des moutons, du beurre fondu et du lait, qu'ils vendent aux pèlerins, en échange de vêtements en coton écru, et nullement en échange de tout autre objet. Nous marchâmes ensuite, puis fîmes halte à la montagne percée* [920]*. Elle se trouve sur un terrain désert, et à sa cime il existe une ouverture profonde que les vents traversent. De là nous partîmes pour la vallée Alcoroûch, qui manque d'eau. Nous voyageâmes la nuit, et parvînmes le matin* p353 *au château de Faïd* [921]*. Il est grand et situé sur un vaste plateau ; un mur l'entoure et il a près de lui un faubourg. Ses habitants sont des Arabes, qui gagnent leur vie avec les pèlerins, en vendant et en trafiquant. C'est ici que les pèlerins déposent une partie de leurs provisions, lors de leur passage de l'Irâk à La Mecque, et ils les retrouvent à leur retour. Ce point est à moitié route de La Mecque à Baghdad : de Faïd à Coûfah, il y a la distance de douze jours de marche, par un chemin bien uni, où l'on trouve de l'eau dans les réservoirs. Les pèlerins ont l'habitude d'entrer à Faïd en ordre de bataille et avec l'appareil de la guerre, afin d'effrayer les Arabes qui s'y trouvent réunis et de couper court à leur avidité à l'égard de la caravane*. Nous y rencontrâmes les deux émirs des Arabes, qui étaient

[916] L'actuel Nuqrah. Ibn Djubair dit : « des puits et des citernes ».
[917] Généralement connu sous le nom d'al-Qarawra, quinze kilomètres avant la prochaine étape.
[918] Sur le Wadi Rumma, à cent trente kilomètres au sud-ouest de Fayd.
[919] L'actuelle Samirah, à une quarantaine de kilomètres au nord-est de Hadjir.
[920] Al-Makhruqa, à quarante kilomètres au sud-ouest de Fayd.
[921] Ancien carrefour important du Nedjd, remplacé au XIX^e siècle par Ha'il.

Fayyâdh et Hiyâr [922], tous les deux fils de l'émir Mohannâ, fils d'Iça. Ils étaient accompagnés d'une quantité innombrable de cavaliers et de fantassins arabes. Ils montrèrent de la vigilance et le désir de protéger les pèlerins et les bagages. *Les Arabes amenèrent des chameaux et des moutons, et les gens de la caravane leur achetèrent ce qu'ils purent*.

Nous partîmes ensuite et allâmes camper à Adjfour [923]. Ce lieu doit sa célébrité aux deux amants Djamîl et Bothaïnah [924]. Nous poursuivîmes notre route, et après avoir campé dans le désert, nous voyageâmes la nuit et fîmes halte à Zaroûd[925]. C'est un lieu plat, où se trouvent des sables répandus. On y voit de petites maisons, entourées d'une enceinte, à l'instar d'un château, et des puits dont l'eau n'est pas douce. p354 Nous descendîmes ensuite à Tha'labiyah [926], qui possède un château en ruines, vis-à-vis lequel se voit une immense citerne, où l'on descend par un escalier. Elle contient assez d'eau de pluie pour toute la caravane. Beaucoup d'Arabes se rassemblent ici et vendent des chameaux, des moutons, du beurre fondu et du lait. D'ici à Coûfah, la distance est de trois marches [927]. Nous reprîmes notre route et nous campâmes à l'étang du Lapidé [928]. Ce nom vient d'un tombeau qui est sur le chemin, et près duquel se voit un monceau considérable de pierres. Tout individu qui passe par là en lance contre lui. On dit que ce lapidé était un râfidhite [929] qui partit avec la caravane pour le pèlerinage de La Mecque. Une querelle s'éleva entre lui et des Turcs sunnites. Il proféra des injures contre un des compagnons de Mahomet, et il fut tué à coups de pierres. Il y a dans ce lieu beaucoup de tentes appartenant à des Arabes ; ceux-ci vont trouver la caravane avec du beurre fondu, du lait, etc. On y voit aussi un grand ré-

[922] Les noms sont cités dans les biographies. Fayyad est mort en 1360.

[923] L'actuel al-Adjfar, à l'époque bourg bien peuplé.

[924] Le poète Djamil, de la tribu de Udhra, fut le créateur d'un type de poésie romantique appelée *udhrite*. La plupart de ses vers sont adressés à sa bien-aimée Buthaina.

[925] A trente kilomètres d'Adjfur.

[926] A soixante kilomètres de Zaroud.

[927] Ibn Djubair dit : « De cette localité jusqu'à Kufa, il ne restait plus que trois aiguades qui pussent satisfaire aux besoins de la caravane. » Ibn Battûta a interprété les points d'alimentation en eau comme étapes.

[928] Birqat al-Mardjun.

[929] Voir chap. 3, n. 57.

servoir qui fournit de l’eau à tous les pèlerins. C’est un de ceux qu’a fait bâtir Zobaïdah ; que Dieu ait compassion d’elle ! Toutes les citernes, tous les bassins ou les puits qui existent sur cette route, entre La Mecque et Baghdad, sont des monuments de la générosité de Zobaïdah ; que Dieu la récompense et lui en paye le prix ! Sans sa sollicitude pour ce chemin, personne ne l’aurait suivi.

Nous continuâmes notre voyage et nous nous reposâmes à un lieu nommé Machkoûk [930]. Il possède deux réservoirs contenant de l’eau douce et claire. Les gens de la caravane répandirent celle qui leur restait, pour p355 faire provision de celle-ci. Après cela nous partîmes et campâmes ensuite dans un endroit appelé Ténânîr ; il y a ici une citerne pleine d’eau. Nous quittâmes ce lieu pendant la nuit, et passâmes après le lever du soleil à Zommâlah [931]. C’est un bourg bien peuplé, où il y a un château appartenant aux Arabes, deux citernes pour conserver l’eau et beaucoup de puits. C’est un des abreuvoirs de cette route. Nous marchâmes de nouveau, et fîmes halte aux deux Haïtham [932], où il y a deux réservoirs d’eau. Après cela nous continuâmes notre route, et nous campâmes au bas du défilé nommé le défilé de Satan [933] ; nous le gravîmes le second jour. C’est le seul chemin montagneux qui existe sur cette route, et encore il n’est ni difficile ni long. Nous arrivâmes ensuite à un lieu nommé Wâkiçab [934], où il y a un grand château et des citernes. Il est habité par des Arabes et c’est le dernier abreuvoir de ce chemin. En effet, passé celui-ci jusqu’à Coûfah, il n’y en a point d’autre célèbre, si ce n’est les abreuvoirs de l’eau de l’Euphrate. Dans ce lieu, beaucoup d’habitants de Coûfah viennent à la rencontre des pèlerins. Ils apportent de la farine, du pain, des dattes et autres fruits, et les gens échangent des félicitations amicales. Nous campâmes ensuite à Laourah [935], où il y a un grand réservoir d’eau ; puis dans un lieu nommé les Mosquées [936], où il y a trois citer-

[930] Ibn Djubair l’appelle al-Shaquq (la Brèche).
[931] Zubala, l’actuel Birkat Zubalah.
[932] L’actuel al-Gaw al-Haitam.
[933] Aqabat al-Shaitan, à quarante kilomètres de l’étape précédente.
[934] L’actuel Waqisah, à l’époque centre important.
[935] Vingt-cinq kilomètres au nord-est de Waqisah.
[936] Al-Musaijid (la Petite Mosquée). Ibn Djubair substitue à cette étape « une place contenant des ruines, appelée al-Qar’a ».

nes ; et après cela, dans un endroit appelé la Tour des Cornes [937]. C'est une tour située dans p356 une plaine déserte, très élevée et revêtue de cornes de gazelles. Il n'y a autour d'elle aucune habitation. Nous campâmes ensuite dans un lieu nommé 'Odhaïb [938] ; c'est une vallée fertile qu'avoisinent des habitations, et qu'entoure une riche campagne, laquelle offre un vaste champ pour la vue. Nous arrivâmes à Kâdiciyyah [939], où se livra le combat célèbre contre les Persans, dans lequel Dieu fit triompher la religion musulmane et humilia les Mages, adorateurs du feu. A dater de ce moment, ils ne purent plus se relever, et Dieu les a détruits complètement. Le chef des musulmans était alors Sa'd, fils d'Abou Wakkas, et Kâdiciyyah était une grande ville lorsque ce général en fit la conquête. Elle fut ruinée, et il n'en reste actuellement que l'équivalent d'un bourg considérable, où se trouvent des lieux plantés de palmiers et des abreuvoirs alimentés par l'eau de l'Euphrate.

Retour à la Table des Matières

937 « Elle est en briques qui s'enchevêtrent en figures géométriques à huit et quatre côtés, selon de fort beaux dessins. Le plus extraordinaire, c'est qu'elle est toute couverte de cornes de gazelles qui y sont plantées de façon à lui donner l'aspect du dos d'un hérisson » (IBN DJUBAIR).

938 La frontière de l'Irak au Moyen Age.

939 « Qadisiya est une petite ville à la lisière du désert, pourvue de palmiers et d'eaux courantes, où l'on récolte à profusion du trèfle, ainsi que de la luzerne, qui sert de fourrage aux chameaux des pèlerins et des voyageurs » (IBN HAUQAL). Lieu de la célèbre bataille de Qadisiya, laquelle ouvrit le chemin de la Perse aux Arabes en 637.

5. L'Irak et la Perse

Retour à la Table des Matières

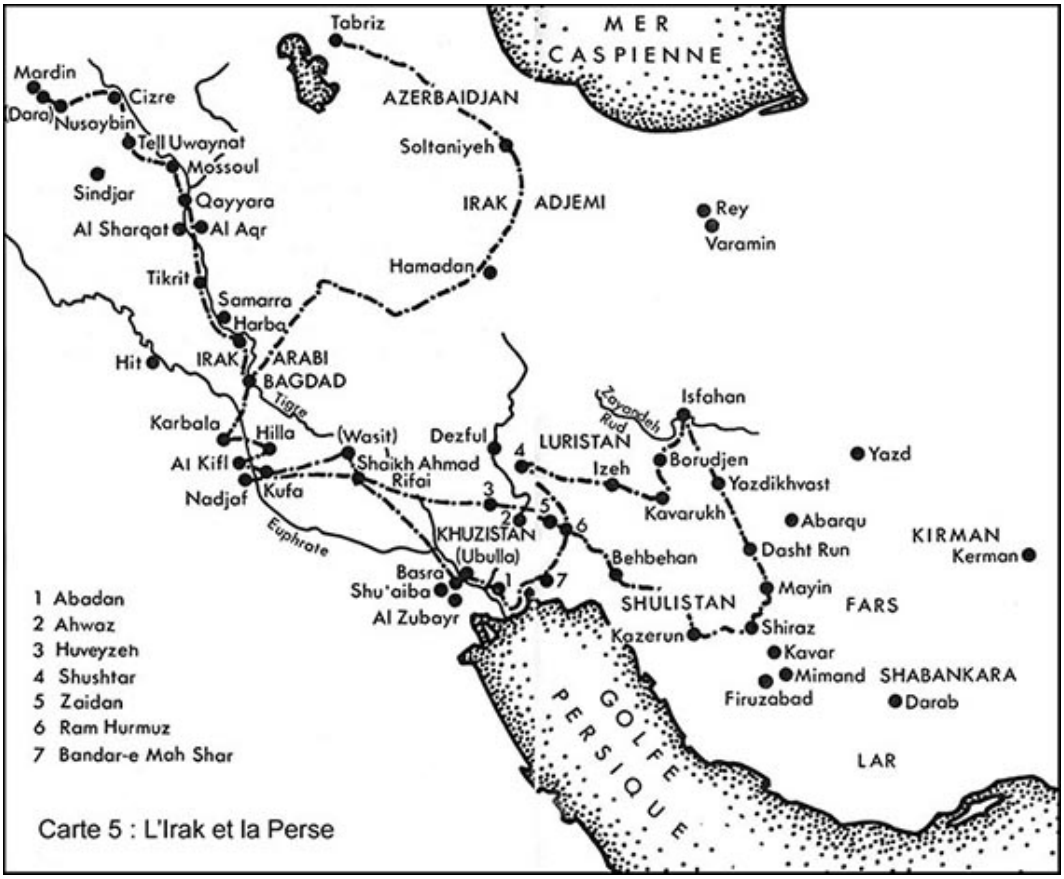
Nous quittâmes Kâdiciyyah, et descendîmes à la ville de Mechhed Aly [940], fils d'Abou Thâlib, située dans la contrée dite Annedjef. La ville est belle, bâtie sur un emplacement vaste et rocailleux ; c'est une des plus jolies de l'Irâk, des plus peuplées et des mieux bâties. Elle possède de beaux et élégants marchés. Nous entrâmes par la porte d'Alhadhrah [941], nous dirigeant vers le marché des vendeurs de légumes, des cuisiniers et des boulangers, ensuite vers le marché aux fruits, puis vers celui des tailleurs et le bazar, et enfin vers le marché des droguistes. Nous visitâmes ensuite la porte d'Alhadhrah, où se trouve le tombeau qu'on croit être celui d'Aly [942], sur qui soit le salut ! Vis-à-vis se voient les collèges, les zâouïahs et les couvents, construits dans le style le plus magnifique. Leurs murailles sont revêtues avec cette sorte de faïence appelée *kâchâny*, et qui ressemble à notre *zélîdj* [943] ; mais la couleur est plus brillante et la peinture plus belle que chez nous. p361

[940] Le « Mausolée d'Ali ». Ali, le quatrième calife, élu en 656, fut assassiné par un fanatique à Kufa en 661. La ville est l'actuelle Nadjaf.

[941] Porte de la Présence.

[942] Les précautions d'Ibn Battûta sont justifiées, puisque les sources historiques ne sont pas catégoriques sur l'emplacement du tombeau.

[943] 4. Kachani : de Kachan, ville de l'Iran célèbre comme centre de fabrication de tuiles émaillées. Le terme maghrébin correspondant, zelidj, *vient* de l'espagnol *azulejo*, lui-même du persan *lazward* (lapis-lazuli).



DU MAUSOLÉE ET DES TOMBEAUX QU'IL RENFERME

On entre par la porte d'Alhadhrah dans un grand collège, habité par les étudiants et les soûfis de la secte d'Aly. Tous ceux qui s'y rendent reçoivent, pendant trois jours, du pain, de la viande et des dattes deux fois dans la journée. De ce collège on va à la porte de la chapelle, où se tiennent les chambellans, les chefs et les eunuques. Lorsqu'un visiteur arrive, l'un d'eux, quelquefois même tous, se lèvent et vont à sa rencontre, et cela en raison de son rang. Ils se tiennent avec lui sur le seuil et demandent la permission de l'introduire, en disant : « Avec votre permission, ô prince des croyants, ce faible mortel demande à entrer dans le sublime mausolée, si vous y consentez ; sinon, il s'en retournera ; et s'il n'est pas digne d'une telle faveur, certes, vous êtes un esprit généreux et tutélaire. » Cela dit, ils lui ordonnent de baiser le seuil, qui est en argent, ainsi que les deux poteaux ou montants de la porte. Il entre ensuite dans la chapelle, dont le pavé est couvert de différentes sortes de tapis de soie, etc. On y voit des lampes d'or et

d’argent, tant grandes que petites. Au milieu de la coupole il existe une estrade carrée couverte en bois, sur lequel sont des plaques d’or ciselées, artistement travaillées et fixées avec des clous d’argent. Elles masquent complètement le bois, de sorte qu’on n’en découvre aucune portion. La hauteur de l’estrade n’atteint pas la taille d’un homme ordinaire, et sur elle sont trois tombeaux, dont l’un est censé être celui d’Adam, l’autre celui de Noé, et le troisième le sépulcre d’Aly. Entre ces tombes se trouvent des bassins d’or et d’argent qui contiennent de l’eau de rose, du musc et différentes sortes de parfum. Le visiteur y plonge la main et s’en oint le visage pour se sanctifier. La coupole a une autre porte dont le seuil est aussi d’argent, et qui a des rideaux de soie de couleur.Elle conduit à une mosquée recouverte de beaux tapis, et dont les murs et le plafond sont tendus de rideaux de soie. Les portes sont au nombre de quatre, dont le seuil est d’argent, et elles sont garnies p362 également de rideaux de soie. Les habitants de cette ville sont tous de la secte d’Aly, et le mausolée que nous avons décrit a opéré des miracles nombreux, lesquels font croire fermement à ces gens qu’il contient le sépulcre d’Aly.

Un de ces prodiges c’est que dans la nuit du vingt-sept du mois de radjab, laquelle a reçu chez eux le nom de Nuit de la Vie [944], on amène à ce mausolée tous les perclus des deux Irâk, du Khorâçân, de la Perside et du pays de Roûm. Il s’en rassemble ainsi trente ou quarante à peu près. Après la dernière prière du soir, on les place sur le saint tombeau, et les assistants attendent le moment où ces paralytiques vont tous se lever. Les uns prient, les autres chantent les louanges de Dieu ; il y en a qui lisent et il y en a qui contemplent le mausolée. Quand la moitié ou les deux tiers de la nuit, ou à peu près cela, sont passés, tous ces infirmes se lèvent parfaitement sains et n’ayant plus aucun mal. Ils s’écrient alors : « Il n’y a point d’autre Dieu qu’Allah, Mohammed est son prophète, et Aly est l’ami de Dieu [945]. » Cela est bien connu chez ces populations. Quant à moi, je l’ai entendu raconter par des personnes dignes de confiance, et je n’ai pas assisté à ladite nuit ; mais j’ai vu, dans le collège des Hôtes, trois hommes dont

[944] *Lailat al-Mahya*, la même nuit que celle célébrée par les sunnites sous le nom de la « nuit d’Ascension » (*lailat al-Miradj*).

[945] La troisième partie de la phrase concernant Ali ne se trouve que dans le credo shi’ite.

l'un était d'Erzeroum, le second d'Ispahân et le troisième du Khorâçân tous les trois étaient paralytiques. Je les interrogeai sur leur état, et ils me dirent qu'ils n'avaient pu arriver pour la Nuit de la Vie, et qu'ils attendaient, à cause de cela, l'époque correspondante dans l'autre année. Les habitants de la contrée se réunissent dans la ville à l'occasion de ladite nuit, et ils y tiennent un grand marché, qui dure dix jours. On ne paye dans cette ville ni tribut ni taxe sur les objets de consommation, et elle n'a pas de gouverneur. Celui qui exerce l'autorité p363 est le principal des chérîfs. Les habitants sont des marchands, qui voyagent dans différentes régions ; ce sont des gens braves et généreux. Leur protégé n'a pas à regretter leur compagnie dans les voyages, et leur société est louée. Seulement, ils excèdent toutes les bornes en ce qui regarde Aly. Et il arrive, par exemple, dans l'Irak et ailleurs, qu'une personne tombe malade, et qu'elle fasse le vœu de se rendre au mausolée d'Aly aussitôt guérie. D'autres fois, l'individu qui aura mal à la tête en fabriquera une, soit en or ou en argent, et l'apportera au mausolée. Le chef des Alides la place dans le trésor. Il faut en dire autant pour la main, le pied et autres membres. Aussi le trésor du mausolée est-il considérable, et il contient tant de richesses qu'on n'en peut fixer la quantité.

DU CHEF DES CHÉRÎFS

Celui-ci est le commandant de la ville au nom du roi de l'Irâk ; son rang près du roi est considérable et sa dignité, élevée. Quand il voyage, il observe le même ordre que les principaux émirs ; il a des drapeaux et des tambours. La musique militaire joue à sa porte soir et matin. C'est lui qui exerce le pouvoir dans cette ville, et elle n'a point d'autre gouverneur que lui. On n'y lève point de contributions ni pour le sultan, ni pour d'autres. Le chef était, lors de mon arrivée à Mechhed Aly, Nizhâm eddîn Hoçaïn, fils de Tâdj eddîn Alâouy [946], qui devait ce dernier surnom à la petite ville d'Anouah [947], dans l'Irâk persique, et dont les habitants sont de la secte d'Aly. Avant lui, il y avait

[946] Son père, Tadj al-din Muhammad, aurait converti le souverain mongol Ilkhanide Oldjaitu au shi'isme et fut exécuté en 1312.

[947] Probablement la ville de Aveh, située au sud de Saveh en Perse.

une réunion de personnages qui exerçaient l'autorité tour à tour. De ce nombre étaient les suivants :

Djalâl eddîn, fils du jurisconsulte ; p364

Kïouâm eddîn, fils de Thâoûs

Nâcir eddîn Mothahher, fils du pieux chérîf Chems eddîn Mohammed alawhéry, de l'Irâk persique ; il est actuellement dans l'Inde, parmi les favoris du roi de cette contrée

Abou Ghorrah, fils de Sâlim, fils de Mohannâ, fils de Djammâz, fils de Chîhah alhoçaïny almédény [948].

ANECDOTE

Dans son jeune âge, le chérîf Abou Ghorrah était tout occupé de dévotion ainsi que de l'étude des sciences ; et il fut célèbre sous ce rapport. Il habitait la noble Médine, sous la protection de son cousin, Mansoûr, fils de Djammâz, émir de la ville. Plus tard, il quitta Médine, se fixa dans l'Irâk, et habita Hillah. Le chef Kïouâm eddîn, fils de Thâoûs, vint à mourir, et les habitants de l'Irâk s'accordèrent pour investir Abou Ghorrah de la dignité de premier chérîf. Ils écrivirent dans ce sens au sultan Abou Sa'îd, qui l'agréa et lui fit parvenir le yarlîgh [949], c'est-à-dire le diplôme d'investiture. Il reçut aussi la robe d'honneur, les drapeaux et les tambours, comme c'est l'usage pour les chefs de l'Irâk. Les plaisirs du monde s'emparèrent de lui, il quitta la dévotion et la continence, et il fit un fort mauvais usage de ses richesses. On en informa le sultan, et quand Abou Ghorrah sut cela, il se mit en voyage, faisant semblant d'aller dans le Khorâçân, afin de visiter le sépulcre d'Aly, fils de Moûça arridha [950], à Thoûs ; mais il avait l'intention de prendre la fuite. Après son pèlerinage au tombeau d'Aly, fils de Mouça, il se rendit à Hérat, qui p365 est aux confins du

[948] Djammaz bin Shiha, mort en 1304, fut émir de Medina pendant plus de cinquante ans.

[949] Le mot est mongol ; Ibn Battûta utilise le terme équivalent en cours au Maghreb : *dhahir*.

[950] Plus connu sous le nom de Ridha (Riza), le huitième imam des shi'ites, dont le tombeau se trouve à Mashad, près de l'ancien Tus.

Khorâçân, et il fit savoir à ses compagnons qu’il voulait passer dans l’Inde. La plupart de ceux-ci s’en retournèrent, et il dépassa le Khorâçân pour entrer dans le Sind. Quand il eut traversé le fleuve du Sind, connu sous le nom de Pendjâb [951], il fit battre ses tambours et sonner ses trompettes, ce qui effraya les habitants des villages. Ils pensèrent que les Tartares venaient faire une incursion, et se rendirent précipitamment dans la ville, appelée Oudja, et instruisirent son commandant de ce qu’ils avaient entendu. Celui-ci se mit à la tête de ses troupes et se prépara au combat. Il expédia des éclaireurs, qui découvrirent environ dix cavaliers et un certain nombre de gens de pied et de marchands, lesquels avaient accompagné le chérîf dans sa route, et portaient avec eux des tambours et des étendards. Ils les questionnèrent touchant leur condition, et ces gens leur répondirent que c’était le chérîf, chef de l’Irak, qui arrivait, se rendant chez le roi de l’Inde. Les vedettes s’en retournèrent vers l’émir, et lui expliquèrent toutes ces choses. Celui-ci conçut alors une faible idée de l’esprit du chérîf, pour avoir fait déployer les drapeaux et battre les tambours en pays étranger. Le chérîf entra dans la ville d’Oudja, et y resta quelque temps. Il faisait battre les tambours à sa porte matin et soir, car il était très avide de cela. On dit que pendant qu’il était chef des Alides de l’Irâk on frappait les timbales devant lui, et lorsque le tambour cessait de battre il lui disait : « Ajoute un roulement, ô tambour. » Aussi finit-il par être désigné par ces paroles, en guise de surnom.

Le gouverneur de la ville d’Oudja écrivit au roi de l’Inde tout ce qui concernait le chérîf, lui annonçant qu’il avait fait battre les tambours pendant la route, et à la porte de son hôtel matin et soir, et qu’il avait arboré des drapeaux. L’usage dans l’Inde est que personne ne fasse flotter de drapeau ni battre de tambour, si ce n’est celui auquel le roi en a accordé le privilège, et, en tout p366 cas, cela n’a lieu qu’en voyage ; mais, quand on séjourne quelque part, on ne frappe le tambour qu’à la porte du roi seul. Cela est en opposition avec ce qui se pratique en Égypte, en Syrie, et dans l’Irâk ; car dans ces contrées on bat les tambours à la porte des émirs. Quand le roi de l’Inde eut reçu les nouvelles concernant le chérîf, il désapprouva sa conduite, la blâma et en fut ému. Peu après, celui-ci se rendit à la capitale du royaume ; et pareille chose arriva de la part de l’émir Cachly khân. Le

[951] L’Indus.

mot khân, chez ces peuples, indique le principal émir, celui qui réside à Moltân, capitale du Sind. Ce personnage est fort estimé par le roi de l'Inde, qui l'appelle du nom d'oncle. Cela vient de ce qu'il a été au nombre de ceux qui ont aidé le père de ce prince, le sultan Ghiyâth eddîn Toughlouk châh, à combattre le sultan Nâcir eddîn Khosrew châh [952]. Cet émir s'étant donc avancé vers la métropole du roi de l'Inde, le roi sortit à sa rencontre : et il se trouva par hasard que le chérîf arrivait aussi ce jour-là, et qu'il avait précédé l'émir de quelques milles. Il faisait battre les tambours, suivant son habitude ; et tout à coup il rencontre le sultan, entouré de son cortège. Le chérîf s'avance alors vers le sultan et le salue. Celui-ci lui demande de ses nouvelles et ce qu'il venait faire. Après la réponse du chérîf, le sultan continua son chemin, jusqu'à ce qu'il rencontrât l'émir Cachly khân.

Il retourna ensuite à sa capitale ; mais il ne fit aucune attention au chérîf, et ne donna aucun ordre touchant son logement ou autre chose. Le roi se trouvait alors sur le point de partir pour un voyage à la ville de Daoulet Abâd, qu'on appelle aussi Catacah et Déwidjir [953]. Elle est à quarante journées de distance de Dihly, métropole du royaume. Avant de se mettre en marche, le roi envoya au chérîf cinq cents dînârs d'argent, dont le change, en or de Barbarie, correspond à cent vingt-cinq p367 dînârs. Il dit à la personne qu'il envoyait près d'Abou Ghorrah : « Dis-lui que s'il désire retourner dans son pays ceci est pour ses provisions de route ; s'il veut faire le voyage avec nous, ce sera pour sa dépense durant le chemin ; et s'il préfère séjourner dans la capitale, cela servira à son entretien jusqu'à notre retour. » Le chérîf fut attristé de cela, car il croyait que le sultan lui ferait des dons magnifiques, ainsi qu'il avait l'habitude d'en faire aux personnes de son rang. Il choisit de voyager en compagnie du sultan, et il s'attacha au vizir Ahmed, fils d'Ayâs, nommé le Maître du monde [954]. Ainsi l'appelait le roi, après lui avoir imposé ce surnom ; et tout le public en faisait autant. En effet, c'est l'usage dans l'Inde, quand le roi appelle quelqu'un d'un nom mis en rapport d'annexion avec le mot *almoulc*, comme serait *'imâd*, ou *thikah*, ou *kothb* ; ou bien d'un nom mis en

[952] Voir t. II, p. 390.

[953] Deoghir, l'ancienne forteresse du Deccan nommée Dawlatabad par le sultan Muhammad bin Tughluq (1325-1351).

[954] Voir t. II, p. 354.

rapport d'annexion avec le mot *aldjihân* : par exemple, *sadr*, etc. [955] ; c'est l'usage, dis-je, que le roi, ainsi que tout le monde, l'interpelle par cette dénomination. Celui qui lui adresserait la parole d'une autre manière serait nécessairement puni.

Des rapports d'affection s'établirent entre le chérîf et le vizir. Celui-ci le combla de bienfaits, l'honora, et s'employa si bien près du roi qu'il finit par avoir une bonne opinion du chérîf, et lui assigna deux bourgades, du nombre de celles de Daoulet Abâd, en lui ordonnant d'y fixer son séjour. Ce vizir était un homme de mérite, plein de bonté, d'une nature généreuse, aimant les étrangers et les favorisant ; il faisait beaucoup de bien, distribuait des aliments, et construisait des zâouïahs. Le chérîf resta huit ans dans ce pays, et perçut les revenus des deux bourgades ; par ce moyen, il acquit des richesses considérables. Il voulut ensuite s'en aller ; mais cela ne lui fut pas possible ; car ceux qui ont servi le sultan ne peuvent quitter la contrée qu'avec sa permission : et p368 comme il est très attaché aux étrangers, il consent rarement à laisser partir un d'eux. Abou Ghorrah essaya de s'échapper par le chemin du littoral, mais il fut repoussé. Il se rendit alors à la capitale, et demanda au vizir de faire réussir son départ. Ce dernier prit de bonnes mesures à ce sujet, de sorte que le sultan accorda au nakîb la permission de sortir de l'Inde. Il lui fit cadeau aussi de dix mille dînârs en monnaie du pays, dont le change en or de Barbarie est de deux mille cinq cents dinars. Il reçut cette somme dans un sac de cuir, qu'il plaça sous son matelas, et sur lequel il dormit, à cause de son attachement pour les ducats, de sa joie de les sentir, et de crainte que quelqu'un de ses compagnons ne parvînt à découvrir l'existence de ce trésor ; car il était très avare. Il fut pris d'une douleur dans le côté, par suite du contact de ce sac durant son sommeil ; et le mal ayant augmenté de plus en plus, tandis que le chérîf se disposait à se mettre en voyage, il finit par succomber, vingt jours après avoir reçu ledit sac de cuir. Il laissa cette somme par testament au chérîf Haçan aldjérâny, qui le distribua en aumônes à un certain nombre de partisans d'Aly, domiciliés à Dihly, mais originaires du Hidjâz et de l'Irâk. Les Indiens ne font pas hériter le fisc [956], ne saisissent point les biens

[955] *Al-mulk* : le royaume ; *imad* : colonne ; *thiqa* : confiance ; *qutb* : pôle ; *al-djihan* : le monde ; *sadr* : prince.

[956] Qui est, selon le droit islamique, l'héritier ultime.

des étrangers, et ne font pas de recherches à cet égard, quelle que soit leur importance. Les Nègres non plus ne mettent point la main sur les richesses d’un Blanc, et ne s’en emparent pas ; elles restent seulement confiées aux plus notables d’entre les compagnons du défunt, jusqu’à l’arrivée de l’héritier légitime.

Le chérîf Abou Ghorrah avait un frère, dont le nom était Kâcim, qui habita quelque temps Grenade, et épousa dans cette ville la fille du chérîf Abou ’Abd Allah, fils d’Ibrâhîm, connu sous le nom d’Almakky. Il se transporta ensuite à Gibraltar, où il demeura, jusqu’à ce qu’il mourût martyr de la foi, dans la vallée de Corrah, sur le territoire d’Algéziras. C’était un héros p369 invincible ; et l’on ne se hasardait pas facilement à lutter avec lui, car sa valeur dépassait les exploits ordinaires. On raconte de lui à ce sujet plusieurs anecdotes qui sont devenues célèbres. Il laissa deux fils, qui restèrent sous la tutelle de leur beau-père, le chérîf vertueux Abou ’Abd Allah Mohammed, fils d’Abou’lkâcim, fils de Nafîs alhoçaïny alkerbélây, célèbre dans les pays barbaresques sous le nom d’Al’irâky. Il avait, en effet, épousé la mère de ces deux orphelins, après la mort de leur père ; elle décéda chez lui, et il continua à être leur bienfaiteur. Que Dieu le récompense !

Lorsque nous eûmes accompli la visite [du sépulcre] du prince des croyants, Aly, sur qui soit le salut ! la caravane partit pour Baghdâd, et moi je me dirigeai vers Basrah, en compagnie d’une troupe nombreuse d’Arabes khafâdjah [957]. Ce sont les habitants de ces contrées ; ils ont une grande puissance et une bravoure considérable, et il n’y a pas moyen de voyager dans ce pays, si ce n’est avec eux. Je louai un chameau par l’intermédiaire du chef de cette caravane, Châmir, fils de Darrâdj alkhafâdjy. Nous sortîmes de Mechhed Aly, et campâmes ensuite à Khawarnak [958] : c’est le lieu où résidèrent Anno’mân, fils d’Almondhir, et ses pères, les rois, fils de Mâ essamâ. Il est habité, et

[957] Les Khafadja sont une branche de la puissante tribu des ’Uquail, émigrée au Xe siècle dans la région de Kufa.

[958] Al-Khawarnaq était un célèbre palais pré-islamique situé à un kilomètre et demi d’al-Nadjaf et attribué aux rois arabes de Hira, plus particulièrement à al-Numan bin Umru’ul Qays, mort en 418, et non à al-Numan bin al-Mundhir, mort en 608. Après avoir servi comme résidence pour les gouverneurs arabes de Kufa aux VIIe et VIIIe siècles, il a complètement disparu par la suite et il semble que cela en soit ici la dernière mention.

l'on y voit des restes de coupoles immenses, dans une vaste plaine, et sur un canal qui sort de l'Euphrate. Après être partis de cet endroit, nous fîmes halte dans un lieu appelé l'Édifice de Wâthik [959]. Il contient des vestiges d'une bourgade p370 détruite, et d'une mosquée ruinée, dont il ne reste plus que le minaret. Nous quittâmes ce lieu et marchâmes, le long de l'Euphrate, dans une région connue sous le nom d'Idhâr [960]. C'est une forêt de roseaux entourée d'eau, et qui est habitée par des Arabes connus par leurs excès [961]. Ce sont des brigands de la secte d'Aly ; ils attaquèrent une troupe de fakirs qui étaient restés en arrière de notre caravane, les dépouillèrent même de leurs sandales, et leur prirent jusqu'à leurs coupes pour boire. Ils se fortifient dans ce marécage, et s'y défendent contre ceux qui les poursuivent. Il y a là beaucoup de bêtes féroces. Nous fîmes trois étapes par cette contrée appelée Idhâr, et nous arrivâmes à la ville de Wâcith [962].

VILLE DE WÂCITH

Elle est fort belle et possède beaucoup de vergers et d'arbres ; elle renferme des hommes illustres, dont la présence est une source de biens, et les lieux où ils se rassemblent offrent un sujet de méditation. Ses habitants sont d'entre les meilleurs de l'Irâk : je me trompe, ils sont absolument les meilleurs. La plupart savent par cœur le noble Coran, et le lisent parfaitement, avec une méthode correcte. C'est ici que se rendent ceux de l'Irâk qui veulent apprendre cette doctrine ; et dans la caravane avec laquelle nous arrivâmes, il y avait une troupe de personnes qui venaient pour apprendre à bien lire le Coran, sous les cheïkhs de Wâcith. Dans cette ville, il y p371 a un magnifique collège,

---

959 Aucune autre mention de ce nom n'a pu être retrouvée.

960 Le terme *al-idhar* signifie « bande marginale de territoire entre les terres cultivées et le désert » et était appliqué à la région du sud de Kufa, couverte par un grand marécage dans lequel l'Euphrate disparaissait.

961 Gibb traduit : « des Arabes nomades appelés al Ma'adi ». Ma'adi était une forme ancienne du terme Ma'dan par lequel les habitants des marais étaient désignés.

962 La ville du « milieu », bâtie en 703 par al-Hadjadj (voir chap. 4, n. 191), alors gouverneur de l'Irak, à mi-chemin entre Kufa et Basra sur le Dudjaila, le bras principal du Tigre d'alors, aujourd'hui disparu, de même que la ville.

toujours plein, où sont environ trois cents cellules, qu'occupent les étrangers qui y viennent pour s'instruire dans le Coran. Il a été construit par le docteur Taky eddîn, fils d'Abd almohsin Alwâcithy [963], qui est un des principaux habitants de la ville et un de ses jurisconsultes. Il donne à chaque disciple un habillement complet tous les ans, il pourvoit aussi à sa dépense journalière, et il siège lui-même, ainsi que ses frères et ses camarades, dans ce collège, pour enseigner le Coran. Je l'ai vu, il m'a donné l'hospitalité, et m'a fourni une provision de dattes pour la route, et une somme d'argent.

Quand nous fûmes arrivés à la ville de Wâcith, la caravane resta trois jours en dehors de la ville pour trafiquer. Il me vint à l'esprit de faire un pèlerinage au tombeau du saint Abou'l'abbâs Ahmed arrifâ'iy [964], qui se trouve dans un bourg appelé Oumm 'Obeïdah [965], à la distance d'une journée de Wâcith. Je demandai au cheïkh Taky eddîn d'envoyer quelqu'un pour m'y conduire. Il fit donc partir avec moi trois Arabes des Bénou Açad [966], qui sont les habitants de cette contrée, et il me donna pour monture un de ses chevaux. Je partis sur le midi, et je passai cette nuit-là dans un enclos des Bénou Açad. Nous arrivâmes, vers le milieu du second jour, au Riwâk, qui est un grand monastère où se trouvent des milliers de fakirs. Nous vîmes que le cheïkh Ahmed Coûdjec [967] venait d'y arriver ; il est le petit-fils de l'ami p372 de Dieu, Abou'l'abbâs arrifâ'iy, que nous allions visiter, et il avait quitté le lieu de sa résidence, dans l'Asie Mineure, pour faire un pèlerinage au sépulcre de son aïeul. C'est à lui qu'était échue la dignité de supérieur du Riwâk. Après la prière de trois heures, on battit les timbales, ainsi que les tambours de basque, et ces pauvres moines se mirent à danser. Plus tard, ils firent la prière du coucher du soleil, et apportèrent ensuite le repas, qui consiste en pain de riz, en poisson, en

963 Abd al-Rahman bin Abd al-Muhsin, mort en 1343, auteur d'une biographie de Cheikh Ahmad al-Rifai (voir note suivante).

964 Fondateur d'un des ordres les plus célèbres du soufisme, les rifais, mort en 1183. Il prônait l'abstinence, la pauvreté et la non-résistance à l'injustice.

965 L'actuel Cheikh Ahmad Rifai, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Wasit.

966 Une des plus célèbres tribus arabes installées en Irak pendant la conquête.

967 Kutchuk (le Petit), fils de Tadj al-din, lui-même arrière-arrière-petit-fils de Cheikh Ahmad, mort en 1304. Mais selon d'autres biographes (Ibn Khallikan), le Cheikh n'avait pas d'enfants et c'est le fils de sa sœur qui lui succéda.

lait et en dattes. Tous mangèrent, après quoi ils firent la dernière prière du soir, et se mirent à changer les louanges de Dieu, tandis que le cheïkh Ahmed était assis sur le tapis à prier de son aïeul susmentionné. Ensuite ils se livrèrent à l'exercice de la danse, avec accompagnement de musique. Ils avaient préparé des charges de bois qu'ils allumèrent, puis ils entrèrent, en dansant, au milieu du feu. Quelques-uns d'entre eux s'y roulaient ; d'autres en mettaient dans leur bouche, jusqu'à ce que le brasier fût complètement éteint. Telle est leur coutume, et c'est par là que cette corporation ahmédite se distingue particulièrement. Il y en a parmi eux qui prennent un grand serpent, et lui mordent la tête à belles dents, jusqu'à ce qu'ils la coupent [968].

ANECDOTE

J'étais une fois dans un lieu appelé Afkânboûr, dans le district de Hazâr amroûhâ [969], qui se trouve à la distance de cinq journées de marche de Dihly, métropole de l'Inde. Nous campâmes près d'un fleuve nommé Nahr asseroûr [970], et cela se passait à l'époque du p373 *checâl* [971], mot qui, chez ces peuples, veut dire pluie. Celle-ci tombe au commencement de l'été ; et le torrent descendait des montagnes Karâdjîl [972] dans le susdit fleuve. Tout être qui boit de son eau, homme ou bête, meurt, à cause que la pluie tombe sur des herbes vénéneuses. Or nous restâmes quatre jours près de ce fleuve, et personne ne s'en approcha. Une troupe de fakirs vinrent me trouver dans ce lieu ; ils portaient des colliers et des bracelets de fer, et ils avaient pour chef un nègre dont le teint était très foncé. Ils faisaient partie de la corporation des haïdarites [973] et ils passèrent une nuit avec nous. Leur supérieur me demanda du bois, afin de l'allumer pendant leur

---

968 Ces habitudes, couramment attestées plus tard, notamment en Égypte, auraient été introduites dans les pratiques de la secte après la domination mongole. Ahmadiya était le nom primitif de la secte, mais fut abandonné par la suite pour éviter une confusion avec la secte du même nom existant en Égypte.

969 Voir t. III, p. 140.

970 Il s'agissait ici du cours supérieur du Gange (voir t. III, chap. 1, n. 127).

971 Du sanskrit *varchakala*, la saison des moussons.

972 Le nom de l'Himalaya chez les géographes arabes.

973 Une confrérie soufi, proche des qalandaris (voir chap. I, n. 82), fondée par Qutb al-Din Haidar.

danse, et j'ordonnai au gouverneur de la contrée de leur en fournir. C'était Azîz, connu sous le nom d'Alkhammâr, que nous mentionnerons plus loin. Il en envoya environ dix charges, auxquelles les religieux mirent le feu, après la dernière prière du soir. Quand le bois fut converti en charbons ardents, ils se mirent à danser avec accompagnement de musique ; ils entrèrent dans le feu en dansant, et ils s'y roulèrent. Leur chef vint me demander une tunique, et je lui en donnai une très fine. Il s'en revêtit, se roula dans le feu, et frappa la braise avec ses manches, jusqu'à ce que le feu cessât de flamber et s'éteignît. Il m'apporta alors la tunique, sur laquelle la flamme n'avait laissé absolument aucune trace, et j'en fus bien émerveillé.

Lorsque j'eus visité le cheïkh Abou'l'abbâs arrifâ'iy (que Dieu nous soit en aide par son intermédiaire !), je retournai à la ville de Wâcith, et je vis que la caravane dont je faisais partie s'était déjà mise en route ; je l'atteignis en chemin, et nous campâmes près d'un dépôt d'eau appelé Hadhîb. Plus loin, nous fîmes halte p374 à la vallée de Korâ', où il n'y a point d'eau, et, après cela, à un lieu nommé Almochaïreb [974]. Nous partîmes de ce lieu et descendîmes dans les environs de Basrah ; enfin, ayant repris notre marche, nous entrâmes, pendant la matinée, dans la ville de Basrah [975].

VILLE DE BASRAH

Nous nous logeâmes dans le couvent de Mâlic, fils de Dînâr [976]. J'avais aperçu, en approchant, à la distance de deux milles environ de la ville, un édifice élevé, semblable à un château fort. Je demandais ce que c'était, et on me répondit que c'était la mosquée d'Aly, fils d'Abou Thâlib [977]. Ainsi, Basrah occupait anciennement une si vaste

[974] Ces trois étapes n'ont pas été identifiées.

[975] Le site de la ville de Basra, fondée en 638, pendant le califat d'Omar, fut abandonné au XII^e^ siècle pour un autre, situé cinq kilomètres à l'est. A la place de l'ancienne Basra se trouve aujourd'hui la ville d'al-Zubayr.

[976] « Prince des hommes d'élite, esprit subtil dans le domaine de la science, voyageur sur les routes de la vérité » (FARID UDDIN ATTAR, *Le Mémorial des saints*), mort vers 747.

[977] Les historiens arabes attribuent la grande mosquée de Basra à Ziyad, gouverneur de Basra sous le calife Mu'awiya (661-680). D'après al-Harawi, le mina-

enceinte et couvrait un si grand espace que cette mosquée était au milieu ; tandis qu'à présent il y a deux milles entre elle et la ville. Il y a aussi deux milles entre cette mosquée et l'ancienne muraille qui entourait Basrah ; de sorte que la mosquée se trouve à mi-chemin entre la ville et la muraille. Basrah est une des principales villes de l'Irâk, et célèbre en tout pays ; elle occupe un vaste terrain ; elle possède des avenues admirables, beaucoup de vergers et des fruits excellents. Sa part de beauté et d'abondance a été grande, car c'est le lieu de réunion de deux *mers*, l'une d'eau salée, et l'autre d'eau douce [978]. p375

Il n'y a pas dans le monde entier de lieu plus riche en palmiers que cette ville. Les dattes se vendent, dans son marché, à raison d'un dirhem les quatorze livres de l'Irâk ; et le dirhem du pays équivaut au tiers de la petite pièce d'argent appelée Nokrah. Le kâdhi de Basrah, Hoddjat eddîn, m'envoya un panier de dattes qu'un homme avait de la peine à porter. Je voulus les vendre, et j'en retirai neuf dirhems. Le portefaix en prit trois comme salaire du transport de la corbeille depuis mon logis jusqu'au marché. On fait à Basrah, avec les dattes, un miel qu'on appelle *saïlan* [979] ; il est excellent et a le goût du sirop.

La ville est composée de trois quartiers [980] :

Celui de Hodhall, dont le chef est le cheïkh illustre Alâ eddîn, fils d'Alathîr, un des hommes généreux et distingués. Il me donna l'hospitalité, et m'envoya des vêtements et de l'argent.

ret et le mur sud remontent seuls à Ali. Ces ruines se trouvent à l'est de la vieille ville de Zubair.

978 Référence au Coran (XXV, 53). Voir n. 4, p. 70.

979 Découlement ; l'utilisation de ce terme pour désigner le miel de dattes n'est pas attestée ailleurs.

980 « J'ai pénétré à Basra en l'année 1142 et il n'y restait plus guère que des ruines, de rares vestiges. Tous les quartiers avaient été démolis sauf quelques-uns qui sont célèbres, comme celui des dinandiers, des Qasamil, des Hudhail, le Mirbad et le tombeau de Talha. Dans chaque quartier, un nombre réduit de maisons était encore debout, les autres étant soit en ruine, soit inhabitées. La mosquée cathédrale subsiste parmi les décombres, pareille à un navire au milieu d'une mer démontée. L'ancien rempart ne forme plus que des éboulis, et une grande distance les sépare des demeures qui existent encore » (commentaire d'IBN HAUQAL, XII^e siècle).

Le quartier des Bénou Harâm, qui a pour chef le seigneur, le chérîf, Madjd eddîn Mouça alhaçany, possesseur de vertus et de qualités généreuses. Il me traita, et m'envoya des dattes, du saïlân et de l'argent.

Celui des Persans, dont le chef est Djemâl eddîn, fils d'Alloûky.

Les habitants de Basrah sont doués d'un caractère généreux ; ils montrent de la familiarité aux étrangers et leur rendent ce qui leur est dû ; de sorte qu'aucun étranger ne s'ennuie au milieu d'eux. Ils font la prière du p376 vendredi dans la mosquée du prince des croyants, Aly, que j'ai déjà mentionnée. On la ferme après cela, pour n'y revenir que le vendredi suivant. C'est une des plus belles mosquées qui existent ; sa cour est très vaste et pavée avec des cailloux rouges, qu'on apporte de la vallée des Bêtes Féroces [981]. On y conserve le noble exemplaire du Coran où Othmân lisait lorsqu'il fut assassiné [982]. La décomposition du sang a laissé une marque dans la page où se trouvent ces paroles divines : « Or, Dieu te suffira [ô Mahomet] contre eux [les juifs et les chrétiens] ; il entend et sait tout [983]. »

Anecdote à méditer

J'assistai une fois, dans cette mosquée, à la prière du vendredi ; et lorsque le prédicateur se leva et se mit à réciter le sermon il fit des fautes nombreuses et évidentes. Cela me surprit, et j'en parlai au kâdhi Hoddjat eddîn. Il me répondit : « Dans cette ville, il ne reste plus personne qui ait quelque connaissance de la grammaire. » C'est un enseignement pour quiconque réfléchit là-dessus, et louons Dieu, qui change les choses et retourne la face des affaires ! En effet, cette ville de Basrah, dont les habitants avaient obtenu la prééminence dans la grammaire, laquelle y a pris son origine et y a reçu ses développements [984] ; cette ville qui a donné le jour au chef de cette science, à celui dont personne ne conteste la primauté ; cette ville, dis-je, n'a

---

981 Wadi'l Siba, près de l'actuelle Shu'aiba, à l'ouest d'al-Zubair.

982 Selon la tradition, Othman fut assassiné à Medina pendant la lecture du Coran. Plusieurs mosquées prétendaient posséder cette relique.

983 Coran, II, 137.

984 Les règles de la grammaire arabe ont été systématisées à Basra au VIIIe siècle et l'école de Basra fut à la base de l'arabe classique.

plus un prédicateur qui prononce le sermon du vendredi d'après les règles de la grammaire ! p377

Cette mosquée a sept minarets, dont l'un s'agite, suivant l'opinion des habitants, quand on invoque Aly, fils d'Abou Thâlib [985]. J'y montai du haut de la terrasse de la mosquée, et un individu de Basrah m'accompagna. Je vis à un de ses angles une poignée de bois, clouée dans la tour, et ressemblant au manche de l'instrument à lisser (ou lissoir) du maçon. Celui qui était avec moi mit sa main sur elle et dit : « Par la tête du prince des croyants Aly, agite-toi [ô tour] ! » Il secoua la poignée, et le minaret s'agita. Je plaçai, à mon tour, la main sur elle, et je dis à cet individu : « Et moi je dirai : Par la tête d'Abou Becr, successeur de l'envoyé de Dieu, agite-toi ! » Je secouai la poignée, et la tour s'agita : on fut étonné de cela. Les habitants de Basrah suivent la doctrine de la tradition et des musulmans orthodoxes ; et celui qui ferait chez eux ce que j'ai fait n'aurait rien à craindre. Mais la chose ne se passerait pas ainsi à Mechhed Aly, à Mechhed Alhoçaïn, à Hillah, à Bahrain, Koumm, Kâchân, Sâwah, Awah et Thoûs : celui qui ferait ce que j'ai fait à Basrah serait perdu, car les habitants de ces lieux sont des hérétiques outrés [986].

Ibn Djozay dit : « J'ai vu, dans la ville de Berchânah [987], dans la vallée Almansoûrah, en Espagne, que Dieu la garde ! une tour qui s'agite sans que l'on nomme aucun des califes ni autres. C'est le minaret de la mosquée principale de la ville, et sa construction n'est point ancienne ; elle est, pour ainsi dire, la plus belle tour que tu puisses voir, par la beauté de sa forme, la justesse de ses proportions et sa hauteur ; elle ne penche d'aucun côté, et ne dévie pas de la ligne perpendiculaire. Je montai une fois sur cette tour, en compagnie d'un certain nombre de personnes, dont quelques-unes saisirent les divers côtés de sa corniche et la secouèrent : la p378 tour s'agita. Cela continua jusqu'à ce que je leur eusse fait signe de cesser. Mais revenons au récit. »

---

[985] Le géographe persan contemporain Mustawfi mentionne le même phénomène.

[986] C'est-à-dire shi'ites ; tous les noms cités sont ceux des hauts lieux du shi'isme.

[987] Purchena sur le rio Almanzora, au nord d'Almeria.

DES MAUSOLÉES BÉNIS À BASRAH

On y remarque :

Le mausolée de Thalhah [988] fils d'Obaïd Allah, un des dix premiers compagnons du Prophète. Il est situé dans l'intérieur de la ville, et surmonté d'un dôme ; à son côté existe une mosquée, ainsi qu'une zâouïah, qui fournit à manger à tout venant. Les habitants de Basrah ont ce sépulcre en grande vénération, et il la mérite.

Celui de Zobaïr, fils d'Alawwâm, apôtre de l'envoyé de Dieu, et fils de sa tante paternelle. Il se trouve à l'extérieur de Basrah, et n'est pas surmonté d'une coupole ; mais il contient une mosquée, et une zâouïah qui fournit la nourriture aux voyageurs.

Le tombeau de Halîmah [989], de la tribu de Sa'd, mère nourrice de l'envoyé de Dieu. Près d'elle repose son fils, frère de lait du Prophète.

Le tombeau d'Abou Becrah [990] compagnon de Mahomet ; il est surmonté d'une coupole.

Le tombeau d'Ânas, fils de Mâlic [991], serviteur de l'envoyé de Dieu. Il est à six milles de la ville, dans le voisinage de la vallée Assibâ' ; et l'on ne peut le visiter, si ce n'est en nombreuse société, à cause de la multitude des bêtes féroces et de l'absence des créatures humaines.

Celui de Haçan, fils d'Abou'lhaçan albasry [992], chef p379 de la génération qui a suivi immédiatement celle de Mahomet.

Celui de Mohammed, fils de Sîrîn [993].

---

988 Talha et Zubair, deux des compagnons du Prophète, tués dans la « bataille du chameau » qui les opposa à Ali. Leurs tombeaux existent toujours : celui de Taiha près de la grande mosquée et celui de Zubair dans la ville qui porte son nom.

989 Ces tombeaux ne sont pas mentionnés dans d'autres sources.

990 Esclave éthiopien, émancipé par le Prophète, mort en 672. Ses descendants ont constitué une des principales familles de Basra.

991 Mort en 710, il fut le dernier survivant des compagnons et pour cela constitua une grande source de hadiths. Sa tombe est encore conservée.

992 642-728 ; prédicateur et ascète célèbre, un des premiers saints de l'islam.

993 Mort en 728, traditionnaire célèbre, fondateur de l'onirocritique musulmane.

Celui de Mohammed, fils de Wâci' [994].

Celui d'Otbah, l'esclave [995].

Celui de Mâlic, fils de Dînâr [996].

Celui de Habîb, le Persan [997].

Et enfin celui de Sahl, fils d'Abd Allah, de Toster [998].

Sur chacun de ces tombeaux, il y a une pierre tumulaire, où se trouve gravé le nom de la personne qui y est renfermée, ainsi que la date de son décès. Tous (un seul excepté) se trouvent en dedans de l'ancienne muraille, et ils sont (la plupart) aujourd'hui à environ trois milles de la ville. En outre de ceux-ci, Basrah renferme les sépultures d'une grande quantité de compagnons du Prophète et de leurs successeurs immédiats, qui sont morts martyrs de la foi dans la Journée du Chameau [999]. Le commandant de Basrah, quand j'arrivai dans cette ville, était Rocn eddîn, le Persan, de Taurîz. Il me traita en qualité d'hôte, et fut bienfaisant à mon égard. La ville de Basrah se trouve au bord de l'Euphrate et du Tigre réunis, et près de celle-ci le flux et le reflux des eaux se fait sentir, comme dans le fleuve de Salé [1000], en Mauritanie, etc. Le canal d'eau salée qui sort de la mer de Perse est à dix milles de la ville. Au moment du flux, l'eau salée l'emporte sur l'eau douce, et lors du reflux, le contraire arrive ; et comme les gens de Basrah prennent de cette eau pour leurs maisons, on dit que leur eau est saumâtre. p380

Ibn Djozay ajoute ici : « C'est à cause de cela que l'air de Basrah n'est pas bon, et que le teint de ses habitants est jaune, maladif. Cela est passé en proverbe. En effet, un poète de mes amis, à qui je présentai un citron, composa ces vers :

---

994 Ascète, disciple de Hasan Basri, mort en 738.
995 Utba bin Aban, autre disciple de Hasan Basri.
996 Voir n. 37 ci-dessus.
997 Personnage opulent et usurier à Basra, se transforma en ascète sous l'influence de Hasan Basri mort en 772.
998 Mort en 886, fondateur d'une école de mysticisme.
999 Voir n. 49 ci-dessus.
1000 Le Bou Regreg, séparant Rabat de Salé.

Ah ! quel citron vois-je devant nous, qui montre bien la condition d'un être attristé !
Comme si Dieu avait revêtu du manteau de la maladie les libertins, ainsi que les habitants de Basrah.

Revenons au récit. Je m'embarquai près de Basrah pour Obollah, dans un *somboûk*, c'est-à-dire un petit bateau [1001]. Entre ces deux endroits, il y a la distance de dix milles, qu'on parcourt en vue des vergers qui se suivent les uns les autres, et de palmiers touffus, tant à droite qu'à gauche. Des marchands se tiennent à l'ombre des arbres, et vendent du pain, du poisson, des dattes, du lait et des fruits. Entre Basrah et Obollah se voit l'oratoire de Sahi, fils d'Abd Allah, de Toster. Lorsque ceux qui voyagent sur les navires se trouvent en face de cet endroit, ils boivent de l'eau puisée dans le fleuve, et font une prière, regardant comme une source de bénédiction l'hommage rendu à ce saint. Les marins s'enrichissent dans ce pays, et ce sont des gens droits.

Obollah était autrefois une grande ville [1002] fréquentée p381 par les trafiquants de l'Inde et de la Perse ; mais elle a été détruite, et elle n'est plus maintenant qu'un, bourg, où se voient des vestiges de château, etc., qui annoncent son ancienne splendeur. Nous nous embarquâmes ensuite sur le golfe, qui sort de la mer de Perse, dans un petit navire appartenant à un habitant d'Obollah, nommé Moghâmis. C'était après le coucher du soleil, et nous arrivâmes le matin à Abbâ-

[1001] Bateau à la proue relevée, pourvu d'une voile latine.

[1002] « Le canal d'Obolla est le plus important des canaux de la contrée, il s'étend sur quatre parasanges entre Bassorah et Obolla, et ses deux rives sont bordées de palais, de vergers contigus comme si c'était un seul verger tracé au cordeau, et se succèdent sans arrêt les beaux sites, les gracieux belvédères, les constructions fastueuses, les pavillons magnifiques, des arbres pleins de fruits, des fruits délicieux, des plantes odoriférantes toutes fraîches qui ressemblent à des êtres vivants, des larges bassins bien aménagés, qui ne manquent jamais de promeneurs venant y profiter de ces avantages exquis et de passants qui vont et viennent. La plupart des maisons d'Obolla sont construites en briques : c'est une très grande ville importante, au territoire fertile » (IBN HAUQAL, 988). C'était l'ancienne ville romaine d'Apologos qui occupait le site du quartier d'Ashar de la ville actuelle de Basra.

dân [1003], qui est un gros village dans un terrain salin et inculte. Il possède beaucoup de mosquées, des oratoires et des couvents pour les hommes pieux. Entre Abbâdân et le rivage, il y a trois milles [1004].

Ibn Djozay observe ici : « Abbâdân était anciennement une ville ; mais le sol y est ingrat, et ne fournit pas de céréales. Celles-ci y sont importées ; l'eau aussi y est en petite quantité. Un poète a dit à son égard :

> *Qui fera savoir en Espagne que je suis parvenu jusqu'à Abbâdân, à l'extrémité de la terre ?*
> *C'est le lieu le plus désolé que j'aie vu ; mais j'y cherchais ce qu'on mentionne (ou quelque chose à mentionner) à son sujet, parmi les gens.*
> *Le pain est un cadeau que les habitants d'Abbâdân se font mutuellement, et la mesure d'eau s'y achète.*

Revenons à la relation du voyage. Sur le rivage de la mer, aux environs d'Abbâdân, se trouve un ermitage attribué à Khidhr et à Élie [1005], sur lesquels soit le salut ! et vis-à-vis est une zâouïah qu'habitent quatre religieux, p382 avec leurs enfants. Ils desservent ensemble l'ermitage et la zâouïah, et vivent des libéralités du public. Tous ceux qui passent par ce lieu leur font l'aumône. Les habitants de cette zâouïah m'informèrent de la présence à Abbâdân d'un dévot de grand mérite, vivant toujours seul. Il se rendait à ce rivage une fois par mois ; il y pêchait de quoi se nourrir pendant cet espace de temps, et on ne le voyait plus que le mois suivant. Il agissait ainsi depuis nombre d'années. Quand nous fûmes arrivés à Abbâdân, je n'eus d'autre soin que de le chercher. Mes camarades se mirent à prier dans les mosquées et les oratoires, et je partis à sa découverte. Je me rendis à une mosquée ruinée, et je l'y trouvai occupé à prier ; je m'assis à son côté, et il abrégea sa prière. Quand il eut terminé, il me prit par la main et me dit : « Que Dieu te fasse obtenir ton désir dans ce monde et dans l'autre ! » J'ai déjà obtenu, grâces au Ciel, ce que je désirais

---

[1003] « Abbadan est une petite forteresse populeuse, sur le bord de la mer, à l'embouchure du Tigre. C'est un couvent militaire où étaient cantonnés les guerriers destinés à combattre les Sofrites, Qatarites et autres pirates » (IBN HAUQAL, 988).

[1004] A l'époque d'Ibn Hauqal, la ville se trouvait au bord de la mer ; aujourd'hui elle est à douze milles du rivage.

[1005] Pour Khidr, voir chap. 3, n. 298. L'ermitage est également mentionné par al-Harawi.

ici-bas, qui était de parcourir la terre, et j’ai atteint, en cela, ce que nul autre n’a atteint, du moins à ma connaissance. Reste l’autre vie ; mais l’espoir est grand dans la miséricorde de Dieu, dans son pardon, et dans la réalisation des vœux formés pour l’entrée dans le Paradis.

Quand j’eus rejoint mes compagnons, je les instruisis de ce qui s’était passé avec ce personnage, et je leur indiquai le lieu où il était. Ils s’en allèrent vers lui, mais ne le trouvèrent point, et ne purent en avoir la moindre nouvelle ; ils furent très étonnés de sa conduite. Nous retournâmes au soir à la zâouïah, et nous y passâmes la nuit. Un des quatre religieux entra chez nous, après la dernière prière du soir ; il avait l’habitude d’aller à Abbâdân tous les soirs, pour allumer les lampes dans les mosquées, et revenait ensuite à sa zâouïah. Il avait rencontré ce soir-là à Abbâdân, le pieux personnage en question, qui lui avait donné un poisson frais, en disant : « Remets-le à l’hôte arrivé aujourd’hui. » Le religieux nous dit donc en entrant : « Qui, parmi vous, a vu le cheïkh aujourd’hui ? » Je répondis : « Moi je l’ai vu. » Il reprit : « Il te fait dire que ceci est pour ton repas d’hospitalité. » Je remerciai Dieu de cela. Le p383 religieux nous fit cuire ce poisson, dont nous mangeâmes tous, et je n’en ai jamais goûté de meilleur. Il me vint dans la pensée de m’attacher, pour le restant de mes jours, au service de ce cheïkh ; mais mon esprit obstiné [à voyager] me détourna de cette détermination.

Ensuite nous nous embarquâmes sur la mer dès l’aurore, dans l’intention de nous rendre à la ville de Mâtchoûl [1006]. Parmi les coutumes que j’ai adoptées dans mes voyages est celle de ne pas revenir, autant que possible, par un chemin que j’ai déjà suivi. Or je désirais aller à Baghdâd, dans l’Irak. Un habitant de Barash me conseilla de me mettre en route pour le pays des Loûrs, puis pour l’Irâk’Adjem, et enfin pour l’Irâk al’arab. J’agis d’après son conseil. Nous arrivâmes, au bout de quatre jours, dans la ville de Mâtchoûl, place peu considérable, située sur le rivage de ce golfe, qui, comme nous l’avons dit plus haut, est formé par la mer de Perse. Le territoire de Mâtchoûl est d’une nature saline, et ne produit ni arbres ni plantes. Cette ville possède un grand marché, parmi les plus grands qui existent. Je ne m’arrêtai à Mâtchoûl qu’un seul jour ; puis je louai une monture à ces

[1006] L’actuel Bandar-e Mah Shahr.

individus qui transportent des grains de Râmiz à Mâtchoûl. Nous marchâmes, durant trois jours, dans une plaine habitée par des Curdes, qui logent sous des tentes de crin ; et l'on dit que ces Curdes tirent leur origine des Arabes [1007]. Nous arrivâmes ensuite à la ville de Râmiz [1008], qui est une belle cité, fertile en fruits et baignée par des rivières. Nous y logeâmes chez le kâdhi Hoçâm eddîn Mahmoûd. Je rencontrai auprès de lui un homme savant, pieux et vertueux. Il était d'origine indienne ; on l'appelait Béhâ eddîn, et son p384 nom était Ismâ'îl. Il descendait du cheïkh Béhâ eddîn Abou Zacariâ almoltâny [1009], et avait étudié sous les cheïkhs de Tibrîz et autres villes. Je séjournai dans la ville de Râmiz une seule nuit.

Après en être partis, nous marchâmes, durant trois jours, dans une plaine où se trouvaient des villages habités par des Curdes. Il y a dans chaque station un ermitage, où le voyageur trouve du pain, de la viande et des sucreries. Leurs sucreries sont faites de sirop de raisin mélangé avec de la farine et du beurre. Dans chaque ermitage, il y a un cheïkh, un imâm, un mueddhin, un serviteur pour les pauvres, et des esclaves des deux sexes, chargés de faire cuire les mets.

J'arrivai ensuite à la ville de Toster [1010], située à l'extrémité de la partie plane des États de l'atâbec [1011], et à la naissance des montagnes. C'est une ville grande, belle et florissante. On y voit de superbes vergers et des jardins incomparables. Cette cité se recommande par des qualités excellentes et par des marchés très fréquentés. Elle est de

---

1007 Il y a eu dans cette région des invasions bédouines depuis le Xe siècle et une importante immigration kurde au XIIIe.

1008 Ram Hurmuz, fondée par le roi sassanide Hurmuz au IIIe siècle, célèbre pour ses soieries au Xe. Mustawfi y trouve également un centre florissant au XIVe.

1009 Zakariya Baha al-din (1183-1267), représentant principal de la confrérie des Suhrawardi en Inde.

1010 Shushtar en persan. « On fabrique à Tustar du brocart qu'on exporte dans le monde entier. La teinture du Temple sacré de la Ka'ba y fut tissée jusqu'à la période d'appauvrissement de l'État [...]. Chaque seigneur qui gouverna l'Irâk possédait à Tustar un atelier de tissage, dirigé par un de ses représentants, lequel faisait exécuter les commandes qu'il désirait » (IBN HAUQAL, 988).

1011 *Atabek* était le titre donné par les sultans seldjukides aux tuteurs des jeunes princes envoyés comme gouverneurs dans les provinces. Plusieurs de ces atabeks ont profité du déclin de l'empire seldjukide pour accéder à l'indépendance.

construction ancienne : Khâlid, fils de Walîd, en fit la conquête, et c'est la patrie de Sahl, fils d'Abd Allah. Le fleuve Bleu [1012] fait le tour de Toster. C'est un fleuve admirable, extrêmement limpide et très froid pendant le temps des chaleurs. Je n'ai pas vu d'autre rivière dont les eaux soient aussi bleues, si ce n'est celle de p385 Balakhchân [1013]. Toster possède une porte destinées aux voyageurs (qui arrivent par terre). On l'appelle *Derwâzeh Disboûl* [1014] ; car *derwâzeh*, dans ce pays, est synonyme de *bâb*. Toster a d'autres portes qui conduisent au fleuve. Sur les deux rives de celui-ci se trouvent des vergers et des roues hydrauliques, et la rivière est profonde. A la porte des voyageurs, on a établi sur le Nahr alazrak un pont de bateaux, semblable à celui de Baghdâd et à celui de Hillah [1015].

La remarque suivante appartient à Ibn Djozay ; « C'est au sujet de ce fleuve qu'un poète a dit :

> *Regarde le château d'eau de Toster [1016] et admire la manière dont il réunit les eaux, afin d'arroser abondamment la contrée environnante.*
> *Il ressemble au roi d'un peuple dont les tributs ont été recueillis, et qui les partage aussitôt entre ses soldats.*

Les fruits abondent à Toster, et l'on s'y procure facilement toutes les commodités de la vie. Ses marchés n'ont pas leurs pareils en beauté.

A l'extérieur de Toster se trouve un mausolée vénéré, auquel les habitants de ces régions se rendent en pèlerinage, et envers lequel ils s'engagent par des vœux. On y voit un ermitage où résident plusieurs fâkîrs, qui prétendent que ce mausolée est celui de Zeïn el'âbidîn, Aly, fils de Hoceïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thâlib [1017]. Je descendis, à Toster, dans la medréceh du cheïkh, de l'imâm pieux et savant, Cherf ed-

---

1012 Le fleuve Karun.

1013 Badakhshan, en Afghanistan, dont la rivière s'appelle Gueuktcheh (la Bleuâtre).

1014 La Porte de Dezful, ville qui se trouve au nord-ouest de Shushtar. Mustawfi mentionne quatre portes.

1015 Maqdisi mentionne au X^e^ siècle le pont sur bateaux.

1016 Il s'agit du barrage de Shushtar, bâti selon la tradition par l'empereur romain Valérien pendant sa captivité en 260-267.

1017 Ali Zain al-Abidin, quatrième imam des shi'ites, mort à Medina en 711, est enterré dans cette ville.

dîn Moûça, fils du cheïkh pieux, du savant imâm Sadr eddîn Soleïmân, de la p386 postérité de Sahl, fils d'Abd Allah [1018]. Ce cheïkh est doué de qualités généreuses et de grands mérites, réunissant à la fois la science, la piété, la vertu et la bienfaisance. Il possède une medréceh et un ermitage, dont les serviteurs sont quatre jeunes esclaves, qui appartiennent au cheïkh : Sunbul, Câfoûr, Djewher et Soroûr. L'un d'eux est préposé à l'administration des legs pieux faits à l'ermitage. Le second s'occupe des dépenses nécessaires de chaque jour. Le troisième a dans ses attributions le service de la table dressée pour les arrivants, et c'est lui qui leur fait servir de la nourriture. Le quatrième a la surveillance des cuisiniers, des porteurs d'eau et des valets de chambre. Je séjournai près de ce cheïkh pendant seize jours ; je n'ai rien vu de plus surprenant que le bon ordre établi par lui, ni de table plus abondamment fournie que la sienne. On servait devant chaque convive ce qui aurait suffi à quatre personnes : du riz poivré et cuit dans le beurre, des poulets frits, du pain, de la viande et des sucreries.

Le cheïkh est au nombre des hommes les plus beaux et les plus vertueux. Il prêche les fidèles après la prière du vendredi, dans la mosquée djâmi'. Lorsque j'eus assisté aux réunions qu'il tint pour prêcher, les prédicateurs que j'avais vus auparavant dans le Hidjâz, la Syrie et l'Égypte, furent rabaissés à mes yeux : je n'ai point rencontré son pareil. Je me trouvais un jour près de lui dans un verger qui lui appartenait, sur le bord du fleuve. Les jurisconsultes et les grands de la ville étaient réunis en cet endroit, et les fakirs y étaient venus de tous les côtés. Il fit manger tout ce monde, puis il récita avec eux la prière de midi ; il remplit l'office de khathîb et prêcha, après que les lecteurs du Coran eurent fait une lecture devant lui, avec des intonations qui arrachaient des larmes, et des modulations qui remuaient l'âme. Le cheïkh prononça une *khothbah* pleine de gravité et de dignité. Il y excella dans les diverses branches de la science, comme d'interpréter le Coran, de citer les p387 hadîths du Prophète, et de disserter sur leurs différentes significations.

Ensuite on lui jeta de toutes parts des morceaux de papier, car c'est la coutume des Persans d'écrire des questions sur des morceaux de papier, et de les jeter au prédicateur, qui y fait une réponse. Lorsqu'on

[1018] Voir n. 59.

lui eut lancé les billets, il les rassembla dans sa main et commença d'y répondre successivement, dans le style le plus remarquable et le plus beau. Sur ces entrefaites, le temps de la prière de l'asr arriva. Le cheïkh la récita avec les assistants, qui s'en retournèrent après cela. Le salon de ce personnage fut, ce jour-là, un lieu sanctifié par la science, la prédication et les bénédictions ; les gens repentants s'y présentèrent à l'envi l'un de l'autre. Il prit d'eux des engagements, et coupa leurs cheveux sur le devant de la tête [1019]. Ces groupes d'individus consistaient en quinze étudiants, qui étaient venus de Basrah pour cet objet, et en dix hommes du peuple de Toster.

ANECDOTE

Lorsque je fus entré dans cette ville, la fièvre me prit. Cette maladie attaque quiconque pénètre dans cette contrée durant la saison chaude, ainsi qu'à Damas et dans d'autres villes, abondantes en eau et en fruits. La fièvre atteignit aussi mes compagnons. Un cheïkh d'entre eux, nommé Yahia alkhorâçâny, vint à mourir. Le cheïkh (Cherf eddîn Moûça) se chargea de le faire inhumer, avec toutes les cérémonies, et fit la prière sur son corps. Je laissai à Toster un de mes compagnons qui s'appelait Béhâ eddîn Alkhotény. Il mourut après mon départ. Pendant ma maladie, j'avais du dégoût pour les mets qui étaient préparés pour moi dans la medréceh du cheïkh. Le fakîh Chems eddîn Assindy, un des étudiants de cette école, me cita un mets. Je désirai en manger, et, p388 à cet effet, je remis au fakîh des dirhems. Il fit cuire pour moi ce plat dans le marché, il me l'apporta et j'en mangeai. Le cheïkh, ayant appris cela, en fut mécontent, vint me voir et me dit : « Comment ! tu agis ainsi, et tu fais cuire des aliments dans le marché ! Pourquoi n'as-tu pas ordonné aux khâdims de préparer ce que tu désirais ? » Puis il les fit tous venir et leur dit : « Tout ce qu'il vous demandera en mets et en sucre, ou autres objets, apportez-le-lui, et faites-lui cuire ce qu'il voudra. » Il leur fit à cet égard les recommandations les plus expresses.

[1019] Cf. Coran, XCVI, 16 : « Nous le traînerons par le toupet de son front, un front menteur et pécheur. »

Nous partîmes de Toster, et nous voyageâmes durant trois jours dans des montagnes élevées. A chaque station se trouvait un ermitage, ainsi qu'il a été dit précédemment. Nous arrivâmes à la ville d'Îdhedj, appelée aussi Mâl alémîr [1020]. C'est la résidence du sultan, l'atâbec. A mon arrivée dans cette ville, j'allai loger chez le cheïkh des cheïkhs, le savant, le vertueux Noûr eddîn Alkermâny, à qui appartenait l'inspection sur tous les ermitages ; or les Persans appellent ces édifices medréceh. Le sultan a pour lui de la considération et lui rend visite ; les grands de l'État et les principaux de la capitale le visitent aussi matin et soir. Ce personnage me reçut avec honneur, me traita comme son hôte, et me logea dans un ermitage qui porte le nom d'Addînawéry, où je demeurai durant plusieurs jours. Mon arrivée eut lieu pendant l'été [1021] ; nous faisions les prières de la nuit, puis nous dormions sur le toit, et nous descendions dans l'ermitage après le lever du soleil. Il y avait avec moi douze fakirs, parmi lesquels un imâm, deux lecteurs du Coran, fort habiles, et un khâdhim ; nous observions l'ordre le plus parfait. p389

Sur le roi d'Îdhedj et de Toster

Le roi d'Îdhedj, à l'époque de mon entrée dans cette ville était le sultan, l'atâbec Afrâciâb [1022], fils du sultan, atâbec Ahmed. Atâbec est chez eux un titre commun à tous les rois qui gouvernent cette contrée. Ce pays est appelé pays des Loûrs [1023]. Ce sultan en devint le souverain, après la mort de son frère l'atâbec Yoûcef, qui avait succédé à son père l'atâbec Ahmed. Ce dernier était un roi pieux. J'ai entendu raconter, par des habitants de ses États, dignes de confiance, qu'il fit construire dans son royaume quatre cent soixante ermitages : sur ce

[1020] Idhadj ou Malamir, la capitale de la principauté du Grand Lur (1155-1423) l'actuelle Izeh.

[1021] Ibn Battûta devait être à Idhadj au début du mois d'avril ou même mars 1327 (voir n. 110 ci-dessous). Il a dû passer pendant l'été 1347 au retour des Indes.

[1022] Afrasiyab II monta sur le trône en 1339, succédant à son frère Yusuf Shah II (1333-1339) ; il régnait donc pendant le voyage de retour d'Ibn Battûta. En 1327, le souverain était le père des précédents, Nusrat al-Din Ahmad (1298-1333).

[1023] Les Lurs sont un peuple iranien. Les atabeks appartenaient à la tribu des Bakhtiaris.

nombre, il y en avait quarante-quatre à Idhedj. Il partagea les tributs de ses États en trois parties égales : la première était consacrée à l'entretien des ermitages et des medréceh ; la seconde à la solde des troupes ; enfin, la troisième était destinée à des dépenses et à celles de sa famille, de ses esclaves et de ses serviteurs. Il envoyait chaque année, sur ce dernier tiers, un présent au roi de l'Irak, et souvent il se rendait en personne auprès de lui.

J'ai vu que les monuments de sa piété se trouvaient pour la plupart dans des montagnes élevées. Les chemins y ont été creusés dans les rochers, et les pierres les plus dures, et ils ont été tellement aplanis et élargis que les bêtes de somme les gravissent avec leurs fardeaux. La longueur de ces montagnes est de dix-sept journées de marche, sur une largeur de dix journées. Elles sont élevées, contiguës les unes aux autres, et coupées par des rivières. Les arbres qui y croissent sont des chênes, avec la farine [les glands] desquels on fabrique du pain. A chaque station se trouve un ermitage que l'on appelle p390 medréceh. Lorsque le voyageur arrive à une de ces medréceh, on lui apporte une quantité suffisante de nourriture pour lui, et du fourrage pour sa monture, soit qu'il en fasse la demande ou qu'il ne la fasse pas. C'est la coutume chez eux que le serviteur de la medréceh vienne, qu'il compte les personnes qui y sont descendues, et qu'il donne à chacune deux pains ronds, de la viande et des sucreries ; tout cela provenant des legs pieux faits par le sultan. Le sultan, l'atâbec Ahmed, était un homme pieux et dévot, ainsi que nous l'avons mentionné ; il revêtait sous ses habits, et immédiatement par-dessus sa peau, un vêtement de crin.

ANECDOTE

Le sultan, l'atâbec Ahmed, alla une fois trouver le roi de l'Irâk, Abou Sa'îd. Quelqu'un des courtisans de ce prince lui dit : « L'atâbec entre auprès de toi, couvert d'une cuirasse » ; car il pensait que le vêtement de crin que l'atâbec portait sous ses habits était une cuirasse. Afin de connaître la vérité du fait, Abou Sa'îd ordonna à ses courtisans de s'assurer de cela, en feignant de la familiarité. L'atâbec se

présenta un jour devant lui. L'émir Djoûbân [1024], le plus grand des émirs de l'Irâk ; l'émir Souweïtah [1025], émir du Diâr-becr, et le cheïkh Haçan [1026], celui-là même qui est actuellement sultan de l'Irâk, s'approchèrent de l'atâbec et palpèrent ses vêtements, comme s'ils voulaient plaisanter et rire avec lui. Ils trouvèrent, sous ses habits, le vêtement de crin. Le sultan Abou Sa'îd, l'ayant vu, s'avança vers l'atâbec, l'embrassa, le fit asseoir à son côté et lui dit en turc : p391 *Sen âth*, c'est-à-dire « tu es mon père ». Il lui fit, en retour de son présent, un cadeau plusieurs fois aussi considérable, et lui remit un *yarlîgh* [1027] portant que ni le sultan ni ses enfants n'exigeraient dorénavant de l'atâbec aucun présent.

L'atâbec mourut dans la même année [1028]. Son fils l'atâbec Yoûcef régna dix ans, et fut remplacé par son frère Afrâcïâb. Lorsque je fus entré à Idhedj, je voulus voir ce sultan ; mais cela ne me réussit pas, parce qu'il ne sortait que le vendredi, à cause de son assiduité à boire du vin. Il avait un fils unique, qui était son successeur désigné, et qui tomba malade sur ces entrefaites. Un certain soir, un de ses serviteurs vint me trouver, et m'interrogea touchant ma position. Je le lui fis connaître ; après quoi il se retira. Cet homme revint après la prière du coucher du soleil, apportant avec lui deux grands plats, dont l'un était rempli de mets et l'autre de fruits, et en outre, une bourse pleine de pièces d'argent. Il était accompagné de musiciens avec leurs instruments, et il leur dit : « Faites de la musique, afin que les fakirs dansent et qu'ils prient pour le fils du sultan. » Je lui dis : « Certes, mes compagnons ne connaissent ni la musique ni la danse [1029]. » Nous fîmes des vœux en faveur du sultan et de son fils, et je partageai les dirhems

---

1024 Emir Tchoban, gouverneur d'Anatolie, un des personnages les plus influents de l'empire ilkhanide (voir plus loin p. 432).

1025 Nusrat al-Din Sutay Noyon, gouverneur de Diyarbekir en 1313, mort en 1332.

1026 Cheikh Hasan le Grand, de la tribu des Djelairis, occupa Bagdad en 1339 et fonda une nouvelle dynastie ; mort en 1356.

1027 Voir n. 10 ci-dessus.

1028 Ahmad mourut en 1333 ; or l'émir Tchoban était déjà mort depuis 1327. Yusuf II régna six ans, mais il a pu être associé au règne de son père.

1029 Pour le traditionalisme malikite, la musique n'était pas licite, ce qui n'était pas le cas pour les derviches.

entre les fakirs. Lorsque la moitié de la nuit fut écoulée, nous entendîmes des cris et des lamentations, car le susdit malade était mort [1030].

Le lendemain matin, le cheïkh de l'ermitage et quelques habitants de la ville entrèrent dans ma chambre, et me dirent : « Les grands de la ville, kâdhis, fakîhs, chérîfs et émirs, se sont rendus au palais du sultan, pour lui p392 adresser des compliments de condoléance, et il convient que tu y ailles dans leur compagnie. » Je refusai de faire cela ; mais ils me pressèrent, et je ne pus me dispenser de partir. Je me mis donc en marche avec eux. Je trouvai le *michwer* [1031] du palais du sultan rempli d'hommes et d'enfants, soit esclaves, soit fils de princes, vizirs et soldats. Tous avaient revêtu des tapis grossiers de diverses couleurs, des housses de chevaux, et avaient couvert leur tête de poussière et de paille. Quelques-uns avaient même coupé leurs cheveux sur le devant de la tête. Ils étaient partagés en deux troupes : l'une placée à l'extrémité supérieure du michwer, et l'autre à son extrémité inférieure. Ces deux troupes s'avançaient l'une vers l'autre, chaque individu frappant sa poitrine avec ses mains et s'écriant (en persan) : *khondcârima*, dont le sens est « mon seigneur ! » Je vis en cette circonstance quelque chose d'affreux, et un spectacle honteux, tel que je n'en ai pas vu de semblable.

ANECDOTE

Parmi les aventures surprenantes est celle qui m'arriva ce jour-là. J'entrai dans la salle, et je vis les kâdhis, les khatîbs et les chérîfs appuyés contre les murs du michwer, qui était tout à fait plein. Les uns pleuraient, les autres faisaient semblant de pleurer, et quelques-uns tenaient leurs yeux fixés sur la terre. Ils avaient tous revêtu, pardessus leurs habits, des vêtements de coton grossier et non blanchi ; ces derniers n'étaient pas convenablement cousus ; leur envers était tourné à l'extérieur, et l'endroit, du côté de la peau [1032]. Sur la tête de

[1030] Afrasiyab II eut quand même comme successeur, à une date inconnue, un fils nommé Nawr al-Ward, mort en 1355.

[1031] Salle d'audience ; mais le terme utilisé par Ibn Battûta est typiquement maghrébin.

[1032] Le port des vêtements à l'envers était habituellement utilisé dans les prières pour la pluie et parfois dans les deuils.

chacun des assistants était un morceau de khirkah ou un voile noir. Telle est leur coutume, p393 jusqu’à l’expiration des quarante jours qui suivent les funérailles, car cette époque est le terme du deuil chez eux. Le sultan envoie alors à tous ceux qui ont agi ainsi un vêtement complet.

Lorsque je vis tous les côtés du michwer remplis de monde, je regardai à droite et à gauche, cherchant un endroit où je pusse m’asseoir. J’aperçus une estrade, élevée d’un empan au-dessus de terre. A l’un de ses angles était assis un homme, qui se tenait séparé de tous les autres assistants ; il était couvert d’un vêtement de laine, semblable au feutre que les gens peu aisés revêtent, dans ce pays-là, les jours de pluie ou de neige, et quand ils sont en voyage. Je m’avançai jusqu’auprès de lui. Mes compagnons se séparèrent de moi, lorsqu’ils virent que je m’approchais de cet individu, et témoignèrent l’étonnement que leur inspirait mon action J’ignorais complètement qui il était ; je montai sur l’estrade et je le saluai. Il me rendit mon salut, et se souleva de terre, comme s’il voulait se lever : on appelle cela, dans ce pays, *nisf alkiyâm*, c’est-à-dire se lever à moitié. Je m’assis à l’angle opposé, puis je regardai les assistants ; ils tenaient tous leurs regards fixés sur moi, ce dont je fus étonné. Je vis les fakîhs, les cheïkhs et les chérîfs adossés contre le mur, sous l’estrade. Un des kâdhis me fit signe de descendre à son côté. Je ne le fis pas ; mais je soupçonnai alors que mon voisin était le sultan.

Au bout d’une heure, le cheïkh des cheïkhs, Noûr eddîn Alkermâny, dont j’ai fait mention ci-dessus, arriva, monta sur l’estrade et salua cet homme. Celui-ci se leva à son approche ; le cheïkh s’assit entre lui et moi, et je sus alors que c’était le sultan. On apporta ensuite la bière entre des citronniers, des limoniers, des orangers, dont les rameaux étaient tout couverts de fruits. Les arbres étaient portés dans le cortège ; la bière marchait ainsi, comme au milieu d’un verger, précédée de lanternes et de bougies, fixées à de longues lances. On fit la prière sur elle ; puis les assistants l’accompagnèrent au lieu de la sépulture des rois, situé dans un p394 endroit nommé Hélâfîhân [1033], à quatre milles de la ville. Là se trouve un grand collège, que le fleuve traverse, et

[1033] Cette place pourrait être identifiée avec Kal’a-i Madrasa, à douze milles au nord d’Idhadj, mais dans ce cas il faudrait lire quatre farsakhs au lieu de quatre milles.

qui renferme une mosquée où l’on fait la prière du vendredi. A l’extérieur est un bain, et un grand verger entoure cette medréceh. On y prépare de la nourriture pour les voyageurs. Je ne pus accompagner le cortège au lieu de l’enterrement, à cause de la distance, et je retournai à la medréceh.

Quelques jours après, le sultan m’envoya son messager, qui m’avait apporté précédemment les mets de l’hospitalité, afin de m’inviter à l’aller trouver. Je me rendis, avec cet homme, à une porte nommée la porte du Cyprès ; nous montâmes de nombreux degrés, jusqu’à ce que nous fussions arrivés à un salon où il n’y avait pas de tapis, à cause du deuil dans lequel on était alors. Le sultan était assis sur un coussin, et il avait devant lui deux vases couverts, dont l’un était d’or, et l’autre d’argent. Il y avait dans le salon un petit tapis vert, de ceux sur lesquels on se place pour faire la prière. Il fut étendu pour moi près du prince, et je m’assis dessus ; il n’y avait dans la salle que son *hâdjib* [1034], le fakîh Mahmoûd, et un de ses commensaux dont j’ignore le nom.

L’atâbec m’interrogea touchant mon état et mon pays ; il me questionna au sujet de Mélic Nâcir et de la province du Hidjâz. Je lui répondis sur ces matières. Ensuite arriva un grand fakîh, qui était le reis des fakîhs de cette contrée. Le sultan me dit : « Cet homme est notre maître [1035], Fadhîl. » On n’adresse la parole aux fakîhs, dans toute la Perse, qu’en leur donnant le titre de *mewlânâ* : c’est ainsi qu’ils sont appelés par le sultan et par les autres personnes. Le sultan commença à faire p395 l’éloge de ce fakîh ; il me sembla que ce prince était vaincu par l’ivresse ; et j’avais précédemment appris son habitude de se livrer à la boisson. Ensuite il me dit en arabe, langue qu’il parlait avec élégance : « Parle donc. » Je lui dis : « Si tu m’écoutais, je te dirais : “Tu es un des enfants du sultan atâbec Ahmed, célèbre par sa piété et sa dévotion ; il n’y a rien à te reprocher dans ta manière de gouverner, excepté cela” », et je montrai avec le doigt les deux vases. Il fut honteux de ces paroles et garda le silence. Je voulus m’en retourner, mais il m’ordonna de m’asseoir, et me dit : « C’est une marque de la misé-

[1034] Chambellan.

[1035] Le chef des docteurs du droit religieux portait le titre de *mawlana* (maître), d’où découle celui de mollah en Perse ou de moulay donné aux souverains au Maroc.

ricorde divine, que d'être réuni avec tes pareils. » Ensuite je vis qu'il se penchait de côté et d'autre et désirait dormir, et je me retirai.

J'avais laissé mes sandales à la porte, et je ne les y trouvai pas. Le fakîh Mahmoûd descendit pour les chercher. Le fakîh Fadhîl remonta, afin de les chercher dans le salon ; il les y trouva dans une niche, et me les apporta. Sa bonté me rendit confus, et je lui fis des excuses. Il baisa alors mes sandales, les plaça sur sa tête et me dit : « Que Dieu te bénisse ! ce que tu as dit à notre sultan, personne autre que toi ne pourrait le lui dire ; j'espère que cela fera impression sur lui. »

Quelques jours après je partis de la capitale d'Idhedj ; je m'arrêtai dans la medréceh des sultans, où se trouvent leurs tombeaux, et j'y passai plusieurs jours. Le sultan m'envoya un certain nombre de dînârs, et fit cadeau d'une pareille somme à mes compagnons. Nous voyageâmes durant dix jours dans le pays du sultan, au milieu de montagnes élevées ; chaque nuit nous nous arrêtions dans une medréceh, où se trouvait de la nourriture [1036]. Quelques-uns de ces collèges sont situés dans des lieux cultivés, et d'autres dans des endroits incultes ; mais on y apporte tout ce qui est nécessaire. p396 Le dixième jour, nous descendîmes dans une medréceh nommée Guirîwâ'rrokh [1037] et qui marque la fin des États de l'atâbec.

Nous voyageâmes ensuite dans une plaine abondamment arrosée, qui fait partie du gouvernement d' Isfahân, et nous arrivâmes à la ville d'Uchturcân [1038]. C'est une belle cité, bien pourvue d'eaux et de vergers ; elle possède une mosquée admirable, traversée par un fleuve. Nous partîmes d'Uchturcân pour Fîroûzân [1039], dont le nom ressemble au duel du mot Fîroûz. C'est une petite ville qui a des rivières, des arbres et des vergers. Nous y arrivâmes après la prière de l'asr, et nous vîmes que les habitants en étaient sortis, pour suivre une bière au lieu de la sépulture ; ils avaient allumé des lanternes devant et derrière

[1036] Jusqu'au XV^e siècle, la route d'Idhadj à Ispahan qui traverse les montagnes de Zaghros était connue sous le nom de chemin des Atabeks (*djadde i-Atabeg*).

[1037] Probablement Guiriw al-Rukhkh, l'actuel Kahvarukh dans le district de Chahar Mahall, ce qui indique que le chemin contournait les Zagros par le sud.

[1038] Non identifié, probablement près de l'actuel Borudjen.

[1039] Six farsakhs, au sud-ouest d'Ispahan.

cette bière ; ils la suivaient avec des fifres, et étaient accompagnés par des individus qui chantaient toutes sortes de chansons propres à exciter l'allégresse. Nous fûmes étonnés de leur conduite. Nous demeurâmes une nuit à Fîroûzân, et nous passâmes le lendemain par une bourgade appelée Neblân [1040] ; c'est un endroit considérable situé sur une grande rivière, près de laquelle se trouve une mosquée extrêmement belle. On y monte par des degrés, et elle est entourée de vergers.

Nous marchâmes ce jour-là entre des vergers, des ruisseaux et de beaux villages, où se trouvent un grand nombre de tours à pigeons. Nous arrivâmes après l'asr à la ville d'Isfahân [1041], ou Ispahân, dans l'Irâk'Adjem : c'est une ville des plus grandes et des plus belles ; mais sa partie la plus considérable est maintenant en ruine, à p397 cause des discordes qui existent entre les sunnites et les râfidhites [1042]. Ces discordes ont continué jusqu'à présent ; les deux sectes ne cessent pas de se combattre. On trouve à Isfahân des fruits en grande abondance. Parmi ceux-ci on remarque des abricots qui n'ont pas leur pareil, et que l'on appelle du nom de *kamar eddîn* ; les habitants les font sécher et les conservent ; on en rompt le noyau, qui renferme une amande douce [1043]. On distingue encore des coings, qui n'ont pas leurs semblables pour la bonté et pour la grosseur ; des raisins excellents et des melons d'une qualité admirable. Ces derniers n'ont pas leurs pareils dans tout l'univers, si l'on excepte le melon de Bokhâra et de Khârezm ; leur écorce est verte et leur chair rouge ; on les conserve, de même que les figues sèches dans le Maghreb, et ils sont d'une extrême douceur. Quiconque n'est pas accoutumé à en manger, est relâché les premières fois qu'il en goûte, et c'est ce qui m'arriva, lorsque j'en mangeai à Isfahân.

1040 Probablement une erreur pour un grand village proche de la ville ; la rivière est la Zayandeh Rud qui traverse aussi Ispahan.

1041 Le centre d'Ispahan se trouvait à l'époque à l'est du centre bâti au XVII^e^ par Shah Abbas I^er^.

1042 Les conflits entre factions dans la ville d'Ispahan se suivent et ne se ressemblent pas. Avant la conquête mongole, les querelles entre deux écoles sunnites, hanefis et shafi'is, ruinaient déjà la ville. A l'époque d'Ibn Battûta, c'est la lutte entre les sunnites et les shi'ites. Après la domination du shi'isme au XVI^e^ siècle ce seront les factions des haidaris et nimetullahis qui prendront en charge la poursuite des querelles.

1043 Appelés aussi *tokhm shams* (graine de soleil) et décrits par les voyageurs occidentaux (Chardin, Tavernier).

Les habitants d'Isfahân ont une belle figure ; leur couleur est blanche, brillante, mélangée de rouge. Leur qualité dominante est la bravoure ; ils sont, en outre, généreux, et déploient une grande émulation dans les repas qu'ils se donnent les uns aux autres. On raconte d'eux, à ce propos, des histoires étonnantes. Souvent l'un d'eux invite son camarade et lui dit : « Viens avec moi manger du *nân* et du *mâs* » ; c'est-à-dire du pain et du lait aigre caillé ; mais lorsque cet homme l'aura suivi il lui fera goûter toutes sortes de mets recherchés, s'efforçant de le vaincre par ce luxe. Les gens de chaque p398 profession mettent à leur tête un chef choisi parmi eux, et qu'ils appellent *kélou* [1044]. Les principaux de la ville en usent de même, sans être gens de métier ; il y a, par exemple, la troupe des jeunes gens non mariés. Ces confréries cherchent à se surpasser l'une l'autre. Quelques-uns de leurs membres en traitent d'autres, afin de montrer ce dont ils sont capables, et déploient la plus grande recherche dans la préparation des aliments, etc. On m'a rapporté que plusieurs d'entre eux traitèrent une autre réunion, et firent cuire leurs mets au feu des bougies ; les autres leur rendirent un repas, et firent cuire leurs plats avec de la soie.

Je logeai à Isfahân dans un ermitage dont on attribue la construction au cheïkh Aly, fils de Sahl [1045], disciple de Djoneïd [1046]. Cet édifice est tenu en grande vénération ; les habitants de ces contrées s'y rendent, et regardent ce pèlerinage comme une source de bénédictions. On y trouve de la nourriture pour les voyageurs, et il possède un bain admirable, pavé de marbre, et dont les murailles sont revêtues de faïence de Kâchân [1047]. Il a été fondé dans des vues de bienfaisance, et l'on n'exige aucune rétribution de personne pour y entrer. Le cheïkh de cet ermitage est le pieux, le dévot, le vertueux Kothb eddîn Hoceïn, fils du pieux cheïkh Wély Allah, Chems eddîn Mohammed, fils de Mahmoûd, fils d'Aly, connu par le surnom d'Arredjâ. Son frère était le savant, le moufti Chihâb eddîn Ahmed. Je séjournai auprès du

---

[1044] *Kulu*, chef ou intendant du marché.

[1045] Ali Sehel Isfahani, célèbre ascète mort en 920. Son tombeau situé au nord de la ville est encore l'objet de pèlerinages.

[1046] Djunaid, mort à Bagdad en 910, fut un des fondateurs du soufisme orthodoxe. Il avait avancé la théorie selon laquelle le mystique dans sa transcendance suprême se dépouille de ses attributs humains et disparaît dans la divinité en revenant ainsi « à l'étal dans lequel il était avant d'être ».

[1047] Voir n. 4, ci-dessus.

cheïkh Kothb eddîn, dans cet ermitage, durant quatorze jours. Je vis des preuves de son zèle dans la dévotion, de son amitié pour les fakirs et les malheureux, et de son p399 humilité envers eux, qui me frappèrent d'admiration. Il me témoigna la plus grande considération et me traita avec beaucoup d'hospitalité. Il me fit présent d'un beau vêtement ; et au moment même de mon arrivée dans l'ermitage, il m'envoya des mets, et trois melons de l'espèce que j'ai décrite il n'y a qu'un instant ; je n'en avais point encore vu, ni mangé.

MIRACLE DE CE CHEÏKH

Il me visita un jour dans l'endroit de l'ermitage où j'étais logé, et qui dominait un verger appartenant au cheïkh. Les vêtements de celui-ci avaient été lavés ce même jour, et se trouvaient étendus dans le verger. Je vis parmi ceux-ci une tunique blanche et doublée, que l'on appelle chez les Persans *hezermîkhy* [1048]. Cette robe me plut, et je dis en moi-même : « Je désirerais un pareil habit. » Lorsque le cheïkh fut entré dans ma chambre, il jeta les yeux dans la direction du jardin, et dit à quelqu'un de ses serviteurs : « Apportez-moi ce vêtement hezermîkhy. » On le lui apporta, et il me le fit revêtir. Je me jetai à ses pieds, afin de les embrasser, et je le priai de me coiffer du bonnet qu'il portait sur sa tête, et de me permettre de conférer cet honneur, qu'il avait reçu de son père, qui lui-même le tenait de ses aïeux. En conséquence, il me coiffa de ce bonnet le quatorze de djomâda second de l'année 727 [1049], dans son ermitage susmentionné. Il en avait été revêtu par son père Chems eddîn [1050], et celui-ci l'avait été par son père p400 Tâdj eddîn Mahmoûd, qui lui-même avait reçu l'investiture de son père Chihâb eddîn Aly arredjâ. Aly avait été revêtu du bonnet par

[1048] Littéralement « de mille morceaux » tunique faite en « patchwork ».

[1049] C'est la première date après le départ de La Mecque 7 mai 1327. Mais étant donné qu'Ibn Battûta sera de retour à Bagdad vers la fin juin et qu'il y a une dizaine de jours d'Ispahan à Shiraz plus une quarantaine de Shiraz à Bagdad, on serait tentés de corriger djumada II en djumada I, ce qui nous donnerait 7 avril 1327.

[1050] L'affiliation donnée ici par Ibn Battûta remonte dans un premier temps jusqu'à Shihab al-din Omar, mort en 1234, fondateur de l'ordre des Suhrawardi, et ensuite jusqu'au calife Ali. Pour les cinq derniers personnages, voir respectivement n. 106, 107, 124, 126, 53 de ce chapitre.

l'imâm Chihâb eddîn Abou Hafss Omar, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah assohrawerdy. Omar en avait été coiffé par le grand cheïkh Dhïâ eddîn Abou'nnedjîb assohrawerdy, qui l'avait été par son oncle paternel, l'imâm Wahîd eddîn Omar. Celui-ci avait reçu cet honneur de son père Mohammed, fils d'Abd Allah, connu sous le nom d'Omaweïh, qui l'avait lui-même reçu du cheïkh Akhou Feredj azzendjâny ; Akhou Feredj l'avait reçu du cheïkh Ahmed addînawery, qui le devait à l'imâm Memchâd addînawéry ; ce dernier avait été revêtu de cet insigne par le cheïkh contemplatif Aly, fils de Sahl, le soûfy, qui en avait été revêtu par Abou'lkâcim aldjoneïd. Aldjoneïd en avait lui-même été revêtu par Seriy assakathy ; Seriy l'avait reçu de Dâoûd atthâïy, et celui-ci, de Haçan, fils d'Abou'lhaçan albasry. Enfin, Haçan albasry le tenait du prince des croyants Aly, fils d'Abou Thâlib.

« C'est ainsi, observe Ibn Djozay, que le cheïkh Abou Abd Allah rapporte la transmission de cet insigne. Mais il est bien connu que Seriy assakathy fut le compagnon de Ma'roûf alcarkhy [1051], que celui-ci fut le compagnon de Dâoûd attahâïy, et qu'entre ce dernier et Haçan, il y eut Habib al'adjemy [1052]. Il est admis seulement qu'Akhou Feredj azzendjâny fut le compagnon d'Abou'l'abbâs annehâwendy, et qu'Annehâwendy fut celui d'Abou Abd Allah, fils de Khafîf, lequel fut celui d'Abou Mohammed Roweïm, qui fut compagnon d'Abou'lkâcim aldjoneïd. Quant à Mohammed, fils d'Abd Allah Omaweïh, c'est lui qui fut le compagnon du cheïkh Ahmed addînawery, le Noir ; et il n'y eut personne entre eux deux. Or Dieu sait le mieux ce qu'il en p401 est. Celui qui fut le compagnon d'Akhou Feredj azzendjâny, c'est Abd Allah, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah, et père d'Abou'nnedjîb. » Revenons au récit.

Nous partîmes d'Isfahân, dans le dessein de visiter le cheïkh Medjd eddîn, à Chîrâz ; il y a entre ces deux villes une distance de dix journées de marche. Nous arrivâmes à la ville de Kelîl [1053] située à trois journées de marche d'Isfahân. C'est une petite ville qui possède des

[1051] Ma'rouf ibn Ali Karkhi, mort en 815. Pour les *silsilas* (généalogies) soufis, voir la préface.

[1052] Voir n. 58.

[1053] Non identifiée.

rivières, des jardins et des arbres à fruits. J'ai vu vendre, dans son marché, des pommes pour un dirhem les quinze rothl irâkis ; leur dirhem est le tiers du nokrah. Nous logeâmes à Kelîl, dans un ermitage construit par un grand personnage de l'endroit, connu sous le nom de Khodjah Câfy. Cet homme possédait une fortune considérable, que Dieu l'aida à dépenser en bonnes actions, telles que l'aumône, la construction d'ermitages et le don d'aliments aux voyageurs. Nous marchâmes pendant deux jours, après être partis de Kelîl, et nous arrivâmes dans une grande bourgade, nommée Sormâ [1054]. Il y a un ermitage où se trouve de la nourriture pour les voyageurs, et qui a été construit par ce même Khodjah Câfy.

Nous partîmes de cet endroit pour Yezdokhâs [1055], petite ville solidement bâtie, et dont le marché est très beau ; sa mosquée djâmi' est admirable ; elle est construite en pierre, et couverte de même. La ville s'élève sur le bord d'un fossé, où se trouvent ses vergers et ses fontaines. A l'extérieur de la ville est un caravansérail où logent les voyageurs ; il est muni d'une porte de fer et parfaitement fortifié. Dans l'intérieur de cet édifice se trouvent des boutiques, où l'on vend tout ce dont les voyageurs ont besoin. Ce caravansérail a été bâti par p402 l'émir Mohammed châh Indjou, père du sultan Abou Ishâk, roi de Chîrâz. On fabrique à Yezdokhâs le fromage dit *yezdokhâcy*, qui n'a pas son pareil en bonté. Le poids de chaque fromage est depuis deux jusqu'à quatre *oûkiyah* [1056].

Nous partîmes de Yezdokhâs par le chemin de Decht Erroûm [1057], qui est une plaine habitée par des Turcs ; puis nous marchâmes vers Mâiyn [1058]. C'est une petite ville abondante en rivières et en vergers ; on y trouve de beaux marchés, et la plupart de ses arbres sont des noyers. Nous en partîmes pour Chîrâz, cité solidement bâtie, d'une

---

[1054] « Surmaq, ville dont dépend un canton rural », se trouve au sud, donc après l'étape suivante.

[1055] Yazdikhvast, ville bâtie sur un rocher abrupt décrite par Thévenot au XVII^e siècle.

[1056] Une *vukiyya* ou *ocque* pèse 1 250 g.

[1057] Dasht Run, au sud de Deh Girdu, plaine connue par sa fertilité, fournissant quatre récoltes par an.

[1058] « Petite ville dans les collines [...]. La plupart de sa population sont des bandits » (MUSTAWFI).

vaste étendue, d'une grande célébrité et d'un rang élevé parmi les villes. Elle possède d'agréables vergers, des rivières qui se répandent au loin, des marchés admirables, de nobles rues ; elle a une nombreuse population ; elle est construite avec beaucoup de goût, et admirablement disposée. Les gens de chaque métier ont un marché particulier, de sorte que les hommes des diverses professions occupent des places distinctes. Les habitants de Chîrâz sont d'une belle figure et portent des vêtements propres. Il n'y a pas dans l'Orient une ville qui approche de la ville de Damas par la beauté de ses marchés, de ses vergers et de ses rivières, et l'extérieur avantageux de ses habitants, si ce n'est Chîrâz. Cette dernière place est située dans une plaine ; des vergers l'entourent de tous les côtés, et cinq rivières la traversent, parmi lesquelles se trouve celle nommée Rocnâbâd [1059]. C'est une rivière dont l'eau est agréable à boire, extrêmement froide en été et chaude en hiver ; elle coule d'une source située au bas d'une montagne voisine, que l'on appelle Alkolaï'ah [1060]. p403

La mosquée principale de Chîrâz est nommée Almesdjid al'atîk [1061] ; c'est une des plus grandes et des mieux bâties que l'on puisse voir. Sa cour est vaste et pavée de marbre ; on la lave chaque nuit durant le temps des chaleurs. Les principaux habitants de la ville s'y réunissent tous les soirs et y font les prières du coucher du soleil et de l'*îcha* [1062]. Au nord de cette mosquée est une porte, nommée porte de Haçan, qui aboutit au marché aux fruits ; c'est un des plus admirables marchés qu'il soit possible de voir, et je confesse qu'il surpasse celui de la porte de la Poste à Damas [1063].

Les habitants de Chîrâz sont des gens de bien, pieux et chastes, et les femmes en particulier se distinguent sous ce rapport. Elles portent des bottines et sortent couvertes de manteaux et de voiles ; ainsi l'on ne voit aucune partie de leur corps. Elles répandent des aumônes et

---

1059 Ruknabad, célébrée dans les poèmes de Hafiz, prend sa source à quelques kilomètres au nord de la ville.

1060 Alkolaï'ah : le petit château ; il n'est pas attesté dans une autre source.

1061 La Vieille Mosquée ; fondée par le souverain saffaride du Sidjistan Amr bin Laith (879-900) qui possédait également la région du Fars à cette époque.

1062 La nuit.

1063 La porte de Hasan ne figure pas dans les autres sources. Pour celle de Damas, voir p. 221.

des bienfaits. Ce qu'il y a d'étonnant chez elles, c'est qu'elles se rassemblent dans la grande mosquée, pour écouter le prédicateur, tous les lundis, les jeudis et les vendredis. Souvent il y en a mille et deux mille réunies ; dans leurs mains elles tiennent des éventails, pour se rafraîchir, à cause de la chaleur. Je n'ai vu dans aucune ville de réunion de femmes aussi nombreuses.

Lorsque j'entrai dans Chîrâz, je n'eus d'autre pensée que d'aller trouver le cheïkh, le kâdhi, l'imâm, le pôle des amis de Dieu, la merveille de son siècle, l'auteur des miracles évidents, Medjd eddîn Ismaïl, fils de Mohammed, fils de Khodhâdâd [1064] ; le sens de Khodâdâd est p404 Don de Dieu ou Dieudonné. J'arrivai à la medréceh Medjdiieh, qui lui doit son nom, et où il a sa demeure : cette medréceh a été construite par lui. J'allai le visiter, avec trois camarades, et je trouvai les fakîhs et les principaux habitants de la ville, qui l'attendaient. Il sortit à l'heure de la prière de l'asr, accompagné de Mohibb eddîn et Alâ eddîn, tous deux fils de son frère utérin Roûh eddîn [1065]. L'un d'eux se tenait à sa droite et l'autre à sa gauche ; et ils le suppléaient dans les fonctions de kâdhi, à cause de la faiblesse de sa vue et de son grand âge. Je le saluai ; il m'embrassa, et me tint par la main, jusqu'à ce qu'il fût arrivé auprès de son tapis à prier. Alors il me lâcha, et me fit signe de prier à ses côtés ; ce que je fis. Il récita la prière de l'asr ; ensuite on lut en sa présence dans le *Meçâbîh* et dans le *Chewârik alanwôr*, par Sâghâny [1066]. Ses deux suppléants lui firent connaître les contestations qui leur avaient été déférées. Les grands de la ville s'avancèrent alors pour le saluer, car telle est leur coutume avec lui, matin et soir. Cette cérémonie terminée, le cheïkh m'interrogea touchant mon état et les circonstances de mon arrivée, et me fit des ques-

[1064] 1272-1355. Son grand-père et son père furent également cadis et Madjd al-din fut nommé substitut auprès de ce dernier à l'âge de quinze ans. Il a donc tenu l'office pendant soixante-huit ans.

[1065] En 1327, les deux substituts de Madjd al-din étaient ses frères Siraf al-din et Ruh al-din, morts respectivement en 1332 et 1335. Ce sont alors les fils du dernier qui ont dû leur succéder, ce qui place cette rencontre en 1347, au voyage de retour d'Ibn Battûta. La mention du grand âge du cadi, qui n'avait que cinquante-cinq ans en 1327, milite également pour cette interprétation.

[1066] *Masabih al-Sunna*, compilation des hadiths à partir des œuvres de Muslim et de Bukhari faite par al-Baghawi (mort en 1122). De même, le *Mashariq* (et non *Shawariq*) *al-Anwar* est une compilation similaire faite par al-Hasan bin Muhammad al-Saghani, traditionnaire hanafi (1181-1252).

tions relatives au Maghreb, à l'Égypte, à la Syrie et au Hidjâz. Je l'instruisis de ce qui regardait ces divers objets.

Il donna à ses serviteurs des ordres, d'après lesquels ils me logèrent dans une très petite chambre à coucher, située dans l'intérieur du collège. Le lendemain, un envoyé du roi de l'Irak, le sultan Abou Sa'îd, arriva p405 près du cheïkh : c'était Nâcir eddîn Addarkandy [1067], un des principaux émirs, et originaire du Khorâçân. Lorsqu'il approcha du cheïkh, il ôta de dessus sa tête sa *châchiiah*, que les Persans appellent *calâ* [1068], baisa le pied du kâdhi, et s'assit devant lui, tenant son oreille avec sa main. C'est ainsi qu'en usent les commandants tatars en présence de leurs souverains. Cet émir était arrivé avec environ cinq cents cavaliers, ses esclaves, ses serviteurs et ses compagnons. Il campa hors de la ville ; puis il vint trouver le kâdhi, avec cinq personnes, et entra seul dans son salon, par politesse.

RÉCIT DE L'ÉVÉNEMENT QUI FUT LE MOTIF DE LA CONSIDÉRATION DONT JOUISSAIT CE CHEÏKH, ET QUI EST AU NOMBRE DES MIRACLES MANIFESTES [1069]

Le roi de l'Irâk, le sultan Mohammed Khodhâbendeh [1070], avait eu près de lui, pendant qu'il était encore adonné à l'idolâtrie, un jurisconsulte de la secte des râfidhites, partisans des douze imâms, que l'on appelait Dejmâl eddîn, fils de Mothahher [1071]. Lorsque ce sultan eut embrassé l'islamisme, et que les Tatars eurent fait de même, à son exemple, il témoigna une plus grande considération à ce fakîh. Celui-ci lui vanta la doctrine des râfidhites, et sa supériorité sur les autres croyances ; il lui exposa l'histoire des compagnons de Mahomet et du khalifat, et établit à ses yeux qu'Abou Becr et Omar étaient deux vizirs du Prophète de Dieu ; qu'Aly était son cousin germain et son

[1067] Probablement un certain Imad al-din Nasir bin Muhammad al-Dilqandi, émir et sharif, mort en 1335, ce qui nous ramène au premier voyage.

[1068] Calotte, et *kulah* : bonnet.

[1069] Des références à cette histoire se retrouvent aussi dans d'autres auteurs. Elle se situe vers 1310.

[1070] Voir chap. 3, n. 145.

[1071] Djamal al-din al-Hasan bin Yusuf (1251-1325), un des plus célèbres théologiens shi'ites.

gendre, et qu'en p406 conséquence il était légitime héritier du khalifat. Il comparait cela, auprès du sultan, avec l'idée, familière à ce prince, que le royaume dont il était en possession n'était qu'un héritage venu de ses ancêtres et de ses proches ; en quoi il était aidé par le peu de temps qui s'était écoulé depuis la conversion du sultan, et par son ignorance des règles fondamentales de l'islamisme. Le sultan ordonna de pousser les hommes à embrasser la doctrine des râfidhites, et envoya des lettres à cet effet dans les deux Irâks, le Fars, l'Azerbaïdjan, Isfahân, le Kermân et le Khorâçân ; et il expédia des ambassadeurs, dans les diverses villes. Les premières cités où cet ordre arriva, ce furent Baghdâd, Chîrâz et Isfahân. Quant aux habitants de Baghdâd, les gens de la porte du Dôme [1072], qui sont sunnites et qui, pour la plupart, suivent les dogmes de l'imâm Ahmed, fils de Hanbal, ils refusèrent d'obéir et dirent : « Nous ne prêterons pas l'oreille à cela, et nous n'obéirons pas. » Ils se rendirent en armes, le vendredi, à la mosquée djâmi', où se trouvait le député du sultan. Lorsque le khathîb fut monté sur la chaire, ces hommes se dirigèrent vers lui, au nombre d'environ douze mille, tous armés ; ils étaient les défenseurs de Baghdâd, et ses habitants les plus marquants. Ils jurèrent au Khathîb que s'il changeait la khothbah accoutumée, ou qu'il y ajoutât ou en retranchât quelque chose, ils le tueraient, ainsi que l'envoyé du roi, et se soumettraient ensuite à la volonté de Dieu. Le sultan avait ordonné que les noms des khalifes et des autres compagnons [de Mahomet] fussent supprimés de la khothbah, et qu'on ne mentionnât que le nom d'Aly et de ses sectateurs, comme Ammâr [1073], Mais le khathîb eut peur d'être tué, et fit la khothbah à la manière ordinaire.

Les habitants de Chîrâz et d'Isfahân agirent comme ceux de Baghdâd. Les députés revinrent auprès du roi et l'instruisirent de ce qui s'était passé ; il ordonna de lui p407 amener les kâdhis de ces trois villes. Le premier d'entre eux qui fut amené était Medjd eddîn, kâdhi de Chîrâz. Le sultan se trouvait alors dans un endroit appelé Karâbâgh [1074], et dans lequel il avait l'habitude de passer l'été. Lorsque le kâdhi fut arrivé, le sultan ordonna de le jeter à des chiens qui se trou-

[1072] Porte et quartier du sud de Bagdad (Bab al-Azadj).

[1073] Ammar bin Yasin, partisan d'Ali, tué en 656 dans la bataille de Siffin entre Ali et le futur calife Mu'awiya.

[1074] Voir chap. 3, n. 146.

vaient dans son palais. C'étaient des animaux d'une forte taille, au cou desquels pendaient des chaînes, et qui étaient dressés à dévorer les hommes. Lorsqu'on amenait quelqu'un pour le livrer aux chiens, on plaçait ce malheureux dans une vaste plaine, où il restait libre et sans entraves ; ensuite ces chiens étaient lancés sur lui ; il s'enfuyait devant eux, mais il n'avait aucun asile : les bêtes l'atteignaient, le mettaient en pièces et dévoraient sa chair. Lorsque les chiens furent lâchés sur le kâdhi Medjd eddîn et qu'ils arrivèrent auprès de lui, ils le caressèrent, remuèrent la queue devant lui et ne lui firent aucun mal.

Cette nouvelle parvint au sultan ; il sortit de son palais, les pieds nus, se prosterna à ceux du kâdhi, afin de les baiser, prit sa main et le revêtit de tous les habits qu'il portait. C'est le plus grand honneur que le sultan puisse faire chez ce peuple. Lorsqu'il a ainsi gratifié une personne de ses vêtements, c'est pour cet individu, pour ses fils et tous ses descendants, une distinction dont ils héritent, tant que durent ces hardes, ou qu'il en reste seulement une portion. La pièce du costume qui est le plus considérée en pareil cas, c'est le caleçon. Lorsque le sultan eut revêtu de ses habits le kâdhi Medjd eddîn, il le prit par la main, le fit entrer dans son palais, et ordonna à ses femmes de le traiter avec respect, et de regarder sa présence comme une bénédiction. Le sultan renonça à la doctrine des râfidhites, et écrivit dans ses provinces, afin d'ordonner que les habitants persévérassent dans la croyance orthodoxe des sunnites [1075]. Il fit p408 des dons magnifiques au kâdhi, et le renvoya dans son pays, comblé de marques d'honneur et de considération. Il lui donna, entre autres présents, cent des villages de Djamkân [1076]. C'est une vallée, entre deux montagnes, dont la longueur est de vingt-quatre parasanges, et qui est traversée par une grande rivière. Les villages sont rangés des deux côtés du fleuve, et c'est le plus bel endroit du territoire de Chîrâz. Parmi ses grandes bourgades, qui égalent des villes, est celle de Meïmen, qui appartient au même kâdhi.

[1075] Oldjaitu n'a pas pour autant renoncé au shi'isme, mais il s'est montré plus tolérant envers les sunnites et cette doctrine a pu se rétablir officiellement à l'avènement de son fils Abu Said en 1316.

[1076] Mustawfi place Djamkan à cinq farsakhs au sud de Kavar, entre Mimand (le Meïmen d'Ibn Battûta) et Karzin. Mimand se trouve à l'est de la ville actuelle de Firuzabad.

Au nombre des merveilles de ce lieu, nommé Djemkân, est la suivante : la moitié de cet endroit, qui est contigu à Chîrâz, et qui a une étendue de douze parasanges, est extrêmement froide ; la neige y tombe, et la plupart des arbres qui y croissent sont des noyers ; mais l'autre moitié, contigu au pays de Hondj ou Bâl et au pays de Lâr [1077], sur le chemin de Hormouz, est très chaude, et le palmier y croît.

Je vis une seconde fois le kâdhi Medjd eddîn, à l'époque où je sortis de l'Inde. Je me dirigeai vers lui, de la ville de Hormouz, afin d'obtenir le bonheur de le voir. Cela arriva en l'année 48 [1078]. Entre Hormouz et Chîrâz, il y a une distance de trente-cinq journées de marche. Je visitai ce kâdhi, qui était alors dans l'impuissance de marcher, et je le saluai. Il me reconnut, se leva à mon approche et m'embrassa. Ma main tomba sur son coude, et je sentis sa peau collée à l'os, sans qu'aucune parcelle de chair l'en séparât. Il me logeai dans la medréceh, et dans le même endroit où il m'avait logé la première fois. Je le visitai un certain jour, et je trouvai le roi de Chîrâz, le sultan Abou Ishâk, dont nous ferons bientôt mention, assis devant lui, tenant son oreille dans p409 sa main ; car ce geste est, chez ces gens, le comble de la politesse, et les sujets le font lorsqu'ils sont assis devant leur roi.

J'allai une autre fois voir le kâdhi à la medréceh ; j'en trouvai la porte fermée, et je m'enquis du motif de cette circonstance. On m'apprit que la mère du sultan et sa sœur avaient eu ensemble une contestation, au sujet d'un héritage, et qu'il les avait renvoyées au kâdhi Medjd eddîn. En conséquence, elles vinrent le trouver dans la medréceh, et plaidèrent devant lui leur affaire. Il prononça entre elles un jugement conforme à la loi. Les habitants de Chîrâz n'appellent pas Medjd eddîn kâdhi, mais il lui donnent le titre de *mewlânâ a'zham* [1079]. C'est ainsi que l'on écrit dans les actes judiciaires et les contrats qui exigent qu'il y soit fait mention de son nom. La dernière fois que je vis le kâdhi, ce fut dans le mois de rebî' second 748. L'éclat de ses vertus rejaillit alors sur moi, et ses bénédictions se ma-

[1077] Voir t. II, p. 123 et 124.

[1078] L'année de l'hégire 748, qui commence en avril 1347. La rencontre date du mois de juillet (rabi II, 748), comme le précise plus loin Ibn Battûta.

[1079] Notre grand maître.

nifestèrent en ma faveur. Que Dieu nous soit utile par son moyen, et par celui de ses semblables !

HISTOIRE DU SULTAN DE CHÎRÂZ

Le sultan de Chîrâz, lorsque j'arrivai dans cette ville, était le roi excellent Abou Ishâk, fils de Mohammed châh Indjou [1080]. Son père l'avait nommé ainsi en p410 l'honneur du cheïkh Abou Ishâk alcâzeroûny [1081], C'est un des meilleurs sultans que l'on puisse voir ; il a une belle figure, un extérieur avantageux, et sa conduite n'est pas moins belle. Son âme est généreuse, son caractère remarquable ; il est humble, et sa puissance est grande, de même que son royaume. Son armée excède le nombre de cinquante mille hommes, tant Turcs que Persans. Ceux qui lui sont le plus attachés et qui l'approchent de plus près sont les habitants d'Isfahân. Il n'a aucune confiance dans ceux de Chîrâz ; il ne les prend pas à son service, et ne les admet pas dans sa familiarité. Il ne permet à aucun d'eux de porter des armes, parce que ce sont des gens braves, très courageux et pleins d'audace envers leurs rois. Celui d'entre eux dans les mains duquel on trouve des armes est châtié. J'ai vu un jour un homme que les djândârs, c'est-à-dire les gens du guet, traînaient devant le hôkim [1082], après lui avoir mis une chaîne au cou. Je m'informai de l'aventure de cet homme, et j'appris qu'on avait trouvé dans sa main un arc pendant la nuit. Le sultan a jugé à propos

---

[1080] 141. Le grand-père d'Abu Ishaq, Mohammad Shah, était administrateur, dans la province du Fars, des biens domaniaux des Mongols, appelés Indju dans leur langue ; d'où son surnom. Son fils, Mahmud Shah, accéda à l'indépendance en 1325 et fut souverain de la ville au premier passage d'Ibn Battûta. Il fut néanmoins exécuté après la mort de l'Ilkhanide Abu Said, par son successeur Arpa Khan, en janvier 1336. Son fils, profitant du renversement d'Arpa Khan quelques mois après, recouvrit Shiraz, mais une lutte fratricide amena la conquête de Shiraz par Pir Husain, petit-fils de l'émir Tchoban (voir n. 85 ci-dessus). La famille de Tchoban, en lutte pour le partage de l'héritage ilkhanide, dut abandonner Shiraz en 1343 qui fut alors occupé par Abu Ishaq, le plus jeune fils de Mahmud Shah. Le récit donné par Ibn Battûta est assez différent (voir aussi l'introduction).

[1081] Abu Ishaq Ibrahim al-Kazaruni (963-1035), fondateur d'un ordre missionnaire qui a joué un rôle actif de l'Anatolie jusqu'à l'Inde du Sud et la Chine. Son tombeau existe toujours à Kazerun.

[1082] Officier de police.

de traiter avec sévérité les habitants de Chîrâz, et de donner la préférence sur eux à ceux d'Isfahân, parce qu'il redoute les premiers.

Son père, Mohammed châh Indjoû, était gouverneur de Chîrâz, au nom du roi de l'Irâk. Il tenait une bonne conduite, et était chéri des habitants de cette ville. Lorsqu'il fut mort, le sultan Abou Sa'îd nomma vice-roi à sa place le cheïkh Hoceïn, fils de Djoûbân, émir des émirs, dont il sera parlé ci-après et envoya avec lui des troupes considérables. Ce seigneur arriva à Chîrâz, s'en empara et perçut les tributs. Or celle-ci est une des principales villes du monde sous le rapport des revenus. p411 Alhâddj Kiwâm eddîn Atthamghadjy [1083], préposé à la perception des contributions à Chîrâz, m'a raconté qu'il avait affermé les impôts pour dix mille dînârs d'argent par jour. Cette somme, changée en or du Maghreb, ferait deux mille cinq cents dînârs d'or.

L'émir Hoceïn séjourna quelque temps à Chîrâz, puis il voulut aller trouver le roi de l'Irâk ; mais auparavant il fit arrêter Abou Ishâk, fils de Mohammed châh Indjoû, ses deux frères Tocn eddîn et Maç'oûd bec, et sa mère Thâch *khâthoûn* [1084], et prétendit les emmener dans l'Irâk, afin qu'on les forçât de livrer les richesses de leur père. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu du marché de Chîrâz, Thâch khâtoûn releva le voile dont elle s'était couvert le visage, de peur qu'on ne la vît dans cet état, car c'est d'ailleurs la coutume des femmes turques de ne pas se couvrir la figure. Elle appela à son aide les habitants de Chîrâz, et leur dit : « Est-ce que je serai ainsi enlevée d'au milieu de vous, ô citoyens de Chîrâz, moi qui suis une telle, femme d'un tel ? » Un charpentier, nommé Pehléwân Mahmoûd, que j'ai vu dans le marché de Chîrâz, lors de mon arrivée en cette ville, se leva et dit : « Nous ne la laisserons pas sortir de notre ville, et nous n'y consentirons pas. » Les habitants l'imitèrent dans ses discours. La populace excita du tumulte, prit les armes et tua beaucoup de soldats ; puis elle pilla les produits des tributs, et délivra la princesse et ses enfants.

L'émir Hoceïn et ses adhérents prirent la fuite, et le premier ainsi abandonné, alla trouver le sultan Abou Sa'îd. Celui-ci lui donna une

---

[1083] Personnage qui a beaucoup contribué à l'accession au pouvoir d'Abu Ishaq. Confident et vizir du sultan, il mourut en 1355 et son épitaphe fut écrite par Hafiz.

[1084] Tashi khatun, connu pour sa donation d'un Coran à la mosquée de Shiraz.

armée nombreuse, lui commandant de retourner à Chîrâz, et d'exercer l'autorité sur les habitants de cette ville, selon son bon plaisir. Lorsque les Chîrâziens apprirent cette nouvelle, ils p412 virent bien qu'ils n'étaient pas assez forts pour résister à Hoceïn. Ils allèrent trouver le kâdhi Medjd eddîn et le prièrent de prévenir l'effusion du sang, et de ménager, de part et d'autre, un traité de paix. Ce personnage sortit de la ville au-devant de l'émir. Hoceïn descendit de cheval à son approche, et le salua. La paix fut conclue, et l'émir campa ce même jour en dehors de Chîrâz ; le lendemain matin, les habitants sortirent à sa rencontre dans le plus bel ordre ; ils décorèrent la ville et allumèrent de nombreux flambeaux. L'émir fit une entrée pompeuse, et tint envers les Chîrâziens la conduite la plus louable.

Lorsque le sultan Abou Sa'îd fut mort, que sa postérité fut éteinte, et que chaque émir se fut emparé de ce qui était entre ses mains, l'émir Hoceïn craignit pour sa vie les entreprises des habitants de Chîrâz, et sortit de leur ville. Le sultan Abou Ishâk s'en rendit maître, ainsi que d'Isfahân et de la province du Fars, ce qui comprend l'étendue d'un mois et demi de marche. Sa puissance devint considérable, et son ambition médita la conquête des villes voisines. Il commença par la plus rapprochée, qui était la ville de Yezd, cité belle, propre, décorée de superbes marchés, possédant des fleuves considérables et des arbres verdoyants. Ses habitants sont des marchands, et font profession de la doctrine de Châfi'y. Abou Ishâk assiégea Yezd et s'en rendit maître. L'émir Mozhaffer châh, fils de l'émir Mohammed châh, fils de Mozhaffer, se fortifia dans un château fort, à six milles de Yezd. C'était une place inexpugnable, entourée de tous côtés par des sables. Abou Ishâk l'y assiégea [1085].

L'émir Mozhaffer châh montra une bravoure au-dessus p413 de l'ordinaire, et telle qu'on n'en a pas entendu mentionner de pareille. Il faisait des attaques nocturnes contre le camp du sultan Abou Ishâk, tuait à souhait, déchirait les tentes et les pavillons, et retournait dans

[1085] Mubariz al-din Muhammad (1314-1358), fils de Muzaffar, fondateur de la dynastie des Muzaffarides. Il s'empara de Yazd en 1318 et de Kirman en 1340. Abu Ishaq engagea trois expéditions, en 1347, 1350 et 1352, contre Kirman et Yazd, mais il fut vaincu. A son tour, Mubariz al-din Muhammad attaqua Chiraz en 1353, prit la ville, et trois ans plus tard Abu Ishaq capitula à Ispahan et fut mis à mort. Ainsi finit la dynastie des Indju.

sa forteresse, sans qu'Abou Ishâk pût l'atteindre. Mozhaffer châh fondit une nuit sur les tentes du sultan, y tua plusieurs personnes, prit dix des meilleurs chevaux d'Abou Ishâk, et revint dans son château. Le sultan ordonna que cinq mille cavaliers montassent à cheval toutes les nuits, et dressassent des embuscades à Mozhaffer châh. Cela fut exécuté ; le prince assiégé fit une sortie, selon sa coutume, avec cent de ses compagnons, et fondit sur le camp ennemi. Les troupes placées en embuscade l'entourèrent, et le reste de l'armée arriva successivement. Mozhaffer châh les combattit, et se retira sain et sauf dans sa forteresse. Un seul de ses compagnons fut atteint, et on le conduisit au sultan. Celui-ci le revêtit d'une robe d'honneur, le relâcha, et envoya avec lui un sauf-conduit pour Mozhaffer, afin que ce prince vînt le trouver. Mozhaffer refusa ; mais ensuite des négociations s'engagèrent entre eux, et une grande amitié pour Mozhaffer prit naissance dans le cœur du sultan Abou Ishâk, à cause des actes de bravoure dont il avait été témoin de la part de ce prince. Il dit : « Je veux le voir ; après quoi, je m'en retournerai. » En conséquence, il se posta près du château. Mozhaffer se plaça à la porte de la citadelle, et salua Abou Ishâk. Le sultan lui dit : « Descends, sur la foi de mon sauf-conduit. » Mozhaffer répliqua : « J'ai fait serment à Dieu de ne pas t'aller trouver, jusqu'à ce que tu sois entré dans mon château ; alors j'irai. » Abou Ishâk répondit : « Je ferai cela » ; il entra dans la place, accompagné seulement de dix de ses courtisans. Lorsqu'il fut arrivé à la porte du château, Mozhaffer mit pied à terre, baisa son étrier, marcha devant lui, et l'introduisit dans sa maison. Abou Ishâk y mangea des mets qui avaient été préparés pour Mozhaffer. Après cela, celui-ci se rendit à cheval avec Abou Ishâk, dans le camp de ce prince. Le sultan le fit asseoir à son côté, le p414 revêtit de ses propres habits, et lui donna une somme considérable. Il fut convenu entre eux que la khothbah serait faite au nom du sultan Abou Ishâk [1086] et que la province appartiendrait à Mozhaffer et à son père. Le sultan retourna dans ses États.

Abou Ishâk ambitionna un jour la gloire de construire un portique pareil à celui de Cosroës [1087] et ordonna aux habitants de Chîrâz de

[1086] C'est-à-dire que la suzeraineté d'Abu Ishaq serait reconnue.

[1087] Aywan Kisra (la Salle de Khosroes), nom donné en arabe aux ruines du palais de Ctesiphon.

s’occuper à en creuser les fondements. Ils commencèrent ce travail. Les gens de chaque profession luttaient d’émulation avec ceux des autres métiers. La chose alla si loin qu’ils firent des paniers de cuir pour transporter la terre, et qu’ils les recouvrirent d’étoffes de soie brochées d’or. Ils montrèrent un pareil luxe pour les housses et les bissacs des bêtes de somme. Quelques-uns d’entre eux fabriquèrent des pioches d’argent, et allumèrent de nombreuses bougies. Au moment du travail, ils revêtaient leurs plus beaux habits, et attachaient des tabliers de soie à leur ceinture. Le sultan assistait à leurs travaux, du haut d’un belvédère qui lui appartenait. J’ai vu cette construction, qui était déjà élevée au-dessus de terre d’environ trois coudées. Lorsque les fondements furent bâtis, les habitants de la ville furent exemptés d’y travailler, et des ouvriers les remplacèrent, moyennant un salaire. Des milliers de ceux-ci furent rassemblés pour cette besogne. J’ai entendu dire, par le gouverneur de la ville, que la majeure partie des tributs de Chîrâz était dépensée pour cette construction. La personne préposée à ces travaux était l’émir Djélâl eddîn ibn Alfeleky attawrîzy [1088], un des grands de Chîrâz, et dont le père avait été substitut du vizir du sultan Abou Sa’îd, appelé Aly châh Djilân. Cet émir Djélâl eddîn Alfeleky a un p415 frère distingué, appelé Hibet Allah, et surnommé Béhâ almoulc, qui arriva à la cour du roi de l’Inde en même temps que moi, Cherf almoulc, émir Bakht, nous accompagnait. Le roi de l’Inde nous revêtit tous de robes d’honneur, plaça chacun de nous dans le poste auquel il était propre, et nous assigna un traitement fixe et des gratifications, ainsi que nous le rapporterons ci-après.

Le sultan Abou Ishâk désirait être comparé au susdit roi de l’Inde, sous le rapport de la générosité et de la magnificence de ses dons. « Mais quelle distance n’y a-t-il pas entre les Pléiades et la terre ! » La plus grande libéralité d’Abou Ishâk dont nous ayons connaissance, c’est qu’il donna au cheïkh Zâdeh alkhorâçâny, qui vint à sa cour en qualité d’ambassadeur du roi de Hérât, soixante et dix mille dinars. Quant au roi de l’Inde, il ne cesse d’en donner plusieurs fois autant à des personnes innombrables, originaires du Khorâçân, ou autres.

[1088] Il faudrait lire al-Quhaki ; en effet, c’est un Izz al-din al-Quhaki gouverneur du Fars qui fut nommé susbtitut de Tadj al-din Ali Shah Djilan (voir plus loin n. 164).

ANECDOTE

Parmi les actions étonnantes du roi de l'Inde envers des Khorâçâniens est la suivante : un des fakîhs du Khorâçân, natif de Hérat, mais habitant à Khârezm, et appelé l'émir Abd Allah, vint trouver ce prince. La khâtoûn Torâbec, femme de l'émir Kothloûdomoûr, prince de Khârezm [1089], l'avait envoyé, avec un présent, auprès du roi de l'Inde. Ce souverain accepta le cadeau, et le reconnut par un don valant plusieurs fois autant qu'il envoya à la princesse. L'ambassadeur de celle-ci, l'émir déjà nommé, préféra demeurer auprès du roi, qui le mit au nombre de ses commensaux. Un certain jour, le roi lui dit : « Entre dans le trésor, et emportes-en la quantité d'or dont tu pourras te charger. » Cet homme retourna à sa maison ; puis il se rendit au trésor avec treize sacoches, dans chacune desquelles il plaça tout ce p416 qu'elle pouvait contenir. Il lia chaque sacoche à l'un de ses membres (or il était doué d'une grande force), et se mit en devoir de transporter ce fardeau. Mais, lorsqu'il fut sorti du trésor, il tomba et ne put se relever. Le sultan ordonna de peser ce qu'il emportait. Cette somme pesait treize *menns*, poids de Dihli. Chaque menn équivalait à vingt-cinq *rothls* égyptiens. Le roi lui commanda de prendre tout cela ; il le prit et l'emporta.

HISTOIRE ANALOGUE À LA PRÉCÉDENTE

L'émir Bakht, surnommé Cherf almoulc alkhorâçâny, dont il a été fait mention il n'y a qu'un instant, fut indisposé dans la capitale du roi de l'Inde. Le roi alla lui rendre visite. Lorsqu'il entra dans la chambre du malade, celui-ci voulut se lever ; mais il l'adjura de ne pas descendre de son *ket* (c'est ainsi que l'on appelle le lit). On plaça pour le sultan un siège, que l'on nomme *almorah* [1090], et sur lequel il s'assit ; puis il demanda de l'or et une balance, et on lui apporta l'un et l'autre. Alors le prince ordonna au malade de s'asseoir dans un des plateaux de la balance. L'émir lui dit : « Ô maître du monde, si j'avais prévu que tu fisses cela, certes, j'aurais revêtu un grand nombre d'habits. » Le roi répliqua : « Revêts donc maintenant tous les habits que tu pos-

[1089] Pour ces personnages, voir t. II, p. 263.
[1090] *Khat* : lit, et *morha* : chaise, en urdu.

sèdes. » L’émir prit des vêtements qui lui servaient à se préserver du froid, et qui étaient ouatés. Puis il s’assit dans un plateau de la balance ; et l’or fut placé dans l’autre, jusqu’à ce que son poids l’emportât sur celui de l’individu. Le roi dit à l’émir : « Prends cela et fais-en des aumônes pour préserver ta vie. » Puis il sortit. p417

HISTOIRE ANALOGUE AUX DEUX PRÉCÉDENTES

Le fakîh Abd Alazîz Alardéwîly arriva auprès du roi de l’Inde. Cet homme avait enseigné la science des traditions à Damas, et il connaissait à fond cette matière. Le roi lui assigna un traitement quotidien de cent dînârs d’argent, équivalant à vingt-cinq dînârs d’or. Le fakîh se présenta un jour à l’audience du prince, et celui-ci l’interrogea touchant un hadîth. Il lui cita promptement de nombreuses traditions sur le même sujet. Sa mémoire étonna le sultan, il lui jura sur sa tête qu’il ne le laisserait pas sortir de son salon jusqu’à ce qu’il eût fait envers lui ce qu’il jugerait à propos. Puis il descendit de son siège, baisa les pieds du fakîh, et ordonna d’apporter un plat d’or, qui ressemblait à un petit *thaïfoûr* [1091] ; il y fit jeter mille dînârs d’or, prit le plat de sa propre main, répandit les ducats sur le fakîh et lui dit : « Ils t’appartiennent, ainsi que le plat. »

Un homme du Khorâçân, nommé Ibn achcheïkh Abd errahamân alisferâïny [1092] dont le père s’était établi à Baghdâd, arriva un jour à la cour du sultan. Celui-ci lui donna cinquante mille dînârs d’argent, des chevaux, des esclaves et des khil’ahs. Nous raconterons beaucoup d’histoires relatives à ce roi, lorsque nous traiterons de l’Inde. Nous avons rapporté ce qui précède uniquement à cause de ce que nous avons allégué, à savoir que le sultan Abou Ishâk désirait être comparé à ce roi, sous le rapport de la générosité. Or, bien qu’il soit un prince généreux et distingué, il n’atteint pas le rang du roi de l’Inde, en fait de générosité et de libéralité. p418

1091 Plat creux, gamelle.

1092 Ce cheikh convertit le premier souverain ilkhanide à devenir musulman : Tekudar, nommé Ahmad (1282-1284). Envoyé par lui en mission en Égypte pour annoncer sa conversion, il fut retenu à Damas jusqu’à sa mort en 1285.

DESCRIPTION DE QUELQUES-UNS DES MAUSOLÉES DE CHÎRÂZ

On voit dans cette ville : d'abord le mausolée d'Ahmed, fils de Moûça et frère d'Arridha Aly, fils de Moûça, fils de Dja'far, fils de Mohammed, fils d'Aly, fils de Hoçaïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thâlib [1093]. C'est un sépulcre vénéré des habitants de Chîrâz : ils sont heureux par ses mérites, et recherchent la faveur de Dieu, grâce à la sainteté de ce monument. Thâch khâtoûn, mère du sultan Abou Ishâk, a construit auprès du mausolée une grande medréceh et un ermitage, où l'on trouve des aliments pour les voyageurs ; il y a aussi des lecteurs du Coran, qui lisent continuellement ce livre près du mausolée. La khâtoûn a coutume de venir à cette chapelle sépulcrale, le soir du dimanche au lundi de chaque semaine. Les kâdhis, les fakîhs et les chérîfs se réunissent dans cette même soirée. Or Chîrâz est une des villes qui possèdent le plus de chérîfs ; et j'ai appris de personnes dignes de confiance que ceux d'entre eux qui reçoivent des pensions à Chîrâz sont au nombre de plus de quatorze cents, tant petits que grands. Leur nakîb [1094] est Adhoud eddîn Alhoçaïny. Lors donc que cette assemblée est réunie dans le mausolée béni, on lit d'un bout à l'autre le Coran dans des exemplaires de ce livre. De leur côté, les lecteurs du Coran le récitent avec leurs belles voix. On apporte des mets, des fruits, des sucreries ; et lorsque l'assistance a fini de manger, le prédicateur prêche. Tout cela a lieu après la prière de midi et avant celle de la nuit. Pendant ce temps, la khâtoûn se tient dans une chambre haute, dominant la mosquée, et munie d'une jalousie. Ensuite on bat les timbales, et l'on sonne du clairon et de la trompette près de la p419 porte de la chapelle, ainsi que l'on fait aux portes des rois.

Parmi les autres mausolées de Chîrâz est celui de l'imâm, du pôle, du saint, Abou Abd Allah, fils de Khafîf, connu dans cette ville sous le nom de cheïkh [1095]. Cet homme était, de son vivant le modèle de tout le Fars, et son mausolée est vénéré. Les dévots le visitent matin et

---

1093 La mosquée mausolée de ce frère du huitième imam, enterré à Mashad, fut construite en 1343 et rebâtie en 1506. Elle est connue sous le nom de Shah Tcheragh, mais le collège et l'hospice n'existent plus.

1094 Voir chap. 2, n. 66.

1095 Connu sous le nom de Cheikh al-Kabir (le Grand Cheikh). Né en 882, fils d'un officier de l'armée d'Amr ibn Laith, souverain saffaride, fondateur du soufisme orthodoxe de Shiraz mort en 982.

soir, et se sanctifient par son moyen. J'ai vu le kâdhi Medjd eddîn venir le visiter et le baiser. Le khâtoûne se rend à cette chapelle chaque nuit du jeudi au vendredi. On a construit auprès de cet édifice un ermitage et une medréceh. Les kâdhïs, les fakîhs s'y réunissent, et s'y conduisent comme dans le mausolée d'Ahmed, fils de Moûça. J'ai visité ces deux endroits. Le mausolée de l'émir Mohammed châh Indjoû, père du sultan Abou Ishâk, est contigu à ce tombeau. Le cheïkh Abou Abd Allah Mohammed, fils de Khafîf, jouit d'un rang élevé, d'une grande réputation parmi les amis de Dieu. C'est lui qui enseigna le chemin de la montagne de Serendîb, dans l'île de Ceylan, qui fait partie de l'Inde [1096].

AVENTURE MIRACULEUSE DE CE CHEÏKH

On raconte qu'il se dirigea un jour vers la montagne de Serendîb, accompagné d'environ trente fakîrs. La faim les surprit sur la route de la montagne, dans un endroit où il ne se trouvait aucune habitation, et ils s'égarèrent de leur chemin. Ils demandèrent au cheïkh de leur permettre de prendre un des petits éléphants, qui sont en très grand nombre en ce lieu, et qui de là sont transportés dans la capitale du roi de l'Inde. Il leur défendit de faire cela ; mais la faim les vainquit, ils p420 transgressèrent l'ordre du cheïkh, prirent un de ces petits éléphants, lui coupèrent la gorge et mangèrent de sa chair [1097] ; le cheïkh refusa d'en goûter. Lorsqu'ils furent endormis, dans la nuit suivante, les éléphants se réunirent de tous côtés, et vinrent dans l'endroit où ils se trouvaient. Ils flairaient chacun d'eux et le tuaient ensuite, jusqu'à ce qu'ils les eussent tous exterminés. Ils flairèrent aussi le cheïkh et ne lui firent aucun mal. Un des ces éléphants le prit, en roulant sa trompe autour de lui, le jeta sur son dos et le conduisit dans l'endroit où se trouvaient les habitations. Lorsque les gens de ce canton virent arriver le cheïkh, ils furent surpris et allèrent à sa rencontre, afin de connaître son histoire. Quand il fut arrivé près d'eux, l'éléphant le prit avec sa trompe

[1096] Voir aussi tome III, p. 258. L'histoire ne se retrouve pas dans les autres sources.

[1097] Mis à part le vers de Sa'di « le mouton est propre mais l'éléphant est une charogne », il n'existe aucune autre mention de l'interdiction de la viande d'éléphant pour les musulmans.

de dessus son dos, et le déposa sur la terre, de manière que ces individus le vissent. Ils s’approchèrent de lui, regardant sa présence comme un moyen de se sanctifier, et le conduisirent à leur roi, à qui ils firent connaître son aventure. C’étaient des infidèles, chez lesquels il resta durant plusieurs jours. Cet endroit est situé près d’un fleuve appelé de Khaïzorân. Khaour signifie la même chose que *nahar* [1098]. C’est en ce lieu que se trouvent les pêcheries des perles. On raconte que le cheïkh, ayant un jour plongé en présence du roi de ces idolâtres, sortit de l’eau, tenant ses mains fermées, et dit au roi : « Choisis le contenu d’une de mes mains. » Le roi choisit ce qui se trouvait dans la main droite, et le cheïkh le lui jeta. C’étaient trois rubis sans pareil, qui sont encore en la possession des rois de ce pays, et sont placés sur la couronne. Ces princes se transmettent ces joyaux par héritage.

Je suis entré dans cette île de Ceylan ; les habitants p421 persistent dans leur idolâtrie, mais ils vénèrent les fakirs musulmans, leur donnent l’hospitalité dans leurs maisons et leur servent de la nourriture tandis qu’ils sont dans leurs demeures, au milieu de leurs femmes et de leurs enfants. Ils en usent ainsi, contrairement aux autres infidèles de l’Inde. Ceux-ci n’approchent pas des musulmans, et ne leur servent point à manger ou à boire dans leurs vases, quoiqu’ils ne les vexent ni ne les offensent. Nous étions obligés de faire cuire pour nous de la viande par quelqu’un d’entre ces gens. Ils l’apportaient dans leurs marmites, et s’asseyaient à quelque distance de nous. Ils apportaient aussi des feuilles de bananier, sur lesquelles ils plaçaient le riz, qui forme leur nourriture. Ils répandaient sur ce riz du *couchân* [1099] qui sert d’assaisonnement, et s’en allaient. Nous mangions de cet aliment, et ce qui en restait était dévoré par les chiens et les oiseaux. Si un petit enfant, n’ayant point encore l’âge de raison, mangeait de ces restes, ils le battaient et lui faisaient avaler de la bouse de vache, ce qui, selon leur croyance, purifie de cette souillure.

Parmi les mausolées de Chîrâz, on remarque encore celui du pieux cheïkh, Kothb eddîn Roûz Djihân alkabaly [1100], un des principaux

[1098] Fleuve ou embouchure d’un fleuve. Khaizorân : fleuve des Bambous.

[1099] L’équivalent du curry, utilisé dans le golfe Persique.

[1100] Ruzbehan Baqil (1128-1209), mystique célèbre pour ses visions ; il a laissé une autobiographie. Son tombeau disparu fut redécouvert en 1928.

saints, ou amis de Dieu. Son tombeau se trouve dans une mosquée djâmi', où l'on fait la khothbah. C'est dans cette mosquée que prie le kâdhi Medjd eddîn, dont il a été fait mention plus haut. Dans la même mosquée, j'ai entendu expliquer par ce cheïkh le *Mosned* de l'imam Abou Abd Allah Mohammed, fils d'Idrîs achchâfi'y [1101]. Il disait que ce livre lui avait été enseigné par Wezîrah, fille d'Omar, fils d'Almoneddja. Wezîrah disait avoir été instruite p422 par Abou Abd Allah alhoceïn, fils d'Abou Becr, fils d'Almobârec azzobeïdy. Celui-ci citait comme son maître Abou Zer'ah Thâhir, fils de Mohammed, fils de Thâhir almokaddecy, qui avait eu pour professeur Abou'lhaçan almekky, fils de Mohammed, fils de Mansoûr, fils d'Allân al' ourdhy. Almekky nommait pour son maître le kâdhi Abou Becr Ahmed, fils d'Alhaçan alharachy, lequel alléguait Abou'l'abbâs, fils de Ya'koûb alaçamm, qui citait Arréby', fils de Soleïman almorâdy, enfin ; ce dernier avait entendu professer l'imâm Abou Abd Allah achchâfi'y. J'ai entendu également dans cette mosquée expliquer, par le kâdhi Medjd eddîn, les *Méchârik alanwâr* [1102], composés par l'imâm Radhy eddîn Aboul' fadhâïl alhaçan, fils de Mohammed, fils de Haçan as-saghâny. Il avait obtenu le droit d'enseigner cet ouvrage, du cheïkh Djelâl eddîn Abou Hâchîm Mohammed, fils de Mohammed, fils d'Ahmed alhâchimy alcoûfy, qui l'avait entendu lire par l'imâm Nizhâm eddîn Mahmoûd, fils de Mohammed, fils d'Omar alherawy, qui lui-même tenait ce droit de l'auteur de l'ouvrage.

On remarque encore à Chîrâz le mausolée du pieux cheïkh Zercoûb [1103], près duquel se trouve un ermitage, où l'on donne à manger aux pauvres et aux voyageurs. Tous ces monuments sont situés dans l'intérieur de la ville, ainsi que la plupart des tombeaux des habitants. Si, par exemple, le fils ou la femme d'un de ceux-ci vient à mourir, il prépare un sépulcre dans une des chambres de sa maison, et y ensevelit le défunt. Il recouvre le plancher de l'appartement de nattes et de tapis, place de nombreuses bougies près de la tête du mort et de ses pieds, et adapte à la chambre une porte et une grille en fer, du côté de

[1101] Collection des hadiths du Prophète. Pour l'imam Shafi'i, voir chap. 2, n. 100.

[1102] 163. Voir n. 127, ci-dessus.

[1103] Izz al-din Mawdud bin Muhammad al-Dhahabi, surnommé Zarkub (batteur d'or, en persan), mort en 1265, disciple de Ruzbehan Baqli.

la rue, C'est par là qu'entrent les lecteurs du Coran, qui lisent ce livre avec p423 des voix superbes. Il n'y a pas, dans toute la terre habitée, de gens qui aient eu de plus belles voix pour lire le Coran que les citoyens de Chîrâz. Les habitants de la maison mortuaire prennent soin du mausolée, le couvrent de tapis et y entretiennent des lampes allumées. C'est comme si la personne morte n'était pas absente ; on m'a rapporté que ces gens-là font cuire chaque jour la portion du défunt, et la distribuent comme aumône à son intention.

ANECDOTE

Je passai un jour dans un des marchés de Chîrâz, et j'y vis une mosquée également construite et bien pavée. On y apercevait des Corans enfermés dans des bourses de soie, et placés sur une estrade. Au côté septentrional de la mosquée était un ermitage, où se trouvait une jalousie qui s'ouvrait sur le marché. Un cheïkh, d'une jolie figure et couvert de beaux vêtements, se tenait en cet endroit, et avait devant lui un Coran, dans lequel il lisait. Je le saluai et m'assis à son côté ; et il m'interrogea touchant mon arrivée. Je répondis à sa demande, et le questionnai au sujet de cette mosquée. Il m'apprit qu'il l'avait fondée, et qu'il y avait joint, par un *wakf*, des propriétés considérables, pour servir à l'entretien de lecteurs du Coran, et d'autres personnes. Quant à cet ermitage, dans lequel j'étais assis près de lui, c'était le lieu destiné à sa sépulture, si Dieu le faisait mourir dans cette ville. Ensuite, il souleva un tapis placé sous ses pieds, et il y avait là son tombeau, qui était recouvert de planches. Il me fit voir une caisse qui se trouvait du côté opposé et me dit : « Dans ce coffre sont mon linceul, les aromates destinés à parfumer mon corps, ainsi que des pièces d'argent, pour le prix desquelles j'ai loué mes services à un homme pieux, afin de lui creuser un puits. Il m'a compté ces dirhems, et je les ai mis de côté, pour qu'ils servent aux frais de mon enterrement. Le surplus sera distribué en aumônes. » J'admirai sa conduite, et p424 je voulus m'en retourner ; mais il m'adjura de rester, et me traita dans cet endroit.

Parmi les mausolées situés hors de Chîrâz est le tombeau du vertueux cheïkh connu sous le nom de Sa'dy [1104]. C'était le premier poète de son temps en langue persane, et il a souvent déployé beaucoup de talent dans ses compositions en arabe. De ce tombeau dépend un bel ermitage, que Sa'dy a élevé en cet endroit, et dans l'intérieur duquel se trouve un joli jardin. Cet ermitage est situé dans le voisinage de la source du grand fleuve, connu sous le nom de Rocn Abâd. Le cheïkh avait construit en ce lieu de petits bassins de marbre, pour laver les vêtements. Les citoyens de Chiraz sortent de la ville, afin de visiter ce mausolée ; ils mangent des mets (préparés dans l'ermitage), et lavent leurs habits dans ce fleuve ; puis ils s'en retournent. C'est ainsi que j'en usai près de cet endroit. Que Dieu ait pitié de ce cheïkh !

Dans les environs de cet ermitage il s'en trouve un autre, auquel est contigu un collège. Ces deux derniers sont construits près du tombeau de Chems eddîn Assemnâny [1105], un des émirs versés dans la jurisprudence. Il a été enseveli en cet endroit, d'après ses dernières volontés.

Parmi les principaux fakîhs de la ville de Chîrâz est le chérîf Medjîd eddîn, dont la libéralité est étonnante. Souvent il a donné en présent tout ce qu'il possédait, et jusqu'aux vêtements qu'il portait sur lui ; il revêtait alors un habit tout rapiécé. Les grands de la ville venaient le voir, le trouvaient en cet état, et lui donnaient d'autres habits. La pension journalière qu'il reçoit du sultan se monte à cinquante dînârs d'argent. p425

Je sortis de Chîrâz afin de visiter le tombeau du pieux cheïkh Abou Ishâk alcâzéroûny, à Câzéroûn [1106]. Cette ville est située à deux journées de marche de Chîrâz. Nous campâmes le premier jour dans le pays des Choûl [1107], tribu persane qui habite le désert, et qui renferme des gens pieux.

1104 Le célèbre poète persan, mort en 1292, auteur du *Gulistan*. Le tombeau existe toujours mais l'ermitage a disparu.

1105 Muhammad bin Hasan, cadi de Simnan dans le Khorassan.

1106 Voir n. 142.

1107 Le Chulistan, cité par Marco Polo sous le nom de Cielstan comme un des huit « royaumes » (provinces) de la Perse, se trouve au nord-ouest de Shiraz et fut peuplé au XII^e^ siècle par des tribus d'origine kurde chassées du Luristan. Le nom est aujourd'hui conservé dans celui de la petite ville de Chul.

GÉNÉROSITÉ D'UN DE CES CHOÛL

Je me trouvais un jour dans une des mosquées de Chîrâz, et je m'étais assis, afin de lire le Coran, après la prière de midi. Il me vint à l'esprit que si j'en avais un exemplaire j'y ferais une lecture. Sur ces entrefaites, un jeune homme entra et me dit à haute voix : « Prends. » Je levai la tête de son côté ; il jeta dans mon giron un Coran et s'éloigna. Je le lus d'un bout à l'autre, dans le cours de la même journée ; après quoi j'attendis ce jeune homme, afin de lui rendre son livre ; mais il ne revint pas. Je fis des questions touchant cet individu, et l'on me dit : « C'est Bohloûl, le Choûl. » Depuis lors je ne l'ai jamais revu.

Nous arrivâmes à Câzéroûn [1108] le soir du second jour ; nous nous dirigeâmes vers l'ermitage du cheïkh Abou Ishâk (que Dieu nous soit en aide par son moyen !), et nous y passâmes la nuit. Les habitants de ce monument ont coutume de servir aux voyageurs, quels qu'ils soient, du hachis [1109] fait avec de la viande p426 mélangée de blé et de beurre ; on le mange avec de la galette. Ils ne laissent pas partir l'individu qui arrive dans leur résidence, avant qu'il ne soit resté leur hôte pendant trois jours, et qu'il n'ait fait connaître ses besoins au cheïkh qui réside dans l'ermitage ; et celui-ci les répète aux fakirs attachés à la zâouïah. Ils sont au nombre de plus de cent, parmi lesquels il y a des hommes mariés et des célibataires isolés. Ces individus lisent alors le Coran tout entier, ils récitent des prières, et font des vœux, en faveur de l'étranger, auprès du sépulcre du cheïkh Abou Ishâk. Les besoins du voyageur sont ainsi satisfaits par la permission de Dieu.

[1108] « Kazerun devint une grande ville, mais comme auparavant elle formait trois villages, elle est aujourd'hui constituée par trois quartiers, chacun possédant un grand et magnifique palais, bâti comme une forteresse » (MUSTAWFI, 1340).

[1109] Harisa, une sorte de gruau composé de blé concassé mélangé avec de la viande hachée. Plat associé avec la pratique des soufis. La biographie du cheïkh, écrite vers la même époque, précise que tous les matins un millier de personnes environ, hommes et femmes, allaient recevoir leur portion d'harisa et de pain.

Le cheïkh Abou Ishâk est vénéré des habitants de l'Inde et de la Chine. Les voyageurs qui naviguent sur la mer de la Chine ont coutume, lorsque le vent leur est contraire et qu'ils craignent les pirates, de faire un vœu à Abou Ishâk. Chacun d'eux s'oblige, par écrit, à acquitter le montant de son vœu [1110]. Lorsqu'ils sont arrivés en lieu de sûreté, les desservants de l'ermitage montent dans le vaisseau, se font remettre la liste des objets promis en offrande, et reçoivent de chacun la somme ou l'objet qu'il a voué au saint. Il n'y a pas, par conséquent, de vaisseau qui arrive de la Chine ou de l'Inde sans qu'il s'y trouve des milliers de dînârs. Des fondés de pouvoir se présentent de la part du desservant de l'ermitage, et reçoivent cette somme. Parmi les fakîrs, il y en a qui viennent implorer l'aumône du cheïkh. On écrit, pour le solliciteur, un ordre de lui payer telle somme. Cet ordre est muni du paraphe du cheïkh, gravé sur un cachet d'argent. On enduit le cachet de couleur rouge, et on l'applique sur le billet ; la trace du sceau demeure sur cette cédule. Voici quelle en est la teneur : « Que celui qui a fait un vœu au cheïkh p427 Abou Ishâk donne, sur le montant de ce vœu telle somme à tel individu. » L'ordre est pour mille pièces d'argent, ou pour cent, ou pour une somme entre les deux, ou pour une somme inférieure, d'après le mérite du fakir. Lorsque le fakir, muni d'un pareil billet, rencontre un individu qui s'est engagé par un vœu envers le cheïkh, il reçoit le montant de ce vœu, et il écrit sur le dos de l'ordre, pour la décharge de cet homme, une apostille énonçant combien il a touché. Le roi de l'Inde s'obligea un jour, par un vœu, à payer au cheïkh Abou Ishâk la somme de dix mille dînârs. La nouvelle de ce fait étant parvenue aux fakirs de l'ermitage, l'un d'eux se rendit dans l'Inde, reçut l'argent, et s'en retourna à la zâouïah avec tous ces dînârs.

Nous partîmes de Câzéroûn pour la ville de Zeïdan [1111], appelée ainsi parce que les tombeaux de deux compagnons de Mahomet, Zeïd, fils de Thâbit, et Zeïd, fils d'Arkam, tous deux Ansâriens, se trouvent en cet endroit. C'est une belle ville, bien pourvue de vergers et d'eau. Elle possède de superbes marchés et des mosquées magnifiques. Ses habitants sont honnêtes, pleins de piété et de bonne foi. Un d'entre

[1110] La biographie du cheïkh mentionne cette pratique.

[1111] Zaidan, au nord de Bandar-e Mah Chahr, sur la route de Behbehan à Ahwaz. Les deux Zaid sont toutefois morts à Medina et à Kufa respectivement.

eux était le kâdhi Noûr eddîn Azzeïdâny ; il se rendit dans l'Inde, et fut investi de la dignité de juge à Dhibet Almahl [1112], qui font partie de cette contrée. Dhibet Almahi est le nom d'un grand nombre d'îles, dont le roi était Déjlâl eddîn, fils de Salâh eddîn Sâlih ; le kâdhi épousa la sœur de ce roi. Quant à ce dernier, son histoire sera rapportée ci-après, ainsi que celle de sa fille Khadîdjah, qui hérita de la royauté de ces îles après lui. Le kâdhi Noûr eddîn mourut aux Maldives. p428

Nous partîmes de Zeïdan pour Howaïzâ [1113], petite ville habitée par des Persans. Entre celle-ci et Basrah, il y a la distance de quatre jours de marche. Il faut un jour de plus pour aller de Howaïzâ à Coûfah. Au nombre des natifs de Howaïzâ se trouve le cheïkh pieux et dévot Djémal eddîn Alhowaïzâïy, cheïkh du monastère de Sa'îd asso'adâ, au Caire [1114]. Nous marchâmes de Howaïzâ vers Coûfah, par un désert où il ne se trouvait pas d'eau, excepté dans un seul endroit qui est appelé Attharfâouy [1115], et que nous atteignîmes le troisième jour. Le second jour après notre départ de ce dernier lieu, nous arrivâmes à la ville de Coûfah [1116].

COÛFAH

C'est une des métropoles de l'Irâk, et elle est distinguée parmi celles-ci par un mérite supérieur ; c'est le lieu où ont séjourné les compagnons de Mahomet et leurs successeurs immédiats ; et ce fut l'habitation des savants et des hommes pieux. Elle a été la résidence

---

1112 Les Maldives (voir t. III).

1113 Hoveyzeh, décrite par Mustawfi comme une des villes les plus florissantes du Khuzistan, était un des centres des Sabéens ou chrétiens de Saint-Jean. Elle fut également mentionnée à ce titre par Tavernier au XVII^e siècle.

1114 Voir chap. 1, n. 169.

1115 Le nom n'est pas repérable. Un trajet direct Hoveyzeh-Kufa impliquerait plutôt la traversée des marécages, à moins qu'Ibn Battûta n'ait contourné ces marécages par le nord, en traversant le site du canal actuel du Tigre, désertique à l'époque.

1116 Al-Kufa, fondée en 638 par les Arabes après leur conquête de l'Irak comme ville de garnison en même temps que Basra. Ali l'a choisie comme résidence du califat en 656 et il y fut assassiné en 661. Sa muraille fut bâtie par l'Abbasside Mansur ; la région produisait du coton et des céréales et la population était shi'ite d'après Mustawfi. Une grande partie de sa description par Ibn Battûta (soulignée) est empruntée chez Ibn Djubair qui l'a visitée en 1184.

d'Aly, fils d'Abou Thâlib, commandant des fidèles. Mais elle est maintenant en grande partie ruinée, parce que les mains de l'iniquité se sont étendues vers elle. p429 *Le désordre qui y règne provient des Arabes khafâdjah* [1117] *qui demeurent près de Coûfah, et qui pratiquent le brigandage sur son chemin.*

Cette ville n'a pas de murailles ; elle est construite en briques, et ses marchés sont beaux. On y vend principalement des dattes et des poissons. Sa mosquée cathédrale la plus considérable est une grande et noble mosquée, qui contient sept nefs [1118] supportées par des colonnes de grosses pierres de taille, placées l'une sur l'autre, et liées avec du plomb fondu ; leur hauteur est immense. La mosquée possède de nobles restes, et parmi ceux-ci une cellule en face du mihrâb, à droite de celui qui regarde la kiblah ; on dit qu'Abraham, sur qui soit la bénédiction de Dieu ! avait un oratoire dans cet endroit. Tout à côté se voit un autel, entouré de planches de bois de teck ; il est élevé, et c'est le mihrâb d'Aly, fils d'Abou Thâlib. C'est dans ce lieu que le scélérat Ibn Moldjam l'a frappé [1119], et le public s'empresse d'y venir prier. Dans l'angle, au bout de cette nef, il existe une petite chapelle, entourée aussi de bois de teck, et l'on dit que c'est la place où la fournaise déborda, lors du Déluge de Noé [1120]. Derrière elle, à l'extérieur de la mosquée, est une habitation qu'on croit être celle de Noé [1121], et vis-à-vis, une cellule qu'on dit avoir été p430 l'oratoire d'Idrîs [1122]. A côté se voit un vaste espace qui longe la paroi méridionale de la mosquée, et

---

1117 Voir n. 18.

1118 Ibn Djubair écrit : « C'est une grande mosquée qui dans sa partie méridionale a cinq travées et deux vastes travées sur les deux autres côtés. »

1119 Ali avait massacré à al-Nahrawan en 658 un grand nombre de kharidjites qui étaient des « abstentionnistes » dans la lutte qui opposait celui-ci à Muawiya et qui allait devenir le schisme entre sunnites et shi'ites. Pour se venger, un d'entre eux, Ibn Muldjam, assassina Ali dans la mosquée de Kufa en 661. Voir aussi l'introduction.

1120 « Nous avons dit, lorsque vint notre Ordre et que le four se mit à bouillonner : "Charge sur ce vaisseau un couple de chaque espèce et aussi ta famille" » (Coran, XI, 40). Ce passage reflète celui du Talmud : « Chaque goutte d'eau que Dieu fit pleuvoir sur les contemporains du Déluge avait été chauffée d'abord dans l'enfer, puis versée sur la terre » (SANHEDRIN, X, 5).

1121 Ibn Djubair dit : « celle de la fille de Noé » et al-Harawi précise : « Dans la Grande Mosquée encore, la demeure de Noé et un moulin dont les gens de Kufa racontent qu'il appartenait à la fille de Noé et qu'elle s'en servait. »

1122 L'Enoch de la Bible (voir chap. I, n. 131).

que l'on regarde comme le lieu où a été fabriqué l'arche de Noé [1123]. Au fond de cet espace se trouve l'hôtel d'Aly, fils d'Abou Thâlib, et la chambre où on le lava, après sa mort. Tout près de là, on remarque un édifice que l'on dit aussi avoir été la maison de Noé. Mais Dieu sait le mieux la vérité de tout cela.

Du côté oriental de la mosquée djâmi' se trouve une cellule haute, à laquelle on monte. Elle renferme la tombe de Moslim, fils d'Akîl, fils d'Abou Thâlib [1124] ; tout près delà, mais en dehors de la mosquée, se voit le sépulcre d'Âticah et de Socaïnah, filles de Hoçaïn [1125]. Quant au château du gouvernement, à Coûfah, qu'avait bâti Sa'd, fils d'Abou Ouakkâs [1126], il n'en reste que les fondements. L'Euphrate est situé à une demi-parasange de cette ville, du côté de l'orient. Il est bordé d'enclos de palmiers touffus et entrelacés. J'ai vu au couchant du cimetière de Coûfah un endroit extrêmement noir sur une plaine blanche. On m'a informé que c'est le tombeau du scélérat Ibn Moldjam, et que la population de Coûfah s'y rend tous les ans avec beaucoup de bois, et allume du feu sur son sépulcre pendant sept jours. Dans le voisinage se trouve une coupole, et j'ai su que c'était la tombe d'Almokhtâr [1127], fils d'Abou 'Obaïd. p431

Nous partîmes de Coûfah et fîmes halte à Bîr Mallâhah [1128]. C'est une belle ville, entre des vergers de palmiers ; mais je descendis à l'extérieur de la cité et ne voulus point y entrer, car les habitants sont hérétiques. Nous la quittâmes dès le matin et campâmes à la ville de

---

[1123] « Sur le toit de la Grande Mosquée, un outil de charpentier avec lequel les gens racontent que Noé fabriqua l'arche » (AL-HARAWI).

[1124] Neveu d'Ali envoyé par Husain à Kufa où il fut arrêté et exécuté. Son tombeau existe toujours.

[1125] Le tombeau de Sukaina est déjà cité à Damas (voir chap. 3, n. 274). Atika est inconnue par ailleurs.

[1126] Commandant des forces arabes qui battirent en 637 l'armée sassanide à Qadisiya (voir aussi chap. 4, n. 318).

[1127] Chef d'une révolte populaire shi'ite de Kufa en 685, tué dans une bataille contre les forces d'Ibn al-Djubair (voir chap. 4, n. 190).

[1128] Puits de la Saline, l'actuel al-Kifl entre Kufa et Hula, site du tombeau d'Ezechiel (voir aussi chap. 3, n. 291) identifié avec le prophète du Coran Dhu'l-Kifl. Le tombeau est également cité par al-Harawi. Mustawfi rapporte que 1'Ilkhan Oldjaitu retira le gardiennage de ce tombeau aux juifs et le confia aux musulmans en y bâtissant également une mosquée.

Hillah [1129], qui est grande et longe l'Euphrate, lequel se trouve au levant. Elle possède de beaux marchés qui réunissent les denrées d'un produit avantageux, et les divers métiers ; elle renferme une population nombreuse, et des enclos de palmiers la bordent tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de sorte que les maisons sont situées entre ceux-ci. On y voit un grand pont, construit sur des bateaux réunis, et rangés entre les deux rives. Des chaînes de fer les entourent des deux côtés, et sont fixées, à chaque bord, à une grande poutre, solidement établie sur le rivage.

Les habitants de cette ville sont tous de la secte des douze imâms. Ils se divisent en deux populations, dont l'une est connue sous le nom de Curdes, et l'autre sous celui de Gens des deux djâmi'. La discorde règne continuellement entre eux, et le combat ne cesse jamais. Près du marché principal se voit une mosquée, sur la porte de laquelle est un rideau de soie, baissé. On l'appelle le Sanctuaire du Maître de l'Époque [1130], C'est la coutume que chaque jour cent hommes d'entre les habitants de la ville, revêtus de leurs armes, et tenant à la main leurs sabres dégainés, se rassemblent et se rendent chez le commandant de la place, après la prière de l'asr. Ils p432 reçoivent de lui un cheval sellé et bridé, ou bien une mule avec son harnais ; puis ils jouent des tambours, des trompettes et des clairons devant la bête, que cinquante hommes précèdent, et qui est suivie par un pareil nombre. Il y en a aussi qui marchent des deux côtés, à la droite de l'animal et à sa gauche. Ils se dirigent ainsi vers le sanctuaire du maître de l'époque, ils s'arrêtent à la porte, et s'écrient : « Au nom de Dieu, ô maître de l'époque, au nom de Dieu, sors ; car la corruption est apparue et l'injustice est grande ! C'est le moment pour toi de sortir, afin que Dieu distingue par ton moyen ce qui est vrai de ce qui est faux [1131]. » Ils continuent d'agir de cette manière, tout en jouant des clairons, des tambours et des trompettes, jusqu'à la prière du coucher du soleil. Ces

[1129] Fondée en 1102 par le cheïkh arabe shi'ite Sadaqa bin Mazyed comme siège d'une petite principauté arabe. Grâce à ce pont sur le bras de Hula, l'ancien bras de l'Euphrate, elle devint une station importante de la route allant de Bagdad au Hedjaz.

[1130] Le douzième imam des shi'ites, celui qui est attendu, le mahdi.

[1131] La corruption est apparue sur la terre et sur la mer par suite des actes accomplis par les mains des hommes afin que Dieu leur fasse goûter une partie de ce qu'ils ont fait. Peut-être reviendront-ils » (Coran, XXX, 41).

gens prétendent que Mohammed, fils d'Alhaçan al'ascary, est entré dans cette mosquée ; mais qu'il en sortira. C'est l'imâm qu'ils attendent.

Après la mort du sultan Abou Sa'îd, la ville de Hillah avait été conquise par l'émir Ahmed, fils de Romaïthah, fils d'Abou Nemy, prince de La Mecque [1132], il la posséda quelques années, et tint une excellente conduite ; aussi les habitants de l'Irâk le louaient. Plus tard, il fut vaincu par le cheïkh Haçan, sultan de l'Irâk, qui le soumit à la torture, le tua, et s'empara de ses biens et de ses trésors.

Nous partîmes de Hillah et nous allâmes à la ville de Kerbélâ [1133], lieu de sépulture d'Alhoçaïn, fils d'Aly. La place est petite, entourée d'enclos plantés de palmiers, p433 et arrosée par l'eau de l'Euphrate. Le saint mausolée est dans l'intérieur de la ville, et à côté de celui-ci sont un grand collège et une illustre zâouïah, qui distribue de la nourriture à tout venant. A la porte du mausolée se tiennent les chambellans et les gardiens, et personne n'entre sans leur permission. On baise le noble seuil, qui est d'argent. Au-dessus de la sainte tombe se voient des lampes d'or et d'argent, et aux portes, des rideaux de soie. Les habitants de cette ville se divisent en deux groupes les uns sont appelés Fils de Rakhîc et les autres Fils de Fâïz [1134]. Il existe entre eux une guerre perpétuelle, quoique tous soient imâmiens et qu'ils tirent leur origine du même père. C'est à cause de leurs querelles que la ville est ruinée.

1132 Ahmad fils de Rumaitha, émir de La Mecque (voir chap. 4, n. 211), fut nommé vers 1330 par l'Ilkhan Abu Said émir des Arabes de l'Irak. Profitant de l'éclatement de l'Empire ilkhanide en 1336, il déclara son indépendance et occupa Kufa mais fut vaincu et tué en 1339 par cheïkh Hasan, fondateur de la dynastie des Djelairides à Bagdad.

1133 Lieu de massacre de la famille d'Ali, haut lieu du shi'isme.

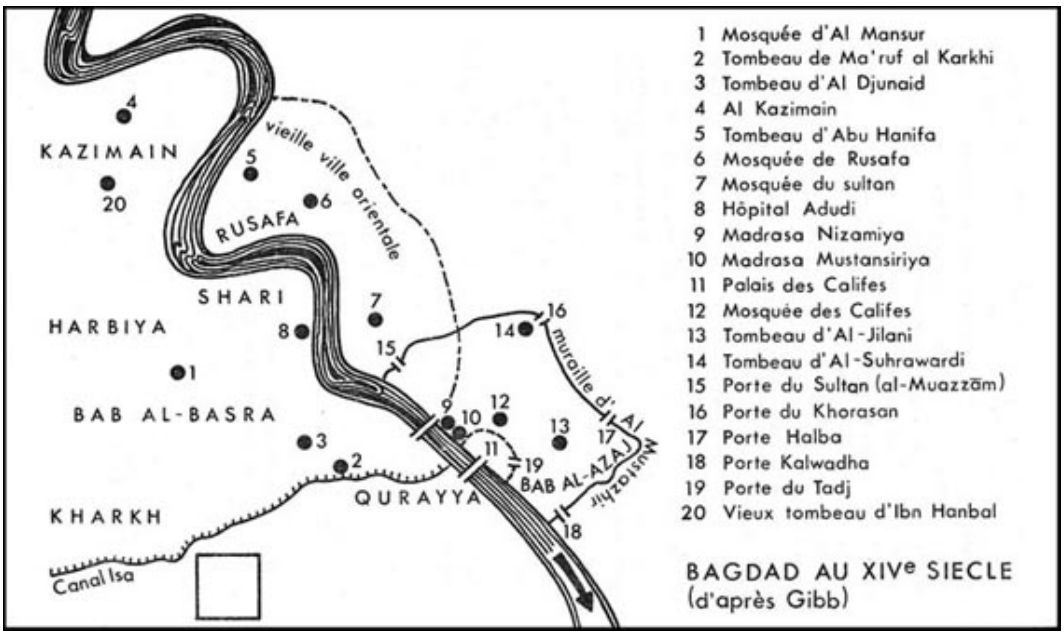
1134 Aucune mention de ces factions, comme de celles de Hilla, n'existe par ailleurs.

VILLE DE BAGHDÂD

Nous arrivâmes ensuite à la ville de Baghdâd [1135], demeure de la paix, capitale de l'islamisme, qui possède un noble pouvoir, un mérite éminent, séjour des khalifes, et siège des savants.

Voici ce que dit Abou'lhaoçaïn, fils de Djobeïr : « Bien que cette ville illustre n'ait pas cessé d'être la demeure du khalifat abbâcide, et le lieu de concours pour la prière des imâms koraïchites, ses traces sont pourtant détruites, et il ne reste debout que son nom. Elle est, par rapport à son état, avant que les malheurs fondissent sur elle, et que les yeux des calamités se tournassent vers elle, elle est, dis-je, comme un vestige oblitéré, ou pareille à un spectre qui s'évanouit. Elle ne possède aucune beauté capable d'arrêter les regards, ou p435 d'inviter l'homme pressé à la négligence de ses occupations et à l'examen, si ce n'est le fleuve, le Tigre, qui se trouve entre son levant et son couchant, comme un miroir brillant entre deux bordures, ou un collier de perles entre deux seins. Elle s'abreuve de son eau et ne souffre pas de la soif ; elle se regarde dans ce miroir poli qui ne se ternit pas ; et la beauté féminine fleurit grâce à son atmosphère et à son eau. »

[1135] Ibn Battûta s'inspire ici aussi de la description d'Ibn Djubair, mais sans trop la reprendre à son compte parce que entre les deux dates (1184-1327) la conquête de la ville par les Mongols en 1258 et la fin du califat avaient considérablement modifié l'aspect de la ville.



Ibn Djozay ajoute : « On dirait vraiment qu'Abou Tammâm Habîb, fils d'Aous [1136], a connu le terme où devait aboutir cette ville, lorsqu'il écrit à son sujet : »

> *Le messager de la mort s'était déjà levé contre la ville de Baghdâd ; or, que celui qui la pleure verse des larmes sur elle à cause de la dévastation du temps !*
> *Elle était placée sur le courant de son fleuve et la guerre était allumée ; mais, par une bonté toute spéciale, le feu sera éteint dans ses districts.*
> *On espérait à son égard un retour heureux de la fortune ; et maintenant, le désespoir a fait disparaître celui qui espérait pour elle.*
> *Il en est ainsi de la vieille femme dont la jeunesse s'est enfuie, et qu'abandonne une beauté qui d'abord l'avait favorisée.*

« Les gens ont composé des poésies à l'éloge de Baghdâd, ils ont mentionné ses beautés, et ils ont été prolixes. Car ils ont trouvé le sujet digne qu'on s'y arrêtât, ils ont été longs, et ils ont bien parlé. Voici ce qu'a écrit l'imâm, le kâdhi, Abou Mohammed 'Abd Alouahhâb, fils d'Aly, fils de Nasr, le mâlikite, de Baghdâd [1137]. Ce sont des vers que feu mon père m'a récités plus d'une fois. »

1136 Poète arabe syrien mort en 846.

1137 Mort en Égypte en 1031.

La température excellente de Baghdâd m'excite à p436 *demeurer au sein de cette ville, bien que les destinées y mettent obstacle,*
Et comment la quitterais-je maintenant, vu qu'elle réunit un doux climat et un ravissant attrait ?

« Le même poète dit encore sur Baghdâd : »

Que la paix soit sur Baghdâd, dans chaque demeure ! et cette ville mérite en effet de ma part un salut redoublé.
Par Dieu ! je ne l'ai point quittée par haine pour elle, et je connais fort bien les bords de ses deux quartiers.
Mais, toute vaste qu'elle est, elle a été trop étroite pour moi, et les destins n'y ont pas été favorables.
Elle ressemblait à un ami dont l'approche m'était agréable, mais dont les belles qualités s'éloignaient de lui et devenaient rebelles.

« Il dit encore, transporté de colère contre cette ville, les vers qui suivent, et que feu mon père m'a déclamés plusieurs fois : »

Baghdâd est une demeure, vaste pour les personnes riches, mais pour les pauvres c'est l'habitation de la gêne et de l'angoisse.
J'errais égaré dans ses rues, comme si j'eusse été un exemplaire du Coran dans la maison d'un athée.

« Voici, au sujet de Baghdâd, des vers du kâdhi Abou'lhaçan Aly, fils d'Annabîh [1138], qui font partie d'un poème : »

Elle a contemplé dans l'Irâk une pleine lune brillante, p437 *puis elle a traversé des ténèbres et a plongé dans la chaleur du midi.*
Elle a trouvé bon le parfum des zéphyrs à Baghdâd ; et, si ce n'avait été la fatigue, elle se serait sans doute envolée.
Elle s'est rappelé, parmi les prairies de Carkh, un verger toujours vert, et une eau toujours limpide.
Elle a cueilli des fleurs sur les collines du Mohawwil et elle a admiré une splendeur sur les terrasses du Tâdj.

« Voici enfin ce que dit une des femmes de Baghdâd, au sujet de cette ville : »

Un soupir sur ce Baghdâd, sur son Irâk, sur ses faons et sur la magie de leurs prunelles !

[1138] Ibn al-Nabih, mort en 1222, secrétaire, et non cadi, de la chancellerie ayyubide. Les vers décrivent le voyage de sa chamelle ; Karkh est le quartier principal de Bagdad rive ouest, al-Muhawal un lieu de plaisance de sa banlieue ouest et Tadj le grand palais des califes sur la rive est.

Leur cirque est près de l'Euphrate et ils offrent des faces dont les beautés, à l'instar des nouvelles lunes, brillent au-dessus de leurs colliers.
Il se carrent dans le plaisir, comme si le sentiment naturel de l'amour virginal était une de leurs qualités.
Puissé-je leur servir de rançon ! car tout ce qu'on voit de beau dans tous les temps doit sa splendeur à l'éclat de leur soleil brillant.

« Mais revenons au récit : » Baghdâd possède deux ponts [1139] formés à peu près de la manière que nous avons décrite au sujet de celui de la ville de Hillah. Le public les traverse nuit et jour, les hommes comme les femmes ; et ils trouvent en cela un agrément continuel. Cette ville renferme onze de ces mosquées dans lesquelles on récite la khothbah, et on célèbre la prière du vendredi. Il y en a huit dans la partie occidentale de Baghdâd, et trois dans la portion orientale. Quant aux autres mosquées ou chapelles, elles sont fort nombreuses, et il en est de même des collèges p438 mais ceux-ci sont ruinés. Les bains sont en grande quantité et des plus jolis ; la plupart sont enduits à l'extérieur, y compris la terrasse, avec de la poix ; de sorte que quiconque regarde cet enduit croit que c'est du marbre noir. On tire cette poix d'une source située entre Coûfah et Basrah [1140], et qui en fait couler continuellement. Elle s'amasse, comme de l'argile, aux bords de la source, d'où on l'enlève avec des pelles, et on l'exporte à Baghdâd.

Dans chaque établissement de bains se voient beaucoup de cabinets, dont le sol est recouvert de poix. Il en est ainsi de la moitié de la muraille qui touche la terre ; la moitié supérieure est enduite de plâtre, d'un blanc pur. Ainsi, les deux contraires y sont réunis, et leurs beautés sont placées en présence l'une de l'autre. A l'intérieur de chacun de ces cabinets, il existe un bassin de marbre avec deux robinets dont l'un laisse couler de l'eau chaude et le second de l'eau froide. Il n'entre qu'une seule personne à la fois dans ces cabinets, et nul ne l'accompagne, à moins qu'elle ne le désire. Dans un coin de toutes ces cellules il y a aussi un autre bassin pour se laver ; il est pourvu égale-

[1139] Les deux ponts de l'époque étaient respectivement situés au nord du marché du Mardi (Suq al-Thalatha) et près du palais de Tadj dans le faubourg de Qurayya (voir plan).

[1140] Aucune source de poix n'est connue entre Kufa et Basra. Le bitume provenait habituellement de Hit sur l'Euphrate, au nord-est de Bagdad, et de Qayyara sur le Tigre, au sud de Mossoul.

ment de deux robinets qui laissent couler de l'eau chaude et de l'eau froide. On donne à tous ceux qui entrent trois serviettes, l'une pour se couvrir les parties sexuelles en entrant, l'autre pour se couvrir en sortant, et la troisième pour s'essuyer le corps. Je n'ai point vu pareil arrangement dans une autre ville que Baghdâd. Seulement quelques pays s'en rapprochent à cet égard.

DE LA PARTIE OCCIDENTALE DE BAGHDÂD

Le côté occidental de cette ville est celui qui a été fondé le premier [1141], et il est maintenant en grande p439 partie ruiné. Malgré cela, il en reste encore treize quartiers, dont chacun ressemble à une ville, et contient deux ou trois bains ; huit de ces quartiers possèdent des mosquées principales. L'un de ceux-ci est celui nommé le quartier de la porte de Basrah [1142], et l'on y voit la mosquée djâmi' du khalife Abou Dja'far almansoûr. L'hôpital est situé entre le quartier de la porte de Basrah [1143] et celui du Châri' sur le Tigre. C'est un vaste château ruiné, dont il reste des vestiges.

On remarque dans ce côté occidental de la ville les mausolées suivants :

Le tombeau de Ma'roûf alcarkhy [1144], qui se trouve dans le quartier de la porte de Basrah.

Un mausolée soigneusement construit, sur le chemin de la porte de Basrah. Il contient une tombe, avec une vaste convexité, et sur la-

---

[1141] La nouvelle capitale, fondée par le calife al-Mansur en 756, se trouvait sur la rive ouest entre Harbiya et Bab al-Basra (voir plan). A l'époque d'Ibn Battûta, il n'en subsistait que la grande mosquée d'al-Mansur.

[1142] Le quartier situé au sud de Bab al-Basra.

[1143] Construit en 979 par le prince buwaihide Adud al-Dawla, tuteur du califat, à côté du site du palais de Khuld (Paradis) des premiers Abbassides. Il fonctionnait encore du temps d'Ibn Djubair.

[1144] Célèbre ascète vénéré comme un des protecteurs de la ville. Son tombeau existe toujours (cf. ci-dessus, n. 112).

quelle se lit l'épitaphe suivante : « C'est ici le sépulcre d'Aoun, un des fils d'Aly, fils d'Abou Thâlib [1145]. »

Le sépulcre de Moûça alcâzhim fils de Dja'far assâdik et père d'Aly, fils de Moûça arridha [1146], et l'on voit encore à côté de celui-ci le sépulcre d'Aldjaouâd [1147]. Tous les deux sont dans l'intérieur d'un même p440 mausolée, et sur eux se voit une estrade recouverte de bois, lequel est plaqué de lames d'argent.

DU CÔTÉ ORIENTAL DE CETTE VILLE

Ce côté oriental de Baghdâd [1148] abonde en places, et offre une disposition magnifique. Le plus grand de ses marchés est celui du Mardi [1149], et où tous les métiers ont leur lieu séparé. Au milieu se voit le collège Annizhâmiyah [1150] qui est admirable, et dont la beauté a donné naissance à des proverbes. Au bout du marché se trouve le collège Almostansiriyah [1151], attribué au commandant des croyants Almostansir billah Abou Dja'far, fils du commandant des croyants Azzhâhir, fils du commandant des croyants Annâcir. Il renferme les quatre rites

---

1145 Ibn Djubair mentionne les tombeaux de deux fils d'Ali : Awn et Mu'in ; on possède une seule autre mention d'Awn et aucune de Mu'in ; al-Harawi ne mentionne aucun des deux tombeaux.

1146 Musa al-Kâzim (765-799), septième imam des shi'ites, fils de Djafar al-Sadiq (733-765), le sixième imam et père d'Ali al-Ridha [Riza] (799-818), le huitième imam enterré à Mashad.

1147 Muhammad Djawad al-Taqi (818-835), le neuvième imam. A cause de la présence des deux tombeaux, ce faubourg shi'ite de la rive ouest de Bagdad a pris le nom de al-Kâzimain (les Deux Kâzim).

1148 La rive orientale se développa à l'origine autour du faubourg de Rusafa ; elle tomba ensuite en ruine sous l'effet des guerres et d'inondations. En 1095, le calife al-Mustazhir entoura les quartiers situés autour des palais des califes d'une nouvelle muraille et cette ville qui survit à la conquête mongole forma la cité de Bagdad jusque et pendant la période ottomane (voir plan).

1149 Suq al-Thalatha, parallèle à la rivière entre le pont principal et le quartier des palais (voir plan).

1150 Al-Nizamiya, fondé en 1065 par Nizam ul-Mulk, vizir des sultans seldjukides Alp Aslan et Malik Shah. Le plus célèbre de ses collèges islamique du Moyen Age, il dispensait à l'origine exclusivement le dogme de l'école shafi'ite.

1151 Al-Mustansiriya, bâti en 1234 par le calife al-Mustansir, le premier à dispenser un enseignement pour les quatre écoles sunnites.

orthodoxes, et chaque secte a son pavillon séparé, où se trouvent la mosquée et le lieu de la classe. La leçon du professeur a lieu sous une petite coupole de bois, et sur une chaire recouverte de tapis. Le professeur s'assied et montre du calme et de la gravité. Il est revêtu d'habits noirs et coiffé d'un turban. A sa droite, ainsi qu'à sa gauche, se tiennent deux répétiteurs, qui redisent tout ce qu'il dicte. C'est de cette manière que se passent toutes les assemblées des quatre sectes p441 orthodoxes. A l'intérieur du collège il y a un bain pour les élèves et une maison pour les ablutions.

On compte dans ce côté oriental de la ville, trois mosquées cathédrales : l'une est celle appelé la Mosquée djâmi' du khalife, qui est adjacente aux palais des khalifes et à leurs habitations [1152]. C'est une grande mosquée principale, où sont des fontaines et des lieux de purifications en grand nombre, soit pour faire les ablutions, soit pour se laver. J'y ai rencontré le cheïkh, le savant et pieux imâm, l'appui de l'Irâk, Sirâdj eddîn, Abou Hafs Omar, fils d'Aly, fils d'Omar alkazouîny [1153] et je lui ai entendu expliquer tout le *Mosned* d'Abou Mohammed Abd Allah, fils d'Abd arrahmân, fils d'Alfadhl, fils de Behrâm addârimy [1154]. Cela avait lieu dans le mois de radjab, l'unique, de l'année sept cent vingt-sept [1155]. Il dit :

« Nous avons été instruit sur ce sujet [1156] par la pieuse cheïkhah, pleine d'autorité, maîtresse des rois, Fâthimah, fille du juste Tâdj eddîn Abou'lhaçan Aly, fils d'Aly, fils d'Abou'lbedr.

« Et elle s'est ainsi exprimée :

"Nous avons été instruite par le cheïkh Abou Becr Mohammed, fils de Maç'oûd, fils de Behroûz le bon (atthayyib) almârestâny."

« Ce dernier dit :

[1152] Les palais des califes au bord du Tigre constituaient une ville dans la ville entourée des murailles.

[1153] Traditionnaire connu, mort en 1348.

[1154] Al-Darimi, mort en 869, auteur d'un recueil de hadiths.

[1155] Juin 1327.

[1156] Par cette chaîne d'autorités, Ibn Battûta se trouve encore affilié à l'ordre des Suhrawardis (voir n. 111 ci-dessus).

"Celui qui nous a instruit a été Abou'louakt, Abd alawwal, fils de Cho'aïb assindjary assoûfy"

« Celui-ci dit à son tour :

"Nous avons entendu l'imâm Abou'lhaçan, Abd arrahmân, fils de Mohammed, fils d'Almozhaffar addâoudy". p442

« Celui-ci dit :

"Nous avons pris les leçons d'Abou Mohammed Abd Allah, fils d'Ahmed, fils de Hamoûyah assarakhsy."

« Le dernier personnage que nous avons nommé les avait reçues d'Abou 'Amrân Iça, fils d'Omar, fils d'Al'abbâs assamarkandy ; celui-ci, enfin, d'Abou Mohammed Abd Allah, fils d'Abd arrahmân, fils d'Alfadhl addârimy. »

La seconde mosquée cathédrale est celle nommée la mosquée djâmi' du Sultan ; elle est située au-dehors de la ville [1157], et contiguë à des châteaux qu'on appelle les châteaux du Sultan.

La troisième porte le nom de Djâmi' arrossâfah [1158], et il y a environ un mille entre celle-ci et la mosquée du Sultan.

DES TOMBEAUX DES KHALIFES À BAGHDAD, ET DE CEUX DE QUELQUES SAVANTS ET SAINTS PERSONNAGES

Les tombes des khalifes abbâcides sont à Rossâfah et sur chaque sépulcre est écrit le nom de celui qu'il renferme. Nous mentionnerons les suivants :

1er Almahdy, 2e Alhâdy, 3e Alamîn, 4e Almo'tassim, 5e Alouâthik, 6e Almotewakkil, 7e Almontassir, 8e Almosta'în, 9e Almo'tazz, 10e Almohtady, 11e Almo'tamid, 12e Almo'tadhid, 13e Almoctafy, 14e

[1157] Au nord de l'enceinte d'al-Mustazhir, dans l'ancienne ville de la rive orientale. Les palais des sultans étaient situés entre cette mosquée et la rive.

[1158] Al-Rusafa était le faubourg situé autour du palais d'al-Mahdi le troisième calife abasside (775-785) bâti en face de la première cité de son père al-Mansur. Autour de ce noyau se développera par la suite la ville de la rive orientale.

Almoktadir, 15e Alkâhir, 16e Arrâdhy, 17e Almottaky, 18e Almostacfy, 19e Almothî', 20e Atthâï, 21e Alkâïm, 22e Alkâdir, 23e Almostazhhir, 24e Almostarchid, 25e Arrâchid, 26e Almoktafy, 27e Almostandjid, p443 28e Almostadhy, 29e Annâssir, 30e Azzahâhir, 31e Almostansir, 32e Almosta'ssim [1159]. Celui-ci est le dernier de tous, car c'est sous lui que les Tartares sont entrés à Baghdâd, le sabre à la main, et ils l'ont égorgé quelques jours après leur entrée dans la ville. Depuis lors, le nom du khalifat abbâcide a cessé pour Baghdâd, et ce fut dans l'année 654 [1160].

Dans le voisinage de Rossâfah est la tombe de l'imâm Abou Hanîfah [1161], sur laquelle se voient une grande coupole et une zâouïah, où l'on donne à manger à tous ceux qui se présentent. Il n'y a pas maintenant, dans toute la ville de Baghdâd, d'autre zâouïah que celle-ci qui fournisse de la nourriture. Louons l'Éternel, qui ruine les choses et qui les change ! Tout près de là se voit aussi le tombeau de l'imâm Abou Abd Allah Ahmed, fils de Hanbal [1162]. Il n'a point de coupole, et l'on raconte qu'à plusieurs reprises on en avait dressé une sur son sépulcre, mais qu'elle fut toujours détruite par le décret de Dieu très haut. Cette tombe est en grande vénération près des habitants de Baghdâd, dont la plupart suivent le rite dudit imâm. A peu de distance se trouvent les tombeaux d'Abou Becr achchibly [1163], un des imâms de la secte des soûfis, de Sariy assakathy [1164], p444 de Bichr alhâfy [1165], et de Dâoûd

---

1159 Ibn Battûta donne ici une liste quasi chronologique (il faut seulement inverser al-Qadir et al-Qa'im, le 21e et 22e) des califes abbassides en omettant seulement les deux premiers le 5e, Harun al-Rachid ; son deuxième fils et successeur, al-Mamun, et al-Muqtadi, successeur d'al-Qa'im. Al-Hawari mentionne vers 1200 les tombeaux de dix califes seulement à al-Rusafa et de quatre sur la rive ouest.

1160 Lire 656 (1258).

1161 Abu Hanifa de Kufa (699-767), appelé le grand imam, fondateur de l'école hanafite. Son tombeau existe encore dans le quartier appelé en son honneur al-Muazzam.

1162 780-855 ; né et mort à Bagdad, fondateur de l'école hanbalite. Son tombeau, qui était à l'origine sur la rive ouest, fut emporté par les eaux et fut transporté à une date inconnue sur la rive est.

1163 Soufi, disciple d'Abu Hanifa, mort en 946-947. Son tombeau existe toujours.

1164 Boutiquier de Bagdad devenu ascète soufi, mort en 871. Son tombeau est situé sur la rive ouest.

atthâiy [1166], et, enfin, celui d'Abou'lkâcim aldjonaïd. Que Dieu leur soit favorable !

Les gens de Baghdâd ont un jour consacré, toutes les semaines, pour la visite d'un de ces cheïkhs, et un autre jour pour la visite de celui qui suit, et ainsi des autres, jusqu'à la fin de la semaine. Dans cette ville, il y a une grande quantité de sépultures de personnages pieux et de savants. Que Dieu soit satisfait d'eux tous !

Enfin, ce côté oriental de la ville n'a point de fruits, mais on lui en apporte du côté occidental, où se trouvent les jardins et les vergers.

Mon arrivée à Baghdâd coïncida avec le séjour du roi de l'Irâk dans cette ville. Je le mentionnerai donc en cet endroit.

DU SULTAN DES DEUX IRÂKS ET DU KHORÂÇÂN

C'est l'illustre sultan Abou Sa'îd Behâdur khân [1167], fils du sultan illustre Mohammed Khodhâbendeh [1168]. Ce dernier est celui des rois tatars qui embrassa l'islamisme ; mais on n'est pas d'accord touchant la véritable prononciation de son nom ; il y en a qui prétendent que ce nom est Khodhâbendeh. Quant au mot *bendeh*, il n'y a pas de désaccord à son sujet. Selon cette opinion, le nom du sultan signifie l'*esclave de Dieu* ; car *Khodhâ*, p445 en persan, est le nom de Dieu, et *bendeh* veut dire esclave, ou serviteur, ou quelque chose d'analogue. Mais on dit aussi que le vrai nom du sultan était Kherbendeh. Le sens de *kher*, en langue persane, est âne. D'après cela, le mot *kherbendeh* signifierait le valet de l'âne. La contradiction qui existe entre les deux

[1165] Originaire de Merv, né et mort à Bagdad (767-841), un des quatre saints patrons de la ville. Son tombeau a été transféré sur la rive orientale.

[1166] Mort en 781, probablement à Kufa. Son tombeau est mentionné sur la rive ouest. Pour Djunaid voir n. 107 ci-dessus.

[1167] Abu Said, né en 1304, régna de 1316 à 1335 et fut le dernier Ilkhanide à exercer effectivement le pouvoir.

[1168] De son nom mongol Oldjaitu, né en 1282, roi de 1304 à 1316. D'après la chronique de Hafiz-i Abru, son nom fut changé en Timur et ensuite en Kharbandah, selon la coutume mongole de changer les noms des enfants pour les protéger du mauvais œil. Il n'était pas le premier Ilkhan à se faire musulman : son frère et prédécesseur Ghazan (1295-1304) et leur grand-oncle Tekudar (1282-1284) l'étaient aussi.

versions sera tranchée, en reconnaissant que la dernière est la plus répandue, mais que le roi la changea contre la première dénomination, par zèle religieux. Le motif pour lequel il fut appelé du dernier de ces deux noms, c'est, dit-on, que les Tatars donnent à leur nouveau-né le nom de la première personne qui entre dans la maison, après sa naissance. Lorsque ce sultan vint au monde, la première personne qui entra était un muletier, que les Tatars appellent kherbendeh : c'est pourquoi le petit prince fut appelé de ce nom. Le frère de Kherbendeh était Kâzghân, que le vulgaire nomme Kâzân. Kâzghân désigne un chaudron. On dit que ce prince reçut ce nom parce que, lors de sa naissance, une jeune esclave vint à entrer portant un chaudron.

C'est ce Khodhâbendeh qui fit profession de l'islamisme. Nous avons conté ci-dessus son histoire, et comment, lorsqu'il se fut converti à la foi musulmane, il voulut porter ses sujets à embrasser la doctrine râfidhite. Nous avons aussi exposé l'aventure qui lui arriva avec le kâdhi Medjd eddîn [1169]. Lorsque ce prince fut mort, son fils Abou Sa'îd Behâdur khân monta sur le trône. C'était un roi excellent et généreux, et il commença à régner étant encore dans l'enfance. Quand je le vis à Baghdâd, c'était un adolescent, la plus belle des créatures de Dieu dans son aspect, et il n'y avait aucun duvet sur ses joues. Son vizir était alors l'émir Ghiïâth eddîn Mohammed, fils du khodjah Rechîd [1170]. Le père p446 de ce vizir était un juif émigré, que le sultan Mohammed Khodhâbendeh, père d'Abou Sa'îd, avait pris pour ministre. Je vis un jour ce dernier souverain et son vizir, dans une barque sur le Tigre ; elle porte à Baghdâd le nom de *chabbârah* [1171], et c'est une sorte de *seloûrah*. Le sultan avait devant lui Dimachk khodjah, fils de l'émir Djoûbân, qui exerçait sur Abou Sa'îd un pouvoir despotique. A sa droite et à sa gauche voguaient deux barques, remplies de joueurs d'instruments et de chanteurs.

1169 Voir plus haut pp. 406 et suiv.

1170 Fadl Allah Rashid al-Din (1247-1318), d'une famille de médecins juifs de Hamadan, vizir sous Gazan et Oldjaitu, exécuté au début du règne d'Abu Said. Il fut en même temps l'historien des Mongols. Son fils Ghiyath al-Din n'accéda au vizirat qu'en août 1327 après l'assassinat de Dimashq Khwadja (voir plus loin). Vizir également du successeur d'Abu Said, Arpa (1335-1336), il fut exécuté à la chute de ce dernier.

1171 Sorte de péniche portant une cabine élevée et utilisée par les princes et les notables.

Voici un des actes de générosité que j'ai vu accomplir par le sultan ce jour-là : plusieurs aveugles se présentèrent devant lui et se plaignirent de leur misérable position ; il assigna à chacun d'eux un vêtement, un esclave pour le conduire, avec une somme pour son entretien.

Lorsque le sultan Abou Sa'îd monta sur le trône, étant tout jeune, ainsi que je l'ai dit, l'émir des émirs, Djoûbân, s'empara du pouvoir [1172], et lui interdit la disposition de toute chose, si bien qu'il ne possédait de la royauté que le nom. On raconte qu'Abou Sa'îd eut besoin d'une somme d'argent pendant une certaine fête ; mais il n'avait pas pu réussir à se la procurer. Il s'adressa alors à un marchand, qui lui donna tout l'argent qu'il voulut. Abou Sa'îd ne cessa de rester dans cet état de sujétion, jusqu'à ce qu'un jour une des femmes de son père. Dounya khâtoûn [1173], vînt le trouver et lui dît : « Si nous étions les hommes, nous ne laisserions pas Djoûbân et son fils dans la situation où ils se trouvent. » Il lui demanda ce qu'elle voulait dire par ces paroles. Elle lui répondit : « L'insolence de Dimachk p447 khodjah, fils de Djoûbân, est parvenue à ce point qu'il ose avoir commerce avec les femmes de ton père. Il a passé la nuit dernière avec Thaghy khâtoûn, et m'a envoyé dire : "Je passerai la prochaine nuit avec toi [1174]". La prudence te commande de rassembler les émirs et les troupes. Lorsqu'il sera monté secrètement à la forteresse pour y passer la nuit, tu pourras le faire arrêter. Dieu mettra ordre à l'affaire de son père. » Djoûbân était alors dans le Khorâçân [1175]. La colère s'empara d'Abou Sa'îd, et il employa la nuit à prendre ses mesures. Lorsqu'il sut que Dimachk khodjah était dans le château, il ordonna aux émirs et aux

---

1172 Tchoban était commandant en chef des forces armées et deux fois beau-frère d'Abu Said, s'étant marié dans un premier temps à sa sœur Dawlandi et après sa mort à une deuxième sœur nommée Sati Beg qui sera hissée plus tard sur le trône ilkhanide (1338-1339).

1173 Fille du souverain Artukide de Mardin, al-Malik al-Mansur (voir plus loin n. 302).

1174 Hafiz-i Abru, le chroniqueur de cette période, mentionne les relations de Dimashk avec une ancienne favorite d'Öldjaitu nommée Qonqotai, ce qui avait provoqué l'indignation du harem impérial.

1175 En campagne contre les Mongols descendants de Tchaghatay, fils de Gengis qui gouvernaient l'Asie centrale. Le récit de la mort de Dimashk, qui date du 24 août 1327, est confirmé par les chroniques. Pendant tout l'été 1327, Ibn Battûta se trouvait d'ailleurs dans les parages.

troupes de l’entourer de tous côtés. Le lendemain matin, Dimachk sortit, accompagné d’un soldat nommé Alhâddj almisry. Il trouva une chaîne tendue en travers de la porte du château et fermée d’un cadenas. Il ne lui fut donc pas possible de sortir à cheval. Alhâddj almisry frappa la chaîne avec son épée et la coupa. Ils sortirent alors tous deux ; mais les troupes les entourèrent. Un des émirs attachés à la personne du sultan, nommé Misr khodjah, et un eunuque nommé Loulou atteignirent Dimachk khodjah, le tuèrent et apportèrent sa tête au roi Abou Sa’îd. On la jeta sous les pieds de son cheval, car ces gens ont coutume d’agir ainsi avec les têtes de leurs principaux ennemis.

Le sultan ordonna de piller la maison de Dimachk, et de tuer ceux de ses serviteurs et de ses esclaves qui résisteraient. Cette nouvelle parvint à Djoûbân, dans le Khorâçân. Il avait près de lui ses fils, émir Haçan, qui était l’aîné, Thâlich et Djelaou khân. Ce dernier était le plus jeune, et neveu du sultan Abou Sa’îd : sa mère, Sâthy beg, p448 étant fille du sultan Khodhâbendeh [1176]. Djoûbân avait aussi près de lui les troupes des Tatars et leurs auxiliaires. Tous s’accordèrent à combattre le sultan Abou Sa’îd, et marchèrent contre lui ; mais, lorsque les deux armées furent en présence l’une de l’autre, les Tatars s’enfuirent près de leur sultan et abandonnèrent Djoûbân. Quand celui-ci vit cela, il rétrograda, prit la fuite vers le désert du Sidjistân et s’y enfonça. Il se détermina à se retirer près du roi de Hérât, Ghiïâth eddîn [1177], implorer son secours, et à se fortifier dans sa ville capitale, car il avait jadis accordé des bienfaits à ce dernier. Ses fils Haçan et Thâlich ne furent pas d’accord avec lui à ce sujet, et lui dirent : « Il ne sera pas fidèle à sa promesse ; car il a trahi Fîroûz châh Nauroûz [1178] lorsque celui-ci se fut réfugié près de lui, et il l’a mis à mort. » Djoûbân refusa de renoncer à son dessein de se retirer près de Ghiïâth eddîn. Ses deux fils aînés l’abandonnèrent, et il se mit en marche, accompagné de son fils cadet Djelaou khân. Ghiïâth eddîn sortit à sa

[1176] D’après Hafiz-i Abru, ces trois fils seraient de Dawlandi (voir n. 233, ci-dessus) et non de Sati Beg.

[1177] Ghiyatk al-Din Kurt, souverain de Hérat (1310-1328).

[1178] Nawruz, fils d’Arghun gouverneur de Khorassan, de la tribu des Oirat, fut nommé en 1295 commandant en chef par Ghazan. Il a fait nommer son protégé Fahkr al-Din Kurt (le père de Ghiyath al-Din) souverain de Hérat, mais, quand il fut tombé en disgrâce en 1297 et s’enfuit à Hérat, Fakhr al-Din fut obligé de le livrer à Ghazan. Ibn Battûta confond ici les deux Kurt.

rencontre, mit pied à terre devant lui, et le fit entrer dans la ville, sous la foi d'un sauf-conduit. Mais quelques jours après, il le trahit, il le tua ainsi que son fils, et envoya leurs têtes au sultan Abou Sa'îd [1179]. Quant à p449 Haçan et à Thâlich, ils se dirigèrent vers Khârezm et vers le sultan Mohammed Uzbec [1180]. Celui-ci les reçut avec honneur, et leur donna l'hospitalité ; mais ces deux individus commirent plus tard des actes qui rendirent leur mort nécessaire, et Uzbec les fit périr.

Djoûbân avait un quatrième fils, nommé Demur Thâch [1181], qui s'enfuit en Égypte. Melic Nâcir le traita généreusement, et lui donna Alexandrie. Demur Thâch refusa de l'accepter, et dit : « Je désire seulement des troupes pour combattre Abou Sa'îd. » Lorsque Melic Nâcir lui envoyait un vêtement, il en donnait au porteur un plus beau, pour ravaler Mélic Nâcir. Il commit des actions qui exigèrent sa mort. En conséquence, le roi le tua, et envoya sa tête à Abou Sa'îd. Nous avons raconté ci-dessus son histoire et celle de Karâ-Sonkoûr.

Lorsque Djoûbân eut été tué, l'on amena son corps et celui de son fils ; on fit avec eux la station sur 1'Arafât et on les porta à Médine, afin de les ensevelir dans le mausolée que Djoûbân avait fait construire dans le voisinage de la mosquée du prophète de Dieu ; mais on en fut empêché, et on les enterra dans le Bakî', cimetière de Médine. C'est Djoûbân qui conduisit de l'eau à La Mecque [1182],

---

[1179] « Tchoban n'y était pas plutôt installé qu'un ordre royal parvenu au gouverneur de Hérat le chargeait de l'exécuter, lui promettant en échange les domaines des Atabeks de Fars et la libre disposition de Kardudjin, la femme de l'émir rebelle. Ghiyath al-Din, ne voulant ni trahir son hôte et ami ni désobéir au puissant sultan de l'Iran, convoqua le Conseil des émirs qui décida l'exécution de celui qui avait atteint le plus haut degré de puissance. Le gouverneur prévint loyalement son hôte de l'ordre royal et de la résolution de l'assemblée consultative » (HAFIZ-I ABRU).

[1180] Souverain de la Horde d'Or, les Mongols de Russie (1312-1341). Voir t. II, pp. 217 et suiv..

[1181] Timurtash fut nommé gouverneur d'Anatolie en 1316 et se déclara indépendant en 1321. Il se soumit à son père chargé d'écraser sa révolte, puis, pardonné, fut nommé à nouveau au même poste. Il s'enfuit en Égypte en 1327, au moment de la défaite de son père. Sa mort, racontée également plus haut, date de 1328.

[1182] Tchoban avait restauré les anciens aqueducs de Zubayda en 1325, ce qui avait fait baisser le prix de l'eau à La Mecque et permis la culture maraîchère dans la ville.

Lorsque le sultan Abou Sa’îd fut devenu seul maître de l’autorité, il voulut épouser la fille de Djoûbân, appelée Baghdad khâtoûn [1183], et qui était au nombre des p450 plus belles femmes. Elle était mariée au cheïkh Haçan, celui-là même qui s’empara du royaume, après la mort du sultan Abou Sa’îd, dont il était cousin germain, par sa mère. Abou Sa’îd donna des ordres, en conséquence desquels Haçan renonça à sa propre femme. Abou Sa’îd l’épousa, et elle devint la mieux traitée de ses femmes. Celles-ci jouissent chez les Turcs et les Tatars d’un sort très heureux. Lorsqu’ils écrivent un ordre, ils y insèrent ces mots : « Par l’ordre du sultan et des khâtoûns. » Chaque khâtoûn possède quelques villes, quelques provinces, et des revenus considérables. Lorsqu’elle voyage avec le sultan, elle loge dans un quartier séparé.

Baghdâd khâtoûn s’empara de l’esprit d’Abou Sa’îd, et il lui donna la préférence sur toutes ses autres femmes. Elle demeura dans cet état presque tout le reste de la vie du sultan ; mais ce prince, ayant épousé plus tard une femme appelée Dilchâd [1184], il l’aima d’un violent amour, et négligea Baghdâd khâtoûn. Or celle-ci en fut jalouse, et empoisonna Abou Sa’îd au moyen d’un linge, avec lequel elle le frotta après l’acte conjugal [1185]. Il mourut, sa postérité s’éteignit, et ses émirs s’emparèrent des provinces, ainsi que je le raconterai.

Lorsque les émirs surent que c’était Baghdâd khâtoûn qui avait empoisonné Abou Sa’îd, ils convinrent de la mettre à mort. L’eunuque grec, khodjah Loulou, qui était un des principaux et des plus anciens émirs, s’empressa de mettre cette sentence à exécution. Il vint trouver Baghdâd khâtoûn pendant qu’elle était dans le bain, la frappa d’un coup de sa massue et la tua [1186]. Son p451 corps resta étendu pendant plusieurs jours dans cette même place, les parties sexuelles recouver-

[1183] Avec ce mariage, qui s’ajoutait aux événements précités, Abu Said s’attirera la haine de deux puissants clans, celui des Tchobanides, désormais représenté par Hasan, fils de Timurtasch, dit le Petit, et celui des Djalairides, auquel appartenait Hasan, dit le Grand, le premier mari de Baghdad Khatoun, qui s’empareront de l’empire après sa mort.

[1184] Fille de Dimashk Khwadja et donc petit-fille de Tchoban.

[1185] D’après Hafiz-i Abru, Abu Said mourut pendant la campagne qu’il mena contre « le roi Uzbek [voir n. 241 ci-dessus] [...] d’une maladie infectieuse ».

[1186] « Arpa Khan [Voir n. 231 ci-dessus] soupçonnait Baghdad, alors la plus puissante femme de la cour, de conspirer contre lui avec Uzbek Khan. Elle fut accusée d’espionnage et exécutée. » (HAFIZ-I ABRU.)

tes d'un morceau de tapis. Le cheïkh Haçan s'empara du royaume de l'Irâk arabe [1187] et épousa Dilchâd, veuve du sultan Abou Sa'îd, de même que celui-ci avait épousé sa femme.

MENTION DE CEUX QUI S'EMPARÈRENT DE L'EMPIRE APRÈS LA MORT DU SULTAN ABOU SA'ÎD

Parmi ceux-là : le cheïkh Haçan, fils de la tante paternelle du sultan, et que nous venons de mentionner, se rendit maître de tout l'Irâk arabe.

Ibrâhîm châh, fils de l'émir Sounîtah [1188], s'empara de Mossul et du Diârbecr.

L'émir Artena [1189] s'empara du pays des Turcomans, connu sous le nom de pays de Roum.

Haçan khodjah, fils de Demurthâch, fils de Djoûbân [1190], s'empara de Tibrîz, de Sulthâniyah, de p452 Hamadân, de Kom, de Kâchân, de Rey, de Werâmîn, de Farghân [1191] et de Caradj.

[1187] Hasan le Grand (Buzurg), de la tribu des Djalairi. Après la mort de Arpa Khan, battu par le gouverneur de Diyarbakir et livré aux fils de Mahmud Shah Indju (voir n. 141 ci-dessus), un Ilkhanide nommé Musa (1336-1336) fut nommé à la tête de l'empire. Hasan marcha alors sur Tabriz, l'occupa et mit sur le trône son propre protégé, Muhammad (1336-1338). Entre-temps, Hasan le Petit bin Timurtash le Tchobanide réussit à se renforcer et chassa les Djalairides de Bagdad en mettant sur le trône Sati Beg (1338-1339) (voir n. 233 ci-dessus). Hasan le Grand s'établit à Bagdad en 1339 et, après avoir nommé une série de ses protégés ilkhanides, assuma le pouvoir à partir de 1346 en fondant la dynastie djalairide. Mort en 1356. Voir également l'introduction.

[1188] Ibrahim Shah, petit-fils de Sutay (voir n. 86 ci-dessus), est connu pour avoir occupé Mossul en 1342-1343. La famille avait fondé une principauté autour de Diyarbakir qui dura jusqu'à la mort d'Ibrahim Shah en 1350.

[1189] Ala al-Din Artena (ou Eretna), successeur de Timurtash bin Tchoban comme gouverneur d'Anatolie, accéda à l'indépendance en 1335 et fonda une principauté ayant comme centre Sivas et ensuite Kayseri. Artena mourut en 1352, la principauté se maintint jusqu'en 1380. Ibn Battûta rencontra Artena à Sivas (voir t. II, p. 160).

[1190] Hasan le Petit (voir n. 248 ci-dessus), s'installa à Tabriz à partir de 1338 et maria Sati Beg à un autre Ilkhanide, Sulayman (1339-1344). Il fut assassiné en 1343 par sa femme et le pouvoir passa à son frère Malik Ashraf jusqu'à l'occupation de Tabriz par les Mongols de la Horde d'Or en 1357.

L'émir Toghaïtomoûr [1192] se rendit maître d'une portion du Khorâçân.

L'émir Hoçaïn, fils de l'émir Ghiïâth eddîn [1193], s'empara de Herât et de la plus grande partie du Khorâçân.

Mélic Dînâr [1194] se rendit maître des pays de Mecrân et de Kîdj.

Mohammed châh, fils de Mozhaffer [1195], s'empara de Yezd, de Kermân et de Warkoû.

Mélic Kothb eddîn Temehten [1196] s'empara de Hormouz, de Kîch, de Kathîf, de Bahraïn et de Kalhât.

Le sultan Abou Ishâk [1197], dont il a été fait mention précédemment, s'empara de Chîrâz, d'Isfahân et du royaume de Fars, le tout comprenant une étendue de quarante-cinq jours de marche. p453

Enfin, le sultan Afrâciâb [1198], l'atâbec, dont il a été aussi fait mention ci-dessus, se rendit maître d'Idhedj et d'autres contrées.

Mais revenons à notre propos. Je sortis de Baghdâd avec la suite du sultan Abou Sa'îd [1199]. Mon but, dans cette excursion, était d'observer

---

1191 Il faudrait lire Farahan. D'après Mustawfi, il s'agit d'un district situé au sud de Hamadan, Karadj étant une ville qui se trouvait au sud de ce district. Le district de Varamin se trouve au sud-est de Téhéran.

1192 Togha-Timur, descendant d'un frère de Gengis Khan, fut nommé khan par les émirs de Khorassan après la mort d'Arpa Khan en 1336. Récupéré par Hasan le Grand, il fut un de ses protégés déclarés khans (1338-1339). Il se constitua par la suite une principauté dans l'est de Mazanderan et fut tué par les Serbedars en 1358.

1193 Husain, troisième fils et successeur de Ghiyath al-Din Kurt (1332-1370). (Voir n. 239 ci-dessus.)

1194 Probablement Ghiath al-Din Dinar, appartenant à une famille noble du Makran. Kidj et Makran, toujours cités ensemble — Marco Polo parle du « Kesmacoran » — constituent la province maritime occidentale du Pakistan actuel, limitrophe au Baloutchistan iranien. Elle constituait à l'époque la limite entre les possessions ilkhanides et celles du sultanat de Delhi.

1195 Voir n. 146 ci-dessus. Warkou c'est Abarqu, au sud-ouest de Yazd.

1196 Tehemten (voir t. II, p. 118).

1197 Voir n. 141 ci-dessus.

1198 Voir n. 83 ci-dessus. En réalité, les atabeks étaient sur place depuis l'époque seldjukide, bien avant l'arrivée des Mongols, mais ils ont dû accepter la suzeraineté de ces derniers.

l’ordre suivi par le roi de l’Irâk dans ses marches et ses campements, et sa manière de voyager. La coutume des Mongols consiste à se mettre en route dès le point du jour, et à camper vers l’heure de la matinée qui précède le moment où le soleil atteint sa plus grande hauteur. Voici l’ordre qu’ils observent : chaque émir arrive, avec ses soldats, ses timbales et ses étendards, et s’arrête dans un endroit qu’il ne dépasse pas, et qui lui a été assigné d’avance, soit à l’aile droite, soit à l’aile gauche. Lorsque tous sont arrivés et que leurs rangs sont au grand complet, le roi monte à cheval. Les timbales, les trompettes et les clairons destinés à annoncer l’heure du départ retentissent ; chaque émir s’avance, salue le roi et retourne à son poste ; puis les chambellans et les nakîbs [1200] se présentent devant le roi. Ils sont suivis des musiciens, au nombre d’environ cent, vêtus de beaux habits, et à cheval sur des montures appartenant au sultan. Devant les musiciens sont dix cavaliers, portant des timbales suspendues à leurs cous, et cinq cavaliers, lesquels portent des sornây ou flûtes. Ils frappent ces cimbales et jouent de ces flûtes ; puis ils cessent, et dix des musiciens chantent leur partie. Lorsqu’ils l’ont terminée, les timbales et les flûtes se font entendre de nouveau ; puis elles se taisent, dix autres musiciens chantent leur concert, et ainsi de suite, jusqu’à ce que dix actes soient terminés. C’est alors que l’armée campe. p454

Pendant le temps de la marche, les principaux émirs, au nombre d’environ cinquante, se tiennent à la droite et à la gauche du sultan. Les porte-drapeaux, les timbaliers, les clairons et les trompettes suivent ce prince ; puis viennent les esclaves du sultan, puis les émirs, chacun d’après son rang. Chaque émir possède des étendards, des timbales et des trompettes. L’émir djandar [1201] est chargé de faire observer toutes ces dispositions, et il a sous ses ordres un nombreux détachement. Le châtiment de celui qui reste en arrière de sa troupe et de son corps consiste à lui ôter sa chaussure, à la remplir de sable, et à la suspendre au col du coupable. Celui-ci marche à pied, jusqu’à ce qu’il soit arrivé au lieu de la station. Alors on l’amène à l’émir, on le jette le ventre contre terre, et on le frappe de vingt-cinq coups de fouet sur

1199 Vers la fin du mois de juin 1327.

1200 Ici officiers principaux.

1201 Le terme est expliqué plus haut comme « gens du guet ». Dans ce cas, il doit s’agir plutôt d’un chef de la garde personnelle du souverain.

le dos, soit qu'il jouisse d'un rang élevé, soit qu'il occupe une position infime ; car on ne dispense personne d'obéir à cette loi.

Lorsque les troupes arrivent au lieu du campement, le sultan et ses mamloûcs se logent dans un quartier séparé. Chacune des khâtoûns ou épouses du sultan loge aussi à part, et elle a son imâm et ses moueddhins, ses lecteurs du Coran, et un marché spécial pour l'approvisionnement de son quartier. Les vizirs, les câtibs et les employés campent séparément, et chaque émir campe aussi de son côté. Ils se rendent tous ensemble à l'audience du sultan, après l'asr, et en reviennent après la dernière prière du soir. On porte devant eux des lanternes.

Lorsque le départ a lieu, on bat la grande timbale, puis celle de la principale khâtoûn, qui occupe le rang de reine, puis les timbales des autres khâtoûns, puis celle du vizir, et enfin, les timbales des émirs toutes ensembles. Ensuite l'émir commandant l'avant-garde monte à cheval, avec son corps, et il est suivi des p455 khâtoûns. Après elles viennent les bagages du sultan et son train, et les bagages des khâtoûns. A leur suite marche un autre émir, avec son détachement, pour empêcher les gens de pénétrer entre les bagages et les khâtoûns ; vient ensuite tout le reste de l'armée.

Je voyageai avec ce camp durant dix jours, puis j'accompagnai l'émir 'Alâ eddîn Mohammed [1202] à la ville de Tibrîz. Ce personnage était au nombre des principaux émirs. Nous arrivâmes à Tibrîz, après une marche de dix jours, et nous logeâmes, en dehors de cette ville, dans un lieu nommé Châm, et où se trouve le tombeau de Kâzân, roi de l'Irâk [1203]. Auprès de ce tombeau s'élèvent une belle medréceh et un ermitage où les voyageurs trouvent de la nourriture, consistant en pain, en viande, en riz accommodé avec du beurre, et en sucreries. L'émir me logea dans cet ermitage, situé entre des fleuves qui répandent au loin leurs eaux, et au milieu d'arbres touffus.

[1202] Il sera nommé cette même année après l'assassinat de Dimashk Khwadja, vizir conjoint et contrôleur des finances. Ibn Battûta a dû laisser le camp près de Sultaniya, la nouvelle capitale à trois cent vingt kilomètres au sud-est de Tabriz.

[1203] Faubourg de Tabriz où se trouve le tombeau de Ghazan Khan. Ce tombeau, en forme de grande tour, est décrit par les voyageurs du XVIIe siècle, Tavernier et Chardin. Il a disparu de nos jours mais le nom du faubourg reste.

Le lendemain j'entrai dans la ville par une porte connue sous le nom de porte de Baghdâd [1204], Nous arrivâmes à un grand marché nommé marché de Kâzân, et qui est un des plus beaux que j'aie vus dans l'univers : chaque métier y occupe une place séparée. Je traversai le marché des joailliers, et mon œil fut ébloui par toutes les espèces de pierres précieuses que je vis. Elles étaient entre les mains de beaux esclaves, revêtus de superbes habits, et portant en guise de ceintures des mouchoirs de p456 soie. Ils se tenaient debout devant les marchands, leurs patrons, et offraient des joyaux aux femmes des Turcs, qui en achetaient un grand nombre, et cherchaient à se surpasser l'une l'autre dans cette dépense. Je vis, à cause de tout cela, un tumulte considérable. (Puisse Dieu nous préserver du pareil !)

Nous entrâmes ensuite dans le marché de l'ambre gris et du musc, et nous vîmes le même tumulte que j'ai mentionné tout à l'heure, ou même un plus grand. Puis nous arrivâmes à la mosquée djâmi' fondée par le vizir Aly châh, connu par le nom de Djîlân [1205]. En dehors de cette mosquée, à droite de la personne qui regarderait la kiblah, est une medréceh, et à la gauche se trouve un ermitage. La cour de cette mosquée est pavée de marbre, et les murs en sont revêtus de *kâchâny* qui ressemble au zelîdj [1206], Une rivière la traverse ; il s'y trouve plusieurs espèces d'arbres, des ceps de vigne et des jasmins. On a coutume de lire chaque jour, dans la cour de cette mosquée, après la prière de l'ars, la soûrate YS, celle de la Victoire, et la soûrate 'Amma [1207] ; les habitants de cette ville se rassemblent pour cet objet.

Nous passâmes une nuit à Tibrîz ; mais, le jour suivant, l'émir Alâ eddîn reçut du sultan Abou Sa'îd l'ordre d'aller le rejoindre. Je partis avec l'émir, et je ne vis à Tibrîz aucun des 'oulémâ. Nous voyageâmes jusqu'à ce que nous eussions atteint le quartier du sultan. L'émir lui apprit ma présence dans le camp, et m'introduisit auprès de lui. Le

---

[1204] Tabriz, capitale des Ilkhanides se trouvait à l'époque au sommet de sa prospérité. Mustawfi donne la liste des portes de la ville mais ne cite pas celle de Bagdad.

[1205] Tadj al-Din Ah Shah Djilan, qui fut nommé vizir conjointement avec Rashid al-Din (voir n. 231 ci-dessus) en 1312. Il survécut à l'exécution de ce dernier et fut le seul vizir des Ilkhanides à mourir dans son lit, en 1318. Les ruines de sa mosquée subsistent sous le nom d'Ark (la Citadelle).

[1206] Voir n. 4 ci-dessus.

[1207] Les sourates XXXVI, XLVIII et LXXVIII.

sultan m'interrogea touchant mon pays, et me fit don d'un vêtement et d'une monture. L'émir lui fit savoir que je voulais entreprendre le voyage du noble Hidjâz, et alors il m'assigna des p457 provisions et une chamelle, pour la route que je devais faire, ainsi qu'une litière. Il écrivit dans ce sens en ma faveur à l'émir de Baghdâd, Khodjah Ma'roûf [1208]. Je retournai à Baghdâd [1209] où je reçus tout ce que le sultan m'avait assigné. Comme il restait plus de deux mois jusqu'au temps du départ de la caravane, je jugeai à propos de faire une excursion à Mossul et dans le Diârbecr, afin de voir ce pays, et de retourner ensuite à Baghdâd, à l'époque du voyage de la caravane, pour me diriger vers le noble Hidjâz.

Je sortis de Baghdâd, et me dirigeai vers une station près du Dodjaïl [1210], fleuve qui est dérivé du Tigre, et qui fournit de l'eau à beaucoup de villages. Après deux jours de marche, nous descendîmes dans un gros bourg nommé Harbah [1211], qui est fertile et vaste. Nous continuâmes notre voyage et campâmes en un lieu au bord du Tigre, à côté d'un château appelé Alma'choûh [1212]. Il est bâti près du Tigre, et au côté oriental de ce château se trouve la ville de Sorra man raâ [1213]. On la nomme aussi Sâmarra et Sâm râh. Le sens de cette dernière dénomination, en persan, est « le chemin de Sâm », car *râh* veut dire chemin. La ruine s'est emparée de cette ville, de sorte qu'il n'en reste debout qu'une fort petite portion. Le climat en est tempéré, et la beauté p458 formidable, malgré ses malheurs et la destruction de ses vestiges.

[1208] Mentionné comme gouverneur de Bagdad pour l'année 1336.

[1209] Vers le 20 juillet 1327.

[1210] Le canal de Dudjail (le Petit Tigre) qui commence au sud de Samarra, suit la rive droite du Tigre et le rejoint à Bagdad. La route du nord suit ce canal.

[1211] Chef-lieu du district de Maskin, à soixante-quinze kilomètres au nord de Bagdad, décrit par Mustawfi pour sa fabuleuse fertilité.

[1212] A l'origine, un palais construit par le calife al-Mu'tamid (870-892), par la suite converti en fort et appelé aujourd'hui al-Ashiq.

[1213] « Quiconque l'a vue a été réjoui », jeu de mots pour expliquer l'assyrien surmarrate ou le syriaque Sumara transformé en Samarra. De la même façon, Sam-rah est un jeu de mots à l'usage du Persan, Sam étant un des héros de la Shahnama, le grand poème épique iranien. Mu'tasim, le troisième fils et successeur de Harun al-Rashid, y bâtit un palais en 836. Huit califes vécurent à Samarra qui fut abandonnée en 892 par Mu'amid. Elle tomba en ruine peu après.

On y trouve, comme à Hillah, un mausolée consacré au maître de l'époque [1214].

Nous quittâmes cette ville, et après avoir voyagé une journée nous arrivâmes à Tecrît [1215]. C'est une grande ville, ayant de vastes dépendances, de jolis marchés, beaucoup de mosquées, et les habitants se distinguent par la bonté du caractère. Le Tigre coule au nord de cette ville [1216], et elle possède un château fort au bord de ce fleuve. Tecrît est de construction ancienne, et une muraille fait le tour de cette belle cité.

Nous partîmes de ce lieu, et après avoir voyagé deux jours, nous atteignîmes un village appelé Al'akr [1217], situé au bord du Tigre. Dans sa partie supérieure existe une colline, où était autrefois un château, et dans le bas est une hôtellerie, nommée le Khân de fer, qui possède des tours, et dont la construction est très soignée. Depuis ici jusqu'à Mossul, les villages et les champs en culture se suivent sans interruption.

Nous continuâmes à voyager, et campâmes dans un endroit nommé Alkayyârah [1218], proche du Tigre. Ici se voit un terrain noir, dans lequel sont des sources qui p459 fournissent de la poix. On pratique pour celle-ci des réservoirs, dans lesquelles elle se rassemble. Tu dirais de l'argile sur la surface de la terre, mais d'une couleur très noire, brillante, molle, et d'une bonne odeur. Autour de ces sources se voit un vaste étang noir, surmonté d'une sorte de mousse ténue, qu'il rejette sur ses bords et qui devient aussi de la poix. Près de ce lieu, il existe

---

1214 A Samarra se trouvent les tombeaux du dixième imam des shi'ites Ali al-Naqi (835-868), et du onzième, Hasan al-Askari (868874). Il existe également une croyance concernant la chambre souterraine d'une mosquée dans laquelle aurait disparu en 878 le douzième imam, le maître de l'époque. (Voir aussi p. 432.) Ce sanctuaire est toujours vénéré.

1215 Sur la rive ouest du Tigre, à cinquante kilomètres au nord de Samarra. Ibn Hauqal mentionne un grand monastère dans une ville à majorité chrétienne et Ibn Djubair estime le circuit de la muraille à six mille pas.

1216 Ibn Battûta, qui s'inspire ici d'Ibn Djubair, le corrige en remplaçant « au sud » par « au nord ».

1217 Sur le site de la ville assyrienne de Kartukulti Ninurta (Quai de Tukulti Ninurta, souverain assyrien, 1236-1199), en face des ruines d'Assur près de l'actuelle Sharqat.

1218 Lieu d'extraction de bitume (voir n. 201 ci-dessus) à cinquante kilomètres au sud de Mossoul.

une source considérable, et lorsqu'on veut en retirer de la poix on allume du feu sur cette source. Celui-ci absorbe l'humeur aqueuse que contient la poix, et après cela on la coupe en morceaux et on l'emporte. Nous avons déjà mentionné la source placée entre Coûfah et Basrah, et qui est du même genre.

VILLE DE MOSSUL

Nous marchâmes deux jours depuis lesdites fontaines, puis nous arrivâmes à Mossul [1219]. C'est une ville ancienne, et qui abonde en biens ; la forteresse, appelée Alhadbâ, est d'une grande importance, et célèbre par son caractère d'inexpugnabilité. *Celle-ci possède une muraille d'une construction solide, et munie de tours élevées* [1220]. *Les habitations du sultan sont contiguës à la forteresse ; et en celles-ci et la ville il existe un chemin large et allongé, qui s'étend depuis le haut de la ville jusqu'à sa partie inférieure. Mossul est entourée de deux* p460 *murs solides* [1221], *ayant des tours nombreuses et rapprochées les unes des autres. Dans l'intérieur de la muraille sont des chambres placées l'une sur l'autre, et faisant le tour du mur. On a pu les percer ainsi, à cause de l'épaisseur desdites murailles*. Parmi les murs des différentes villes, je n'en ai point vu de pareils, à l'exception de celui qui se trouve dans la ville de Dihly, capitale du roi de l'Inde.

Mossul possède un grand faubourg, qui contient des mosquées, des bains, des hôtelleries et des marchés. On y voit, sur le bord du Tigre, une mosquée cathédrale [1222], entourée de balustrades de fer, et à la-

---

1219 Fondée vers 642 par les Arabes comme ville garnison sur le site d'un couvent fortifié situé à la rive ouest du Tigre. Capitale de la haute Mésopotamie à partir de la fin de l'époque omeyyade. Ibn Battûta emprunte ici aussi des extraits (soulignés) d'Ibn Djubair qui l'avait visitée en 1184.

1220 La citadelle fut reconstruite par l'atabek Imad al-Din Zangi (1127-1146), fondateur d'un État succédant aux Seldjukides dans la région et qui subsista jusqu'à l'arrivée des Mongols en 1259. Son nom, al-Hadba (la Bossue), est une appellation poétique l'opposant à al-Shahba, la Forteresse d'Alep (voir chap. 3, n. 99), capitale de Nur al-Din Zangi, fils d'Imad al-Din et fondateur de la branche des atabeks d'Alep (voir chap. 2, n. 57).

1221 Il s'agit de la vieille citadelle bâtie au nord de la citadelle turque ultérieure, sur une bosse, d'où son appellation.

1222 « Un des princes de la ville, nommé Mudjahid al-Din, y a fondé une mosquée principale sur la rive du Tigre ; on ne vit jamais bâtiment de mosquée

quelle sont contigus des bancs extrêmement jolis et solides, qui dominent le Tigre. Devant la mosquée se trouve un hôpital.

Dans l’intérieur de la ville sont deux mosquées principales, dont l’une est ancienne et l’autre, récente [1223]. Dans la cour de celle-ci se trouve une coupole, qui renferme un bassin de marbre octogone, supporté par une colonne de marbre. L’eau en sort avec force et impétuosité, et elle s’élève à la hauteur de la taille d’un homme ordinaire. Puis elle retombe, et offre ainsi un beau spectacle. Le bazar de Mossul est joli [1224]. Il est garni de portes de fer, et entouré par des estrades et par des chambres placées l’une sur l’autre, et d’une construction élégante.

p461

Dans cette ville se voit le mausolée de Djirdjîs [1225], le prophète, sur qui soit le salut ! Il contient une chapelle, et le tombeau se trouve dans un angle de celle-ci, à la droite du visiteur. Elle est située dans l’intervalle compris entre la nouvelle mosquée djâmi’ et la porte du Pont. Nous pûmes visiter la tombe et prier dans sa chapelle, grâce au Dieu très haut !

On voit aussi dans ce lieu la colline de Jonas [1226], sur qui soit le salut ! et, environ à un mille de distance, la fontaine qui porte son nom. On dit qu’il commanda à son peuple de s’y purifier ; qu’après cela ils montèrent tous sur ladite colline, qu’il pria et qu’ils prièrent aussi, de sorte que Dieu détourna de leurs têtes le châtiment. Proche de la hauteur est un gros bourg, qu’avoisine une grande ruine, et l’on prétend que celle-ci est l’emplacement de la ville connue sous le nom de Nînaoua [Ninive], ville de Jonas. On aperçoit les vestiges du mur qui

plus magnifique. En face s’élève un hôpital magnifique, bâti par le même Mudhahid al-Din. » (IBN DJUBAIR). Mudjahid al-Din, gouverneur de la ville, construisit cette mosquée en 1180.

1223 La première est la mosquée omayyade agrandie par Marwan II (744-750) ; la deuxième fut construite en 1170-1172.

1224 « Le même prince Mudjahid al-Din a fait construire à l’intérieur de la ville et dans son bazar une hôtellerie pour les marchands pareille à un vaste khan. » (IBN DJUBAIR.)

1225 Toujours conservé dans le quartier appelé d’après lui Bab al-Nabi (la Porte du Prophète). Djirdjis est saint Georges, également identifié à Khidr (voir chap. 3, n. 298).

1226 Le sanctuaire de Jonas est situé sur une colline à l’est du Tigre à l’emplacement de l’ancienne Ninive. La fontaine existe également.

l’entourait, ainsi que les places de ses portes. Sur la colline sont un grand édifice et un couvent, où se trouvent des cellules nombreuses, des appartements, des lieux pour les purifications, et des fontaines ; le tout renfermé par une seule et même porte. Au milieu du couvent se voit une cellule avec un rideau de soie, et ayant une porte incrustée d’or et de pierreries. On dit que c’est l’endroit où se tenait Jonas, et l’on ajoute que le chœur de la mosquée, qui se trouve dans le couvent, était la cellule où il priait Dieu. Les habitants de Mossul vont visiter ce couvent toutes les nuits du jeudi au vendredi, et ils y font leurs dévotions. Ils se distinguent par leurs nobles qualités, l’affabilité de leurs discours et par leur mérite ; ils aiment les étrangers, et ont pour eux de la prévenance.

L’émir de cette ville, lorsque j’y arrivai, était le p462 vertueux Sayyid, le chérîf ’Alâ eddîn ’Aly, fils de Chams eddîn Mohammed, surnommé Haïder [1227]. C’est un homme généreux et distingué ; il me logea dans son hôtel, et paya ma dépense tout le temps que je demeurai chez lui. Il est, en somme, l’auteur d’aumônes et de bienfaits célèbres. Le sultan Abou Sa’îd l’honorait beaucoup, et lui avait confié cette ville et ce qui l’avoisine. Il monte souvent à cheval, entouré d’une nombreuse escorte de ses mamloûcs et de ses troupes. Les chefs des habitants de la ville et les grands personnages viennent le saluer matin et soir, et il est doué de bravoure et de majesté. Son fils, au moment où l’on écrit ceci, se trouve dans la capitale Fès, séjour des étrangers, domicile de celui qui est sous l’influence de la crainte, et lieu où les foules déposent leurs bagages. Que Dieu augmente sa beauté et sa splendeur, au moyen de la prospérité du règne de notre maître, le commandant des croyants, et qu’il garde ses côtés et ses environs !

Nous sortîmes de Mossul, et fîmes halte dans un village nommé ’Aïn arrassad [1228], il est placé près d’un fleuve, sur lequel se voit un pont de pierre, et il possède une grande hôtellerie. Nous continuâmes

[1227] Peut-être Malik Ali bin Muhammad Shah, de la famille kurde des Rawwadi, anciens atabeks de Tabriz.

[1228] Aïn al-Rashad à moins d’une journée de marche de Mossoul d’après Ibn Djubair, à identifier peut-être à Kiziek Köprü, à quarante kilomètres au nord-ouest de Mossoul.

notre marche, et descendîmes dans un village dit Almowaïlihah [1229], et puis dans la ville de Djezîret Ibn ’Omar [1230]. Elle est grande, belle, entourée par le fleuve, et c’est pour cela qu’on l’a nommée Djezîrah. La majeure partie est p463 ruinée ; mais elle possède un beau marché et une mosquée ancienne, construite en pierres, d’un travail solide. Le mur de cette ville est aussi en pierres. Ses habitants sont d’excellentes gens, et ils aiment les étrangers. Le jour de notre arrivée dans cette ville, nous vîmes la montagne Aldjoûdy, qui est mentionnée dans le Coran [1231], et sur laquelle s’arrêta l’arche de Noé, sur qui soit le salut ! C’est une montagne élevée et de forme allongée.

Nous marchâmes ensuite deux jours, et arrivâmes à Nassîbîn [1232]. Cette ville est ancienne, de moyenne grandeur, et en grande partie ruinée. Elle est située dans une large et vaste plaine, où se voient des eaux courantes, des vergers touffus, des arbres disposés avec ordre, et beaucoup de fruits. On fabrique dans cette ville de l’eau de roses, qui n’a pas sa pareille en senteur et en bonté. Un fleuve [le Hirmâs] entoure Nassîbîn et se recourbe sur lui, à l’instar d’un bracelet. Il tire son origine de différentes sources qui se trouvent dans une montagne, proche de la ville. Puis il se divise en plusieurs parties et pénètre dans ses jardins. Un de ses canaux entre dans la cité, il en parcourt les rues et les habitations, traverse la cour de sa mosquée principale, et se déverse dans deux bassins, dont l’un est au milieu de la cour, et l’autre près de la porte orientale. Cette ville est pourvue d’un hôpital et de deux collèges. Les habitants sont des gens probes, religieux, sincères

---

[1229] Almowaïlihah : la petite salée. Probablement à proximité de l’actuel Tell Uwainat, à trente kilomètres au nord-ouest de l’étape précédente.

[1230] L’actuelle Cizre en Turquie, sur la frontière syrienne. Ibn Hauqal la décrit au X^e^ siècle comme un centre de commercialisation des produits de l’Arménie. D’après Mustawfi, elle avait une centaine de villages sous sa dépendance. L’ancienne ville formait une île sur le Tigre. Elle était gouvernée à l’époque par une famille kurde qui subsista jusqu’en 1596.

[1231] « Il fut dit : “Ô terre, absorbe cette eau qui t’appartient. Ô ciel, arrête-toi.” L’eau fut absorbée, l’ordre fut exécuté : le vaisseau s’arrêta sur le Djoudi. » (Coran, XI, 44.) La montagne, culminant à 2 089 mètres se trouve à une quarantaine de kilomètres à l’est de Cizre.

[1232] La Nisibis des Romains, l’actuelle Nusaybin en Turquie, à une centaine de kilomètres à l’ouest de Cizre. A l’époque d’Ibn Hauqal (980), elle était plus importante que Mossoul.

et sûrs. Abou Nouwâs [1233] a eu p464 bien raison de parler ainsi qu'il le fait dans le distique suivant :

> *Nassîbîn a été autrefois agréable pour moi, et je lui ai été agréable. Ah ! plût au Ciel que mon lot dans ce monde ce fût Nassîbîn !*

Voici ce que fait observer Ibn Djozay : « On attribue à la ville de Nassîbîn de la mauvaise eau et un air malsain. Un poète a dit à son sujet :

> *J'ai été émerveillé de Nassîbmn, et de ce qui, dans son séjour, amène les maladies.*
> *Les roses, dans son enceinte, manquent de rougeur, à cause d'un mal qui se voit jusque sur les joues.* [1234] »

Nous partîmes ensuite pour la ville de Sindjâr [1235] ; elle est grande, possède beaucoup de fruits et d'arbres, des sources abondantes et des rivières. Elle est bâtie au pied d'une montagne, et elle ressemble à Damas pour la quantité de ses canaux et de ses jardins. Sa mosquée cathédrale jouit d'une grande réputation de sainteté, et l'on assure que la prière y est exaucée. Un canal entoure ce temple et le traverse. Les habitants de Sindjâr sont des Curdes, doués de valeur et de générosité. Parmi les personnages que j'ai rencontrés dans cette ville, je mentionnerai le pieux cheïkh, le dévot et ascète 'Abd Allah alcurdy, un des docteurs principaux et auteur de prodiges. On raconte qu'il ne rompt pas le jeûne si ce n'est après quarante jours, et cela seulement au moyen de la moitié d'un pain d'orge. Je l'ai rencontré dans un couvent, sur la cime de la montagne de Sindjâr [1236]. Il fit des p465 vœux en ma faveur, et me pourvut de pièces d'argent que je ne cessai de garder jusqu'à ce que je fusse pillé par les infidèles de l'Inde.

[1233] Abu Nuwas (env. 760-env. 815), le plus célèbre des poètes arabes. Les vers sont basés sur un jeu de mots : *nasibi* = mon lot.

[1234] D'après Abou'l Feda, on ne trouve à Nisibin que des roses blanches. Des auteurs récents mentionnent également son climat insalubre.

[1235] Sindjar, qui se trouve à cent vingt kilomètres à l'ouest de Mossoul, est complètement en-dehors de l'itinéraire d'Ibn Battûta qui se dirige vers Mardin ; il n'aurait pu la visiter qu'à son retour. Elle fut la capitale d'une branche de la famille Atabek Zangi de 1170 à 1220.

[1236] D'après al-Harawi, ce sanctuaire serait associé au calife Ali.

Nous nous rendîmes ensuite à la ville de Dâra [1237]. Elle est ancienne et vaste, son aspect est brillant et elle a une forteresse très élevée ; mais, à présent, elle n'est plus qu'une ruine, et elle est privée d'habitants. Au-dehors de cette ville est un bourg bien peuplé, et c'est là que nous descendîmes.

Nous partîmes, et arrivâmes ensuite à la ville de Mâridîn [1238]. Elle est vaste, et située au pied d'une montagne ; c'est une des plus belles villes de l'islamisme, des plus admirables et des plus fortes, et une de celles qui possèdent les places les plus jolies. On y fabrique des étoffes qui prennent le nom de la ville, et qui sont faites avec la laine nommée almer'izz [1239]. Cette ville est pourvue d'une forteresse très haute, qui est au nombre des plus célèbres châteaux forts, et qui se trouve sur le sommet de la montagne.

Ibn Djozay ajoute : « Cette forteresse de Mâridîn est appelée Achchahbâ, et c'est d'elle qu'a voulu parler le poète de l'Irâk Safiy eddîn 'Abd al'azîz, fils de Sarâya alhilly [1240], dans les vers qui suivent, extraits de son poème du genre *simth* : p466

> *Or, quitte les habitations d'Alhillah, la vaste,*
> *Et détourne-toi avec les chameaux, de la ville de Baghdâd.*
> *Et ne t'arrête point à Mossul, la ville bossue :*
> *Certes, la flamme de la forteresse Chahbâ*
> *Brûle le démon des vicissitudes du sort.*

« La citadelle d'Alep est aussi appelée Achchahbâ. Et cette poésie, du genre *mouçammath*, est admirable ; l'auteur l'a composée à la louange du roi victorieux, sultan de Mâridîn [1241]. C'était un prince généreux, d'une grande renommée ; il régna dans cette ville près de cin-

---

1237 L'Anastasioupolis byzantine, forteresse frontalière, qui tomba progressivement en ruine après la conquête arabe. Ibn Hauqal en parle encore comme d'une petite ville.

1238 La plus célèbre forteresse de l'Ouest asiatique, qui résista aussi bien aux Mongols qu'à Timur, ce qui a permis à une dynastie locale, les Artukides, de se maintenir de 1104 jusqu'en 1407.

1239 Poil de chèvre.

1240 Poète célèbre contemporain, mort en 1349. Gibb traduit *simth* par stance. Pour les forteresses citées dans le poème, voir n. 281 ci-dessus.

1241 Malik al-Mansur (le Victorieux) Nadjam al-Din II, dixième sultan artukide de Mardin (1294-1312).

quante années, atteignit l'époque de Kâzân, le roi des Tatars, et s'allia au sultan Khodhâbendeh, en lui donnant sa fille Dounia khâtoûn [1242]. »

DU SULTAN DE MÂRIDÎN, LORS DE MON ARRIVÉE DANS CETTE VILLE

C'était le roi Sâlih [1243], fils du roi Mansoûr (que nous venons de nommer). Il a hérité du royaume de son père, et il a accompli des actes de libéralité qui sont célèbres. Il n'y a point dans l'Irâk, la Syrie et l'Égypte de personnage plus généreux que lui. Les poètes et les fakîrs vont le trouver, et il leur donne des présents magnifiques, marchant ainsi sur les traces de son père. Il fut visité par Abou 'Abd Allah Mohammed, fils de Djâbir alandalocy almerouy, surnommé Alcafîf, qui fit son éloge, et il lui donna vingt mille dirhems. Il fait beaucoup d'aumônes, et entretient les collèges et les zâouïahs qui fournissent de la nourriture aux étrangers. Son vizir est un homme d'un rang élevé, savoir le savant imâm, la perle du p467 siècle, le phénix de l'époque, Djamâl eddîn Assindjâry. Il a professé dans la ville de Tibrîz, et s'est mis en relation avec les principaux 'oulémâ. Son kâdhi suprême est le parfait imâm Borhân eddîn Almaoussily, qui rapporte sa généalogie au saint cheïkh Fath Almaoussily. Ce kâdhi est pieux, modeste et vertueux ; il porte un grossier habillement de laine, dont le prix n'arrive pas à dix dirhems. Son turban est à peu près du même genre. La plupart du temps, il prononce ses jugements dans la cour de la mosquée, qui est hors du collège, et dans laquelle il fait ses dévotions. Quand une personne qui ne le connaît point le voit, elle pense que c'est quelque serviteur du kâdhi et un de ses aides.

ANECDOTE

On m'a raconté qu'une femme se rendit près de ce juge, pendant qu'il se trouvait hors de la mosquée. Or elle ne le connaissait pas ; elle lui dit : « O cheïkh, où siège le kâdhi ? » Il lui répondit : « Que lui

---

1242 Voir n. 234 ci-dessus.

1243 Malik al-Salih Shams al-Din, deuxième successeur de Malik Mansur (1312-1362)

veux-tu ? » Elle reprit : « Certes, mon mari m'a battue ; de plus, il a une seconde épouse et ne fait point la part égale entre nous, en ce qui concerne la cohabitation nocturne. Je l'avais cité devant le kâdhi ; mais il a fait défaut. Pour moi, je suis pauvre et n'ai rien à donner aux gens du kâdhi, afin qu'ils l'amènent à son tribunal. » Il dit : « Et où est située la demeure de ton mari ? » La femme répondit : « Dans le village des Matelots, hors de la ville. » Il reprit : « J'irai avec toi chez lui. » La femme dit : « Par Dieu, je n'ai rien à te donner ! » Et il répliqua : « Et moi, je n'accepterai rien de toi. » Puis il ajouta : « Dirige-toi vers le village, et attends-moi à t'extérieur, car je te suivrai. » Elle partit, ainsi qu'il le lui avait ordonné, et l'attendit. Le kâdhi arriva, sans que personne fût avec lui, car c'était son habitude de ne se laisser suivre par aucun individu. La femme entra avec le juge dans le logement de son mari, et lorsque ce dernier l'aperçut, il dit : « Quel est ce malheureux p468 cheïkh qui t'accompagne ? » Le kâdhi repartit : « Oui, par Dieu, je suis tel que tu le dis ; mais contente ta femme. » Leur entretien s'étant prolongé, des personnes survinrent, qui reconnurent le juge et le saluèrent. Alors le mari eut peur et fut couvert de confusion. Mais le juge lui dit : « Ne crains rien, et répare le tort que tu as envers ta femme. » Le mari donna satisfaction à son épouse ; le kâdhi leur fournit la somme nécessaire à la dépense de ce jour-là, et il partit. J'ai vu ce kâdhi, qui me donna l'hospitalité dans sa maison.

Je me remis en route pour retourner à Baghdâd, et arrivai à la ville de Mossul, que nous avons déjà mentionnée. Je trouvai hors de ses murailles sa caravane, qui se dirigeait vers Baghdâd. Parmi les pèlerins, il y avait une femme pieuse, servante de Dieu, appelée la Dame dévote, et qui descendait des khalifes. Elle avait fait plusieurs fois le voyage à La Mecque, et elle jeûnait assidûment. Je la saluai, et me mis sous sa protection. Elle était accompagnée d'une troupe de fakîrs qui la servaient ; mais elle mourut dans ce voyage : que Dieu ait compassion d'Elle ! Et son décès eut lieu à Zaroûd [1244], où elle est enterrée.

Nous arrivâmes à Baghdâd, où je rencontrai les pèlerins au milieu des préparatifs du départ. J'allai trouver le gouverneur de la ville, Ma'roûf khodjah, et je réclamai de lui l'exécution de ce que le sultan avait prescrit en ma faveur. Il m'assigna la moitié d'une double litière

[1244] Voir chap. 4, n. 304.

et les provisions de route, ainsi que l'eau, nécessaires pour quatre personnes. Il écrivit pour moi [un ordre mentionnant] tout cela, et envoya chercher le commandant de la caravane, qui était Albahluwân Mohammed alhaouî [1245], et me recommanda à lui. Notre connaissance remontait à une époque précédente ; mais il en accrut l'intimité. Je ne cessai, en effet, d'être sous sa p469 protection, et toujours il me comblait de bienfaits, et faisait plus encore en ma faveur qu'on ne lui avait ordonné. A notre sortie de Coûfah, je fus atteint de dévoiement, et l'on me descendait de la litière un grand nombre de fois chaque jour. L'émir s'informait de mon état, et faisait des recommandations en ma faveur. Ma maladie continua jusqu'à mon arrivée à La Mecque, sanctuaire de Dieu très haut. (Que Dieu augmente sa noblesse et sa considération !) J'accomplis les tournées que le pèlerin doit faire en entrant dans La Mecque, autour de la maison sainte. (Que Dieu l'exalte !) J'étais tellement faible que je dus satisfaire, étant assis, aux prières prescrites par la loi et accomplir les tournées, ainsi que la course entre Safa et Marwah, monté sur le cheval dudit émir Alhaouîh. Cette année-là nous fîmes la station à 'Arafât le lundi [1246], et lors de la descente à Mina je me sentis soulagé de mon mal, qui bientôt cessa totalement. Le pèlerinage fini, je m'établis à La Mecque, pour toute l'année, afin de m'y livrer aux exercices de piété.

Il y avait dans cette ville l'émir 'Alâ eddîn, fils de Hilâl [1247], inspecteur ou intendant des bureaux, dont le séjour avait pour but la restauration de l'hôtel des ablutions, situé hors [du marché] des droguistes, près de la porte des Benou Cheïbah. Cette même année, un bon nombre de grands personnages égyptiens s'établirent à La Mecque, dans des vues pieuses. Nous nommerons :

Tâdj eddîn [1248], fils d'Alkeouîc ;

Noûr eddîn Alkâdhi [1249] ;

[1245] Il était également commandant de la caravane au départ de La Mecque en novembre 1326 (voir p. 350 et chap. 4, n. 290).

[1246] Le lundi 26 octobre 1327.

[1247] Voir chap. 4, n. 187.

[1248] 1261-1334 ; un riche marchand d'Alexandrie.

[1249] Le cadi Nur al-Din est Mi bin Abd al-Nasir, mort en 1349, grand cadi malikite.

Zeïn eddîn, fils d'Alassîl ;

Le fils d'Alklhalîly [1250]

Nâcir eddîn Alacioûthy. p470

Je demeurai toute l'année dans le collège mozhafférien, et Dieu me guérit de ma maladie. La vie que je menais était des plus agréables : j'étais tout occupé des processions autour de la Ca'bah, du service de Dieu, et de la visite des lieux saints. Dans le cours de l'année arrivèrent les pèlerins de la haute Égypte. Il y avait avec eux :

Le pieux cheïkh Nadjm eddîn Alosfoûny, dont c'était le premier pèlerinage [1251]

Les deux frères 'Alâ eddîn 'Aly et Sirâdj eddîn 'Omar, fils du pieux kâdhi Nadjm eddîn Albâlicy [1252], juge au Caire ; et d'autres personnages que nous passerons sous silence.

Au milieu du mois de dhou'lka'dah arriva l'émir Seïf eddîn Yelmelec [1253], qui était un personnage éminent. Beaucoup d'habitants de Tanger, ma ville natale (que Dieu la garde !), l'accompagnaient. Citons les suivants :

Le docteur de la loi, Abou 'Abd Allah Mohammed, fils du juge Abou'l'abbâs, fils du juge et prédicateur Abou'lkâcim aldjourâouy ;

Le légiste Abou 'Abd Allah, fils d'Athâ Allah ;

Le docteur Abou Mohammed 'Abd Allah alhadhary ;

Le fakîh Abou 'Abd Allah almursy ;

Abou'l'abbâs, fils du fakîh Abou 'Aly albalensy ;

Abou Mohammed, fils d'Alkâbilah ;

Abou'lhaçan albiyâry ;

1250 Un descendant du calife Othman, mort en 1375.

1251 Homme saint connu, mort en 1350 (voir aussi p. 321).

1252 Al-Balisi (1262-1329) était adjoint au grand cadi du Caire. Son fils Omar, mort en 1331, fut professeur au collège de Taybarsiya son frère Ali lui succéda à ce poste.

1253 Voir chap. 2, n. 55.

Abou’l’abbâs, fils de Tâfoût ;

Abou’ssabr Ayyoûb alfakkhâr ;

Ahmed, fils de Haccâmah.

Parmi les habitants de Kasr almadjâz [1254] qui arrivèrent avec ledit émir, il y avait : le jurisconsulte p471 Abou Zeïd ’Abdarrahmân, fils du kâdhi Abou’l’abbâs, fils de Kholoûf ; et parmi ceux d’Alkasr alkebîr [1255] :

Le fakîh Abou Mohammed, fils de Moslim ;

Abou Ishâk Ibrâhîm, fils de Yahia ;

Le fils du précédent.

Cette même année arrivèrent aussi à La Mecque :

L’émir Seïf eddîn Tokoûz Domoûr [1256], un des officiers attachés spécialement au service du sultan d’Égypte ;

L’émir Moûça, fils de Karamân [1257] ;

Le kâdhi Fakhr eddîn [1258], inspecteur de l’armée et secrétaire des mamloûcs ;

Attâdj Abou Ishâk ;

La dame Hadak, nourrice du roi Annâcir [1259],

Ils firent tous des aumônes copieuses au temple illustre, surtout le kâdhi Fakhr eddîn. Notre station à ’Arafat eut lieu cette année un ven-

---

1254 Château du passage, près de Tanger.

1255 Ksar al-Kebir, au sud de Tanger.

1256 Voir chap. 1, n. 147. Son pèlerinage en 1328 est confirmé par les sources égyptiennes.

1257 Baha al-Din Musa, fils de Badr al-Din Mahmud, souverain de la principauté de Karaman (1300-1308) qui succéda au centre de l’Asie Mineure aux Seldjukides d’Anatolie.

1258 Abdallah bin Muhammad (1271-1333), inspecteur de la construction de l’aqueduc bâti sur ordre de Malik Nasir cette même année à La Mecque.

1259 Son pèlerinage resta légendaire à cause des aumônes qu’elle avait distribué.

dredi, et c’était l’an vingt-huitième [1260]. Quand le pèlerinage fut accompli, je restai à La Mecque, occupé d’exercices de dévotion, l’année vingt-neuf. Cette année-ci arrivèrent de l’Irâk, en compagnie de l’émir Mohammed alhaouîh [1261] :

Ahmed, fils de l’émir Romaïathah [1262] ;

Mobârec, fils de l’émir ’Athîfah ;

Le cheïkh Zâdeh alharbâouy p472 ;

Le cheïkh Dânïâl [1263].

Ils apportèrent des aumônes magnifiques pour les modjâouirs et les Mecquois, de la part du sultan Abou Sa’îd, roi de l’Irâk. Son nom fut mentionné cette année-là dans le prône du vendredi, après celui du roi Nâcir, et l’ont fit des vœux pour lui, du haut de la coupole du Zamzam. On nomma après lui le sultan du Yaman, le roi champion de l’islamisme, Noûr eddîn [1264]. L’émir Athîfah n’avait point adhéré à cela, et il envoya son frère utérin, Mansoûr, pour en informer le roi Nâcir ; mais Romaïthah donna ordre de le faire rétrograder, ce qui eut lieu. ’Athîfah le fit partir une seconde fois, mais par la route de Djouddah, et il put ainsi instruire de tout cela le roi Nâcir.

Cette année-là qui était l’an vingt-neuf, nous fîmes la station d’Arafât un mardi [1265], et après le pèlerinage je continuai de rester assidûment près du temple de La Mecque l’année trente. Pendant les fêtes du pèlerinage de cette dernière année, la discorde éclata entre l’émir de La Mecque, ’Athîfah, et Aïdemoûr, émir djandâr Annâciry [1266]. La cause de cela fut que des marchands du Yaman furent vo-

---

1260 Le vendredi 14 octobre 1328.

1261 Voir n. 306 ci-dessus.

1262 Pour Ahmad, voir n. 193 ci-dessus, pour Mubarak.

1263 Un des principaux cheïkhs persans de La Mecque et représentant de l’émir Tchoban pour la restauration de l’aqueduc de Zubayda (voir n. 243 ci-dessus).

1264 Voir p. 334 et chap. 4, n. 243. A cette époque, les mameluks étaient en train d’intervenir au Yémen, ce qui explique les conflits de préséance à La Mecque.

1265 Le mardi 3 octobre 1329.

1266 La personne se nomme Saif al-Din Aldumur ; son meurtre et celui de son fils sont confirmés par les chroniques. Selon Maqrizi, à l’origine du conflit se trouvaient les ordres donnés par Malik Nasir à Utaifa (Athifa) pour tuer le chef

lés, et qu'ils se plaignirent de ce fait à Aïdemoûr. Celui-ci dit à Mobârec, fils de l'émir 'Athîfah : « Amène ces voleurs ! » Il répondit : « Je ne les connais point ; comment donc pourrions-nous les amener ? D'ailleurs, les habitants du Yaman sont sous notre domination, et tu n'as pas de pouvoir sur eux. Si l'on a volé quelque chose à un Égyptien ou à un Syrien, p473 fais-moi des réclamations sur cela. » Aïdemour l'outragea et lui dit : « O entremetteur ! est-ce ainsi que tu me parles ? » Il le frappa sur la poitrine, de sorte que Mobârec tomba, et son turban se détacha de sa tête. Le prince se mit en colère, et ses esclaves aussi se fâchèrent contre Aïdemoûr. Celui-ci monta à cheval pour rejoindre sa troupe, mais Mobârec et ses esclaves l'atteignirent et le tuèrent, ainsi que son fils. La guerre civile éclata à La Mecque, où se trouvait l'émir Ahmed, fils de l'oncle paternel du roi Nâcir. Les Turcs lancèrent des flèches, et tuèrent une femme, accusée d'avoir excité au combat les habitants de La Mecque. Tous les Turcs qui faisaient partie de la caravane montèrent à cheval, ainsi que leur commandant Khâss Turc. Alors le juge, les prélats et les modjâouirs allèrent au-devant d'eux, portant au-dessus de leur tête des exemplaires du Coran, et réclamèrent la paix. Les pèlerins entrèrent à La Mecque, y prirent ce qui leur appartenait, et partirent pour l'Égypte.

Ces nouvelles étant parvenues au roi Nâcir, il en fut attristé, et envoya des troupes à La Mecque [1267]. L'émir 'Athîfah, ainsi que son fils Mobârec, s'enfuirent ; son frère Romaïthah et ses fils se retirèrent à Wâdi Nakhlah [1268]. Quand l'armée fut arrivée à La Mecque, l'émir Romaïthah expédia un de ses enfants afin d'obtenir un sauf-conduit pour lui et ses fils. On le leur accorda, et alors Romaïthah se rendit près du commandant, tenant dans la main son linceul (en signe de soumission à la volonté du vainqueur). Il fut revêtu d'une robe d'honneur, et on lui livra la ville de La Mecque. Les troupes retournèrent au Caire, car le feu roi Nâcir était doux et très humain.

Retour à la Table des Matières

de la caravane irakienne, le dénommé Muhammad al-Hawih, plusieurs fois cité par Ibn Battûta.

1267 D'après les chroniques mameluks, ce détachement quitta Le Caire à la fin du mois de novembre 1330 ; il arriva donc après le départ d'Ibn Battûta.

1268 Voir chap. 4, n. 121.

Bibliographie

Retour à la Table des Matières

L'élément de base pour l'ensemble des matières abordées par le texte et la préface est l'*Encyclopédie de l'Islam*, dont une deuxième édition augmentée est en cours.

Afrique du Nord

AL-IDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrisi*, trad. et éd. par A. Dozy et J. de Goeje, Leiden, 1866.

AL-OMARI, *L'Afrique moins l'Egypte*, trad. M. GaudefroyDemombynes, Paris, 1927.

IBN KHALDUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 4 vol., Paris, 1969.

CANARD M., « Les Relations entre les Mérinides et les Mamelouks au XIV^e^ siècle », in *Annales de l'institut d'études orientales*, V, Alger, 1939-1941.

BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV^e^ siècle*, Paris, 1940, 1947, 2 vol.

Égypte

IBN HAUQAL, *Configuration de la terre*, trad. G. Wiet, Paris, 1964.

IBN DJUBAIR, *Les Voyages*..., trad. M. Gaudefroy-Dernombynes, 4 vol., Paris, 1949-1956.

Histoire de la nation égyptienne, t. IV, L'Egypte arabe, par Gaston Wiet, 1937.

Pour Le Caire voir:

LANE-POOLES S., *The Story of Cairo*, London, 1902.

Pour les tribus Bedja et les franges sud de l'Empire mameluk :

TRIMINGHAM J. S., *Islam in the Sudan*, London, 1949.

Syrie

Consulter aussi Ibn Hauqal et Ibn Djubair.

AL-HARAWI, *Guide des lieux des pèlerinages*, trad. J. Sourdel-Thoumine, Damas, 1953-1957, 2 vol.
DUSSAUD R., *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927.
GAUDEFROY-DEMOMBYNES M., *La Syrie à l'époque des Mamelouks*, Paris, 1923.
LE STRANGE G., *Palestine under the Moslems*, London, 1890.

Hedjaz

Sur le pèlerinage en général :

GAUDEFROY-DEMOMBYNES M., *Le pèlerinage à la Mekke*, Paris, 1923.

Sur le pèlerinage et les villes saintes :

BURTON Richard F., *Personal Narrative of a Pilgrimage to al-Madman and Meccah*, London, 1855-1856, rééd. New York, 1964, 2 vol.
RUTTER Eldon, *The Holy Cities of Arabia*, London, 1928, 2 vol.

Voir également Ibn Djubair.

Irak et Perse

Parallèlement à Ibn Hauqal, Ibn Djubair et Al-Harawi, voir :

MUSTAWFI, *Nuzhat al-Qulub*, trad. de Le Strange G., London, 1919.

Sur l'histoire des Ilkhans :

HAFIZ-I ABRU, *Chronique*, trad. K. Bayani, Paris, 1936. The Cambridge History of Iran, vol. IV.

Pour les villes iraniennes :

LOCKHART L., *Famous Cities of Iran*, London, 1933.
ARBERRY A. J., *Shiraz, Persian City of Saints and Poets*, Norman, Oklahoma, 1960.

Pour Bagdad :

LE STRANGE G., *Baghdad during the Abbasid Caliphate*, Oxford, 1900.

Et également :

LE STRANGE G., *Lands of the Eastern Caliphate*, Oxford, 1900, rééd. 1966.

Enfin pour le soufisme et ses ordres voir :

ARBERRY A. J., *Sufism*, London, 1950.
TRIMINGHAM J. S., *The Sufi Orders in Islam*.

La seule édition critique, incomplète, existante à ce jour est celle de H. A. R. Gibb dans la collection de la Hakluyt Society, tome I, 1955 II, 1962 ; III, 1971. Le quatrième est prévu pour 1985.

Il existe aussi une approche critique concernant la chronologie des deux premiers volumes (originaux) par Ivan HRBEK, « The Chronology of Ibn Battuta's Travels », in *Archiv orientálni*, n° 30, 1962, Prague.

Retour à la Table des Matières